



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

764,046





CHRONIQUES
DE
L'OEIL DE BOEUF.

1

CHRONIQUES
PITTORESQUES ET CRITIQUES
DE
L'OEIL DE BOEUF

**Des petits Appartements de la Cour
et des Salons de Paris,**

Sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI;

LA COMTESSE DOUAIRIÈRE DE B*,**

RECUEILLIES, MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE.

*J'ai voulu peindre la vérité... Si elle ressemble
à l'épigramme, ce sera la faute des temps.*

TOME PREMIER.



PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, 34.

1844

STORAG C

DE

131

.T73

1844

v.1

GL/Buhr

11/6
Henry B. Joy
12-1-58

PRÉFACE

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Le livre de la comtesse de B*** ne ressemble nullement aux Mémoires publiés sous l'influence des passions personnelles, ou sous l'empire des opinions exclusives : il est conçu sur un tout autre plan, et rempli de tout autres détails que ces prétendues *confessions*, où la vérité devient ce qu'elle peut, au gré du mémorialiste. Le titre de *Chroniques*, que l'auteur a choisi, prouve que son but a été d'offrir, année par année, non-seulement les aventures secrètes dédaignées ou dénaturées par l'histoire, mais aussi la physionomie des lieux, des hommes, des choses, dans leurs rapports avec les événements majeurs, si souvent formés du concours des petites causes, comme les grands fleuves le sont des minces filets d'eau.

Nous présentons au public un tableau tout à la fois *historique*, *moral*, *littéraire*, *dramatique*, tracé par une critique *indépendante*, quelquefois maligne, mais dont une jus-

tice inflexible a repoussé tout ce qui n'était pas d'une scrupuleuse exactitude. C'est là, ce nous semble, la véritable authenticité; celle dont se prévaut un écrivain en signant son livre mérite-t-elle autant de confiance? nous ne le pensons pas; qui ne sait que cette authenticité n'est souvent que le mensonge officieux ou calomniateur? Ainsi, quelque idée qu'on attache à l'anonyme de l'auteur, on aurait tort d'accuser ses *Chroniques* d'être *apocryphes*; nous le répétons, la vérité seule en a fourni les éléments, et elles sont rédigées sous l'inspiration d'une conscience qu'on reconnaîtra partout en les lisant ¹. Nous ne disons plus qu'un mot, c'est qu'après avoir achevé cette lecture, on aura une idée, au moins basée sur une succession régulière de faits, de ce qui s'est passé à la cour et à la ville, depuis le boudoir mystérieux jusqu'à la salle du conseil, et que l'on retrouvera, dans toutes ses inspirations comme dans tous ses écarts, l'esprit de *cent vingt-huit années* de notre monarchie. Nous ne croyons donc rien avancer de trop en disant que notre publication est un ouvrage aussi original par sa forme que par le caractère de sa composition, et le succès européen des premières éditions est aujourd'hui le garant de notre assertion.

¹ Les notes sont toutes de l'éditeur, qui a aidé la comtesse de B*** dans sa publication; elles ont paru nécessaires pour ne pas ralentir la rapidité du texte.

NOTA. Les espaces ménagés entre les paragraphes marquent qu'il s'est écoulé un temps plus ou moins long entre les événements.

INTRODUCTION.

SUJET ET PLAN DE CET OUVRAGE.

Je commence à croire que mon neveu le maître des requêtes pourrait bien avoir raison : on a beaucoup écrit sur les deux derniers siècles, et nous sommes loin de les connaître. Il existe de nombreuses narrations, mais peu de portraits ressemblants des hommes ; encore moins de tableaux fidèles des temps. On s'est trop attaché à raconter, pas assez à peindre. Disons-le sans détour, les lettres furent longtemps ou coquettes ou pédantes : l'histoire, surtout, ne retraçait que des fastes héroïques, que des solennités. Soumise au joug d'une école sévère, elle ne crayonnait point ces épisodes privés qui caractérisent une époque, bien mieux que la pompeuse ordonnance des événements politiques. Les mémorialistes eux-mêmes, assujettis aux règles de l'art, contraints de fournir au public cet assaisonnement de bel esprit qu'il cherche partout, déguisaient à tel point leur sujet, en voulant l'orner, qu'on n'y pouvait plus reconnaître la modeste vérité.

Quant aux ouvrages naïfs où l'on n'avait pris soin de parer ni les hommes ni les choses, ils étaient relégués au fond des bibliothèques, comme légers et superficiels, parce qu'ils n'étaient point arides ou prétentieux. « Ces livres, disaient les classiques gourmés, manquent de cette dignité qui convient à l'histoire. » L'abandon du style était toujours une licence, le naturel constam-

ment un défaut. On voulait trouver dans nos annales une gravité compassée qui ne fut jamais dans nos mœurs ; nul n'avait le droit d'intéresser sans l'aveu de Vaugelas ; et les foudres de l'Immuable Académie eussent pulvérisé le téméraire écrivain qui se serait dégagé des langes d'Aristote.

Nous sommes , grâce à Dieu , bien revenus de ces déplorables préjugés : notre génération , lasse des tours laborieux , fatiguée de la monotone redondance des phrases , ressaisit , sur leurs ails vermoulus , les révélations qui peuvent l'aider à reprendre sous œuvre l'édifice historique , dont nous ne possédons , peut-être , que la lourde charpente. Une infatigable investigation secoue la poudre des manuscrits , explore les musées , fouille les ruines des monuments , étudie le langage des siècles écoulés , interroge les costumes , les meubles , les armes ; s'attache , en un mot , à toutes les traces du passage de nos pères dans les régions de la vie. Déjà ces soins bien entendus ont fructifié : indépendamment des compositions tout à la fois exactes , animées , philosophiques , des Barrante , des Guizot , des Thierry , l'observation s'est enrichie de quelques mémoires tels qu'ils devraient être tous , c'est-à-dire pittoresques , dramatiques , empreints des couleurs , j'ai presque dit du parfum des époques retracées. Mais nous ne faisons qu'aborder cette route nouvelle : nous y marchons encore d'un pas mal assuré ; il ne nous est pas donné , dans cette marche incertaine , d'embrasser du premier coup d'œil tout ce qu'il faut remarquer et peindre.

J'ai sous les yeux des mémoires , récemment publiés , sur les cours de Louis XIV , Louis XV et Louis XVI ; je les ai lus avec attention , souvent avec plaisir , quelquefois avec intérêt. Mais j'ai cherché vainement à coordonner ces esquisses plus ou moins heureuses : je ne vois là que des matériaux qu'il est impossible d'assortir. Jamais ces publications ne formeront un tout homo-

gène, une collection ; et c'est pourtant ce qu'il importe que nous ayons, en attendant que l'histoire, ralliée enfin aux idées nouvelles, descende de sa chaire, et se dépouille de l'hermine doctorale.

Voilà donc une tâche à remplir ; un seul écrivain ne la remplira pas, sans doute : elle réclame, pour chaque période, le concours de plusieurs bons esprits. Qu'ils suivent la même direction, se pénètrent de la même nécessité, brûlent du même zèle, et nous aurons bientôt une reproduction fidèle et suivie des phases historiques qui flattent notre orgueil ou plaisent à nos souvenirs.

M'associerai-je avec quelque succès à cette utile entreprise ? je ne sais vraiment ; et je trouve mon neveu le maître des requêtes bien hardi de s'être prononcé d'abord pour l'affirmative. Il a remis devant moi ces liasses volumineuses et jaunies qui, si je dois m'en rapporter à leurs suscriptions, renferment les preuves journalières de l'esprit observateur de notre famille, depuis la mort du cardinal Mazarin. Voici le journal que je tins moi-même, du 1^{er} janvier 1772, jour où je fus présentée à la cour de Louis XV, au 6 octobre 1789, date fatale à laquelle se dispersa la cour de Louis XVI. Tout ne sera pas neuf dans ces éphémérides, écrites sous l'inspiration du moment ; mais tout leur contenu pourra servir à contrôler les relations préexistantes. Ces cahiers mentionnent, à coup sûr, bien des faits jusqu'ici dénaturés ; offrent bien des portraits qu'on ne nous a fait voir encore que fardés ou pâlis par la politique des cours, souvent défigurés par la haine, plus souvent flattés par une favorable prévention.

J'aurai le courage de compulsier ces archives secrètes ; je leur demanderai la vérité : si quelquefois elle ressemble à l'épigramme, ce sera la faute des temps, et je ne la tairai point, car j'essayerai de faire revivre, à l'aide de ces témoins écrits, le caractère, l'es-

prit, la physionomie des années dont je remonterai, pour ainsi dire, le cours.

Je repeuplerai l'imposante solitude de ce Versailles jadis si gai, si animé, si lumineux, aujourd'hui si triste, si désert¹. J'exhumerai cette foule empressée, brillante, musquée, papillonnante, qui, comme un essaim au soleil, s'agitait à l'*Œil de bœuf*. Mais main, obligeamment indiscreète, tournera la clef des *petits appartements* : j'y pénétrerai, sans bruit, avec ces favoris que les princes admirent dans leur intimité, ou daignèrent associer à leurs faiblesses. Je ne sais si mes nobles contemporains me le pardonneront ; mais, en dépit de leurs parchemins et des miens, je voilerais peu les vices illustres. La grandeur conventionnelle pourra perdre à cela quelque chose ; en récompense, la véritable illustration y gagnera beaucoup : il y aura plus que compensation.

Je réédifierai, par le souvenir, ce Marly où le fastueux Louis XIV englobait tant de millions, pour vaincre une nature rebelle, et élever d'orgueilleuses colonnades aux lieux où coassaient les habitants d'un marais fangeux. Je rallumerai, dans ce palais d'Armide, les feux de cent lustres aux facettes étincelantes ; mon lecteur assistera, je l'espère, à ces voyages qui furent une faveur si recherchée par les courtisans ; l'illusion que je m'efforcerai d'exciter reproduira cette longue file d'appartements où retentissaient, ici des chœurs dirigés par Lully, plus loin les beaux versx d'*Andromaque*, récités par le grand Racine lui-même, fier d'amuser un instant la veuve du grotesque Scarron ; tandis que Despréaux, surpris de louer, et surtout de louer une femme, distillait le miel des flatteurs auprès de l'heureuse Maintenon.

Fontainebleau, ce vieux chef-d'œuvre des arts renaissants, m'ouvrira ses longues galeries, un moment tachées du sang de

¹ Il ne faut pas oublier que ceci était écrit en 1839, quelques années avant la restauration du château de Versailles et la formation de son splendide musée.

Monaldelschi ; je parcourrai ses salons, où l'or des corniches, le damas des tentures, rehaussent encore l'éclat des savantes couleurs de Philippe de Champagne, de Lebrun, de Mignard. Je suivrai Louis et La Vallière dans ce cabinet retiré, assombri par les marronniers aux larges feuilles qui se balancent devant son étroite croisée... Là, dit-on, François et madame de Châteaubriand, Henri et Gabrielle, échangèrent de tendres soupirs ; l'imagination rêveuse croit les entendre encore murmurer sous la voûte dorée de ce vieux boudoir.

Les deux Triansons ne pourront me cacher ni leurs orgies somptueuses, ni leurs galantes saturnales, ni les grands seigneurs qui, sous trois règnes successifs, vinrent dans ce séjour adorer la beauté sans voile, traiter la grandeur sans scrupule, et prouver que le scandale est de toutes les conditions.

Je saurai rechercher les particularités curieuses et piquantes à Chambord, à Rambouillet, à Meudon, à Saint-Cloud, à Compiègne, à Vincennes, à Bellevue, à Bagatelle, à la Muette, à Sceaux, au Palais-Royal : je les poursuivrai même au milieu de ce vaste palais du Louvre, dont l'architecture, disparate en ses détails, accuse la trop lente construction. Dans ses murs aussi la galanterie effrénée, et, par malheur, de plus noirs attentats, se déroberent, sous la pourpre, à la vindicte publique, mais non pas à la honte, au remords ;

Car la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Les salons de la ville, où vinrent se réfléchir les passions de la cour ; les boudoirs, les petites maisons, où l'on copiait les travers suprêmes, n'échapperont point à mon œil observateur. Je déchirerai sans hésiter l'enveloppe de courtoisie qui couvrait la haine et l'envie, dans les cercles où la malignité déchirait, en même temps que le mensonge embrassait. J'éclairerai avec plus de réserve le

mystère des petits soupers : il ne faut pas traiter le plaisir en grand coupable.

Toutefois, ce ne sera pas uniquement une tâche critique que je m'imposerai en publiant les manuscrits de ma famille et les miens : ce sera, j'en ai l'espérance, une peinture fidèle. Je reproduirai ce qu'on devra louer, admirer même, comme ce qui méritera le blâme ou le mépris. Mes esquisses seront nuancées de tous les tons ; je ne veux être exclusivement ni fade panégyriste, ni dominée par un esprit contempteur ; mais exacte, mais vraie, mais inspirée, autant que je le pourrai, par la situation. On me verra, tour à tour, tendre, mélancolique, passionnée avec l'amour sincère ; subtile et trompeuse avec les femmes galantes ou les *roués* ; obséquieuse et servile avec les parasites de cour ; fière, dédaigneuse, d'une familiarité insultante avec les grands ; humble, timorée, prodigue de *med culpa*, mais en secret ambitieuse, ardente, avec les dévots... En un mot, je rendrai de mon mieux la vie à cet *ancien régime* si regretté des uns, si peu regrettable pour les autres : je prononcerai rarement sur ses mérites ou ses défauts ; ce sera le public qui jugera.

On s'étonnera, peut-être, qu'appartenant à une classe si disposée à ne voir en elle que de belles qualités, je m'attache à relever, sans prévention, ses fastes, plus riches de scandales que de vertus ; mais j'ai déjà pris mon parti sur les reproches que pourra m'adresser cette caste *dépriviliégiée* par la saine raison. J'ai soixante et dix ans ; conduite, encore enfant, à la cour de Louis XV, lorsque le règne de ce monarque s'éteignait dans les volontés souveraines d'une Du Barry, j'ai traversé le règne de Louis XVI, la révolution, l'empire, quatorze années de la restauration... Que de remarques j'ai faites, que de notions j'ai pu acquérir, que de replis inconnus du cœur humain se sont développés devant moi, pendant une période si longue, si animée, si

fertile en subversions, et devenue si lumineuse par l'essor de la pensée ! Après cette ample moisson d'expérience, il ne m'est plus permis de me replier aux vieux préjugés, aux gothiques admirations, au culte du blason. J'ai vu, de nos jours, se retremper toutes les grandeurs, se raviver toutes les gloires ; et, le dirai-je, ce qui reste de l'éclat de notre monarchie des dix-septième et dix-huitième siècles, le lustre des lettres excepté, me paraît singulièrement pâli. Si je me trompe, mon livre, lui-même, me démentira ; il renfermera à peu près toutes les pièces du procès.

Il me reste à dire un mot du plan que je me propose d'adopter. Les historiens ont saturé notre mémoire du récit des guerres, des traités, des divisions religieuses, des débats parlementaires : leur plume austère n'a même décrit que ces mouvements tumultueux des masses, obéissant ou résistant aux intimations du pouvoir. C'est assez de pavots historiques répandus sur nous ; il est temps de descendre du sommet des généralités, de faire parler les passions individuelles, qui donnent la vie à l'histoire comme aux sociétés. Les combats, les congrès, les lits de justice, les conclaves, les édits, n'apparaîtront dans mes *Chroniques* que pour marquer l'ordre chronologique des scènes moins graves auxquelles je ferai assister mes lecteurs ; ces faits imposants ne seront mentionnés qu'en faveur de leur adhérence avec mes fastes en déshabillé. Je ferai souvent converser mes personnages : ils plaideront leur cause devant la postérité, commencée pour tous, à l'exception de quelques notabilités caduques du dix-huitième siècle, qui traînent, ainsi que moi, les restes d'une civilisation hors de cours dans une sphère morale entièrement régénérée.

Ici, dans mon hôtel de la place Royale, au fond de mon cabinet, près du miroir surmonté d'une dorure sculptée à jour, devant lequel mon père redressait sa perruque de président à mor-

tier, j'ai passé trois jours à réfléchir sur mon projet, enfoncée dans ma bergère de velours d'Utrecht, les pieds appuyés sur mes chenets à boules de cuivre, que je conserve comme gage d'un luxe peu commun il y a cent ans. J'ai détaché cette liasse cachetée, en 1716, par la mère de ma grand'tante; ses armes, moulées sur la cire, étaient intactes.... Les héritiers de la vénérable dame, apparemment moins curieux qu'elle n'était observatrice, ont oublié ou dédaigné d'ouvrir ce paquet; il en a été de même des tablettes de mon aïeule et de ma mère, dont je viens de rompre aussi les cachets.

Mon cœur battait avec force en parcourant ces cahiers séculaires, écrits sous le règne de Louis XIV, et desquels, à mesure que j'en tournais les feuillets, s'échappaient d'invisibles émanations de ce siècle, où l'amour fut longtemps la première vertu.... Et cette suite de petits livrets reliés en maroquin vert, c'est l'*Album* que je me plaisais à remplir avant la révolution; c'est le confident de ma jeunesse.... Ah! què de pages à déchirer, si je ne voulais mériter d'être crue sur les défauts d'autrui, en faisant l'aveu sincère de mes propres faiblesses!

Décidément je remplirai la tâche que j'hésitais à m'imposer; voilà plus d'éléments qu'il n'en faut pour peindre, pour caractériser les *cent vingt-huit années* dont je me fais, à ma manière, l'historien. Je vais, dans chacune de ces collections de simples notes, lier les faits, corriger quelques négligences, éclaircir, mais non pas rajeunir, quelques vétustés, élaguer quelques longueurs; puis, mon neveu le maître des requêtes aidant, je ferai parler successivement à la première personne la mère de ma grand'tante, mon aïeule et ma mère. Enfin mon tour viendra; je clorai le recueil, où, malheureusement, la part du malin sera forte... Encore une fois, ce sera la faute des temps.

CHRONIQUES

PITTORESQUES ET CRITIQUES

DE

L'OEIL DE BOEUF.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

1659-1660.

Le roi des halles. — La cour sans pain. — Dames d'honneur couchant sur la paille. — Les mortiers et la barrette. — La cavalerie des portes cochères. — L'évêque colonel. — Les comtesses maréchaes de camp. — Louis XIV assiste au règne de Mazarin. — Les mousquetaires du cardinal. — Le grand Condé à genoux. — Idée libertine de madame de Chevreuse. — Faste de Mazarin et simplicité de la cour. — Niaiseries d'étiquette avant les conférences des Pyrénées. — Pantalonnade italienne du cardinal. — Marche fastueuse des plénipotentiaires. — On traite. — Les ragoûts dorés. — L'infante en meurt d'envie. — Costume des courtisans à Saint-Jean-de-Luz. — Marie-Thérèse : ses yeux, sa taille, son corset. — Cérémonies de l'entrée de la jeune reine à Paris. — Le parlement à cheval. — Description d'une Illumination du temps. — La dame noire : qui c'était.

Le traité des Pyrénées vient de nous rendre la paix et M. le prince¹ ; Condé a serré la main de Turenne, qui fut son vainqueur au combat des Dunes, et la réunion de ces deux grands hommes nous délivre de la crainte des guerres civiles², que leur division seule pouvait rallumer. Il n'y aura donc plus de barricades, plus

¹ Nom abrégé que l'on donnait au prince de Condé.

² Elles étaient terminées depuis 1653 ; mais Condé, mécontent d'une cour qui ne lui avait montré que de l'ingratitude, s'était uni aux ennemis extérieurs de la France.

de roi des halles¹, plus de frondeurs, plus de parti Mazarin. On ne verra plus la reine mère, avec sa cour, errer hors de sa capitale, sans argent, sans linge, sans pain. Les dames d'honneur ne coucheront plus sur la paille, dans les villages des environs de Paris; les gentilshommes de sa majesté ne seront plus réduits à couper du bois avec leur épée, pour empêcher Anne d'Autriche et ses femmes de souffler dans leurs doigts.

M. le cardinal vient de rentrer à Paris plus puissant que jamais; le parlement lui est revenu, cette fois, tout de bon: les grosses perruques de cette compagnie se sont inclinées devant lui. Voilà les mortiers de nos présidents soumis sans retour à la barrette de son éminence. C'était bien la peine de faire tant de bruit, de 1648 à 1653, de tuer tant d'honnêtes gens, de compromettre tant d'honorables réputations, pour en venir aujourd'hui à montrer au cardinal plus d'obéissance qu'il n'en demandait avant qu'on envoyât contre lui la *cavalerie des portes cochères*², et le *régiment de Corinthe*³, dont M. le coadjuteur de Retz était le colonel, en dépit de sa mitre, de sa crosse et de ses gants violets. Pour moi, je passe tous les jours deux heures dans mon oratoire à prier Dieu de nous épargner le retour de la fronde; je n'ai jamais désiré d'être comptée parmi les *comtesses marécales de camp* qui commandaient sous les ordres de la duchesse de Longueville.

Après tous ces grands coups d'épée donnés dans l'eau, Mazarin est véritablement roi, comme par le passé; Louis XIV ne fait qu'assister au règne de son premier ministre. On n'est coudoyé dans les rues que par les mousquetaires de son éminence⁴: ce sont de beaux jeunes gens dont les pourpoints sont tout galonnés d'or, tandis que les gardes du roi ont souvent des hauts-de-

¹ Nom donné à M. le duc de Beaufort, l'un des chefs de la fronde, à cause de sa popularité plus affectée que réelle.

² Le parlement avait rendu un arrêt en vertu duquel chaque porte cochère dut fournir un cavalier monté; de là le nom de *cavalerie des portes cochères*..... Cette cavalerie, composée en grande partie de laquais, ne fit pas admirer ses exploits; elle était digne, au surplus, de figurer dans la guerre dite *des pots de chambre*.

³ Le coadjuteur, depuis cardinal de Retz, était évêque *in partibus* de Corinthe, quand il prit parti pour le parlement, ce qui fit donner à la bande qu'il commandait le nom de *régiment de Corinthe*. Cette troupe ayant été battue la première fois qu'elle fut envoyée contre celles du roi, sa défaite fut qualifiée de *la première aux corinthiens*.

⁴ Mazarin n'eut pas seulement une compagnie de mousquetaires; il se nomma des *gentilshommes ordinaires*, et eut des pages, des écuyers, ainsi qu'on le verra plus tard.

chausses percés à faire baisser les yeux des filles de la reine, qui pourtant ne sont pas timides.

Le grand Condé ne peut se consoler d'avoir fléchi le genou devant le cardinal, lorsque son altesse a rejoint la cour à Aix. Il était dur, en effet, de rendre un tel hommage à celui que M. le prince traitait autrefois si cavalièrement, et qu'il appelait *il signor faquino*, même en lui écrivant. Mais le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens, de Nordlingue, vient de combattre contre la France, à la tête des armées espagnoles; le cardinal, tout faquin qu'il est, n'a rien de semblable à se reprocher, quoiqu'il ait peut-être pû. Il a fallu plier, en sa présence, ce courage hautain habitué à tout soumettre, et qui jusqu'alors n'avait jamais été soumis. Le premier ministre a mené M. le prince chez la reine mère, où se trouvait le roi, devant lequel Condé, le grand Condé, a mis un genou en terre, et lui a demandé pardon de ce qu'il a fait contre son service.... Les lauriers du héros étaient en ce moment bien bas. Quand le plus illustre de nos généraux faisait si humblement amende honorable aux pieds du roi, sa majesté s'est trop peu souvenue de ce que son parent avait fait auparavant pour sa gloire; quelque jour, le guerrier se vengera du monarque... il battra de nouveau ses ennemis.

En attendant, Condé montre au Louvre un front rembruni que personne ne s'empresse de dérider, parce que ce prince n'est pas en faveur. Madame de Chevreuse prétend qu'il n'est donné qu'à madame de Longueville d'égayer son frère... Elle ajoute à cela d'étranges choses; mais madame de Chevreuse ne voit partout que galanterie et transports amoureux : l'amour est, à ses yeux, le mobile universel; je ne serais pas étonnée qu'il n'y eût d'impur en tout ceci que les rêves de son imagination.

Nous avons enfin une jeune reine : il y a deux mois que le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille unique de Philippe IV, a été conclu; mais la cour n'arrive à Paris que demain. Les événements de la plus haute importance offrent un mélange infailible du sublime et du grotesque, me dit quelquefois le poète Racan; on pourrait le croire en songeant à tout ce qui s'est fait aux conférences de Saint-Jean-de-Luz. Le bailli de Souvré, qui n'a pas quitté M. le cardinal depuis le commencement de son entrevue avec don Louis de Haro, m'en a raconté tous les détails; je les transcris ici de peur d'oubli : je verrai plus tard à séparer le comique du sérieux.

Mazarin partit de Fontainebleau au mois de juillet 1659 ; il marchait accompagné de soixante personnes de qualité : les archevêques de Lyon et de Toulouse, les maréchaux de Grammont, de Clairambault et de Villeroy, étaient du nombre. La garde de son éminence était formée de cent mousquetaires et de deux cents fantassins ; sa suite se composait de seize pages, trente écuyers, cent cinquante domestiques en livrée, et huit chariots à six chevaux. Sept carrosses étaient réservés pour la personne du premier ministre ; on emmenait aussi quarante chevaux de main, sans destination précise.

Pendant que ce cortège fastueux se rendait avec fracas à Saint-Jean-de-Luz, recevant sur la route les honneurs qu'on trouvait le temps de lui rendre, la cour, aussi modeste que le cardinal était éclatant, se dirigeait, à petites journées, vers Bordeaux. Rendue dans cette ville, elle se logea au vieux château Trompette, où sifflaient tous les vents, et dont les tapisseries tombaient en lambeaux.

En même temps que le cardinal arrivait à Saint-Jean-de-Luz, don Louis de Haro s'arrêtait à Fontarabie. Ces plénipotentiaires étaient tous les deux fiers, tous les deux jaloux de leur rang et de la dignité de leur cour. Ce fut à qui ne ferait pas la première visite : un mois s'écoula en échanges de notes, en discussions sur l'importante question de la préséance : c'était un temps merveilleusement employé. Mazarin essaya de sortir d'embarras par une ruse italienne : il se tint couché plusieurs jours, espérant qu'en égard à son indisposition, don Louis consentirait à prendre l'initiative de la politesse diplomatique ; qu'il viendrait chez son éminence, et que, recevant l'Espagnol au lit, elle serait dispensée de le reconduire ; ce qui eût été, sans nul doute, une grande conquête sur le cérémonial. Mais la fierté castillane ne se prêta point à cet arrangement, et les conférences publiques commencèrent dans l'île des Faisans ¹, sans avoir été précédées d'aucune visite particulière.

Le cardinal voulut du moins se ménager l'avantage d'un faste que son rival ne pût pas égaler : il partit en carrosse pour le lieu de l'entrevue, accompagné de trois maréchaux de France, du grand maître de l'artillerie, de deux archevêques et de vingt autres prélats. Le ministre était précédé de quatre cents gardes,

¹ Sur la Bidassoa, rivière qui sépare l'Espagne de la France, et dont on a élevé le passage par nos troupes, en 1823, au niveau du passage du Granique..... La Bidassoa avait de quinze à dix-huit pouces de profondeur à l'endroit où l'on passa.

commandés par leur capitaine et leur lieutenant. Après douze carrosses de suite, venaient douze superbes chevaux de main, couverts de housses sur lesquelles étaient richement brodées les armes de son éminence, et que menaient par la bride autant d'écuyers habillés avec magnificence. Suivaient, à cheval, les pages du cardinal, puis une foule de domestiques, montés, et vêtus de riches livrées.

De son côté, don Louis de Haro s'avancait avec deux cent soixante gardes à cheval, le pot en tête, l'épée à la main, et, chose bizarre, revêtus de la livrée du premier ministre espagnol. Les officiers, que son excellence avait bien voulu mettre en dehors de la classe des valets, portaient des casaques de velours vert galonnées d'or, sur lesquelles tranchaient vivement leurs écharpes d'un rouge foncé. Derrière ce corps, paraissait don Louis dans sa litière, précédée de huit trompettes habillés aussi de velours vert, et aux mains de qui brillaient des clairons d'argent d'un poli éblouissant. Le cortège était fermé par quinze carrosses remplis de gentilshommes et de prélats.

Quand les deux ministres entrèrent dans l'île, la plus scrupuleuse égalité régla le nombre des seigneurs, pages, écuyers et gardes qui les suivirent. La salle des conférences était tendue, moitié de la tapisserie du cardinal, moitié de celle du ministre espagnol; on y avait disposé, pour chacun, un fauteuil et une petite table; les portes des deux galeries par lesquelles ils entrèrent furent chacune confiées à la garde personnelle du capitaine français ou espagnol. Deux secrétaires d'État seulement assistèrent les plénipotentiaires, pour écrire les articles dès qu'ils seraient arrêtés : M. de Lionne accompagnait Mazarin; don Louis avait fait choix de Coloma.

Telles furent les dispositions préparatoires d'une négociation qui se prolongea quatre mois entiers : toutes les ruses, toutes les subtilités de la politique tortueuse des cours furent épuisées dans cette longue entrevue; Mazarin s'aidant des mille et une ressources de sa fourberie italienne pour tromper, et don Louis usant, avec une infatigable persévérance, de toute la prudence qui caractérise sa nation, afin de ne pas être trompé. Enfin, la paix fut signée, et le mariage convenu le 7 novembre; mais la célébration nuptiale fut remise au 7 juin suivant.

Après la clôture des conférences, le duc de Grammont se rendit à Madrid pour demander la main de l'infante; la cour de l'Escu-

rial reçut cet ambassadeur avec une somptuosité toute particulière, car, à un repas que lui offrit l'amirauté de Castille, on servit sept cents plats dorés, auxquels personne ne put toucher : l'envoyé français dut aller souper chez lui.

Le roi d'Espagne se mit immédiatement en route avec la princesse sa fille, pour se rendre à Saint-Sébastien; ils y arrivèrent le 27 mai 1660, jour de la Fête-Dieu. A l'issue des vêpres, un gentilhomme ordinaire, ayant remis une lettre de Louis XIV à Marie-Thérèse, demanda à cette princesse, qui le chargeait de faire beaucoup de compliments à la reine mère, si elle n'avait rien à lui dire pour le roi. « Mon Dieu, répondit l'infante avec un petit mouvement d'impatience, ne vous ai-je pas répété trois fois que vous » diriez à la reine, ma tante, que je meurs d'envie de la voir... » Dites seulement cela. » On ne saurait déguiser plus finement l'impatience d'avoir un mari; mais il est probable que le messager, en rendant compte de l'envie dont la jeune Espagnole se mourait, ne commit pas la faute de s'adresser à la tante.

Le lendemain de ce message, les deux cours se réunirent à Saint-Jean-de-Luz; elles rivalisèrent de luxe et de magnificence : les Espagnols montrèrent plus de pierreries que les Français; mais ceux-ci l'emportèrent pour l'élégance et la forme parfaite des habits. Les manteaux et les pourpoints des courtisans du roi d'Espagne étaient chargés de broderies massives, d'ornements lourds et vieux. Les chapeaux de ces seigneurs castillans étaient plats, leurs plumes mesquines. Tout, en un mot, dans le costume de cette cour, accusait l'absence de la grâce et du goût. Celui de nos gentilshommes réunissait, au contraire, l'élégance à la richesse et à l'éclat. Les jeunes gens de la suite du roi, comme Saint-Thierry, Brienne, Cavois, de Vardes, de Guiche, Péguillin, avaient des manteaux de moire grise couverts de dentelles d'or, rattachées avec des points couleur de feu, ou faits d'une étoffe noire appelée vénitienne, avec six à huit rangs de dentelle d'argent. La doublure était de toile d'or ou d'argent, assortie à la garniture du dessus. Ces manteaux laissaient voir un pourpoint de brocart d'or ou d'argent, orné de dentelles noires d'un point recherché. Les chapeaux, garnis de plumes blanches, étaient relevés sur le côté par une ganse de diamants.

« La jeune reine, m'a dit Souvré, est belle, mais un peu pâle : ses grands yeux ont de l'expression; ils ne sont point, quoi qu'on dise, dépourvus de cette éloquence espagnole qui promet beau-

coup et tient ordinairement davantage. La taille de Marie-Thérèse paraît bien prise ; mais elle est déparée par un habit mal coupé, et par une surcharge d'ornements que la princesse abandonnera quand une dame d'atours française la conseillera mieux. Tous nos jeunes gens se sont récriés contre la forme du corset de la reine, dont la maladroite pression fait, avec une apparente facilité, la plus grave injure à la gorge de sa majesté. Il faut que les tailleurs de Madrid soient bien peu expérimentés pour nuire de la sorte à ce qui est beau, lorsque ceux de Paris sont si habiles à faire valoir ce qui ne l'est plus. »

Ici finit le récit du baron de Souvré, et je continuerai cette note d'après mes propres observations.

Je rentre à mon hôtel, harassée, éblouie, assourdie. Le roi et la reine ont fait aujourd'hui leur entrée par la porte St-Antoine, qui n'est pas encore achevée. La marche a duré douze heures, au milieu d'un peuple ivre de joie. Tous les Parisiens sont dehors, depuis l'aube du jour, pour admirer le cortège une première, une deuxième, une troisième et jusqu'à une dixième fois. On ne reconnaissait plus ni la forme ni la couleur des maisons, tant elles étaient ornées de tentures, et parées de tout le luxe dont leurs habitants avaient pu dégarnir l'intérieur des appartements pour embellir l'extérieur. Le pavé était couvert de roses, de jasmin, d'œillets, de myrte, de bluets, et de mille autres fleurs effeuillées : les carrosses roulaient sans bruit sur la molle épaisseur de ce tapis parfumé. La reine, éclatante de parure et de beauté, a traversé tout Paris assise sur un char à l'antique d'une grande richesse ; l'air retentissait des sons d'une musique portée par d'autres chars moins élégants, et des acclamations d'une population en délire. Le roi, à cheval près de sa jeune épouse, semblait partager l'ivresse générale, que contribuait à entretenir sa beauté héroïque, rehaussée encore par un habit sur lequel étaient semées pour sept à huit millions de pierreries.

Mais comme tout dans le monde a son côté plaisant, c'est, dans la cérémonie d'aujourd'hui, messieurs du parlement qui se sont chargés de nous donner la comédie. Et qui n'aurait pas ri en voyant présidents, procureur du roi, conseillers, greffiers, à cheval, la toque en tête, la robe de palais flottant au gré du vent, l'éperon accroché dans le quartier du soulier, et défilant devant la cour comme un régiment de cavalerie ? L'infante d'Espagne, qui

sans doute n'avait pas encore vu de parlement équestre, a porté son mouchoir sur sa bouche... Je n'ai jamais rencontré plus de ridicule dans la gravité.

Ce soir, toutes les maisons sont illuminées : on voit à la porte des hôtels, sur de grands candélabres de cuivre, des flambeaux de cire blanche peints et dorés. Les bourgeois ont suspendu à leurs fenêtres des lanternes en papier de couleur ; quelques seigneurs les ont imités, après avoir fait peindre leurs armes sur ces espèces de transparents.

Je ne puis taire, en terminant cette description, le propos d'une dame en grand habit noir qui se trouvait près de moi dans la rue de la Ferronnerie, quand le cortège y a passé. Cette dame, frappée de la bonne mine, de l'air noble du roi, plus que de la beauté de la reine, exaltait avec une grande volubilité les brillantes qualités de ce prince. Ses yeux étalent tout âme en le regardant ; son sein, qui m'a paru fort beau, soulevait, par un mouvement précipité, le deuil qui en faisait ressortir encore l'éblouissante blancheur... Enfin, ne pouvant plus résister au besoin d'épancher son admiration, elle a dit assez haut à sa voisine, en femme qui porte ses pensées au delà du moment : « La reine devra se coucher ce soir » bien contente du mari qu'elle a choisi. » J'ai prié quelqu'un de me faire connaître cette fervente observatrice... on m'a nommé la veuve du poète Scarron ¹.

CHAPITRE II.

1661.

La cour se renouvelle. — Madame de Soissons. — Vieux aspect du Louvre. — Cercles des Tuileries. — Les *bahuts* et les *layettes*. — Disette à la table de la reine. — Les ambassadeurs à tâtons. — Souper du roi pillé. — La chambre des filles. — Scène galante sur un tabouret. — Mazarin malade. — La diplomatie et le lavement. — La note secrète. — La voiture des péchés. — Les dames et les cuisses de Mazarin. — Apparition de l'*Ecole des Maris*, de Molière. — Incendie du Louvre. — Le confesseur de la reine. — Scrupules de Maric-Thérèse. — Le moine pomplier. — Description du palais Mazarin. — Arrêt de mort du cardinal. — Pénibles adieux du ministre à ses richesses. — Le tripot *in extremis*. — Terreurs. — Coquetterie d'un moribond. — On parle de restitutions à Mazarin. — Avarice au lit de mort.

¹ Cette phrase, telle qu'elle est transcrite, a été dite par madame Scarron, mais dans une lettre écrite le lendemain de l'entrée décrite ici.

— *Indulgence in articulo mortis*. — Colbert, suisse de porte. — Derniers conseils de Mazarin à Louis XIV. — Mort du cardinal. — Son portrait. — Son épitaphe.

La cour a pris un aspect nouveau depuis l'installation de la jeune reine au Louvre : madame la comtesse de Soissons, nommée surintendante de la maison de sa majesté, rajeunit tout doucement le vieux cérémonial, que la reine mère avait conservé parce qu'il lui rappelait sa jeunesse, et que l'imagination s'attache avec charme à tout ce qui la berce du souvenir de cette saison enchantée de la vie. Madame de Soissons, habituée au luxe italien du cardinal, son oncle, souffre impatiemment l'intérieur vieilli du palais de nos rois : ces hautes fenêtres garnies de petits morceaux de verre enchâssés dans du plomb ; ces miroirs formés de plusieurs pièces de glace étroites, lorsque Venise nous en envoie de trois et jusqu'à quatre pieds en carré ; ces poutres confusément chargées d'arabesques, et qui choquent la vue aux plafonds des appartements ; enfin tout cet appareil de vétusté, que rend plus ridicule encore l'élégante disposition qui règne chez Mazarin, déplaît tant à la surintendante, qu'elle s'est décidée à recevoir au palais des Tuileries les cercles de la reine ; sa majesté a bien voulu se prêter à cet arrangement.

Les dames de la nouvelle cour et les filles de Marie-Thérèse, qui sont toutes jeunes et jolies, jettent aussi les hauts cris contre les vieux ameublements de leurs chambres : elles voudraient bien voir remplacer par des meubles modernes *les bahuts* où elles sont obligées d'empiler leurs ajustements, et *les layettes* incommodes dans lesquelles elles serrent, pêle-mêle, leurs bijoux. Mais tous les changements ne peuvent se faire à la fois. Déjà les tables de sa majesté sont beaucoup mieux servies que par le passé ; car les maîtres d'hôtel de la régente étaient décriés dans toute l'Europe pour leur maladresse et leur lésine. On n'a point oublié qu'en 1645, la reine ayant voulu donner un grand souper à des ambassadeurs de Pologne qu'elle reçut à Fontainebleau, la viande manqua au premier service. Pour comble de désordre, ces étrangers, en se retirant, durent parcourir dans une obscurité profonde une longue suite de galeries et de salons qu'on avait oublié d'éclairer. Plus nouvellement, M. de Lionne avait eu l'ordre de traiter à la cour les premiers seigneurs espagnols envoyés en France pour la conclusion de la paix ; que devint le ministre quand on lui apprit,

au moment de faire les honneurs d'une magnifique collation , que tous les plats en avaient été pillés au passage par les officiers et gens de service ! Ces plats, ressaisis sur les pillards , dans les embrasures de croisées , dans les cabinets noirs , dans les corridors , furent servis à moitié vides sur la table du roi.

La reine mère poussait si loin le laisser-aller et l'oubli de l'étiquette , qu'avant le mariage de Louis XIV les dames attachées à la personne de cette princesse n'avaient point de table au palais. « Après le souper de la reine , me disait dernièrement madame de » Motteville , nous mangions les débris du repas de sa majesté » sur le coin d'un coffre ou sous le pouce , nous servant de sa » serviette à laver , et nous contentant quelquefois , par force , du » reste de son pain . »

Tandis que les usages de la cour se rajeunissent , le confesseur de Marie-Thérèse , moine espagnol d'un rigorisme outré , crie , prêche , fait rage contre la jeunesse dont sa majesté est entourée. La chambre des filles ¹ est particulièrement le sujet de ses pieuses remontrances. Il est vrai que ce quartier , où se presse chaque nuit un essaim de beautés aiguillonnées par les séductions de la cour , n'est pas précisément le sanctuaire de Vesta ; j'en ai pour preuve l'aventure que M. le duc de Saint-Aignan racontait secrètement à tout le monde , dans la galerie de Fontainebleau , au dernier voyage de leurs majestés. « Je passais très-vite , disait le duc , près d'un » petit couloir assez sombre , sur lequel ouvre la porte de l'appar- » tement de la jeune reine... Mademoiselle de Lamothe-Houdan- » court était dans ce passage étroit , assise sur un tabouret , où » je dus la juger mal à son aise , car elle s'agitait étrangement. » J'allais lui offrir un siège plus commode , lorsque , m'étant appro- » ché davantage , j'aperçus une double paire de jambes , puis deux » personnes au lieu d'une , et , pour tout dire enfin , le marquis » de Richelieu , groupé avec mademoiselle de Lamothe de la ma- » nière la moins équivoque , la moins propre à justifier son titre » de fille d'honneur ; et cela se passait à six pas de la chambre de » notre jeune reine... Quel texte pour les sermons de son direc- » teur espagnol ! Je m'éloignai bien vite , en criant au couple » amoureux : Je n'ai rien vu. La belle a-t-elle cru , en effet , que

¹ On appelait ainsi l'appartement où couchaient ces demoiselles ; ce qui s'y passait entre elles , ou avec les gentilshommes , les pages et les mousquetaires qu'elles y introduisaient , n'était pas propre , en effet , à donner de la sécurité au sévère confesseur.

- la scène du tabouret m'était échappée ? je ne le pense pas, car
- elle me sourit d'une manière très-significative chaque fois qu'elle
- me rencontra, et le sourire que je lui rends semble lui dire :
- Je vous fais mon compliment sur la manière dont votre pudeur
- prend son parti. »

Le cardinal a suspendu ses levers, et ne reçoit plus le soir que des joueurs. Il est revenu malade de Saint-Jean-de-Luz ; depuis lors il n'a pu recouvrer la santé. Le roi tient son conseil dans la chambre à coucher du premier ministre ; souvent les ambassadeurs y sont admis entre un bouillon pris et un lavement rendu par son éminence, ce qui n'est pas très-diplomatique aux yeux de ces étrangers. Les secrétaires d'Etat vont tour à tour travailler près du lit de M. le cardinal ; Brienne, qui sut pénétrer le plus avant dans la confiance de Mazarin, est appelé par lui plus souvent que ses confrères : l'esprit vif et sémillant du jeune comte dissipe un peu les soucis du malingre Italien. Mais c'est une tête bien verte pour recevoir les secrets de l'Etat, et surtout pour garder les secrets particuliers de l'ambitieux dispensateur des destinées de la France. Voici un événement qui pourrait causer la ruine du premier ministre s'il était ébruité : Brienne n'a pu le taire à mademoiselle de Menneville, parce que l'amour ne sait rien cacher ; mais mademoiselle de Menneville, qui ne se pique pas de discrétion plus que de constance au surintendant Fouquet, a raconté la chose au duc de Damville ; je la tiens de ce dernier.

Brienne expédiait des dépêches sous la dictée de Mazarin, retenu au lit par un violent accès de goutte. Son éminence ayant eu besoin de quelques papiers contenus dans ses cassettes, placées sur une table au pied de son lit, elle en donna les clefs au secrétaire d'Etat. Mais, sur une indication inexacte, le comte ouvrit une cassette pour une autre ; et, voulant s'assurer, par la suscription de la liasse qu'il prit, si elle renfermait bien les papiers demandés, il lut : « Acte par lequel le roi d'Espagne m'a promis de » ne pas s'opposer à ma promotion à la papauté, après la mort » d'Alexandre VII ; et ce, sous la condition que je fasse agréer au » roi de France de se contenter de la ville d'Avesnes, au lieu de » celle de Cambrai, dont j'ai demandé de sa part la restitution à » la couronne d'Espagne. »

Et plus bas : « Cet acte est bon, Cambrai étant demeuré aux » Espagnols. »

Brienne, qui avait lu cette note en s'avançant vers le lit du cardinal, s'arrêta tout court, cloué au parquet par un étonnement dont Mazarin saisit à l'instant l'expression sur le visage du comte.

« Vous vous êtes trompé de cassette, monsieur, s'écria le cardinal en pâlisant.

— En effet, monseigneur, et je puis vous jurer que mon intention est innocente de l'erreur....

— Je le sais, jeune homme, vous ne pouviez deviner que cet acte fût là.... Mais si, comme je le crois, vous convenez *in petto* que la tiare vaut bien quelques mesures entourées d'un fossé, vous serez assez sage pour penser qu'une charge de secrétaire d'État vaut mieux qu'une indiscretion... Je ne vous en dis pas davantage.

— Je prie votre éminence de croire que mon attachement, mon respect, avant tout....

— Bon, bon, *mio caro* ; mais l'intérêt, ce cher intérêt, voilà le motif déterminant. Et, prenant tout à coup un ton gai, le cardinal ajouta : Or sus, Brienne, que pensez-vous de mon exaltation ?

— Ma foi, monseigneur, mon avis est que votre éminence portera tout aussi bien la tiare que la couronne de....

— Chut ! chut ! petit flatteur !...

— C'est un véritable canoncat que le saint-siège : fermer une main pour donner à tout venant des bénédictions, et tenir l'autre main ouverte pour recevoir les ducats de la chrétienté, voilà tout le secret de l'art de régner au Vatican.

— Oui, c'est une assez jolie retraite pour un premier ministre.

— Et je souhaite, monseigneur, qu'elle arrive bientôt à votre éminence ; j'espère qu'elle ne refusera pas de joindre à toutes ses bontés pour moi l'indulgence *in articulo mortis*.

— Nous verrons ; mais ne vous dépêchez pas trop de grossir le bagage de vos péchés ; la voiture qui doit les emporter n'est pas sûre.... »

Quelqu'un, qui survint en ce moment dans la chambre du cardinal, mit fin à ce singulier entretien ; Mazarin n'eut que le temps de recommander de nouveau le secret au comte, en se mettant le doigt sur la bouche, et le jeune secrétaire d'État répondit à ce signe en plaçant sa main sur sa poitrine. Mademoiselle de Menneville, le duc de Damville et moi, savons à quoi nous en tenir sur la discrétion si religieusement promise : le pape futur n'y aurait pas compté s'il eût su que Brienne était amoureux.

Le survenant était l'honnête Beringheim, gentilhomme de la reine mère; il venait annoncer au premier ministre une visite de sa majesté. Son éminence répondit en baillant : « La reine me fait » beaucoup d'honneur. » Beringheim, qui n'en a pas fait mystère, trouva qu'en prononçant ces mots, la figure du cardinal avait pris l'expression du sarcasme et presque du mépris..... Les souverains payent toujours cher l'oubli de leur dignité.

Depuis que le cardinal est malade, il s'est logé dans le Louvre : il a senti qu'il était déjà assez singulier que le roi vint travailler chez son premier ministre, sans que sa majesté fût obligée de sortir du palais, et d'aller régner au domicile d'un de ses sujets.

Anne d'Autriche se rendit à l'appartement de son éminence entre trois et quatre heures du soir ; plusieurs dames de sa cour l'accompagnaient : j'étais du nombre. Mazarin s'était fait mettre sur son séant; il gratifia la reine mère d'un sourire qui me parut protecteur. Sa majesté demanda au cardinal, avec un ton mêlé de tristesse, de timidité et de tendresse, comment il se trouvait en ce moment. « Très-mal, » répondit-il; et, repoussant sa couverture jusqu'au pied du lit, il nous fit voir, à notre grande confusion, ses jambes et ses cuisses absolument à nu... « Voyez, madame, » s'écria le ministre, voyez dans quelle déplorable situation je me » suis mis en travaillant au repos de la France! » Je ne sais si le repos de la France était ici le seul coupable; mais les extrémités inférieures du pauvre malade étaient livides, couvertes de taches rouges, noires, violettes, et si décharnées que celles de Lazare sortant du tombeau devaient paraître grasses en comparaison. Le cardinal avait raison de ne pas craindre pour nous la séduction; cependant c'était porter un peu loin la confiance que de nous montrer des objets si dignes de pitié. La reine jugea-t-elle d'après ce sentiment? jugea-t-elle par comparaison? je l'ignore; mais elle ne put s'empêcher de faire entendre un grand cri, et de répandre quelques larmes. Pour nous, qui ne portions pas si loin la compassion, nous cherchâmes dans les embrasures des fenêtres un refuge contre le misérable spectacle qu'il avait plu à M. le cardinal de nous montrer.

Je viens de voir une comédie plus gale sur le théâtre du Palais-Royal : c'est une pièce en trois actes et en vers, intitulée *l'École des Maris*. Cet ouvrage, que le public a fort bien accueilli, est d'un auteur nommé *Molière*, qui montre beaucoup d'esprit, et un talent d'observation d'une grande justesse. Le sieur Visé, ré-

dacteur du *Mercurie Galant*, assure que Molière a beaucoup de défauts ; mais Corneille soutient que c'est une tête comique organisée à la Térence ; et je m'en rapporte plus volontiers au jugement de l'auteur de *Cinna* qu'à celui d'un petit journaliste passablement capricieux. *Monsieur*, à qui la pièce nouvelle est dédiée, a paru très-sensible à cet hommage ; son altesse royale s'est fait amener le poëte après la représentation , et lui a promis de le protéger.

Le cardinal, se sentant mieux , a voulu présider lui-même aux apprêts d'un ballet de Benserade , que l'on devait jouer sous peu de jours au Louvre , dans la galerie des portraits. J'avais entendu vanter une magnifique décoration , représentant des colonnes de brocatelle d'or sur fond vert et rouge, découpées à Milan ; on avait fait aussi un pompeux éloge de cette merveille à la jeune reine, que son confesseur n'avait pu détourner de voir le ballet, malgré tout ce qu'il avait pu lui dire contre ce spectacle , qu'il appelle licencieux. Un incendie est venu, dans cette circonstance, au secours de l'éloquence du moine : quelques étincelles tombées sur la belle décoration l'ont réduite en cendres ; la flamme n'a pas respecté davantage les portraits de nos rois, peints par Janet et Probus, non plus que le plafond de la galerie, où Freminet avait représenté Henri IV , sous la figure de Jupiter, terrassant les ligueurs, sous la forme des Titans.

Mazarin, emporté sur les bras de ses gardes, s'est réfugié dans son superbe palais de la rue Neuve-des-Petits-Champs , sans s'inquiéter de ce que deviendraient les deux reines et le roi ; par bonheur, de plus empressés serviteurs ont mis promptement leurs majestés à l'abri du danger. Il fallait entendre le directeur de la jeune reine, prêchant sur le texte de cet incendie , ordonné, disait-il, par Dieu lui-même, pour avertir le cardinal, son fidèle ministre, qu'il n'approuvait ni les jeux profanes du théâtre, ni les folles dépenses dont ils étaient l'objet. Marie-Thérèse, princesse d'un caractère faible, d'un esprit facile à prévenir, crut ces superstitieuses explications ; elle pleura très-amèrement sur le péché d'intention qu'elle croyait avoir commis, et l'expia par des actes de contrition et des prières inaccoutumées. C'est ainsi que l'infante, en se laissant éloigner de tout ce qui flatte son brillant époux, travaille elle-même à refroidir l'amour, déjà si tiède, qu'il éprouve pour elle, et prépare les infidélités auxquelles il n'est que trop porté.

Pendant que le prêtre espagnol exploitait à sa manière la circonstance de l'incendie, un frère augustin du grand couvent travaillait à l'éteindre au risque de sa vie. Ce moine, pénétré d'une ferveur un peu plus démonstrative que celle de son confrère le prêcheur, s'était fait suspendre au milieu des flammes avec une grosse chaîne de fer ; là, muni d'une fourche, il détachait et précipitait du haut de l'édifice les poutres et les solives enflammées. Je ne sais si le courageux augustin, sorti à moitié rôti et complètement épillé des brasiers du Louvre, obtiendra la récompense qu'il mérite ; mais à coup sûr son zèle vaut bien celui du confesseur de la reine.

Le cardinal sent quelque plaisir à se retrouver au sein du luxe et des richesses qui éblouissent dans son palais : l'aspect de ce faste adoucit pour un instant les atteintes du mal qui dévore rapidement sa vie, usée par les plaisirs et le travail. Le premier ministre s'est promené, sur un fauteuil roulant, dans la longue file de ses appartements, dont toutes les portes, placées vis-à-vis les unes des autres, laissent apercevoir d'un côté les jardins, de l'autre la rue. Il n'y a pas une seule pièce où l'on n'ait employé pour au moins trente mille écus d'or ; les reliefs en stuc, les statues ou les bustes de marbre, les tableaux des meilleurs maîtres y sont comme entassés, mais avec ce goût recherché qui distingue les décorateurs italiens. L'élégance et l'éclat des meubles répondent à la magnificence des appartements : là se trouve réuni tout ce que le besoin, le caprice et la sensualité pouvaient exiger de l'industrie européenne.

Mazarin s'est fait promener au milieu de tous ces dons de sa prodigalité ; il a voulu revoir aussi cette bibliothèque de trente toises de long, où Gabriel Naudé a rassemblé, par son ordre, trente-cinq mille volumes, qu'il s'est procurés à grands frais en France, en Hollande, en Flandre, en Angleterre, en Italie. Enfin son éminence s'est fait porter jusque dans son immense écurie, que les étrangers admirent comme une huitième merveille. Le cardinal a souri en voyant les housses de ses mules, si magnifiquement brodées, et que les pères théatins lui demandent avec tant de persévérance pour orner leur église.

Mais ces jouissances de la vanité ne charmèrent pas longtemps les souffrances réelles de Mazarin : elles revinrent même si cuisantes qu'il ne tarda pas de demander une consultation de mé-

decins ; j'en ai su les détails et le résultat de Guénaud ¹, qui, seul, dans cette réunion doctorale, a voulu se charger de dire la vérité au malade. Elle était dure en effet, cette vérité ; j'ai conservé sur mes tablettes la scène curieuse que le célèbre médecin eut, à cette occasion, avec le cardinal. « Je trouvai, m'a-t-il dit, son éminence dans sa chambre à coucher, renversée sur son fauteuil, et les yeux fixés au plafond. Est-ce vous, Guénaud ? me demanda le premier ministre sans se retourner.

— Oui, monseigneur.

— Ah ! tant mieux, je vous attendais avec impatience ; fermez la porte, venez vous asseoir auprès de moi, et causons.

— Hélas ! je voudrais bien avoir à conférer avec votre éminence sur un sujet moins triste que celui qui m'amène.

— Croyez-vous, docteur, que j'attende de vous un récit de la comédie nouvelle ? je prévois ce que vous avez à me dire ; j'y suis préparé.

— Il ne faut donc point flatter votre éminence.

— Non, le temps des flatteries est passé pour moi... Vous venez m'annoncer la mort.

— Oui, mais nos remèdes peuvent prolonger vos jours.

— Combien, Guénaud ?

— Monseigneur, au moins deux mois.

— C'est plus que je n'espérais.

— C'est au moins assez pour vous préparer à ce terrible passage.

— Oui et non, mon ami : cela suffirait, sans doute, s'il ne s'agissait que de régler mes affaires de la terre... Mais celles d'en haut... Ah ! docteur, quelle liquidation !

— Courage, monseigneur ; on obtient bien des indulgences en soixante jours, quand on est cardinal et premier ministre.

— Sans doute ; je serai servi à souhait par les puissances ecclésiastiques, qui convoitent mes abbayes et mes trésors. Mais le Maître suprême... Enfin, j'emploierai de mon mieux le temps que vous me promettez... Parlons de vous, Guénaud. Je vous sais gré de la franchise avec laquelle vous m'avez apporté mon arrêt ; profitez du peu d'instant qui me restent pour avancer

¹ Quelque Guénaud fût le plus célèbre médecin de l'époque, la postérité n'eût peut-être jamais appris son nom sans ce vers d'une satire de Boileau :

Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclaboussa

votre fortune, en y faisant contribuer mon crédit ; comme, de mon côté, je vais mettre à profit votre avis... Adieu, mon ami, ajouta son éminence en me tendant une main que la maladie rendait brûlante ; réfléchissez mûrement à ce que je puis faire pour votre service, et venez me voir souvent. »

Guénaud m'avait promis la suite de son entretien avec le cardinal ; il m'a tenu parole.

« La première fois que je revis son éminence, après le prononcé de son arrêt, continua le médecin, je traversais la petite galerie qui communique à ses appartements ; je m'étais arrêté un moment pour examiner une tapisserie de Jules Romain, représentant le triomphe de Scipion. J'entendis venir le ministre, au bruit que faisaient ses pantoufles, qu'il traînait sur le parquet, n'ayant plus la force de lever les pieds. Mon malade, qui ne pouvait me voir, parce que j'étais caché par la tapisserie, soupirait souvent, et parlait seul en s'arrêtant vis-à-vis quelques tableaux. « Il faut quitter cela ! » disait-il ; puis, après avoir fait deux ou trois pas en se tenant à droite ou à gauche, il s'arrêtait de nouveau, et répétait d'une voix lamentable : « Il faut quitter tout cela.... et encore cela.... J'ai eu tant de peine à acquérir ces choses ! ah ! je ne puis les abandonner sans regret.... car je ne les verrai plus où je vais.... où je vais.... Mon Dieu ! quand j'y songe ! » A cette exclamation, qui m'avait attendri, je ne pus retenir un soupir ; le cardinal m'entendit... « Qui est là ? » dit-il.

— C'est moi, monseigneur, répondis-je ; je venais, selon les ordres de votre éminence....

— Ah ! bien, je suis charmé de vous voir, docteur.... Donnez-moi le bras... je suis si faible que le poids de ma robe de chambre fourrée de petit-gris suffit pour m'accabler...

— Vous avez eu tort de marcher.

— J'en conviens ; mais voyez-vous ce beau tableau du Corrége.... et cette Vénus du Titien, et cet incomparable déluge d'Antoine Carrache.... je voulais leur dire adieu.

— Monseigneur, vous avez le temps encore....

— Pas trop, mon cher Guénaud.... à moins qu'en raisonnant avec vos confrères, vous n'ayez trouvé....

— Un plus long délai ? non, monseigneur, il ne faut pas vous leurrer de cet espoir....

— Vous avez raison, mon ami ; il vaut mieux tout régler

comme si l'événement devait arriver plus tôt... et s'il arrive plus tard.... »

« En vérité, me disait Guénaud en me dictant cette conversation, je n'eus pas le courage de combattre davantage l'espoir persistant qui, malgré la franchise de mes avis, berçait encore le pauvre cardinal. Appuyé sur mon bras, et se traînant avec une peine extrême, il était revenu devant les tableaux, lorsqu'un gentilhomme lui annonça qu'un secrétaire d'État désirait parler à son éminence d'une dépêche de haute importance qu'il venait de recevoir.

— Je ne puis l'entretenir, répondit le premier ministre; je ne suis plus en état de songer aux affaires.

— Est-ce là, demanda le gentilhomme, ce que je rapporterai au ministre de la part de votre éminence ?

— Vous lui direz en outre qu'il doit s'adresser au roi et faire ce qu'il voudra... mon temps est fini; c'est maintenant *le tour* de sa majesté. Pour moi, j'ai bien d'autres choses dans la tête que les intérêts du royaume.

» Voyez, dit Mazarin en revenant aux tableaux, voyez ce dernier chef-d'œuvre de l'Albane ¹.... Adieu donc, pinceau délicat et gracieux... adieu. »

Le jeune comte de Brienne sera sans doute admis dans la chambre du cardinal jusqu'à son dernier moment; mais il ne l'est pas seul. Une société de joueurs a la permission de faire sa partie à deux pas du lit de son éminence, qui regarde les coups, et s'en fait rendre compte par son valet de chambre Bernouin, quand sa vue, trop affaiblie, ne lui permet plus de les voir. Voici ce que m'a rapporté à cet égard le bailli de Souvré, l'un des directeurs de ce tripot *in extremis*.

« Je tenais le jeu pour le compte du cardinal lui-même, lorsqu'ayant fait un beau coup je m'empressai de l'en prévenir.
» Commandeur, me répondit en souriant son éminence, voilà qui va bien; mais je perds beaucoup plus dans mon lit que je ne puis gagner à la table de jeu. — Il faut, monseigneur, répliquai-je aussitôt, enterrer la synagogue avec honneur. — Oui, répartit le malade; mais ce sera vous autres, mes amis, qui l'enterrez, et je payerai les frais de la pompe funèbre. »

¹ Ce grand peintre mourut en 1660.

En général, le premier ministre montre, dans les derniers jours de sa vie, un singulier mélange de regret et de résignation. Tantôt il parle de sa mort avec calme, avec sang-froid, on pourrait presque dire avec gaité; tantôt il laisse paraître de la pusillanimité, de la terreur. Brienne, à qui j'ai entendu raconter ce que je vais dire, entraît un soir dans la chambre à coucher de Mazarin; il sommeillait devant le feu, appuyé sur le dos de son fauteuil; son corps était agité par une sorte de tremblement; ses lèvres mobiles laissaient échapper des sons confus, inarticulés. Le comte craignit une crise; il appela Bernouin, qui secoua son éminence pour la tirer de cet état violent.

« Eh bien ! qu'y a-t-il, Bernouin ? murmura le cardinal en s'éveillant... Que me veut-on encore ?... Je le sais ; Guénaud l'a dit...

— Au diable soit Guénaud et son dire ! s'écria le fidèle serviteur...

— Oui, Bernouin ; oui, Guénaud l'a dit ; je ne saurais en réchapper ; il faut mourir.

— M. de Brienne est là, continua le valet de chambre, qui voulait arracher son maître à ses sombres idées.

— Qu'il vienne, répondit le cardinal ; puis il ajouta en s'adressant au comte : Mon pauvre ami, je me meurs !

— Ces sinistres réflexions, dit le secrétaire d'État, que je laisse parler, font plus de mal à votre éminence que la maladie même.

— Il est vrai... Mais Guénaud l'a dit, et Guénaud sait bien son métier. »

« Ce discours me navra, m'a rapporté depuis le comte ; des larmes roulaient dans mes yeux ; le premier ministre s'en aperçut, me tendit les bras et m'embrassa tendrement... Son haleine infecte faillit me suffoquer.

— J'en suis fâché, mon ami, reprit-il en me tendant une pastille... Voilà ce que c'est que l'homme : j'ai de belles dents, et je mange peu ; mais je porte en moi un foyer impur de destruction... une cause infaillible de mort prochaine, ajouta-t-il en appuyant sa main sur son cœur... Il répéta ensuite pour la dixième fois : Guénaud l'a dit, Guénaud l'a dit. »

Le cardinal eut dernièrement le plus étrange caprice qui puisse passer par la tête d'un moribond : il exigea qu'on lui fit la barbe, et qu'on relevât sa moustache avec un fer chaud. On lui mit en-

suite, par son ordre exprès, du rouge aux joues et aux lèvres; du blanc de céruse fut étendu sur la peau livide de son visage; enfin il se trouva frais, vermeil, comme un homme en pleine santé... C'était la mort ornée d'un vernis de la vie, brillant, mais, hélas! bien léger. Ainsi masqué, Mazarin parcourut ses jardins dans une chaise à porteurs ouverte par-devant. Il affectait de parler d'un ton leste et dégagé aux courtisans qu'il rencontrait, espérant, de cette manière, donner le change à ses ennemis. Mais personne ne fut pris à ce dernier tour du subtil Italien, qui voulait se montrer politique même en mourant; cet essai infructueux fit seulement dire à ceux qui en furent les témoins: « Fourbe il a vécu, fourbe il veut mourir. »

Un tel effort imposé à une nature épuisée avancera la fin du malade. Il s'est évanoui dans sa chaise, et l'on a été obligé de le reporter sur son lit... Il ne le quitte plus.

Le cardinal n'avait point encore songé sérieusement aux affaires de sa conscience; il s'en occupa hier pour la première fois, et fit mander à Vincennes, où il s'est fait transporter, M. Jolly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Les grands ne peuvent avoir rien de secret, pas même leur confession: je ne dirai pas comment me sont parvenues les particularités que je vais rapporter de celle du premier ministre; il suffit que je puisse les garantir. Le confesseur pressait l'illustre pénitent de faire l'aveu plein et entier de ce qu'il pourrait avoir à se reprocher sur la manière dont il a acquis les immenses richesses qu'il possède¹.

« Hélas! répondit son éminence, je n'ai rien que des bienfaits du roi.

— Je le sais; mais encore il importe de distinguer ce que sa majesté vous a donné, et ce que vous vous êtes approprié de vous-même.

— A quoi bon cette distinction, mon père?

— C'est que vous pouvez garder les biens provenant de la générosité du roi... quant au reste...

— Eh bien, le reste?

— Il faut le rendre.

— En ce cas, mon père, tout est à restituer. »

Cet aveu lui échappa dans ce moment; mais, une heure après, il

¹ Des écrits du temps disent qu'elles s'élevaient à plus de cent millions; d'autres disent deux cents.

prouva que son âme, toujours avide de richesses, loin d'être disposée à la restitution de celles qu'il a trop illicitement amassées, se plait encore à les augmenter. M. de Tubœuf, président de la chambre des comptes, apportait au cardinal une modique somme de cinq cents écus qu'il lui avait gagnée au jeu ; Mazarin la reçut ; il la compta plusieurs fois, se plaisant à faire passer entre ses doigts cet or qu'il aime tant. Après avoir serré les espèces du président dans sa cassette, qu'il s'était fait apporter sur son lit, le premier ministre montra, les unes après les autres, toutes ses pierreries à M. de Tubœuf, qui, le voyant prendre ce soin dans une telle occurrence, s'attendait à recevoir quelque beau diamant. Il s'y attendait avec d'autant plus de raison que plusieurs fois, en maniant ses bijoux, le cardinal dit : « Je donne à madame la présidente... — Quoi ? » demanda enfin Tubœuf, las d'entendre répéter toujours une phrase inachevée. « Le bonjour, » ajouta l'avare Italien en refermant sa cassette... Le pauvre président, rouge de honte, se retira avec quinze cents livres de moins, et une confusion de plus.

Cependant ni M. Joly, ni le père théatin qui confesse le cardinal dans ses derniers instants, ne veulent lui donner l'absolution, s'il ne restitue tant de biens indûment amassés.... Le bruit courait hier à la cour qu'à force d'exhortations on était parvenu à lui faire abandonner au roi tout ce dont il est possesseur. S'il en est ainsi, les deux confesseurs seront satisfaits ; mais ce que le mourant n'a pas confessé à ces casuistes rigoureux, c'est que, dit-on, en faisant cet abandon général, le cardinal aurait eu déjà sous la main un brevet par lequel Louis XIV lui donnerait tout ce qu'il a pris sous son ministère.

Le nonce du pape, qui, pour accorder l'indulgence *in articulo mortis* à un membre du sacré collège, n'a pas mission de s'arrêter aux minuties de conscience, a rempli ce matin ce devoir dans la chambre du cardinal ; son éminence lui a répondu en italien : « Je vous prie, monsieur, de mander à sa sainteté que je meurs son serviteur, et lui suis très-obligé de l'indulgence qu'elle m'accorde, et dont je reconnais avoir grand besoin... Recommandez-moi à ses saintes prières. »

Depuis cet instant, le roi, M. Le Tellier et M. Joly seuls ont pu pénétrer jusqu'au cardinal. M. Colbert, son premier commis, se tient dans un petit passage obscur qui se trouve entre la garde-

robe et la chambre à coucher ; il prend le nom de toutes les personnes qui se présentent, et en rend compte à son maître. Aucune ne passe outre.

Il est difficile de concilier tout ce qui se dit des instructions secrètes que l'on prétend avoir été données au roi, dans un dernier entretien, par celui qui dirigea dix-neuf ans la monarchie. Les uns assurent que, depuis un mois, M. Le Tellier les écrit sous la dictée du cardinal ; les autres veulent que son éminence se soit bornée à recommander verbalement à sa majesté de n'avoir jamais de premier ministre. Une troisième version est que le mourant a joint à ce conseil cet avis, qui, certes, ne sera pas perdu : *Sachez vous respecter vous-même, et l'on vous respectera.*

Neuf mars au soir. Jules Mazarin n'est plus ¹ ; la France cesse enfin d'être soumise à la pourpre de Rome ; nous sommes délivrés des Italiens amenés chez nous par Catherine de Médicis : d'aujourd'hui recommence le règne de nos rois.

Que dire du premier ministre qui descend dans la tombe ? comment prononcer, après tant de jugements divers portés sur cet homme supérieur ? J'essayerai pourtant. Au physique, Mazarin était, non pas beau, mais bien ; sa taille, au-dessus de la médiocre, ne manquait ni de grâce ni de proportion. Il avait le teint animé, les yeux vifs, le nez grand et un peu élargi du bout, les dents blanches et égales, le front large et majestueux, les cheveux châtains et un peu crépus, la barbe tirant davantage sur le noir, et relevée soigneusement avec le fer. Les mains du cardinal étaient belles ; il les montrait quelquefois avec affectation : on eût dit

¹ Il mourut au château de Vincennes, où la cour se trouvait, et qu'elle quitta le même jour. Le cœur du cardinal fut déposé dans le chœur de l'église des Théatins, moines qu'il avait toujours favorisés ; son corps fut enterré dans l'église du collège des Quatre-Nations, que ce ministre avait fait commencer, et pour l'achèvement duquel il laissa deux millions. Mazarin était âgé de cinquante-neuf ans : on peut dire qu'il régnait depuis dix-neuf ; il y en avait vingt et un qu'il était revêtu de la pourpre romaine. Louis XIV signa, sans le lire, le testament de son premier ministre ; il fit respecter tous les legs qu'il avait faits. Les deux principaux, indépendamment de celui ci-dessus mentionné, étaient cent mille francs aux pères théatins, pour rebâtir leur église ; un diamant magnifique à la reine mère ; un bouquet de pierreries à la jeune reine ; trente émeraudes d'un grand prix à *Monsieur*, qui avait déjà reçu so mille écus du cardinal ; un beau tableau du Titien à don Louis de Haro, pour qui Mazarin éprouvait beaucoup d'amitié. Enfin le cardinal exprima, par une clause expresse de son testament, la volonté que les pensions qu'il avait faites aux gens de lettres fussent continuées après lui. Le reste de son immense fortune échut à ses héritiers ; nous aurons occasion d'en reparler.

qu'il était fier de cet avantage, si faible pour un homme, et surtout pour un homme d'État.

Il y a loin des talents de Mazarin à ceux de son prédécesseur : il ne mit pas, comme ce dernier, toute l'Europe en mouvement ; il ne fit que suivre les errements de la profonde politique de Richelieu, qu'exécuter les traités que cet aigle de la diplomatie avait tracés à grands traits. Le favori d'Anne d'Autriche obtint plus de succès dans la guerre que le favori de la veuve de Henri IV ; mais il eut constamment moins d'ennemis sur les bras, et put leur opposer Turenne et Condé. Mazarin n'était point méchant ; un seul trait le prouvera. Chargé longtemps de la haine publique, proscrit par le parlement, tourmenté par les grands, quelquefois poursuivi par la nation entière, il ne vengea point ses injures personnelles quand il eut ressaisi le pouvoir ; il ne prit le sang d'aucun citoyen. Dans l'adversité, son unique ressource fut la patience ; dans sa toute-puissance, il gouverna à l'aide de la finesse, de la subtilité, souvent de la perfidie. S'il voulait perdre quelqu'un, c'était par d'adroites insinuations ; craignait-il la réunion des princes, des généraux, des courtisans, sa politique semait entre eux, avec un art infini, des germes de jalousie ou de défiance ; se tenant toujours prêt à profiter de leurs divisions, et se ménageant les moyens de se rendre l'arbitre de leur réconciliation. Souple, dissimulé, caressant, il accablait de promesses ceux dont il se servait ; mais, dès qu'il avait obtenu d'eux ce qu'il en attendait, il ne se mettait nullement en peine de tenir ce qu'il avait promis. Aussi, dans les derniers temps, les hommes avisés ne le servaient-ils qu'après avoir pris, pour obtenir le prix de leurs soins, des précautions qu'il ne pouvait éluder.

Une chose digne de remarque, c'est qu'avec une telle propension à la mauvaise foi, Mazarin manqua rarement aux traités publics. Dans les affaires particulières, ses meilleurs amis ne pouvaient se soustraire à ses artifices, à ses ruses, à sa fourberie, et aux difficultés dont il aimait à embarrasser la moindre affaire ; dans les intérêts généraux, il était sincère, esclave de sa parole, et fidèle jusqu'au scrupule. On peut donc achever de le peindre en deux mots : c'était un homme sans honneur ; mais c'était un grand ministre... Il n'est pas à la louange de l'art de gouverner que deux conditions si opposées puissent se concilier.

Le peuple, que Mazarin ne voulut jamais empêcher de chanter, même des chansons qui le déchiraient, pourvu qu'il payât les im-

pôts, le peuple chante un peu plus haut après la mort de ce ministre, parce qu'il espère payer un peu moins; je crains bien qu'il ne se trompe sur le motif de ce redoublement de gaité.

On a fait mille et une épitaphes pour l'éminence défunte; j'en ai retenu une, composée d'après le bruit général que Mazarin, toujours bercé du projet de se faire pape, avait affecté trente abbayes et quinze millions à l'acquisition du sacré collège et de ses adhérents. Voici l'épithaphe :

Ici gît le cardinal Jules,
 Qui pour se faire pape amassa force écus;
 Il avait bien ferré sa mule,
 Mais il ne monta pas dessus.

CHAPITRE III.

Suite de 1661.

Quatre souverains dans un. — Talents actuels de Louis XIV. — Ses qualités. — Visite à la reine mère. — Son oratoire, sa robe de serge, son chapelet de buis. — Le sermon du père Sensault. — Réprimande à des dames mondaines. — Coup d'œil rétrograde sur Anne d'Autriche. — Pas un matelas au garde-meuble du Louvre; de là Louis XIV. — Le cardinal de Richelieu brûlant d'amour. — Un membre du sacré collège en baladin. — Ce qu'il en coûte à la reine pour avoir fait danser un cardinal. — Le beau Buckingham. — Il touche le cœur de la reine. — Les perles semées. — Le bosquet d'Amlens. — Les *ferrets* d'aiguillettes. — La belle Danoise et la gorge d'Anne d'Autriche. — La régente et Mazarin. — C'est, dit-elle, un amour pur. — Licences inimaginables du cardinal. — Conclusion de tout ce qui précède.

Louis XIV ne paraît pas très-affligé de la mort de son premier ministre; cela se conçoit: on sait que nos rois sont majeurs à quinze ans; qu'à cet âge ils ont reçu du ciel, pour gouverner un État, cette sagesse, cette maturité qu'un simple particulier ne reçoit qu'à l'expiration de sa vingt-cinquième année, pour gouverner sa famille; sa majesté devait être impatiente d'exercer une aptitude que, de droit divin, elle possède depuis si longtemps¹. Nous devons nous féliciter nous-mêmes de voir le roi saisir enfin les rênes du royaume, si, comme l'a dit Mazarin, *il y a dans ce*

¹ Louis XIV, né en 1638, avait, à la mort du cardinal Mazarin, vingt-deux ans accomplis.

prince de quoi faire quatre souverains et un honnête homme. Cependant, n'en déplaise à la mémoire de sa défunte éminence, on pourrait s'inquiéter un peu en voyant le destin de la France confié à un monarque dont la capacité ne s'est encore appliquée qu'à danser, faire des armes et monter à cheval. Il n'y aurait pas motif de consolation à se rappeler que l'adroit cardinal, qui avait en cela ses raisons, a tenu loin de Louis XIV enfant tout ce qui pouvait contribuer à l'instruire; que ce premier ministre a favorisé son goût pour le plaisir, et son éloignement pour les choses utiles; que jamais un livre instructif ne fut laissé sous la main du jeune roi; qu'enfin ses lettres, seuls écrits que l'on connaisse encore de lui, abondent en fautes d'orthographe, et présentent un caractère de femme on ne peut plus mal formé¹. Malgré tout cela, Louis XIV peut être un grand souverain, s'il exerce le jugement sain, l'esprit vif et pénétrant qu'il tient de la nature; les peuples sont toujours bien gouvernés quand leurs maîtres sont assez heureusement organisés pour connaître les hommes, les choses, les temps, et lorsqu'ils respectent leurs sujets en régnant sur eux.

Lionne, Le Tellier, Fouquet, qui savent que j'aime à tenir note de tout, m'ont promis des détails sur les premiers conseils où sa majesté volera de ses propres ailes. Cela remplira quelques feuillets de mes tablettes : je veux qu'il y ait de tout. Je m'amuserai, dans mes vieux jours, de ce mélange d'aperçus politiques et d'aventures galantes; de mentions religieuses et d'épisodes recueillis à la comédie; d'exploits belliqueux et de nouvelles littéraires; d'esquisses tracées le matin à la cour, et le soir dans une petite maison. Rien, ce me semble, ne peut mieux peindre nos mœurs à mille faces que cet amalgame de choses graves et de folies, de faits héroïques et de faiblesses, de grands mots et de petites actions; rien ne sera plus français que cette brusque transition d'un sermon à une épigramme, d'un arrêt du parlement à un madrigal, d'une oraison funèbre à une chanson.

J'allai hier faire ma cour à la reine mère, qui, depuis la mort de Mazarin, s'est retirée au Palais-Royal. Je me fais toujours une

¹ L'éducation du roi avait été tellement négligée, qu'il savait à peine lire à quinze ans. « Reposez-vous-en sur moi, disait Mazarin; il n'en saura que trop; quand il vient au conseil, il m'accable de remarques et de questions. » Le cardinal avait entouré le roi d'espions, enfants comme lui, qui, sous le prétexte de partager ses jeux, enlevaient adroitement les livres pouvant servir à l'instruction de ce prince.

haute idée de la puissance de Richelieu, en voyant cet édifice, que ce grand ministre semble avoir chargé d'attester son orgueil devant la postérité ¹.

Anne d'Autriche passe une grande partie du jour dans son oratoire, pièce très-sombre, dont l'unique croisée est garnie de vitraux représentant Madeleine au pied de la croix. Madame de Motteville introduisit dans ce lieu madame de Luynes, madame de Navailles et moi. La reine, à genoux devant un crucifix d'argent appliqué sur un tableau de velours noir, ne parut pas s'apercevoir de notre entrée; elle continua de prier jusqu'à la fin d'un gros chapelet de buis, qu'elle tenait très-dévotement. Sa majesté, dont nous eûmes le temps d'examiner les habits, était vêtue d'une robe en serge assez fine, de couleur brune et sans ornement; sa coiffe était d'une grande simplicité; elle avait la gorge couverte jusqu'à la naissance du cou, et l'on ne voyait sur elle aucun joyau. La reine se leva enfin; elle nous aborda avec un sourire gracieux, mais triste, qui ne fit que paraître sur ses lèvres et s'évanouir.

« Avez-vous, mesdames, entendu le dernier sermon du père Sénault? nous dit-elle en m'adressant plus particulièrement la question.

— Madame, répondis-je avec embarras, j'avoue que, pour mon compte...

— Et vous, madame de Luynes?

— Je suis obligée de convenir...

— Alors il n'y aura que madame de Navailles?...

— J'allais partir... pour l'Oratoire ², lorsque mon service auprès de la reine...

— Mesdames, reprit sévèrement Anne d'Autriche, vous négligez vos devoirs;... vous avez tort, très-grand tort, et je suis marrie de voir la cour se relâcher ainsi... J'en veux parler au roi, qui n'y fait point assez d'attention. Revenant ensuite à moi, la reine ajouta :

¹ Le Palais-Royal, précédemment *Palais-Cardinal*, s'étendait sur la rue Saint-Honoré, de la rue de Richelieu à celle des Bons-Enfants. La façade touchait immédiatement la partie de la première de ces rues où se trouve aujourd'hui la place du Palais-Royal. Un gros pavillon terminait, de chaque côté, cet immense corps de logis. Au-dessus de l'entrée principale, avaient été sculptées les armes de Richelieu avec ses insignes religieux; on les enleva quand le *Palais-Cardinal* eut été légué à Louis XIII par le premier ministre.

² Le père Sénault prêchait ordinairement dans l'église de l'Oratoire; il devint général des oratoriens en 1663.

— Comtesse, comment nommez-vous votre confesseur ?

— Mais j'avais résolu de choisir le père...

— Quoi donc ! interrompit sa majesté, n'en êtes-vous encore qu'à des projets de pénitence ?... Je suis bien sûre que madame de Luynes est plus avancée ?

— J'oserais répondre à votre majesté, pour la comtesse et pour moi, dit sans hésiter la dame interpellée, que nous n'avons pas encore atteint l'âge des expiations ; et votre majesté daignera se rappeler qu'au nôtre ce qui plaît a, par la force des choses, l'avantage sur ce qui édifie. »

La reine ne répondit pas ; et la duchesse de Navailles, dont les yeux reprochaient à sa voisine de n'avoir pas aussi parlé en son nom, fut dispensée de l'interrogation, qu'elle ne devait pas redouter moins que nous.

« Vous avez été bien hardie de parler ainsi à la reine, dit madame de Motteville à madame de Luynes en nous reconduisant.

— C'est que, outre quelques petits ressentiments particuliers, je n'ai point oublié, ma chère dame, ce que vous et la duchesse de Chevreuse m'avez raconté de la jeunesse de sa majesté.

— Chut ! chut ! imprudente ; si l'on vous entendait !

— Venez, mesdames, reprit tout bas l'audacieuse duchesse en s'adressant à madame de Navailles et à moi, venez passer une heure dans mon hôtel, nous rajeunirons la reine de quelque trente ans, et vous saurez pourquoi sa majesté n'a pas répliqué à ma franche repartie. »

Soit que la duchesse de Navailles fût empêchée par les soins de sa charge, soit qu'elle craignît de prêter l'oreille à un récit trop critique dont elle redoutait la suite pour son crédit, elle s'excusa poliment auprès de madame de Luynes, et ne nous accompagna point chez elle. Moi, qui brûlais d'établir un parallèle entre la jeunesse et la vieillesse d'Anne d'Autriche, je répondis avec empressement à l'invitation de mon amie. Arrivée à son hôtel, elle fit défendre sa porte ; nous nous renfermâmes dans son cabinet de toilette ; j'écoutai, et elle raconta.

« Gardez-vous de croire, ma belle comtesse, me dit la narratrice avant de commencer, que mon projet soit de répandre un vilain jour sur la conduite passée de la reine mère ; je m'abstiendrai de porter à cet égard un jugement qu'on n'a point encore osé prononcer. Je veux seulement vous prouver qu'Anne d'Autriche

n'a pas autant de mémoire qu'elle montre de ferveur religieuse.

» Il faut, continua la duchesse, s'incliner chaque matin devant cette divine Providence qui, après vingt-trois ans de stérilité, féconda le sein de la reine Anne, et nous donna Louis XIV. N'est-ce pas la main de Dieu qu'on voit ouvrir un soir les cataractes du ciel, déborder les ruisseaux, défoncer les chemins pour empêcher Louis XIII de retourner à son château de Saint-Ouen ? n'est-ce pas elle qui mène ce prince au Louvre, dans une extrémité, rare sans doute, où le tapissier de la couronne n'a pas en réserve un seul matelas pour coucher le roi ? Enfin le doigt céleste conduit évidemment ce monarque au lit de la reine, et dirige.... Ma chère comtesse, signons-nous en songeant à cette grâce conservatrice du sang précieux de nos rois.

» Avant et après cet adorable événement, on ne trouve le nom d'Anne d'Autriche inscrit que trois fois dans les annales de la galanterie ; nous savons bien que c'est à tort ; mais s'il est pénible de passer pour avoir failli, en vérité l'affliction doit être plus grande encore lorsqu'on a la renommée de la faute sans en avoir eu le plaisir.

» Richelieu, déjà vieux, soupira pour l'épouse de Louis XIII ; il apportait aux pieds de cette princesse les derniers et rares éclairs de la flamme qu'avait allumée jadis la veuve de Henri IV. Il y avait peu de mérite à résister aux transports d'un amant suranné ; mais cet amant gouvernait l'État, et la reine, toute reine qu'elle était, n'avait pas assez de crédit pour s'en faire un ennemi. Elle eut donc tort de le braver, plus grand tort de se jouer d'un si redoutable adversaire, et la scène que je vais vous raconter fut l'origine de la froideur dont Louis XIII accabla depuis Anne d'Autriche, même après la naissance de Louis XIV. On conçoit qu'un souverain ami du repos, des plaisirs de la vie privée, et surtout de la chasse, plus que des affaires publiques et de la renommée, ait favorisé le ministre habile qui le soulageait des inquiétudes d'un règne agité ; on conçoit même qu'il l'ait fait aux dépens d'une princesse à laquelle Dieu n'avait pas encore permis de remplir le premier devoir des souveraines, celui de donner un héritier à la monarchie... Revenons au motif de la haine que Richelieu voua jusqu'à son dernier soupir à la reine.

» Madame de Chevreuse plaisantait un jour, dans l'appartement d'Anne d'Autriche, sur l'amour du cardinal ; il se flatte, disait-elle avec enjouement, d'avoir guéri tous les maux de la France, d'être

l'artisan de toutes ses prospérités ; une seule nous manque , et c'est lui , prétend-il , lui seul , qui doit la conquérir.

« Et quelle est , demanda vivement la reine , cette conquête réservée à M. le cardinal ?

— Celle du successeur de votre auguste époux.

— L'insolent !... Et comment ose-t-il se flatter... !

— Ma foi , madame , je ne serais pas surprise , au train que prend sa faveur , qu'il vous apportât un matin la procuration du roi.

— Madame de Chevreuse , vous outrez la plaisanterie.

— Mon but est d'égayer un peu votre majesté.

— Ne pourrais-je donc humilier cet audacieux cardinal ?

— Voulez-vous , madame , que je vous en ménage le moyen ?

— Ce serait , ma chère , un de vos bons offices.

— Il n'est rien que son éminence ne fasse pour plaire à votre majesté ; ordonnez , et je l'amène ce soir dans votre chambre , vêtu en baladin.

— Quelle folie , duchesse !

— Dites seulement un mot ; il y viendra , et de plus il y dansera la sarabande.

— La sarabande ! un prince de l'Église !

— Eh ! madame , l'amour ferait danser tout le sacré collége... le pape lui-même. »

» La reine était vive et gaie ; elle brûlait de soumettre l'orgueil de Richelieu... Elle était femme , en un mot. Madame de Chevreuse fut autorisée à faire auprès du cardinal la plus singulière démarche qu'une dame d'honneur eût jamais tentée. Admise chez le premier ministre , la duchesse lui dit mystérieusement qu'elle venait de la part de la reine.

— De la reine , dites-vous ?

— Oui , monseigneur... Mais personne ne peut-il nous entendre ?

— Personne absolument , répondit le cardinal avec émotion... Parlez ! duchesse , parlez !

— Vous connaissez la reine , sa réserve , le soin qu'elle prend de sa réputation...

— Dites sa cruelle froideur ! interrompit Richelieu en élevant les yeux vers le plafond.

— Voilà ce qui trompe votre éminence ; Anne est sensible... Son cœur rend un hommage brûlant à l'esprit , aux talents , au génie.

— Où voulez-vous en venir, madame de Chevreuse ?

— Ne me comprenez-vous pas ?... Sa majesté répond à l'amour que vous croyez méprisé.

— Qu'entends-je !

— Une chose que vous auriez dû deviner, avec votre profonde pénétration.

— Mais la froideur presque insultante de la reine... le soin qu'elle prend de me fuir...

— C'était pour vous éprouver, monseigneur. Songez que sa majesté ne peut être rassurée par votre conduite avec sa belle-mère.

— Ah ! chère duchesse, quelle différence !

— Sans doute, la différence qui existe entre l'amour satisfait et celui qui ne l'est pas... Écoutez, cardinal : la reine croit à vos tendres soupirs ; mais elle veut une preuve qui lui garantisse votre soumission.

— Il n'est rien que je ne fasse pour satisfaire cette adorable princesse.

— Prenez garde à ce que vous promettez ; je vous en préviens, la demande de sa majesté est bizarre...

— N'importe, je suis décidé, quoi qu'elle exige, à lui obéir aveuglément.

— Eh bien donc ! ce soir, à la brune, vous quitterez cette noire simarre, ce manteau couleur de feu.

— Bon ! bon ! cela m'arriva plus d'une fois.

— Vous prendrez un pantalon de velours vert.

— Un pantalon !

— Un justaucorps de cavalier.

— Un justaucorps !

— Vous attacherez à vos jarrettières des sonnettes d'argent...

— Des sonnettes ! mais c'est une mascarade.

— Qui vous dit le contraire ! et vous viendrez bien secrètement dans la chambre de la reine...

— Ah ! je comprends le motif du déguisement...

— Enfin, rendu chez sa majesté, vous danserez.

— Ah ! c'est trop fort ; moi, premier ministre et cardinal, danser !

— Attendez donc, monseigneur ; vous danserez une sarabande... avec des castagnettes.

— Ceci, madame de Chevreuse, est une véritable dérision.

— Non, monseigneur, c'est une épreuve ; mais, je vous l'avaïs bien dit, elle est impraticable... Je retourne auprès de la reine ; je lui dirai que votre éminence est indignée...

— Attendez, attendez, duchesse... Non, ne dites pas cela... Cependant quelle humiliation !... Encore si la reine me faisait grâce des sonnettes et des castagnettes.

— C'est à cela qu'elle tient le plus...

— Allons, il faut céder... Je me perds, je me dégrade ; mais je l'adore : je lui obéirai... Venez me prendre ce soir.

— A huit heures ; et je vous trouverai en costume ?

— En costume...

— Cela suffit. »

» La duchesse fut de parole. Richelieu, enveloppé d'un manteau, monta dans le carrosse de la dame d'honneur ; on arriva au Louvre. Tout était préparé dans l'appartement de la reine pour la mystification projetée ; Boceau, premier violon du roi, était caché derrière un paravent : c'était au son de son instrument que devait danser le cardinal. Deux témoins, également cachés, assistaient à la représentation : c'étaient Vautier et Beringhein, gentilshommes de la reine.

» Enfin Richelieu entre, salue profondément, jette son manteau, et paraît dans tout l'éclat de son costume de baladin. A un signal donné, l'archet de Boceau part, le cardinal s'élance, la sarabande commence, les sonnettes tintent, les castagnettes jouent..., et le danseur finit par tomber, haletant, sur un fauteuil.

» On ne peut pas toujours danser. Le cardinal, remis un peu de sa fatigue, s'approcha de la reine, et lui demanda si elle était satisfaite de la soumission qu'il venait de montrer. Anne d'Autriche répondit qu'elle en était enchantée. Ce fut de là que partit son éminence pour faire sa déclaration amoureuse dans toutes les formes : la princesse reçut ce tendre discours comme une continuation de la pantalonnade. Le cardinal redoubla de protestations ; mais le ton dédaigneux de sa majesté, le sourire malin qui errait sur ses lèvres, les plaisanteries amères dont elle assaisonnait ses réponses à cette effusion de brûlants propos, ne tardèrent pas de prouver au premier ministre qu'il était joué d'une manière sanglante. Étant encore aux genoux de la reine, il se releva brusquement, saisit son manteau avec colère, s'en enveloppa, et sortit en lançant des regards foudroyants sur la duchesse de Chevreuse et sur la reine elle-même.

» Richelieu, drapé comme un conspirateur espagnol, traversa avec rapidité les appartements sans répondre aux interrogations des gardes; il se glissa le long des murailles du Louvre, sortit enfin de son enceinte, et regagna à pied le Palais-Cardinal.

» Anne d'Autriche sentit un peu tard que cette aventure, avec un homme dont la puissance n'avait plus de bornes, pourrait lui attirer de nouveaux chagrins; elle regretta d'avoir cédé si facilement et si complètement au désir de l'humilier. Mais ces réflexions étaient tardives; il fallut se résigner à supporter les conséquences de la mystification faite au cardinal : elles furent terribles, et la reine paya cher le plaisir d'avoir fait danser la sarabande à un membre du sacré collège; il ne dépendit pas même du premier ministre que sa majesté ne fût accusée de haute trahison. En 1637, cet implacable ennemi ayant fait entendre à Louis XIII que sa femme avait des intelligences avec les Espagnols, le chancelier Séguier fut envoyé près d'elle au Val-de-Grâce, où elle se retirait souvent; ce magistrat, qui avait ordre de visiter les papiers de la reine, usa de rigueur dans cette recherche jusqu'au point de fouiller cette princesse, et de porter les mains sous son mouchoir de cou.

» Cependant, poursuivit madame de Luynes, la duchesse de Chevreuse, qui m'a confié et garanti ce que je viens de vous rapporter, a été témoin, confidente même d'une intrigue où la reine s'est montrée aussi tendre que nous venons de la voir dédaigneuse. Vous prévoyez déjà, ma chère, qu'il s'agit ici de ses rapports avec le beau, le tendre, le superbe Buckingham. On a beaucoup parlé de cette aventure : selon l'usage, les circonstances en ont été brodées par la méchanceté; mais la dame d'honneur et madame de Motteville m'ont juré que personne au monde n'en a su plus que ce qu'elles m'en ont dit. Vous savez que le fastueux Anglais était venu, en 1625, solliciter la main d'Henriette de France, fille de Henri IV, pour le roi son maître, l'infortuné Charles I^{er}. Le lord étonna, éblouit et charma tout à la fois la cour de Louis XIII; les cœurs de vingt dames lui furent acquis et peut-être offerts. La reine ne resta pas indifférente à tant de mérite : soit que Buckingham s'en fût aperçu, et voulût faire à sa vanité le cadeau d'une conquête royale; soit que les charmes, alors éclatants, d'Anne d'Autriche, eussent produit sur son cœur une impression réelle, il découvrit audacieusement à la reine son amour ambitieux. Tout porte à croire que cette princesse fit l'aveu du retour dont elle payait le duc, ou du moins le

laissa deviner, car elle devint l'objet de tous ses soins, qu'elle accueillit avec empressement. Buckingham dansait fort bien ; Anne ne dansa guère qu'avec lui. Les regards attentifs, parmi lesquels il y en avait de jaloux, virent qu'on s'approchait l'un de l'autre le plus possible ; qu'on se donnait la main même quand la danse ne l'exigeait pas ; et les gens exercés jugèrent, dit-on, au frémissement des doigts, qu'ils se serraient mutuellement.... Enfin les yeux, le geste, l'émotion, le silence même, tout révéla la tendresse réciproque du couple observé.

» Le cardinal, qui n'avait pas été le dernier à s'apercevoir de cette intelligence, hâta de tout son pouvoir les négociations ; Buckingham, au contraire, les prolongeait de tout le sien. Le ministre anglais, comme la plupart de ses compatriotes, se plaisait à faire admirer son faste et sa générosité. Un jour il parut à une fête qu'il donnait à la cour, vêtu d'un manteau gris brodé de perles magnifiques. Elles avaient été attachées à dessein avec une telle négligence, que le duc ne tarda pas de les avoir toutes semées dans la salle. Les courtisans lui rapportaient ces perles à mesure qu'ils les retrouvaient ; mais Buckingham, avec un abandon plein de grâce, en faisait présent aussitôt à ceux ou celles qui les lui présentaient. Cette exquise galanterie acheva de charmer la reine ; elle adressa au lord des compliments très-flatteurs, et madame de Chevreuse, qui s'y connaît bien, m'a dit que, pendant ces félicitations, les yeux de sa majesté étaient tout de feu.

» Quelques jours après cette fête, la cour fit un voyage à Amiens ; le ministre anglais l'y suivit. On a toujours dit qu'un soir Buckingham tenta beaucoup sous la sombre allée d'un jardin de cette ville ; des curieux, qui s'étaient glissés, à travers les charmillles, tout près de ce lieu retiré, ont assuré qu'ils avaient entendu des choses qui ne ressemblaient ni à des reproches, ni à des plaintes, ni aux expressions de la colère.... Mais madame de Chevreuse n'était pas là ; elle assure qu'il faut se défier de ces bruits trop concluants.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que la duchesse elle-même fut chargée, au retour, de porter à Buckingham des *ferrets d'aiguillettes* en diamants, que sa majesté avait portés, et dont on vit le duc se parer plus tard à la cour de Londres. Cette circonstance, quoique moins concluante que les bruits entendus dans le bosquet d'Amiens, ne laisse pas de donner à penser que l'intimité d'Anne d'Autriche et du seigneur anglais fut portée très-loin.

« Voilà, ma chère comtesse, ce que je me suis rappelé, ce matin, dans l'oratoire de la reine mère, à propos de la verté réprimande qu'elle nous adressait. Je comparais aussi son mouchoir de cou, monté jusqu'aux oreilles, avec le sujet d'une petite anecdote que je tiens de madame de Motteville. Au temps où la beauté de la reine brillait de tout son éclat, l'épouse d'un ambassadeur de Danemark lui fut présentée. Dans le nord de l'Europe, la liberté des femmes entre elles est quelquefois portée très-loin; l'ambassadrice, jeune et sans expérience de nos mœurs, crut qu'il en était de même à la cour de France. Après avoir salué la reine, elle lui prit les mains, les balsa plusieurs fois, et en fit l'éloge le plus exagéré. L'examen n'en resta pas à ce point : la jeune Danoise souleva le mouchoir de sa majesté, regarda avec attention sa gorge, y porta même les lèvres, et déclara qu'elle n'avait rien vu de plus beau. Loin de trouver une telle familiarité déplacée, Anne d'Autriche en rit beaucoup; elle parla toute la journée de l'aimable Danoise, qu'elle reçut depuis avec un sourire tout à fait bienveillant, chaque fois qu'elle se présentait au Louvre.

» Comment qualifier l'empire que feu Mazarin avait pris sur l'esprit de la reine? continua madame de Luynes. Quel était cet attachement rempli de faiblesse, d'oubli de la dignité souveraine, de mépris de la réputation, et qui dura tant d'années? La tendresse d'Anne d'Autriche pour ce favori ne peut être révoquée en doute; j'ai moi-même entendu répéter à madame de Brienne ce discours si démonstratif, que sa majesté prononça un jour devant elle : « Oui, je t'avoue que je l'aime, et, je le puis dire, même » tendrement; mais l'affection que je lui porte ne va pas jusqu'à » l'amour, ou, si elle y va sans que je le sache, mes sens n'y ont » point de part. Mon esprit seulement est charmé de la beauté » de son esprit.... cela serait-il criminel? » D'après cet aveu, le sentiment de la reine n'aurait eu rien de sensuel, rien de ce désir qui nous excite, hélas! trop souvent aux souillures mondaines. Un amour si pur, si délié, si ressemblant aux affections célestes, n'aurait dû inspirer au cardinal qu'une réciprocité non moins épurée. Cependant toute la cour sait que le premier ministre prenait avec la reine des licences inimaginables; qu'il lui parlait sans respect, quelquefois avec dureté; qu'il se permettait de lui adresser des reproches amers sur ses actions les plus étrangères aux soins de l'État; enfin, qu'il s'asseyait devant elle sans lui en demander la permission, se croisait les jambes ou les allongeait in-

décemment, et que, sur aucune de ces libertés, Anne d'Autriche n'osa jamais lui faire la moindre représentation, quoiqu'elle ait été quelquefois humiliée jusqu'à pleurer de dépit en présence de ce ministre insolent.

» Je ne sais si je me trompe, dit madame de Luynes en terminant son récit, mais il me semble qu'un homme ne se conduit pas autrement quand nous avons, faibles créatures que nous sommes, fait entrer en rapport avec lui ces sens qu'Anne d'Autriche se flatte d'avoir laissés dormir en paix, lorsqu'elle aimait *tendrement* le cardinal.

» Maintenant, comtesse, interprétez comme vous le voudrez tout ce que je viens de vous dire, vous n'y trouverez pas moins matière à justifier la réponse hardie que j'ai faite à la reine, et vous conviendrez que, toute reine qu'on soit, il ne faut pas attacher la réputation d'autrui quand on n'est pas mieux cuirassée. »

CHAPITRE IV.

Suite de 1661.

Premier conseil présidé par le roi. — Son discours lui fut soufflé. — Un mot sur Colbert. — Le fouet de poste et les édits. — Absolutisme projeté. — Fêtes de la cour. — Mariage de *Monsieur*. — La mariée eût préféré l'aîné au cadet. — Portrait de Louis XIV, d'Henriette d'Angleterre et du duc d'Orléans. — Soirée de madame de Solissons et du Palais-Royal. — Orgies illustres. — Vitres cassées, bourgeois battus. — *Media nocte*. — Promenades nocturnes. — Hercule Saucourt. — Galanteries supposées entre le roi et *Madame*. — Colbert réformateur. — Le chocolat et le parlement. — Grand prince le matin, séducteur à midi, danseur le soir. — Mademoiselle de la Vallière en scène. — La tête de *Monsieur* préservée. — L'antichambre de *Madame*. — Portrait de mademoiselle de la Vallière. — Amour du roi pour elle. — Aveu surpris; déclaration. — Le parc du *chétif château*. — Scène amoureuse : l'orage; vertu à l'agonie. — L'amour désintéressé. — Filles d'honneur bien apprises. — C'en est fait! — La petite indiscrète.

Mazarin ne s'était pas trompé : Louis XIV promet d'être un souverain ferme et absolu ; s'il ne s'agit que d'imposer sa volonté avec force, avec hauteur, pour régner convenablement, nul doute que notre jeune roi n'en vaille quatre sous ce rapport... Attendons que le reste de la prédiction du cardinal s'accomplisse. Sa majesté a déjà présidé plusieurs fois le conseil ; et si quelqu'un des ministres

avait rêvé pour son compte la continuation du premier ministère, il s'était étrangement mépris. « Messieurs, leur a dit ce prince la première fois qu'il s'est trouvé au milieu d'eux, je vous ai fait assembler pour vous dire que jusqu'à présent j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par M. le cardinal ; il est temps que je les gouverne par moi-même. Vous m'aidez de vos conseils, quand je vous les demanderai : mais, hors le courant du sceau, je vous prie et vous ordonne, monsieur le chancelier, de ne rien sceller en commandement que par mon ordre. Et vous, mes secrétaires d'État, je vous défends de rien signer, pas même une sauvegarde, un passe-port, sans mon ordre. Je vous charge de me rendre compte, chaque jour, de toute chose, à moi-même, et de ne favoriser personne dans vos rôles de mois. La face du théâtre change ; j'aurai d'autres principes que M. le cardinal dans le gouvernement de mon État, dans la régie de mes finances, et dans les négociations au dehors. Vous savez mes volontés ; c'est à vous maintenant, messieurs, à les exécuter. »

Les membres du conseil s'inclinèrent et se turent en présence du roi ; mais ils murmurèrent ailleurs. « Il y a trop d'assurance dans ce discours, disaient-ils en parlant de celui du roi ; il annonce un plan trop fortement conçu pour qu'on puisse croire qu'il ait été combiné par une tête de vingt-deux ans. Ce n'est point aux pieds d'une maîtresse ou sur les traces d'un sanglier qu'on trouve de semblables inspirations ; il y a derrière le rideau quelque ambition déguisée, quelque intérêt privé, recouvert d'un beau semblant d'intérêt public, et qui féconde, éclaire, dirige le commencement d'un règne où Louis XIV n'intervient guère que pour le *je veux*. » Cette réflexion, que faisait hier devant moi le ministre Le Tellier, me semble juste, sauf la présomption sur les vues ambitieuses d'un tiers.

On se rappelle ce premier commis qui, placé près d'une petite table, dans un corridor, entre la garde-robe et la chambre à coucher du cardinal mourant, écrivait, comme un suisse de porte, les noms des personnes que l'étiquette amenait auprès de son éminence ; eh bien ! c'est l'homme que le roi consulte sur tout : sa majesté prouve en cela qu'elle est pourvue de la première qualité des souverains, celle de savoir placer sa confiance. Le vrai mérite ne reste jamais obscur ; l'estime publique a su trouver M. Colbert au pied de son humble bureau ; et Mazarin, qui connaissait mieux

la vertu qu'il ne la pratiquait, a vivement recommandé au roi ce digne serviteur, dont la droiture égale le talent. « Je vous dois » tout, sire, a dit le cardinal à ses derniers instants; mais je crois » m'acquitter en quelque sorte avec votre majesté en lui donnant » Colbert. »

Le protégé de Mazarin s'est pénétré sous lui de toutes les nécessités de l'État; il a vu de près tous les abus, a découvert les remèdes qu'il convient d'employer, et que le premier ministre n'employait que sauf le bon plaisir de son intérêt. Cette expérience, mûrie dans le silence du cabinet, et révoltée du mépris déversé sur les fourberies du cardinal, nous présage d'heureuses destinées, si Louis XIV continue de s'en inspirer, s'il consent à faire quelquefois plier son rude vouloir, et cesse d'admirer le despotisme de Constantinople comme le meilleur des gouvernements.

Mais si les bruits qui courent ont quelque réalité, la réforme projetée ne serait pas bénigne: on parle de l'intervention réitérée du *fouet de poste* pour l'enregistrement des édits, et du refoulement des parlements dans les strictes bornes de leurs attributions judiciaires. Nous n'aurons bientôt plus, dit-on, d'états dans les provinces, ni de corps municipaux dans les villes: les premières seront entièrement gouvernées par des intendants, les dernières obéiront à l'autorité sans partage d'un *maire royal*.

La France devra donc sentir un peu vivement les épines du pouvoir; la cour, en récompense, continue de s'étendre mollement sur des roses. Les fêtes, les réjouissances, les ballets où sa majesté fait toujours admirer ses grâces et sa bonne mine, ont à peine été interrompus quelques jours par le deuil de M. le cardinal, que, du reste, le roi a porté lui-même. Le plaisir et la galanterie viennent de recevoir un nouvel essor aux noces de *Monsieur*, frère unique de Louis XIV, avec cette princesse Henriette d'Angleterre que Mazarin, pour satisfaire à la politique de Cromwell, laissa, il y a quelques années, souffrir de la faim, et reléguée chez elle faute de chaussure et de vêtements. On se dit à l'oreille, sur le témoignage de certains regards, que cette jeune et spirituelle princesse, à part même l'éclat du trône, aurait mieux aimé le fils aîné d'Anne d'Autriche que le cadet. Je crois en effet, et soit dit bien secrètement, qu'il eût existé entre l'aimable Anglaise et le roi plus de points sympathiques qu'il ne s'en trouve entre elle et le duc d'Orléans: esquissons les trois portraits.

Louis XIV est grand; il a les épaules larges, la poitrine déve-

loppée, la jambe belle. Son teint est frais, quoique légèrement marqué de petite vérole; ses yeux ont tout à la fois de la vivacité, de l'éclat et de la douceur; sa bouche est vermeille, son front noble et élevé, ses cheveux sont presque noirs. Avec tout cela ce prince n'est pas beau dans toute l'étendue de l'acception du mot; mais, pour ne parler ici que des perfections qui peuvent séduire mon sexe, il a de l'esprit, son geste est animé, plein de feu, et rien ne le touche autant que les plaisirs de l'amour. Ces aimables qualités eussent été facilement comprises, appréciées par *Madame*, dont toute la personne est un composé de grâces, et chaque geste une séduction. Les traits d'Henriette ne sont point réguliers, mais on regretterait qu'ils le fussent en cessant d'être ce qu'ils sont. Sa taille est un peu contrefaite, et, par je ne sais quel prestige, elle plairait beaucoup moins si elle était régulière. *Madame* se coiffe, s'habille, se tient d'un air qu'on voudrait prendre pour exemple, mais qu'on ne saurait imiter. Il est impossible d'avoir plus d'enjouement dans les manières, plus de paroles obligeantes dans la bouche, plus d'esprit dans la repartie, plus de volupté dans le regard. Hélas! que fera ce bon *Monsieur* de tant de qualités enchanteresses, lui que madame de Fienne saluait de ce triste compliment: « Monseigneur, vous ne déshonorerez pas les femmes qui vous hantent, » mais elles vous déshonoreront. » Au physique, voilà le frère du roi: gros, petit; des cheveux noir de jais; de grands yeux bruns, ternes et sans expression; la bouche heureusement assez petite pour cacher de très-vilaines dents... De plus, un ton, un air, des attitudes féminines, et le goût étrange de s'habiller presque tous les jours en femme, pour se renfermer deux ou trois heures chez le chevalier de Lorraine, son favori.... Des particularités semblables avec un homme, lorsque la cour offre tant de beautés bienveillantes!... Convenons que si nous devons à l'Italie la renaissance des lettres et des arts, plus un fripon de ministre, dont l'adresse fut souvent utile à la France, nous lui devons, par un triste retour, une bien méchante reine et le plus vilain exemple du monde.

Depuis le mariage de *Monsieur*, tout ce qu'il y a de distingué se rassemble tantôt au Palais-Royal, qu'il habite avec la reine mère, tantôt chez la comtesse de Soissons. L'appartement de cette dernière, aux Tuileries, est surtout le centre de la galanterie et des intrigues secrètes. Anne d'Autriche, dont la dévotion augmente tous les jours, quitte de bonne heure les cercles du soir. Elle est

presque toujours limitée en cela par Marie-Thérèse, que sa timidité rend inhabile à faire les honneurs d'une cour gale, étourdie, folâtre à l'excès. Rarement les reines assistent au souper, où, après leur départ, les saillies spirituelles, enjouées, quelquefois libertines, ne pétillent pas moins que le champagne qui les inspire. Souvent Louis XIV, jetant la serviette à la fin de ce joyeux repas, propose un bal ; les violons arrivent, et l'on danse jusqu'au matin. C'est en sortant de ces petites orgies royales que nos jeunes seigneurs aiment à regagner à pied leur hôtel ; ils cassent, chemin faisant, les vitres des honnêtes bourgeois, brisent les enseignes, battent par occasion les passants : le tout avec de grands éclats de rire que partagent peu volontiers les parties lésées.

Il arrive aussi qu'à la suite des repas tardifs nommés *media nocte*¹, l'illustre société quitte les salons pour se répandre dans les jardins, sous la protection momentanée de quelques flambeaux, qui disparaissent bientôt. Peu de nos dames manquent à ces courses nocturnes, durant lesquelles on voit succéder de petits jeux à la promenade, des groupes aux nombreuses réunions, et plus d'un tête-à-tête à tout cela.

C'est dans les sociétés de la surintendante que s'est particulièrement formée et agrandie la réputation de monsieur le marquis de Saucourt ², si renommé pour le genre d'exploits qu'Hercule fit jadis admirer à la cour de Danaüs. La gloire de ce grand homme, que je proclame sur parole, cause, dit-on, à notre jeune souverain, l'espèce d'insomnie que les lauriers de Miltiade causaient à Thémistocle; s'il en est ainsi, ce ne sont pas les occasions de s'illustrer qui manquent au roi. Au surplus, il est de l'ambition pour tous les âges; nous verrons sans doute Louis XIV jaloux un jour d'égaliser Turenne et Condé.

Quand la galanterie forme l'essence des relations, il est rare que la bonne intelligence s'y maintienne longtemps ; on remarque depuis quelques jours du refroidissement entre la société des Tuileries et celle du Palais-Royal. Madame de Chevreuse, toujours si bien informée des nouvelles amoureuses, s'est aperçue, dit-elle, que le roi s'éloigne de madame de Soissons, qui, par droit de famille, avait succédé, dans le cœur de sa majesté, à Laure Mancini.

¹ Cet usage nous venait des Espagnols.

² Maximilien de Bellefourrière, marquis de Saucourt, grand veneur et chevalier des ordres du roi. Il fut encore plus célèbre pour ses hauts faits galants que ne l'a été depuis le maréchal de Richelieu, et sa grande réputation paraît avoir été mieux fondée.

sa sœur, mariée au duc de Colonne¹. Si j'en dois croire mon observatrice, *Madame* ne serait point étrangère à cette nouvelle infidélité du roi. Il y a peut-être de la témérité dans ce soupçon ; le seul fondement sur lequel il s'appuie, c'est que sa majesté va tous les jours à Saint-Cloud, que *Monsieur* et sa jeune épouse habitent en ce moment. J'en saurai bientôt davantage.

Tandis que les soirées s'écoulent à la cour en fêtes de plus en plus brillantes, M. Colbert consacre ses veilles à de graves travaux, dont le roi recueillera toute la gloire. Cet homme austère, insensible aux séductions de la vie, ennemi des plaisirs et livré sans distraction aux affaires, prépare en même temps toutes les améliorations, quoiqu'il ne lui soit permis d'en faire aucune par lui-même. Sans qu'il ait à diriger ni les finances, ni la guerre, ni la diplomatie, ni l'administration, tous ces leviers de l'État lui obéissent : M. Colbert n'est point, comme les ministres, le bras de la monarchie, mais il en est la pensée. Une foule d'édits, élaborés par ce réformateur laborieux, vont, au premier jour, mériter à Louis XIV le renom de roi législateur. Pendant ces grands travaux, le parlement, bien sûr cette fois de ne pas attenter aux droits de la couronne, rend, après une mûre délibération, un arrêt qui « permet au sieur David Chaillou de vendre et débiter, » dans toute l'étendue du royaume, *une certaine composition* « *qui se nomme chocolat*². » Si la cour suprême de Paris ne se fût jamais occupée que de tels intérêts, nous n'aurions à déplorer

¹ Le cardinal de Mazarin avait quatre nièces du nom de Mancini : Olympe, qui épousa le comte de Solsons, colonel général des Suisses, et fut mère du fameux prince Eugène ; Marie-Anne, qui fut mariée au duc de Bouillon ; Laure, que l'on fit épouser, pour rompre ses intrigues avec le roi, au duc de Colonne ; enfin Hortense, que le cardinal fit héritière d'une forte partie de ses biens, et donna, par testament, au marquis de la Meillerie, à condition qu'il prendrait le nom de Mazarin.

Le premier ministre avait aussi un neveu du même nom de Mancini, mais il prit depuis celui de duc de Nevers.

Laure, dont notre auteur parle ici, n'avait point de beauté ; elle était petite, puissante, sans grâces ; on eût dit une grosse cabaretière ; mais son esprit et ses manières étaient si aimables, que le roi passait toutes les heures du jour auprès d'elle... Il en était fou, et l'aurait épousée si la reine mère, qui, dans cette circonstance, montra une lueur de fermeté, ne se fût opposée à ce mariage. Louis XIV n'obtint point les dernières faveurs de Laure : « Madame de Venelle, dit un écrivain » du temps, *les surprenait au moment où ils s'apprétaient à goûter de grands* » *plaisirs*. » Il paraît, d'après ce témoignage, que s'il manqua quelque chose à leur félicité, ce ne fut pas faute de bonne volonté.

² Le chocolat fut importé d'Espagne en 1660 ; les personnes de la suite de l'infantine contribuaient à le propager parmi nous.

ni la fronde, ni les barricades, ni le triste célibat de *Mademoiselle*, que cette princesse déplore encore plus que nous¹.

Le roi travaille tous les matins, soit avec ses ministres, soit avec M. Colbert, aux grandes réformes que vont subir tour à tour toutes les parties de l'administration publique ; au milieu du jour, sa majesté s'occupe de la félicité plus particulière de plusieurs de ses jolies sujettes ; le soir, ce prince danse dans le nouveau ballet de Benserade, nommé *les Saisons*, et procure encore, de cette manière, une vive satisfaction à ceux de ses sujets qui assistent à la représentation. Il est difficile d'avoir une existence plus active.

Le mystère des fréquents voyages du roi à Saint-Cloud m'est enfin révélé, à mon retour de mes terres, où je viens de passer un mois. Ce n'est point pour *Madame* que sa majesté se rend si souvent au château de son frère, quoique toute la cour ait pu le croire à l'assiduité de notre maître auprès de sa belle-sœur ; quoique elle-même ait partagé l'erreur générale, et qu'on ose assurer même qu'elle sera furieuse... de s'être trompée. Je ne confie, à cet égard, mes réflexions qu'au papier ; mais en vérité si *Madame* n'est pas l'objet des attentions du roi, ce n'est pas la faute de son altesse royale... Je ne voudrais pas, au prix d'un royaume, que ceci allât plus loin, surtout quand, pour tenir note exacte de tout, je suis forcée d'ajouter qu'un soir, sous les arbres des jardins du Palais-Royal, j'ai dû me convaincre qu'entre princes l'amitié fraternelle a ses privilèges.

Cependant la Providence, conservatrice des prérogatives exclusives de l'hymen, a permis que *Monsieur* ne fût pas dans la pénible obligation d'ajouter, par son abnégation conjugale, au droit d'aînesse couronné de son frère. Louis XIV n'a fait à Saint-Cloud qu'une seule visite à *Madame* ; toutes les autres ont été pour mademoiselle de *La Vallière*, l'une des filles de son altesse royale. Voilà l'heureuse personne qui succède à mademoiselle Tarneau², à Laure Mancini, à la princesse Marguerite de Savoie³, à la com-

¹ Le jour de la bataille de Saint-Antoine, *Mademoiselle*, fille de Gaston, duc d'Orléans, fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi. *Ce canon-là*, dit Mazarin, *a tué son mari*... Depuis ce jour, aucun prétendant digne d'elle ne demanda sa main.

² Mademoiselle Tarneau, fille d'un avocat au parlement, était belle, mais elle était sage. Louis XIV, qui l'avait vue aux Tuilleries, échoua complètement auprès d'elle. Cette petite bourgeoise rejeta les vœux que cherchaient à fixer presque toutes les dames de la cour : le roi n'en obtint pas même une entrevue.

³ On avait espéré faire épouser la princesse Marguerite au roi ; sa m...

tesse de Soissons, et à tant d'autres dont les noms se pressent sur les tablettes galantes du roi, en tête desquelles est inscrite la vénérable madame de Beauvais¹, première institutrice de notre aimable souverain dans la douce science des amours.

La reconnaissance, qui ne se signale pas souvent ici-bas, paraît avoir enchaîné le cœur du roi près de mademoiselle de La Vallière. Cette demoiselle éprouvait pour sa majesté une inclination secrète; elle avait souvent répété à mademoiselle d'Artigny, sa compagne et sa confidente : « Ah ! mon amie, que le roi me paraît aimable ! » pourquoi faut-il qu'il soit d'un rang si élevé ! » Mademoiselle d'Artigny n'était point discrète, elle redit à d'autres filles de *Madame* la confidence de mademoiselle de La Vallière. Le secret sortit bientôt de Saint-Cloud ; il pénétra dans les cercles de la cour ; on en plaisanta devant le roi, qui désira connaître celle dont le cœur s'élançait ainsi vers lui. Louis XIV se fit montrer mademoiselle de La Vallière en traversant l'antichambre de *Madame* ; elle ne l'éblouit point, mais elle le charma. Cette jeune fille est blonde, très-blanche, un peu marquée de petite vérole ; ses yeux bruns ont un regard languissant, qui s'anime quelquefois, et se remplit alors de sentiment, de feu et d'esprit ; sa bouche est grande, mais vermeille ; ses dents sont blanches et bien rangées. La taille de mademoiselle de La Vallière est médiocre et menue ; elle boite un peu ; sa gorge est plate, ses bras sont minces : ce qui fait assez mal juger de ce qu'on ne voit pas. Tout cela ne forme point un ensemble parfait ; aussi la nouvelle maîtresse du roi ne doit-elle nullement son triomphe à sa beauté ; mais c'est un véritable prodige d'amabilité, d'esprit et d'instruction. Sa conversation, qui parvient à l'âme en même temps qu'à l'oreille, offre un mélange constant de charme et de solidité. Louis XIV, ayant entre-tenu mademoiselle de La Vallière dans l'antichambre, ne tarda pas de découvrir ces brillantes qualités, qu'il est fort en état de juger... Dès ce moment, l'espèce de reconnaissance qui l'avait porté à

amenée à Lyon, afin de favoriser l'inclination des jeunes gens, Louis XIV s'attacha sincèrement à cette princesse ; mais la politique de Mazarin s'étant tournée vers l'Espagne, la pauvre Savoyarde fut éconduite. Elle était laide, mais spirituelle.

¹ Catherine-Heuriette Bellier, épouse de Pierre de Beauvais, et femme de chambre de la reine mère, qui l'aimait beaucoup parce qu'elle la peignait avec légèreté, fit sentir à Louis XIV les premières impressions de l'amour. Le prince n'avait alors que quinze ans ; la dame n'en avait pas moins de quarante-cinq... Mais telle est la puissance d'un premier amour, que celui-ci fut durable, et qu'en 1661, au milieu d'un sérail de cent beautés, Louis XIV laissait encore tomber quelques regards sur madame de Beauvais, devenue vieille, et borgne par-dessus le marché.

voir la fille d'honneur se changea en amour bien prononcé. Ses voyages à Saint-Cloud se multiplièrent : cette assiduité fit dire à tout le monde qu'il était amoureux de *Madame*, et acheva de l'en persuader elle-même. Cependant sa majesté passait peu de temps avec son altesse royale, tandis qu'elle s'arrêtait des heures entières dans l'antichambre ou dans la chambre des filles.

Pendant trois semaines que durèrent ces entretiens, le roi prit un goût très-vif pour mademoiselle de La Vallière ; toutes les perfections morales de cette charmante personne s'étant développées en sa présence, il put étudier son cœur, grand, sincère, généreux ; ce cœur qui, comme me le disait tout à l'heure Bussy, « veut que le corps auquel il tient aime quelque chose. » Sa majesté eut mille occasions d'admirer l'âme aimante de mademoiselle de La Vallière, et l'absence de toute coquetterie qu'on remarquait en elle. Il vit enfin que la fidélité des attachements de cette demoiselle rendrait plus précieuse encore l'ardeur avec laquelle elle lui semblait devoir les ressentir.

Le roi, plus timide auprès de cette simple fille d'honneur, d'une noblesse peu illustre, qu'il ne l'avait été jusqu'alors avec des princesses, n'osait solliciter un aveu de l'inclination que les indiscretions de ses courtisans lui avaient en quelque sorte révélée ; mais cet aveu tant désiré, il l'obtint sans le recevoir, au dernier voyage de la cour à Vincennes. Il se promenait tristement dans les bosquets du château, lorsque, croyant entendre les accents d'une voix qui retentissait délicieusement à son oreille, il s'approcha, sans être vu, du berceau d'où elle partait, et, caché derrière des massifs de rosiers, il recueillit un entretien enchanteur. Les causeuses étaient mesdemoiselles de La Vallière et d'Artigny. La première, qui ne se croyait pas si près de l'objet de son amour, en parlait avec un feu dont l'expression étincelait dans ses yeux. Louis XIV, peu habitué à dominer ses passions, ne put rester caché ; il se montra soudain, et, tombant aux pieds de sa maîtresse, laissa échapper un torrent de protestations et de serments. Les deux filles d'honneur, d'abord effrayées de cette brusque apparition, rougirent ensuite d'avoir été entendues ; puis elles se calmèrent. Mademoiselle d'Artigny, trop belle pour accepter le rôle secondaire qu'elle semblait destinée à jouer, ou trop bien apprise pour rester en tiers dans une conversation qui n'est agréable qu'à deux, se retira doucement : ni le roi ni mademoiselle de La Vallière ne songèrent à la retenir.

Peu de jours après, les amants eurent une entrevue dans le parc de Versailles ; déjà l'un et l'autre étaient bien fixés sur le sentiment qu'ils éprouvaient ; toutefois leur bouche seule l'avait confirmé. Le ciel était sombre et orageux ; Louis XIV, en passant la main sur son front, se plaignit du malaise que, depuis une dizaine d'années, lui faisaient éprouver les variations de l'atmosphère.

« Quoi ! sire, si jeune ! dit La Vallière avec un accent ému... que cela m'afflige !

— Ah ! ce mot seul me soulage, répondit le roi en pressant doucement sur son cœur la fille compatissante... Que vous êtes bonne de vous intéresser à moi ! Hélas ! quoique prince et maître d'un grand empire, je ne mérite une telle sollicitude que depuis que je suis à vous.

— Sire, en laissant aller vers vous ce cœur que je n'ai pu retenir, je n'ai vu que votre personne, et j'aurais bien voulu me cacher toute la grandeur dont elle est environnée.

— N'est-elle pas à vos pieds ?... Mais cet éclair qui vient de traverser la nue vous a fait mal.

— Bien mal, sire ! il a doublé l'éclat de tous vos ordres, qui ne brillent que trop à mes yeux....

— Je vais les cacher. Oubliez, chère amie, oubliez Louis XIV, et ne voyez en moi que l'homme qui vous aimera toute sa vie.

— Toute sa vie !... Oui, j'ai besoin d'oublier que cette promesse m'est faite par ce jeune prince qui la fit déjà tant de fois à d'autres... Et mademoiselle de La Vallière poussa un profond soupir.

— Ah ! combien j'ai de motifs de plus pour être fidèle à ce serment !

— Non, sire, non, vous en avez moins... la nature a fait si peu pour moi.

— Que dites-vous ? J'échangerais mon royaume contre un seul de ces regards.

— Vous auriez tort, sire, si tous vos sujets vous aiment autant que moi.

— Cet amour délicieux est la seule félicité dont je veuille m'enivrer... Mais, hélas ! je parle en homme heureux, et peut-être ne le serai-je jamais ?

— Je ne sais... mais si le trouble de mon esprit continue, je serai bien à plaindre. »

L'orage redoublait ; le vent, précurseur de ces roulantes déto-

nations qui ébranlent la terre, agitait de plus en plus la feuillée ; le roi proposa à mademoiselle de La Vallière de rentrer au château. Retiré avec elle seule au fond d'un cabinet souvent témoin des tendres entretiens de Louis XIII et de mademoiselle de Lafayette, le royal amant entreprit beaucoup.

« De grâce, *laissez-moi croire encore à l'amour pur*, » lui dit mademoiselle de La Vallière en se défendant... Et ses yeux, noyés de langueur, ne trahissaient que trop la faiblesse des résolutions opposées aux désirs de sa majesté. Malgré leur violence, Louis fut cependant touché de la prière de cette honnête créature ; elle remporta, ce jour-là, presque toute la pureté qu'elle avait apportée au rendez-vous de Versailles.

Le lendemain les amants se rendirent au même lieu ; mais le roi y trouva sa maîtresse toute en pleurs. Il s'était fait précéder par un magnifique cadeau, composé d'une paire de boucles d'oreilles du prix de cinquante mille écus, d'un crochet et d'une montre estimés autant.

« Je suis bien malheureuse ! dit la tendre La Vallière en sanglotant ; sire, vous me mettez au niveau des femmes dont vous avez acheté la possession... Cette pauvre vertu, qui se défend tant qu'elle peut d'une faiblesse qui me ravirait bientôt votre cœur, vous la prenez sans doute pour de la coquetterie intéressée ; vous attaquez avec des présents, comme un obstacle, un principe fondé sur l'honneur, moins, hélas ! que sur la crainte de vous perdre.

— Chère demoiselle, vous jugez mal mes intentions, répondit sa majesté d'un ton où la tendresse était mêlée de fierté ; foi de prince, en vous envoyant ces bagatelles (pour cent mille écus de bijoux !), je n'ai voulu que vous donner une preuve de mon estime, et non pas mettre un prix à une félicité que je juge inestimable. »

La conversation devint bientôt plus tendre : des baisers furent pris ; je crois bien qu'ils furent rendus. Mais le reproche de mademoiselle de La Vallière avait porté coup : le roi immola encore ses désirs à une sorte de délicatesse qu'il n'avait jamais portée si loin.

Le jour suivant, il n'en fut pas ainsi ; en général, un amour vulgaire ne se possède pas longtemps ; ce serait trop exiger que d'attendre plus de patience d'un amour royal. Cette troisième entrevue secrète eut lieu dans les appartements de Saint-Cloud : M. le comte de Guiche fut chargé par le roi d'entretenir *Madame*,

tandis que sa majesté restait près de mademoiselle de La Vallière. Les autres filles d'honneur, qui ne pouvaient douter que leur compagne n'eût inspiré au roi le plus doux sentiment, se retirèrent l'une après l'autre : elles étaient habituées à cet acte de discrétion, devenu mutuel parmi cet essaim de beautés... Ce n'est pas pour rien que les nobles familles de province envoient leurs demoiselles à la cour ; on s'y forme vite et complètement.

Que dirai-je de cet entretien décisif entre la fille d'honneur et l'amant couronné?... *Cette pauvre vertu*, qui s'était défendue tant qu'elle avait pu, expira sous le feu de mille soupirs... *Ayez pitié de ma faiblesse*, dit La Vallière d'une voix mourante... et le roi compta dans ses fastes une victoire de plus.

Notons, pour mémoire, que toutes les circonstances de la défaite de La Vallière m'ont été racontées par son indiscrete confidente : la petite d'Artigny ne m'a pas même fait grâce des plaintes arrachées à une virginité mourante, ni des consolations réitérées qu'il a fallu donner à celle qui la perdait... En vérité, l'amie de cette chère enfant est aussi trop discrète ; avec moi surtout, qui suis veuve, et qui n'ai pas vingt-deux ans.

CHAPITRE V.

Suite de 1661.

Versailles : projets d'embellissement dus à l'amour. — Le surintendant Fouquet ; courtisans de son coffre-fort. — Vers rongeurs-luisants. — Les louis d'or pour dessert. — Mot de La Fontaine à cet égard. — *La Toison d'or* de Cornille, et *les Saisons* de Benserade. — Fêtes d'Armide à Fontainebleau. — Le grand Condé valet. — La Mademoiselle La Vallière. — Le ministre rival. — L'homme au masque de fer. — Enfant trouvé parmi des ours. — L'Actéon de la cour. — Explosion des amours du roi. — Fureur de *Madame*. — La jeune reine se fâche. — La reine mère prêche. — Mademoiselle de La Vallière se réfugie au couvent de Chaillot. — Un moment de calme mystique. — Le loup parmi les brebis. — Le roi le veut : la favorite rentre dans le monde. — Retour chez *Madame*.

J'ai parlé du château de Versailles, et j'y reviens à propos des grands projets que le roi a conçus pour l'embellissement de cette résidence. L'amour prête un charme à tous les lieux ; l'amant de La Vallière, qui n'allait pas deux fois par an à Versailles, ne veut plus chasser maintenant que de ce côté. Toute la cour concevait très-bien l'éloignement de Louis XIV pour une maison que Bassompierre appelait *le chétif château* ; elle ne se rend pas compte ai-

sément de la préférence que sa majesté lui accorde aujourd'hui.

L'espèce de pavillon de chasse où le roi eut dernièrement, avec sa maîtresse, deux entrevues qui paraissent l'avoir attaché à cette maison, fut bâti par Louis XIII, dans les bois qui avoisinent le bourg de Versailles ¹. Rien de moins commode que ce pied-à-terre : les appartements en sont si resserrés que, lors des parties de chasse du feu roi, les seigneurs de sa suite devaient coucher, partie dans un cabaret de rouliers, partie dans un moulin à vent, situés à proximité. Aussi Louis XIII ne passait-il la nuit au *chétif château* que par extrême nécessité, et lorsque, excédé de fatigue, à la suite de ses longues courses dans la forêt de Saint-Léger, il ne se sentait plus la force de regagner Paris ou Saint-Germain. Louis XIV coucha plus rarement encore au pavillon de Versailles ; les routes qu'on a fait construire récemment, la vitesse des équipages de chasse, et l'assistance des piqueurs gagés, ont rendu *le courre* si facile, que sa majesté peut toujours rentrer le soir au palais d'où elle est partie le matin.

On ne doit donc attribuer le nouveau goût du roi pour Versailles qu'aux charmantes émotions qu'il a éprouvées dans les bosquets de cette incommode bicoque, qui va devenir un séjour enchaînant. L'architecte Leveau m'a montré hier les plans qu'il est chargé de mettre à exécution : c'est magnifique ! c'est digne d'un grand règne, dont le faste est au surplus un des plus faciles attributs. Je présume que les travaux vont commencer immédiatement.

On remarque que, depuis la mort du cardinal, le surintendant Fouquet ne traite plus aussi magnifiquement les nombreux courtisans de ses coffres-forts et de sa salle à manger. La Fontaine, qui déjeunait ce matin avec moi chez madame de Courcelles, me disait que notre fastueux Plutus se montre, de temps en temps, modeste jusqu'à la simplicité, sobre presque jusqu'à l'économie. « Je m'en réjouis, ajoutait notre bon et naïf conteur ² ; j'aime M. Fouquet, et je suis affligé de le voir entouré journellement de vers rongeurs qui, pour tout mérite, étaient devant lui un éclat pareil à celui d'une autre espèce de vers, plus utiles peut-être, et qu'on

¹ Le nom de Versailles paraît venir de *Hugues de Versailles*, seigneur du territoire où se trouve cette ville. La première mention qui soit faite de ce lieu, c'est en 1057, dans une chartre donnée par un *Adam* ou *Eudes*, comte de Chartres, au monastère de Saint-Pierre de la même ville.

² Beaucoup des contes de La Fontaine étaient connus en 1661, quoiqu'ils n'aient été imprimés qu'en 1664.

voit briller le soir dans les buissons. Voulez-vous juger, poursuivit La Fontaine, jusqu'à quel point les courtisans sont insatiables ? Voici un nouveau trait qui le prouve. Le duc de Lafeuillade disait l'autre jour, en dînant chez le surintendant, où je me trouvais : « Savez-vous, marquis, que vous n'égaliez pas encore en magnificence feu M. de Bullion. Écoutez une anecdote que je tiens de mon père ; c'est un exemple à suivre. Bullion, en 1639 ou 1640, ayant fait frapper, pour la première fois, des louis d'or, donna, à cette occasion, un grand dîner à huit ou dix seigneurs des plus distingués de la cour. Au dessert, l'honorable hôte eut la galanterie de faire servir trois vastes bassins remplis des pièces nouvellement frappées. C'était un plat recherché, morbleu ! Il fallait voir comme les illustres convives se hâtaient d'y porter la main. Bref, ils eurent en un instant fait passer les louis des bassins dans leurs poches ; et, de peur que M. de Bullion ne se ravisât, chacun, sans attendre son carrosse, se dépêcha de quitter la table et de regagner son hôtel. Le lendemain il n'était bruit à la cour que de la courtoisie du financier... — Et des seigneurs, ai-je demandé à M. de Lafeuillade, qu'en disait-on ? — Ma foi, mon cher La Fontaine, je n'en sais rien. — Je vais vous l'apprendre, monsieur le duc... On disait : « C'est ainsi que, pour se venger du mépris des » grands, les gens de finance s'efforcent de les rendre mépri- » sables eux-mêmes, et se ménagent les moyens de rire de leur » avidité. »

Nous avions au déjeuner de madame de Courcelles, avec La Fontaine, le *bon esprit* du temps, Benserade et mademoiselle Scudéry, qui en sont les beaux esprits. On a parlé, dans cette réunion, de la *Toison d'or*, comédie ¹ de Corneille, jouée dernièrement par les comédiens du Marais. « L'auteur baisse, a dit avec fatuité Benserade ; il serait fort à plaindre s'il n'avait que cette *toison-là* pour vêtir sa réputation. » Ce bon mot du poète a fait rire aux éclats tous les assistants, excepté notre cher conteur, qui n'aime pas qu'on plaisante sur Corneille. « Parlons de vos *Saisons*, s'est écriée mademoiselle Scudéry en s'adressant à Benserade ; je ne connais rien de plus aimable, rien de plus gracieux.

¹ Cette pièce, assez médiocre, fut d'abord représentée dans une terre du marquis de Sourdan, en Normandie, vers le mois de juillet 1660. Une chose à citer, c'est que le marquis entretenait à ses frais, pendant deux mois, deux cents personnes pour exécuter l'ouvrage, et, durant huit ou dix jours, cinq à six cents gentilshommes pour le voir jouer.

Qu'en pensez-vous, La Fontaine ? — Ce que je pense du ballet des *Saisons* ? a répondu celui-ci ; on y grelotte : c'est un hiver en quatre personnes, et monsieur serait bien heureux s'il avait seulement la *Toison* de Corneille pour échauffer ses *Saisons*. » On peut juger si les rires ont recommencé, et de quel côté les rieurs se sont mis.

La cour est depuis huit jours à Fontainebleau, où je l'ai suivie. Les amours du roi et de mademoiselle de La Vallière sont restés jusqu'ici à peu près secrets, quoique leur conclusion date déjà de trois semaines. Louis XIV est toujours dans l'ivresse, et son bonheur reflue sur tout ce qui l'entoure.

Nous sommes enlacés dans une chaîne non interrompue de fêtes et de plaisirs. Hier, nous eûmes une grande chasse, que les dames suivirent dans des espèces de litières construites à cet effet. Aujourd'hui, la journée s'est écoulée en promenades à pied dans l'immensité d'une belle forêt où l'on avait placé partout des musiciens, et préparé des collations qu'offraient d'empressés serviteurs habillés en faunes, en dryades ou en sylvains. Demain, il y aura, dans un rond-point du parc, un carrousel, galante image de ces vieux tournois où le sang des preux se mêlait trop souvent à la poussière du champ. Chaque soir, de mélodieux concerts retentissent sous la voûte des allées qui bordent le canal, tandis que les dames, aussi élégamment que légèrement vêtues, parcourent les gazons sous la protection de cent gentilshommes assidus, et à la lueur des flambeaux, dont la flamme se répète au loin dans les ondes.

Lundi, au commencement de la nuit, qui n'avait pu envelopper les jardins, les cours et le parc du château, tant les lumières y avaient été prodiguées, une barque élégante glissait doucement sur le canal, aux yeux de toute la cour réunie, comme une ceinture vivante, autour de cette pièce d'eau. Près d'une table disposée sur le flottant édifice, étaient assis le roi, les deux reines, *Madame* et la tendre La Vallière, qui, par son empressement respectueux auprès de Marie-Thérèse, semble vouloir lui rendre en égards ce qu'elle lui enlève en plaisirs. Derrière leurs majestés se tenaient M. le duc de Beaufort, premier maître d'hôtel, et, qui voudra le croire ? M. le prince. Ce grand homme, essayant de regagner par la servilité la faveur qu'il a perdue par la rébellion, recevait les plats, les posait lui-même sur la table, et, dans son zèle

sans mesure, échangeait sa noble épée contre la serviette d'un valet.

Mais voici bien autre chose : Brienne, le plus étourdi de tous les seigneurs de la cour, après Cavois et Peguillin, est venu tout à l'heure gratter à ma porte pour me raconter une aventure qui lui est arrivée ce matin même. « J'ai promis au roi de n'en parler à qui que ce soit, m'a-t-il dit ; mais vous, comtesse, vous êtes la discrétion personnifiée, et ce n'est point divulguer un secret que de vous le faire partager. D'ailleurs, vous le savez, il ne dépend pas de moi que nos deux cœurs n'en fassent qu'un.... » Dites, dites toujours, ai-je répondu au jovial secrétaire d'État.

« Imaginez-vous, belle dame, a-t-il repris, que je me sentais une sorte de velléité de faire un peu la cour à mademoiselle de La Vallière, fille d'honneur de *Madame*. Quand je passais dans l'antichambre de son altesse royale, je disais toujours à cette aimable personne quelques douceurs, qui n'étaient pas trop mal reçues. Or, hier je causais, chez *Madame*, avec mademoiselle de La Vallière, quand le roi se montra tout à coup. Il s'informa brusquement de ce que nous faisions là.

» Sire, répondis-je, je demandais à mademoiselle la permission de la faire peindre en Madeleine par Lefebvre.

— En Madeleine ! à quoi bon ? répliqua sa majesté d'un ton bref.

— C'est que mademoiselle a des traits grecs qui me plaisent fort, et que sous ce costume....

— Il vaut mieux la faire peindre en Diane ; elle est trop jeune pour être représentée en pénitente.

» Je compris ce que cela signifiait ; j'avais, sans m'en douter, chassé sur les terres de sa majesté ; et, malgré l'air virginal de mademoiselle de La Vallière, je pensai qu'elle ne ressemblait pas déjà trop mal à la Madeleine... au repentir près.

» Je me rendais ce matin au conseil, assez inquiet de la suite de tout ceci, lorsque le roi, sortant de sa garde-robe, est venu à moi et m'a poussé dans le cabinet de *Théagène et Chariclée*, dont il a fermé la porte au verrou.

» Brienne, m'a-t-il demandé ensuite d'un ton sérieux, l'aimez-vous ?

— Qui ? sire.

— Eh ! vous me comprenez de reste.... elle, mademoiselle de La Vallière ?

— Sire, pas encore tout à fait ; mais mon amour n'était pas loin d'éclore si....

- Si vous n'étiez pas marié, allez-vous dire.
— Je prierai votre majesté de remarquer que je vis à la cour...
— Allons, l'aimez-vous ? Ne mentez pas....
— Sire, je vous jure que je n'en suis point encore amoureux.
— Cela suffit.... Je vous crois.
— Ah ! sire, ai-je dit alors en faisant un gros soupir, elle vous plaît encore plus qu'à moi.
— Oh ! bien que je l'aime ou non, coupez court à votre inclination ; laissez là son portrait, et je vous en saurai gré.
— Mon cher maître, me suis-je hâté de répondre en accolant la cuisse du roi, de ma vie je ne dirai un seul mot à cette demoiselle ; que votre majesté daigne me pardonner une faute involontaire, et ne jamais se la rappeler.
— Je vous le promets, a vivement reparti cet excellent prince en me tendant sa main, que j'ai baisée ; mais tenez votre promesse, et gardez le secret sur l'objet de notre entretien.
— Votre majesté sait qu'elle peut se reposer sur ma foi.
— Ah ! mon cher comte, a dit le roi, comme par réflexion, il ne faut pas, ainsi que vous le faisiez à l'instant, parler avec légèreté des devoirs du mariage.
— Hélas ! votre majesté a grandement raison ; c'est bien assez qu'on ne puisse pas toujours se garantir de manquer à ces vénérables devoirs. »

J'ai ri de bon cœur de l'aventure de Brienne, et il en a ri avec moi, parce que le danger est passé ; mais il faut convenir que cet étourdi est fort heureux d'en être quitte à si bon marché ; car les rois ne sont pas ordinairement disposés à ménager ceux qu'ils soupçonnent de soupirer conjointement avec eux pour un même objet.

Une singulière nouvelle, débitée à l'oreille, vient de se jeter à la traverse des plaisirs de la cour : un personnage, que l'on doit juger important d'après les précautions dont il est l'objet, a été conduit, dans le plus grand secret, aux îles Sainte-Marguerite, sur les côtes de la Méditerranée. C'est un homme d'une taille élevée, admirablement bien fait, et couvert de riches habits... Quant à ses traits, on n'en peut rien dire ; le mystérieux prisonnier a la figure cachée par un masque de velours à mentonnière d'acier, qui lui permet de manger, et qu'il ne quitte que la nuit. *L'homme au masque de fer*, c'est ainsi qu'on l'appelle, a le ton fier, la parole élevée ; tout ce qui l'entoure, le gouverneur lui-

même, lui parle avec respect et découvert. Le roi a défendu qu'on s'entretint de ce captif, dont précisément chacun brûle de parler. Madame de Montausier, qui avait hasardé ce matin une question sur lui, en présence de sa majesté, a vu se froncer le sourcil royal, plus redoutable pour nous que ne l'était pour les anciens le sourcil de Jupiter. On assure que le commandant des îles Sainte-Marguerite a l'ordre de tuer son prisonnier, s'il parvenait à se découvrir... Et l'on ne peut deviser là-dessus; en vérité, c'est le supplice de Tantale.

Pour détourner l'attention des courtisans, trop occupés de *l'homme au masque de fer*, le roi s'est fait présenter à son lever un enfant sauvage, trouvé parmi les ours, près de Kowno, en Lithuanie, et envoyé à la reine mère par l'évêque de Vilna. Cet enfant, du sexe masculin, fuyait avec les petits d'un ours, auxquels des soldats donnaient la chasse; saisi par un coureur habile, il fit entendre une sorte de hurlement pareil à celui des animaux avec lesquels il vivait : c'était là tout son langage. Au moment où l'on expliquait au roi les moyens qu'on se propose d'employer pour élever cet individu et lui apprendre à parler français, le comte de Bussy est entré dans les appartements. « Quoi ! s'est-il écrié, ce » petit garçon si gentil, si doux, a vécu jusqu'à présent parmi » les ours, et l'on veut le former à nos manières ? *Quel joli naturel on va gâter !* » Le roi n'a pas goûté cette plaisanterie : on craint qu'elle ne diminue encore le crédit du mestre de camp général¹, déjà mal noté à la cour pour ses épigrammes et ses malignes chansons.

Je viens de voir Brienne, qui passait tout droit devant la porte de mon appartement.

« Écoutez donc, monsieur le comte, lui ai-je dit; entrez, je vous prie; vous avez à compléter le récit de l'autre jour.

— Mais, comtesse, je ne crois pas; il me semble que je vous ai tout dit.

— Non vraiment; vous ne m'avez pas encore appris que mademoiselle de La Vallière a été peinte par Lefebvre.

— En Diane, je parie; c'était le projet du roi.

— Comme vous dites : le peintre l'a représentée dans un joli

¹ Le comte de Bussy-Rabutin était mestre de camp général de la cavalerie légère; ce qui équivalait au grade de colonel général de nos jours.

paysage ; près d'elle est un Endymion qui ressemble beaucoup à sa majesté.

— Allons, le voilà qui se décèle lui-même.

— Et dans le lointain.... Oh ! mais c'est là le plus curieux.

— Eh bien ! comtesse, dans le lointain ?

— Lefebvre a peint un Actéon, avec des cornes d'une longueur démesurée...

— La drôle d'idée !

— Et cet Actéon, devinez qui c'est.

— En vérité, je ne sais...

— C'est vous, mon pauvre comte, et jamais ressemblance ne fut plus frappante.

— Eh ! je ne le sais que trop, morbleu !

— J'aurais gagé que vous aviez une raison pour ne pas entrer ce matin chez moi.

— Sans doute, ce sont de ces traits qu'on n'aime pas à divulguer... Convenez, comtesse, que le tour est sanglant, moi qui me suis si bien conduit avec lui.

— Que voulez-vous, c'est là de la gâté de cour... Dans ce pays, on ne rit que de ce qui pince ou égratigne.

— Tenez, madame, Bussy a raison, avec ses couplets satiriques ; il se venge au moins de ceux qui le molestent, et s'ils l'égratignent, il les écorche. Ma foi, c'est de bonne guerre.... Le comte s'éloigna en grommelant. »

Le secret des amours du roi a fait explosion ; la discorde a secoué son flambeau sur la cour... Le feu est à Saint-Cloud, au Louvre, au Palais-Royal. *Madame* se croyait toujours aimée du roi ; un échange de petits vers entre la princesse et sa majesté durait depuis plusieurs mois ; et, circonstance très-plaisante, ces douces rimées sortaient, de part et d'autre, de la fabrique du marquis Dangeau, qui faisait ainsi les demandes et les réponses. Je ne sais pas au juste jusqu'à quel point de l'intrigue ce faiseur d'hémistiches serait resté l'intermédiaire des deux illustres personnages, si la glace n'eût pas été rompue violemment. *Madame* avait bien entendu dire tout bas quelque chose des amours du roi et de mademoiselle de La Vallière ; mais elle ne croyait pas un mot de ces propos, ne pouvant s'imaginer que sa majesté préférât une fille obscure, qu'elle trouvait sans grâce, sans beauté, à elle, princesse née sur un trône et douée de toutes les perfections du corps et de l'es-

prit. Il a fallu céder à l'évidence ; et l'on rapporte que *Madame*, étant entrée, la semaine dernière, dans l'appartement de ses filles, à une heure où le roi y était, a trouvé cette évidence si démonstrative qu'elle n'a pu se refuser à son témoignage.

Soudain la princesse, peu inquiète de l'effet que pourraient produire ses emportements, a quitté Fontainebleau sans prendre congé ni du roi, ni des reines, ni de *Monsieur* ; et, retirée à Saint-Cloud, elle a fait retentir le château de ses plaintes, de ses clameurs, quelques-uns disent de ses vociférations. *Madame* est fière, glorieuse... « Quoi ! s'est-elle écriée, préférer une petite » bourgeoise de Tours, laide, sèche, boîteuse, à une fille de roi, » faite comme je le suis ; il faut qu'il manque de délicatesse, de » goût. »

Les gens réservés prétendent que la plaignante ne regrette absolument que les petits vers du roi, qu'elle aimait à lire, et auxquels son altesse royale se plaisait à répondre ; pour mon compte, je veux croire qu'elle ne perd que cela. Mais madame de Soissons, qui, de son propre aveu, est privée d'une possession plus réelle par la nouvelle inclination du roi, excite à toute heure *Madame*, et fait dégénérer son exaltation jalouse en véritable fureur. Croirait-on que l'irritée Henriette a porté le délire jusqu'à se plaindre aux reines de l'intrigue du roi avec La Vallière, sans considérer qu'il est difficile d'expliquer cette conduite autrement que par un transport jaloux ?

Un déluge de reproches, de réprimandes, et même de qualifications aussi crues¹ qu'injurieuses, est tombé sur la pauvre fille d'honneur, de la part de la jeune reine ; Anne d'Autriche y a joint, avec toute l'aigreur d'une âme dévote courroucée, bon nombre de prédications, assaisonnées de menaces fort dures. La pauvre fille, humiliée, éperdue, toute en pleurs, s'est jetée dans le premier carrosse venu, et s'est fait conduire au monastère de Chaillot. La supérieure, qui voit de loin, s'est empressée d'ouvrir les bras à cette pécheresse éplorée ; la grille du cloître s'est refermée sur elle. Mais je connais le roi ; la reclusion de l'intéressante personne ne se prolongera pas.

¹ Marie-Thérèse était douce ; mais sa bile s'irritait aisément, quand il s'agissait des maîtresses du roi. Les épithètes arrivaient alors abondamment sur ses lèvres ; elle ne les choisissait point, et les noms de cat..., de put..., de sal..., venaient communément se ranger dans son discours.

Louis XIV n'a pas tardé d'apprendre la retraite de mademoiselle de La Vallière, et les reproches peu mesurés qui l'ont déterminée. Après s'être emporté avec moins de ménagement encore contre la reine, le roi a volé à Chaillot ; quelques vieilles nonnes, peu ambitieuses de plaire aux puissances de la terre, ont voulu arrêter sa majesté à la fermeture du parloir ; mais la supérieure, mieux aprise, a jugé que la grille d'un cloître devait céder au moindre attouchement du sceptre ; Louis est parvenu dans l'intérieur du couvent.

Mademoiselle de La Vallière, retirée au fond de la cellule qu'on lui avait donnée, était loin de penser que son illustre amante songeât à s'introduire dans ce séjour de la pénitence. Assise près d'une petite fenêtre ouvrant sur les jardins, elle rêvait profondément et soupirait quelquefois, tandis que le vent agitant, avec un léger bruit, les pampres enlacés autour des barreaux de sa croisée. Le chagrin amer de la nouvelle recluse s'était un peu calmé ; il semblait sommeiller dans le sein de cette mélancolie qui, comme une autre atmosphère, enveloppe en quelque sorte les habitants du cloître. L'âme candide de mademoiselle de La Vallière, créée pour les douces impressions, se laissait aller à cette calme félicité ; elle croyait dévotement aux ressources de la prière, et se flattait d'oublier les éclatantes séductions du monde, qui bientôt ne lui apparaîtraient plus que dans le lointain de sa pensée.

Tout à coup un bruit confus de pas et de voix se fait entendre dans le long corridor ; ces voix, ces pas, ce sont ceux d'êtres virils qui, pour la première fois, pénètrent dans cet asile de la chasteté ou du repentir. La Vallière a reconnu les accents du roi, dont le souvenir s'était un moment assoupi en elle... C'en est fait, son cœur palpite, la grâce s'éloigne, l'amour profane se rallume.

« Mon Dieu ! ayez pitié de moi, dit la pauvre fille en tombant à genoux, au moment où la porte de sa cellule s'ouvrait avec fracas.

— Venez, mademoiselle, s'écria Louis XIV, qui parut devant sa maîtresse ; venez, le ciel ne vous appela point dans ce couvent, et je ne souffrirai pas que la crainte vous y retienne.

— Sire, il est vrai, la crainte de déplaire à d'augustes personnes m'a fait chercher un refuge dans cette maison ; mais j'y resterai maintenant pour obtenir, hélas ! le pardon de mes fautes.

— Non, mademoiselle, non, n'espérez pas que j'y consente ; nuls vœux ne vous attachent au cloître... Je ne viole en rien les

lois ecclésiastiques en venant vous en tirer ; vous êtes à moi, vous me suivrez.

— De grâce, sire, ne m'exposez pas de nouveau à la juste colère de la reine...

— La reine ! répéta sa majesté avec un bruyant éclat de voix ; elle sait qu'elle est aussi ma sujette... Sa colère se taira.

— Je vous en supplie, ô mon roi ! laissez-moi dans ces lieux pleurer mon innocence, et reconquérir du moins la paix de l'âme.

— Mademoiselle de La Vallière, je vous ai priée de m'en suivre, maintenant je vous l'ordonne. »

La jeune pénitente cessa de répliquer ; l'abbesse la releva, et l'aïda à marcher jusqu'au carrosse du roi. Ce prince remercia madame de Chaillot avec le ton rempli de charme qu'il sait si bien prendre quand sa volonté n'est pas contrariée ; sa majesté pria en outre cette dame d'user sans réserve des droits qu'elle s'était acquis à sa reconnaissance... Nous verrons si le pape confirmera ces droits-là.

Mademoiselle de La Vallière trembla quand elle vit que son amant la conduisait au Palais-Royal ; le roi s'aperçut de ce mouvement de frayeur. « Soyez tranquille, chère demoiselle, lui dit-il ; vous serez reçue comme vous devez l'être. » Arrivé au palais, Louis XIV marcha droit à l'appartement de sa belle-sœur, affectant de donner la main à sa maîtresse.

« Madame, dit le roi d'un ton poli mais impérieux, je vous recommande très-instamment mademoiselle.

— Oui, sire, répondit la princesse, je ne la regarderai plus que comme une fille à vous. »

Tous ces détails de l'explosion des amours de mademoiselle de La Vallière m'ont été redits par madame de Choisy, ma parente, qui, depuis le voyage de Fontainebleau, est fort avant dans les bonnes grâces de la favorite, et qui n'est pas plus discrète que la petite d'Artigny.

CHAPITRE VI.

Fin de 1661.

Fête magnifique donnée par le surintendant à sa terre de Vaux. — Jalousie du roi.

— Colbert, juge sévère de Fouquet. — Courtisan dénonciateur. — L'écureuil. —

Colère de Louis XIV. — Il veut faire arrêter Fouquet au milieu de la fête. —

Première représentation des *Fâcheux*, de Molière. — Châpelle veut s'en donner les

gants : mot de Molière. — Une bourse à chaque convive. — La saignée, la

lancette cassée, et le coup de pied au derrière. — Conversion des protestants; les bonbons et le fouet. — Voyage de Nantes. — Bœuf à la mode royal. — Le cocher grand seigneur. — Apollon brodé. — Château de Nantes : comment le roi y est logé. — Fouquet et sa fièvre tierce. — Les jeunes insulaires, leur danse, leur costume, leurs charmes. — Mises à l'épreuve par les courtisans. — Arrestation de Fouquet et de ses commis; exil de ses parents. — Le dévouement rétribué du duc de Lafeuillade. — Le duc de Gesvres au désespoir de n'avoir pu arrêter son ami. — Archives de Fouquet. — Pensions qu'il faisait à ses amis de cour. — Journal des galantries du surintendant. — Beautés qu'il a achetées, leurs lettres, leurs portraits, échantillons de leurs attraits. — Fouquet à la Bastille. — Cour de justice pour le juger. — Insulte faite à Londres à l'ambassadeur de France par celui d'Espagne. — Colbert, contrôleur général. — La frétille duche de Chevreuse. — Naissance du Dauphin. — Fabert et le cordon bleu.

Le surintendant Fouquet n'a pas persévéré dans les projets de réforme que La Fontaine croyait avoir aperçus en lui; soit qu'il ait été jaloux d'atteindre la magnificence de M. de Bullion, que le duc de Lafeuillade lui a proposé pour exemple, soit que ce ministre se croie obligé de continuer les réjouissances qui se sont perpétuées à la cour depuis le mariage de *Monsieur*, il donna, cette semaine, une fête enchanteresse à son château de Vaux; j'y ai assisté. Rien d'aussi brillant, d'aussi riche, d'aussi lumineux, ne s'était encore vu; le roi lui-même en a été ébloui; on ajoute que sa majesté en a témoigné son mécontentement. Louis XIV n'aime point, en général, tout ce qui tend à établir avec lui une rivalité de faste et d'éclat : c'est une faiblesse qu'il faut excuser chez un jeune prince que Mazarin n'apprit à voir la grandeur que dans les pompes du trône, et dans la soumission des sujets.

Ici naît l'occasion de dire que M. Colbert ruine secrètement le crédit du surintendant Fouquet; non, comme plusieurs personnes le prétendent, qu'il aspire à prendre sa place, mais parce que tout ce qui blesse l'ordre, l'économie, la régularité, déplaît à cet esprit méthodique et calculateur. M. Colbert ne hait point la personne de M. Fouquet; mais il déteste ses désordres, sa générosité sans fruits, ses prodigalités sans bornes, dont il aperçoit la funeste conséquence à la gêne extrême de l'État, et aux nouvelles charges qu'il faut imposer journellement à la nation. Or, qui veut atteindre un but ne peut pas toujours choisir les moyens d'y parvenir. Les principes sévères que M. Colbert développe auprès du roi, en contrôlant, par son ordre, les comptes et les opérations du surintendant, tendent à s'appuyer de toutes les preuves qui peuvent les justifier : ce vérificateur travaille en comptable scrupuleux; on dirait qu'il agit en ennemi.

Mais si M. Colbert n'est pour M. Fouquet qu'un juge austère, il est environné d'observateurs plus malveillants. Pour l'honneur de la noblesse, je ne nommerai point le seigneur qui, pendant les fêtes de Vaux, fit remarquer au roi que le surintendant a fait sculpter, parmi les ornements d'architecture de son château, un écu-reuil, avec cette devise : *quò non ascendam* (où ne monterais-je pas)? Le gentilhomme poussa la complaisance jusqu'à traduire la phrase latine; sa majesté, qui jusqu'alors ne s'était montrée que mécontente, parut irritée, et ne parla qu'avec hauteur à M. Fouquet. Peu d'instant après la remarque envenimée du courtisan, le roi rencontra la reine mère dans les jardins....

« Avez-vous vu, madame, lui dit-il en l'abordant, le luxe insolent de cet homme? Souffrirons-nous donc plus longtemps les exactions de tous ces partisans, et ne leur ferons-nous pas rendre gorge?

— Quelles réflexions, mon fils, au milieu d'une réjouissance donnée pour vous plaire!

— Qu'importent ses cajoleries? son faste me gêne, me blesse.... Avez-vous l'idée, madame, d'un tel orgueil?... prendre pour devise : *où ne monterais-je pas* !... Vive Dieu ! le drôle cessera de monter, car je lui couperai les jambes. Ce soir, à la nuit, je le fais arrêter...

— Ah ! mon fils, que dites-vous ! quoi ! lorsque vous voilà chez lui....

— C'est bien chez moi ; tout ce que Fouquet possède, il me l'a volé.

— Calmez-vous, sire ; renoncez, pour le moment, à votre projet ; il ne vous ferait point d'honneur.... il nuirait à votre gloire.

— A ma gloire !... eh bien ! madame, à votre sollicitation, j'ajourne la punition de ce financier ; mais, je vous le dis, il ne portera pas loin l'impunité, et expiera bientôt son luxe insolent. »

Cependant Fouquet, bien éloigné de prévoir son sort, s'évertuait à multiplier les plaisirs autour de la famille royale. Molière avait composé tout exprès pour les fêtes de Vaux la comédie des *Fâcheux*, ne se doutant pas que, le jour de la première représentation de cet ouvrage, Fouquet aurait plus de fâcheux à son château qu'il n'en est montré dans la pièce. Cette nouvelle production du poète à la mode a fait rire la cour de bon cœur : l'excellent comique, l'intrigue ingénieuse, les caractères fidèles et la critique exquise qu'on remarque dans les *Fâcheux*, ne laissent pas soupçonner que tout cela ait été conçu à la hâte ; pourtant cette comé-

die a été faite, apprise et représentée en quinze jours. Il s'est passé après le spectacle une scène impromptu qui a fait rire encore, mais aux dépens du pauvre Chapelle, homme de beaucoup d'esprit, peu habitué à ce genre de déconvenue. Ce poëte aimable s'était vanté, pendant toute la représentation, d'avoir travaillé à la pièce qu'on accueillait avec tant de faveur. « Comment trouvez-vous » *notre comédie* ? demandait-il à celui-ci ; convenez que *nos Fd-cheux* sont bien plaisants, » disait-il à celui-là. La vérité, c'est que Chapelle avait fait une scène, dont Molière n'avait pu conserver un seul mot. L'auteur uni que apprit, en rentrant dans les salons, qu'il était désemparé de la moitié de sa gloire par son prétendu collaborateur. « Ah ! mon ami, lui dit-il devant tout le monde, cela n'est pas bien ; mais je t'aime, et je ne te jouerai pas le tour de montrer à ces messieurs la scène que tu avais faite. » Là-dessus, les éclats de gaité de recommencer, et Chapelle de se perdre dans la foule.

Le lendemain, au moment où tous les seigneurs et les dames prenaient congé de M. Fouquet, en le comblant de félicitations sur ses fêtes, où, pendant trois jours, le plaisir s'était produit sous toutes les formes, en ce moment, dis-je, le duc de Lafeuillade s'approcha du surintendant : « A merveille, marquis, lui dit-il ; l'idée est délicate, charmante, sublime.... » Je ne compris rien à cet éloge inachevé ; mais on m'apprit en route que chaque seigneur, en prenant possession de la chambre qu'il venait d'occuper au château de Vaux, y avait trouvé une bourse remplie d'or. Je sus aussi qu'aucun de ces messieurs n'avait oublié de l'emporter.

Le roi est toujours amoureux fou de mademoiselle de La Vallière ; il faut qu'il y ait bien des voluptés cachées sous ces voiles qui ne trahissent que des formes grêles et maigres. Hier, la cour étant à Saint-Germain, la favorite fit une chute de cheval à la chasse, et l'on craignit les suites de cet accident. Louis XIV paraissait désespéré ; il voulut assister à la saignée de pied qui fut ordonnée par le médecin. Le jeune chirurgien chargé de pratiquer cette facile opération, intimidé peut-être par la présence du roi, eut le malheur de casser sa lancette dans le pied de la malade. « Maladroît butor ! » s'écria sa majesté ; et la botte royale, non moins rude que celle d'un vil piqueur, envoya tomber au bout de la chambre le pauvre chirurgien, qui, craignant la récidive, se releva bien vite et disparut. Un nouvel Esculape déclara que cela

voulut voir danser des paysannes de Belle-Isle qui étaient venues complimenter leur seigneur et madame la surintendante. A demi couché sur son lit, enveloppé de sa robe de chambre, et le dos appuyé contre une pile de carreaux de damas vert, le convalescent fit ouvrir la porte de la salle où se trouvaient ces villageoises, dont les pas vraiment gracieux le charmèrent. Ces jeunes insulaires, toutes fort jolies, étaient habillées d'écarlate, avec des bandes de velours noir cousues en zigzag au bas de leurs jupes, qui, généralement courtes, découvraient à moitié des jambes bien tournées et d'assez petits pieds. Ces fillettes portaient des corps très-étroits, auxquels s'attachaient de petites manches amaranthes, aussi garnies de velours noir mêlé d'or, et longues de quatre ou cinq travers de doigt au plus; elles avaient la gorge et les bras nus. Enfin, des yeux vifs, un teint animé, des dents blanches, et cet embonpoint qui annonce une santé florissante, donnaient à ces danseuses un air mutin, agaçant : plusieurs jeunes courtisans ont assuré depuis que cette enseigne ne trompait point.

Le lendemain du jour où M. Fouquet s'était amusé de ce ballet champêtre, il dut revenir cruellement de sa sécurité prématurée. Il venait d'assister au conseil, durant lequel sa majesté lui avait adressé souvent la parole, et s'était fait donner par lui plusieurs renseignements qu'elle craignait de ne pouvoir obtenir plus tard. Le surintendant, entouré de plusieurs gentilshommes, touchait le marchepied de son carrosse, lorsque d'Artagnan, sous-lieutenant de mousquetaires, se présenta devant lui.

« Ce n'est pas là, monsieur, qu'il faut monter, dit cet officier, mais dans cette chaise aux portières grillées que vous voyez à quatre pas.

— Quoi donc ! que signifie ceci ? répondit Fouquet, pâle et tremblant.

— Que je vous arrête au nom du roi.

— Le roi est bien le maître, répliqua le surintendant, déjà remis; mais j'aurais désiré, pour sa gloire, qu'il eût agi plus ouvertement. »

Pendant que cette scène se passait au pied de l'escalier du château, et que la foule de seigneurs dont M. Fouquet était environné se dissipait, sans qu'aucun d'eux lui eût dit un seul mot, M. de Boucherat était chez ce ministre, et faisait main basse sur tous ses papiers. On le fouilla lui-même; et, dans l'une de ses poches, on trouvèrent pour treize ou quatorze cent mille livres de

rescriptions des aides, avec la reconnaissance d'une somme de sept cent mille livres dont il avait fait le dépôt entre les mains de M. Chanut.

Dans la journée, le grand prévôt de l'hôtel arrêta les commis qui avaient suivi à Nantes M. Fouquet. Tous les parents du surintendant eurent part à sa disgrâce : M. de Béthune, son gendre, fut exilé avec sa femme ; l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde, l'abbé Fouquet et l'écuyer du roi, frères du ministre disgracié, furent également envoyés en exil.

Le duc de Lafeuillade, ayant appris l'arrestation du surintendant, jeta les hauts cris, et dit qu'il *resterait son ami à la vie et à la mort*. Mais, appelé devant le roi pour s'expliquer sur ces grands témoignages d'attachement, cet ami si dévoué, si chaud, ne fut plus qu'un véritable Pasquin qui, plaisantant sur ce qu'il avait dit, désarma sa majesté. « Sire, répondit-il aux interpellations du monarque, c'est bien le moins que je puisse donner quelques mots de consolation à Fouquet, en échange des beaux louis que j'en ai reçus. Si M. Colbert veut m'en compter autant, je suis prêt à l'assurer que je lui ferai semblable compliment, s'il se trouve jamais en pareille situation. »

Le roi, qui savait très-bien que Fouquet entretenait à la cour beaucoup de pensionnaires parmi les plus grands seigneurs, avait craint que le duc de Gesvres ne fût du nombre ; par cette raison, il ne l'avait point chargé de l'arrestation, et s'était adressé à d'Arctagnan, militaire parvenu, qui ne jouissait pas d'assez de crédit pour avoir part aux largesses du surintendant. Le capitaine des gardes, au désespoir de la défiance dont il venait d'être l'objet, jura et pleura tout à la fois ; on assure même qu'il s'arracha quelques cheveux. « Pourquoi me déshonorer ! s'écriait-il ; sans doute Fouquet est mon plus intime ami, mais j'aurais arrêté mon père pour être agréable au roi... Est-ce qu'il soupçonne ma fidélité ? Qu'il prenne ma tête, je vais la lui porter... » M. de Gesvres conserva sa charge, et cela le consola d'avoir gardé sa tête, dont le roi ne voulut point.

Il n'est bruit à la cour que du résultat des perquisitions faites dans les papiers trouvés à l'hôtel du surintendant à Paris : on y a trouvé des preuves attestant que Fouquet payait annuellement quatre millions aux courtisans qu'il appelait ses amis, et sur lesquels il avait la faiblesse de compter pour le soutenir dans un changement de fortune. On a vu, lors de son arrestation, la mesure de leur

dévoûment ; car il est bon de remarquer que moitié des seigneurs qui l'entouraient en ce moment n'étaient venus à Nantes qu'avec l'argent qu'il leur avait donné, indépendamment du quartier échu de leur pension. Dans d'autres circonstances, ce système de corruption lui avait mieux réussi : Gourville a souvent raconté, sans beaucoup de mystère, de quelle façon et à quel taux le surintendant avait, suivant les occasions, acheté l'appui, les suffrages ou le silence des principaux chefs du parlement. Voilà pour les affaires ; passons maintenant au dépouillement des archives du plaisir.

On a trouvé dans le cabinet de M. Fouquet un journal sur lequel étaient inscrites, avec le plus grand soin, par noms, prénoms, surnoms, toutes les filles ou femmes de condition qu'il avait débauchées. Ce registre mentionnait non-seulement les dates des victoires remportées sur ces beautés, mais encore les sommes qu'il en avait coûté pour obtenir leurs faveurs. Près de ce monument de galanterie financière, on découvrit une cassette remplie de lettres d'amour, de portraits, de cheveux *d'espèces* diverses, noirs, blonds, châains, bruns : le tout étiqueté avec un ordre scrupuleux, que l'ex-ministre n'a malheureusement montré que là.

Quand cette découverte fut divulguée, on s'aperçut qu'un grand nombre de dames et de demoiselles, fort bien nées, manquaient dans les cercles de la cour et de la capitale : c'étaient évidemment celles dont la correspondance ou l'image venait d'être trouvée chez Fouquet, avec des échantillons de leurs charmes. Une fille d'honneur de la reine mère était inscrite sur le journal en question si souvent et dans des termes si particuliers, que sa majesté se vit forcée de la chasser. Je dois dire, pour être exacte, que mademoiselle de La Vallière avait été couchée sur le livre du ministre déchu ; mais je me hâte d'ajouter que l'inscription était demeurée incomplète ; ce qui prouve qu'on avait prétendu à ses bonnes grâces, mais que le marché ne fut point conclu.

Le pauvre surintendant entra hier à la Bastille, après être resté quelques jours au château d'Angers. D'Artagnan doit conserver la garde de son prisonnier ; ce qui ne plaît ni à cet officier des mousquetaires, ni à M. Besmaux, gouverneur de la Bastille. Le premier, cavalier très-galant, préférerait son service du Louvre, qui le met en rapport journalier avec des femmes charmantes, à la triste obligation de garder un ministre emprisonné ; le second, geôlier par goût et par caractère, est mécontent de voir soustraire

ce captif à son autorité. Il est accordé cent francs par jour pour la dépense de M. Fouquet; c'est peu, comparativement au train de sa maison, mais avec cela le nécessaire ne manque pas.

Le roi vient d'ordonner la formation d'une *chambre de justice* pour juger le surintendant; les membres de cette chambre sont tirés d'un grand nombre de tribunaux. Elle doit faire aussi le procès aux partisans accusés d'avoir dilapidé les finances de l'État : on les aurait laissés jouir du fruit de leurs rapines, s'ils n'avaient pas ajouté les prodigalités aux exactions, et s'ils n'eussent pas éclipsé, par leur magnificence, jusqu'aux princes du sang, auxquels il faut au moins conserver la suprématie du luxe et du bruit. La nouvelle cour siégera, dit-on, à l'Arsenal.

Une nouvelle arrivée ce matin de Londres a fait diversion aux entretiens sur la disgrâce de M. Fouquet, et reporte vers un autre objet la colère du roi. A la réception d'un ambassadeur extraordinaire de la cour de Suède près de Charles II, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, a pris insolemment le pas sur M. le comte d'Estrades, ministre de France, qui, à la suite du tumulte que cette action violente a produit, s'est vu insulté par la populace anglaise, qu'avait peut-être payée le ministre espagnol. Louis XIV, furieux de cet attentat à sa dignité, voulait, au premier moment, faire marcher des troupes vers les Pyrénées, et porter la guerre en Espagne; on est parvenu, non sans peine, à lui faire changer d'avis. Mais sa majesté veut une réparation prompte, entière, éclatante; tout porte à croire qu'il l'obtiendra.

La charge de surintendant des finances est supprimée; M. Colbert, qui, comme chacun s'y attendait, remplace M. Fouquet, a le titre de *contrôleur général*, créé pour le nouveau ministre, et sans doute par lui. Sa majesté y a joint la charge de secrétaire d'État de la maison du roi, que M. Duplessis-Guénégaud a dû vendre, par suite de la disgrâce du surintendant, qu'il a partagée.

Ainsi la remuante madame de Chevreuse est parvenue à ses fins : protectrice déclarée de M. Colbert, elle n'a pas eu de repos qu'elle n'ait perdu M. Fouquet dans l'esprit de la reine mère, et ne l'ait décidée à l'abandonner. Il faut, à toute force, que la vieillissante duchesse s'agite pour ou contre quelqu'un : l'intrigue semble être la retraite de sa galanterie. Nous allons voir maintenant sur quel objet va se reporter son imagination active, à quel genre de conquête s'appliquera son esprit frétilant.

La reine est accouchée, à Fontainebleau, d'un prince qu'on a

nommé *Louis* ; le roi est ivre de joie. Voilà une nouvelle source de réjouissances et de plaisirs. Ce qui vaut mieux, c'est que la prompte arrivée de cet héritier de la monarchie nous promet une garantie contre les minorités, qui sont presque toujours le règne du tempérament des régentes et de l'ambition de leurs favoris.

On prépare, à l'occasion de la naissance du Dauphin, une promotion de chevaliers de l'ordre ; tous nos illustres s'agitent pour y avoir part. Bussy se flattait d'obtenir cette année le collier ; mais il comptait sur la protection de M. de Turenne, et le maréchal général ¹ lui a dit ce matin qu'il ne pouvait lui promettre d'intercéder cette fois en sa faveur, ayant promis de parler pour les maréchaux d'Albret et Clairambault. « Mais, monseigneur, a répondu le » mestre de camp général, mes services valent bien ceux de ces » messieurs, et s'ils se plaignent de n'être pas assez gras, je me » plains, moi, d'être trop maigre. »

Le roi a mis le maréchal Fabert en tête de la liste des chevaliers à nommer ; et comme il était à craindre que ce brave général n'eût de grandes difficultés à faire ses preuves, sa majesté l'a prévenu d'avance de sa nomination, et lui a fait entrevoir qu'elle se montrerait peu difficile dans l'examen des titres qu'il produirait.

« Votre majesté sait que je ne suis point gentilhomme, répondit Fabert à cette communication verbale.

— N'importe, reprit le roi, produisez des pièces, et il suffira que vous affirmiez qu'elles sont véritables.

— Affirmer une chose de toute fausseté ! votre majesté ne pense pas que j'en sois capable... Si, devenu maréchal de France, je ne suis pas, par cela seul, assez noble pour obtenir le cordon bleu, il faudra bien, sire, que j'en demeure privé, car mon père était libraire à Metz, et j'ai moi-même vendu des almanachs.

— D'autres font bien ce que je vous demande, M. le maréchal.

— Je ne veux en cela suivre l'exemple de personne, et je croirais me déshonorer en me faisant passer pour ce que je ne suis pas.

— Ceci me contrarie fort.

— Et moi nullement ; je me contente de l'honneur que votre majesté m'a fait en m'élevant au premier grade de l'armée, que j'ai peut-être mérité... En vérité, sire, c'est bien assez d'un bâton

¹ Pour rendre hommage aux grands talents de Turenne, le roi lui avait accordé le titre de *maréchal général*, qui lui donnait une sorte de suprématie sur les autres maréchaux de France.

de maréchal de France pour me consoler de ma roture et de mes almanachs. »

Les choses en restèrent là ; Fabert n'est pas cordon bleu, et la cour a trouvé le moyen de désapprouver sa conduite généreuse. Ce qui est bien généralement est souvent mal dans ce pays, où tout est considéré sous un point de vue particulier, qu'on n'aperçoit pas d'ailleurs.

CHAPITRE VII.

1662.

Portrait de Colbert. — Louvois. — Mademoiselle de La Vallière à l'hôtel de Biron. — Scène de ménage au Louvre. — La reine veut marier la favorite. — Colbert et Fouquet. — M. Le Tellier ; double perédie. — Gourvillé ; la courante et l'exempt. — Pélissan et le millier d'épingles. — Saint-Evremond. — La Fontaine ; une moralité de fable de plus. — Promenades sur les toits ; amour par la cheminée. — La grille des gouttières. — L'armée en 1662. — Le haut-de-chausses de M. de Navailles. — La veuve Scarron ; il pleut de ses mémoires. — Son histoire jusqu'en 1662. — *L'Ecole des femmes*, de Molière. — La tarte à la crème et les boutons d'habit. — Intrigues au théâtre. — La bonne fortune conjugale. — Réparation faite à Louis XIV par le roi d'Espagne. — Nouveaux détails sur l'ambassadeur de cette puissance à Londres. — Amours de *Madame* et du comte de Guiche. — Mascarades amoureuses. — L'ermite de Fontainebleau. — Conjuraison contre mademoiselle de La Vallière. — Tentative contre cette favorite. — Elle a des gardes et un maître d'hôtel déguistateur. — Réverie mystique du duc de Mazarin. — Le père Annat. — La nourrice de Louis XIV. — Ses prérogatives singulières. — Mauvais compliment que le roi fait à sa mère. — Méditations du roi sur la cour.

Voilà décidément M. Colbert en première ligne dans les affaires de l'Etat ; heureusement pour lui, son zèle et sa haute capacité suffiront pour soutenir son crédit, car il n'a point de partisans et se fait peu d'amis. L'abord du contrôleur général est froid, son visage est sombre, son regard dur, sa parole brève et sèche ; jamais, en un mot, personne n'eut un caractère plus opposé au ton de la cour. L'éducation de M. Colbert fut négligée dans tout ce qui se rapporte aux ornements de l'esprit : il est étranger aux lettres, ne possède aucune érudition, reste insensible devant les chefs-d'œuvre de nos artistes, mais il n'en est pas moins habile à juger de l'heureuse influence de la littérature, des sciences, des arts, sur la gloire et la prospérité publiques. Si cet homme supérieur a peu appris, il a beaucoup observé, et son jugement, d'une recti-

tude admirable, lui fait tout apprécier à sa juste valeur. Ainsi organisé, le nouveau ministre ne donnera point à la France de ces institutions uniquement justifiées par la prévention favorable des hommes d'Etat qui les créent : incapable d'éprouver le charme des séductions, M. Colbert ne fera rien par goût ; il fera tout par nécessité. La seule affection qu'on lui connaisse, c'est celle du travail ; son ministère est l'enfer des commis, qu'il oblige souvent à se trouver dans leurs bureaux à cinq heures et demie du matin ; lui-même travaille seize heures par jour.

Ce n'est pas des mêmes couleurs qu'il faut peindre le marquis de Louvois, à qui M. Le Tellier, son père, a fait accorder, en survivance, sa charge de secrétaire d'Etat au département de la guerre. Ce jeune homme, assez bien fait et d'une figure agréable, n'est encore connu que par ses débauches et la brutalité de ses manières ; son esprit paraît peu ouvert, quoiqu'il ait l'humeur vive, emportée. Je tiens de Louvois lui-même qu'il hait mortellement le travail, mais qu'en retour il aime passionnément les femmes et le plaisir. De deux choses l'une : ou il faudra que l'administration de l'armée s'accommode de ce goût, assez peu compatible avec les affaires de la guerre ailleurs que dans les garnisons ; ou l'apprenti ministre changera beaucoup avant son entrée en fonctions. Le roi, qui se prête avec une merveilleuse patience à l'éducation du marquis, veut bien prendre pour lenteur d'aptitude ses négligences, et les preuves multipliées qu'il donne de son invincible paresse. Nous verrons ce que tout cela deviendra ; mais si Louvois succède un jour à son père, ce ne sera pas faute d'opposition de la part de M. de Turenne : ce grand homme a fort bien senti que l'avènement d'un tel bourru au ministère de la guerre ne permettrait que des hauteurs, des rebuffades aux généraux, et le maréchal ne veut pas être soumis à ce régime.

La passion du roi pour mademoiselle de La Vallière ne s'est point encore atténuée ; on dirait même qu'elle augmente tous les jours. Cette favorite n'a pu rester auprès de *Madame* : c'était chien avec chat, et les griffes étaient du côté de son altesse royale, tandis que la fille d'honneur ne pouvait être, dans la circonstance, qu'un tout petit chien couchant. La reine mère, à la sollicitation de son fils, consentait à recevoir mademoiselle de La Vallière, ce qui, soit dit en passant, était, pour une dévote, une concession passablement mondaine. Mais la maîtresse du roi s'est enfin déci-

dée à accepter une maison , qu'elle avait jusqu'ici refusée ; elle habite l'hôtel de Biron.

Le jour de l'installation , Louis XIV était resté depuis midi jusqu'à quatre heures du matin chez sa maîtresse ; lorsqu'il rentra au Louvre , il trouva la jeune reine , en simple jupe , auprès du feu , avec madame de Chevreuse.

« Que faites-vous là ? lui demanda-t-il avec humeur.

— Je vous attendais , sire , répondit-elle les larmes aux yeux.

— Vous m'attendiez , vous m'attendiez ;... cela vous arrive assez souvent , je crois.

— Hélas ! sire , il est trop vrai ; car vous ne vous plaisez guère avec moi.

— Eh ! madame , les liens du mariage ne sont pas des crampons de fer.

— Ceux de l'amour vous conviennent mieux , sire , et n'ont pas besoin d'être aussi solides pour vous retenir.

— Ah ! ah ! madame , dit le roi d'un ton moqueur , qui vous en a tant appris ?...

— Mais , sire , délaissée comme je le suis , la plainte est...

— Beaucoup trop hardie.... D'ailleurs , que parlez-vous de délaissement... ne couché-je pas tous les jours...

— Dans mon appartement , interrompit la reine avec un petit air dépité ; je sais que vous n'y manquez point ; mais...

— Je vous comprends fort bien... Ecoutez donc , madame , les rois ne peuvent pas obtenir tout à commandement... Trêve de ces petites raisons ; allez vous coucher...

— Cher époux ! s'écria la reine en se jetant aux pieds de Louis....

— Eh bien ! madame , reprit-il , que voulez-vous dire ?

— Que je vous aimerai , répliqua vivement Marie-Thérèse , quoi que vous me fassiez....

— Et moi , repartit le monarque avec attendrissement , j'en userai si bien avec vous que je vous épargnerai tout sujet de peine. »

Madame de Chevreuse , qui sentit que le roi était ou se croyait disposé à faire en ce moment davantage , se retira discrètement. Le confesseur de la reine a beau prêcher devant elle contre les impuretés du monde , la jeune Espagnole éprouvait ce soir-là quelque chose de plus puissant qu'un sermon... Malheureusement cela venait mal à propos , après le séjour de seize heures que sa ma-

jesté venait de faire chez mademoiselle de La Vallière.... Le grand Saucourt lui-même n'y eût pas résisté.

Le roi tient beaucoup à ce que la favorite soit reçue chez les reines, et même qu'elle y soit bien traitée et vue de bon œil. Anne d'Autriche se montre à cet égard fort condescendante; mais Marie-Thérèse a, comme on le pense bien, de solides raisons pour laisser voir moins de résignation. Madame de Montausier a reçu la mission délicate de négocier un arrangement avec la jeune souveraine : celle-ci exige que mademoiselle de La Vallière se marie; le roi y consent, si la demoiselle se prête à ce désir de la reine. Louis XIV avait songé à de Vardes; mais ce jeune seigneur est enchaîné au char de la comtesse de Soissons, qui n'était pas femme à s'en tenir longtemps au regret d'avoir perdu sa royale conquête. « Laissons-lui son amant, a dit Louis XIV; elle » serait capable de nous dévisager si nous lui imposions vingt- » quatre heures de continence. »

Je ne suis pas contente de M. Colbert; il commence à pousser trop loin la sévérité envers le pauvre Fouquet : ce n'est plus seulement de la justice rigoureuse, c'est de la véritable animosité. Je sais de bonne source que le contrôleur général a fait prévenir secrètement l'ordre des avocats que la Bastille ou l'exil attendait le premier d'entre eux qui serait assez hardi pour se charger de la défense du surintendant. Il ne s'agit plus de vérifier des calculs, de tenir la bride serrée au financier censuré; ce ne sont plus les chiffres qui parlent ici, mais les procédés, et les procédés ne sont pas généreux. Voilà qui fera tort à M. Colbert; on lui avait déjà su mauvais gré d'avoir conseillé à M. Fouquet de vendre sa charge de procureur général du parlement, dans le but secret d'enlever son procès à cette compagnie, qui seule eût pu juger un de ses officiers ¹.

M. Le Tellier, qui n'a jamais vécu en bonne intelligence avec le surintendant, s'était d'abord réuni à M. Colbert, pour aggraver la position de cet accusé; mais, voyant grandir rapidement le crédit du contrôleur général, le ministre de la guerre a cessé de faire cause commune avec lui. On assure même qu'il ne se passe plus rien dans le conseil, qui ait rapport à M. Fouquet, qu'il n'en soit informé par les soins de M. Le Tellier. S'il en est

¹ Sur l'insinuation de Colbert, Fouquet vendit cette charge de procureur général 1,400,000 francs; il en versa le montant au trésor royal, et n'en fut pas traité avec moins de rigueur.

ainsi, la vindicte du roi est sacrifiée à la jalousie de cet homme d'État, car il ne peut ignorer que sa majesté veut la perte du surintendant.

La chambre de l'Arsenal a commencé le procès, non-seulement de M. Fouquet, mais encore des financiers accusés d'avoir pris part aux exactions qui lui sont imputées. Gourville était à la terre de M. de la Rochefoucault, dansant une courante, lorsqu'un exempt, muni d'un ordre du roi, s'est présenté pour s'assurer de sa personne : notre danseur n'attendait point du tout un tel figurant ; mais on vient de me dire que, d'après l'intercession de M. le prince, il a été relâché, et a promis d'entrer en composition avec M. Colbert, pour les restitutions qu'on lui demande.

On a arrêté, parmi les commis de M. Fouquet, un nommé *Pélisson*, qui a été conduit à la Bastille. C'est un homme de beaucoup d'esprit, mais qui fait en prison un singulier usage de son temps : il s'est procuré un millier d'épingles qu'il sème chaque jour dans sa chambre, pour s'occuper ensuite à les ramasser jusqu'à la dernière, et recommencer le lendemain. Il y a quelquefois de drôles d'idées dans la tête de l'homme. On se proposait d'emprisonner aussi M. de Saint-Evremond, écrivain très-distingué, et l'un des partisans du surintendant; mais, prévenu à temps, il s'est réfugié en Angleterre, où Charles II lui a fait bon accueil et l'a pensionné. La Fontaine, dont l'attachement pour le surintendant n'est devenue, par sa disgrâce, ni moins vif ni moins expressif, ne cesse de parler en sa faveur devant tous ceux qui veulent l'entendre. Vainement le prévient-on que ce panegyrique est dangereux, il répond toujours : « Non, non, per- » sonne ne peut me faire un crime d'être reconnaissant, et une » obligation de me montrer ingrat.... Si on me persécute pour » avoir fait et dit ce que je dois faire et dire, eh bien ! ce sera une » moralité de fable de plus.... ¹ » On n'inquiétera pas l'honnête fablier ; sa vengeance durerait trop longtemps.

Louis XIV veut à toute force égaler le marquis de Saucourt : sa majesté ne s'en tient plus à mademoiselle de La Vallière ; le voilà qui revient à mademoiselle de Lamothe-Houdancourt, qui lui inspira l'année dernière un goût passager, que dissipa, cette première fois, l'amour de la belle pour le marquis de Richelieu.

¹ Beaucoup de ses fables étaient déjà faites et connues, quoiqu'elles n'aient été imprimées qu'en 1668.

Mais madame de Soissons, toujours à la recherche des occasions de nuire à la favorite, a fait entendre à mademoiselle d'Houdancourt qu'il lui serait facile de supplanter son heureuse rivale, et qu'il suffirait pour cela de faire au roi quelques nouvelles agaceries. En effet, ce prince, ayant, comme le dit madame de Motteville, *le cœur rempli de ces misères humaines que les honnêtes gens prennent pour le bonheur*, ne tarda pas de répondre aux avances de la jolie fille d'honneur. La cour était au Louvre, où l'appartement des filles se trouve tout à fait sous la main de sa majesté. Le roi voulut s'y rendre comme il avait coutume de faire avant son mariage; mais l'entrée en est maintenant défendue aux hommes par la sévérité de madame de Navailles. Louis jura, frappa des pieds; colère perdue, il fallut subir la consigne, et aviser à d'autres moyens. Le grand conseil galant, composé de Péguillin, de Guiche, de Vardes et Bontems¹, fut convoqué dans le cabinet du roi. Péguillin connaissait bien les localités; il avait reconnu toutes les avenues de la chambre des filles, et déclara que l'unique voie possible était, pour le moment, la gouttière; l'unique issue libre aboutissant au sérail, la cheminée. Le roi avoua naïvement qu'il pourrait se trouver fort embarrassé sur ce théâtre de galanterie tout à fait nouveau pour lui, mais que cependant il voulait essayer. Le rendez-vous fut donc fixé à minuit: il parut inutile d'en prévenir les beautés que l'on devait visiter; elles avaient l'esprit assez bien fait pour ne se formaliser de rien, quoiqu'on dût les prendre à l'improviste. A l'heure convenue, le grand conseil déboucha sur le toit par une lucarne de mansarde; le chemin qu'il fallait suivre n'était ni large ni sûr....

« Donnez-moi la main, sire, dit Péguillin à son maître.

— Bon, bon, m'y voici, répondit le roi... Je vais, pour plus de sûreté, prendre mes souliers à la main.

— L'humidité de la gouttière enrhumera votre majesté, remarqua l'attentif Bontems.

— Nous prendrons une rôtie au vin en rentrant dans mon cabinet, répliqua le souverain.

— Maintenant, annonça de Guiche, qui marchait en éclaireur,

¹ Valet de chambre du roi, qui le suivait dans ses expéditions galantes; sa majesté l'aimait beaucoup; il fut plus tard premier valet de chambre et gouverneur de Versailles. Bontems était le fils d'un petit chirurgien de province, que Mazarin avait amené à Paris.

il faut s'avancer sur les ardoises jusqu'au pied de la cheminée.

— Ah ! diable, dit le roi en se cramponnant au toit le mieux qu'il put, ceci devient difficile.

— Ce n'est cependant pas le plus fort, ajouta de Vardes, qui déjà descendait doucement une échelle de corde dans la cheminée.

— Allons, sire, reprit Péguillin, voici le moment de l'assaut ; je vais entrer le premier dans la place.

— D'accord, repartit sa majesté ; mais n'allez pas, le premier, vous loger en vainqueur.

— Soyez tranquille, sire, j'attendrai que vous ayez pris votre quartier.

— Pour moi, dit de Vardes, je reste sur le rempart avec Bontems, de peur de surprise.

— Ah ! oui, continua Péguillin, dont le corps était déjà à moitié dans la cheminée, depuis que de Vardes a fait la conquête de *Soissons*, il s'en tient à cette place.

— Elle est cependant ouverte à tout venant, répondit le roi avec malignité. »

Louis XIV descendit dans la chambre des filles après Péguillin, tandis que le vainqueur de *Soissons* et le valet de chambre de sa majesté retenaient fortement l'échelle de corde, qui resta attachée à la cheminée pendant toute l'expédition. Le roi n'était point attendre par mademoiselle de Lamothe ; Péguillin l'était encore moins par la demoiselle qu'il visita, et à laquelle il n'avait, a-t-il dit au retour, jamais adressé une seule parole. Pourtant il ne s'éleva pas de la chambre des filles la moindre clameur, pas une petite réclamation ; tout se passa dans un profond silence... En vérité l'on ne peut être plus doux, plus résigné que les filles d'honneur.

Le rôle de de Vardes et de Bontems n'offrait pas les mêmes agréments que celui de leurs compagnons d'aventure : ils commençaient à bâiller, à s'ennuyer, à grelotter, quand nos deux galants reparurent au sommet de la cheminée, noirs comme des ramoneurs.

« Vous n'êtes point blessé, sire ? demanda de Vardes au roi.

— Non, mon ami ; seulement mes genoux sont un peu écorchés, je crois, et mes chausses en pièces.

— Que voulez-vous, sire ? dit Péguillin, on ne fait pas un siège sans attraper quelques égratignures.

— Au diable le siège ! poursuivait Louis XIV ; ce n'est pas des difficultés que je me plains.

— Ni moi non plus, reprit le favori¹.

— N'importe, ajouta le roi, c'est plaisant, et nous y reviendrons. »

Mais sa majesté fut trompée dans son attente ; deux nuits après celle où cette expédition avait eu lieu, nos aventuriers, ayant voulu en tenter une seconde, trouvèrent le passage sur la gouttière fermé par une grille de fer. Madame la duchesse de Navailles avait été prévenue par ses espions que des hommes de bonne mine s'étaient promenés sur les toits ; elle se douta que la chambre des filles devait être le but de ces promenades singulières ; la grille fut posée. Le roi, arrêté dans sa deuxième course nocturne, jura que la duchesse le lui payerait ; mais en attendant il dut regagner son lit... et Marie-Thérèse eut peut-être à se louer doublement du zèle de sa dame d'honneur.

Ces galanteries royales n'empêchent pas les améliorations de marcher à pas de géant. Il a paru successivement beaucoup de bons règlements pour l'armée, où les abus sont nombreux. La rapacité des capitaines laisse les troupes dans une situation déplorable : elles sont souvent sans souliers, sans habits ; la vermine les dévore, à défaut de linge. Réduit à faire la guerre presque nu, le soldat meurt en campagne, atteint par l'intempérie des saisons plus que par le fer de l'ennemi ; on voit des compagnies de dix hommes. Le trésor n'en fournit pas moins toutes les sommes nécessaires au bon entretien des corps ; mais les fonds publics deviennent la curée des officiers, qui s'enrichissent des dépouilles de leurs pauvres soldats. Du reste, il n'y a nul ordre, nulle discipline dans les armées ; nos généraux ne savent jamais, la veille d'une bataille, sur quel nombre d'hommes ils peuvent compter. Le jour de la revue du commissaire, tout le monde se trouve à son poste ; mais le lendemain il n'y a presque plus personne au drapeau, par suite des nombreuses permissions que les capitaines accordent, afin de profiter des vivres et de la solde. La maison du roi n'est pas mieux tenue que le reste de l'armée : au lieu d'être composée de gentilshommes ou d'officiers réformés, ainsi que cela devrait être, on n'y voit que des paysans. Ces braves gens font de mau-

¹ Pégullin, depuis comte et duc de Lauzun, était déjà fort avant dans la faveur du roi.

vais soldats : habitués à manger à des heures réglées, peu empressés de coucher sous la tente, et ne s'accommodant point de mille autres désagréments attachés à la profession des armes, ils abandonnent volontiers leurs gages aux officiers, et se retirent dans leurs foyers, qu'ils ne quittent que pour reparaitre à une autre revue. Aussi les compagnies de gardes du corps ne rapportent-elles pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à leurs chefs, et celle des gendarmes vaut autant à son capitaine. Il n'y a que la compagnie des cheveau-légers qui soit exempte de ces dilapidations : le duc de Navailles, son commandant, est un homme loyal, désintéressé, plus occupé du service de sa majesté que de son propre bien-être. La duchesse, dont les principes en matière d'intérêt ne sont pas aussi robustes que sa pudeur, accuse journellement l'honnête capitaine de gâter son métier ; madame de Navailles s'est mise sur le pied de porter le haut-de-chausses ; mais elle a beau gronder, réprimander, le duc lui répond qu'il n'interrompt point dans la direction des filles d'honneur, et qu'il la prie de lui laisser gouverner à sa guise ses cheveau-légers.

J'étais dans la galerie de Saint-Germain avec la maréchale de La Ferté. Le roi sortait de la messe ; il recevait sur son passage des placets, que des femmes, des moines et de vieux officiers lui remettaient. Tout à coup je vois s'avancer vers sa majesté une belle femme, habillée de noir ; je la reconnais tout de suite : c'était cette dame qui proclamait si haut les belles qualités de Louis XIV, le jour de son entrée à Paris avec la jeune reine. Le roi, en recevant le papier que lui remit son admiratrice, se montra peu reconnaissant, car il lui tourna promptement le dos, et je l'entendis, lorsqu'il passa près de moi, dire au duc de Saint-Aignan : « *Il pleut* » *en vérité des mémoires de madame Scarron* ; quand cessera-t-elle de m'obséder ? » Par bonheur, dis-je à la maréchale, cette pauvre suppliante n'a pas entendu. Oh ! me répondit madame de La Ferté, quand elle aurait eu l'oreille affligée de ce mauvais compliment, cela ne l'eût pas dégoûtée de solliciter ; je connais la dame, rien ne lasse sa persévérance : il y a deux ans qu'elle demande sans succès ; savez-vous ce qui en est résulté ? c'est qu'elle se présente de plus en plus fréquemment. Depuis environ six mois, madame Scarron pourrait être prise pour un personnage des tapisseries de Saint-Germain, du Louvre ou de Fontainebleau. Mais l'histoire de cette intrépide solliciteuse est piquante ; si vous voulez

monter dans mon carrosse pour retourner à Paris, je vous la raconterai chemin faisant. J'acceptai.

« Je fus une des premières protectrices de la dame au placet à son arrivée dans la capitale, reprit madame de La Ferté quand nous fûmes dans son équipage; je me suis brouillée ensuite avec elle, pour de petites raisons qu'il serait trop long de rapporter¹; je ne vous en dirai pas moins sur elle la plus exacte vérité. Cette veuve, qui se nommait, étant demoiselle, Françoise d'Aubigné, est née d'un gentilhomme et de la fille du geôlier de Niort. D'Aubigné ayant été emprisonné dans cette ville, comme prévenu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, devint amoureux de la fille de son gardien, la séduisit, et lui promit d'en faire sa femme, si elle parvenait à rompre ses chaînes, et consentait à fuir avec lui. La jeune personne fit plus; elle vola son père, puis s'abandonna à la bonne foi de son amant, qui l'emmena avec lui à la Martinique, où il l'épousa. Madame d'Aubigné eut au Nouveau-Monde deux garçons et deux filles: ne nous attachons qu'à Françoise, qui passa en France à l'âge de quinze ans, sous la conduite de madame de Blénac, femme du gouverneur de la Martinique. Françoise était prodigieusement jolie: cette qualité, qui est une belle recommandation auprès des hommes, devient souvent un titre d'exclusion auprès des femmes. Il en fut ainsi pour mademoiselle d'Aubigné. Soit que le gouverneur se fût montré trop prévenant auprès d'elle durant la traversée, soit que madame de Blénac craignît que cela n'arrivât plus tard, la jeune insulaire fut abandonnée par cette dame à la Rochelle.

» Vous savez, ma chère comtesse, poursuivit la maréchale, avec quel empressement on prête aux riches; or il faut qu'en fait d'intrigues mademoiselle d'Aubigné ait été bien opulente, car on lui a beaucoup prêté. La chronique scandaleuse veut qu'elle ait passé, en Poitou, des bras d'un simple villageois borgne, bossu, boiteux, dans ceux du marquis de Chevreuse, puis dans le lit d'un juge, enfin sur le dur matelas d'un jeune bachelier, qui, tour à tour, abandonnèrent cette fleur de beauté, après l'avoir entr'ouverte, fait épanouir, et presque flétrie. Elle s'achemina un beau matin vers Paris, où tout intrigant qui calcule bien vient tôt ou tard. Françoise avait du marquis de Chevreuse des lettres pour

¹ Il est à présumer que madame Scarron s'était trouvée quelque part sur les brisées amoureuses de madame de La Ferté, la femme la plus universellement galante de son temps.

la comtesse d'Olonne et pour moi ; je la vis arriver à mon hôtel, conduite par une demoiselle David, fille d'une laideur repoussante, chez qui elle était descendue. Je faisais cas de la protection du marquis ; je m'employai volontiers pour placer mademoiselle d'Aubigné en qualité de demoiselle de compagnie. Elle était belle comme un ange, avait de l'esprit comme un lutin ; aucune dame n'en voulait, parce qu'on craignait que tous les hommes ne la voulassent. De guerre lasse, nous songeâmes, madame d'Olonne et moi, à marier notre protégée. Le poète Scarron cherchait femme ; nous nous avisâmes de lui présenter la petite insulaire : il ne manqua pas de la trouver fort à son gré. Mais elle... comment, disions-nous, pourra-t-elle s'habituer au cul-de-jatte le plus mal conformé, le plus infirme, le moins homme de toute la France ? Enfin la misère heurtait violemment à la porte de Françoise ; elle n'aimait la galanterie qu'accompagnée du plaisir... Elle se décida à marcher à l'autel avec le podagre Scarron, qu'on y porta ¹. Ce n'est pas tout, il y avait dans l'esprit de ce grotesque écrivain presque autant d'irrégularités que dans sa personne. Je n'oublierai jamais certaines clauses du contrat qu'il fit rédiger ; les voici : « La dame » ne portera point de rubans ; elle sera toujours habillée d'étoffes » de laine. Ses devoirs assidus seront d'attendre son mari à dîner » et à souper ; d'avoir bien soin de lui durant ses maladies ; de » ne recevoir personne pendant qu'il n'y sera point ; de ne jamais » manger avec lui quand il y aura compagnie, à moins qu'il ne » lui ait dit de se mettre à table ; enfin, elle devra s'appeler *mado-* » *moiselle*, et non madame. » Quant à cette dernière clause, on assure que le poète la fit rayer du contrat le lendemain de la noce, comme essentiellement contraire à la nature des choses.

» L'esclavage conjugal de Françoise dura neuf ans ; mais la mort de son mari lui rendit la misère avec la liberté. Elle fut si pauvre, qu'elle dut se recommander à la charité du curé de St-Eustache. Alors, dit-on, elle demanda des ressources à ces amours de qui elle n'avait voulu recevoir jusqu'alors que des voluptés... Je crois bien, ma chère comtesse, que, depuis trois ans, la veuve Scarron n'a pas consacré toutes ses nuits à Vesta ; mais si elle avait eu la moitié des amants qu'on lui a prêtés, elle n'aurait pu conserver les charmes et surtout la fraîcheur que nous lui connaissons. Pour mon compte, je puis vous garantir que j'ai vu en-

¹ Ce mariage fut conclu en 1681.

chainés ensemble à son char M. de Villars ¹, M. de Beuvron et les trois Vilarceaux : c'est déjà pas mal ; mais avec cela l'on peut concevoir qu'une jolie femme conserve tous ses attrails et toute sa santé. »

Ainsi me parla la maréchale ; et je ne suis pas fâchée d'avoir à consigner sur mes tablettes l'histoire singulière de madame veuve Scarron.

Ce petit Molière est un véritable aspic : il vient de faire jouer l'*École des femmes*, comédie en cinq actes et en vers, où mon sexe n'est pas fort bien traité ; aussi la pièce a-t-elle trouvé de nombreux critiques parmi les courtisans, qui déshonorent volontiers les dames, mais qui ne veulent pas qu'un écrivain roturier en dise du mal. Par malheur, le parterre a ri aux larmes depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin ; et le parterre a toujours raison. Messieurs de la cour sont sortis du théâtre fort mécontents : le duc de *** surtout est outré du succès d'une comédie rimée dans laquelle on prend la licence de parler d'une *tarte à la crème*. Vainement a-t-on voulu expliquer à ce noble Zolle l'idée de l'auteur, il ne peut digérer sa tarte ; elle est, pour lui, non pas à la crème, mais au plomb. Ce seigneur en veut à Molière la mort jurée pour cette pièce de pâtisserie : dernièrement il le rencontra au Louvre ; s'étant approché de lui avec des démonstrations amicales, il lui prit la tête, et la lui frotta violemment contre ses boutons de métal, en répétant : *tarte à la crème, Molière, tarte à la crème...* Le pauvre poète avait la figure tout en sang ; de là, plainte au roi, qui a fait une verte réprimande au duc. Force lui a bien été d'avaler cette semonce, moins rude encore que les boutons frottés sur le visage de Molière, mais beaucoup plus dure que la *tarte à la crème*, première cause de tout ceci.

A la seconde représentation de l'*École des femmes*, un nommé Plapisson, espèce de bel esprit famélique, dont les opinions littéraires sont au prix d'un souper, avait été placé sur le théâtre, où il s'efforçait de couvrir la pièce d'un ridicule qui retombait tout entier sur lui. Ce champion des illustres cabaleurs, à chaque éclat de rire excité par les bons mots partis de la scène, haussait les épaules, regardait le parterre en pitié, et faisait des grimaces, des contorsions qui ajoutaient beaucoup à la gaité du public. Malgré tout ce manège, la comédie nouvelle a été aux

¹ Il s'agit ici du père du maréchal de Villars.

nues : cent voix ont demandé, après la représentation, mademoiselle Debrie, actrice grande, bien faite, extrêmement folle, qui venait de jouer à ravir le rôle d'Agnès. Son triomphe s'est joint à celui de Molière, et les opposants se sont retirés, honteux comme des renards auxquels on a coupé la queue.

Mais voici bien une autre comédie qui s'est jouée dans le monde, et que m'a racontée le comte de Guiche, mécontent d'être devenu simple spectateur près d'un théâtre où il était acteur. « Je me rendais hier au soir, m'a-t-il dit, chez la comtesse d'Olonne, vieille connaissance de cinq à six mois, qu'on aime comme M. de Turenne aime les vieux soldats qui se battent bien. J'arrivais à la porte de sa chambre, lorsque je crus y entendre du bruit... mais un bruit de telle nature que je ne pus me défendre de mettre mon œil au trou de la serrure... Devinez, comtesse, ce que je vis?... Je vais vous le dire, parce que ce sont de ces choses qu'on ne peut jamais deviner : je vis donc madame d'Olonne caressant son mari, et lui prodiguant tout ce qu'on accorde à un amant... Un mari ! bon Dieu ! un rival domestique ! un souprant par contrat... en plein jour. Je vous demande s'il y avait moyen d'y tenir ;... je suis sorti de chez la comtesse pénétré d'indignation, de mépris... » Le comte, encore transporté de colère, s'est mis à griffonner sur le coin de ma toilette les vers suivants :

Je penserais n'être pas malheureux
Si la beauté dont je suis amoureux
Pouvait enfin se tenir satisfaite
De mille amants avec un favori ;
Mais j'enrage que la coquette
Aime encor jusqu'à son mari.

De Guiche m'a quittée après avoir fait cette épigramme, assurant qu'il allait en envoyer des copies à toute la cour, avec le nom de madame d'Olonne. Il est sorti toujours furieux, et je l'entendais répétant jusque sur mon escalier : « Un amour conjugal ! c'est une » femme déshonorée. »

L'orgueil espagnol s'est enfin humilié dans l'affaire de M. de Watteville : cet ambassadeur, qui avait si grièvement insulté le nôtre à Londres, a été appelé par sa cour, et un envoyé du roi d'Espagne chargé d'apporter à Louis XIV les excuses de son souverain s'est présenté ce matin au grand lever. La réparation a été lente, très-lente ; cependant elle n'est point complète. L'am-

bassadeur extraordinaire a dit « que le roi son maître avait bien » eu du déplaisir d'abord qu'il avait appris l'attentat du baron de » Watteville ; qu'il ne souhaitait rien tant que d'entretenir la » bonne intelligence qui était entre les deux couronnes , tellement » que, comme cette action y était entièrement opposée, il l'avait » non-seulement révoqué, mais encore donné ordre de s'en venir » à Madrid pour y rendre compte de sa conduite ; qu'il avait en » même temps commandé à tous les autres ambassadeurs, dans » quelque cour qu'ils pussent être, *de ne point se trouver à » l'avenir dans toutes les affaires de cérémonies où se trou- » verait l'ambassadeur de France, de peur qu'il n'arrivât en- » core pareille chose pour le pas.* » Il n'y a rien dans tout cela qui dise formellement que sa majesté catholique cède au roi de France la préséance en litige ; la question est éludée, elle n'est point résolue. Mais, pour ne parler que de la réparation, en se rappelant les détails de l'offense, on ne peut se dispenser de reconnaître que la première est insuffisante. Les gens de Watteville avaient tranché les traits de l'attelage du comte d'Estrades, tué son postillon, coupé les jarrets de ses chevaux ; le fils de l'ambassadeur était sorti de la mêlée blessé. En apprenant ce grave attentat, Louis XIV, qui soupait lorsqu'on vint le lui annoncer, s'était levé avec emportement... La reine mère l'invitait vainement à reprendre sa place. « Laissez-moi, je vous prie, madame, lui » avait-il répondu, je veux entendre la lecture de d'Estrades ; allez » vous remettre à table, *et qu'on me garde seulement un peu de » fruit.* » Il paraît que depuis lors le roi s'est bien calmé.

Le comte de Guiche, qui ne veut plus risquer de rencontrer dans ses galanteries une rivalité de mari, ne s'est pas trop mal adressé pour l'éviter ; mais il porte un peu haut ses vues. Ce gentilhomme est le plus beau, le mieux fait de la cour ; mais son humeur est impérieuse, son caractère haut et dédaigneux ; il pousse quelquefois l'audace auprès des femmes jusqu'à la brutalité. De telles manières n'étaient pas propres à lui mériter l'estime d'une princesse aussi délicate que *Madame*. Elle n'aimait point le comte ; je dirai plus, elle se sentait disposée à le haïr. Son altesse royale n'a donc reçu longtemps le duc de Guiche que pour complaire à *Monsieur*, qui chérît ce jeune seigneur. A force de voir les gens contre lesquels on est le plus prévenu, il arrive quelquefois qu'on leur trouve moins de défauts qu'on ne leur en supposait ; *Madame* alla plus loin, elle

découvrit dans le favori de son époux une grande perfection, car elle s'aperçut qu'il rendait un brûlant hommage à sa beauté. Un très-joli homme qui devient notre admirateur acquiert, par cela seul, de grands droits à notre indulgence si nous le haïssions. Henriette d'Angleterre, décidée à mieux examiner celui qui se montrait d'assez bon goût pour admirer ses charmes, fut tout étonnée de reconnaître que, sous une écorce raboteuse, de Guiche avait de charmantes qualités. Le comte, voyant que *Madame* paraissait déterminée à poursuivre l'examen, crut qu'il était de son devoir de le faciliter : il lui ouvrit entièrement son cœur, et l'on assure qu'il n'eut bientôt plus rien de caché pour elle, tant il était empressé de faire juger à son altesse royale tout ce qu'il valait.

Peut-être, en cela comme en tout ce qui excite le scandale, la renommée va-t-elle plus loin que la vérité ; mais il faut convenir que la princesse encourage un peu les médisances. Madame de Chaumont et mademoiselle de Montalais, confidentes de la princesse, font entrer presque tous les jours dans son appartement M. de Guiche déguisé en fille, ou bien en vieille femme disant la bonne aventure ; et *Madame*, qui est malade, garde des heures, que dis-je ? des journées entières, ce masque dangereux auprès de son lit. Tout cela, disent les juges bénévoles, n'est qu'un jeu du goût de *Madame* pour les plaisanteries de roman... Je ne sais ; mais en vérité, puisque roman il y a, cela tient de trop près à la conclusion.

Dernièrement, *Madame*, encore peu rétablie, s'était en quelque sorte traînée à Fontainebleau, craignant de déplaire au roi si elle se dispensait d'être du voyage. Quel a été l'étonnement de la cour lorsque, dès le lendemain, son altesse royale, leste et vive, a déclaré qu'elle se rendrait le soir dans la cabane d'un ermite, située sur une hauteur, pour observer une éclipse de soleil. Des curieux, ayant suivi d'assez près l'observatrice, virent le pieux solitaire, et lui trouvèrent beaucoup de ressemblance avec le comte de Guiche. Quant à l'éclipse, elle fut moins fidèle au rendez-vous que *Madame* : il n'y en eut point ce soir-là, si ce n'est peut-être une éclipse de sagesse.

Madame de Soissons ne se lasse point d'attaquer la faveur de mademoiselle de La Vallière ; elle est parvenue, se dit-on tout bas aux cercles des Tuileries, à se faire des auxiliaires de M. de Vardes, son amant actuel, et du comte de Guiche, qui doit

l'avoir été, parce que tous les jeunes gens de la cour ont eu leur tour. L'adroite surintendante a l'adresse d'exciter l'ambition de ces deux seigneurs : « Il doit être aisé, leur dit-elle, d'enlever le cœur du roi à son étique maîtresse ; vous avez vu déjà qu'il lui fait volontiers des infidélités, puisque vous avez pu le conduire dans le lit de la petite d'Houdancourt ; il ne faut qu'un peu de persévérance pour le détacher de La Vallière. Si, comme je l'es-père, vous réussissez, vous voilà, messieurs, les ministres des plaisirs du roi. Or, vous savez que la faveur est là... Des aventures aux grandes affaires il n'y a qu'un pas ; vous aurez bientôt captivé toute la confiance de sa majesté, en politique comme en matière de galanterie. C'est donc un plan de haute intrigue que je vous propose, et la réussite peut vous mener à tout. »

L'événement arrivé cette nuit chez la favorite est-il une conséquence de la conjuration que dirige madame de Soissons ? c'est ce qu'il serait hasardeux d'affirmer. Quoi qu'il en soit, entre deux et trois heures du matin, mademoiselle de La Vallière s'est réveillée aux aboiements obstinés de sa petite chienne, au moment où quelqu'un cherchait à s'introduire chez elle par une croisée donnant sur un jardin. Elle s'est sauvée dans la chambre de ses femmes, et quand les gens de la maison ont visité l'extérieur de la fenêtre, ils y ont trouvé une échelle de corde attachée au balcon. Dans la journée, mademoiselle de La Vallière a eu des gardes ; de plus, le roi veut qu'un officier soit chargé de goûter tout ce qu'elle mangera : ce maître d'hôtel dégustateur a été installé dans la soirée.

Voilà pour la sûreté de la favorite ; parlons maintenant de son crédit, qui n'est pas moins bien défendu par le duc de St-Aignan et madame la marquise de Montausier, que sa majesté comble chaque jour de nouvelles grâces, depuis qu'ils se sont faits les champions de ses amours. Les ennemis de la demoiselle n'en poursuivent pas moins avec un infatigable acharnement les attaques qu'ils dirigent contre elle. Il y a trois jours, le duc de Mazarin, dont la tête est tant soit peu détraquée par des rêveries mystiques, demanda une audience particulière du roi, qui lui fut accordée. Rendu dans le cabinet de sa majesté, le duc a déclaré qu'il avait eu une vision, de laquelle il devait conclure que le royaume ne pouvait manquer d'être bouleversé si le roi ne renonçait à sa maîtresse, et qu'il lui en donnait avis au nom de Dieu. « Et moi, lui » a répondu Louis XIV, je vous donne avis, de ma part, que vous » feriez bien de mettre ordre à votre cerveau, qui est dans un pi-

» toyable état, et de rendre tout ce que votre oncle a volé. » Le missionnaire officieux a fait une profonde révérence et s'est retiré ; mais l'amant de La Vallière n'en était pas quitte. Le lendemain, le père Annat, son confesseur, a sollicité, au lever, la permission de quitter la cour, insinuant avec adresse à sa majesté qu'il ne pouvait demeurer témoin de son commerce criminel avec une autre femme que la reine. « A votre aise, mon père, lui a dit le roi en riant, je » vous accorde la permission de vous retirer ; aussi bien, je ne » veux plus consulter que mon curé. » L'honnête prêtre ne s'attendait pas à cela ; il a fait demander, le soir même, la faveur de rester auprès de son illustre pénitent. « Non pas, a répondu ce » prince ; je serais désolé de gêner sa conscience, et la mienne se » passera bien de lui. »

Ce second échec ne lassa point la constance des ennemis de la favorite ; ils firent une troisième tentative avec aussi peu de succès. Il y a près de Marie-Thérèse une bonne dame bien simple, bien franche, bien roturière, qui cependant ne laisse pas d'avoir du crédit : c'est la nourrice de Louis XIV. Cette femme a conservé le privilège d'entrer avant qui que ce soit dans la chambre du roi, le matin, à son réveil : elle tire ses rideaux et l'embrasse dans son lit, tandis qu'une foule illustre se presse à la porte de l'appartement. Ce n'est que longtemps après madame Hamelin, très-petite bourgeoise de Paris, que le grand chambellan et le premier gentilhomme sont introduits ; les ministres, les princes, les cardinaux ont, chaque jour, à dévorer le chagrin de voir cette *vieille*, comme ils l'appellent, obtenir le premier sourire du monarque, et leur dérober souvent sa première faveur. Tel est le troisième personnage sur lequel on avait jeté les yeux pour chapitrer l'amoureux Louis, et tâcher de perdre La Vallière. La jeune reine était entrée dans la conjuration, dont elle espérait recueillir tout le fruit, ne se doutant nullement que les conjurés n'agissaient point dans ses intérêts, et ne s'en servaient que pour colorer leurs intrigues. La reine transmet à madame Hamelin la leçon qu'on avait composée pour cette dernière, qui courut tirer les rideaux du roi et la lui débiter.

« Qui vous a chargée de me raconter cela, maman nourrice ? lui répondit le prince, après l'avoir écoutée sans l'interrompre.

— Sire, c'est le ciel qui m'en a donné le courage.

— Le ciel paraît avoir à cet égard inspiré bien des gens à la fois ; mais comme l'origine céleste de tout ceci ne m'est pas bien dé-

montrée, je vous prie, maman nourrice, de vous taire à l'avenir sur ce sujet.

— Cependant j'oserais représenter à votre majesté...

— Bonne femme, vous m'obligerez à vous interdire ma porte.

— Ah ! sire, j'en mourrais sur l'heure.

— Sachez donc mieux contenir votre langue.

— Si je pouvais seulement déterminer votre majesté à descendre un moment dans sa conscience.

— Madame Hamelin, je vous ferai chasser.

— Non, sire, votre majesté ne chassera pas celle qui l'a nourri du plus pur de son sang.

— Ah ! que je vous en veux de m'avoir obligé de vous parler ainsi ! N'y revenez pas ; vos lisières sont depuis trop longtemps rompues... N'oubliez plus que si j'aime à vous tenir compte des soins que vous avez donnés à mon enfance, il y aurait de l'imprudence de votre part à prétendre exercer le moindre empire sur ma volonté... On ne me doit des avis que lorsque je les demande, et votre devoir est de vous taire jusqu'à ce que je vous interroge sur les soins à donner à mes enfants... Voilà vos limites, maman Hamelin ; n'en sortez plus... Allez. »

Enfin la reine mère crut être plus heureuse ; elle succéda à tous ceux qui avaient hasardé sur l'amour du roi des représentations si mal accueillies. Louis XIV n'écouta qu'avec impatience la sermonne, en forme de sermon, que lui adressa la dévote princesse. « Finissons, madame, interrompit-il enfin, ou vous m'obligeriez » à vous manquer de respect... Votre majesté oublie trop complé- » tement le passé quand elle me conseille le sacrifice de mes affec- » tions ; et comme je n'ai jamais glosé sur les affaires des autres, » il me semble qu'on en devrait user de même pour les miennes. »

La reine se tut et se retira. Mais, hier au soir, le roi, piqué des obsessions qu'on s'était permises auprès de lui, est revenu sur ce sujet en présence d'une nombreuse assemblée. « En vérité, je » ne conçois pas, a-t-il dit, comment les créatures qui ont vécu » avec la plus grande liberté du monde peuvent censurer les ac- » tions des autres ; parce que les plaisirs s'éloignent d'elles, elles » enragent qu'on soit en état d'en goûter... C'est ainsi que le » monde est fait : quand nous serons las d'aimer, nous devien- » drons à notre tour dévots et sermonneurs. »

Le roi ne s'en est pas tenu là, et comme s'il eût voulu appuyer ses faiblesses des exemples qu'il reçoit, il s'est mis à médire de

toutes les femmes de la cour. « Voyez madame de Chevreuse, a-t-il continué, personne n'est plus hardi qu'elle à parler contre la galanterie des femmes, et personne n'en a plus qu'elle... » Encore une duchesse d'Aiguillon, une princesse de Carignan, et tant d'autres... Ma foi, la galanterie a toujours été, elle sera toujours. S'il y a des femmes dont on ne parle point, c'est qu'elles font leurs affaires plus secrètement et avec des hommes sans conséquence. » Puis le roi a cité encore des noms : « Madame de Châtillon et M. le prince, a-t-il poursuivi ; madame de Luynes et le président Tambonneau ; la princesse de Monaco » et Péguillin¹ ; mesdames d'Angoulême, de Vitry, de Vienne, de Soubise, de Vivonne, Le Tellier, d'Humières... » Et le roi, que cette longue kyrielle de noms pécheurs avait mis d'une humeur charmante, riait de tout son cœur. Cependant les dames de la cour, qui ne pouvaient pas deviner où s'arrêteraient les citations médisantes de sa majesté, s'étaient toutes retirées, à l'exception des femmes que leur âge mettait à l'abri des souvenirs du roi.

CHAPITRE VIII.

Suite de 1662.

Description du conseil présidé par Louis XIV. — Sévérité du roi sur le costume de ses ministres. — Mise ordinaire de ce prince. — Tableau du Carrousel de 1662. — Adam Billaud, menuisier, poète de Nevers. — Lettre espagnole trouvée dans le lit de la reine. — Tous les ministres en campagne à ce sujet. — Conduite prudente du roi. — Jeu bizarre d'intrigue. — Les bosquets ont des oreilles. — Les Corses et le duc de Créquy. — Colère du roi ; réparation exigée de la cour de Rome. — Plaintes de Monsieur au roi sur les infidélités de Madame. — M. de Villeroy sans conséquence. — Épigramme de Benserade. — Les carrosses à cinq sous. — Exil de Mademoiselle. — Rachat de Dunkerque et Mardick. — Entrée du roi dans cette conquête financière.

Le conseil se réunit une fois par semaine ; il dure souvent cinq heures, et deux ou trois sont consacrées à discuter sur l'affaire Fouquet. Les séances ont de la gravité, bien différentes en cela de ce qu'elles étaient sous M. le cardinal. Ce ministre présidait le conseil en se faisant la barbe, quelquefois en jouant avec sa fauvette ou sa guenon, bête fort maligne, qui se plaisait à griffer la perruque des magistrats, et mettait à nu leur chef rasé. Le roi

¹ Sa majesté aurait pu dire aussi, la princesse de Monaco et moi ; car le roi partageait les faveurs de cette dame avec son favori.

seul est assis dans le conseil ; tous les ministres restent debout. Le chancelier est à la gauche de sa majesté ; il s'appuie, s'il veut, sur la balustrade du lit. Tous les autres assistants se placent indistinctement. Le secrétaire d'État rapporteur se tient debout devant le monarque ; s'il a besoin d'écrire, il s'assied au bout d'une table placée au milieu de la chambre ; mais il se lève dès qu'il a fini. M. de Lionne, qui m'a fait part de ces dispositions intérieures, souffre beaucoup à ne pas s'asseoir ; il se hasarde, depuis quelque temps, à s'appuyer contre le chambranle de la cheminée ; et comme le roi ne l'en a pas repris, il espère pouvoir continuer.

Louis XIV tient la main à ce que les ministres et secrétaires d'État ne paraissent au conseil qu'habillés avec recherche ; il a reproché un jour sévèrement à M. Colbert d'avoir trop négligé son costume. « Sire, lui a répondu le contrôleur général, je prie votre » majesté de m'excuser ; j'ai passé la nuit à préparer un rapport » pressé. » — « Monsieur, a répliqué le roi, rien n'a plus d'importance que la dignité du trône.... » A ce compte, ce sont des hommes bien importants que les valets de chambre de nos courtisans. Ce n'est pas que Louis XIV soit ordinairement fastueux dans sa mise ; il y règne au contraire une sorte de simplicité : ses habits sont d'une couleur foncée, avec une étroite broderie qui ne couvre jamais les coutures de la taille, quoique cet usage soit presque général parmi les grands seigneurs. Sa majesté porte même assez souvent un habit de velours entièrement uni, que relèvent des boutons d'or. Sa veste est de drap ou de satin, et richement brodée ; l'étoffe en est rouge, bleue ou verte. Le chapeau du roi est bordé de points d'Espagne, et garni d'un plumet blanc. Jamais on ne lui voit de bagues ; mais ses boucles de souliers et de jarretières, ainsi que celle de son chapeau, sont couvertes des plus beaux diamants. Louis XIV porte le cordon bleu sous l'habit ; ce n'est que dans les grandes cérémonies qu'il le met en dessus, et alors ce ruban est orné de pierreries.

J'ai assisté aujourd'hui à la plus galante, la plus magnifique et la plus inutile fête qu'on ait encore vue à Paris ; c'était un carrousel que le roi a donné dans la grande place située entre le Louvre et les Tuileries¹. Les combattants étaient divisés en cinq quadrilles, mélange assez choquant de peuples et d'époques, dans lequel on n'avait en vue que d'élouir par la somptuosité des cos-

¹ C'est de cette fête que la place a retenu le nom de *Carrousel*.

tumes. Le roi était à la tête *des Romains* ; *Monsieur* dirigeait les *Persans* ; *M. le prince*, coiffé du turban, figurait parmi les *Turcs* ; *M. le duc d'Enghien* marchait avec les *Indiens* ; l'humeur un peu farouche, aventureuse, romanesque et en tout singulière du *duc de Guise*, s'était plu à choisir l'habit *des Américains*. Le pourtour entier de la place avait été garni de gradins recouverts d'étoffes précieuses ; vis-à-vis la porte du Louvre s'élevait une tribune, sur laquelle était jetée une draperie de velours violet, parsemée de fleurs de lis d'or. Plusieurs parties de cette riche tenture étaient relevées avec de grosses cordes filées du même métal, dont les extrémités se terminaient par des glands à lourdes torsades. Au-dessus de la tribune, brillait l'écusson des armes de France, ciselées sur vermeil. Là, sous un dais, étaient assises la reine mère, la reine régnante, et cette infortunée Henriette de France dont l'époux porta, il y a quelques années, sa tête royale sur l'échafaud dressé par Cromwell. Mais ce n'était pas pour plaire à ces princesses que la fête était donnée : parmi les trois mille dames rassemblées autour de la place, il y en avait une cachée au milieu de la foule, qui seule, dans la pensée du roi, devait s'appliquer cet hommage éclatant. Elle le savait, mais elle en jouissait avec modestie.

Jamais peut-être on ne vit tant d'or, tant de pierreries accumulés qu'il y en avait sur les spectateurs, mais surtout sur les acteurs de ce spectacle pompeux. Les combattants s'étaient charmés d'une si prodigieuse quantité de matières précieuses et de bijoux, que leurs chevaux pliaient sous le poids des richesses : ces fiers coursiers en étaient tellement couverts qu'on ne reconnaissait plus leurs formes élégantes et élancées.

Le *comte de Sceaux*, fameux par ses galanteries et sa prodigalité, a remporté le prix du carrousel ; il l'a reçu à genoux des mains de la reine mère.... Tout près de moi était assise une jeune demoiselle que je ne nommerai point, parce qu'elle s'est trop complètement trahie. Je l'ai vue toute palpitante d'inquiétude tant que la joute a duré ; et lorsqu'on a proclamé la victoire, au son des clairons ornés d'étendards, elle s'est écriée : *Ah ! c'est lui !* Je n'ai pu douter alors que le beau vainqueur ne possédât le cœur de ma voisine.... Mais, hélas ! au geste non moins indifférent que hardi dont il a payé le regard de feu lancé sur lui, j'ai reconnu que l'amour de la pauvre petite a jeté déjà tous ses trésors aux pieds du volage comte de Sceaux.

Le Mercure du sieur Visé annonce la mort d'Adam Billaud , dit *le Menuisier de Nevers*, connu par quelques poésies étincelantes de verve et de gâté. Ce poète artisan a résisté, dans le temps, aux offres brillantes qui lui étaient faites par le cardinal de Richelieu pour venir se fixer à Paris; maître Adam a craint, pour sa muse, l'air épais de la capitale et le vin de Surène; il a continué de rimer, boire, pousser le rabot aux bords de la Loire, et s'en est bien trouvé.

Une intrigue de cour, que dis-je? de ruelle, suspend les affaires publiques, et détourne nos ministres de leurs graves devoirs, pour les occuper des suites de l'amour du roi pour mademoiselle de La Vallière. Une lettre espagnole, trouvée dans le lit de la jeune reine ¹, a été portée au roi par une femme de chambre nommée *Molina*. Voici la traduction de cet écrit, que MM. Colbert, Le Tellier et Louvois colportent partout pour tâcher d'en faire découvrir l'auteur.

« MADAME,

» Le roi se précipite dans un dérèglement qui n'est ignoré de
 » personne que de votre majesté; mademoiselle de La Vallière est
 » l'objet de son amour et de son attachement : c'est un avis que
 » vos serviteurs fidèles donnent à votre majesté. C'est à vous à
 » savoir si vous pouvez aimer le roi dans les bras d'une autre, ou
 » si vous voulez empêcher une chose dont la durée ne vous peut
 » être glorieuse. »

Tandis que le roi se perd en conjectures, et que ses ministres se consument en recherches touchant cette lettre écrite depuis longtemps, quoiqu'on n'ait pu la glisser dans le lit de la reine que la semaine dernière, ceux qui l'ont imaginée se félicitent en secret du trouble qu'elle cause à la cour. Ils espèrent que le scandale fera sur l'esprit de sa majesté ce que n'ont pu faire les représentations, et que La Vallière sera enfin sacrifiée. Personne, jusqu'à présent, n'a pu reconnaître le caractère de la missive; mais Louvois, après avoir découvert et observé dans ses effets la haine que madame de Soissons et le marquis de Vardes ² ont vouée

¹ On ne conçoit pas comment Voltaire a pu consigner dans le *Siècle de Louis XIV* que cette lettre était un écrit supposé de Philippe IV à sa fille; l'auteur des *Chroniques* le rapporte ici textuellement, et l'on voit qu'il n'a pu être attribué au roi d'Espagne.

² Le marquis de Vardes partageait avec Péguillin et de Guiche la faveur de Louis XIV; il était capitaine des cent suisses.

à la favorite, Louvois, dis-je, n'a pas hésité à déclarer que ces deux personnes devaient avoir trempé dans le complot, si elles ne l'avaient conçu. Le roi, malgré cette déclaration, refuse de croire coupable d'une telle noirceur un homme qu'il a comblé de bienfaits, et qu'il honore d'une amitié toute particulière. Quant à madame de Soissons, sa majesté ne se montre que faiblement irritée de son audace : c'est un témoignage de jalousie, et l'on n'est jaloux que des faveurs dont on regrette la possession. L'amour-propre du roi tempère son ressentiment contre la surintendante.

Mais un homme que le roi est d'autant plus éloigné de soupçonner qu'il le croit plus attaché à sa personne, c'est M. de Guiche. Il est vrai que celui-ci n'aurait jamais songé à trahir son maître, s'il n'était pas amoureux d'Henriette d'Angleterre, qui conserve un amer souvenir du délaissement de sa majesté. Ainsi, par un jeu bizarre d'intrigue, M. de Guiche, véritable auteur de la lettre, puisque c'est lui qui l'a rédigée en espagnol, s'est vu entraîné à servir le ressentiment d'une infidélité du roi à laquelle le comte doit le cœur de *Madame*. On dit que les murs ont des oreilles : les bosquets en ont aussi ; car ce que je sais de la participation de *Madame* et du comte au complot de la lettre, je l'ai entendu dire à ces amants, à travers une charmille du parc de St-Cloud. Le papier sera mon unique confident : l'orage gronde sur plusieurs têtes ; je ne me pardonnerais pas d'avoir marqué une victime.

Le roi, dans ces menées peu éclaircies malgré tous les soins de Louvois, ne veut point frapper au hasard, de peur d'atteindre des innocents. Il n'eût pas été fâché de trouver madame de Navailles parmi les accusés : sa majesté ne peut oublier la grille des gouttières du Louvre, et je crois que, sur le moindre indice, la duchesse serait punie sans être convaincue.

M. le duc de Créquy, ambassadeur du roi dans l'État romain, est un seigneur d'un caractère difficile ; sa hauteur excessive lui attire souvent de méchantes affaires sur les bras ; voilà ce qui vient de lui arriver à Rome. Ses laquais s'étant avisés de charger des soldats corses l'épée à la main, tandis que ces militaires étaient sous les armes, le ministre, au lieu de punir ses gens, a jugé convenable de leur donner raison. Alors le corps des Corses, offensé, et, dit-on, excité par don *Mario Chigi*, frère du pape Alexandre VII, est venu faire le siège de la maison de l'ambassa-

deur. Le duc, qui rentrait en ce moment, a reçu plusieurs balles dans les panneaux de son carrosse ; un de ses pages est resté mort sur la place ; plusieurs de ses domestiques ont été blessés. Le lendemain, M. de Créquy s'est éloigné de Rome et a fait son rapport.

A la réception de cette dépêche, Louis XIV, furieux, a fait ordonner au nonce de sortir des terres du royaume, lui déclarant que si la réparation que lui doit sa sainteté n'est prompte et entière, des troupes françaises occuperont, au nom du roi de France, le comtat d'Avignon, et que d'autres marcheront contre la capitale du monde chrétien. Nous verrons ce que cette menace produira.

L'hymen porte un bandeau bien plus épais que celui de l'amour ; peut-être ne faut-il pas trop plaindre les maris de leur aveuglement, car ignorer est souvent pour eux une véritable grâce d'en haut. *Monsieur* vivait depuis quelques mois sous le charme de cette ignorance bénigne ; mais je ne sais quel trait de malencontreuse lumière a frappé ses yeux ; l'intelligence de *Madame* et du comte de Guiche n'est plus un mystère pour le cadet de sa majesté. Le prince se serait bien fâché, mais il a craint l'éclat ; l'autorité royale lui a paru un moyen moins dangereux et plus sûr que la colère. Il s'est donc enfermé hier avec le roi, et s'est mis à lui conter sa peine. A la cour, tout est oreilles : les doléances de son altesse ont été entendues ; hier au soir elles étaient l'objet de tous les entretiens. Le plus plaisant de l'aventure, c'est que l'écouteur a suivi, le crayon à la main, la conversation des illustres frères ; cinquante exemplaires de ce dialogue courent aujourd'hui, colportés par les attentifs de ruelles : c'est un document précieux pour mes tablettes ; je le copie.

« Il ne faut vous en prendre qu'à vous, mon frère, a dit le roi ; *Madame* éprouvait une sorte d'éloignement pour M. de Guiche, vous avez exigé qu'elle se rapprochât de lui.

— A la bonne heure, sire, mais je n'ai jamais prétendu qu'elle s'en rapprochât autant.

— Ne savez-vous point que les femmes ne connaissent aucun milieu entre aimer et haïr ; vous n'avez pas voulu que la vôtre exécrât le comte, elle l'adore.

— Votre majesté ne saurait souffrir que l'honneur de la famille royale soit terni...

— Ah ! mon frère ! l'honneur ! l'honneur !... Si son inviolabi-

lité tenait à cela, je vous demande quelle famille pourrait se flatter de le posséder intact ?

— Ainsi, votre avis est que *Madame* peut impunément me faire....

— Ce que tant d'autres sont sans le mériter autant que vous... Car que signifient vos relations intimes avec le chevalier de Lorraine ?... Au moins Henriette suit, en fait de galanterie, les idées reçues, les errements connus, tandis que vous...

— En croirez-vous donc, sire, les causeries calomnieuses ? Votre majesté n'a-t-elle pas admis dans son intimité MM. Cavois, de Vardes, Péguillin ? pourquoi n'en pourrais-je faire de même du chevalier ?

— Distinguons, mon frère ; je cours le cerf avec les gentilshommes que vous venez de nommer ; il est même arrivé quelquefois que je les ai faits les confidents et les témoins de mes galanteries ; mais, ventrebleu ! elles ne se sont jamais adressées à eux.

— J'ignore ce que votre majesté veut dire... *

— Eh ! Philippe, vous me feriez perdre patience à la fin... je veux dire que je ne m'avisai de ma vie de prendre un haut-de-chausses pour une jupe, ni le fumet d'un bouc pour celui d'une chèvre... Brisons là-dessus. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'envoyer M. de Guiche passer une année en Pologne ; je lui en ferai donner l'ordre par son père, le maréchal de Grammont.

— Votre majesté sait que l'absence ne fait souvent qu'exciter les feux de l'amour.

— Que diable exigez-vous donc ? Prétendez-vous que je rende le comte propre à la garde intérieure d'un sérail ?... Ce jeune seigneur sera douze mois absent ; pendant ce temps-là, vous prendrez, si vous êtes sage...

— Quoi donc, sire ?

— Votre parti, mon frère, ou des habitudes qui puissent dispenser *Madame* de chercher ailleurs ce qu'elle ne trouve pas avec vous.

— Seulement deux ans, sire ?

— Non, Philippe.... la moitié ; et c'est bien assez pour que, devenu ce que vous devez être auprès de la charmante Henriette, vous ayez retrouvé le chemin de son cœur. »

Le roi n'a pas voulu en entendre davantage ; mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite au pauvre duc d'Orléans, il a chargé le maréchal de Grammont d'intimer à son fils l'ordre de s'éloigner.

Le comte forme ses équipages ; il partira, dit-on, sous trois jours.

Monsieur n'aurait pas fait exiler son ancien favori, pour être devenu celui de sa femme, si ce gentilhomme n'eût pas été aussi redoutable auprès des dames que le jeune marquis de Villeroy passe pour l'être peu : je ne sais au juste quel genre de mérite manque à ce dernier, mais on en plaisante assez ouvertement à la cour. On y joua dernièrement le ballet d'*Hercule amoureux*, nouvelle production de Benserade, où Villeroy dansait dans un quadrille de *plaisirs*. Or, l'auteur fit lui-même les vers suivants à la suite de la représentation :

La troupe des plaisirs était presque passée,
Alors qu'un jeune objet aimable, tendre et doux,
Comme j'avais sur vous (Villeroy) les yeux et la pensée,
Me vint dire à l'oreille, en me parlant de vous :
Il est assurément le plus joli de tous,
Et c'est en sa faveur que mon âme décide ;
Mais, fiez-vous à moi, me dit-elle, entre nous,
Ce n'est pas un plaisir extrêmement solide.

On vient de jouer sur le théâtre du Palais-Royal une farce portant le titre de *l'Intrigue des carrosses à cinq sous* : cette petite comédie, qu'on attribue à M. Chevalier, est une peinture de ce qui se passe journellement dans des carrosses établis au commencement de cette année, distribués en divers endroits de Paris, et qui portent, moyennant cinq sous par place, six personnes ayant affaire sur le même point. Comme il arrive souvent que nos jeunes seigneurs, qui n'ont, à bien prendre, affaire nulle part, se croient appelés dans la direction que suivent nos jolies fillettes, *les carrosses à cinq sous* deviennent de petits centres de galanterie. M. Chevalier a tiré un parti fort agréable de ce sujet ; il y a dans sa pièce de l'esprit et de la vérité ¹.

Mademoiselle demandait, il y a quelques jours, à M. de Bussy, s'il n'avait pas été malhonnête à elle de refuser la main du roi de Portugal, parce que ce prince est fort mal fait. « Il me semble, a répondu le gentilhomme consulté, que votre altesse royale n'a rien à se reprocher en cela, car si elle n'était pas résolue à se contenter de son mari, elle se soucierait peu comment il serait fait. » Le roi n'en a pas jugé ainsi ; *Mademoiselle* vient d'être

¹ *Nihil novi sub sole*. On voit que l'idée des *omnibus* n'est pas nouvelle. Les carrosses à cinq sous furent établis le 10 mars 1662 ; la pièce vint quelques mois après.

exilée dans sa terre de Saint-Fargeau, pour le refus de cette illustre alliance. Elle se consolera loin de la cour avec le récit de ses scandales, que son conseiller peu chanceux a promis de lui faire passer régulièrement, et en réchant les vers malins que les aventures galantes inspireront au spirituel narrateur.

On s'affligeait de voir flotter l'étendard de l'Angleterre sur les tours de Dunkerque, port important que la politique servile de Mazarin envers Cromwell, plutôt que le malheur des temps, avait abandonné à cette puissance. Ces soldats étrangers qui, du haut des forts, insultaient les habitants dont ils usurpaient la patrie; cette colonie anglaise au milieu d'une ville française, révoltaient l'esprit national, qui parle toujours si haut dans les cœurs bien nés. Nous n'aurons plus à dévorer une telle humiliation; Dunkerque et Mardick sont rendus à la France, moyennant cinq millions, que le nécessaire Charles II a préférés au stérile honneur d'occuper une forteresse que, dans une guerre, ses troupes n'auraient pu défendre longtemps. Le marché est sage de part et d'autre : M. Colbert ne pouvait mieux placer le fruit de ses économies qu'à effacer une tache faite à notre dignité; et Charles, plus pressé de fournir à ses plaisirs que de récompenser les fidèles serviteurs qui l'ont replacé sur le trône, avait besoin de l'argent que la vente de Dunkerque lui fournit. Le contrôleur général, qui, dit-on, eut le premier l'idée du rachat de cette place, a donc fait un emploi très-sensé des cinq millions qu'elle a coûté. Je n'en puis dire autant des huit ou neuf cent mille livres dépensées à l'entrée du roi dans cette ville, conquise avec des boulets d'or. Il n'y avait là, ce me semble, rien de triomphal; une prise de possession à petit bruit eût été plus conséquente que la marche fastueuse de sa majesté à la tête d'une armée que suivaient un monde de courtisans, et cent carrosses remplis de femmes, enlevées des salons de Paris pour embellir la conquête financière du souverain. Ce faste déplacé a fait murmurer le bon public, qui ne paye pas moins aujourd'hui que sous Mazarin; car, à vrai dire, ce n'est point en allégeant les charges que se distingue M. Colbert, c'est en les imposant avec ordre : le peuple est toujours écorché, mais on l'écorche régulièrement.

CHAPITRE IX.

1663.

Caractère de *Mademoiselle*. — Ses souvenirs sur Christine de Suède. — Figure de cette reine; son costume, son humeur, ses habitudes, sa conversation. — Don Quichotte Lafeuillade. — Gloire et pauvreté. — Bussy-Rabutin; son portrait. — Madame de Sévigné au physique et au moral. — Elle prête de l'argent à Bussy. — Modèles des valets fripons de Molière. — Les troupes, leur costume, leur équipement. — Marche du roi en Lorraine. — Mutius Scévola par amour. — Partisans de Fouquet emprisonnés. — Pensions aux gens de lettres et savants étrangers. — Fondation de l'académie de peinture et de sculpture. — *Idem* de celle des inscriptions. — Madame de Montespan en scène. — *L'Impromptu de Versailles*, de Molière. — Petits vers de Benserade sur les demoiselles de la cour qui dansent dans les ballets. — Paris en 1663. — Communications avec la province. — Hôtels-leries. — Costumes de Paris. — Luxe, carrosses, institutions. — Tentatives galantes de madame de Montespan. — *La Critique de l'École des Femmes*, par Molière. — Anecdote. — Partisans pendus en effigie. — La diplomatie et la pendaison. — D'autres partisans sont imposés à des sommes énormes. — Ils demandent comme grâce d'être pendus. — Louis XIV accoucheur.

J'ai passé quinze jours à Saint-Fargeau auprès de *Mademoiselle*; c'est bien la meilleure princesse que l'on puisse rencontrer; peut-être ne trouverait-on rien à reprendre dans son caractère, si elle s'avisait un peu moins rarement de sa dignité. Chez elle, tout le monde est maître, excepté celle qui, seule, devrait être maîtresse : dames de compagnie, officiers, domestiques, tout se met à l'aise à ses côtés, et lui mange dans la main. Le moindre petit page s'arroge le droit de répliquer à ses ordres, quelquefois de lui désobéir. Je ne sais pas au juste à quoi cela tient; l'air de *Mademoiselle* n'est-il point assez imposant, ou ses manières sont-elles trop encourageantes? Quoi qu'il en soit, nos jeunes seigneurs, sans être précisément libres devant cette petite-fille d'un grand roi, s'affranchissent, en général, de la réserve qu'elle devrait leur inspirer. J'ai entendu débiter à son oreille des propos d'une galanterie si claire, que moi, femme, j'ai dû rougir un peu en les écoutant. La conduite de la princesse n'autorise nullement ces licences de conversation : sans doute une demoiselle de trente-six ans n'est plus, aux yeux de la société, une vierge dont il faille craindre d'effaroucher la pudeur naïve; la fleur si fragile nommée virginité doit, à cet âge, tomber effeuillée, si, durant son éclat, une main fortunée

ne l'a pas cueillie. Passé vingt-cinq ans, il n'y a plus de demoiselles : le faible rempart qui séparait leur état de celui des femmes doit s'être anéanti de lui-même lorsqu'il n'a pas été brisé... Cependant il existe toujours dans la condition d'une demoiselle un sous-entendu de pureté auquel les hommes modestes ne peuvent se dispenser de rendre hommage, et voilà ce qu'écludent sans façon les courtisans de son altesse royale. On dirait, au ton que Péguillin et Bussy prennent avec elle, qu'ils n'attendent que la dispersion de sa cour pour se glisser dans son lit.

Mademoiselle d'Orléans m'a beaucoup parlé de Christine de Suède, qu'elle a vue souvent, lors du séjour que cette reine descendue du trône a fait en France : je résume ici, pour mémoire, ce que son altesse m'en a dit ; je peins cette femme extraordinaire comme elle l'a vue.

Christine fit son entrée à Paris montée sur un cheval blanc, et se rendit d'abord à Notre-Dame, où elle communia. Elle avait alors le visage ovale, mais assez plein, les yeux bleus et vifs, le nez aquilin, la bouche assez fraîche. Cette reine était petite, voûtée, presque bossue. Il n'était pas facile de couvrir un pareil défaut ; aussi paraissait-elle moins empressée de le cacher que de déguiser son sexe, dont elle semblait être honteuse. Elle ne s'habillait guère qu'en homme, c'est-à-dire par le haut : ainsi son costume se composait d'un justaucorps ordinairement brodé, et d'une jupe. Elle portait une perruque et un chapeau garni de plumes. Sous cet habit, Christine représentait assez bien un joli garçon : il y avait dans le regard de cette princesse, comme dans l'ensemble de ses traits, un mélange de finesse, de malice et de lubricité. Elle affectait de grossir sa voix, marchait d'un pas libre, et saluait à la manière des hommes. Son geste était très-animé. Les paroles de Christine ne démentaient point l'air masculin qu'elle aimait à prendre : il régnait dans ses entretiens une extrême liberté ; les saillies licencieuses s'y pressaient sans que ni son sexe ni son rang opposassent la moindre digue à ce débordement. Les aventures galantes, les contes les plus lestes assaisonnaient souvent les conversations qu'elle entretenait, et qu'elle amenait promptement à ce point, quel qu'en fût l'objet. Pétrone et Martial étaient ses auteurs favoris ; elle leur empruntait, à toute seconde, quelques-unes de ces réflexions libertines dont ils sont remplis. Non-seulement il était impossible que des femmes réservées entendissent longtems Christine, mais les hommes bien nés ne pouvaient

converser sans honte avec elle : ses causeries de prédilection étaient montées au ton des pages et des mousquetaires.

Avant de communier à Notre-Dame, le jour de son arrivée, la reine de Suède fit appeler l'évêque d'Amiens pour la confesser, dans un cabinet de l'archevêché qu'elle s'était fait ouvrir. Quand ce prélat parut devant elle, elle le regarda fixement et entre deux yeux ; sans doute M. d'Amiens avait vu rarement de semblables pénitentes. Tout le temps que dura la messe elle resta debout, et troubla, par ses questions réitérées, le recueillement des évêques qui l'environnaient. Le lendemain, Christine partit pour Compiègne, où la cour se trouvait. Le roi et *Monsieur* lui furent présentés par le cardinal Mazarin. Après quelques compliments adressés à ces deux princes, la reine leur demanda s'ils avaient des maîtresses ; question à laquelle ils ne répondirent point, tant elle leur sembla singulière de la part d'une reine, et en ce moment.... Mazarin, qui vit leur embarras, détourna avec adresse la conversation.

La souveraine des Ostrogoths, comme l'appelle mademoiselle d'Orléans, se plaisait fort à Compiègne ; elle n'y déplaisait pas moins, particulièrement à la reine mère, qui ne pouvait supporter ni ses manières ni son costume. Un jour que Christine assistait, près d'Anne d'Autriche, à un spectacle de la cour, elle s'était renversée de telle manière sur les gradins où elle se trouvait assise, que ses jambes étaient placées plus haut que son corps. Dans cette position, les gentilshommes assis au-dessous d'elle voyaient clairement ses charmes les plus secrets, et, sur l'avis qu'on lui en donna, l'effrontée ne se hâta nullement d'ôter cette vue aux curieux.

Bientôt les grands officiers de la couronne furent chargés de faire entendre honnêtement à la princesse du Nord qu'elle avait suffisamment prolongé son séjour. Le principal motif du soin qu'on prit de l'éloigner fut l'avis qu'elle s'était initiée aux amours du roi et de mademoiselle Mancini. Elle avait coutume de se placer entre ces jeunes amants ; leur disait qu'elle voulait être leur confidente ; les encourageait à s'aimer avec ardeur, et recommandait au roi d'être heureux ; ajoutant que sa maîtresse avait la promesse des voluptés les plus douces écrite dans les yeux. Anne d'Autriche et le cardinal pensèrent qu'un tel professeur ne devait pas être adjoint aux précepteurs du roi : on devint très-froid avec Christine ; elle fut obligée de quitter la cour.

En passant à Montargis, la fille de Gustave-Adolphe coucha au château, qui appartient à *Mademoiselle*; celle-ci, ayant été prévenue, vint le soir même pour complimenter sa majesté. Elle la trouva couchée dans une chambre qu'habitaient les femmes de service quand la princesse s'arrêtait à Montargis; une petite chandelle brûlait sur la table; le lit n'était qu'à moitié recouvert d'un drap, qui laissait voir une mauvaise couverture verte, toute râpée. La reine avait, au lieu d'un bonnet de nuit, une serviette sur la tête; une chemise fermée resserrait sa gorge; ses bras, que *Mademoiselle* trouva très-blancs, étaient entièrement nus. Son altesse royale eut bientôt l'occasion de voir d'autres parties du corps de Christine que les dames montrent moins volontiers que leurs bras, car l'illustre voyageuse, dans le cours de la conversation, se découvrit plus d'une fois jusqu'aux pieds. *Mademoiselle* était venue avec mesdames de Thianges et de Frontenac, qui n'avaient pas osé d'abord entrer dans la chambre de sa majesté suédoise; mais elle exigea qu'elles fussent introduites, et après qu'elle leur eut dit quelques mots obligeants, l'entretien continua.

— Comment votre majesté a-t-elle trouvé le roi? demanda *Mademoiselle*.

— Fort bien fait, répondit Christine, mais un peu timide, ainsi que son frère.

— C'est un défaut dont les hommes se corrigent assez vite, dit son altesse royale en rougissant un peu.

— Tant mieux, reprit la reine, car rien n'est gauche dans un cavalier comme la rougeur d'une fille.

— Madame, c'est rare en ce pays...

— Les deux princes ont donc été mal conseillés... Cela fait peu d'honneur aux dames de la cour de France; il y aurait eu gloire et profit pour elles à former deux princes aussi jolis.

— Je supplie votre majesté de se rappeler ma condition, *balbutia Mademoiselle* en baissant les yeux...

— Ah! pardon, princesse... C'est juste, le décorum... Belle dame, poursuivit-elle en s'adressant à madame de Thianges, vous devriez m'accompagner à Rome.

— Ce voyage avec votre majesté serait un grand honneur pour moi, répondit la jeune comtesse... Mais mon mari...

— Ah! vous y tenez; quelle bonhomie!... les maris! les maris!... le meilleur n'en vaut rien... Princesse, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

— Votre majesté peut voir que mes refus seraient surabondants, répliqua *Mademoiselle* avec un sourire qu'elle avoue avoir été un peu forcé.

— Et puis avoir des enfants, poursuivait Christine, quelle horrible chose !... Entre nous soit dit, je ne serai jamais assez reconnaissante envers mon médecin Bourdelot, qui m'a délivrée de cette abominable sujétion..... Non, mais ne croyez pas, mesdames, qu'il m'en ait coûté un seul instant de bonheur... Voyez, voyez Bourdelot¹.

— Permettez, madame, répondit la comtesse de Thiangés, que je néglige une telle recette... Le devoir, la religion...

— Oui, oui, reprit la reine en éclatant de rire, tous les grands mots d'usage... Venez à Rome, vous verrez comme les dévotes y concilient les scrupules et le plaisir... C'est le bon pays... et j'y vais. »

Le lendemain, *Mademoiselle*, assistant au départ de Christine, la vit monter en voiture avec Santinely, un gentilhomme suédois, et M. de Leissen, jeune seigneur que Louis XIV lui avait donné pour l'accompagner dans ses voyages... Mais pas une seule femme auprès de cette singulière princesse ; un valet de chambre l'habillait, la déshabillait, la mettait au lit, et, puisqu'il faut tout dire, calmait ses désirs quand l'un de ses favoris ne se trouvait pas là pour y répondre.

Les embrassements d'une femme déplaisaient à Christine au delà de toute expression. « Quelle fureur ont donc les dames, s'écriait-elle souvent, de me baiser toujours le visage ? En vérité, la seule excuse que je trouve à cela, c'est que je ressemble à un homme. » La reine de Suède était venue en France dans le dessein de s'y fixer ; mais ses principes ont tellement choqué toute la cour, que le roi, pour hâter son départ, retardé par l'attente d'une somme d'argent, la lui a fait compter du trésor royal².

J'appris ces jours passés le motif d'un voyage que le duc de La-

¹ Ce Bourdelot revint en France après avoir été le médecin de Christine à Stockholm. Ce fut lui, dit-on, qui favorisa le libertinage de cette princesse, en lui enseignant le secret d'en prévenir les suites. Elle lui donna plus de cent mille écus, et lui obtint un bénéfice en France. Plus les services rendus aux grands sont honteux, plus ils se croient forcés d'en élever la récompense.

² Plus tard, Louis XIV toléra le séjour de cette reine en France ; mais la terrible catastrophe de Monaldeschi, mise récemment sur plusieurs de nos théâtres, obligea le roi à faire sortir Christine du royaume.

feuillade fit, il y a quelques mois, à Madrid : c'est une excellente gasconnade qui mérite d'être notée. Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun et notre ambassadeur en Espagne, eut, l'année dernière, une querelle avec un seigneur espagnol nommé Saint-Anais, par suite de l'affaire du baron de Watteville. Les archevêques ne se battent plus ; mais comme d'Aubusson avait été gravement insulté, il fit venir son frère le duc de Lafeuillade pour soutenir sa querelle contre le fier Castillan. Celui-ci, vieux, cassé, malade, nia tout, ne se battit point, et se moqua du prélat diplomate et du don Quichotte voyageur.

Le roi, charmé cependant de cette prouesse chevaleresque, en complimenta le duc, qui, dans l'esprit de sa majesté, eut la réputation d'un preux sans avoir couru le moindre risque. Le comte de Guiche, forcé de s'éloigner, ne pouvait conserver sa charge de colonel du régiment des gardes ; Louis XIV l'offrit à Lafeuillade. « Trouvez seulement cinquante mille écus, lui dit-il, et je vous » donnerai les quatre cent cinquante mille livres qu'il vous faudra » encore pour le prix de cette charge. » Mais le duc ne put pas même réaliser un écu. Sa majesté s'était mise en avant ; elle compta le tout, et paya six cent mille livres un coup d'épée... dans l'eau. Le nouveau colonel des gardes était si pauvre, au moment de sa promotion, qu'un des chevaux de son carrosse étant mort, il ne put le remplacer que longtemps après.

Le comte de Bussy-Rabutin, mestre de camp général de la cavalerie légère, n'est guère plus riche : ce favori d'Apollon ne sut pas mieux que la plupart de ses confrères se mettre dans les bonnes grâces de Plutus. Mais un autre dieu, un dieu toujours compatissant, vient souvent au secours du poète guerrier : ce dieu-là, c'est l'amour. Avant de dire sous quelle figure il s'offre à son protégé, voyons par quelles qualités aimables ce dernier se met en rapport avec lui. Bussy est d'une taille plus que médiocre ; sa jambe est belle, ses manières ont de la grâce et de l'élégance. De grands yeux remplis d'amour et d'esprit, une bouche agréable, un nez bien fait, une physionomie ouverte, des cheveux blonds, un port élevé, tels sont les traits qui font distinguer partout sa figure, sur laquelle se dessine à sa volonté l'expression d'une malignité enjouée, ou celle d'une douceur charmante. Dans l'esprit du comte de Bussy, la force des pensées se mêle à la délicatesse des perceptions et à la galté. Il eut toujours l'art d'aiguiser un trait :

mais, depuis quelques années, les injustices dont il a été l'objet¹, après de longs et fidèles services; la réussite, à toute heure reproduite, de l'intrigue ou de la médiocrité; les récompenses accordées aux plates adulations, celles refusées au mérite réel, et tant d'autres abus révoltants, ont aigri l'humeur de cet écrivain, qui, d'abord malin sans amertume, est devenu critique jusqu'à la méchanceté. Sorti de la sphère du ridicule, Bussy redevient ami sûr, chaud et serviable. Au près des femmes, sa galanterie est polie, décente, discrète autant qu'empressée; et sa tendresse, lors même qu'elle a été heureuse, ne cesse jamais d'être prudente et mesurée. Si j'ajoute que le comte est brave, généreux sans ostentation, on sera peu surpris qu'il ait fait naître un doux sentiment dans le cœur de l'une des femmes les plus aimables de notre époque, madame la marquise de Sévigné, sa cousine; et j'ai nommé l'amour charitable qui se plaît à secourir le mestre de camp général de sa bourse comme du trésor de ses charmes.

Il est impossible d'être laide avec plus de charme que n'est madame de Sévigné; chacun de ses traits défectueux contribue à faire la figure la plus agréable du monde. Son teint est d'une médiocre blancheur; ses yeux sont petits; sa bouche est plate, son nez court, son front bombé. Eh bien! tout cela s'accorde de telle sorte, se combine de telle manière, contribue avec une telle mesure au jeu de physionomie le plus séduisant, qu'il faut un long examen pour découvrir que madame de Sévigné n'est point jolie. Cette dame a la taille haute, mais peu gracieuse; sa jambe est parfaite; il n'en est pas de même de sa gorge et de ses bras, dont la coupe n'est point heureuse ni l'embonpoint satisfaisant. Madame de Sévigné possède de beaux cheveux blonds, dont elle prend beaucoup de soin, et qui contribuent singulièrement à l'effet enchanteur de sa physionomie.

Mais c'est par les qualités de l'esprit que la cousine de Bussy l'emporte sur toutes les femmes de la cour, et leur dispute tous les cœurs, quoiqu'elle ait près de trente-sept ans. Le caractère particulier de sa conversation comme de son style est le badinage. Elle a trouvé l'art de dire plaisamment les choses les plus graves, les plus austères, les plus tristes, et pourtant elle les peint toujours de manière à les faire reconnaître, voir, je dirais presque

¹ C'était un brave officier, quoique M. de Turenne ait fait de lui cet éloge burlesque :
« Bussy est, pour la chanson, le meilleur officier de l'armée. »

toucher. Tout se plie au naturel de cette femme spirituelle; rien ne jure dans ses narrations. Elle sait y encadrer les sujets qui semblent s'y prêter le moins; son tact délicat leur communique cette teinte heureuse, ce principe de vie peut-être trop uniformément vif et enjoué, mais jamais monotone, jamais ennuyeux. Dans ses entretiens, madame de Sévigné aime à se laisser conduire sur le terrain d'une galanterie piquante et même libre; elle veut toutefois que les saillies en soient enveloppées d'une allégorie qui les voile sans les couvrir. Il est rare que, dans ce genre de conversation, elle n'aille pas au delà de qui que ce soit, et ses petits yeux lancent alors de véritables éclairs, que l'on croit à tort, dit-on, allumés par un tempérament impérieux. S'il faut s'en rapporter aux assertions de feu le marquis de Sévigné, sa femme est froide et sans passions : le dire d'un mari sur pareille matière est peu concluant; mais l'opinion assez générale est que, de fait, madame de Sévigné était fidèle au sien. Un seigneur, qui fut dans l'intimité de ce ménage, me disait l'autre jour : « Si l'on s'en rapporte aux actions de la marquise, je crois que la foi conjugale » n'a point été violée; si l'on regarde l'intention, c'est autre » chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est » tiré d'affaire devant les hommes; mais je le tiens cocu devant » Dieu. » Cette dernière partie du jugement porté par mon gentilhomme laisse une grande latitude aux interprétations, surtout quand il est facile de se convaincre que madame de Sévigné aime beaucoup les hommes, et que, parmi ceux-ci, elle préfère un amant à un ami. Le grand art de cette dame ne serait-il pas de sauver les apparences? je suis tentée de le croire, lorsque je la vois choisir de préférence la société de quatre ou cinq prudes, s'appliquer à fermer les yeux sur ce qu'elles font, et se contenter de l'apparence de réserve qu'elles affichent.

Quant à Bussy, c'est un cousin, un proche parent; l'intimité est toute naturelle : il y aurait de la maladresse à la cacher. Cependant les observateurs minutieux, qui savent que madame de Sévigné est intéressée, s'étonnent de lui voir prêter de l'argent au comte : ils en concluent que cette obligeance de la marquise n'est pas suffisamment justifiée par la parenté.

C'est à ce paciole de famille que le mestre de camp général vient encore de puiser pour faire ses équipages, et se mettre en état d'aller au siège de Marsal, que le roi parle d'entreprendre en personne. Ce recours était d'autant plus nécessaire au cousin,

qu'il fut volé dernièrement par une espèce de gentilhomme qu'il avait placé près de lui dans une position voisine de la domesticité. « Ce garçon, d'ailleurs fort honnête, me disait hier Bussy, est » adonné à tous les vices, et le vol lui est aussi familier que le » boire et le manger. » Les valets de ce caractère sont, par malheur, très-communs aujourd'hui ; ce sont ceux qui vous servent le mieux, et je tiens de Molière lui-même qu'il emprunta de ces mœurs domestiques l'idée de ses valets fripons.

Je viens de voir défilér sous mes croisées une partie des troupes qui se rendent en Lorraine ; la tenue des corps ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite ; depuis deux ans que l'on s'occupe de donner une organisation régulière à l'armée, il me semble qu'on devrait avoir fait davantage. Ce sont toujours des réunions d'hommes couverts d'habits de toutes couleurs, et encore bien mal armés, bien mal équipés. C'est pitié de voir chaque soldat porter à sa bandoulière les charges de son mousquet, suspendues de distance en distance, et exposées aux injures du temps. Ne pourrait-on pas surtout former ces charges d'une poudre assez fine pour dispenser le fantassin de puiser son amorce dans l'étui nommé *pulverin* qu'il porte suspendu d'un autre côté?... Cela doit ralentir les feux, et leur vivacité est à la guerre un des principaux moyens de succès.

Le roi va se rendre en Lorraine ; mais c'est le maréchal de La Ferté qui doit faire le siège de Marsal. Quel est le but de cette campagne ? Je ne le crois pas clairement déterminé. Bussy pense qu'il s'agit seulement de s'assurer du duc Charles, dont l'inconstance politique est connue. En pensant à cette légèreté de caractère, je me rappelle assez naturellement un trait de ce prince, qui annonçait plus de ténacité dans ses déterminations. Il était devenu éperdument amoureux de la fille d'un bourgmestre de Bruxelles, qu'il ne pouvait voir qu'avec une extrême difficulté, tant les parents de cette demoiselle la surveillaient de près. Il la rencontra un jour dans un bal ; la mère de cette jeune personne était près d'elle, et ce fut en vain que le duc pria la dame de lui permettre d'entretenir un instant sa fille en présence de toute la compagnie. Son altesse offrit alors de ne parler à celle qu'il aimait qu'autant de temps qu'il pourrait tenir un charbon ardent à la main : cette condition parut si forte à la mère qu'elle y souscrivit. Charles se retira à l'écart avec la demoiselle, prit le charbon

allumé, et commença l'entretien. Il dura si longtemps, que la dame se décida à l'interrompre... Le charbon était éteint. Il fallait qu'il y eût dans le Scévola moderne une grande chaleur de sentiment ou une étrange constance, pour qu'il ait pu se rendre supérieur à la souffrance qu'avait dû lui faire éprouver le feu qu'il tenait.

On conduisit dernièrement à la Bastille M. de Guénégaud, trésorier de l'épargne; on y a mené aussi le nommé Edmond Coquier, domestique de M. Fouquet, ainsi que les sieurs Élie Blanchard et Pradier. Ils sont tous emprisonnés comme partisans de l'ancien surintendant; Coquier tenait, dit-on, une imprimerie clandestine où l'on imprimait un mémoire intitulé : *Réponse à la réplique du chevalier Talon*.

Tandis que M. Colbert suit avec ardeur la trace des dilapidations de son prédécesseur, le roi se livre à de plus nobles générosités : sa majesté accorde en ce moment des gratifications et des pensions à un grand nombre de savants, d'écrivains et d'artistes français et étrangers¹. Il y a dans cette mesure de la véritable grandeur et de l'ostentation : les sciences, les lettres et les beaux-arts honorent les nations; ils agrandissent le foyer de leur gloire, ils contribuent à les faire respecter; leur accorder des encouragements est donc un des premiers devoirs du prince. Mais s'il doit récompenser, chez lui, les efforts du génie, ce ne peut être avec la même légitimité de vues qu'il répand ses bienfaits au dehors. Les hommes célèbres des autres pays, qu'il appelle au partage des trésors que lui confient ses peuples, ont leurs princes; c'est à eux qu'il appartient de les encourager. Devancer la justice ou la munificence de ces derniers, en versant un or étranger dans leurs États, n'est-ce pas accuser leur règne? n'est-ce pas faire une injure gratuite à ces souverains? et ne doit-on pas croire que le monarque qui étend ainsi ses largesses au delà des contrées soumises à son pouvoir ne veut qu'augmenter le nombre des trompettes de sa renommée?

¹ Parmi les Français qui eurent part aux bienfaits du roi, il faut nommer *Racine*, *Quinault*, *Fléchier*, *Chapelain* et *Cotin*. Boileau fut alors oublié : il n'avait encore composé que des satires, et ce genre de poésie est rarement récompensé dans les cours. Ce poète fut comblé de biens et d'honneurs dès qu'il devint flatteur.

En pays étranger, Louis XIV fit des dons considérables au bibliothécaire du Vatican, *Atlazzi*; au comte de *Gratiani*, secrétaire d'État du duc de Modène; à *Fossius*, historiographe des Provinces-Unies, à *Huyghens*, célèbre mathématicien hollandais, etc., etc.

Le roi vient de fonder une académie de peinture et de sculpture, en même temps qu'une académie des inscriptions. Une distinction à peu près semblable à celle que je viens de faire ressort de cette double fondation : la première de ces compagnies profitera aux arts ; la seconde n'est qu'une société rétribuée de flatteurs : ses travaux se borneront à multiplier les éloges presque toujours menteurs des grands, et à laisser à nos neveux des témoignages, gravés sur le marbre ou le bronze, de notre déplorable servilité.

On a célébré dernièrement, en grande pompe, le mariage de mademoiselle Athénaïs de Mortemart avec M. le marquis de Montespan. La nouvelle mariée a de la beauté ; mais on lui trouve trop d'audace pour une femme de vingt-deux ans. Les malignes langues répandent, sans beaucoup de ménagement, le bruit que le marquis arrive un peu tard au refuge de la pudeur de cette belle, où M. de Frontenac l'avait devancé. Quoi qu'il en soit, madame de Montespan est attachée à la cour de *Madame*, et se pique d'une pruderie qui pourrait bien être affectée. Elle disait hier devant moi, en parlant du commerce de mademoiselle de La Vallière avec le roi : *Si pareil malheur m'arrivait, je n'oserais plus me montrer dans le monde.*

C'est une bien petite comédie que l'*Impromptu de Versailles*, qu'on joue maintenant sur le théâtre du Palais-Royal, ou plutôt ce n'est qu'une satire spirituelle dirigée par Molière contre le poète Boursault, pour répondre à une pièce du même genre, le *Portrait du peintre*. Le public ne prend pas un grand intérêt à ces querelles d'amour-propre entre beaux esprits ; tout au plus goûte-t-il quelques jolis vers semés dans ces manifestes rimés, et c'est tout ce qu'on a bien voulu applaudir en écoutant l'ouvrage nouveau.

Cette fois, les ballets de Benserade auront l'avantage sur la nouveauté du Palais-Royal. L'auteur ne se borne pas à faire danser les jolies femmes de la cour, il compose encore des madrigaux *observateurs* sur celles qui ont dansé, et le sel érotique n'y est pas toujours admis avec mesure. Voici des vers adressés à mademoiselle de Sévigné, et qui n'ont pas plu à sa mère, quoiqu'elle aime assez la plaisanterie. Il faut, pour l'intelligence de ce quatrain, dire que la jeune personne avait figuré en *amazone* dans un ballet donné le mois dernier à Vincennes.

Belle et jeune guerrière, une preuve assez bonne
Qu'on suit d'une amazone et la règle et les vœux,

C'est qu'on n'a qu'un teton... Je crois, Dieu me pardonne,
Que vous en avez déjà deux.

Il ne faut pas s'effaroucher de ces rimes passablement libres ; Benserade s'est beaucoup amendé depuis deux ans ; je vais le prouver par deux exemples. En 1661, il chantait ainsi mademoiselle Mancini, qui avait représenté une muse dans le ballet des *Saisons* :

Cette petite muse, en charmes, en attraits,
N'est à pas une inférieure ;
Aussi pas une, jamais,
N'eut l'esprit et le sein formés de si bonne heure.

Un an plus tôt, notre poète lyrique célébrait le mariage du roi par cette singulière et assez claire allusion :

Dans l'un éclate une amoureuse ardeur,
Dans l'autre brille une extrême pudeur.
Telle parut, en sa grâce infinie,
La patiente et belle Iphigénie,
Sous le couteau du sacrificateur,
Qu'elle souffrit pourtant de moins bon cœur.

J'ajouterai que Benserade ne met point du tout de mystère à de semblables vers, et qu'il les adresse, sans façon, aux jeunes personnes pour lesquelles il les a faits, dans la conviction où il est que rien ne nous plaît comme les écrits propres à exciter nos sens. Dirai-je qu'il a tort ? en vérité, je n'ose ; car les vers sont enfants de nos mœurs : les poètes, pour qui le succès est le premier bien, renonceraient bientôt à leur tâche, s'ils s'apercevaient qu'elle nous déplaît.... Me voilà forcée d'en conclure que Benserade a quelquefois raison.

M. Colbert a soumis au roi, à son retour de la Lorraine, des projets d'embellissement pour la ville de Paris. Il y a beaucoup à faire ; rien de plus sombre, de plus sale, de plus malsain que cette capitale dans son état actuel, et nulle n'est aussi pauvre d'édifices. Vis-à-vis le château des Tuileries, l'œil est attristé par un vilain pont de bois. Les rues sont mal bâties, étroites, obscures, fangeuses, à peine éclairées au moyen de quelques lanternes allumées par les marchands ou les bourgeois, et qu'éteignent presque aussitôt les malfaiteurs ou les galants. On voit encore, au coin d'un grand nombre de rues, ces lourdes chaînes qui, pendant la ligue et la fronde, servirent aux barricades ; souvenirs déplorables d'une suite de malheurs contre le retour desquels nous avons l'air de nous prémunir. La malpropreté de la ville est telle, que,

même l'été, les hommes ne peuvent sortir autrement qu'en bottes, et que les femmes d'une certaine distinction ne sauraient faire à pied cent pas hors de leurs maisons. L'air qu'on respire à Paris est constamment chargé de miasmes insalubres; chaque matin, les ustensiles de cuivre jaune sont couverts d'une couche épaisse de vert-de-gris. Mais c'est particulièrement à la sûreté des habitants qu'il faudrait enfin songer. Dès huit heures du soir, les voleurs, circulant avec une entière impunité, enlèvent les manteaux, coupent les bourses, battent les passants, et les assassinent s'ils résistent. Ailleurs, des libertins sortant du cabaret ou d'un lieu plus honteux insultent les femmes attardées, après les avoir arrachées du bras des hommes qui les conduisent. Souvent, hélas! le mari ne ressaisit son épouse que polluée par les caresses de ces nocturnes aventuriers, dont le faible guet ne peut entreprendre d'arrêter les obscènes attentats sans être battu. S'il n'est pas d'entreprendre que ne favorise l'obscurité dont la capitale est enveloppée, à l'heure où ses habitants sont encore retenus hors de leur domicile par les affaires ou le plaisir, c'est bien pis lorsque la nuit est plus avancée : alors les bandits escaladent les fenêtres, crochettent les portes des boutiques, en font sauter les volets, et pillent tout ce qui tombe sous leur main. Les amoureux, autre espèce de filous non moins redoutables, franchissent également, ici les murs d'un monastère, plus loin un balcon, auquel la main complaisante d'une beauté résignée au larcin attacha l'échelle de corde qui doit le favoriser. Près de là, des spadassins attaquent un homme désarmé, ou se défendant seul contre trois ou quatre assassins soudoyés. Enfin on entend, dans tous les coins de la ville, le sifflet des voleurs, le cliquetis des épées, les vociférations des gens ivres, les plaintes des malheureux qu'on assassine, les cris de ceux qui demandent du secours; mélange lugubre que perce de temps en temps la voix crierde de quelques marchands, témoins impassibles et peut-être complices des intrigues, des vols, sinon des assassinats.

Si je porte mon examen hors de Paris, je ne trouve aucune facilité pour les communications : quelques carrosses publics, qui vont aux principales villes du royaume¹, sont d'une insupportable lenteur ; ils mettent, par exemple, trois jours pour aller à Rouen, dix pour se rendre à Lyon. Les hôtelleries n'offrent aucune res-

¹ Les premières voitures publiques qu'on vit en France furent établies sous Charles IX.

source : on risque de faire très-mauvaise chère, si l'on n'apporte des vivres en y entrant ; et lorsque les voyageurs doivent coucher en route, il faut qu'ils fassent porter leurs lits sur des chevaux de bât.

Il n'y a, même dans la capitale, de luxe et d'éclat que parmi la noblesse ; les bourgeois sont mal vêtus ; leur costume appartient au siècle passé. Chaque profession est encore distinguée par un habit particulier, et les marchands s'affublent toujours, dans leur comptoir, d'une espèce de jaquette ressemblant à un jupon court. M. Colbert sentira que de semblables distinctions ne peuvent être tolérées chez une nation qu'on doit montrer forte, qui a besoin de paraître unie pour réaliser cet aspect de grandeur que le souverain veut imprimer à son règne. La cour resplendit d'or et de pierreries ; le nombre des carrosses bourgeois, qui n'était, en 1658, que de trois cent vingt, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille¹ ; nous avons des académies, des spectacles, des carrousels, des poètes flatteurs bien payés. Mais ce faste de dehors et d'institutions n'est que l'ornement de l'édifice social ; l'aisance, la prospérité des classes qui travaillent et payent les impôts, voilà la base solide du monument. Or, ici tout est à faire... Quand s'occupera-t-on de fonder la gloire de Louis XIV sur ces améliorations, sans lesquelles l'éclat de son règne ne sera qu'un beau masque cachant la misère et le malheur ?

La pruderie proclamée si haut par madame de Montespan commence, disent les observateurs attentifs, à se démentir singulièrement. Si leurs remarques sont exactes, cette belle dame a tendu ses lacs pour s'emparer du cœur de *Monsieur*. Celui-ci, d'après le même dire, sourit très-agréablement à la marquise, et paraît lui laisser croire que ses agaceries ne seront point infructueuses. Mais d'autres causeurs assurent que le duc d'Orléans ne peut aimer véritablement que le chevalier de Lorraine ; que les mines faites à madame de Montespan ne sont qu'un leurre tendant à faire croire que son altesse n'est pas insensible aux charmes du beau sexe ; mais que la réalité est tout entière consacrée au favori... Oh ! les vilains exemples venus d'Italie !

Hier M. le prince assistait à une représentation de *la Critique*

¹ Il y avait déjà, indépendamment de ces voitures, beaucoup de carrosses de remise et de place : l'usage des premiers date de 1650 ; celui des derniers, de 1637.

de l'École des femmes; critique faite par Molière lui-même, et qui conséquemment ne doit pas renfermer de grandes méchancetés. Un spectateur du parterre, qui apparemment trouvait la dose de malice trop légère, sifflait à toute outrance la pièce, sans respect pour la présence du grand Condé. Quelqu'un dit à son altesse qu'elle devrait peut-être imposer silence à ce cabaleur. « Je m'en » garderai parbleu bien, répondit le vainqueur de Rocroi; écoutez le récit de ce qui m'arriva dans cette même loge, lorsque je » revins du siège de cette malheureuse place de *Lérída*, dont je » n'avais pu m'emparer. On donnait la première représentation » d'une comédie dont je protégeais l'auteur; j'avais fait parler » beaucoup en sa faveur, mais l'ouvrage n'en fut pas moins mal » accueilli par le public. Ayant aperçu, au milieu d'un groupe de » spectateurs du parterre, un quidam qui me paraissait donner » l'exemple des sifflets, je dis, en désignant cet homme du doigt : » Qu'on me prenne celui-là ! A ces mots, mon coquin se retourne » fièrement vers moi, et me crie : *Grand faiseur de sièges, on ne » me prend point; je m'appelle Lérída...* Aussitôt il fend la » foule, qui se prête à son évasion, sort du parterre et disparaît. » La leçon était verte; je ne veux pas m'en attirer une pareille. »

On pendit dernièrement en effigie plusieurs des partisans impliqués dans l'affaire de M. Fouquet; Gourville était du nombre. Jamais on n'a vu rien d'aussi étrange que ce qui se passe à l'égard de ce financier, retiré maintenant dans les Pays-Bas. Tandis qu'on le pend en France, lui, porteur des pleins pouvoirs de M. de Lionne et même du roi, traite, au nom de sa majesté, avec la Hollande, et avec quelques princes de l'Allemagne. Louis XIV riait aux éclats, ce matin à son lever, de cet amalgame curieux de confiance diplomatique et de pendaison : « Vous le » voyez, monsieur, ajoutait-il en s'adressant à son ministre des » affaires étrangères, la politique et la friponnerie vont très-bien » ensemble, et l'on pourrait quelquefois payer indistinctement » un diplomate par des honneurs ou par la potence... » Et le roi recommençait à rire.

Revenons aux partisans. La chambre de l'Arsenal, informée que quelques-uns d'entre eux, restés en France, étaient disposés à rendre gorge, les a taxés à de si fortes sommes, que le paiement en est impossible : il en est auxquels on demande six, sept, huit, et jusqu'à dix millions. Soit mauvaise volonté, soit impossibilité de satisfaire à une telle charge, plusieurs de ces messieurs sollicitent

instamment la grâce d'être pendus... en peinture, et se cachent le mieux qu'ils peuvent, de peur qu'on ne se contente pas de leur portrait.

Nous avons à la cour du fruit nouveau, mais du fruit défendu, de celui que le malin fit manger à la première femme. Le roi, plus paré que de coutume, était, il y a trois jours, avec mademoiselle de La Vallière; sa majesté se préparait à l'une de ces douces prises de possession auxquelles, créatures résignées et soumises, nous nous prêtons souvent trop volontiers... Tout à coup l'effet d'une semblable cause, exercée il y a neuf mois, s'annonça de telle manière que le prince dut suspendre sa galante tentative. Les choses allèrent si vite, qu'en peu d'instants Louis XIV se trouva dans la plus embarrassante de toutes les positions. Il appela du monde par la croisée, et ordonna de faire venir en toute hâte madame de Montausier, madame de Choisi, ou n'importe qui, pourvu que ce fût une femme. On courut en même temps chercher l'accoucheuse; car le roi n'avait pas voulu que sa maîtresse songeât à recevoir les soins d'un homme de l'art, craignant sans doute que l'autel auquel sacrifiait son royal amour ne fût livré à de profanes regards. Une nuée de dames serviables arriva, mais trop tard pour empêcher qu'une veste brodée de perles et de pierreries ne fût inondée des marques de l'événement. On trouva sa majesté tout en eau, soutenant de son mieux La Vallière, qui, cramponnée au cou de son amant, déchirait, dans ses crispations, un collet de mille écus... Bientôt la jeune mère eut une douleur violente, que suivit un long évanouissement; on la crut morte... « Au nom » de Dieu! s'écria le roi fondant en larmes, rendez-la-moi et prenez tout ce que j'ai. » Ce tendre monarque était à genoux au pied du lit, pâle, défait, immobile, et poussant, de temps à autre, des cris lamentables qui arrachaient des pleurs aux dames et aux médecins, que sa majesté avait, en désespoir de cause, ordonné de faire venir. Enfin, le résultat de ces longues douleurs parut: ce fut un petit garçon qui entra dans la noble famille de Henri IV... par la porte bâtarde¹.

¹ Louis de Bourbon, né le 27 décembre 1662, mort le 12 juillet 1686.

CHAPITRE X.

1664.

Disgrâce de Brienne. — Un ministre composant des cantiques. — L'épouse éplorée. — C'est le crédit de son mari qu'elle pleure. — La femme trop savante. — Explication à cet égard. — Étiquette. — Lever du roi, robe de chambre, haut-de-chausses, la chemise. — Le cravatier; ses fonctions. — Le roi esclave du cérémonial. — Lever de la reine, ses bas, ses jarrettières; pudeur de Marie-Thérèse. — La chemise et la jupe. — La reine lacée par des hommes. — Scrupules de Marie-Thérèse sur cet usage. — Louis XIV maintient le droit qu'ont ces hommes d'admirer les charmes de sa majesté. — La dame d'atours; ses attributions. — Pensons des gens de lettres. — Années de quinze mois; vers à ce sujet. — Le roi refuse une pension à Bussy; pourquoi. — Sa majesté lui accorde une *casaque bleue*. — Bon mot de *Madame*. — État civil de Paris. — Notes plaisantes trouvées sur les registres de Saint-Paul. — Travaux de Versailles. — *Fêtes de l'île enchantée*. — Racine; son avis sur ces fêtes. — Musique de Lully. — *La Princesse d'Elide* et *le Mariage forcé*, de Molière. — Le comte de Grammont a fourni le sujet de cette dernière pièce. — Sa conduite pendant la représentation. — Trois premiers actes du *Tartufe*. — Cette comédie est défendue. — Remontrances très-rudes de Colbert au roi. — Scène à cet égard entre le monarque et le ministre. — Entrée du cardinal Chigi à Paris. — Réparations serviles de la cour de Rome. — M. de Créquy triomphe du légat. — Celui-ci triomphe de M. de Créquy. — *Contes de La Fontaine*. — Comment Ninon les appelle. — Générosité du roi envers M. de la Rochefoucauld. — Une dame mère à l'âge de cinq ans. — Le Maure pourfendu. — Jalousie du roi. — Explication. — La Guillotière. — Lafeuillade à Saint-Gothard, et sa harangue. — *La Thébaïde* de Racine. — *Othon*, de Corneille. — Jugement de Despréaux sur cet ouvrage. — Arrêt contre Fouquet. — Vers sur ce sujet. — Sort du surintendant.

Ce pauvre comte de Brienne, à qui je dus plus d'une bonne nouvelle de la cour galante, s'est fait disgracier, sans qu'on sache au juste pourquoi. Les uns attribuent son renvoi à des gains trop illicites au jeu; d'autres prétendent que ses appétits amoureux s'éloignaient trop souvent de la voie que l'équitable Providence indiqua pour le bonheur égal des deux moitiés du genre humain. J'aimais beaucoup le comte; mais il faut être juste avant tout, et ne pas soutenir les gens qui détournent les choses de leur destination. Brienne avait d'abord été exilé à une terre fort éloignée de Paris; mais, à la sollicitation de sa femme, née Henriette de Bouthillier, il lui fut permis de venir à Saint-Denis, où, par manière d'occupation, le pauvre secrétaire d'État dépossédé s'est fait dévot. Là, sous la direction du père Heineuve, il apprend à connaître Dieu, qui, selon ce religieux, *n'est guère connu*

à la cour. Pendant les loisirs que lui laisse la prière, le comte compose, pour l'usage des carmélites du lieu, de petits cantiques de dévotion sur des airs du monde; c'est un passe-temps assez gentil pour un ancien ministre, et cela ne peut manquer de lui profiter.

Tandis que Brienne s'occupe d'une si louable façon, la comtesse, sa langoureuse épouse, continue de travailler au rappel de son mari. La pauvre dame est inconsolable : dernièrement un de ses laquais, envoyé au comte, lui dit « que madame répandait, » chaque nuit, des larmes avec une si grande abondance, que les » draps de son lit en étaient tout trempés, et que les mouchoirs » ne pouvaient lui suffire. » Quelle tendresse, bon Dieu ! Mais, malgré le sincère désir que j'aurais de maintenir un fait si honorable pour mon sexe, il faut dire la vérité ; l'amour de madame de Brienne, aujourd'hui si larmoyant.... c'est la charge de secrétaire d'État qui en est l'objet... Quant aux affections conjugales de cette beauté sensible, en voici des nouvelles.

Après une querelle assez vive, survenue il y a cinq ou six ans chez le couple Brienne, il y eut un accommodement, et l'on sait quels points heureux de contact le ciel mit entre nous et les hommes pour sceller une réconciliation. Emportée par le désir de prouver toute la sincérité de son retour, la comtesse se livra, dans cette circonstance, à des formules de tendresse recherchées, et inconnues du comte.

« Oh ! oh ! ma mie, qui vous a rendu si savante ?.... lui dit-il avec surprise.

— Personne assurément... c'est un instinct de tendresse qui...

— A d'autres, madame ; ces subtilités-là ne s'apprennent pas d'elles-mêmes, et vous nieriez en vain que vous avez un professeur... Je m'en doutais, et je veux le connaître... Nommez-le, ou craignez ma colère....

— Eh bien ! monsieur, oui, je le nommerai, et vous ne pourrez accuser que vos dédains, vos infidélités...

— Et cet amant, c'est...

— M. de Lagarde.

— Le malheureux ! lui que je croyais mon ami... De ce pas je cours...

— Arrêtez, ce n'est pas lui, mais M. de Lussan.

— Si vous ne mentez pas encore, ce gentilhomme aura, avant une heure, la lame de mon épée dans le cœur.

— Y pensez-vous, monsieur ? une famille dont le crédit peut vous perdre... D'ailleurs j'avouerai que M. de Luxembourg...

— Je n'y tiens plus... et ce bossu me le payera cher.

— Gardez-vous bien de vous faire une méchante affaire avec un homme si puissant... et sachez enfin que le duc de Caudale...

— Morbleu ! madame, cesserez-vous d'éprouver ma patience, et saurai-je enfin lequel de ces messieurs a tant fait pour votre éducation ?... Voyons, qui dois-je en remercier ? est-ce M. de La-garde, ou M. de Lussan, ou Luxembourg, ou le duc ?

— Eh bien ! monsieur, ce sont tous les quatre. »

Ce ne fut pas de la colère que ce dernier mot produisit, mais une véritable stupéfaction. « A merveille ! madame, reprit Brienne après un assez long silence ; j'ai ce que je mérite, ce que je me suis attiré par la sotte persistance de mes interrogations... Bien m'en a pris de m'arrêter ; un peu plus tard, vous m'auriez sans doute répondu : Ce sont tous les vingt. »

Le roi devient véritablement esclave de l'étiquette : elle enlace tous les instants de sa vie ; jamais on ne vit à la cour un cérémonial aussi scrupuleux. Si c'est à ce prix que les souverains acquièrent la grandeur, je les plains ; ils obéissent plus que le dernier de leurs sujets. Un de mes parents, gentilhomme de la chambre, m'expliquait ce matin quelques singularités du lever de leurs majestés ; on les croirait empruntées de nos vieux contes de chevalerie.

Quand le roi sort de son lit, le grand chambellan ou le premier gentilhomme doit être là pour lui mettre sa robe de chambre, tandis que le premier valet de chambre la soutient. Sa majesté *peut*, seule, passer son haut-de-chausses ; mais il appartient inévitablement à un grand officier d'attacher les jarrettières. Plus tard, le roi ayant reçu sa chemise, le premier valet de chambre présente la manche droite ; le premier valet de la garde-robe aide à passer la manche gauche. Les grands dignitaires de la couronne n'ont, en ce moment, aucune part à la toilette du prince ; mais ils tiennent à honneur d'y assister, et celui de ces personnages éminents qui manquerait trois jours de suite à la *chemise* serait soupçonné d'être en disgrâce. Le cravatier, par le devoir de sa charge, arrange le col du roi : le soin d'attacher la cravate entre dans les attributions du maître de la garde-robe ; mais si le cra-

vatier ne la jugeait pas bien mise, il pourrait y toucher, et même la remettre, après s'être assuré, toutefois, qu'aucun officier supérieur de la chambre ne se trouve présent.

Si quelque fantaisie inaccoutumée, le désir de faire une promenade matinale, ou tout autre motif imprévu, portait sa majesté à sortir de son lit sans que les témoins obligés de son lever y fussent, le prince ne prendrait *cette licence* qu'avec l'inquiétude d'attenter aux *droits* de ses hauts courtisans : ainsi le veut l'étiquette, souveraine du souverain.

Au lever de la reine, la première femme de chambre passe les bas de sa majesté ; mais Marie-Thérèse s'est effarouchée de l'*obligation* où les reines ont été jusqu'ici de montrer à moitié leurs cuisses pour laisser nouer leurs jarretières : la pudique princesse les attache elle-même, en se retournant ; sa dame d'atours se contente de les lui présenter, ainsi que la chemise et la jupe, après avoir reçu le tout des mains de la première femme de chambre. Notre jeune souveraine aurait bien voulu se dispenser aussi de se faire lacer par des hommes ¹, selon les us et coutumes de la cour ; mais l'innovation qu'elle se proposait avait une telle importance, qu'elle n'a pas cru devoir en prendre sur elle la responsabilité ; le roi a été consulté. Pour cette fois, le désir modeste de la réclamante n'a point été satisfait. Son auguste époux a répondu que le droit de lacer la reine appartenait à la charge de son tailleur ou à celles de ses valets de garde-robe ; que ces charges se payaient, et qu'il n'entrerait point dans ses vues d'en altérer les prérogatives. Vainement Marie-Thérèse a-t-elle représenté qu'on pouvait trouver au moins fort bizarre que, par respect pour les bénéfices d'un emploi de la chambre, une reine fût obligée de montrer sa gorge à des hommes, quelquefois à des libertins, qui, sous prétexte de maladresse, se plaisaient à prolonger cette vue, qu'il convenait au roi d'appeler une de leurs *prérogatives*. Cette remarque un peu piquante n'a produit aucun effet ; le grand conservateur de l'étiquette a tenu bon, prétendant que, même dans le monde, la gorge des dames se produit à peu de chose près à nu, et que pour ce qu'un valet peut en voir de plus en lançant sa majesté, ce n'est réellement pas la peine d'en parler.

¹ Le tailleur de la reine lacerait sa majesté, ce qui était conforme à l'usage du temps. Les femmes n'avaient point alors de couturières, mais des tailleurs, qui faisaient leurs robes, leurs corsets, et les essayaient. Cet usage a souvent donné lieu à des intrigues galantes, où des amants se substituaient aux tailleurs.

La dame d'atours peut coiffer et décoiffer la reine en tout ou en partie; elle peut même la peigner; mais ce dernier devoir est ordinairement rempli par la première femme de chambre, dont la faveur augmente souvent en proportion de la légèreté de sa main. C'est ainsi que cette dame tient en même temps, par les cheveux, et la reine et l'occasion de s'enrichir.

Une réflexion naît de tout ceci, c'est que le roi et la reine ne se permettent point de se dégager des lacs du cérémonial, de peur d'attenter aux droits de leurs grands valets, tandis que ceux-ci ont du moins la liberté de se faire remplacer par leurs inférieurs; d'où il résulte évidemment que les princes couronnés sont plus dépendants que leurs serviteurs.

Malgré toute la régularité que M. Colbert est parvenu à mettre dans les finances, et quoique les charges du peuple augmentent tous les jours, les coffres de l'État ne suffisent pas aux paiements. Par exemple, les pensions des gens de lettres ne sont payées que tous les quinze mois. Voici des vers qu'un poète nommé d'Acceily a faits sur ce retard :

Vos pensions, comme je vois,
Vont donc de quinze en quinze mois;
Ce sont vos ans climatiques.
Oh ! que mes vœux seraient contents,
Si le ciel voulait de mes ans
Faire ainsi des ans poétiques.

Peut-être est-ce à cause de ce resserrement financier que sa majesté vient de refuser à *Madame* la pension de mestre de camp général, qu'elle sollicitait pour le comte de Bussy, et que tous ses devanciers, disait son altesse royale, ont obtenue sans difficulté. Le roi a cependant motivé son refus différemment. « Les devanciers de Bussy, a répondu sa majesté, ne faisaient pas des plaisanteries sur tout le monde comme lui, et je ne sache pas que cela tienne à sa charge.... Nous verrons plus tard s'il se corrige; en attendant, dites-lui que je lui accorde une *casaque bleue*¹. » — Sire, a répliqué la princesse, le comte sera pénétré de reconnaissance pour cette grâce de votre majesté, surtout s'il

¹ Louis XIV avait fait choix de soixante gentilshommes qui pouvaient le suivre dans ses petits voyages de plaisir, sans en avoir demandé la permission. Il leur avait ordonné de faire faire, à cet effet, une *casaque de moire bleue*, brodée en argent,

"le à celle qu'il portait dans ces parties. Cet honneur était fort recherché.

» peut trouver un tailleur qui lui fasse ce costume à crédit. » Le roi s'est diverti de cette saillie, mais il n'a rien accordé de plus. Les petits vers de Bussy empêcheront toujours sa fortune de grandir.

Le contrôleur général porte, depuis quelque temps, son attention sur les registres tenus par le clergé des paroisses pour l'inscription des naissances, mariages et décès. Dans toutes les cérémonies auxquelles ces événements donnent lieu, les intérêts du ciel sont servis avec une grande ponctualité; mais il n'en est pas de même des intérêts de la terre. Beaucoup de familles se voient journellement entraînées dans des procès ruineux, par suite d'écritures irrégulières faites à l'église; les recherches de M. Colbert tendent à éclairer d'abord, à rectifier ensuite cette intéressante partie de l'administration publique. J'ai copié hier un témoignage curieux de la nécessité d'une prochaine réforme à cet égard; on se passait de main en main cet écrit dans la galerie de Saint-Germain; il est extrait des registres de la paroisse de Saint-Paul. C'était un vicaire qui écrivait.

Année 1642. « CHIENNE. La nuit d'entre le jeudi 9 et le vendredi 10 janvier, il était la fête de saint Guillaume; ma *Bichonne* fit deux chiennes et un chien. Je donnai la plus petite et la plus belle à M. Hallard, et, le lendemain, je coupai les oreilles aux deux autres. »

Étrennes de l'an 1648. « Le dernier jour de l'année 1647, mademoiselle Forêt me donna deux bouteilles de vin et un gros morceau de pâté. De plus, je reçus de madame de Montplaisir deux quarts d'écu; de madame de Carrol, une langue de bœuf; de M. de Lamars, deux bouteilles de vin et un oiseau de rivière, avec deux petits fromages du pays; de M. de Blossy, une bonne grosse carpe, le jour de la fête de saint Gervais, qui échut le vendredi; de madame Corneille, belle-mère de M. Lamars, un petit pain de sucre et une boîte d'écorce de citron. »

« *Le mardi 18 août 1649*, notre pauvre petit roi Louis XIV nous fut ramené par celles et ceux qui nous l'avaient ravi le 6 janvier de l'année précédente. Je supplie bien humblement le bon Dieu de vouloir bien lui donner la grâce et la conduite de son aïeul saint Louis, pour le bon gouvernement et la paix de ses peuples. »

1650. « Fin du misérable mois d'octobre, qui ne cessa de pleuvoir tellement, que ceux qui vivront boiront du verjus, et que

» M. de Saint-Paul, notre bon curé, n'en sera pas plus exempt ¹. »

Le bon prêtre qui intercala ces importantes inscriptions entre des actes de baptême, de mariage et de décès, pouvait être un très-brave homme ; il ne faut pas lui faire un crime d'avoir voulu transmettre à la postérité son amour pour sa chienne *Bichonne*, la reconnaissance de son estomac envers mademoiselle Forêt et madame de Montplaisir, et ses lamentations sur une mauvaise récolte, que M. le curé de Saint-Paul devait, à ce qu'il paraît, déplorer plus amèrement encore que son honnête vicaire ; mais ces détails, un peu étrangers à l'état civil, sont, par malheur, la compensation d'une foule d'omissions que l'on retrouve ailleurs que sur les registres de la paroisse de Saint-Paul, et M. Colbert ne fait pas mal de songer à prévenir le retour d'un tel désordre.

Les travaux de Versailles ont continué sans interruption depuis près de trois ans ; au château construit sous Louis XIII, et qui ne se composait que de quatre petits pavillons liés par un corps de bâtiment fort simple, ont été ajoutées de vastes constructions, dans lesquelles le roi a voulu qu'on enclavât l'ancien édifice. Bien des millions sont déjà engloutis à Versailles, et ce palais est loin d'être achevé. La nature oppose chaque jour de nouveaux obstacles aux projets du roi : les terres sont sablonneuses, remuantes, privées d'eau, et les plantations meurent dévorées par l'ardeur du soleil. Il faudrait amener, à force d'artifice, une rivière sur ce sol aride ; Louis XIV y songe, et Colbert frémit.

En attendant, le roi donne à Versailles des fêtes magnifiques ; les reines et les plus belles femmes de la cour y président ; mais mademoiselle de La Vallière, qui n'y a pas même de place marquée, en est la véritable héroïne. Il faut renoncer à peindre les réjouissances qui finirent hier, après avoir duré sept jours consécutifs ² : elles ont de beaucoup surpassé le carrousel de 1662. Le luxe, l'originalité, l'abandon prodigue, la délicatesse, l'esprit, tout s'est réuni pour étonner, éblouir et charmer dans cette longue suite de plaisirs, qu'animaient la galanterie et l'amour. L'allégorie, cette chimère aimable des imaginations fécondes, s'était reproduite sous toutes les formes pour prêter une âme, une

¹ On peut vérifier, aux archives du département de la Seine, les registres de la paroisse de Saint-Paul de 1640 à 1688 : on y trouvera les notes telles qu'elles sont rapportées ici.

² Louis XIV nomma lui-même ces réjouissances *les plaisirs de l'île enchantée*.

vie, une action aux divertissements. Mais ici, comme dans toutes les fêtes de nos jours, les diverses époques retracées par l'histoire ou créées par la mythologie étaient venues se confondre, à la voix de l'ordonnateur, pour grossir le cortège des séductions, et captiver les regards au mépris de la raison. « Voyez, me disait un jeune poète nommé Racine, en examinant avec moi le cortège éclatant de richesses qui passait devant nous; voyez quel amalgame vide de vraisemblance : voici des paladins, à la tête desquels marche le roi, sous la figure de *Roger*. Certes ! le monarque, par sa mâle beauté, peut nous donner une idée de ce preux, auquel sa majesté ressemblerait pourtant davantage, si ses habits étaient allégés de tous les diamants de la couronne, qui montrent aux filous un appât de quinze ou vingt millions. Ces chevaliers, ces hérauts d'armes, ces pages, ces écuyers, nous reporteraient mieux aux temps de la chevalerie, si leurs bannières, leurs écus, leurs cimiers n'étaient chargés des devises où *Benserade* et *Périgni* ont, suivant leur coutume, mêlé, mais trop peu fondu, la grâce d'Anacréon, la volupté d'Ovide, la licence de Bocace et la recherche de Balzac¹, pour nous rappeler un temps où le langage n'avait que de la naïveté. Là, tout près de ces personnages appartenant aux derniers siècles, voilà des guerriers grecs, des dieux du paganisme ; puis les âges, les saisons, les heures, les signes célestes personnifiés ; viennent ensuite des bergers modernes avec leurs panetières, leurs houlettes, leurs rubans ; le tout accompagnant le char du soleil, qui roule sur la terre, et dont les proportions gigantesques² offrent à l'œil une masse dorée qu'on ne peut comparer à rien. Je vous demande, madame, continua Racine, où je trouverai, dans tout ceci, l'illusion et le charme dont on a prétendu m'enivrer par elle ? Cette foule de curieux, dont les cent mille têtes découvertes ondoient dans la plaine, éprouvera tout au plus l'étonnement, qui n'est le plaisir que l'espace d'une seconde. »

J'étais tout à fait de l'avis du jeune Racine ; l'ordre que l'on cherche toujours, même au sein de la richesse, manquait dans le spectacle qu'on étalait à nos yeux ; le faste y écrasait le goût. « Dites

¹ Veut-on des exemples du style ampoulé de Balzac, en voici : Il écrivait au cardinal de Retz, pour faire allusion à sa puissance politique et à sa nouvelle dignité romaine : « Vous venez de prendre le sceptre des rois et la livrée des roses. » Une autre fois il écrivait à Bois-Robert, en parlant des eaux de senteur : « Je me sauve à la nage dans ma chambre au milieu des parfums. »

² Ce char, dit Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, avait dix-huit pieds de haut, quinze de large et vingt-quatre de long.

plus, ajouta le poète à qui je venais de communiquer cette réflexion, dites que cet appareil ne peut être ni beau ni imposant, à défaut de cette simplicité qui embellit tout en le faisant ressembler à la nature, type éternel de toute beauté. Croyez-moi, madame, pour le regard ainsi que pour l'esprit, la pompe cesse bientôt de plaire; elle fatigue l'attention, sans arriver à l'âme. C'est par la force, non par l'éclat des conceptions, qu'il faut attaquer le cœur, et cette force ne se trouve que dans les effets, les idées, les sentiments simples et naturels. J'ai fait si peu qu'il m'est à peine permis de me citer comme exemple; j'oserais dire cependant que l'application de cette manière de sentir m'a valu quelques succès lorsque j'ai publié mes odes, *la Renommée aux Muses* et *la Nymphé de la Seine*, dont le public et Boileau, juges également équitables, furent assez contents. Tel est encore le système que j'ai suivi dans la composition de ma *Thébaïde*, essai tragique que j'aurai le courage, peut-être devrais-je dire l'audace, de hasarder bientôt sur la scène où brille Corneille. »

Cependant le char du soleil s'arrêta; je pus l'examiner de près, et je découvris aisément l'allégorie adulatrice qu'on avait voulu faire saisir au roi par la construction de cette singulière machine. Les emblèmes dont elle était ornée offraient autant d'allusions au règne de Louis XIV; d'ailleurs, et pour plus de clarté, sa devise, *Nec pluribus impar*, était dans le char, au-dessus de la place vacante du *Phæbus* que les courtisans avaient sous-entendu, et qui caracolait à cheval, sous l'armure d'un paladin.

La conversation de Racine m'avait plu : je le priai de me donner le bras pour le reste de la journée, ce qui m'attira beaucoup de regards malins, car ce jeune poète est l'un des plus beaux hommes que j'aie vus. Nous assistâmes ensemble aux courses, où le roi fut vainqueur; il le fut également le second, le troisième et le quatrième jours : dans les combats de réjouissances, jamais les grands princes ne peuvent être vaincus. Le soir, une immense table reçut un repas où les mets les plus exquis furent offerts par la profusion, divinité des gens prodigues qu'on s'était dispensé de personnifier, et qui pourtant présidait, plus que toute autre, à la fête. Six cents personnes invitées par le roi vinrent s'asseoir à ce banquet splendide¹; les femmes et les hommes étaient tellement couverts de

¹ Ces six cents convives, et le même nombre d'artistes, de gens de lettres, de personnes occupées aux détails des fêtes, furent entretenus aux frais du roi pendant les sept jours que durèrent les réjouissances.

pierreries, qu'une chaîne de diamants sembla ceindre la table, et réfléchit les feux de quatre mille gros flambeaux allumés dans l'espace où le repas était servi. Bientôt on vit paraître une troupe bigarrée de faunes, de sylvains, de dryades, de bergers, de vendangeurs, de moissonneurs, qui s'empressèrent autour des convives, sous la direction de *Pan* et de *Diane*, s'avancant sur une montagne mobile, et faisant couvrir les tables de tous les produits des campagnes et des forêts, assaisonnés ou parés par la sensualité. La table était disposée en demi-cercle, pour se lier avec un théâtre placé derrière, dans tout son pourtour, et chargé de musiciens et de chanteurs. Enfin l'enceinte était bornée par des arcades élégantes que fermait une balustrade dorée ; on avait suspendu sous les arceaux cinq cents girandoles garnies de bougies. Racine avoua que le coup d'œil était enchanteur : « Ces décorations, ces machines, ajouta le poète, sont de l'Italien Vigarani ; et, il faut en convenir, l'Italie seule sait encore allier la magnificence et le goût. Mais ce qui me charme véritablement ici, c'est la musique de Lully : elle est naturelle, grande de simplicité ; elle est sur la route du cœur. »

La seconde journée des fêtes fut terminée par la première représentation de la *Princesse d'Élide*, comédie de Molière, composée pour cette occasion. Le sujet de la pièce est emprunté d'un auteur espagnol appelé Moreto : les deux reines se sont montrées sensibles à cet hommage rendu au génie de leur nation ; mais le roi a donné si peu de temps à Molière pour composer cet ouvrage, qu'il se ressent de la précipitation de son auteur. Le premier acte seul est en vers, et beaucoup de négligences de style et de conception se font remarquer dans le surplus. La *Princesse d'Élide* est une production médiocre, qui passa au milieu du bruit et de l'enivrement général.

On joua le surlendemain la farce du *Mariage forcé*, que Molière fit représenter pour la première fois au Louvre le mois passé, et dans laquelle Louis XIV dansa. Tout le monde connaît le comte de Grammont ¹, son amour pour mademoiselle Hamilton, sa fuite de Londres après avoir séduit cette jeune personne ; enfin la poursuite des frères Hamilton, qui demandèrent au gentilhomme français s'il n'avait rien oublié en Angleterre, et en re-

¹ Il était frère du maréchal ; mais il était peu disposé à imiter ses exploits guerriers. Hamilton, son beau-frère, a publié les Mémoires de cet aventurier.

çurent cette réponse : « Pardonnez-moi, j'ai oublié d'épouser » votre sœur, et je retourne à Londres avec vous pour finir cette » affaire. » Tel est le sujet que Molière a traité avec une gaîté plus folle que véritablement comique; le personnage copié a ri plus fort que les autres spectateurs. Pendant la représentation de Versailles, Grammont, le plus hardi, le plus dissolu, le plus rusé joueur de tous les courtisans, courait de loge en loge, répétant à toutes les dames : « C'est pourtant moi que ce drôle de » Molière a mis en scène; ah! les hommes à bonnes fortunes sont » bons à toutes sautes. » Puis il s'éloignait en ricanant.

« Voilà, madame, voilà le beau, le sublime, l'admirable, s'écriait Racine à la fin de la sixième journée des fêtes de Versailles, qui se terminait par la représentation des trois premiers actes du *Tartufe*, comédie inachevée de Molière. Cet auteur est d'aujourd'hui un grand homme, continuait le jeune poète avec enthousiasme; ceci grave son nom sur le bronze; pour cette œuvre seule, la postérité lui élèvera des statues. » Il est vrai que dans cet ouvrage les situations sont conçues fortement, et les pensées exprimées avec un rare bonheur de style; tandis que les caractères semblent plutôt traînés sur la scène que copiés. Cependant une grande fermentation, qui n'était pas seulement admirative, régnait dans la salle; il paraissait que des Tartufes ou des Orgons se seraient reconnus. Le roi a défendu à Molière de faire jouer sa pièce en public, avant qu'elle ait été examinée par un conseil de casuistes. Je reviendrai, dans mes notes, sur cette grande composition; je consigne seulement ici qu'on répétait hautement, au sortir du théâtre, que l'original du *Tartufe* est l'abbé Roquette, évêque d'Autun, dont les hypocrisies auraient été révélées à Molière par M. de Guilleranes; d'autres disent par Boileau.

Un seul homme n'a pas joui des *plaisirs de l'île enchantée*, quoiqu'il y ait assisté par devoir, c'est M. Colbert. Je l'ai vu partout sombre, soucieux, isolé au milieu de la foule : peut-être méditait-il déjà les beaux mouvements financiers d'un rapport d'une surprenante liberté, qu'il a remis à Louis XIV dans le dernier conseil. Cet écrit devait être pour le roi *lui seul*; mais à la cour tout perce, tout transpire; avant même que le mémoire fût sous les yeux de sa majesté, il en était sorti des copies du cabinet de M. le contrôleur général. Voici des extraits que m'a confiés M. de Lionne : « Il est temps, dit Colbert, que votre majesté souffre de

» grandes réformes dans ses plaisirs et son jeu, par cette belle
 » maxime qu'il faut savoir épargner dans les choses inutiles. Je
 » déclare en mon particulier à votre majesté qu'un repas inutile
 » de mille écus me fait une peine incroyable... Il faut donc voir
 » s'il se peut faire des retranchements sur les plaisirs.

» Votre majesté commence à *mêler tellement ses divertissements avec la guerre de terre*¹, qu'il est bien difficile de les
 » séparer; mais si elle daigne examiner en détail combien de dépenses inutiles elle a faites en ce genre, elle verra que, si elles
 » eussent été retranchées, l'État ne serait pas dans la gêne où il
 » se trouve.

» Si votre majesté examine son jeu, celui de la reine, et les
 » repas qui en sont la suite, elle trouvera que cet article monté à
 » plus de trois cent mille écus, dépense sans nulle nécessité, que
 » les rois ses prédécesseurs n'ont jamais faite.

» Les habitants n'osent plus se plaindre des vexations commises
 » par les gens de guerre; car tous ceux qui sont venus ont été
 » traités de *coquins*, de *séditieux*, par des gens qui parlent au
 » nom de votre majesté².

» Votre majesté commence à préférer ses plaisirs à toute autre
 » chose; je lui épargne la douleur de connaître ce qu'elle a dépensé dans les fêtes de Versailles.

» Quant aux revues, je ne pense pas qu'elles doivent venir
 » chercher votre majesté, ni que la marche des armées au dedans
 » du royaume, qui en attire la ruine, puisse devenir un *amusement des dames*.

» Il est bon que j'apprenne deux choses à votre majesté : l'une,
 » qu'il a été affiché dans Paris un libelle portant pour titre :
 » *Louis XIV donnera les grandes marionnettes (la revue)*
 » *dans la plaine de Moret*; l'autre, qu'il a été distribué dans les
 » maisons un écrit intitulé : *Parallèle des sièges de la Rochelle*
 » *et de Moret, faits par Louis XIII et Louis XIV*. Je sais,
 » sire, que ces sortes de remontrances ne doivent entrer pour
 » rien dans les résolutions des grands princes; mais elles doivent

¹ L'entrée à Dunkerque et la campagne de Lorraine avaient plutôt ressemblé à des voyages de cour qu'à des expéditions militaires.

² Colbert fait allusion ici au marquis de Louvois, qui, dès cette époque, s'occupait beaucoup des affaires de la guerre, et s'y livrait à cette brutalité qui lui était ordinaire.

» être considérées dans les actions qui requièrent l'approbation
» publique. »

L'orgueil du roi s'est, dit-on, révolté contre un langage si libre, si altier ; il voulait *chasser* M. Colbert, et les courtisans de s'écrier que sa majesté avait raison. Mais Louis XIV est doué d'un jugement sûr, d'une connaissance parfaite de ce qui est équitable : la solitude d'une nuit lui a laissé voir les choses du bon côté. Le lendemain, il conservait bien quelque rancune contre le rapporteur un peu trop acerbe, mais elle était dominée par l'estime que tout souverain honnête homme accorde au ministre qui ose lui dire la vérité sans s'arrêter à la crainte de perdre ses bonnes grâces.

« Vous m'avez grondé bien fort, monsieur Colbert, dit le roi au contrôleur général à la première entrevue.

— Sire, je prie votre majesté de me pardonner ; mais le soin de sa gloire....

— Ma gloire, monsieur, il ne faudrait pas oublier qu'elle est avant tout dans le respect de ma personne.

— Je le sais, sire, et c'est ce respect que je voudrais voir solidement fondé.

— J'apprécie vos motifs, mais rappelez-vous que je ne souffrirais plus un Mazarin dans mes États, surtout s'il était sermonneur.

— En traçant le rapport qui vous a déplu, sire, je songeais à la Compagnie des Indes, que vous avez fondée au commencement de cette année, et que votre majesté voulait doter de six millions... C'est au moment où j'allais acquitter cette dette contractée par une noble générosité, qu'il a fallu tirer à peu près la même somme des coffres de l'État pour payer les fêtes de Versailles... La Compagnie des Indes est restée en souffrance, sire, tandis que vos fournisseurs jetaient à l'étranger presque tout l'argent que ces fêtes ont coûté, parce que notre commerce sans ressort ne peut pas même alimenter le luxe de votre cour.

— Quoi ! monsieur, on n'a pu remplir ma promesse royale envers cette compagnie ?

— Non, sire ; mais les cours supérieures, les financiers, et le corps des marchands, ont acquitté les sommes auxquelles votre majesté les avait imposés. Tel conseiller, tel petit négociant a vendu les bijoux de sa femme pour faire honneur à cette obliga-

tion ; l'importance du commerce est généralement sentie... et j'aurais bien voulu que les six millions, si péniblement économisés, ne se fussent pas dissipés en dorures, en décorations, en vapeurs de festins et en fumée d'illuminations.

— Allons, je vois que nous avons été trop loin dans nos divertissements ; nous serons plus économes à l'avenir.

— Votre majesté ne tardera pas de recueillir le prix de cette réserve... Voici des traités pour le rachat de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Grenade ; tout cela peut être payé promptement, si nous comptons avec nous-mêmes.

— N'en doutez pas, Colbert, nous économiserons, nous nous restreindrons... Ceci est une augmentation de puissance.

— Et ces acquisitions n'empêcheront pas qu'on ne commence, l'année prochaine, le canal de Languedoc.

— Oui sans doute, je le veux ; j'aime ce grand projet.

— Sire, son exécution ajoutera à la splendeur réelle de votre règne... Les historiographes, ces plats adulateurs du clinquant des cours, enjoliveront les feuillets de leurs livres du récit de vos fêtes galantes, de vos carrousels ; mais ce monument indestructible parlera de votre véritable grandeur à la postérité la plus reculée. »

Le roi avait bien promis de diminuer les dépenses qui n'ont pour objet qu'un faste inutile ; cependant on vient encore de prodiguer l'or pour l'entrée du cardinal *Chigi*, chargé par Alexandre VII, son oncle, de faire une éclatante réparation à Louis XIV de l'insulte faite au duc de Créquy, en 1662. Le légat a été reçu, avec des honneurs extraordinaires, sous un dais magnifique, près duquel les cours supérieures, le corps de la ville et le clergé sont venus le haranguer. Son éminence s'est ensuite avancée au bruit du canon, ayant à sa droite le grand Condé, et le fils de ce prince à sa gauche. Puis, comme si l'on n'avait ainsi honoré cet ambassadeur que pour le faire descendre de plus haut, il lui a été enjoint de prononcer aux pieds de sa majesté la formule de soumission convenue. Le pape a reculé tant qu'il a pu cette humiliante démarche ; il y a près de deux ans qu'il l'élué ; mais l'occupation du comtat d'Avignon a décidé le saint-père. L'orgueil résiste rarement à la voix de l'intérêt. Les soldats corses coupables envers M. de Créquy ont été pendus ; le corps entier est banni à perpétuité de l'État romain, et une pyramide expiatoire a été élevée devant leur ancien corps de garde.

Voici une injure bien effacée ; M. de Créquy devrait être satisfait ;

malheureusement il n'en est rien. Tandis que la cour de Rome s'efforce de réparer sa faute envers le diplomate, l'homme privé craint que la réparation elle-même ne donne lieu à un affront qui l'atteigne plus directement. Je m'explique : le légat est un homme superbe, et voilà que la duchesse se trouve être folle de lui. Madame de Créqui est une grande brune dont les yeux sont remplis d'éclat et quelquefois de langueur. L'esprit de cette dame vise à la mélancolie ; avec cette disposition morale, une femme devient ou fort tendre, ou non moins dévote. La belle ambassadrice voulut, il y a quelques années, se faire bonne catholique ; peut-être eût-elle réussi, mais le cardinal Chigi la rendit tout à coup meilleure romaine, en lui déclarant un amour passionné que, par malheur pour son salut, elle partagea... En un mot, si M. le duc hait mortellement le cardinal, madame la duchesse l'aime avec passion, et c'est ainsi que l'équilibre se maintient dans les choses de la terre.

L'admiratrice du beau légat est devenue la confidente de *Madame* : les cœurs tendres s'entendent et s'épanchent mutuellement. Madame de Créqui parle du cardinal à son altesse royale ; celle-ci entretient la duchesse de M. de Guiche. L'année d'exil du comte est expirée ; il a revu la France, mais non pas l'affligée Henriette, qu'il doit fuir par ordre supérieur, et qu'il oublie par inconstance.

On vient d'imprimer *les Contes de La Fontaine*¹ ; presque tous étaient connus dans le beau monde ; Ninon, qui les appelle le bréviaire d'une femme sensible, en avait fait courir des copies ; le poète lui-même lisait partout ces galanteries renforcées, avec le sang-froid qu'il eût mis à la lecture d'un sermon... La Fontaine imite quelquefois Bocace, mais il le surpasse toujours par l'ingénuité du style et le charme des portraits.

Il y eut hier un peu de tout à la cour de Saint-Germain : la générosité, la coquetterie, la forfanterie gasconne, la jalousie, semblaient s'y être donné rendez-vous, et j'ai vu l'heure où la soirée allait être close par un événement tragique qui, heureusement, n'a été que plaisant et ridicule. Je raconte par ordre.

Le matin, avant mon arrivée, M. de Laroche foucauld se plaignait, dans le cabinet du roi, de la dureté de ses créanciers.

¹ On n'imprima à cette époque qu'une partie des contes ; le reste parut en 1671.

« Est-ce ma faute ? répondit le monarque : que n'en parlez-vous à vos amis ? » Et quand le duc se disposait à quitter le château, on lui remit cinquante mille écus de la part de sa majesté. C'est une curée nouvelle pour les valets de ce seigneur, qui ont coutume de dévorer la moitié des nombreuses libéralités qu'il reçoit de Louis XIV.

Je trouvai la jeune reine riant aux larmes de ce qui venait d'arriver dans son appartement : madame de Vitry, ayant été interrogée sur son âge par sa majesté, avait répondu vingt-sept ans. A peine achevait-elle d'articuler cette déclaration, que sa mère, parée de rubans roses, et montrant sa gorge sans la moindre réserve, entra en minaudant de son mieux. La reine trouva plaisant de lui faire la même question, et la dame annonça trente-deux ans... Peut-être rit-on encore à Saint-Germain.

Le duc de Beaufort, tout fraîchement arrivé de l'expédition de Gigeri¹, en Afrique, se vantait d'avoir fendu en deux un Maure, d'un coup de sabre digne de Roland le Fureux. « Diable ! s'écria le roi, voilà, mon cher duc, un beau coup d'estoc, et j'estime qu'il faudrait un vigoureux gascon pour recoller cet homme-là... » Cette plaisanterie, pleine de finesse, fit rougir le guerrier, qui sentit bien que sa majesté n'avait pas été sa dupe.

Une heure après, le roi traversait la cour du château avec mademoiselle de La Vallière ; il lui prit fantaisie d'examiner en passant les cadets de sa maison, qui, dans ce moment, étaient sous les armes ; sa majesté s'approcha d'eux avec la favorite. Pendant que Louis XIV faisait la revue de ces jeunes gens, il s'aperçut que des regards d'intelligence, des sourires affectueux étaient échangés entre l'un d'eux et mademoiselle de La Vallière.

« J'ai fini, s'écria le roi d'un ton courroucé... Suivez-moi, madame.

— Qu'avez-vous, sire ? dit la tendre créature quand ils furent rendus dans les jardins...

— Ce que j'ai !... ce que j'ai !... il vous sied bien de me le demander.

¹ Les pirates de Tunis et d'Alger troublaient le commerce de la France avec le Levant ; Colbert, voulant mettre un terme à leurs pillages, donna au roi le conseil de former un établissement sur les côtes de Barbarie. Des troupes commandées par le duc de Beaufort débarquèrent près de Gigeri, et s'en emparèrent. Mais bientôt, attaqués par des forces supérieures, les Français durent remonter sur leurs vaisseaux, et s'éloigner.

— Ah ! bon Dieu ! mon cher maître, quels yeux vous me faites !

— Voyez encore l'audace !... Oh ! les femmes sont de véritables aspics qui rampent, rampent, et vous piquent au moment où vous y songez le moins.

— De grâce, sire, expliquez-vous... je suis à la torture.

— Vous me comprenez de reste, perfide créature !... Ce jeune homme, où l'avez-vous connu ?

— Quel jeune homme, sire ?

— Eh ! vive Dieu ! celui à qui vous faisiez tout à l'heure de si douces mines... ce cadet... Il paraît, en tout cas, qu'il vous les faut jeunes...

— Ah ! Louis, Louis ! dit mademoiselle de La Vallière en pleurant, je croyais être à l'abri d'un semblable soupçon...

— Ce sont là des mots, madame... Ce cadet, qui est-ce ?

— Mon frère, répondit la favorite avec dignité.

— Votre frère !

— Oui, sire, dans un moment je vous en ferai donner la preuve.

— Chère fille ! pardonnez-moi, pardonnez à mon amour ce mouvement de jalousie, qui vous prouve combien mon cœur est épris. Aussi, pourquoi ne m'avoir pas parlé de ce frère ? pourquoi ne me l'avoir pas recommandé ?

— Il n'y avait aucune raison pour cela, sire ; votre majesté ne doit rien à ma famille, rien à moi-même, qu'un peu de retour au plus tendre attachement... Le reste ne peut me flatter, et m'humilier quelquefois.

— Ah ! je suis bien coupable, chère Louise, s'écria le roi avec transport ; je veux expier mes torts par tant d'amour... » Et le couple se perdit sous un ombrage épais, où mon parent, le gentilhomme de la chambre, qui m'a rapporté cette aventure, ne crut pas devoir continuer les détails du service qu'il remplissait alors près de sa majesté...

J'apprends ce matin que le jeune de La Beaume-Leblanc, frère de mademoiselle de La Vallière, fut nommé hier, au coucher, lieutenant dans la compagnie des gardes.

M. de Beaufort, qui fait tant valoir son grand coup de sabre sur la tête d'un Maure, n'avait pas parlé du trait, bien autrement remarquable, de l'infortuné La Guillotière ; mais les gazettes, tout en se taisant sur l'héroïsme du duc, ont proclamé celui de ce maréchal de camp. Le vaisseau nommé *la Lune-d'Or* allait entrer

dans le port de Toulon, lorsqu'ayant touché sur un rocher à fleur d'eau, il s'entr'ouvrit et sombra. Ce bâtiment portait dix compagnies du régiment de Picardie et La Guillotière. Voyant le salut impossible, ce brave officier recommande aux Français qui l'entourent de mourir avec courage, s'enveloppe la tête de son manteau, et se laisse couler. Il est difficile de ne pas admirer cet acte de la plus sublime valeur, la valeur résignée. Le courage que guide l'audace a pourtant son mérite ; j'en dois consigner ici un exemple que j'aime à opposer aux manœuvres trop vénales d'un ancien pensionnaire de M. Fouquet. Le duc de Lafeuillade commandait, au combat de Saint-Gothard, les six mille Français¹ que Louis XIV avait envoyés contre les Turcs, dans l'armée impériale réunie sous les ordres du fameux Montécuculli. Avant la bataille, qui fut pour ce grand capitaine l'occasion d'un nouveau triomphe, la harangue du général français avait été aussi éloquente que brève : « Camarades ! s'était-il écrié, il y a trois cents lieues d'ici à Vaugirard, et point d'autre chemin que de passer sur le ventre de ces b.....-là... Marchons ! » Annibal n'aurait pas mieux parlé.

Racine a donné sa *Thébaïde* sur le théâtre de Molière, qui, dit-on, lui en a fourni le sujet. Le jeune poète tragique ne s'est point écarté, dans cette pièce, des principes qu'il soutenait devant moi pendant les fêtes de Versailles : l'ordonnance de son sujet est noble quoique sans pompe, et les vers sont d'une simplicité où l'on est tout étonné de reconnaître la plus élégante harmonie... Mais si la poésie de cet ouvrage surpasse, sous le rapport du charme, tout ce que nous connaissons, elle est bien au-dessous de celle de Corneille pour la force des pensées. En général l'ouvrage est faible de conception, mais il est plein d'éclairs de génie : je crois que l'auteur de *Cinna* aura un digne successeur ; peut-être serait-il à désirer qu'il l'eût déjà, et qu'il se reposât sous des lauriers que peut ternir désormais la main illustre qui les a moissonnés. J'ai vu *Othon* ; et je suis tentée de dire, avec Benserade, que notre grand tragique baise sensiblement. Despréaux n'est point content de cette tragédie : il trouve avec raison qu'au théâtre de longues dissertations politiques ne peuvent tenir lieu d'une action ; M. de

¹ Le commandement de ce corps avait été confié à Colligny, prince Charles-Léopold de Lorraine ; mais il ne se trouva point à la bataille de St-Gothard, où Lafeuillade commandait, en son absence, les Français.

Louvois a fait aussi la critique d'*Othon*, en disant « que cet ouvrage ne serait généralement goûté que par un parterre de ministres d'État. » Corneille assurait l'autre jour qu'il avait recommencé trois fois le troisième acte de sa tragédie nouvelle; il aurait mieux fait, pour sa gloire, de supprimer le tout.

Enfin, après plus de trois années d'instruction, de débats, de plaidoiries écrites et verbales sur l'affaire de M. Fouquet; après trente-neuf mois de captivité préalable, le procès de cet ancien ministre vient d'être jugé. Le surintendant avait été condamné par la chambre de l'Arsenal à un bannissement perpétuel; mais le roi a, comme on dit assez improprement dans cette circonstance, *commué* sa peine en une prison également à perpétuité; changement motivé sur la crainte que le banni ne portât à l'étranger les secrets de l'État... Voilà le jugement que le pauvre marquis de Belle-Ile a payé des quatorze cent mille livres qu'il a versées bénévolement au trésor royal, après avoir vendu sa charge de procureur général du parlement. Louis XIV était chez madame de La Vallière quand on lui annonça cet arrêt. « S'il eût été condamné » à mort, dit alors sa majesté, je l'aurais laissé mourir. » Fouquet est évidemment victime d'une prévention plus inhumaine que fondée en preuves: la rigueur qu'on a déployée contre cet accusé, sur lequel ses plus acharnés ennemis n'ont pu articuler que des présomptions; le soin qu'on a pris, pendant toute la durée du procès, de séduire les juges appelés à prononcer; les menaces faites aux avocats qu'on supposait disposés à se charger de la défense; enfin l'exil du conseiller Rosequante, dont l'opinion indulgente avait éclaté; tout contribue à prouver que la cour voulait sacrifier un homme coupable sans doute de grandes prodigalités, mais qui, pour le fait des exactions, ne fit le plus souvent qu'obéir à Mazarin.

Cette grande affaire fera peu d'honneur au chancelier Séguier, de qui l'extrême dureté n'a cessé de se manifester, durant trois années, contre un gentilhomme qui n'était encore que prévenu. On blâmera surtout l'animosité des ministres Colbert et Le Tellier, dont l'acharnement paraîtra d'autant moins généreux qu'il était plus intéressé. Le secrétaire d'Etat de la guerre montrait, il est vrai, plus de modération que le contrôleur général; mais Satan n'y perdait rien. Je crois que M. de Turenne avait rencontré juste, quand il disait de Fouquet: « M. Colbert a plus d'envie qu'il soit

» pendu, et M. Le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas ; voilà toute la différence. »

Au surplus on peut se faire une idée de l'opinion publique sur les juges et les ennemis du surintendant par ces vers, qui couraient hier les salons, voire les carrefours :

La corde de Fouquet est maintenant à vendre ;
 Nous avons de quoi l'employer :
 Colbert, Sainte-Hélène, Berryer¹,
 Passort, Nogués, Hérault, Poncet, le chancelier...
 Voilà bien des voleurs à pendre,
 Voilà bien des fous à lier.

Le condamné est parti ce matin pour la forteresse de Pignerol, où il doit vivre... et mourir.

CHAPITRE XI.

1665.

Les auteurs de la lettre espagnole sont découverts ; comment. — Les battus payent l'amende. — L'enfer au Palais-Royal. — La Vallière pleure sur la disgrâce de ses ennemis. — Pélisson ; comment il sort de la Bastille. — Ses amours avec mademoiselle Scudéry. — Quatrain trouvé sur la toilette du roi. — L'architecte *Bernini*. — Il est reçu comme une puissance. — Falt les plans de la colonnade du Louvre. — Ceux du médecin Perrault sont préférés. — Fondation du *Journal des Savants*. — Discours de réception de Bussy à l'Académie française. — Lettre de *Mademoiselle* à Colbert. — Orthographe de blanchisseuse d'une altesse royale. — Nicolas Poussin meurt à Rome. — Bussy est conduit à la Bastille ; pourquoi. — Bal à la cour manqué parce que les danseurs étaient ivres. — Assassinat du lieutenant criminel Tardieu. — *Le Festin de Pierre*, de Molière. — Compagnie des Indes occidentales. — Établissement de diverses fabriques. — La connétable de Colonne. — La duchesse de Mazarin : son portrait ; ses aventures. — Madame de Miramion, les virginités en danger ; les filles de bonne volonté. — Expédition maritime composée d'un vieux brûlot. — Troupes espagnoles mendiantes. — Apparition des *Pensées et maximes de La Rochefoucauld*. — Lauzun et sa barbe. — *L'Amour médecin*, de Molière. — M. de Palavicino... le pauvre homme !

Le feu qui couvait, depuis près de trois ans, sous la cendre, vient de se rallumer : la mésintelligence survenue entre le marquis de Vardes et *Madame*, mésintelligence que devait suivre nécessairement la brouille de son altesse royale et de madame de Soissons, a donné cours aux indiscretions, et les auteurs de la

¹ Le conseiller Berryer, pendant le procès du surintendant, devint fou et furieux ; il ne parlait que de roues et de potences... On le lia ; son chirurgien le saigna au blanc ; puis il continua de juger.

lettre espagnole déposée dans le lit de la reine, en 1662, sont maintenant connus du roi. Pendant l'exil du comte de Guiche, mademoiselle de Montalais, confidente d'Henriette d'Angleterre, avait été renvoyée par ordre de *Monsieur*; mais un cœur tendre a besoin de s'épancher. De Vardes, par suite des intrigues ourdies contre mademoiselle de La Vallière, était presque admis dans l'intimité de *Madame*; il voulut tenter de s'y introduire tout à fait, et ne désespéra pas de faire oublier à la princesse un amant qui avait le grand tort d'être absent. La tentative était cependant difficile; *Madame* conservait un bien tendre souvenir du comte de Guiche; son nouveau rival sentit qu'il fallait recourir à la ruse. Un jour donc de Vardes insinua à celle qu'il voulait attirer dans ses filets que ses lettres et celles du comte de Guiche, confiées à Montalais pour être soustraites aux recherches de *Monsieur*, couraient grand risque d'être divulguées par l'ancienne fille d'honneur, mécontente d'avoir été renvoyée du Palais-Royal. Cette observation frappa la trop confiante Henriette: le marquis, profitant de l'impression qu'il venait de produire, offrit de retirer la dangereuse correspondance; *Madame* y consentit, et, sans le moindre soupçon, remit à de Vardes l'autorisation écrite de redemander les lettres à Montalais. Une fois en possession de ce dépôt, le perfide gentilhomme ne voulut le rendre à la princesse qu'au prix d'un tendre retour au sentiment qu'il déclara alors ouvertement. *Madame*, d'autant moins disposée à favoriser l'amour du marquis, qu'elle avait plus d'espérance de revoir le comte, qui venait de rentrer en France, *Madame* reçut l'aveu de cette flamme inopportune avec dédain, accabla de Vardes de reproches, le bannit de sa présence, et comprit la comtesse de Soissons dans la disgrâce de ce seigneur. Ces deux dames furent à couteaux tirés; de Vardes et de Guiche devinrent ennemis: la jalousie et la discorde jetèrent leurs brandons entre les quatre personnes qui s'étaient réunies pour ruiner le crédit de mademoiselle de La Vallière.

La haine ne sait point mesurer ses démarches; madame de Soissons, certaine d'avoir, dans les lettres que de Vardes avait retenues, des armes puissantes contre Henriette, fit une demi-confiance au roi des intrigues relatives à la lettre espagnole, prenant le soin de ne compromettre que M. de Guiche et *Madame*; mais sa majesté, ayant fait une vive réprimande à sa belle-sœur, celle-ci, emportée par la colère, avoua tout au roi, et attira sur la tête du marquis et de sa maîtresse l'orage qu'ils avaient voulu concen-

trer sur la princesse et son amant. C'est ainsi que des menées si longtemps couvertes d'un voile impénétrable furent enfin révélées, au moment où Louis XIV y pensait le moins.

Certain de punir avec connaissance de cause, le roi n'a plus comprimé sa vengeance : le marquis de Vardes a été jeté en prison ; le comte de Guiche est de nouveau exilé hors du royaume ; madame de Soissons a l'ordre de se rendre dans ses terres ; mais ce qu'on était à coup sûr bien loin d'attendre, c'est que le mari de la surintendante doit partager son exil.... Le cher homme ! puni pour une faute de sa femme, qu'elle a commise en commun avec un amant ; il faut convenir que c'est cruel. Le Jupiter du Louvre était en train de foudroyer : madame de Navailles a reçu le prix amer de la grille des gouttières, et de quelques petits vers contre la favorite, trouvés dans les appartements, et que la dame d'honneur est accusée d'y avoir jetés. Suivant son système d'exil par accouplement, Louis XIV bannit aussi le pauvre duc de Navailles, l'un de ses plus fidèles serviteurs, qui se voit obligé de vendre avec une perte énorme sa charge de capitaine des cheveau-légers et son gouvernement du Havre. Il en est de même de la duchesse ; elle trouve à peine moitié prix de sa charge, que le roi fait acheter à madame de Montausier, et qu'il paye peut-être pour elle. La compagnie des cheveau-légers sera donnée à M. de Chaulnes ; le gouvernement échoit à M. de Saint-Aignan.

Quant à *Madame*, le roi lui a pardonné ; mais son ménage est devenu un enfer : l'affaire des lettres est sue de Paris ; chaque jour *Monsieur*, encore excité par le chevalier de Lorraine, qui ne peut souffrir Henriette d'Angleterre, accable cette princesse de nouveaux reproches. Son repos a fui peut-être pour jamais.... son cœur n'a connu qu'un éclair de félicité ; elle ne fait plus que languir.

Le sort semble avoir pris soin de perdre tous les ennemis de cette La Vallière qui n'en veut à personne, qui ne prétendait se venger de qui que ce fût. Elle déplorait dernièrement la disgrâce des Navailles, du comte de Guiche, du marquis de Vardes ; donnait des larmes sincères aux chagrins de *Madame*, et s'accusait d'être la première cause de tous ces malheurs.... La bonne, l'excellente créature ! en vérité sa faveur est justice ; je ne pardonnerais pas au roi de l'abandonner.

Je dînai hier chez la duchesse de Chaulnes avec Pélisson ; tout ami qu'il était du surintendant, ce bel esprit est sorti de la Bastille

blanc comme neige, après avoir écrit le panégyrique du roi, et s'être engagé à se faire catholique, d'huguenot qu'il est. Il n'y a point de disgrâce qui résiste à ces deux grands moyens. « S'il se » convertit, me disait à l'oreille le poète Chapelle, qui se trouve » vaît à table près de moi, le projet de la cour est d'en faire un » apôtre convertisseur. En attendant, vous voyez qu'il parle avec » beaucoup de feu à mademoiselle Scudéry, sa maîtresse, d'un » autre culte, auquel la chère fille est depuis longtemps convertie.... Oh ! mais il faut les entendre : rien de léger, de volatil » comme leur galanterie ; c'est de la quintessence de sentiment, » de la tendresse en madrigaux... Et, grâce à Dieu, ils sont heureux par là ; car, en voyant combien ils sont maigres, efflanqués, étiques l'un et l'autre, on peut juger que la matière » entre pour bien peu de chose dans leur commerce amoureux. »

Je riais encore des folles saillies de Chapelle, lorsqu'il changea tout à coup le sujet de la conversation, ainsi que cela lui arrive à toute minute, tant son humeur est volage est vagabonde. « Tenez, me dit-il en me présentant un tout petit papier ouvert, voici un quatrain que le roi trouva lundi dernier sur sa toilette ; je pris le papier, et je lus :

Tu naquis d'une race auguste ;
Ton aïeul fut Henri le Grand,
Ton père fut Louis le Juste ;
Mais tu n'es qu'un Louis d'argent.

» Le trait n'est pas mal aiguisé, reprit mon jovial voisin : sa pointe a dû picoter le cœur un peu financier de notre maître ; cependant il a ri, il a ri bien fort, et a dit que l'auteur de ces vers parlait mieux que les courtisans.... « Qu'il se découvre, a même » ajouté le monarque, et je lui donne cinq cents louis d'or. » Mais le poète ne s'est pas encore montré : on n'a guère de confiance en la parole des rois qui promettent de payer leurs censeurs.

Il vient de se passer quelque chose de curieux dans le monde savant ; le fait est bon à noter. Louis XIV a fait venir à grands frais d'Italie le seigneur *Bernini*, architecte renommé ; son entrée à Paris ressemblait à celle d'un ambassadeur ; on lui a donné un hôtel, des domestiques, beaucoup d'or et un carrosse. Au milieu de tout ce faste, l'Italien si grandement traité se met à dessiner, de sa main illustre, les plans de la façade du Louvre qui doit regarder l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois ; il termine ses

dessins, monte dans son beau carrosse, et vient se présenter en triomphateur devant M. Colbert... Mais ne voilà-t-il pas que les plans d'il *signor Bernini* sont trouvés mesquins, et que le contrôleur général fait rougir l'artiste étranger en lui en montrant d'autres qui sont admirables, quoiqu'ils n'émanent pas d'une imagination italique. Les dessins préférés ont été conçus par Claude Perrault; et ce qu'il y a de plus singulier dans tout ceci, c'est que Perrault est.... médecin. Son projet, adopté par tout le docte conseil des bâtiments¹, sera exécuté, n'en déplaît à M. Leveau, qui ne saurait concevoir qu'un médecin ait pu dresser des plans d'architecture, parce que lui, architecte, se donnerait vainement au diable pour faire une saignée. Nous étions déjà persuadés, depuis l'avènement de M. Colbert au ministère, que nous pouvions nous dispenser d'aller prendre nos hommes d'État en Italie; nous savons maintenant qu'il n'est pas nécessaire que nous y allions chercher des constructeurs de bâtiments; espérons que *Monsieur*, convaincu par ces témoignages de notre capacité, finira par convenir qu'il vaut mieux aimer à la française qu'à l'italienne.

J'ai lu ce que je viens d'écrire, dans une gazette toute nouvelle, appelée le *Journal des Savants*; c'est encore une institution utile, encouragée par M. Colbert. J'ai trouvé aussi dans ce recueil le discours de réception du comte de Bussy-Rabutin à l'Académie française. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le mestre de camp général a parlé devant la docte compagnie comme il aurait pu faire en tête de sa cavalerie légère: son discours, très-sec et très-court, ressemble véritablement à un manifeste d'entrée en campagne. Cela me paraît bien loin de cette éloquence si noble, si pleine d'images, dont l'abbé Bossuet nous fait entendre, depuis 1662, les sublimes mouvements.

Ce n'est pas au *Journal des Savants* que j'emprunte une lettre adressée par cette bonne *Mademoiselle* à M. Colbert, pour lui recommander Segrais, son secrétaire. Cet écrit, dont cinquante copies sont sorties des bureaux du contrôleur général, m'a été apporté par ce fou de Chapelle, qui ne laisse pas échapper un ridicule. Voici copie littérale de la missive: « Monsieur, le sieur » Segrais, qui est de l'Académie et qui a boccup travallie pour la » gloire du roi et pour le public aiant este oubliee lannee pasée

¹ Claude Perrault donna aussi les dessins de l'Observatoire, qui fut commencé l'année suivante.

» dans les gratifications que le roi a faictes aux baus essprit ma
 » prie de vous faire souuenir de lui set un aussi homme de
 » merite et qui est a moi il y a long tems. J'espere que sela ne
 » nuira pas a vous obliger a auoir de la considération pour lui set
 » se que je vous demande et de me croire monsieur Colbert votre
 » affectionné amie , *Anne-Marie-Louise D'ORLÉANS.* »

Il ne faut pas moins qu'une origine royale pour faire passer une ignorance de cette force-là.

J'ai failli déchirer la page du *Journal des Savants*, où je vois que Nicolas Poussin, ce grand peintre, dont la France peut s'honorer, vient de mourir à Rome... Il avait attiré sur sa patrie une partie de l'héritage de gloire laissé à l'Italie par Raphaël et Michel-Ange; mais il ne fit pas apprécier assez son immense talent pour en rendre l'ascendant supérieur aux intrigues de la médiocrité... La jalousie heureuse d'un Vouet le força de s'expatrier. J'ose à peine ajouter qu'au moment où Louis XIV faisait pleuvoir les gratifications sur des étrangers, ce peintre français n'eut aucune part aux bienfaits de son souverain.

Les lauriers ne garantissent pas toujours de la foudre : Bussy, le front ceint d'une couronne académique toute fraîche, vient d'être conduit à la Bastille. Il se rendait au lever du roi, à Vincennes, lorsqu'un exempt des gardes du corps, et surabondamment M. Testu, chevalier du guet, l'ont arrêté, en lui signifiant l'ordre qu'ils avaient de le fouiller, et de porter à sa majesté tout ce qu'ils trouveraient sur lui. Le comte a répondu qu'il donnerait tout, à l'exception des lettres de sa maltresse; je suis peu surprise que ses poches soient toujours garnies de ce genre de correspondance; personne n'écrit plus que madame de Sévigné, et personne n'écrit mieux.

La grande faute du mestre de camp général est d'avoir fait un petit volume ressemblant à des heures, dans lequel, au lieu des images que renferment ordinairement les livres de prières, se trouvent les portraits en miniature de quelques seigneurs dont les femmes sont soupçonnées de galanterie. Il a mis au bas de chaque portrait un discours, en forme d'oraison, où ces saints, d'une espèce nouvelle, sont célébrés assez lestement ¹... Empri-

¹ C'est à cet ouvrage que Boileau fait allusion, dans sa huitième satire, par ces vers :

J'irais par ma constance, aux affronts endurci,
 Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussy.

sonné! la punition est sévère... C'est pourtant bien peu qu'un petit volume sur un tel sujet.

Mais il paraît que le grief capital de Bussy est une chanson où l'on trouve ce couplet :

Que *Deo datus* est heureux
De baisier ce bec amoureux,
Qui d'une oreille a l'autre va ¹.
Alleluia.

Il y a dans cette espèce de cantique des strophes d'une poésie beaucoup plus expressive; je ne les copierai pas, de peur que mes tablettes ne tombent un jour sous la main de mes filles ou petites-filles avant qu'elles soient dames ². On me fait part à l'instant d'une plaisante nouvelle : hier au soir, le roi se promettait de donner un bal à Saint-Germain; une grande partie des seigneurs qui devaient y assister dînèrent ensemble je ne sais où. L'heure de la réunion au château étant venue, point de danseurs; le roi s'impatiente, jure, et finit par envoyer chercher les dîneurs oubliés. Ils arrivent, mais complètement ivres... Il a fallu remettre le bal.

Passe encore pour cela : le vin est bon cette année, et, quoique noble, on n'est pas infallible. Mais voici quelque chose de plus sérieux : M. Tardieu, lieutenant criminel, et sa femme, ont été assassinés, il y a trois heures, par deux gentilshommes, auxquels ils avaient refusé de l'argent que ces derniers leur demandaient, en alléguant pour tout motif qu'ils en avaient besoin. Ces expéditions, que quelques jeunes gens de bonne maison appellent encore des *joliades renforcées*, ne sont plus dans nos mœurs : à présent l'on convient à peu près généralement que, pour se procurer des richesses qu'on n'a pas reçues de ses pères, il faut se donner la peine de les gagner... C'est si facile à la cour, quand on est noble, souple et adroit !

Je crois vraiment que Racine cherche à me faire sa cour; à peine m'avait-il aperçue, mercredi, au théâtre du Palais-Royal,

¹ Mademoiselle de La Vallière avait la bouche très-grande.

² C'est particulièrement pour ce cantique, où l'on trouve la peinture la plus obscène des mœurs de la cour, que Bussy fut envoyé à la Bastille. Ce libelle en vers avait été chanté par l'auteur dans une orgie; il se trouvait parmi les convives des ennemis du poëte, ils le dénoncèrent. Plusieurs écrivains et Voltaire lui-même ont prétendu à tort que Bussy fut arrêté pour son *Histoire amoureuse des Gaules*; ce livre renferme des événements postérieurs à cette arrestation.

qu'il vint se placer à côté de moi. Cette rencontre, l'amour supposé du poète à part, m'a fort arrangée : on donnait l'une des premières représentations du *Festin de Pierre*, comédie en cinq actes et en prose, de Molière. « Ce sujet, me dit Racine, dont les jugements sont rapides et sûrs, est dû à l'Espagnol *Tirso de Molina*; mais l'auteur l'a emprunté des Italiens. Le titre de l'ouvrage castillan est *el Combibado de Piedra*; ce qui ne signifie pas, en français, *le festin de Pierre*, mais bien *le convié de Pierre*. La pièce de mon ami Molière est une composition forte, quoiqu'elle soit peu *comique*, si l'on prend ce mot dans l'acception de *gai*. Le caractère de don Juan est admirable; je voudrais bien que notre compatriote l'eût créé; il l'a du moins achevé. J'aurais désiré aussi que Molière écrivit cette pièce en vers ¹. »

Passant du théâtre à un sujet plus grave, je dirai que M. Colbert est le bon génie du commerce : il l'agrandit, en facilite les débouchés et en multiplie les produits. Nous avions déjà une compagnie des Indes orientales; ce ministre a fait agréer au roi le projet d'une semblable association pour les *Indes occidentales*. Cette année verra créer également une manufacture de ces glaces que nous tirions à grands frais de Venise; tandis que des fabriques de points, de toiles et de tapisseries, s'ouvrent en diverses parties du royaume. Nous pourrons donc un jour satisfaire à nos besoins sans porter notre or aux étrangers.

On a remarqué déjà que les blessures faites au cœur du roi sont promptement cicatrisées quand le trait amoureux en est retiré; rien ne le prouve mieux que l'éloignement étrange que sa majesté montre pour Marie Mancini, connétable de Colonne. Cette femme, dont sa majesté fut idolâtre, il y a sept ou huit ans, qu'il eût épousée sans la défense expresse d'Anne d'Autriche, eh bien ! ayant appris qu'elle était à Paris, il lui a fait défendre de paraître à la cour.....

Puisque je tiens le chapitre des Mancini, il faut que je dise un mot de la duchesse de Mazarin. Quels beaux yeux noirs elle a ! qu'ils sont bien couronnés par des sourcils qu'on croirait sortis du pinceau de l'Albane ! Et le sourire de cette femme, qu'il est expressif et voluptueux ! De plus, une taille de nymphe, des mains, des pieds moulés par les Grâces, et l'esprit d'un lutin. Tout cela ne

¹ *Le Festin de Pierre* fut mis en vers par Thomas Cornelle, et joué ainsi en 1677. Voyez cette année.

fait point que cette belle vive en bonne intelligence avec son mari, bigot renforcé qui voudrait que les femmes n'eussent de commerce qu'avec les anges, et qu'elles fissent des enfants comme la mère du Sauveur. Hortense Mancini, dont les affections paraissent un peu plus mondaines, inspire à son béat époux une extrême jalousie ; il s'efforce chaque année de la retenir dans ses terres ; mais comme la duchesse n'a pas la moindre vocation pour la vie champêtre, elle vient à Paris malgré le duc, qui se venge de sa désobéissance en la privant du plus strict nécessaire. Rigueur perdue ; une jolie femme ne manque jamais de rien : il y a quatre ans, Hortense, ainsi délaissée, recevait tous les huit jours, d'une main inconnue, un bouquet accompagné de cent louis. Ce présent périodique était-il désintéressé ? c'est ce qu'on n'a pu savoir, car il a cessé tout à coup ; mais l'emprisonnement d'un grand personnage, dans le même temps, a fait deviner l'auteur des envois qui cessaient, et c'était un homme habitué à recueillir quand il semait dans le champ de la beauté ¹.

C'est maintenant en famille que la charmante duchesse reçoit des secours contre le dénûment et la tristesse : elle passe une partie de ses journées avec le duc de Nevers, son frère... Une amitié fraternelle, quoi de plus légitime, de plus pur ! néanmoins les méchants parlent de débauches, d'orgies faites en tête-à-tête, et portées jusqu'à l'ivresse... Alors, ajoutent-ils, ce couple, privé de raison, franchit les limites qui séparent l'amour fraternel de l'amour profane, et, remontant sans façon vers les mœurs primitives, donne de grands coups de canif à travers notre moderne contrat social. Voilà qui me semble fort, même pour des gens ivres ; je ne crois pas un mot de tout cela, malgré le dire général : et j'aime bien mieux féliciter M. de Nevers, frustré par le cardinal en faveur d'Hortense, du partage qu'il fait encore avec cette sœur privilégiée, mais en puissance de mari.

Reportons cependant nos regards sur une occupation plus démonstrativement canonique : Marie Bonneau, veuve du sieur Beauharnais de Miramion, conseiller au parlement, ne fut pas toujours une Lucrèce ; mais les grandes passions, les passions sans frein, ont cela de consolant pour la morale, qu'elles usent vite les désirs, et rien de facile comme la pratique des vertus quand le vice n'a plus d'attraits. Madame de Miramion en était là lorsqu'il lui prit

¹ Le galant pourvoyeur était, à ce qu'il paraît, M. Fouquet.

fantaisie d'établir une maison de refuge pour les virginités en danger du naufrage. Le projet ne pouvait décemment être repoussé; Louis XIV, en hochant un peu la tête, accorda les lettres patentes au commencement de la présente année, et notre Madeleine convertisseuse se renferma, avec trente ou quarante demoiselles, dans une espèce de couvent du faubourg Saint-Marceau ¹. Voulez-vous rendre un torrent furieux, resserrez son cours : les virginités cloîtrées se révoltèrent; elles secouèrent violemment leurs entraves, et, faute de mieux, se prêtèrent des consolations mutuelles contre le régime austère auquel on les assujettissait. Quelques pauvres petites demoiselles, trop timides pour être confiantes, ne demandèrent du secours qu'à leur imagination exaltée... il fallut bientôt en enterrer cinq ou six... Les familles affligées dirent à Madeleine Miramion que ses essais coûtaient trop cher à l'humanité; elles retirèrent leurs filles... et le torrent, plus libre, reprit un cours paisible. Mais la fondatrice ne veut pas en avoir le démenti : il lui faut, à toute force, des conversions. Elle vient donc de remplacer les vierges mutines par des femmes dégoûtées du libertinage, et qui se sont mises de leur plein gré sous sa direction... On nomme son institution *les filles de bonne volonté* : à merveille ! c'est une bonne volonté qui succède à une autre ; l'établissement prospérera.

Il y a des choses qui font mal quand on aime son pays : Louis XIV, fidèle au traité de ligue offensive qu'il a conclu en 1662 avec la Hollande, donna dernièrement l'ordre de faire partir *sa flotte* pour secourir ses alliés contre les Anglais... Or, ce qui restait disponible de notre marine dans les ports du royaume consistait en un vieux brûlot que l'on a craint longtemps de mettre à la mer, tant il était dégradé ; il vient d'appareiller en faveur de la Hollande, et l'on espère qu'avec l'aide de Dieu il arrivera sans avarie à destination. Le duc de Beaufort, le pourfendeur de Maures, a reçu le commandement de cette imposante expédition... M. Colbert, songez à la marine.

Nos flottes ressemblent un peu, quant à la bonne tenue, aux troupes que le roi d'Espagne *entretient* dans les Pays-Bas. Un voyageur me disait l'autre jour qu'elles sont si dénuées, si misérables, que les soldats ne vivent que d'aumônes. On les voit, par petites bandes, demandant la charité aux passants, et les abbayes

¹ Cette maison occupait l'espace sur lequel on a élevé depuis la prison de *Sainte-*
- partie de l'ancien édifice existe même encore.

en nourrissent une bonne partie... Conciliez' avec cela l'orgueil castillan. Philippe IV est mort : nous verrons si Charles II, son fils, relèvera la monarchie ; ce ne sera, dans tous les cas, que sauf le bon plaisir du jésuite Nitard, qui gouverne la régente Marie-Anne d'Autriche.

On trouve, depuis huit jours, sur le bureau de tous les beaux esprits, un petit livre que madame de Lafayette vante beaucoup, et qui mérite d'être vanté davantage : ce sont les *Pensées et maximes de François, duc de La Rochefoucauld*. François n'a pas une bien haute idée de l'humanité, car il fait rapporter toutes ses actions à un amour exclusif de soi-même. Je crois, pour mon compte, que le noble moraliste a tort dans son principe affligeant ; mais la vivacité, la précision et la délicatesse avec lesquelles il attache ses idées à ce pivot unique, donnent toujours raison à son esprit, si ce n'est à sa logique. En 1662, M. de La Rochefoucauld a publié des mémoires écrits à la manière de Tacite ; son recueil nous prouve aujourd'hui qu'il sait penser comme Platon.

Péguillin, devenu comte de Lauzun par la mort de son père, s'est mis tellement à l'aise avec Louis XIV ; il lui a joué un si grand nombre de mauvais tours, soit en injuriant les maîtresses de sa majesté, soit en les lui soufflant ; il s'est à tant de reprises battu derrière le roi avec Cavois, son rival en faveur ; ce hardi gentilhomme a dit tant d'insolences au monarque, qui avait la bonté de lui tout passer, qu'enfin il fut envoyé il y a quelques mois à la Bastille. Mais Lauzun manquait au roi ; il n'attendait que l'occasion de le rappeler par un prétexte spécieux. Un jour de la semaine dernière, un des courtisans parlait devant sa majesté de la barbe de capucin que le favori emprisonné s'était laissé pousser... « Ah ! » qu'il doit être plaisant ainsi ! s'écria ce prince, enchanté d'en » trevoir le motif qu'il cherchait ; je veux voir cet original : qu'on » dise à Besmaux de me l'amener ; » et quatre heures après, le prisonnier barbu était dans le cabinet du roi. Lauzun avait une figure si comique, que Louis XIV partit d'un grand éclat de rire aussitôt qu'il l'aperçut.

« Sire, dit gravement le comte, il faut être mon maître pour rire impunément à ma barbe.

— Oh ! c'est qu'elle est unique, cette barbe-là.

— Votre majesté voit qu'il faut bien peu de chose pour faire

un bouc d'un homme de bonne maison, surtout dans une cour galante.

— Comte, vous allez toujours trop loin en fait de plaisanterie ; quand donc vous corrigerez-vous ?

— Ma foi, sire, quand votre majesté le voudra ; c'est tel que je suis, à la barbe près, que j'eus l'honneur de mériter ses bontés ; s'il faut changer, je vous prie de m'en prévenir : votre majesté et moi nous nous amenderons ensemble.

— Allons, allons, étourdi, je vous fais grâce ; vous êtes libre.

— Grand merci, mon illustre maître ; mais daignez vous expliquer : la grâce est-elle accordée au vaurien que j'étais, ou à l'homme raisonnable que je dois être ?

— C'est, dans tous les cas, le drôle de corps que vous êtes encore qui en profitera. »

Lauzun embrassa les genoux du roi ; car personne ne sait mieux que lui mêler l'audace d'un favori gâté à la servilité d'un courtisan dont l'ambition n'est point encore satisfaite.

« Relevez-vous, comte ; pour réparer le temps que vous m'avez forcé de vous faire perdre à la Bastille, je créerai en votre nom, si vous êtes sage, la charge de colonel général des dragons de France ; vous pourrez la revendre quand vous voudrez la quitter.

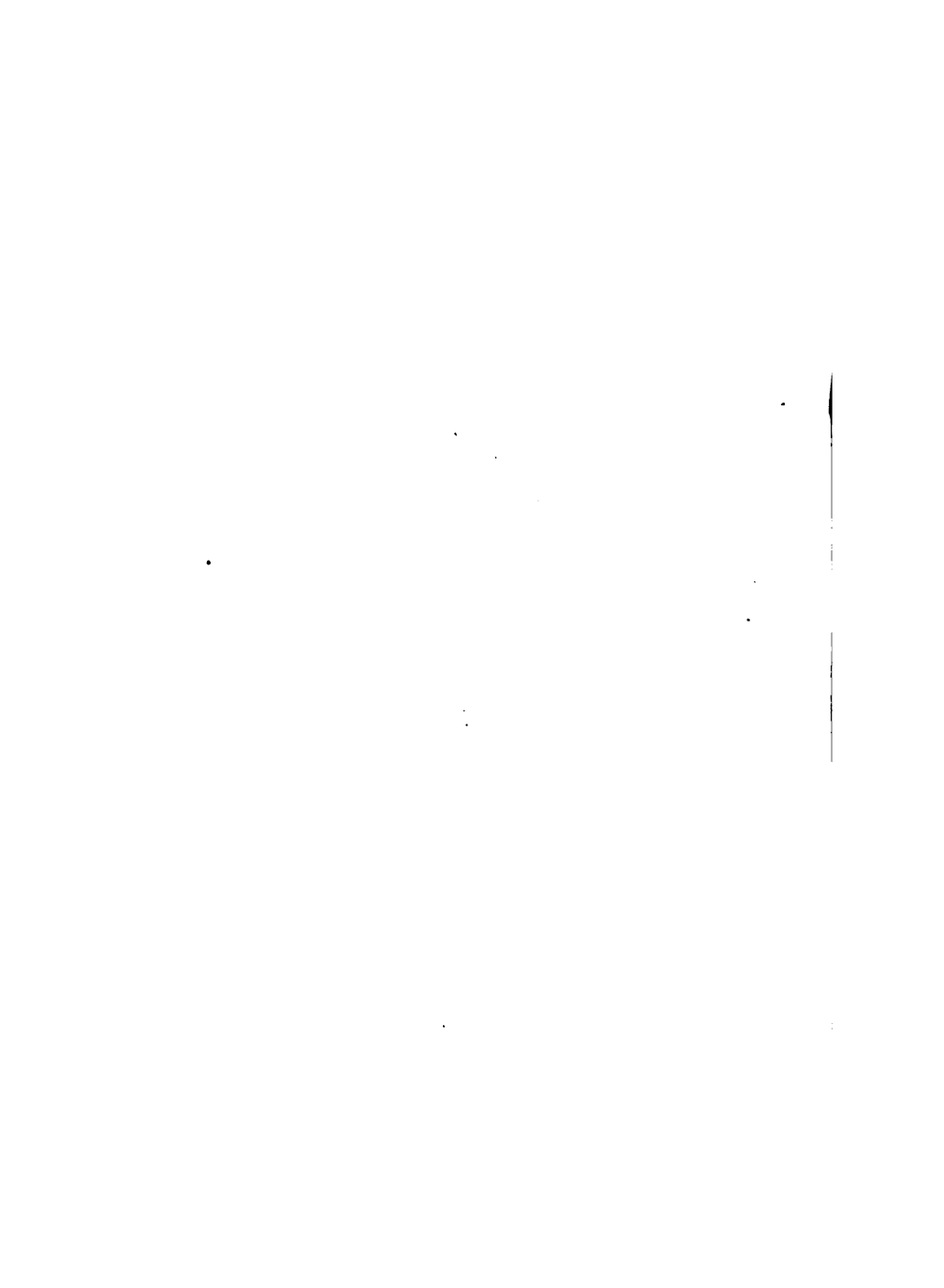
— Sire, répondit Lauzun après une profonde inclination, puisque votre majesté me réintègre parmi les généraux de ses armées, je vais sacrifier l'ornement de mon menton, qui ne convenait qu'à un général des capucins. Je désire, messieurs, ajouta-t-il en se tournant du côté des courtisans, que ceci vous procure l'occasion de rire... dans votre barbe, mais j'espère que ce ne sera plus à mes dépens. »

Le lendemain de cet entretien, Lauzun se montra au lever avec la barbe très-courte ; mais il trouva en récompense que plusieurs gentilshommes, qui s'étaient flattés de lui succéder dans les bonnes grâces du roi, avaient le nez très-long.

Il ne faut pas se jouer des gens qui ont en main l'arme du ridicule : Molière occupait une partie de la maison d'un médecin, qui prétendit tout d'un coup en augmenter le loyer ; notre poète comique ne voulut pas supporter cette addition de charges ; il quitta le logis du docteur. De là haine implacable de Molière contre les disciples d'Esculape, définis par lui, « des gens qu'on paye pour » conter des fariboles dans la chambre d'un malade jusqu'à ce

» que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué. » C'est encore dans sa vindicte anti-médecinale que le directeur des comédiens du Palais-Royal a puisé le sujet de *l'Amour médecin*, comédie en trois actes et non rimée, qu'il a fait jouer, d'abord à la cour, ensuite sur son théâtre. Une intrigue ingénieuse et gaie, un déluge de lazzi plus spirituels les uns que les autres, et des portraits frappants de ressemblance, voilà cette pièce : elle restera.

Je veux recommander à Molière, que je vois souvent chez Ninon, M. de Palavicine, gentilhomme vivant à Bruxelles. Racine m'a dit que son ami le comique travaillait à un *avare*; il profitera de la manie de cet original, qui m'a été racontée par Gourville. « J'ai, disait-il un jour au financier français, là, dans mon cabinet, pour cinq cent » mille livres de barre d'argent, qui ne me rapportent pas un sou; » j'ai cent mille écus à la banque de Venise, et je n'en tire que trois » pour cent; j'ai quatre cent mille livres à la banque de Gènes, qui » ne me valent pas un intérêt plus fort; en Angleterre, j'ai placé six » cent mille livres, dont le revenu varie de deux et demi à trois; » enfin, mes trois vaisseaux ne peuvent faire qu'un voyage de l'Inde » en deux ans. » Et le possesseur de tout cela se plaignait du malheur des temps..... le pauvre homme!



CHAPITRE XII.

1666.

Louis XIV paye la duchesse de Colonne pour rester loin de lui. — Arrêt sollicité du parlement pour rendre madame de Mazarin fidèle à son mari. — Mort d'Anne d'Autriche. — Humiliations qu'elle éprouve à ses derniers moments. — Le bal et l'agonie. — Le bandeau nuptial et le linceul. — Un dernier mot sur la reine mère. — Habitudes sybarites d'Anne d'Autriche. — Délaissement du cercueil des grands. — Infidélité de la maîtresse de Bussy. — Laquelle ? — L'épistolaire marquise. — La religieuse et le prisonnier. — S'écrire c'est trop peu quand on s'aime. — Les jésuites bons à tout. — *Alexandre*, de Racine. — Les ringues de verre. — Marie-Thérèse Espagnole avant tout. — Création de l'Académie des sciences. — Encore les Mancini. — Ménage de madame de Sévigné. — *Le Misanthrope*, de Molière. — *Le Médecin malgré lui*, du même. — Alceste Montausier. — Incendie à Londres ; mot à cet égard. — Apparition des sept premières satires de Boileau. — Portrait de ce satirique. — Opération chirurgicale d'une rare utilité.

Après y avoir bien réfléchi, Louis XIV a jugé qu'il devait un témoignage quelconque de souvenir à Marie Mancini, son ancienne

maitresse; c'est en argent qu'il le lui a fait parvenir. M. de Créquy a été chargé de porter trois milles pistoles à madame de Colonne, et de faire beaucoup d'honnêtetés à cette dame de la part de sa majesté, en lui promettant une pension de vingt mille livres. Mais le roi a chargé en même temps l'envoyé de déclarer à la connétable qu'il ne pouvait la voir; qu'il la priait même de choisir une retraite plus éloignée de Saint-Germain que l'abbaye de Lis, où elle se trouve. « Vraiment, monsieur, a-t-elle répondu, j'ai bien oui dire qu'on donne de l'argent aux dames pour les voir, mais je ne savais pas qu'on leur en donnât pour ne les voir point. »

Pendant que ceci se passe, on assure que M. de Colonne se met en route pour venir réclamer sa femme, qui ne se montre pas plus éprise de ce mari que sa sœur Hortense ne l'est du sien. A propos de ce dernier, il est fortement question qu'il se dispose à réclamer ses droits conjugaux en justice; je voudrais déjà voir la mine que fera la jolie duchesse, quand elle sera forcée d'être fidèle à M. de Mazarin, et de coucher avec lui par arrêt du parlement.

Anne d'Autriche quitta hier la vie, dans la soixante-cinquième année de son âge. Elle meurt d'un cancer au sein, dont elle a souffert deux ans sans l'avoir déclaré. Cette princesse se mit ensuite dans les mains d'un empirique nommé Gendron; ces charlatans ont aujourd'hui un grand crédit, parce qu'un reste de superstition porte à croire qu'ils possèdent des secrets merveilleux. La reine mère, en s'abandonnant à celui-ci, a fermé les portes de son palais à d'honnêtes médecins qui, du moins, la soulageaient : c'était tout ce que la nature permettait à leur art.

Le cœur d'Anne d'Autriche devait, dans ses derniers instants, subir les plus cruelles épreuves : la froideur des serviteurs qu'elle a comblés de bienfaits, et l'indifférence de ses propres enfants. Deux jours avant sa mort, M. de Beringheim, son premier gentilhomme, qui lui devait tout, étant entré dans sa chambre, elle lui dit : « Il faut nous quitter, mon cher monsieur. — Vous pouvez penser, madame, lui répondit-il froidement, avec qu'elle peine vos serviteurs reçoivent cet arrêt; mais ce qui peut nous consoler, c'est de voir que votre majesté échappé à de grandes douleurs, et de plus à une grande incommodité, elle qui aime les bonnes senteurs; car les maux

» comme celui dont elle est atteinte répandent, sur la fin, une odeur infecte. » La reine pâlit et se tut.

Il était impossible de ne pas prévoir la fin prochaine de cette infortunée princesse; cependant la cour ne songeait pas à suspendre ses plaisirs : la comédie, les bals, les cercles galants, les petits soupers continuaient. Huit jours avant celui où mourut la reine, le roi fit célébrer avec pompe les noces de mademoiselle d'Artigny, cette confidente de mademoiselle de La Vallière dont j'ai parlé les années précédentes. Les fêtes de cet hymen étaient célébrées au Louvre, quand la mère de Louis XIV luttait contre la mort au Palais-Royal; les mains de ce prince ornaient la tête d'une jeune fiancée du bandeau nuptial, tandis qu'on déployait le drap funéraire pour envelopper la veuve de Louis XIII. Mais quelles durent être les angoisses de la reine expirante en apprenant que, dans ses appartements, à quelques pas de son lit, la possession de ses perles était l'objet d'une discussion entre le roi et *Monsieur* !

Anne d'Autriche emporte les regrets d'une foule d'infortunés qu'elle secourait avec une bienfaisance infatigable; mais, en général, sa mémoire est peu vénérée. On reproche à cette princesse, fille aînée de Philippe II, de s'être montrée toujours plus attachée à la monarchie espagnole qu'à la nôtre; ce serait cependant avec injustice qu'on l'accuserait d'avoir trahi les intérêts de la France pour favoriser ceux de l'Espagne. Sa principale faute est d'avoir soutenu Mazarin avec une opiniâtreté qui conduisit l'État au bord d'un abîme dont ce ministre n'eût jamais pu le tirer : soit amour, soit faiblesse de caractère, elle sacrifia à son favori, et les nobles qui l'avaient servie, qui la servaient encore, et le peuple qu'elle devait protéger. Anne d'Autriche pensait d'ailleurs que la tyrannie est le meilleur moyen de gouverner. « Il faut, disait-elle souvent à Louis XIV, il faut enchaîner la nation pendant son sommeil, afin qu'elle se réveille soumise. » Mais, plus indulgente, plus affable dans ses manières que dans ses opinions, la veuve de Louis XIII contribua beaucoup, par sa politesse, à jeter les bases de cette galanterie exquise qui, comme un vernis brillant, orne les dehors de nos mœurs, et séduit les étrangers, s'ils s'arrêtent à cette surface légère.

La fille de Philippe II, véritable sybarite, ne pouvait souffrir le contact d'une étoffe ordinaire : la batiste la plus fine que l'on pût se procurer lui paraissait encore trop grossière pour caresser les contours de ses membres délicats. Le cardinal Mazarin se permettait

quelquefois de la plaisanter sur cette extrême délicatesse, en lui disant que, « si elle était damnée, son enfer serait de coucher dans des » draps de toile de Hollande. »

Le convoi de la reine mère était d'une simplicité qui trahissait la négligence; le deuil se composait à peine d'un quart de la cour. Un souverain mort conserve peu de courtisans, et leur nombre se réduit presque à rien quand le prince défunt a cessé depuis longtemps d'accorder des emplois et des honneurs ¹.

Le pauvre Bussy paraît avoir éprouvé, à la Bastille, le sort trop ordinaire aux amants forcés de s'éloigner de leurs belles. Il se plaint de l'oubli de sa maîtresse ², dans une lettre de Saint-Aignan que ce dernier m'a lue... Cette beauté inconstante n'est pas madame de Sévigné, j'oserais en répondre. L'emprisonnement du comte doit être pour elle le motif d'un redoublement de correspondance, et l'*épistolaire* marquise n'est pas femme à perdre une si belle occasion. Elle écrit perpétuellement à son cousin, à sa fille, à son fils, à de nombreux amis; si tout cela lui manque un jour, elle écrira, je le parie, à son jardinier, à sa femme de charge, à ses laquais. Le mestre de camp général est un de ces galants à qui, lorsqu'ils parlent de *leur maîtresse*, on peut demander hardiment laquelle? Or, l'objet dont se plaint le tendre prisonnier est sans doute une de ces femmes à principes solides, qui tiennent peu aux relations de l'esprit, et ne connaissent de correspondance que celle des soupirs.

Cependant une autre correspondante, à la manière de madame de Sévigné, s'est révélée à Bussy : il reçut l'autre mois une lettre d'une inconnue qui lui soumettait un mémoire au roi, tendant à obtenir la liberté du comte. L'attention est délicate, il faut en convenir, surtout quand on se cache. Le placet est un petit chef-d'œuvre d'éloquence pathétique; on le redemandait avec approbation ou improbation, mais on voulait invinciblement garder l'anonyme. Le messenger consentait à recevoir une lettre; il ne pouvait, disait-il, que cela : il ne connaissait point la correspondante, ayant reçu le paquet des mains d'un intermédiaire. Bussy, à tout événement,

¹ L'éloge funèbre d'Anne d'Autriche fut prononcé par Bossuet; ce morceau n'est pas digne de son illustre auteur.

² On a su plus tard que cette maîtresse, devenue inconstante avec la fortune de Bussy, était madame de Monglas, l'une des plus jolies femmes du temps.

renvoya le mémoire approuvé ou plutôt exalté, avec une lettre qui demandait une réponse. Celle-ci ne manqua pas ; le comte écrivit de nouveau, on répondit derechef ; et, d'encore en encore, la correspondance, d'abord simplement polie, ensuite affectueuse, puis tendre, enfin brûlante, continua pendant quinze jours : c'est long pour des amants qui n'échangent que des mots. Dans l'intervalle, le prisonnier, ayant mis en campagne tous ses amis, parvint à découvrir que l'inconnue se trouvait être une religieuse de vingt ans. L'aventure était piquante ; Bussy n'avait rien de mieux à faire que de la poursuivre ; mais il faut que tout roman ait une fin, et c'était un grand obstacle au dénouement de celui-ci, que la double clôture de la Bastille et d'un couvent. La jeune recluse cessa d'écrire ; elle avait avoué au comte que son intérêt pour lui était né de la lecture de ses ouvrages : cet aveu accusait des inclinations un peu mondaines ; peut-être trouva-t-elle à faire, autrement que par lettres, l'application des principes qu'elle avait puisés dans les œuvres de Bussy.

Quoi qu'il en soit, le mémoire au roi a produit son effet ; la reine, ayant pris un vif intérêt à la situation du mestre de camp général, vient de lui envoyer... un jésuite, le père Nonet, chargé de le catéchiser, et de le confesser, si faire se peut. Je ne sais jusqu'à quel point la mission du père est remplie, mais son pénitent dit dans une lettre à M. de Beauvilliers : « Le jésuite de sa ma-
 » jesté m'a fait un grand plaisir ; il m'a procuré du papier qui
 » me manquait pour écrire à ma belle et à mes confrères en
 » débauche. Je lui ai même lu quelques passages de mes épîtres
 » érotiques ou grivoises, qu'il a trouvées fort bien tournées...
 » Vivent les disciples de saint Ignace pour se prêter à tout ! Je
 » veux qu'incessamment on les fasse danser dans les ballets de la
 » cour : ils savent passer par tous les chemins, pourvu qu'ils aient
 » l'espoir d'arriver. »

Racine avait lu à Corneille une tragédie d'*Alexandre*. « Cette
 » pièce, avait répondu l'auteur des *Horaces*, me fait voir en
 » vous de grands talents pour la poésie, mais non pour la tra-
 » gédie. » Le jugement était trop sévère dans sa généralité ; il était
 juste quant à l'application. La pièce est tombée sur le théâtre du
 Palais-Royal ; l'auteur l'a fait jouer sur celui de l'hôtel de Bourgo-
 gne, et elle a réussi. Mais les gens de goût sont toujours de l'avis
 des premiers juges. Cette fois Racine s'est démenti ; je le lui ai fait
 entendre à lui-même. « Vous aimez le vrai, mon cher poète, lui

al-je dit, et vous nous montrez *Alexandre* amoureux comme il ne le fut jamais. Rappelez-vous donc que, dans l'espace de sept ans, ce héros ne visita qu'une seule fois la femme et les filles de Darius, ses prisonnières, qui, selon l'histoire, étaient les plus belles princesses du monde... — D'accord, madame, m'a répondu le tragique; mais nous ne sommes pas Macédoniens : notre public tient aux amours à la française, il faut lui en donner... Offrez-lui une tragédie grecque, ... toutes les bouches du parterre deviendront des fours... » Racine, qui avait raison de dire cela, n'en a pas moins le tort d'avoir fait une mauvaise tragédie.

Je n'ai pas tenu note des essais infructueux de maternité faits par Marie-Thérèse, non plus que de la naissance de ses enfants morts aussitôt que nés; les princes fœtus n'ont pas encore droit à nos admirations; mais je dois mentionner un mot très-juste du médecin Guénaud, que le roi consultait, il y a trois jours, sur la mortalité des tendres rejetons de la race royale. « Me diriez-vous, Guénaud, demandait sa majesté, pourquoi mes bâtards sont sains » et ne meurent point, tandis que les enfants de la reine sont si » délicats et meurent? — Sire, répondit le docteur, c'est que » votre majesté n'apporte chez la reine que les rinçures du » verre. »

« La reine s'aperçoit fort bien des infidélités de son époux, me disait dernièrement madame Hamelin; personne ne se connaît mieux qu'elle à la pierre de touche des galanteries; sa majesté est pieuse, mais elle est Espagnole avant tout. »

Nous avons une académie des sciences; et d'Artagnan, officier parvenu, vient d'être nommé capitaine-lieutenant de la 2^{me} compagnie des mousquetaires¹ : voilà les deux nouvelles importantes de la ville et de la cour. Quant à la seconde, on s'étonne avec raison que le duc de Nevers ait donné sa démission de la place accordée depuis à l'ancien gardien de M. Fouquet; les bruits de toilette sont que ce seigneur et sa sœur Hortense vont courir le monde, et chercher un pays où l'autorité des maris et celle du parlement de Paris ne puissent les atteindre. Qui vivra verra.

Ce pauvre Ménage est bien l'homme le plus laid que je con-

¹ C'est, assurent quelques mémorialistes, dans cette compagnie de mousquetaires que servit Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne..... C'était un beau titre pour la maison du roi.

naïsse ; à cinquante-trois ans on lui en donnerait soixante et dix , et sa conversation , hérissee de grec , de latin , d'italien , n'est rien moins qu'amusante. Il fait aussi des vers français , mais tels que les ferait un poète florentin ; en retour , il est plus d'un écrivain de Florence qui voudrait faire des vers italiens comme Ménage. Avec tout cela , l'honnête bel esprit est amoureux de madame de Sévigné , mais amoureux comme un fou. La marquise , qui n'est pas très-disposée en faveur des galants échauffés par les inspirations italiennes , parce qu'elle craint toujours quelque trahison de leur part , la marquise s'amuse cependant du bonhomme , comme d'un amant sans conséquence... Hier elle le pria de monter près d'elle dans son carrosse pour aller faire des emplettes , ajoutant qu'elle ne craignait pas qu'on en jasât. Piqué au vif de cette offre , et surtout de la réflexion qui l'accompagnait , Ménage jeta les hauts cris : « Ah ! madame , dit-il , il m'est bien rude de voir que , non content des rigueurs que vous me montrez depuis si longtemps , » vous me méprisez au point de croire qu'on ne peut rien dire d'un tête-à-tête entre vous et moi. — Mettez-vous dans mon carrosse , répondit la spirituelle dame ; si vous me fâchez , je vous irai voir chez vous. » On a beaucoup ri ce matin de ce badinage charmant dans la galerie de Saint-Germain ; la reine même s'est mêlée aux rieurs en passant... Il faudra que sa majesté s'en confesse.

J'ai vu le chef-d'œuvre de l'esprit humain ;... j'ai vu le *Misanthrope*... Molière ne mourra plus. Et cette œuvre divine était tombée ! il a fallu soutenir , pendant un mois , l'honneur de la scène française par une farce , enchanteresse il est vrai , mais enfin une farce , *le Fagotier*, ou *le Médecin malgré lui*. O public ! public ! jusques à quand devra-t-on te faire avaler la raison dans la coupe de la folie ! Molière est brouillé avec Racine , qui lui enleva mademoiselle Duparc , au commencement de cette année , pour jouer dans sa tragédie d'*Alexandre* , à l'hôtel de Bourgogne. Un ami du poète tragique , sortant de la première représentation du *Misanthrope* , vint le trouver , et lui annonça , en se frottant les mains , que la pièce était tombée. « Rien n'est plus froid , ajouta cet homme ; vous pouvez m'en croire , j'y étais. — Moi , je n'y étais pas , répondit Racine , mais je ne croirai point que Molière ait fait une mauvaise pièce... Retournez-y , et examinez-la mieux. » C'est ce qu'on aurait pu dire à tout le parterre. Il y a dans cet ou-

vrage admirable un passage dont Molière doit l'inspiration à Despréaux : le poëte comique cherchait un jour à décider le satirique à ne plus s'acharner contre Chapelain, que protège M. Colbert, et qu'il pourrait venger de son détracteur. « Vous avez beau dire, » mon ami, s'écria Boileau presque en colère, M. le contrôleur » général fera tout ce qu'il lui plaira ; mais, à moins que le roi ne » m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, » je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait la *Pucelle*, mérite d'être pendu. » Le trait ne tomba pas à terre : l'auteur du *Misanthrope* s'en est servi de la manière la plus heureuse dans la scène qui termine le second acte.

Quelqu'un cherchait dernièrement à persuader M. de Montausier que Molière avait voulu le désigner dans le personnage d'*Alceste* ; il a été voir la pièce : « Je voudrais bien ressembler » à ce misanthrope-là, » a-t-il dit en sortant du théâtre de *Monsieur*.

Le tragique succède perpétuellement au comique : tel est le train de ce monde. Les gazettes annoncent ce matin qu'un terrible incendie dévore la ville de Londres ; il durait depuis quatre jours au départ du courrier. Les maisons sont tellement légères dans la capitale de l'Angleterre, que les flammes ont beau jeu... Les Anglais, ce peuple si grave, si solide, devraient bien, pour être conséquents, bâtir avec plus de solidité.

J'ai dit, à propos du *Misanthrope*, que l'acharnement de Boileau contre Chapelain était extrême ; le public en pourra juger, car ce poëte mordant vient de faire imprimer *sept satires* qui sont très-recherchées. Jamais Apollon n'a distillé plus de fiel, et ne l'a fait couler d'une plume avec plus d'esprit, de force et d'art. Il est vrai que Despréaux imite Horace, Perse et Juvénal ; mais imiter ainsi n'est-ce pas créer ? en effet, de combien de difficultés il a dû se rendre maître pour franciser avec tant de succès un genre si peu conforme à nos mœurs, qu'il peint cependant si bien ! En lisant ses satires, on serait tenté de croire Boileau Despréaux un méchant homme ; il n'en est rien : ce satirique n'a de méchanceté qu'en vers ; personne dans la vie domestique ne montre plus de bienveillance. Mais, dès qu'un ridicule, une sottise prétention, un vain orgueil se révèle à lui, sa bonhomie privée fait place à une colère poétique qui égratigne, fouette, déchire sans pitié ; et c'est l'expression de cette ire, trop fréquemment excitée par les travers du monde, qu'on remarque sur la physionomie de cet écrivain.

Ses traits sont irréguliers et ramassés; il a les yeux petits, ar dents, pleins de malice, recouverts d'un sourcil épais et mobile. Son nez est pointu, un peu recourbé, et se rapproche d'une bouche dont les lèvres minces et serrées offrent le principal trait de la malice spirituelle. Boileau a le teint jaune, le corps menu, les membres grêles; tout en lui annonce une santé débile... La chronique scandaleuse rapporte que sa satire *sur les femmes*, ce morceau si dur, si injuste, si peu français, s'explique par l'impossibilité où se trouve le censeur d'apprécier la compensation de tous les défauts qu'il reprend en nous... Si ce bruit est fondé, nous devons le plaindre et lui pardonner.

Voici une anecdote de ruelle, dans toute l'étendue du mot : je ne nommerai pas tout à fait les masques, par ménagement pour un de nos seigneurs les plus répandus. Le duc d'U..... est marié depuis huit jours, et la jeune épousée n'est pas encore femme. On n'accuse nullement le mari; on ne croit point qu'il y ait défaut de bonne volonté de la part de la mariée : bien au contraire, j'entends dire que cette nouvelle Iphigénie, à la manière de Benserade, pousse le dévouement jusqu'à l'héroïsme. A qui donc s'en prendre ? à dame nature, qui prête à la demi-duchesse d'U..... un tort tout à la fois rare et charmant. On parlait hier d'une opération au lever du roi; le duc était présent. « A la bonne heure, » dit sa majesté en se retournant vers lui; je conçois, il peut y » avoir excès en tout; mais, croyez-moi, si vous faites opérer, » prenez un chirurgien qui ait la main légère. »

CHAPITRE XIII.

1667.

Conseil extraordinaire de gouvernement.—Belles ordonnances qu'il prépare.—Noms des membres qui le composent.—*Andromaque*, de Racine.—Mademoiselle Desseillets et Baron.—Montfleury victime de son art.—MM. d'Olonne et de Créqui.—Portrait de Racine.—*Attila*, de Cornelle.—Création de la charge de lieutenant général de police.—Organisation de l'espionnage pour la satisfaction du roi.—M. de la Reynie.—La ville et la cour transparentes pour le roi.—Premiers réverbères dans les rues.—Sages mesures de police.—Abus judiciaires : arrêts contre les animaux.—L'arbitraire à la place de l'équité.—École française de peinture fondée à Rome.—Querelle entre une catin illustre et une catin vulgaire.—Ninon médiatrice.—L'éclipse; madame de Gesvres et Ninon.—Ordonnance civile.—Escobarderie motivant la guerre de Flandre.—Les deux dots.—

Tendresse de famille de la maison d'Autriche. — Précautions anti-guerrières de M. de Vivonne. — Bon mot du comte de Grammont. — Départ pour la campagne de Flandre. — Étiquette à l'armée. — Petits et grands levers au camp. — Salle d'audience sous la tente. — La galanterie et la guerre. — L'eau de rose et la poudre à canon. — L'artillerie et les soupirs. — Turenne; son portrait, ses qualités, ses défauts. — Ce héros sur le champ de bataille. — Un mot du grand Condé. — Des maîtresses pour bagage. — Une dame sage entretenant une compagnie de mousquetaires. — Victoires. — Siège de Lille; anecdotes. — L'abbé aide de camp. — La glace du gouverneur de Lille. — La main d'un boulanger sur la joue d'un officier des gardes. — Héroïsme de capucin. — Mademoiselle de La Vallière duchesse. — *Isis*, opéra de Quinault et Lully. — Les nobles peuvent chanter à l'Opéra sans déroger. — *Le Sicilien*, de Molière. — *Le Tartufe* est joué en entier à Chantilly.

Cette année sera certainement remarquable par les améliorations qui seront faites dans toutes les parties du gouvernement; M. Colbert porte sur tout son esprit d'ordre et de rectitude: justice, guerre, marine, commerce, son coup d'œil embrasse tout. Un conseil extraordinaire, formé d'après ses vues, en juillet dernier, a discuté mûrement chacune de ces matières; de sages règlements, de belles ordonnances vont paraître successivement, et jeter enfin les bases solides de notre monarchie. Les noms des membres de ce conseil lumineux méritent d'être conservés; les voici: MM. le chancelier Séguier, le maréchal de Villeroi, Colbert, d'Aligre, d'Ormesson, de Lezeau, de Machault, de Sève, Menardeau, de la Margerie, Passort¹, oncle de M. Colbert, Voisin, Harman et Marin. Les séances se tiennent une fois par semaine, souvent deux: le roi y assiste de temps en temps.

Tandis que les lois sociales préparent une civilisation forte et épurée, les lois du goût se fondent dans la république des lettres, et nous promettent une période glorieuse. Racine vient d'inscrire son nom à la même hauteur que celui de Corneille; il a fait jouer *Andromaque*, chef-d'œuvre de grâce, composition nerveuse, où sont développées à la fois toutes les délicatesses de l'esprit et toutes les ressources d'une imagination puissante.

Le public admire cette belle tragédie; il la critique aussi: preuve que le jugement se forme en même temps que l'art. Racine a fait une bonne pièce, mais on doit convenir qu'il est bien secondé par les acteurs qui la représentent. Mademoiselle Desœil-

¹ Ce titre d'oncle du contrôleur général était le seul, peut-être, qui recommandât M. Passort, homme médiocre, qui ne s'était distingué que par une animosité farouche pendant le procès de M. Fouquet.

lets¹ fait admirablement valoir le rôle d'*Hermione* ; depuis qu'elle joue, vingt déclarations lui sont arrivées : tous nos seigneurs veulent savoir si cette excellente comédienne sait aussi bien l'amour qu'elle sait l'exprimer. Aux répétitions d'*Andromaque*, l'auteur avait dit à Baron, chargé du rôle de Pyrrhus : « Pour vous, je » n'ai point d'instructions à vous donner ; votre cœur vous en dira » plus que mes leçons n'en pourraient faire entendre. » La tragédie nouvelle a eu des suites tragiques pour le pauvre Montfleury : cet acteur, déjà vieux, a fait de si violents efforts en jouant le personnage d'Oreste, qu'il en est mort.

Le marquis de Créqui et M. d'Olonne ont amèrement critiqué l'ouvrage de Racine ; il a cru devoir leur répondre par une épigramme faisant allusion à l'éloignement que le premier montre pour les femmes, et aux affronts que l'épouse du second attire sur lui par sa conduite plus que légère. Le poète se parle à lui-même :

La vraisemblance est choquée en ta pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

Au moment du premier triomphe de Racine, je dois esquisser ici son portrait : en vérité, j'en retrouve les principaux traits dans ma mémoire avec une fidélité presque inquiétante ; est-ce que j'aurais la faiblesse de vouloir remonter au principe du feu qui étincelle dans la bouche d'*Hermione* ?... La taille de ce poète est bien prise, sans être élevée ; il est fait comme l'histoire nous peint Antinoüs. Sa physionomie est gracieuse, ouverte, animée ; ses yeux brillent d'un éclat qu'on ne peut supporter ; chacun de ses regards porte un trait à l'esprit... ou bien au cœur. Le front de notre nouveau tragique semble être le siège du génie ; sa bouche... je n'ose y songer, tant elle a de charmes et de fraîcheur. Il y a dans les manières de Racine une élégance quelquefois gênée par trop de timidité ; mais je n'ai jamais entendu un accent plus doux que le sien, « et je crois, en effet, que s'il plaidait avec cette voix » la cause de Satan, il obtiendrait pour lui le paradis². »

Lorsque le jeune Racine s'élève avec rapidité, Corneille semble vouloir contribuer, en descendant, à placer son rival au même rang que lui. Ce n'est plus le grand tragique qui donna dernière-

¹ Elle fut ensuite surpassée dans ce rôle par mademoiselle Champmeslé, qui débuta au même temps dans *Hermione* et dans le cœur de Racine.

² On a attribué ce mot spirituel à mademoiselle Champmeslé.

ment *Attila* sur le théâtre du Palais-Royal. En vain La Thorillière et mademoiselle Molière, fille du poète comique, se sont-ils surpassés eux-mêmes dans les rôles d'*Attila* et de *Fulvie*, le public est resté froid. Chapelle disait tout haut, pendant la représentation : « Ah ! papa Corneille, il y a trop de naturel dans cette tragédie ; presque tous les vers en sont huns ou visigoths. »

Le roi créa, il y a quelques mois, une dignité toute nouvelle, c'est celle de lieutenant général de police. On doit déjà la suppression d'une foule de désordres à ce magistrat ; mais avouons que son installation est due, avant tout, au désir que montre Louis XIV d'être informé de ce qui se passe dans sa capitale. Il avait jusqu'à présent été mal servi en cela, parce qu'aucune direction n'était donnée à un genre d'observation qu'il faut bien appeler *espionnage*, quoique son but soit la satisfaction particulière de notre illustre monarque. Tout maintenant s'exécute à merveille : M. de La Reynie, lieutenant général de police, a partout des oreilles et des yeux ; conversations des lieux publics ou des maisons particulières, commerce du monde, secrets de famille, liaisons clandestines, scandales cloîtrés, tout revient au roi. Le plus grand nombre des agents n'informent sa majesté que par l'intermédiaire de leur chef ; d'autres écrivent directement à ce prince, et lui font parvenir leurs lettres par des voies cachées ; d'autres enfin sont introduits dans les cabinets du roi, par des issues mystérieuses, pour lui faire leurs rapports verbalement. En un mot, la ville et la cour sont transparentes pour le souverain. C'est à l'aide de ces renseignements que des fonctionnaires ou des courtisans sont remerciés ou punis, sans qu'ils puissent se douter comment le roi se trouve informé de leurs griefs, que le plus souvent ils ont eux-mêmes oubliés.

Mais, indépendamment de cette surveillance occulte, dont l'effet heureux sur la prospérité publique ne me paraît pas aussi démontré que la satisfaction particulière de sa majesté, le magistrat nouveau a régularisé la police ; il a fait suspendre dans les rues de Paris des lanternes renfermant une grosse chandelle, ce qui préserve les passants des attaques, naguère encore si fréquentes, des *mauvais garçons*¹.

On doit aussi à M. de La Reynie le désarmement des pages et

¹ Nom que l'on donnait indistinctement aux libertins et aux filous qui s'emparaient de la ville dès huit heures du soir.

des valets, dont les vilains tours se renouvelaient chaque soir. Les honnêtes femmes peuvent sortir avec sûreté après la nuit close, à moins qu'il ne prenne fantaisie à nos jeunes seigneurs de les insulter.... car il n'y a pas encore de police pour eux. On a mis également un terme aux courses nocturnes des jeunes gens qui, le soir d'un jour de noce, se rendaient d'autorité auprès de la mariée pour la déshabiller, malgré la résistance jalouse du nouvel époux, qui souvent amenait des rixes sanglantes. Il leur est défendu de revenir ensuite troubler les chastes délices du nouveau couple conjugal, en lui apportant, à la clarté des flambeaux et au son d'une musique retentissante autant que discordante, le vin chaud fortement épicé.

Les abus judiciaires fondés sur les superstitions, sur la crédulité du vieux temps, ne peuvent subsister au sein d'une nation qui se régénère. Espérons qu'on ne procédera plus en forme, dans les tribunaux, contre les cochons, les chiens, les chenilles, les souris, ainsi que cela se pratiqua jusqu'ici, après que le clergé avait prononcé gravement l'excommunication contre ces animaux malfaisants. Un vicaire de la ville de Pont-du-Château, en Auvergne, excommunia, l'an dernier encore, les chenilles d'un verger. Le juge du lieu rendit ensuite une sentence, enjoignant à ces insectes de se retirer dans un terrain inculte qu'il désignait. Des pièces authentiques attestent ce fait étrange¹.

Il serait à désirer que les réformes ne portassent que sur des abus; mais un nouvel édit attente à de véritables droits judiciaires, en même temps qu'aux principes de la sagesse. Cet édit veut que, s'il se présente quelque difficulté, dans le jugement d'un procès, sur un ou plusieurs points de l'ordonnance, *les parlements se retirent devers le roi, pour apprendre ce qui sera de son intention*. Ainsi, voilà la personne du monarque environnée de plus de lumières que n'en possède une compagnie dont l'étude des lois est l'occupation constante, exclusive; et c'est encore là l'explication la plus consolante de cette mesure.... Il serait trop affligeant de penser qu'on eût voulu mettre la volonté arbitraire à la place de l'équité.

Je reporte vite mon attention sur une fondation consolante :

¹ Le conseil extraordinaire de 1666 s'éleva avec force contre ces sottes pratiques, qui furent interdites; l'habitude, plus forte que la raison, les fit subsister encore quelque temps; mais la jolie comédie des *Plaidours* en fit enfin justice.

M. Colbert fit agréer hier au roi le projet de création à Rome d'une École française de peinture, où les élèves iront, au sein de beaux modèles et de grands souvenirs, se perfectionner dans le premier des arts. L'idée de cette institution est due au célèbre Lebrun, qui en est nommé directeur.

Je ris encore aux larmes en songeant à ce qui se passa l'autre jour, au beau milieu de la rue, entre madame de La Beaume, ancienne maîtresse du maréchal de Grammont, et mademoiselle Dumesnil, maîtresse actuelle du maréchal de Grancey. Le laquais de la dernière ayant un peu heurté le coude de la première, celle-ci se retourna, et donna un soufflet au valet inattentionné. Là-dessus interpellation de la Dumesnil, injures de madame de La Beaume, puis réplique, puis riposte, et enfin menaces de la noble dame à la beauté roturière. La maîtresse de M. de Grancey, persuadée que son adversaire, en parcourant la même carrière qu'elle, était descendue au même rang, a répondu au nom de *guenipe* que si cette épithète lui convenait, elle n'était pas moins propre à la p... de M. de Grammont, et que, toutes les deux exerçant le même métier, elles devaient vivre en bonne intelligence. A cette péroraison, mademoiselle Dumesnil a joint une grande révérence et s'est retirée, tandis que les huées de la populace reconduisaient madame de La Beaume jusqu'à son carrosse.

Cette aventure, qui a fait du bruit, avait brouillé M. de Grancey avec madame de La Beaume; Ninon a trouvé dans ce scandale un sujet d'amusement; elle s'est mise à les réconcilier. Madame de Vivonne demandait avant-hier à mademoiselle de Lenclos la cause de son intercession : « Amour de l'ordre, a répondu notre moederne Laïs : madame de La Beaume ayant été la maîtresse du » maréchal de Grammont, qui est le doyen des maréchaux de » France, la maîtresse du maréchal de Grancey doit lui céder le » pas; en fait de service militaire, l'ancienneté avant tout. Mademoiselle Dumesnil en est convenue, et tout est arrangé. » Malgré cette médiation officieuse, le roi est encore fâché contre M. de Grancey; on dit qu'il ne sera pas employé dans la guerre de Flandre qui se prépare.

Une aventure semblable à celle que je viens de noter était arrivée peu de jours auparavant à Ninon elle-même, et c'est apparemment par cette raison qu'elle est intervenue dans celle-ci. Madame de Gesvres a, non sans raison, la renommée d'être une gazette vivante de la cour et de la ville; or, un jour qu'il s'était

élevé chez Ninon une discussion scientifique sur l'apparition d'une éclipse, cette spirituelle courtisane dit qu'elle n'y avait pas cru, parce que madame de Gesvres n'en avait point parlé. Cette dame, informée de la plaisanterie, la saisit du mauvais côté, et en prit occasion de tomber sur la conduite de Ninon. « De quoi m'accuse » donc cette belle beauté, dit mademoiselle de Lenclos en apprenant ce caquet malveillant; la seule différence qu'il y ait entre elle et moi, c'est que je marche ouvertement dans le chemin du vice, et qu'elle cherche à dissimuler sa conduite licencieuse. Je n'use de nulle précaution pour cacher mes aventures : aussi la ville et la cour les connaissent, et ne s'étonnent d'aucun de mes dérèglements. Madame de Gesvres, au contraire, prend des peines incroyables pour faire croire à sa vertu, et tout le monde en doute... J'ai sur elle l'avantage de la franchise, et celui plus précieux de la liberté du plaisir. »

On a publié à son de trompe et par la voix des hérauts, dans toutes les places et carrefours, la belle ordonnance civile qui fut, pendant une année entière, méditée par les excellentes têtes du conseil extraordinaire, auquel sa majesté avait adjoint des commissaires choisis dans le parlement. Parmi ces derniers, MM. Lamignon, Talon et Bignon, mirent, à ce qu'on assure, la dernière main à l'ouvrage.

Dans le temps où M. Colbert, l'âme de ces grandes institutions législatives, rend le royaume florissant par les réformes intérieures, M. de Louvois, devenu un grand ministre, se pique d'une noble émulation au département de la guerre. Occupé de fonder la splendeur du règne de Louis XIV sur une gloire plus brillante que solide, il veut procurer à ce prince le triomphe des armes, que la vanité humaine considère comme le complément indispensable de la grandeur des souverains. Après avoir beaucoup réfléchi sur les moyens d'autoriser une guerre, le ministre a découvert que Marie-Thérèse, enfant du premier lit de Philippe IV, avait sur la Flandre un droit d'héritage, à l'exclusion de Charles II, enfant du second lit. Ce droit n'est, il est vrai, fondé que sur un usage des Pays-Bas qui exclut de la succession les enfants du second lit, en faveur de ceux du premier, même quand ceux-ci ne sont que des filles. Ce règlement local de la province que l'on veut conquérir semble être d'un faible poids auprès des lois générales de la monarchie espagnole, que les Pays-Bas doivent subir; mais Louis XIV a soumis

la question à un conseil de théologiens, qui ont trouvé son droit d'une équité incontestable, quoique les casuistes de Madrid le jugent digne d'excommunication.

Sans se mettre en peine d'accorder ces divers organes de la divine justice, notre armée va marcher en Flandre, ayant pour motif surabondant des hostilités le non-paiement des cinq cent mille écus qui, d'après le traité des Pyrénées, devaient être comptés au roi de France pour la dot de Marie-Thérèse. On ne peut cependant se dissimuler que la dot stipulée pour la fille de Henri IV, lorsqu'elle alla régner en Espagne, n'a pas été acquittée plus fidèlement par la cour du Louvre; mais il est entendu qu'en fait de politique il ne faut pas avoir de mémoire. Au surplus, on peut citer, dans cette circonstance, une abnégation de scrupule bien autrement remarquable, car l'empereur Léopold est convenu, par traité, de laisser Louis XIV prendre possession de la Flandre au préjudice du prince de sa maison qui règne en Espagne..... La tendresse de famille a ses licences pour les têtes couronnées.

Les équipages de nos guerriers se forment à force, et l'on parlait hier, au cercle de la reine, de ces préparatifs d'entrée en campagne. « M. de Vivonne, dit madame de Gesvres, croit sans doute » que l'action ne sera pas chaude, car il se fait faire une veste de » buffle doublée de même étoffe... » Les dames rirent de bon cœur, malgré la présence du roi; mais sa majesté fronça le sourcil, et s'écria : *Nous n'aurons pas de buffles en Flandre...* M. de Vivonne restera, dit-on, à Paris, et franchement je crois qu'il n'en sera pas fâché.

A l'un des derniers levers, les ambassadeurs prenant congé du roi, sa majesté se plaignit devant le comte de Grammont de la stupidité de l'un d'eux. « Vous verrez, sire, répondit le courtisan, que cet envoyé est le parent de quelque ministre, et qu'on a été forcé, dans son pays, de lui trouver du talent. » Mon cousin le gentilhomme de la chambre, qui m'a rapporté ce bon mot, m'a dit qu'il n'avait point été goûté par les ministres français qui se trouvaient là.

Je ne dirai pas l'armée est partie pour une conquête, mais la cour de Saint-Germain s'est mise en route pour un voyage d'agrément en Flandre. Il y a certainement à la suite de nos troupes plus de carrosses que de canons et d'équipages de guerre. La correspondance que je me suis ménagée avec mon parent le gentil-

homme m'apprend qu'à l'armée l'étiquette est observée comme à Saint-Germain ou à Versailles : le roi tient petit coucher, grandes et petites entrées, dans son quartier, qui souvent est un taudis ; au camp, il a non-seulement une salle d'audience sous la tente, mais encore un salon et des tables de jeu, où nos seigneurs se ruinent tout aussi vite qu'en temps de paix.

Cette politesse, cette recherche de galanterie, ce concours de femmes charmantes, établissant quelquefois dans des granges les toilettes dorées qu'elles ont fait transporter à leur suite ; ces eaux de senteur se mêlant à l'odeur de la poudre à canon ; ce caquetage de cour, qu'interrompent à chaque instant les commandements militaires ; enfin le bruit lointain de l'artillerie, qui fait frissonner les belles au moment où de galants officiers font palpiter plus doucement leur sein ; tout, dans cette campagne, excite l'étonnement.

Bien plus, les troupes, inspirées par cet esprit de courtoisie, renouvellent souvent des débats de préséance dans les marches, au camp, sous le feu même des ennemis ; plusieurs corps ont déjà soutenu, la pique baissée les uns contre les autres, ces ridicules prétentions. Il faut de la politesse, mais en vérité c'est la porter aussi trop loin que de se faire tuer avec une telle cérémonie.

Comme, à propos de la guerre, il faut pourtant dire quelque chose de l'armée, je dirai que le principal corps est commandé par le maréchal de Turenne, sous les ordres du roi ; les deux autres sont conduits par le maréchal d'Aumont et M. de Créqui : le tout forme à peu près trente-cinq mille combattants. Puisque je trouve le premier homme de guerre de notre temps sous son véritable jour, c'est-à-dire au sein de sa carrière héroïque, je vais essayer de le peindre. Turenne est un homme d'une taille à peine médiocre ; sa poitrine est large, ses épaules sont élevées ; il a les cheveux châtains, la tête grosse et un peu penchée, les yeux grands et pleins de feu, mais recouverts par de gros sourcils joints ensemble ; ses traits ne manquent pas précisément de régularité, ils manquent plutôt d'effet. En un mot, rien dans la physionomie de ce héros n'annonce la grandeur ; elle ne se révèle pas davantage par ses paroles, qui semblent toujours exprimer des idées ou des opinions peu arrêtées. Turenne a cependant un fond d'instruction ; il cite quelquefois les auteurs de l'antiquité, particulièrement ceux qui ont consigné quelques traits d'Annibal, son général de prédilection. A l'espèce d'hésitation que le maréchal apporte dans

l'émission de ses avis, comme à la simplicité de ses habits, on pourrait le croire modeste; ceux qui vivent dans son intimité ne tardent cependant pas à découvrir en lui un grand fond d'amour-propre. S'il veut parler de lui, il commence par, *Je ne sais si j'oserais vous dire*, et bientôt il ose faire de ses belles qualités le plus immodéré panégyrique. Il a coutume de se désigner à la troisième personne, par un pronom général : « On se porta sur la » ligne; on fit de belles manœuvres, et l'on battit les ennemis. » Si, dans la vie privée, Turenne a quelques défauts, il est difficile d'en remarquer dans ses actions sur le champ de bataille : personne ne sait prendre un parti avec autant de rapidité; personne ne sait aussi bien le changer au besoin. Il n'y a jamais de bataille désespérée pour ce grand capitaine; plus on le croit près de la perdre, plus il l'est souvent de la gagner, tant il a l'art de profiter des accidents du terrain sur lequel il combat : un ravin, un ruisseau, le moindre buisson, lui fournissent des avantages que l'ennemi ne peut prévoir, et qui tout à coup deviennent sous sa main des moyens de victoire. Turenne reçut de la nature l'esprit du commandement, et cet esprit est chez lui si vaste qu'il gouvernerait un État comme une armée.

Le grand Condé marche, dans cette campagne, à la droite du roi; mais il n'a point de commandement spécial. Sa majesté lui tient toujours rancune des guerres de la fronde, et de son service dans les troupes espagnoles. « Sans vous, lui disait l'autre jour ce » monarque en lui montrant une immense plaine de la Flandre, » sans vous, tout cela serait à moi. — Ah! sire, répondit M. le » prince, vous m'aviez promis de ne plus m'en parler; et je puis » rappeler cette promesse à votre majesté, au moment où elle in- » terdit à mon épée la conquête de ce pays. »

Il s'est passé à l'armée une chose qui divertit beaucoup la capitale, après avoir divertit la cour voyageuse. Tous nos jeunes seigneurs, à peu près, ont emmené en Flandre leurs maîtresses; c'est une partie indispensable de leurs équipages. On était donc étonné que d'Artagnan, capitaine de la deuxième compagnie des mousquetaires, ne se fût pas conformé à cette partie de l'étiquette, et n'eût point de belle Parisienne au camp. Il est vrai que M. de Maulevrier¹, commandant de la première compagnie, mène à sa suite

¹ Colbert de Maulevrier, frère du contrôleur général.

deux dames au moins ; mais, comme cette espèce de bagage ne se prête pas volontiers, personne ne s'est avisé d'admettre la compensation. D'Artagnan, à son départ de Paris, n'était pourtant point au dépourvu : on connaissait l'inclination très-vive qu'avait pour lui certaine veuve très-riche, âgée de vingt-deux ans à peine, et dont l'amour, mêlé de chasteté, fit époque au commencement de cette année. Le capitaine, qui n'avait pu vaincre la cruauté de ce petit phénomène de vertu, lui conservait la foi la plus rare, la plus étrange dans un mousquetaire. Il passait de tristes instants, tandis qu'en attendant l'heure de se signaler, ses camarades coulaient d'heureux jours et surtout d'heureuses nuits. D'Artagnan avait encore un autre sujet d'affliction : son collègue Maulevrier, frère du contrôleur général, ne manquait jamais d'argent ; les mousquetaires qu'il commandait s'en ressentaient. Il leur avait donné, à ses frais, des justaucorps dorés d'un fort grand prix, et des armes du plus beau poli. D'Artagnan, officier parvenu, pour qui les clefs du trésor royal ne tournent que rarement, n'avait pu faire une semblable dépense ; aussi sa compagnie paraissait-elle pauvre auprès de celle du riche Maulevrier. Il rêvait tristement à ce parallèle affligeant et aux rigueurs de la charmante veuve qu'il adorait, lorsqu'à son inexprimable surprise, il la vit entrer un matin dans sa chambre.

« Dieu ! que vois-je ? vous, madame ! est-ce une illusion, un rêve enchanteur ? s'écria-t-il.

— Non, monsieur, répondit la dame en l'embrassant sur le front, sans permettre que d'Artagnan plaçât différemment le baiser qu'il lui rendit.

— Ah ! chère amie, reprit avec feu le capitaine en tombant aux genoux de la belle voyageuse.... je suis le plus heureux des hommes.... plus de tristesse, plus de chagrins pour moi.... vous voilà.... votre présence me dit....

— Pas précisément tout ce que vous pensez, reprit la veuve avec calme.... Relevez-vous, mon ami, ajouta-t-elle en ouvrant une croisée, et dites-moi où nous ferons placer tout ceci. »

D'Artagnan jeta les yeux dans la cour, et vit trois grands chariots encore attelés et pesamment chargés.

« Qu'est-ce que cela madame ? demanda-t-il avec surprise.

— Ce qui vous manque, monsieur.... un habillement et un équipement complet pour votre compagnie.

— Est-il possible ?... et qui peut m'envoyer ces effets ?

— Une personne qui ne veut pas que l'opulence de M. de Maulevrier donne du dessous à un officier valant mieux que lui...

— Ah ! je devine, femme adorable... c'est vous dont la générosité.... De combien d'amour, de bonheur, de délices je vais payer....

— Arrêtez, d'Artagnan ; je fais ma fourniture sans avoir passé avec vous de marché préalable.... Mais permettez-moi de faire mes conditions après la livraison : rien entre nous n'est changé ; je vous aime plus que je ne saurais le dire ; je sais que vous me payez de retour.... tous deux nous brûlons de nous prouver cet amour mutuel.... mais il n'en sera rien.... N'oubliez donc plus que vous êtes marié...

— Hélas ! à quel scrupule vous arrêtez-vous, au temps où nous vivons?...

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire, mais je ne veux pas être de mon siècle sur ce point.

— Songez donc qu'avant de vous connaître je ne vivais point avec madame d'Artagnan....

— J'espère bien que vous la reprendrez un jour, parce que vous me connaissez.

— N'y comptez pas, madame... Une veuve cruelle à vingt-deux ans !... c'est bien assez extraordinaire... il ne me manquerait plus, pour devenir le jouet de la cour, que de voir ma maîtresse me ramener ma femme....

— Capitaine, je déjeune avec vous en présence d'une de mes parentes qui m'a suivie, et je repars immédiatement. Occupez-vous de faire déposer quelque part ma cargaison.

— Quoi ! pas seulement un jour?....

— Pas une heure....

— Parbleu ! voilà du nouveau ! l'une des plus jolies femmes de la cour qui entretient les mousquetaires de sa majesté.

— Ce n'est pas la première fois.... Mais, au même prix, c'est rare, j'en conviens....

— Que vont-ils penser ces braves gens, s'ils savent que leur capitaine même n'a pu reconnaître?....

— Oh ! je suis tranquille ; ils ne seront pas tentés de vous croire insolvable.

— Ce sera bien, en tout cas, la première fois qu'une compagnie des gardes sera équipée par la sagesse....

— Hâtons-nous, mon ami ; j'ai demandé des chevaux pour

midi, et tous ces habits doivent être essayés avant mon départ....

— Vous ne pousserez pas, je le suppose, la complaisance jusqu'à présider à l'essai....

— J'ai peut-être mérité l'épigramme; mais demain, à la revue du roi, les félicitations de sa majesté m'en vengeront. »

La compagnie de mousquetaires fut rassemblée; elle essaya les habits, pendant que notre belle Parisienne déjeunait au quartier du capitaine... Elle repartit ensuite, emportant quelques hauts-de-chausses trop larges ou trop étroits, dont elle se fit expliquer minutieusement les défauts.

Le jour suivant, à la parade, Louis XIV fut ébloui par la richesse de sa deuxième compagnie de mousquetaires, qui éclipsa la première.... Le roi, surpris au dernier point que d'Artagnan, dont il connaissait la gêne, eût pu faire cette dépense, lui demanda s'il disposait de la baguette d'une fée. Cet officier répondit que sa bonne fortune lui avait procuré quelque chose d'équivalent, et, sans nommer la veuve, il raconta ce qu'elle venait de faire.... Sa majesté n'en voulut d'abord rien croire; mais le capitaine jura que son rapport était de toute exactitude. Jamais peut-être le roi n'a tant ri.... « Je donnerais mille louis pour connaître cette femme, » s'écria-t-il quand les éclats bruyants de sa gaité furent enfin calmés. « Ah! sire, dit d'Artagnan, qui savait, à l'occasion, être courtisan comme un autre, votre majesté voudrait donc lui faire perdre le mérite du désintéressement. »

Trois jours après le départ de la dame, son action était connue de toute l'armée; mais son nom demeura caché sous un voile mystérieux que je ne soulèverai point: il n'y aurait aucun avantage à pratiquer la sagesse, si le ridicule la traînait, de même que le vice, à son tribunal.... Les mousquetaires s'amusèrent comme des bienheureux de la générosité dont ils profitaient; certaine partie de leur habillement fut nommée *le haut-de-chausses des amours*; et la cour les surnomma *les enfants de la veuve*.

Cependant nos troupes font des prodiges: Charleroi, Armentières, Saint-Vinox, Furnes, Ath, Douai, Oudenarde, le fort de la Scarpe, Courtrai, sont tombés au pouvoir des troupes du roi en moins de deux mois; sa majesté a mis en personne le siège devant Lille. La tranchée est ouverte sous cette place, et tous les rapports s'accordent à dire que le roi y descend comme un simple grenadier. Les courtisans pressent continuellement leur maître de

ne pas s'exposer ainsi au feu des ennemis : il y a quelques jours, M. de Turenne, voyant le roi couvert de terre par un boulet qui venait de tomber près de lui, le menaça de quitter le siège s'il persistait à se montrer aussi imprudent.... Ce prince, après s'être avancé, à la vue de toute l'armée, jusqu'au pied des palissades, allait déferer aux supplications du maréchal général; il se retirait... « Sire, s'écria le vieux duc de Charost en retenant sa majesté par le bras, M. de Turenne a raison; *mais le vin est tiré, il faut le boire*.... Prenez mon chapeau et donnez-moi le vôtre; si les » Espagnols visent au panache, ils s'y méprendront; et moi j'ai » fait mon temps. » Le roi sentit la justesse de cet avis; il resta ce jour-là, mais le lendemain il s'exposa moins.

Voici le revers peu satisfaisant de cette brillante médaille : *Monsieur* a toujours près de lui l'abbé de Cosnac, évêque de Valence; c'est son aide de camp, son guide sur le chemin de la gloire. On voit le feu des batteries du rempart se réfléchir sur la calotte luisante de ce martial abbé, qui, le premier, chaque matin, dans la tranchée, jette, au nom du prince, de l'argent aux soldats, et dicte les questions que son altesse royale doit adresser aux ouvriers. Le roi, surpris des progrès de son frère dans l'art de la guerre, lui demandait dernièrement « qui lui en avait tant ap- » pris.... qui l'engageait à se donner à l'armée tout le mouve- » ment qu'il se donnait? — Sire, répondit *Monsieur*, c'est l'é- » vêque de Valence. — Ses avis, répliqua sa majesté, *ne sont guère » obligeants pour moi*; mais il ne vous conseille pas trop mal » pour vous. » Nous voilà donc prévenus que Louis XIV ne veut de gloire militaire dans sa famille que pour lui seul.

Soit galanterie, soit bravade, M. de Brouay, gouverneur espagnol de Lille, envoie tous les matins de la glace au roi. « Priez- » le, dit un jour sa majesté au porteur, de m'en envoyer un peu » davantage. — Sire, répondit le Castillan, mon général la ménage, » parce qu'il espère que le siège sera long, et il craint que votre » majesté n'en manque... — Bon, bon, cria à l'envoyé le vieux » Charost, qui se trouvait alors auprès du roi, recommandez » bien à M. de Brouay de ne pas imiter le gouverneur de Douai, » qui s'est rendu comme un coquin. — Êtes-vous fou, monsieur? » dit vivement le roi, surpris d'un tel discours. — Comment, » sire, ajouta le duc, Brouay est mon cousin. »

Malgré la recommandation de M. de Charost, Lille s'est rendue

au roi après neuf jours de siège ; le marquis de Bellefonds en est nommé gouverneur. La population de cette place paraît mal disposée à subir le joug du vainqueur : elle reçoit avec une froideur presque brutale ses nouveaux hôtes, auxquels sa majesté a fait recommander beaucoup de circonspection, particulièrement aux officiers, qui se promettaient déjà de comprendre les jolies Lilloises dans le butin de la conquête. Un lieutenant aux gardes, huit jours après l'entrée des troupes, porta loin le respect pour cette consigne : sa patience fut telle, que le *frappe, mais écoute*, du général grec, n'est rien en comparaison. Cet officier, qui se trouvait à la tête de sa compagnie rangée sur la place, ayant un mot pressé à écrire, entra chez un boulanger, et le pria très-poliment de lui prêter ce qu'il fallait pour cela. « Il y a dans la ville des gens qui » vendent de ces sortes de choses, répondit insolemment le bou- » langer ; adressez-vous à eux si vous en voulez avoir. » Le lieutenant répliqua que « le refus seul eût été impoli, mais que, fait de la sorte, il était brutal. » A peine eut-il achevé cette juste observation, qu'un violent soufflet tomba sur sa joue... On croit peut-être que le militaire souffleté va riposter par un coup d'épée qui étendra à ses pieds son adversaire percé de part en part... Point du tout, un capucin ne se fût pas conduit autrement que l'officier français. La joue chaude, les dents ébranlées, il relève les vingt mousquets qui tout à coup avaient été couchés en joue contre l'imprudent Lillois ; il ordonne d'une voix forte à sa troupe de s'écouler, et reste devant la porte du boulanger jusqu'à ce qu'elle soit éloignée. Ce trait de sang-froid presque incroyable a trouvé des admirateurs et des critiques ; le nombre de ces derniers est le plus grand ; mais M. de Bellefonds, M. de Louvois et sa majesté se sont rangés parmi les premiers : le lieutenant vient d'être nommé capitaine des gardes. Les échevins de Lille, après avoir fait arrêter le boulanger, avaient rendu l'offensé arbitre de son sort. « Qu'il » retourne dans sa famille, a répondu ce dernier ; je suis garant » qu'il recommandera à ses enfants de ne jamais imiter sa brutalité. » Le mot est digne de Socrate ; mais notre héros de patience peut être bien sûr d'avoir perdu un bel exemple.

Le roi est de retour de sa glorieuse campagne ; il songe maintenant à récompenser. Il paraît que les services de mademoiselle de La Vallière, pendant la guerre de Flandre, ont été bien éclatants, car c'est elle qui reçoit le premier gage de la reconnaissance de son souverain. La seigneurie de Vauséjour est érigée en duché-

pairie en faveur de la favorite et de sa fille; les lettres patentes sont ainsi motivées : « Nous avons cru ne pouvoir mieux *exprimer* » dans le public l'estime toute particulière que nous faisons de la » personne de notre chère, bien-aimée et très-féale Louise-Françoise de La Vallière, qu'en lui conférant les plus hauts titres » d'honneur et d'estime qu'une affection très-singulière, excitée » dans notre cœur par une infinité de rares perfections, nous a » inspirée depuis quelques années en sa faveur. »

Je prends note du traité de paix qui, sous la médiation de la Suède, vient d'être conclu à Breda¹ par trois actes distincts : 1° entre la France et l'Angleterre; 2° entre l'Angleterre et le Danemark; 3° entre l'Angleterre et la Hollande.

On a joué une tragédie-opéra de Quinault² sous le titre d'*Isis*, et dont Lully a fait la musique. Cette pièce, où l'on remarque une poésie brillante, est, quant à l'action, un tissu péniblement ourdi d'épisodes réunis sans vraisemblance; on n'y trouve point d'intérêt. La musique offre de grandes beautés, mais il me semble que l'art y tient plus de place que l'inspiration. Il y eut dernièrement une cabale de cour formée contre l'ouvrage, et cette intrigue en dévoila une autre... Madame la marquise de Montespan avait amené les cabaleurs, parce qu'elle a cru se reconnaître dans un des personnages d'*Isis*; or le zèle, l'empressement que nos jeunes gentilshommes ont mis à seconder les vues de cette dame, prouve qu'elle commence à plaire au roi. Malgré cette faveur naissante, Louis XIV ne partage pas l'avis de ses courtisans sur l'œuvre de Quinault et Lully; il en est au contraire si content, qu'il a fait rendre un arrêt du conseil qui permet à un homme de condition d'être chanteur à l'Opéra, et de tirer des gages de cette profession, sans déroger à la noblesse... Notre bon parlement s'est empressé d'enregistrer cet édit; le sénat romain ne fit pas mieux quand il délibéra gravement sur la sauce à laquelle il convenait de manger le turbot de Domitien.

Le Sicilien est une jolie bagatelle de Molière, dirigée contre le genre prétentieux de Benserade. Cette petite comédie, qui n'est qu'ingénieuse et gaie, prouve du moins la prodigieuse fécondité de l'auteur du *Tartufe*, pièce qu'on vient enfin de jouer en entier,

¹ Ce triple traité fut signé le 31 juillet.

² Ce poëte n'était encore connu que par des comédies médiocres; ses opéras devinrent depuis de véritables titres de gloire... La critique injuste de Quinault est une tache dans la carrière de Boileau, et le public l'a démentie.

mais à Chantilly, chez M. le prince. Jamais production n'excita plus de critiques, et ne mérita cependant autant d'éloges. C'est un chef-d'œuvre, mais les chefs-d'œuvre ont tort quand ils blessent des intérêts puissants. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les dévots se sont ligués avec un acharnement sans exemple contre cette comédie : il est impossible de convenir plus clairement qu'ils se reconnaissent dans les hypocrites que Molière a voulu frapper des stigmates du ridicule. La colère est bien inconséquente, bien aveugle... Un curé, dans un mémoire présenté au roi, a décidé que l'auteur du *Tartufe* est digne du feu ; pour conclure, il le condamne de son autorité privée. En attendant, nos gentilshommes courent à la pièce, et n'envoient au diable que ceux qui en gênent la représentation.

CHAPITRE XIV.

1668-1669.

Campagne d'hiver. — Intrigues de Louvois pour M. le prince, en haine de Turenne. — Conquête de la Franche-Comté. — *L'Avare*, de Molière. — *Amphytrion*, du même. — Bourdaloue. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Intrigues de la cour de Londres à la Haye. — Le farouche républicain. — Une province pour un coup de chapeau. — Madame de Montespan favorite. — Turenne se fait catholique. — Miracle reconnu par ce héros. — Les registres du parlement mutilés. — Mesdemoiselles Hilaire et Raymond contre huit. — *Les Plaideurs*, de Racine. — *Georges Dandin*, de Molière. — Anecdote à ce sujet. — Conduite du roi avec la duchesse de La Vallière. — Avec madame de Montespan. — La Vallière retourne à Chaillot. — La tyrannie remplace l'amour. — La Vallière pare sa rivale de ses mains. — Calomnies de cette dernière. — Le petit chien. — Portrait de madame de Montespan. — Mélange de galanterie et de dévotion. — Madame de Montespan l'avait dit à son mari. — Un souflet conjugal. — Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule. — Mode propice aux fécondités mystérieuses. — Permission de jouer le *Tartufe*. — Dettes de M. le prince. — Armée de créanciers. — Gourville raccommode les affaires du grand Condé. — On meurt de faim dans l'opulente Espagne. — Les belles Castillanes. — Le roi de Pologne Casimir. — Galanterie et vocation monastique. — *Racine et la Champmeslé*. — *Britannicus*, de ce poète. — Louis XIV ne danse plus dans les ballets ; pourquoi. — La grande *Mademoiselle* et le comte de Lauzun. — Portrait de ce seigneur. — Intrigue pour empêcher son mariage avec *Mademoiselle*. — Scène à cet égard. — Le roi permet cet hymen et le défend aussitôt. — Fureur du comte. — Entretien orageux avec Louis XIV. — Douleur de *Mademoiselle*. — Il serait là. — Médiances par ressentiment. — Lauzun capitaine des gardes. — Commencement de faveur des bâtards du roi. — Expédition de Candie. — Maîtresses cornues. — Sortie contre les Turcs. — Le fouet à manche d'argent. — Disparition de la dépouille de M. de Beaufort. — Pélisson vu du beau côté. — Le chevalier de Lorraine et mademoiselle de Coëllongon. — Importation du café en

France. — Édit portant qu'on ne déroge pas à la noblesse par le commerce maritime. — *Pourceaugnac*, de Molière.

Nos jeunes seigneurs, contents et récompensés de leurs prouesses de l'année dernière, ne songeaient qu'à danser à la cour de Saint-Germain, ou à rire aux comédies de Molière, qui nous en promet, dit-on, plusieurs nouvelles. Tout à coup voilà que le roi monte à cheval, la semaine dernière, avec M. le prince, M. le duc d'Enghien et quelques gentilshommes, pour se rendre à Dijon, malgré la neige et le verglas. Quelques jours après, toute la noblesse française prend la même route, et l'on apprend que Louis XIV va conquérir la Franche-Comté, en dépit des frimas... Le secret a été gardé jusqu'ici comme celui d'une conspiration; l'amour même ne s'est pas montré indiscret. Ces pauvres Espagnols ne s'attendent guère à une semblable visite au milieu de l'hiver. Cette fois M. de Louvois est parvenu à raviver la tige des lauriers du grand Condé; c'est lui qui doit commander, dans cette campagne, sous les ordres du roi. Mais ce choix n'est pas un hommage rendu à la valeur éclairée du vainqueur de Nordlingue; le ministre ne satisfait ici que sa haine pour M. de Turenne. Le roi s'est prêté d'autant plus volontiers à sanctionner ce même choix, que le projet de la conquête est une idée de M. de Condé. Le prince, étant dans son gouvernement de Bourgogne, a vu la faible attitude des Espagnols en Franche-Comté, et s'est flatté, si Louis XIV approuvait ses vues, de se rendre maître de ce pays, malgré les rigueurs de la saison, en aussi peu de temps que Turenne en a mis à conquérir la Flandre au milieu de l'été. La jalousie, qui fut l'âme de ce projet, était celle d'un héros; Louvois l'a secondé à l'aide des intrigues d'un homme de cour.

Le roi, comme César, est venu, a vu, a vaincu; les lis flottent sur les remparts de la Franche-Comté. M. le prince est entré, après deux jours de siège, à Besançon, qui, pour unique condition, a demandé qu'on lui laissât le saint suaire. Le duc de Luxembourg a pénétré avec aussi peu d'obstacles dans Salins; Dôle n'a pas résisté davantage au roi, qui en a pris possession en personne. « A la défense que vous avez faite, écrivait le conseil » d'Espagne au gouverneur de la province perdue, on voit que » le roi de France aurait pu se borner à envoyer ses laquais

» conquérir le pays, au lieu de se donner la peine d'y aller lui-même. »

On assure cependant, à la décharge de cet officier, que quelque peu de trahison s'est mêlée au pouvoir de nos armes. Un fin politique me disait hier que des citoyens espagnols ont été gagnés par un abbé de *Vatteville*¹, ancien officier, puis chartreux, puis bacha en Turquie, puis enfin ecclésiastique, ami du pape, et, malgré ce dernier titre, le plus mauvais sujet de la chrétienté. La qualité de grand doyen de la province a été, dit-on, promise à cet intrigant pour prix d'un service si loyal.

Quoi qu'il en soit, l'Académie française, au retour du roi, l'a complimenté sur la rapide conquête qu'il vient de terminer. C'est la première fois que ce corps savant présente ainsi ses félicitations à sa majesté; les méchants en concluent que quelques membres de la docte compagnie aspirent à d'autres grâces qu'aux faveurs d'Apollon.

Molière nous a donné presque en même temps deux nouveautés : *l'Avare*, qu'à la honte du public il fut contraint de retirer, l'année dernière, avant qu'on eût entendu la pièce entière, et la charmante comédie d'*Amphytrion*. Le parterre, peut-être composé des mêmes personnes qui sifflèrent *l'Avare* à sa première apparition, l'a reçu avec acclamation à la seconde : ce dernier jugement est le bon. « Je vous vis dernièrement à la pièce » de Molière, disait Racine à Despréaux, en parlant de *l'Avare*, » et vous riez tout seul sur le théâtre. — Je vous estime trop, » répondit le poète satirique, pour croire que vous n'y ayez pas » ri vous-même, au moins intérieurement. »

Boileau paraît moins content d'*Amphytrion*, dont le succès est cependant plus général : il croit que, dans cet ouvrage, Molière ne s'est pas élevé au niveau de Plaute.... Mais quel argument contre l'opinion de Despréaux que le rire continu du public pendant les représentations de cette pièce, que sa versification seule placerait au rang des chefs-d'œuvre ! « Dieu ! s'écriait » une femme à principes, la charmante comédie qu'*Amphytrion* !... C'est dommage qu'elle apprenne à pécher... » Et voyez la diversité des goûts ; tandis que cette dame parlait ainsi,

¹ L'abbé de Vatteville, dont notre comtesse raconte ailleurs les aventures extraordinaires, était le frère de ce Vatteville qui insulta à Londres notre ambassadeur, en 1662.

Ninon, placée près d'elle, disait tout haut : « Est-elle heureuse, » Alcène, d'avoir un dieu pour amant ! »

Il faut procéder par ordre chronologique, et je dois, quoiqu'à regret, parler de sermons immédiatement après avoir parlé de comédie. On entend, depuis quelques semaines, un nouveau prédicateur qui produit la plus grande sensation : c'est le père *Bourdaloue*, jésuite de Bourges.... Il n'a point l'éloquence de Senault, il n'a point celle de Bossuet; la sienne est mieux que l'une et l'autre... Jamais tant de persuasion ne découla de la bouche d'un homme à travers tant de grâce, de force et de clarté... Telle doit être la parole de Dieu lui-même....

Les gazettes nous donnent aujourd'hui le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne. Le roi était peu disposé à renoncer aux projets qu'il avait sur le reste de la Flandre; mais l'Angleterre, inquiète de l'agrandissement de Louis XIV, intriguait à la Haye pour détacher la Hollande de son alliance. Le chevalier Temple, ambassadeur de Charles II auprès de cette république, et le grand pensionnaire Jean Witt, se sont bientôt entendus pour arrêter l'essor d'un souverain qui possédait deux bras comme Turenne et Condé. Dans cette circonstance, les Hollandais ont envoyé à Saint-Germain un *Van-Beuning*, échevin d'Amsterdam, dont la franchise républicaine s'est mise fort à l'aise à la cour de France, et qui a, sans le moindre scrupule, opposé sa rudesse batave à la hauteur impériale du roi. Il n'a pas fallu seulement faire des promesses à ce fumeur de harengs, il a voulu des garanties. « Ne vous fiez-vous pas à la parole du » roi ? lui disait un jour M. de Lionne. — J'ignore ce que veut sa » majesté, répondit-il; je considère ce qu'elle peut. » Grâce à l'intervention de ce rude ambassadeur, l'Espagne rentre en possession de la Franche-Comté; la France garde ce qu'elle a conquis des Pays-Bas; mais Louis XIV l'aurait volontiers abandonné pour faire découvrir en sa présence *Van-Beuning*, qui, malgré toutes les représentations des courtisans, entretenait constamment le roi avec son chapeau sur la tête. Ce matin, au lever, MM. de Créqui, de Bellefonds et d'Humières ont été nommés maréchaux de France; M. de Montausier a reçu le titre de gouverneur du Dauphin.

Quand on douterait encore de l'amour du roi pour madame de »
faudrait céder à l'évidence : madame de Montau-

sier, toujours prompt à se tourner vers le point où se lève le soleil de la faveur, abandonne madame de La Vallière, et fait des mines charmantes à sa rivale. Celle-ci disait hier au milieu des appartements de *Madame* : « Le roi fait tout ce qu'il peut pour » persuader à La Vallière qu'il l'aime toujours, mais il oublie de » le lui dire. — Oui, répondit madame de Montmorency, c'est » comme M. de Choisi, qui, écrivant à un de ses amis, disait, » en terminant sa lettre : A propos, j'oubliais de vous marquer » que ma femme est morte depuis trois jours. »

Turenne vient d'abjurer le calvinisme et de se faire catholique romain. Thèse générale, c'est à merveille; mais on voudrait n'avoir pas à remarquer un reniement de religion dans un tel caractère. Henri IV abandonnant le protestantisme pour régner sur la France, dont il doit faire le bonheur, inspire le respect et la reconnaissance; Turenne, abjurant par calcul d'ambition, ne laisse dans l'âme qu'un sentiment pénible, dont la promotion de son neveu d'Albret au cardinalat ne saurait consoler. Les instructions de Bossuet ont achevé de décider le maréchal; c'est pour cette conversion que cet habile théologien a composé son livre de *l'Exposition de la foi*, ouvrage dicté par une piété éclairée, et repoussant les superstitions proclamées au nom de l'Eglise, qui les désavoue. Un miracle arrivé dernièrement au Louvre paraît avoir contribué surtout à convertir M. de Turenne : le feu avait pris dans la galerie; un vent impétueux menaçait de rendre l'incendie général... On apporte le saint-sacrement; la tempête s'apaise, les flammes s'éteignent... « J'ai le témoignage de mes yeux, disait le » héros quelques jours après; je ne puis douter... » Moi, je n'ai point vu, mais je me signe et je crois.

Le roi a fait enlever des registres du parlement la mention de tout ce qui s'y est passé de 1647 à 1652; voilà maintenant des chartes bien complètes. Mais les événements de la fronde sont écrits ailleurs; les méfaits des gouvernants n'échappent jamais au jugement de la postérité.

M. le duc ¹ donna hier un souper, dans sa petite maison de la rue St-Thomas-du-Louvre, aux chanteuses à la mode, mesdemoiselles Hilaire et Raymond; elles étaient seules de femmes avec le prince, MM. de Lionne, de Saint-Paul, de Souvré et quatre

¹ Fils du prince de Condé.

autres gentilshommes... Il faut que ces deux belles soient de véritables héroïnes pour accepter une telle partie. On assure cependant qu'elles chantent ce soir à la cour; il y a des grâces d'état pour les enfants d'Apollon.

Racine sort de chez moi; je l'ai embrassé de bon cœur; je crois même que je m'y suis reprise à plusieurs fois... En vérité, l'on serait tenté de se plaindre d'avoir des principes contre les enchantements d'un si beau génie... J'ai vu *les Plaideurs*. Je n'aurais pas cru que les larmes du rire eussent une même source que les pleurs de la sensibilité; il ne me serait jamais venu à l'idée que l'imagination où naquirent la brûlante passion d'*Hermione* et les fureurs d'*Oreste* pût enfanter les ingénieuses folies de la comtesse de *Pimbêche* et de *l'Intimé*. « Où donc, mon cher Racine, disais-je au nouveau rival de Molière, avez-vous pu trouver tout ce que vous avez fait entrer dans cette charmante débauche d'esprit? — Gardez-vous, m'a-t-il répondu, de m'en faire tous les honneurs: je ne fus que le metteur en œuvre des éléments que m'ont fournis Despréaux, La Fontaine, Chapelle, Furière et quelques seigneurs avec lesquels ces écrivains et moi nous réunissons souvent au cabaret du Mouton, marché St-Jean. Les termes du barreau m'ont été appris par le conseiller Brilhac, jeune magistrat qui juge gravement au palais, et rit comme un fou à la buvette. Je lui dois aussi la connaissance des personnages que j'ai mis en scène, et qui sont encore plus grotesques dans le monde que dans mes vers. Voilà, chère comtesse, toute la vérité; vous voyez que je ne mérite qu'une petite partie des éloges que vous me prodiguez... Quant à la douce récompense que vous y avez jointe, je la garderai pour moi tout seul, vous priant de recommander mes collaborateurs à d'autres dames aussi reconnaissantes et aussi jolies que vous. »

Pourquoi faut-il ajouter que le public n'a pas goûté *les Plaideurs* à la première représentation; que ce chef-d'œuvre de fine plaisanterie, de critique aussi mordante que spirituelle, a été reçu avec dérision? « Laissez faire, disait Molière, quoique brouillé » avec Racine, on se moquera bientôt de ceux qui se moquent d'un » tel ouvrage... » Cette prédiction s'est accomplie; la comédie nouvelle est aux nues.

Pendant le triomphe comique de Racine, Molière ne se repose pas; il a fait jouer cette année devant la cour, à Versailles et ensuite à Paris, *Georges Dandin* ou *le Mari confondu*, comédie

dans laquelle beaucoup d'honnêtes gens ont pu se reconnaître. Mais l'auteur n'eut en vue qu'un seul modèle, qu'il a peint frappant de ressemblance. « Ceci, mon ami, disait Chapelle au copiste fidèle, me semble un peu dangereux ; cet homme est puissant, il peut nuire à votre fortune, peut-être à votre repos. — Ne craignez rien, répondit Molière ; je vais aller voir l'original de mon Dandin, et je veux qu'à la représentation de ma pièce il applaudisse plus fort que tous les autres. En effet, à quelques jours de là, notre poète comique accosta Chapelle dans la rue, et lui dit que tout était arrangé avec le mari parisien. Voilà, poursuivit Molière, ce qui s'est passé entre lui et moi : je l'aborde, l'un de ces soirs, en sortant du théâtre, et je le prie de m'assigner un moment pour écouter un ouvrage sur lequel je désirais avoir son avis. Mon homme, en se rengorgeant, me répond qu'il est enchanté de cette bonne fortune. Nous prenons jour. Le lendemain, il court chez toutes ses connaissances, pour les inviter à venir entendre chez lui une lecture de Molière... Son salon est comble quand j'arrive ; je commence à lire mon *Georges Dandin*... Bientôt on rit malignement, on chuchote, on regarde le maître de la maison... Madame, pendant ce manège, rougit, s'agite sur sa chaise, cache sa figure avec son éventail ; enfin elle se lève, et se glisse hors du salon... Quant à mon Dandin au naturel, il s'amuse comme un bienheureux de la confusion de sa copie... Rayonnant d'hilarité, il appelle l'attention des auditeurs sur les traits qui se rapportent le mieux à son histoire... Ma lecture finie, cet honnête mari vient à moi, m'embrasse, me présente à ses amis, qui lui rient au nez... Et je vous répète que je n'aurai pas de plus ferme soutien à la représentation. »

Molière ne s'était point trompé : le *Dandin* du monde, placé sur le théâtre pendant qu'on jouait pour la première fois la comédie dont il a fourni le sujet, donnait l'exemple et le signal aux applaudisseurs... L'original, ainsi rapproché de la copie, a excité dans le parterre une gaité folle... Tous les jours pareille scène se renouvelle ; notre aveugle mari ne manque jamais d'être à son poste, et la salle ne peut suffire aux curieux.

Il est impossible maintenant de révoquer en doute l'amour du roi pour madame de Montespan ; mais il continue de cacher cette passion. Avec la duchesse de La Vallière, ses discours sur celle qu'il lui préfère sont pleins d'indifférence, on pourrait presque dire de mépris. « Elle voudrait bien que je l'aimasse, dit quelque-

» fois sa majesté ; Dieu m'en garde ! cette femme me semble trop » coquette, trop impérieuse. » Cependant tous les jours, au retour de la chasse, le roi, après s'être débotté, repoudré, habillé chez madame de La Vallière, sans lui adresser trois mots, passe dans l'appartement de la nouvelle favorite, où ce prince reste toute la soirée. Désespérée de ces procédés de la part d'un homme qu'elle chérit comme le premier jour de leur union, la tendre duchesse avait quitté secrètement Saint-Germain au commencement de cette semaine, et s'était retirée une seconde fois à Chailiot. Mais sa disparition n'a été encore qu'une courte éclipse ; il a fallu qu'elle obéît à l'ordre de revenir au château, que lui a fait intimer le roi par madame Colbert. Dans cette circonstance, où la tendresse du roi brilla d'un éclat passager, comme une lumière qui finit, madame de Montespan a eu le déplaisir d'entendre Louis XIV jurer un attachement éternel à la duchesse, et la mortification de recevoir, le lendemain, l'injonction de vivre avec sa rivale, dont il lui est impossible, a-t-il dit, de se détacher.

Depuis cet instant, les deux maîtresses se sourient dans le monde, et ne se haïssent qu'en secret. Mais, malgré les serments du roi, il est aisé de voir qu'il supporte impatiemment la présence de la pauvre La Vallière. Jamais pourtant une amante trahie ne se montra pénétrée d'une plus douce résignation ; elle pousse la complaisance, l'abnégation apparente des regrets cuisants qui la dévorent, jusqu'à parer sa rivale de ses propres mains ; et celle-ci assure à qui veut l'entendre qu'elle n'est point satisfaite de son ajustement si La Vallière n'y a pas travaillé. Comment reconnaît-elle un si rare effort ? en insinuant au roi que le comte de Vermandois ¹ n'est pas son fils, mais celui de Lauzun. Tout, dans la bouche d'une femme qu'on aime, devient persuasif : Louis XIV se laisse convaincre par cette calomnie ; et l'infortunée qui, loin d'être capable de le tromper, se meurt lentement d'avoir perdu sa tendresse, est souvent brusquée par cet infidèle amant. Hier, dans les appartements, il trouva et ramassa l'épagueul de mademoiselle de La Vallière... « Tenez, dit-il à la duchesse en passant près d'elle » et en lui jetant l'animal, voilà votre compagnie, c'est assez » pour vous. »

La marquise de Montespan, qui règne aujourd'hui sur le cœur de sa majesté, serait, il faut en convenir, une des beautés parfaites

¹Bourbon, comte de Vermandois, né le 2 octobre 1667.

de la cour, si l'ensemble de ses traits ne révélait une audace propre à exciter le désir plutôt qu'à conquérir de solides affections. Les yeux de cette dame sont beaux, mais il en jaillit un feu plus libertin que tendre. Sa bouche est d'une extrême fraîcheur, mais le sourire qui s'y montre paraît dédaigneux et moqueur. Des cheveux blonds d'une nuance heureuse, une gorge éblouissante et bien placée, des bras moulés, la plus jolie main que j'aie jamais vue, une taille régulière, quoiqu'un peu forte, une jambe bien tournée, dont le mollet, très-prononcé et musculeux, annonce une puissante constitution : telle est, au physique, la nouvelle favorite. Personne n'a plus d'esprit que madame de Montespan, et personne ne peut l'avoir aussi singulier : c'est un mélange continu de raison, de sarcasme et de galanterie, piquante émanation d'un tempérament sans cesse excité. Cette irritation continuelle d'une nature impérieuse prête à la conversation de la marquise des expressions dont la justesse dépasse toujours les bornes du juste ordinaire : le bon sens est, dans sa bouche, une sorte de passion. Du reste, rien de séduisant comme le langage de cette dame : tout ce qu'il y a d'exagéré dans ses idées est fondu et lié de telle sorte par une élocution délicate, que l'on est tout surpris de n'en être nullement choqué. Ce genre d'éloquence, où la grâce et le naturel font passer, admirer même une conversation presque cynique, est un talent de famille : on l'appelle en cour *la langue Mortemart*.

Groirait-on qu'avec une telle organisation il ait pu se loger des pensées dévotes dans la tête de madame de Montespan, et des inclinations religieuses dans son cœur ? L'affirmative est pourtant reconnue, constatée. Des observateurs bien informés des progrès que le roi a faits auprès de la marquise m'ont assuré que, dans ces instants de délire où la sagesse n'a plus d'empire sur les sens, il lui arrive quelquefois d'enlever à son amant l'autel préparé, bien préparé pour le sacrifice de l'amour, et d'aller, dans un cabinet voisin, se jeter à genoux et prier. On ajoute que, joignant le véritable sentiment du devoir à ces pratiques pieuses, auxquelles il ne manque que d'être plus opportunes, la maîtresse préférée a prévenu son mari du danger de leur commune réputation en le suppliant de l'éloigner de la cour, et que, soit indifférence ou ambition, il n'a pas eu égard à cet avis.

Aujourd'hui le marquis ne reconnaît que trop la justesse des craintes de la marquise ; il jette les hauts cris, fait toutes les folies

imaginables, et produit un éclat qui le déshonore. Dernièrement M. de Montespan se rendit à Saint-Germain avec un carrosse dont les panneaux étaient de *corne*, et qu'il avait fait draper de noir; lui-même parut dans le plus sombre costume. Le roi, surpris de le voir ainsi affublé, lui demanda de qui il était en deuil : « De ma femme, sire, » répondit-il. Sa majesté se contenta, pour le moment, de tourner le dos au marquis; mais, le soir même, il eut ordre de ne plus paraître à la cour. Cette aventure bizarre ayant eu lieu le mercredi des cendres, Lauzun disait le lendemain dans la galerie : « Le carême est commencé; il est dans l'ordre » qu'on ne donne au château que des farces tragiques. »

Mais ce tragique ne s'est pas concentré à la cour; madame de Montespan l'a retrouvé dans son ménage. Les rois ne veulent pas souvent avoir quelque chose de commun avec leurs sujets, et, s'ils consentent parfois à ce partage, ce n'est jamais en amour. La favorite a reçu l'injonction expresse de refuser à son mari ce qu'elle ne devrait accorder qu'à lui; or, sur ce point, la longanimité conjugale devient difficile, et l'impatience naturelle. Dans un de ces moments où toutes les belles prérogatives de la raison humaine cèdent à l'instinct, qui n'est pas moins animal dans l'homme que dans la brute, le marquis n'obtint qu'un refus sec et obstiné... L'époux, privé de ses droits, ne put contenir sa fureur, et le plus vigoureux soufflet appliqué sur le plus beau visage de la cour en tripla soudain le coloris. La vengeance n'est pas seulement le plaisir des dieux; c'est encore le besoin des femmes, et surtout des femmes souffletées. La marquise courut se plaindre au roi; le marquis fut exilé dans une terre qu'il possède au pied des Pyrénées : il y emmena ses enfants. Deux cent mille francs, qui lui furent comptés, à son arrivée, par le trésorier de la province, de la part du roi, adoucirent un peu l'amertume de ses regrets.... Le pauvre exilé, en comptant ses quatre mille louis, répéta ce vers d'*Amphytrion* :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pillule.

Il était temps qu'Amphytrion Montespan s'éloignât; son infidèle moitié ne pouvait plus cacher le résultat de ses amours avec le roi. Elle essaya pourtant de dissimuler encore sa grossesse, en inventant une mode que la cour s'est empressée d'adopter : on voit les dames habillées en homme, à la réserve d'une jupe sur laquelle, à l'endroit de la ceinture, on tire la chemise, que l'on fait bouffer

de manière à perdre le volume du ventre dans les plis de ce dernier vêtement. Cette mode fait fureur ; il est à présumer que la population de l'année y gagnera.

Nous pouvons jouir enfin du chef-d'œuvre de Molière ; après deux ans de démarches infructueuses à la cour, ce poëte vient d'obtenir la permission de faire représenter son *Tartufe*.... Voilà les hypocrites, les faux dévots condamnés à se voir jouer au théâtre, après nous avoir joués impunément dans le monde ; cela diminuera un peu leur crédit, et c'est un grand bonheur.

Les affaires de M. le prince sont en fort mauvais état ; il doit plus de huit millions, et ses domestiques n'ont pas reçu leurs gages depuis cinq à six ans. Chaque jour une foule de créanciers l'attend dans son antichambre pour lui rappeler ses dettes ; son altesse royale, qui, en sortant, ne peut se dispenser de passer la désagréable revue de cette armée réclamante, traverse le plus vite qu'elle peut ses rangs, et débite toujours de nouvelles promesses, sans savoir comment elle les remplira. Dans cette extrémité, M. le prince intercède depuis longtemps auprès de M. Colbert pour obtenir que Gourville, le seul homme qui puisse rétablir les affaires de ce héros endetté, ait la permission de rentrer en France. Le contrôleur général mettait à cette permission un prix exorbitant : malgré les services que Gourville a rendus au roi en concluant divers traités d'alliance dans les Pays-Bas, tandis qu'on le pendait à Paris, le sévère ministre voulait lui faire verser encore au trésor royal une somme de six cent mille livres. Le prince a du moins obtenu que l'ancien partisan fût admis à venir débattre lui-même ses intérêts. Il est arrivé dernièrement, et s'occupe tout à la fois de calmer peu à peu la rapacité de M. Colbert, et les pressantes réclamations des créanciers du prince. Ce double soin est en bonnes mains.

On a beaucoup ri à la cour de la précaution que Gourville a dû prendre de se munir, à Madrid, de farine et de biscuit pour traverser l'opulente Espagne jusqu'à Bayonne. Aucune nation ne possède autant d'or que les Espagnols, et le peuple n'en est pas moins dévoré de vermine et de misère : cela donne l'idée de ce que peut être la prospérité d'un État lorsque la noblesse seule réunit toutes les richesses. Gourville nous a raconté quelques particularités plus gaies des mœurs castillanes ; par exemple l'usage est, quand l'on passe près d'un carrosse renfermant des femmes, de leur adresser la parole : l'apostrophe est ordinairement leste

et un peu plus qu'à double entente. Elles y répondent avec beaucoup de vivacité, et ne sont jamais en reste de propos gaillards. Mais s'il y a près d'elles un homme que vous n'avez pas aperçu, elles vous en préviennent par un signe très-expressif, qui équivaut à l'invitation de vous abstenir. Aussi les maris espagnols peuvent-ils compter sur la modestie de leurs femmes... lorsqu'ils les accompagnent.

Casimir, d'abord jésuite, puis cardinal, ensuite guerrier, enfin roi de Pologne, et qui, à l'exemple de la reine Christine, est descendu volontairement du trône, habite Paris depuis un mois. Louis XIV a fait un très-bon accueil à ce prince, et, prévenu qu'il voulait embrasser de nouveau la vie religieuse, il lui a donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés avec une forte pension. Cependant Casimir ne paraît pas extrêmement pressé de prendre possession de sa dignité monastique; soit habitude royale, soit souvenir de cardinal, sa majesté polonaise se montre fort sensible aux charmes de nos belles. Ce roi, devenu abbé, n'est ni jeune, ni beau, ni spirituel; mais il a de fort gros diamants qui tiennent éveillées toutes les ambitions cupides de la cour. Le monarque presque enfroqué est toujours environné d'un essaim de beautés mondaines dans la galerie de Saint-Germain; on dirait que ses pierreries sont à une enchère de douces œillades et de faveurs. Pendant que, nouveau saint Antoine, Casimir se débat au milieu de ces douces tentations, ses sujets viennent de lui donner un successeur. Le duc de Lorraine et le grand Condé avaient des partisans dans la diète; mais l'agent principal, l'or, leur a manqué, et Michel Wiesnowski, prince sans mérite, du sang des Jagellons, a été élu par les Polonais.

Racine ne vient plus me voir; nous sommes, je crois, brouillés; il me semble cependant que je n'ai pas un seul tort à me reprocher. Je me croyais assez l'amie de ce jeune poète pour me permettre quelques remarques sur les soins trop peu poétiques qu'il donne à la Champmeslé; je ne sais pas comment il a pris la chose, mais son éloignement a suivi de près mes observations.... Apparemment les raisons d'une comtesse de trente ans ne valent pas les procédés d'une actrice de vingt-cinq. Malgré cette espèce de rupture, je n'en rendrai pas moins justice aux belles compositions du successeur de Corneille, et je suis outrée du triste accueil que le public fait à sa tragédie de *Britannicus*, qu'on joue dans le désert

depuis un mois. Il est vrai qu'on peut reprendre de graves défauts dans cette pièce ; par exemple, la fidélité historique est trop blessée par l'abaissement de la vraie grandeur de Britannicus devant Néron. Le dénoûment, où Junie, après la mort du héros, court se faire vestale, manque aussi de dignité : c'est un moyen de comédie dépourvu même de vraisemblance, puisque le temple de Vesta ne s'ouvrait, pour les prêtresses de cette divinité, qu'après une multitude d'épreuves et de formalités. Mais le seul rôle de Néron, admirablement joué par Floridor, le premier comédien de notre temps, suffirait pour faire admirer l'ouvrage, si la versification n'était pas ce que l'auteur a produit de plus parfait. On a remarqué que, depuis la première représentation de *Britannicus*, Louis XIV ne danse plus dans les ballets de la cour ; frappés de cette circonstance, les esprits observateurs en ont cherché la cause, et l'ont trouvée dans ces vers sur l'empereur romain, qui s'appliquent avec tant de précision à la conduite du monarque français :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre.

Voilà un résultat moral qui vaut mieux qu'un grand succès ; on croit que ce passage a été demandé à Racine par M. Colbert. •

Mademoiselle, qui refusa la main de plusieurs souverains, n'en devait pas moins porter les chaînes d'un mortel moins illustre ; le comte de Lauzun fait, depuis longtemps déjà, palpiter ce cœur qu'anime le sang de Henri IV. Ce favori de Louis XIV n'est, auprès d'une petite-fille du grand Béarnais, qu'un gentilhomme bien obscur que la faveur seule de son maître a tiré de la foule, et dont l'audace a conquis encore plus de crédit qu'on ne lui en a donné. Dire ce qui a charmé mademoiselle de Montpensier dans M. de Lauzun me serait difficile, car je lui connais peu de qualités aimables, et ce n'est certainement pas un bel homme. Voici son portrait : il est petit, mais assez bien fait, et sa tournure ne manque pas d'élégance. Ses cheveux sont d'un blond fade, ses yeux plus malins que spirituels, son nez et sa bouche mal dessinés. Il a le visage pâle et d'une coupe qui n'est point heureuse. Avec tout cela, l'ensemble de sa physionomie a pourtant de l'expression. M. de Lauzun est le plus ambitieux des courtisans ; comme il n'est

pas moins inconstant, pas moins capricieux, le but qu'il vient d'atteindre n'est jamais celui auquel il veut s'arrêter. Envieux de tout, il convoite sans cesse les richesses ou les faveurs d'autrui; les a-t-il obtenues, elles perdent à ses yeux tout leur charme, et c'est à dépouiller d'autres possesseurs qu'il aspire aussitôt. L'humeur de ce gentilhomme ne peut en rien contribuer à lui faire des amis : il est chagrin, sauvage, et trouve avec une sorte de plaisir l'occasion de haïr. Si parfois quelques lueurs de gaité dissipent la mélancolie de M. de Lauzun, c'est en éclats de malignité que son hilarité passagère ne tarde pas de dégénérer : l'on peut dire qu'il ne montre un peu d'esprit que pour découvrir des défauts, même à ceux qu'il appelle ses amis, et auxquels il n'épargne point le ridicule. Le comte est d'une bravoure que sa prodigieuse adresse rend très-dangereuse; aussi en prend-il occasion d'être fier jusqu'à l'insolence, tandis qu'auprès des grands dont il dépend on le voit souvent bas jusqu'au valetage. Cet homme, tel que je viens de le peindre, a cependant plu à presque toutes les femmes de la cour; un grand nombre d'entre elles se vantent journellement de lui avoir cédé, d'autres regrettent de n'avoir pu se rendre à lui.... Il faut bien en conclure que Lauzun possède le secret de ce qui plaît aux dames, et que *Mademoiselle* elle-même en est convaincue, puisqu'elle brûle de l'épouser.

Il y eut pendant tout le mois dernier de grands débats à la cour sur cette étrange alliance, dont mademoiselle de Montpensier a manifesté ouvertement le désir. La reine, *Monsieur*, *Madame*, et même madame de Montespan, ont fait envisager au roi tout ce qu'une telle union avait de contraire à la dignité du trône, auquel *Mademoiselle*, cousine germaine de sa majesté, tient de si près. Louis XIV reconnaissait la justesse de ces remontrances, mais il aimait Lauzun; il ne croyait pas d'ailleurs avoir le droit d'imposer le célibat à sa parente, qui, parvenue à quarante-trois ans, ne pouvait plus prétendre à une main illustre.

« Que diable! mesdames, disait-il à Marie-Thérèse, à la belle Henriette et à la favorite, vous en parlez à votre aise, vous qui n'êtes plus demoiselles; mais mettez-vous un peu à la place de cette pauvre fille.

— Sire, répondit la reine, les secours du ciel ne peuvent lui manquer...

— N'oubliez donc pas, madame, que vous n'êtes pas fâchée d'y joindre de temps en temps les secours de la terre.

— *Mademoiselle*, dit madame de Montespan, doit, à son âge, avoir renoncé...

— Vous, marquise, interrompit le roi, prendriez-vous l'engagement de faire une telle renonciation à cinquante ans ?...

— Votre majesté est toujours compatissante, reprit la reine avec une intention presque maligne...

— Il faudra faire à votre confesseur l'aveu de cette petite malice ? dit le roi en souriant.

— Ainsi votre majesté permettra que M. de Lauzun devienne son cousin, poursuit la favorite.

— Est-ce que vous auriez voulu qu'il devînt le vôtre ?

— Votre majesté fait quelquefois des plaisanteries...

— Trêve de badinage ; M. de Lauzun est un homme d'esprit, un brave officier, un gentilhomme de bon lieu ; son alliance avec *Mademoiselle* ne peut nuire à ma gloire ; elle fera le bonheur de ma parente et le sien ; j'y souscrirai, quoi qu'on dise.

— On voit bien, dit la reine en se retirant, que votre majesté ne saurait rien refuser aux amours.

— Peut-être leur accorderais-je moins, madame, répliqua sèchement le roi, si vous aviez été plus généreuse envers eux.

— Ce n'est pas moi, sire, qui conserve leurs trésors, répartit Marie-Thérèse en jetant un regard significatif sur madame de Montespan... » Puis sa majesté sortit après avoir fait une grande révérence au roi.

La permission d'épouser M. de Lauzun était accordée à *Mademoiselle* ; le contrat venait d'être signé ; le favori, qui devait prendre le titre de duc de Montpensier, recevait de magnifiques apanages¹ ; le roi avait écrit à toutes les cours pour annoncer le mariage de sa cousine. Mais la fortune est volage ; Lauzun, au lieu de l'enchaîner quand il en avait le pouvoir, s'amusa de bagatelles qui laissèrent à cette capricieuse divinité le temps de lui échapper. Le favori, enivré de sa grandeur future, voulut l'orner de tout l'éclat d'un triomphe ; il perdit huit ou dix jours en préparatifs. Pendant ce retard, M. le prince et son fils furent se jeter aux pieds du roi ; ils lui peignirent sous les couleurs les plus sombres le déshonneur que le mariage projeté allait répandre sur la famille royale, sur cette noble race qui comptait tant de

¹ *Mademoiselle* lui abandonnait à peu près vingt millions.

siècles d'une illustration sans tache, et qu'allait ternir l'événement qui se préparait. MM. de Condé venaient de toucher la corde sensible : l'orgueil excité de Louis XIV fit plus en un instant que n'avaient pu faire dans un mois toutes les obsessions de la cour ; il retira la parole qu'il avait donnée à M. de Lauzun, et écrivit à l'étranger pour contremander la notification du mariage.

Il est plus aisé de concevoir que de peindre quelle fut la fureur du comte en apprenant cette fatale nouvelle : trompé dans le plus impérieux de ses penchants, l'ambition, blessé dans cette vanité qui fait le fond de son caractère, il se répandit en injures contre Louis XIV ; injures qui, par bonheur, ne furent entendues que de quelques domestiques dévoués. Mais Lauzun ne s'en tint pas là ; il courut au château, méprisa toutes les consignes, et pénétra dans l'appartement de madame de Montespan, où le roi se trouvait.

« Sire, dit brusquement le comte, sans excuser son apparition déplacée, je viens demander à votre majesté comment j'ai mérité qu'elle me déshonorât...

— Allons, allons, mon ami, calmez-vous, dit avec douceur sa majesté, qui sentait tout ce que la colère de son favori avait d'excusable...

— Non, sire, non, je ne puis accepter tant d'humiliation, reprit à haute voix Lauzun en présentant au roi son épée... vous m'avez enlevé l'honneur ; prenez ma vie... prenez... je n'en veux plus... je l'abhorre.

— Remettez-vous, comte, poursuivit Louis XIV avec le même calme ; je sens tout ce que ceci doit avoir de contrariant pour vous ; mais je vous en dédommagerai : je vous élèverai si haut que vous cesserez de regretter l'union que je dois interdire.

— Je ne veux point de vos dons, sire... je ne dois plus rien accepter d'un prince qui se dégrade.

— Monsieur de Lauzun ! s'écria le roi avec un éclat de voix terrible, qui attira dans la chambre madame de Montespan effrayée.

— Venez, perfide, venez jouir de votre ouvrage ! dit le comte en apostrophant la favorite. C'est vous, vous surtout qui avez attiré la honte sur moi... Vous craigniez de perdre un peu de votre empire.

— Sortez, comte, poursuivit le roi, dont la fierté s'était réveillée, sortez ; je pardonne à votre emportement, mais ne repaïssez à vue résigné et soumis.

— Voilà votre mot de prédilection, sire; il ne vous faut que des esclaves... Quand par hasard votre fantaisie leur permet de lever la tête, ils doivent se montrer prompts à la rabaisser, à se replonger dans la poussière dès que cette fantaisie a cessé... Je prie votre majesté de me permettre de m'éloigner; j'ai jamais à la servir, mais je ne saurai jamais ramper... » Et Lauzun sortit sans avoir fait le moindre salut.

Pendant que cette scène se passait à Saint-Germain, *Mademoiselle*, enfermée au Luxembourg, éclatait en pleurs et en gémissements. Elle garda le lit plusieurs jours, sans rien prendre que du bouillon. Quelques-unes de ses amies dévouées purent seules être admises auprès d'elle. Son altesse royale les reçut en veuve désolée. « *Il serait là!* » s'écriait-elle en montrant dans son lit la place vide que Lauzun devait occuper; *il serait là!*... Oh! j'en mourrai, mesdames, j'en mourrai... » Et la pauvre fille inondait sa couche de larmes. Non, jamais on ne vit une virginité aussi affligée de n'avoir pu mourir... Peu à peu cependant la douleur de *Mademoiselle* se calme au sein des consolations que lui prodigue M. de Lauzun; un amant possède de grandes ressources pour consoler de la perte d'un mari, surtout quand l'un et l'autre se trouvent réunis dans la même personne, et quand l'amant offre, avec une certaine persévérance, tout ce que le mari pouvait offrir. Mais si la douleur de mademoiselle de Montpensier s'apaise, sa colère contre M. le prince subsiste. Pour se venger autant qu'elle peut des mauvais offices de son parent, elle va révélant partout les amours de madame la *princesse* avec plusieurs jeunes seigneurs, que M. le prince ne peut plus suffire à faire exiler. Elle disait l'autre jour à Saint-Germain, en présence du grand Condé : « Il faut espérer, sire, que bientôt les femmes auront la liberté de déclarer leurs amants comme les hommes déclarent leurs maîtresses... cela épargnera à votre majesté beaucoup d'exils... » M. le prince fronça le sourcil et se tut.

Louis XIV, qui sentait qu'en bonne conscience il devait à Lauzun un dédommagement, vient, dans un grand travail de promotions, de le nommer capitaine des gardes, en remplacement de M. de Tresmes, fait premier gentilhomme de la chambre. Le roi a, le même jour, nommé le jeune comte de Vermandois, son fils naturel, amiral de France; charge que sa majesté fait revivre pour

cet enfant d'une maîtresse délaissée, que les honneurs ne consolèrent pas d'avoir perdu le cœur de son royal amant.

Il n'y a pas encore un an que nous avons la paix, et le courage de nos guerriers s'indigne déjà de ce qu'ils appellent un long repos. Plusieurs gentilshommes, parmi lesquels on compte M. de Lafeuillade, le duc de Beaufort, M. de Navailles, et le comte de Saint-Paul, fils puîné de M. de Longueville, ont demandé au roi la permission d'aller à l'île de Candie¹ aider les Vénitiens à se défendre contre les Turcs, qui, depuis quelques années, les tiennent assiégés dans cette place. Cette bouillante noblesse, à laquelle sa majesté a confié quelques troupes, est rendue à destination; on en a même reçu des lettres, qui m'ont été communiquées. Elles renferment des détails que je consigne sur mes tablettes, à cause de leur singularité, mais que j'aurai soin d'en effacer un jour.

Quand le petit corps français arriva dans la forteresse assiégée, il y trouva des officiers de toutes les nations, qui, au milieu des plus grands dangers, de dangers de tous les instants, se livraient à un genre de débauche dont nos jeunes seigneurs furent effrayés, quoique passablement aguerris à la cour de France. Si l'on se rappelle ce corps amené d'Italie, sous un autre règne, par le duc de Nevers, pour secourir le roi contre la maison de Guise, on se souviendra aussi des deux mille chèvres, caparaçonnées de velours vert brodé d'or, qui suivaient ces troupes. Le nombre de ces chèvres, égal à celui des officiers, ne laissa bientôt plus douter de l'usage auquel on les destinait... C'était un cortège de maîtresses quadrupèdes. Tel fut le spectacle qui s'offrit à nos gentilshommes à leur arrivée dans les murs de Candie. Lafeuillade, qui rend compte de cette horreur, n'est pas facile à intimider en fait de dépravation; pourtant il avoue avoir senti ses cheveux se dresser un matin qu'il trouva le gouverneur tête tête avec sa chèvre favorite. « Elle était, écrit le duc, couverte d'un caparaçon » de velours noir brodé en or; mais j'eus occasion de remarquer » depuis que son amant lui faisait changer souvent de parure, et » l'ornait, de ses propres mains, de dentelles et de rubans. »

¹ Les Vénitiens ne consentirent à défendre cette possession d'une faible importance que par les continuelles obsessions du pape, qui craignait de voir s'établir les infidèles dans une île située assez près de ses États. Cette crainte lui fit prodiguer l'or de la chrétienté aux Vénitiens, pour les mettre à même de perpétuer la défense; et tel fut le motif qui les détermina à tenir si longtemps. Mais il fallut céder à la force; Candie capitula en septembre 1669.

Lafeuillade et ses amis, qui ne prenaient pas goût à de tels passe-temps, pressèrent bientôt le général vénitien de leur donner des troupes pour une sortie, dans laquelle ils espéraient faire lever le siège. N'ayant pu obtenir ce qu'ils demandaient, ils n'en sortirent pas moins avec le peu de soldats qui les avaient suivis. Je voudrais, en rapportant un fait d'armes très-honorable, n'avoir pas à mentionner une fanfaronnade ridicule ; mais il faut être vrai avant tout. Lafeuillade ne voulut, dans l'attaque des infidèles, être armé que d'un fouet à manche d'argent, qu'il fit claquer en chargeant les ennemis. Mais il fallut bientôt changer de manœuvre ; le corps français, trop faible pour battre les assiégeants, fut, malgré des prodiges de valeur, mis dans une complète déroute, et le fanfaron n'eut besoin de son fouet que pour exciter sa monture à fuir plus vite... Le brave duc de Beaufort périt dans cette malheureuse tentative ; on n'a pu retrouver son corps.

Tandis que nos guerriers se font battre sur les côtes de l'Italie, la religion catholique romaine remporte chaque jour de nouvelles victoires en France sur les protestants. Péllisson, cet ami dévoué de Fouquet, qui fit de beaux Mémoires en sa faveur pendant le procès de ce ministre, fut, cette semaine, sur le point d'abjurer. Mais M. de Montausier ayant dit à mademoiselle Scudéry qu'aussitôt après sa conversion ce bel esprit serait précepteur du Dauphin et président à mortier, Péllisson, en homme délicat, a différé de se convertir, ne voulant pas paraître embrasser la foi catholique par un motif intéressé.

Au récit de ce beau trait a succédé ce matin, dans la galerie de Saint-Germain, celui d'une anecdote qui caractérise bien le chevalier de Lorraine. Si ce jeune seigneur, de la maison d'Armagnac, peut, par ambition, jouer au Palais-Royal un rôle à peu près semblable à celui des chèvres de Candie, on doit présumer qu'il revient aux sources d'une félicité plus naturelle, avec le même empressement que ces maîtresses à quatre pieds mettent à retourner aux amants de leur espèce. Mais en amour la frivolité du chevalier est extrême : il rompit, il y a quelques jours, avec mademoiselle de Coëtilongon, qu'il négligeait depuis longtemps. La belle était triste, éplorée ; car, quelque peu que vaille un amant, nous avons la bonté de le regretter. « Pourquoi cette tristesse ? lui dit » l'infidèle avec sa légèreté accoutumée ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qui nous arrive ? nous nous sommes aimés, nous ne

» nous aimons plus : la constance n'est pas une vertu de notre
» âge. Il vaut mieux que nous oublions le passé que de nous amu-
» ser à le pleurer... Voilà un joli petit chien ; qui vous l'a donné ? »
Aimez donc des hommes de ce caractère !... Pauvres femmes ! pau-
vres femmes !

M. de Lionne donna, ces jours derniers, les premières au-
diences à un ambassadeur de la Porte nommé Soliman Aga ; les
entrevues ont eu lieu à Surène. Notre ministre des affaires étran-
gères ne peut se lasser de vanter une boisson appelée *café*, que
l'envoyé mahométan lui a fait prendre ; M. de Lionne avait engagé
hier une nombreuse compagnie, qu'il a régalée de cette drogue ;
pour mon compte, je l'ai trouvée détestable... Je m'y habituerai
peut-être ¹.

Il vient de paraître un édit portant que par le commerce de mer
on ne déroge point à la noblesse ; comment peut-on y déroger par
tout autre négoce ? En Angleterre, les pairs du royaume siègent au
parlement sur des balles de coton... : sublime allégorie qui rap-
pelle que le commerce est une des bases de la prospérité des
États... Chez nous, il est encore des parties d'une telle industrie
qui peuvent déshonorer les nobles, lorsque l'histoire atteste que
nos illustres aïeux sortaient de leurs manoirs crénelés pour dé-
trousser les voyageurs, et cela sans déroger.

Molière nous a donné *Pourceaugnac*, farce qui fera rire nos
arrière-petits-enfants, comme nous en rions nous-mêmes. Il est,
dit-on, impossible de rester au-dessous des loges où les dames
sont placées lorsque les comédiens représentent *Pourceaugnac*,
parce que le plancher de ces loges est trop mal joint pour garantir
de la suite des accidents auxquels cette représentation donne
lieu. La chose est forte, mais elle n'est pas impossible : quand la
gâté nous gagne, nous autres femmes, elle se loge partout.

¹ Quelques années plus tard, un nommé Pascal établit, à la foire Saint-Ger-
main, une taverne qu'il nomma *Café*, parce qu'on y prenait de cette liqueur. Le
succès ne fut pas durable à cette première époque, et la mode du *café* passa, ainsi
que l'avait prédit madame de Sévigné. Mais, en 1699, François Procope le remit
en usage dans un établissement qui porte encore son nom... Le *café* et le *Racine*
restèrent.

CHAPITRE XV.

1670.

Abrégé de l'histoire de M. le prince sur les livres d'un tailleur. — Bossuet, précepteur du Dauphin. — L'évêque marié. — Beaumont de Pézé; sa mort. — Accouchement romanesque. — La voix du rideau. — Louis XIV valet. — Le duc du Maine arrive. — M. de Montespan et le maréchal d'Albret. — Le premier se prévaut du crédit de sa femme. — Madame Dufrenoy. — La dame du lit. — Les grandes entrées; quatrains. — Caquet chez Ninon. — Exil du chevalier de Lorraine. — Madame de Colonne court après lui. — La belle ambassadrice. — Explication de l'exil du chevalier de Lorraine. — Promenade pompeuse de la cour en Flandre. — Le carrosse du roi; qui s'y trouve. — Lauzun commande l'escorte. — Fêtes sur la route. — Artistes envoyés de Paris. — Beautés de la capitale en mission. — Mécontentement des belles provinciales. — Effet que produit la cour voyageuse. — Des dames flamandes se plaignent de n'être pas conquises. — Gratifications aux officiers des garnisons. — *Madame* passe en Angleterre. — Elle emmène mademoiselle de Kérouaille pour alder aux négociations. — Un mot sur le rôle que joue la princesse. — Succès de ce voyage. — *Bérénice*, de Racine. — *Tite et Bérénice*, de Corneille. — Mort de *Madame*. — Détails à ce sujet. — Tableau. — Morel; sa déposition. — Ordonnance criminelle. — Les grâces Mortemart. — Jugement de l'abbé Testu sur ces trois dames. — Madame de Thiangas; sa manie. — L'abbesse de Fontevault. — Velléité de Louis XIV pour cette religieuse. — L'abbé Larivière; son épitaphe. — Le roi promet à Lauzun de le faire grand maître de l'artillerie. — Intrigues de Louvois pour qu'il ne le soit pas. — Madame de Montespan s'en mêle. — Lauzun emploie auprès d'elle le grand moyen. — Le comte craint d'être joué; il veut s'en assurer. — Le lit de la favorite. — Dialogue à bâtons rompus. — Dures vérités. — Démarche audacieuse de Lauzun. — La canne du roi. — L'épée rompue. — Lauzun à la Bastille. — *Le Bourgeois gentilhomme*. — Voilà bien les courtisans! — Vengeance de la favorite exercée contre Lauzun. — Louvois la seconde. — Découverte du mariage secret de *Mademoiselle*. — Lauzun sera renfermé à Pignerol. — Douleur calme de sa femme. — Le duc de Lorraine est dépossédé de ses États.

Gourville rétablit un peu d'ordre dans les affaires de M. le prince : le nombreux cortège de créanciers que son altesse royale trouvait chaque matin dans son antichambre, et qui l'obligeait à la traverser fort vite, malgré sa goutte, commence à s'éclaircir; encore quelques mois, et le grand homme sera débarrassé de cette troupe auxiliaire que le plus habile général ne fait pas toujours obéir à commandement. Le nommé Tabouret, tailleur, était un des plus assidus réclameurs; il est vrai que ses mémoires ne s'élevaient pas à moins de trois cent mille livres. Les commencements de cette robuste dette remontent, dit-on, au règne précédent : le sieur Tabouret a fourni tour à tour au prince des habits pour la cause

de la cour, pour celle de la fronde, et pour le commandement des armées espagnoles. Les livres de cet artisan sont un abrégé de l'histoire politique et militaire de son altesse royale.

Le roi a choisi l'évêque de Condom pour précepteur du Dauphin. Les grandes dignités éveillent l'envie ; bien des gens sont jaloux de la faveur de Bossuet, et, ne pouvant nier son mérite, cherchent à ternir sa vertu. Voici ce qu'on m'a dit de ce prélat : Bossuet, fils de l'intendant de Soissons, étant venu à Paris finir ses études au collège de Navarre, devint éperdument amoureux de mademoiselle *Des Vieux*, demanda sa main à son père, et l'épousa secrètement. Un contrat de mariage fut, dit-on, dressé ; la personne de qui je tiens cette anecdote affirme l'avoir vu, ainsi que deux petits garçons, fruits de cet hymen, et morts en bas âge. Cependant Bossuet, dominé par sa vocation pour l'éloquence sacrée, aurait pris les ordres du consentement de sa femme, et, après avoir été docteur en Sorbonne, chanoine à Metz, puis archidiacre dans la même métropole, serait devenu évêque de Condom, quoique époux et père. Jusqu'ici je ne vois rien qui ne puisse s'accorder avec le vœu des conciles sur la chasteté des prêtres, car celui-ci peut s'être abstenu depuis son ordination... C'est à cela que la question se réduit ; mais les méchants la résolvent négativement. A les en croire, madame Bossuet a constamment habité le lieu où se trouvait son mari ; seulement le secret a protégé cette union clandestine du sacerdoce et du sacrement qu'il exclut... En admettant que M. de Condom soit réellement marié, je ne crois pas que cet évêque inspire pour cela de plus mauvais principes au Dauphin ; il y a du moins présomption qu'il s'en tient à l'épouse dont il a fait choix, tandis que tant de moines, d'abbés et de prélats se vengent sur toutes les femmes de la défense qui leur est faite d'en posséder une seule.

A propos de précepteur, je dois noter que M. Hardoin Beaumont de Péréfixe, qui contribua à élever Louis XIV, est mort la semaine dernière. Il était auteur d'une *Histoire de Henri IV*, composée pour l'éducation du petit-fils de ce grand prince ; elle est remarquable par une naïveté de style qu'on a trop négligée depuis. Ce livre renferme mille exemples de simplicité qui font encore ressortir la grandeur du héros ; il serait à désirer que cette partie de l'ouvrage eût été plus goûtée par l'élève de M. de Péréfixe.

rois croient toujours que le secret de leurs aventures est

religieusement gardé, parce qu'ils le payent cher ; mais on a tant de plaisir à s'amuser de leurs faiblesses, qu'il se trouve toujours des gens disposés à payer plus cher encore l'indiscrétion. Madame de Montespan n'accoucha qu'avant-hier, dans la nuit, du premier fruit de sa royale galanterie, et déjà cet événement, environné d'un mystère qu'on avait jugé impénétrable, m'a été raconté par dix personnes.

Clément, fameux accoucheur, fut amené par une dame de confiance de la marquise, qui l'avait été querir avec un carrosse de place. Ce chirurgien arriva dans la chambre de la favorite, ayant un bandeau sur les yeux ; mais on le lui ôta, après avoir pris la précaution d'éteindre les bougies.

« Ah ! ah ! dit Clément, qui est jovial, il paraît que je dois aller prendre l'enfant au lieu où il est, à tâtons comme on l'y a mis.

— Rassurez-vous, lui dit une voix d'homme qui sortit de dessous le rideau du lit.

— Parbleu ! je ne crains rien ; ne suis-je pas habitué à ces petites expéditions mystérieuses, dans un temps où mes jeunes clients entrent dans le monde comme ils peuvent ?

— Monsieur, répondit la voix du rideau, vous êtes ici pour faire votre métier, et non pas des dissertations morales.

— J'entends bien... c'est hors de propos... mais je n'avais pas soupé quand on est venu me prendre ; j'ai faim ; faites-moi, je vous prie, donner à manger, en attendant que l'enfant se décide à venir. »

Le roi (car c'était lui qui se trouvait là) sortit alors de sa cachette, et alla prendre dans une armoire un pot de confitures et du pain, qu'il apporta à l'accoucheur.

« N'épargnez ni l'un ni l'autre, dit sa majesté, il y en a encore au logis.

— Je le crois, répondit Clément ; mais la cave serait-elle moins bien garnie ? vous ne me donnez pas de vin, et j'étouffe.

— Un peu de patience, je ne puis pas être à tout à la fois... Sa majesté aurait pu ajouter qu'elle n'avait pas l'habitude du service.

— A la bonne heure, reprit le chirurgien en recevant un verre que, dans l'obscurité, Louis XIV avait rempli jusqu'au bord.

— Est-ce tout ? demanda le roi.

— Pas encore... un second verre pour boire avec vous à la santé de la commère...

— Mais, monsieur...

— Allons donc, l'affaire en ira mieux... »

Le roi versa de nouveau, approcha un verre, qu'il prit sur la cheminée, de celui de Clément, et mouilla ses lèvres de quelques gouttes de vin. En ce moment un cri aigu, arraché à la marquise par le premier essor vers le monde de l'hôte impatientement attendu, mit fin au repas de l'accoucheur et au service du roi.

Pendant que Clément se mettait à l'œuvre, madame de Montespan prit les mains de sa majesté, qui, tant que le travail dura, demandait, de minute en minute, si cela ne se terminerait pas bientôt. Enfin, après une heure environ de douleurs assez fortes, un gros garçon¹ parut, à la plus vive satisfaction de notre maître, et à la plus grande renommée de M. de Montespan. Le chirurgien ayant alors demandé une bougie pour mettre ordre à certaines choses, Louis XIV s'enveloppa de nouveau dans le rideau, et y demeura jusqu'au départ de Clément. Celui-ci, muni d'une bourse de cent louis, reprit gaiement son bandeau pour quitter l'hôtel; il fut reconduit chez lui par la personne qui l'avait amené. « N'oubliez pas, en pareille circonstance, lui dit-il en la quittant, que je suis votre très-humble serviteur. »

Dans le temps où madame de Montespan travaillait si bien à la réputation de son mari, il avait, dans son exil, une querelle avec M. le maréchal d'Albret, gouverneur de la province. « Vous me » manquez, lui disait ce dernier, et me devez pourtant le respect. » — C'est bien vous qui me le devez, répondit le marquis, car » c'est ma femme qui vous a fait nommer à ce gouvernement. » La nouvelle de ce différend parvint d'abord à M. de Montmorency : lorsqu'il la reçut, il était dans l'appartement de la favorite, à qui il demanda la permission de lire cette dépêche. Comme la marquise voyait rire le duc en lisant, elle voulut savoir le motif de sa gaîté; après s'être fait prier un peu, il lui montra l'écrit. « J'au- » rais tort de blâmer le marquis, dit sérieusement madame de » Montespan; il a de l'honneur, et est assez malheureux de » m'avoir épousée. Avant notre mariage, le pauvre homme ne » perdait qu'au jeu; depuis il a perdu jusqu'à sa femme. Faites » savoir, je vous prie, à M. d'Albret, qu'il doit traiter M. de » Montespan avec plus d'égard, s'il tient à conserver la faveur » dont il jouit. »

Rien de contagieux comme l'exemple des princes : M. de Louvois ne se contente plus d'avoir des maitresses ; pour mieux copier son maitre, il vient d'élever madame Dufrenoy, femme de l'un de ses commis, aux honneurs de sa favorite en titre. Le roi, toujours disposé à excuser les faiblesses amoureuses, a bien voulu créer pour cette beauté sensible une charge dont la désignation prête beaucoup à rire aux courtisans : madame Dufrenoy est *dame du lit de la reine*, dignité qui lui vaut les grandes entrées. On débite une foule de bons mots à ce sujet ; je copie le moins mauvais de tous :

La dame Dufrenoy, dans ces belles contrées,
Où l'on peut aux honneurs arriver en aimant,
Par l'orgueilleux Louvois a les grandes entrées...
La belle n'avait pas moins fait pour son amant.

On s'amusait l'autre soir, chez Ninon, à composer des armoiries pour la nouvelle dame de cour. « Il faut, disait La Fare, qu'il y ait un lit dans son écusson, puisque c'est l'objet caractéristique de sa charge. — Dites donc la base de sa dignité, ajouta Chau- lieu, abbé poète, qui ne manque jamais de renchérir sur un propos leste, quelque libre qu'il soit... Vous ferez, messieurs, figurer comme vous voudrez madame Dufrenoy au blason, dit mademoiselle de Lenclos ; mais M. de Louvois s'est conduit, en la créant *dame du lit*, comme Caligula quand il fit son cheval de bataille consul. »

Depuis plusieurs années, le chevalier de Lorraine était le sujet de troubles souvent très-graves dans la maison de *Monsieur* ; ce favori, qui ne pouvait souffrir *Madame*, parce que cette princesse le méprisait, ne laissait perdre aucune occasion de rappeler ses tendres faiblesses au souvenir de son époux. Souvent Henriette, toute en larmes, s'était jetée aux pieds du roi, et l'avait conjuré d'éloigner de la cour cet ennemi de son repos. Louis XIV avait toujours répondu qu'il était désolé de déplaire à la belle suppliante, mais qu'il ne pouvait prendre sur lui de désobliger *Monsieur* jusqu'au point de bannir le chevalier. Enfin, *Madame* a mieux choisi son temps cette année ; le duc d'Orléans est veuf de son favori, que le roi exila le mois dernier dans le midi de la France, malgré les pleurs amers de *Monsieur*. Les bosquets de Saint-Cloud retentissent des cris de cet amant éploré ; mais

Louis XIV tient bon, et sa belle-sœur a juré qu'elle ne mettrait point de bornes à sa reconnaissance, ce dont le roi a, dit-on, pris bonne note.

J'apprends que le chevalier de Lorraine a déjà fait parler de lui dans son exil : madame de Colonne, l'ayant vu lors de son passage à Aix, s'est éprise d'un beau feu pour ce jeune seigneur, qui serait, il faut en convenir, un très-bel homme, s'il était un homme. Soudain le sang Mancini s'est échauffé dans la belle Laure ; elle s'est mise à courir après l'exilé, déguisée en cavalier ; et sa dame d'honneur, sous un semblable déguisement, a profité de l'occasion pour se mettre à la poursuite du comte de Marsan, qui partage la disgrâce du chevalier, et dont elle brûlait d'éprouver le mérite. Le roi, en apprenant ce double pèlerinage par trop galant, s'est repenti tout haut d'avoir aimé une telle bacchante ; sa majesté a juré qu'elle ne lui inspirait plus aucun intérêt. Louis XIV avait jusqu'ici fermé l'oreille aux demandes réitérées du pape, qui réclame madame de Colonne au nom de son mari ; mais M. de Lionne fut chargé hier d'écrire à sa sainteté que la duchesse serait arrêtée et renvoyée à Rome... Convenons qu'il faut être d'une bonne trempe de mari, pour rouvrir le bercail de l'hymen à une brebis si longuement et si complètement égarée.

Toute la cour s'étonnait que *Madame*, après de nombreuses et vaines tentatives pour obtenir le bannissement du chevalier de Lorraine, eût réussi à le perdre au moment où l'on s'y attendait le moins. Nous avons maintenant le mot de cette énigme.

Le roi était informé depuis quelques jours par M. de Pomponne, son ambassadeur en Hollande, que cette puissance, ayant conclu une ligue avec l'Empire et l'Espagne, deviendrait dangereuse pour lui, s'il ne parvenait à empêcher le roi d'Angleterre de se joindre à elle, ainsi que les nouveaux alliés espèrent encore l'y déterminer. Dans cette circonstance, Louis XIV pensa que *Madame*, sœur de Charles II, pourrait servir la cour de France auprès de ce prince, et sa majesté se détermina à faire passer Henriette très-secrètement dans les États de son frère. Le roi ne pouvait mieux choisir son ambassadeur : *Madame* est spirituelle, remplie de finesse, très-aimée de Charles, et fort attachée à la cause de la France. Le mystère fut recommandé ; *Monsieur* même, ou plutôt *Monsieur* surtout, dont l'indiscrétion était connue, devait ignorer la mission de sa femme ; et celle-ci fit promettre au

roi de taire la négociation projetée à M. de Louvois. Le secret d'État fut gardé de la part de *Madame* ; mais M. de Turenne, qui en était informé, plus indiscret qu'une jeune femme, eut, à soixante ans, la faiblesse de laisser échapper l'aveu des projets de son maître, avec les épanchements du fol amour que ce héros éprouvait pour madame de Coatquen. Cette dame, qui n'avait rien de caché pour le chevalier de Lorraine, courut lui répéter ce qu'elle tenait du maréchal, et, le moment d'après, *Monsieur* apprit de son favori ce qu'on voulait lui laisser ignorer. Le prince éclata en reproches sanglants contre sa femme : il lui fit une scène affreuse, mais elle la supporta sans se plaindre ; *Monsieur* lui offrait lui-même un moyen de perdre le chevalier de Lorraine... En effet, ce gentilhomme fut exilé dès le lendemain, pour une indiscretion qu'il n'avait fait que répéter. Telle est cette cause de disgrâce qui a tant surpris la cour, et qui n'a été connue que plus d'un mois après le départ du chevalier.

Cependant on fait semblant d'ignorer la mission dont *Madame* est chargée ; chacun paraît croire de bonne foi, en voyant les préparatifs du voyage que le roi va faire en Flandre avec toute la cour, qu'il s'agit seulement de visiter les places conquises, lorsqu'à la connaissance de tout le monde, le but de cette course est d'accompagner la princesse jusqu'au point de l'embarquement, et d'aider ainsi au prétexte qu'elle prendra du voisinage des îles britanniques pour aller faire une visite à Charles II.

Le nombreux et brillant cortège qui se rend en Flandre partit hier matin. Le roi voyage dans un magnifique carrosse à glaces, avec la reine, *Madame* et la favorite, dont Marie-Thérèse ne peut éviter un seul instant la présence et l'accablante rivalité. Il arrive cependant quelquefois que madame de Montespan, dont les caprices sont nombreux et toujours servis à souhait, occupe seule un carrosse à elle ; quatre gardes galopent alors aux portières ; mais cette fantaisie, qui délivre un moment la reine d'une femme qu'elle hait, fait encore sentir plus cruellement à sa majesté la faveur scandaleuse de cette rivale abhorrée.

L'escorte du roi se compose de toute sa maison ; Lauzun, à qui Louis XIV ménageait ce petit dédommagement après la grande humiliation qu'il subit l'année dernière, commande toutes les troupes qui suivent sa majesté. *Mademoiselle*, cette triste veuve d'un époux d'un jour, jouit au moins de l'espèce de triomphe

ménagé à celui qu'elle eût voulu voir heureux d'un bonheur qu'elle pût mieux partager.

Les plus beaux meubles de la couronne ont été envoyés dans les villes où la cour doit coucher ; partout, sur la route, des fêtes sont préparées, et c'est le roi qui les donne, au lieu de les recevoir. Des coiffeuses, des marchands de parfums, des costumiers, des musiciens, des artificiers, partis de Paris, organisés en troupes régulières sous les ordres des officiers du roi, ont été échelonnés d'un bout à l'autre de la route ; une indemnité leur a été promise pour ce service de campagne. Il n'y a pas jusqu'à des beautés complaisantes que les attentifs ordonnateurs ont envoyées sur les divers points de station, afin que les plaisirs de nos courtisans n'aient à souffrir aucune interruption. Mon parent le gentilhomme de la chambre me marque, à l'égard de cette dernière précaution, qu'elle a déplu beaucoup aux dames provinciales, qui se croient pourvues d'un fonds suffisant d'hospitalité.

Quand le cortège arrive dans une petite ville, la population est soudain émaillée des couleurs de deux mille valets de tous étages, appartenant à la maison du roi, ou formant le service des princes et princesses. Le luxe envahit l'espace, et dore pour un instant la simplicité, quelquefois la misère provinciales. Les chefs d'office, les cuisiniers, les marmitons de Saint-Germain étant du voyage, on entend frire à grands frais dans les rues ; le bruit des rôtissoires, longtemps inactives, étourdit les paisibles habitants ; et le parfum délicieux des mets recherchés excite en eux un appétit qui ne sera point satisfait. C'est avec cette pompe orientale que Louis XIV visite toutes les places conquises. De belles Flamandes de Mons, Bruxelles, Gand, Namur, villes encore possédées par l'Espagne, viennent admirer la marche solennelle du roi et des seigneurs charmants qui le suivent. Peut-être se plaignent-elles tout bas de ne pas être encore conquises ; mon parent me mande au moins que plusieurs d'entre elles font des traités secrets avec nos gentilshommes français. Le roi lui-même, en excellent politique, invite à sa table ces curieuses étrangères ; presque toutes reçoivent de lui des cadeaux galants : mon cousin ne me dit pas si quelques-unes en fournissent l'équivalent à sa majesté.

Cependant les officiers des garnisons que le roi passe en revue, pendant son voyage, reçoivent tous des gratifications qui s'élèvent souvent à trente-six mille livres pour un seul régiment. Les chefs des corps sont en même temps admis à de nouveaux honneurs ;

ceux dont le nom est illustre mangent avec sa majesté ; d'autres , moins nobles ou moins favorisés , assistent seulement aux repas du roi.

Ce que tout le monde prévoyait est arrivé : la cour se trouvant à Dunkerque , et une flotte anglaise croisant *par hasard* dans le détroit , *Madame* a supplié le roi de lui permettre de profiter du voisinage pour aller voir son frère qui , *par hasard* aussi , se trouvait à Cantorbéri. On pense bien que Louis XIV a trouvé tout naturel le désir de son altesse royale ; elle s'est donc embarquée sur un des vaisseaux de Charles II , emmenant avec elle mademoiselle de Kérouaille¹ , jeune Bretonne extrêmement jolie , dont l'exhibition était un des moyens politiques de la mission d'Henriette. Je ne m'amuserai point à examiner la moralité de cet expédient , ni à chercher la qualification que l'on donnerait dans le monde au rôle que jouait *Madame* en conduisant une maîtresse à son frère. Le succès justifie tout ; son altesse royale et sa compagnie ont si bien réussi , que la première est revenue avec la promesse écrite de Charles II de fermer l'oreille aux propositions des alliés , et que mademoiselle de Kérouaille reste en Angleterre.

Avec moins d'éléments de séduction , Henriette eût , je crois , obtenu le même résultat : Charles se fût prêté bien difficilement aux vues de la triple alliance ; il conservait contre la Hollande un vif ressentiment de l'attentat commis par cette puissance sur les vaisseaux anglais , qu'elle vint brûler jusque dans la Tamise , tandis qu'on concluait la paix à Breda.

Le beau poète Racine revient chez moi depuis quelques jours ; mais , quoique ce petit inconstant soit un grand homme , je crois que je le recevrai avec froideur , et que je renverrai ses mielleuses galantries à la Champmeslé , avec qui je ne puis , en conscience , avoir rien de commun. Notre tragique s'est fait adroitement un motif de retour auprès de moi d'une tragédie de *Bérénice* , qu'il a donnée récemment. Il prétend que le succès qu'elle a obtenu ne

¹ Mademoiselle de Kérouaille est cette femme qui , sous le nom de duchesse de Portsmouth , prit un tel empire sur l'esprit de Charles II , qu'elle fut plus souveraine que sa majesté elle-même. — La duchesse était belle , mais sa figure était massive ; son embonpoint excessif , ses formes trop prononcées , étaient précisément ce qui avait séduit le monarque anglais , qui ne se piquait pas de délicatesse en amour , et préférait la substance au sentiment.

saurait le flatter, si je ne le confirme par mon assentiment. En vérité, je ne sais que dire de cette pièce : est-ce justice ? est-ce prévention ? il me semble que Racine n'a pas d'ouvrage plus faible que celui-là. De beaux vers, qui passent inaperçus parce qu'ils ne prouvent rien, des scènes fades et inutiles à l'action, un Titus qui nous ferait détester la vertu si elle s'offrait sous l'aspect niais qu'il lui prête ; tout, en un mot, dans cette œuvre, manque de nerf et de chaleur. Le mince intérêt de *Bérénice* est expliqué par cette brève critique de Chapelle : c'est le résumé de tout ce qui se passe pendant cinq actes d'une extrême longueur : *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie*. Disons tout : le vice essentiel est dans le sujet, qui fut choisi par *Madame*, et imposé en même temps à nos deux poètes tragiques. Or, s'il est possible de trouver quelques beautés dans la tragédie de Racine, c'est après avoir vu celle de Corneille, dont il fit cacher la première représentation au château de Chambord. C'est véritablement une dérision que cette production informe ; Boileau, avec une grande raison, l'a classée parmi les compositions qu'il appelle *galimatias double*, c'est-à-dire où l'auteur ne se comprend pas lui-même. Rien, ici, de plus exact que cette qualification ; car Baron, qui devait jouer le rôle de Domitien dans *Tite et Bérénice*, ayant consulté Corneille sur le sens de quatre vers qu'il n'entendait pas, le poète lui répondit : « Je ne les entends pas trop bien non plus ; » mais récitez-les toujours ; tel qui ne les entendra pas, les » admirera. »

La jeune et belle princesse qui fournit l'idée des tragédies de *Bérénice* ne pensait pas, en assistant à leur représentation, devenir elle-même le sujet d'une catastrophe tragique. Jamais événement aussi imprévu que la mort de *Madame* ne plongea la ville et la cour dans un deuil plus sincère, plus universel. Le 29 juin, son altesse royale n'éprouvait pas la moindre indisposition, et le 30 au matin, elle avait cessé de vivre... Comment n'eût-on pas soupçonné l'attentat d'une main ennemie en voyant cette mort si prompte, et qu'ont d'ailleurs caractérisée tous les signes d'un empoisonnement ! *Madame* prenait une boisson amère, qui lui était ordonnée par précaution et non pour maladie ; le vase contenant ce breuvage était renfermé dans une armoire dont on ne retirait jamais la clef. Au milieu de la journée du 29, un garçon de chambre vit le marquis d'Effiat, l'un des gentilshommes de

Monsieur, refermant cette armoire; mais, ne pouvant concevoir aucun soupçon, cet homme crut aisément que le marquis cherchait, comme il le lui disait, de l'eau pour apaiser sa soif. Le garçon de chambre se tut, et son altesse royale but, comme de coutume, l'eau de chicorée qu'on lui avait préparée. A peine l'infortunée Henriette eut-elle avalé cette infusion, qu'elle se sentit un mal d'entrailles affreux, et s'écria, dès ce moment, qu'elle était empoisonnée. Bientôt son visage devint pâle et plombé; ses yeux, ordinairement si vifs, si brillants, s'éteignirent; ils devinrent ternes et fixes. Les membres de la princesse se contournèrent; d'horribles convulsions défigurèrent ces traits naguère si délicats, crispèrent ce corps tout à l'heure si gracieux.... Le duc d'Orléans, qui, retiré à Villers-Cotterets, pleurait à chaudes larmes l'absence de son favori, fut mandé en toute hâte à Saint-Cloud; *Madame* était à la dernière extrémité quand il arriva... Il ne recueillit plus, auprès de son lit, que quelques paroles sans suite, parmi lesquelles le mot de poison, joint au nom du chevalier de Lorraine et à celui du prince lui-même, affligea l'oreille de cet époux sans doute innocent.... Ainsi mourut, à vingt-six ans, Henriette d'Angleterre, l'une des femmes les plus jolies, les plus spirituelles, les plus aimables de notre temps.... On croit voir tomber dans la prairie une fleur brillante d'éclat et de fraîcheur que vient d'atteindre la faux acérée.... Il n'y a qu'un instant, elle se balançait mollement sur sa tige souple et pleine de vie; maintenant la voilà couchée sur l'herbe; elle ne se relèvera plus.... Telle fut *Madame*; le 29 juin, on admirait en elle un chef-d'œuvre de création.... le 30, il ne restait de tant de perfection qu'une masse hideuse, infecte, que la tombe et les vers réclamaient.

Le roi apprit, en frémissant, la mort violente de sa belle-sœur; un soupçon terrible agita sa pensée. Il se fit amener au milieu de la nuit le nommé Morel, contrôleur de la bouche de *Madame*, sur lequel planaient quelques soupçons; cet officier fut introduit mystérieusement dans le cabinet de sa majesté, qui l'interrogea en présence d'un lieutenant des gardes et du seul Bontems.

« Regardez-moi, dit gravement sa majesté à Morel, et comptez sur la vie si vous êtes sincère.

— Sire, je dirai la plus exacte vérité.

— Rappelez-vous cette promesse; si vous y manquez, votre supplice est prêt.... Il dépend de vous de sortir du château vivant ou mort.

— Sire, reprit avec calme le contrôleur, après votre parole sacrée, je serais un imbécile si j'osais vous mentir.

— Bon..., répondez maintenant : *Madame* meurt-elle empoisonnée ?

— Oui, sire.

— Qui l'a empoisonnée ?

— Le marquis d'Effiat et moi.

Le roi frémit.

— Qui vous a donné cette horrible mission, et de qui teniez-vous le poison ?

— Le chevalier de Lorraine est la cause et le premier instrument de cet attentat ; c'est lui qui nous a envoyé de Rome la drogue vénéneuse que j'ai préparée, et que d'Effiat a jetée dans le breuvage de son altesse royale.

— Mon frère, continua Louis XIV d'une voix presque éteinte, mon frère a-t-il eu connaissance du complot ?

— Non, sire.

— L'affirmeriez-vous par serment ? poursuivit le roi d'un accent plus libre...

— Sire, j'en jure devant Dieu que j'ai offensé.... *Monsieur* ne connut point le secret.... Nous ne pouvions compter sur lui... il nous aurait perdus.

— Ah ! je respire.... voilà tout ce qu'il m'importait de savoir... Allez, malheureux, je vous laisse la vie ; mais sortez de mon royaume. »

Le marquis d'Effiat et M. de Beuvron, son ami, que l'on soupçonne d'avoir connu l'attentat, sont en fuite ; rien n'annonce qu'on songe à les poursuivre, et la mort de *Madame*, arrivée il y a moins d'un mois, paraît être pour *Monsieur*, pour le roi lui-même, un événement déjà ancien... Voilà les cours.

Aux discours sur la fin tragique d'Henriette d'Angleterre, ont succédé l'éloge et la critique de l'ordonnance criminelle qui vient de paraître : c'est une matière trop grave pour trouver place sur mes feuillets légers ; je dirai seulement que cette ordonnance fera honneur à notre époque, encore même qu'elle puisse être vicieuse. Remplissons d'abord les lacunes de notre législation ; nous la rectifierons et l'épurons ensuite.

Nous avons maintenant à la cour un *trio* Mortemart tout à fait séduisant : savoir, madame de Montespan, madame de Thlanges et l'abbesse de Fontevault. Ce sont véritablement les trois Grâces ;

il est bien dommage que la plus jeune, la plus jolie de ces charmantes sœurs, soit une grâce embéguinée. L'abbé Testu, qui a beaucoup plus d'esprit que de piété, a défini en peu de mots l'esprit de ces dames : « Madame de Montespan, a-t-il dit, parle comme » une personne qui lit, madame de Thianges comme une per- » sonne qui rêve, madame de Fontevrault comme une personne » qui pense. » Ce jugement, assez exact, mérite un certain développement quant à madame de Thianges et à sa sœur l'abbesse. La première, qui, pour me servir de l'expression de l'abbé Testu, *rêve* assez souvent, a quelquefois des songes très-aimables, très-spirituels surtout ; mais il faut convenir qu'il lui en passe aussi dans la tête de fort singuliers. Par exemple, elle se considère comme un chef-d'œuvre de la nature, non pas seulement à cause des charmes résultant d'une heureuse organisation de sa machine, mais parce qu'elle est convaincue que la naissance a produit en elle une perfection propre à la distinguer du commun des humains. Madame de Fontevrault a des idées plus saines ; son esprit est vaste, orné, pétillant. Elle a commenté et même critiqué les Pères de l'Eglise ; elle est adorée de ses religieuses, pour lesquelles cette supérieure instruite et sensée a rendu la vie du cloître douce, quoique régulière jusqu'à la sévérité, en la dégageant de ces pratiques d'une austérité ridicule, qui diminuent la vocation en rendant la règle dégoûtante et puérile. Cette religieuse d'un nouveau patron vient souvent à la cour, où, malgré son voile, son caractère et ses vœux, elle paraît fort à l'aise au milieu des amusements qu'à quelques exceptions près, elle partage avec ses sœurs et les femmes les plus légères de la cour. Je ne sais comment cela se fait, mais l'abbesse de Fontevrault, en marchant avec si peu de précaution sur le plancher glissant des petits appartements, paraît n'y avoir jamais trébuché ; toujours est-il constant que sa réputation est demeurée sans tache. Louis XIV songea plus d'une fois à se donner cette beauté embéguinée, dont il raffole.

« En vérité, disait-il un jour à Lauzun, ces voiles, cette guimpe, cette jupe épaisse, me tournent l'esprit.... Il y a là je ne sais quoi de piquant qui manque à mon bonheur.... Je donnerais mille faveurs de madame de Montespan pour un soupir de sa sœur.

— Eh bien ! sire, répondit le hardi favori, il faut voir ; tout cet accoutrement de cloître n'équivaut pas aux remparts d'une place de guerre ; un amant couronné peut emporter cela au premier assaut.... Votre majesté veut-elle que je prépare les voies ?

— Non, parbleu ! et conservez-moi bien le secret. Si jamais la marquise se doutait....

— Diable ! je crois bien ; en amour, la belle dame ne s'arrangerait pas de la règle appelée soustraction... passe pour la multiplication...

— Hein ! que voulez-vous dire, Lauzun ?....

— Rien, sire, rien du tout....

— C'est que je sais qu'il vous arrive quelquefois de parler mal de madame de Montespan.

— Moi, sire ? gardez-vous de le croire.... Je la tiens pour une femme capable de procurer le plus robuste bonheur à votre majesté.... A cet égard, vous êtes sûr de la trouver prête à tous les instants du jour ; et quand, pour se tenir en haleine, quelques distractions....

— Taisez-vous, monsieur.

— Sire, j'obéis. »

Je ne sais si le roi donnera carrière aux désirs que lui inspire madame de Fontevrault, mais jusqu'ici rien n'a transpiré. Elle est de toutes les fêtes sans que l'on jase sur elle : le seul point qu'on trouve à reprendre dans sa conduite, c'est qu'elle, religieuse, bergère d'un troupeau de brebis sacrées, exploite avec ardeur le crédit de sa sœur, la favorite, la courtisane du roi.

L'abbé Larivière, évêque de Langres, est mort il y a huit jours. On a trouvé dans sa cave de quoi approvisionner celles de trois maréchaux de France et d'un prieur de Bernardins. Mais on peut être un fidèle sectateur de Bacchus et un ministre très-régulier de la religion catholique romaine... Ce double caractère est admis par les canons. Le prélat défunt a eu l'étrange caprice, à ses derniers moments, de laisser cent écus pour celui qui ferait son épitaphe ; je transcris des vers que pourra bien rejeter l'exécuteur du testament de sa grandeur :

Ci-gît un très-grand personnage
 Qui fut d'un illustre lignage,
 Qui posséda mille vertus,
 Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage :
 Je n'en dirai pas davantage,
 C'est trop mentir pour cent écus.

Le roi a été très-content du comte de Lauzun pendant la brillante promenade de la cour en Flandre ; il le lui a dit à son retour ; et, après avoir permis à ce favori de vendre la charge de colonel général des dragons, créée pour lui en 1668, sa majesté lui a pro-

mis celle de grand maître de l'artillerie, vacante par la démission de M. de Mazarin. Louis XIV s'était même avancé à cet égard jusqu'au point de promettre à jour fixe les provisions de cette haute dignité. Mais M. de Louvois en avait décidé autrement ; le grand maître de l'artillerie, marchant de pair avec le ministre de la guerre, et ne déférant à ses ordres que par pure condescendance d'étiquette, le fier marquis ne pouvait consentir à voir dans un tel emploi un homme aussi altier que Lauzun. Le ministre fit détourner secrètement le roi des projets favorables au comte : ce fut madame de Montespan qui se chargea de ce soin, madame de Montespan, qui vit dans une grande intimité avec Louvois, et ne peut pardonner à Lauzun d'avoir cessé de servir ses lubriques emportements. Or, le favori étant entré au jour indiqué dans le cabinet du roi pour lui rappeler sa promesse, sa majesté éluda, prit ses armes et partit pour la chasse. Le jour suivant, même demande, même tergiversation dans la réponse.... Lauzun résolut alors de recourir à la maîtresse en titre, se promettant de racheter ses bonnes grâces à l'aide des secrets du baigneur Lavienné¹, et de se montrer au moins complaisant, puisqu'il ne lui était plus possible d'être fidèle. La marquise, en voyant entrer Lauzun, devina le motif de sa visite ; elle pressentit même les offres qu'il allait lui faire ; et, quoique le comte fût remplacé avec avantage par Louvois, dont la puissance physique et le crédit excédaient ceux du favori, l'ardente beauté ne laissa pas de profiter des dispositions du volage qui lui revenait. Madame de Montespan promit, en retour, à M. de Lauzun de le servir chaudement pour la grande maîtrise de l'artillerie, quoiqu'elle fût décidée à ne point lui tenir parole.... Le favori sortit content... et exténué.

Plusieurs jours se passèrent, et le brevet n'arrivait point ; le roi changeait toujours de conversation quand Lauzun rappelait la promesse de sa majesté ; bien plus, le comte apprit qu'on songeait à donner l'emploi si désiré au comte du Ludre, qui, selon d'autres rapports, en était déjà pourvu depuis longtemps sous le voile du secret. « Oh ! oh ! dit Lauzun, prétendrait-on décidément se jouer de moi ? et veut-on mettre le comble à l'horrible humiliation de

¹ Ce baigneur avait des drogues propres à rendre la vigueur aux amants épuisés par de trop fréquents sacrifices ; il leur vendait, entre autres aphrodisiaques, une substance appelée *Polleville*, que l'on reconnut, plus tard, être de la poudre de cantharides mêlée avec du bois de réglisse pulvérisé. Le polleville fit fortune, et Lavienné aussi. Ce baigneur devint même valet de chambre du roi.

l'année dernière?... J'en aurai dès aujourd'hui le cœur net. » L'irrité gentilhomme se rendit sur-le-champ auprès d'une femme de chambre de la marquise, lui prodigua l'or, et obtint de pouvoir se cacher dans la chambre de cette favorite, un peu avant l'heure à laquelle elle y viendrait avec le roi. Ces dispositions étant faites, et voyant Louis XIV s'avancer vers l'appartement de sa maîtresse, Lauzun se trouva sur le passage de sa majesté, lui remit un nouveau mémoire touchant la place; puis, après avoir fait une profonde inclination, se glissa dans la chambre de madame de Montespan par une porte détournée. A peine y était-il tapi sous le lit, que le monarque et la dame entrèrent. Ils vinrent se placer sur la couchette servant de refuge au curieux courtisan, qui ne se laissa point intimider par les plaintes de ce meuble, dont il avait éprouvé plus d'une fois la solidité.

Le roi, en entrant dans la chambre, avait déposé le placet de Lauzun sur une console; mais, comme il était préoccupé de son contenu, il y revint dès qu'il n'eut rien de mieux à faire : c'est ce que le comte avait prévu.

« Je ne sais vraiment, dit sa majesté, comment sortir de cette affaire.... Lauzun presse pour que je lui donne la place, et Louvois me prie instamment de ne pas la lui donner.

— Il me semble qu'en pareil cas un ministre, et surtout un ministre du mérite de M. de Louvois, doit l'emporter sur un fade courtisan.

— La coquine ! dit tout bas le comte en serrant les dents.

— A la bonne heure ; mais ma parole royale....

— Oui, sire ; mais la raison d'État....

— De laquelle parlez-vous, marquise?... car je vois que vous prétendez....

— Je veux dire que si votre ministre de la guerre, mécontent d'être en rapport avec un grand maître de l'artillerie qu'il haïrait, donnait sa démission ?...

— Ah ! diable, j'en serais désolé.... Non, non, c'est peine perdue.... demain....

— En ce cas, refusez nettement Lauzun.

— Tu me le payeras, catin, s'écria plus qu'à demi-voix le comte.

— Hein !... quelqu'un vous appelle, je crois ?

— Nullement, sire, répondit la favorite, dont l'attention était trop distraite pour avoir entendu.

— Votre avis, reprit le roi, est donc que je refuse ?

— A Lauzun, sans doute ;... mais à moi... sire... en vérité, vous ne m'aimez plus.

— Allons,.... allons, Athénais, vous êtes toujours comme cela... On ne peut pas causer sensément avec vous....

— Levons-nous donc, sire, puisque....

— Vous avez raison, levons-nous. »

Et le couple, amoureux alors à des degrés tout à fait différents, descendit du lit. Le roi se retira ; la marquise passa dans son cabinet de toilette. Pour Lauzun, sortant furieux de sa cachette, il alla se poster à la porte extérieure de l'appartement, décidé à se venger à tout prix de la perfide Montespan.

La favorite, parée comme une chasse, ne tarda pas de sortir pour se rendre à la répétition d'un opéra qu'on devait jouer le lendemain sur le théâtre du château. Le comte, comprimant sa rage, présenta la main à madame de Montespan, et lui demanda, du ton le plus respectueux, si elle avait daigné parler en sa faveur au roi.

— Aujourd'hui même, répondit-elle.

— Ah ! que de bonté, madame, repartit le courtisan avec un sourire affecté....

— Ne m'y étais-je pas engagée ?... Et je vous assure que mes sollicitations ont été beaucoup plus loin encore que je n'avais promis.

— C'est charmant, dit d'un air moqueur le favori, dont l'impatience ne pouvait plus être contenue....

— Mais on dirait, comte, que vous doutez ?...

— Du tout, madame, poursuivit Lauzun en s'approchant de l'oreille de la marquise ; je suis bien sûr que vous êtes une effrontée menteuse, une coquine.... Puis il répéta en peu de mots ce qu'il avait entendu étant sous le lit.... Madame de Montespan se déconcerta, trembla, s'évanouit, tandis que le courtisan, toujours furieux, la quitta et se rend dans le cabinet du roi, qu'il somme audacieusement de lui tenir sa promesse. Jamais encore ce gentilhomme n'avait montré tant d'insolence ; Louis XIV, outré, saute sur sa canne, la lève ; mais, réfléchissant ensuite au caractère de l'homme qu'il menace, le roi s'approche de la croisée et laisse tomber son bâton dans la cour, en disant : « Sortez, monsieur, » je ne me pardonnerais pas d'avoir frappé un seigneur de ma cour. — Et moi, répondit Lauzun, je ne servirai de ma vie un souverain infidèle à sa parole. » A ces mots, le comte s'éloigna de quelques pas, tire son épée, en brise la lame entre son pied et

le parquet, et sort de l'appartement, où il laisse les débris de son arme rompue.

Deux heures après, le comte, arrêté dans son hôtel, fut conduit à la Bastille. C'est le maréchal de Rochefort, capitaine des gardes en quartier, qui avait été chargé de la désagréable mission d'emprisonner son collègue : tout n'est pas couleur de rose dans la carrière des grands.

Pour dérider le roi, après l'affaire de Lauzun, il ne fallait pas moins que le *Bourgeois gentilhomme*, la plus spirituelle, la plus gaie, la plus critique, quoique la plus folle des comédies de Molière. Sa majesté n'avait encore vu cet ouvrage qu'à Chambord, où il fut joué cet automne devant la cour. Je dois noter une anecdote qui caractérise bien les courtisans : Louis XIV, n'ayant vu le *Bourgeois gentilhomme* qu'une fois, n'en dit point son avis ; la cour se hâta d'en conclure que ce prince était mécontent ; et voilà mes gens déchaînés contre l'œuvre du pauvre Molière, qui n'osait sortir de sa chambre, craignant d'être lapidé. Enfin, après un espace de six jours, le poète comique hasarda une seconde représentation de sa pièce ; cette fois il fut complimenté par le roi, qui lui dit hautement qu'aucune de ses précédentes productions ne l'avait autant divertie, et que le *Bourgeois gentilhomme* était une comédie excellente. Ce jugement inattendu devenait embarrassant pour les nobles critiques qu'on avait entendus déchirer à belles dents et Molière et M. Jourdain ; mais ils rusèrent, biaisèrent, se retournèrent si bien, qu'ils parvinrent à prouver au roi qu'ils avaient toujours été de son avis. Tout Paris court au *Bourgeois gentilhomme*, joué avec beaucoup d'ensemble sur le théâtre du Palais-Royal : sa majesté y était hier ; jamais, je crois, elle n'avait ri d'aussi bon cœur.

Mais madame de Montespan, qui accompagnait notre gracieux maître, ne riait que par acquit de complaisance ; l'orgueilleuse marquise a le cœur ulcéré des grosses injures que Lauzun s'est permis de lui dire. L'emprisonnement de l'audacieux ne suffit pas à la vengeance de cette favorite humiliée ; elle craint toujours un retour de faveur conquis sur la faiblesse du roi ; il lui faut le bannissement du comte, ou tout au moins l'ordre de le faire transférer dans une prison d'État éloignée de Paris. Louvois est prêt à seconder la vindicative beauté ; mais il lui conseille d'alléguer un motif moins personnel que les qualifications injurieuses dont elle se plaint. Lauzun est lié avec les plus grands personnages de la

cour ; il est capitaine des gardes ; on ne peut lui ravir pour longtemps la liberté qu'en réparation d'un attentat à l'autorité royale.

La marquise de Montespan est satisfaite ; à force de recherches, de subtilités, de sacrifices, et M. de la Reynie aidant, les agents de la favorite ont découvert qu'au mépris de la défense faite à M. de Lauzun d'épouser *Mademoiselle*, le mariage a été conclu secrètement, dans le temps même où le roi en interdisait la conclusion... Ainsi, le comte se trouve convaincu du crime irrémissible d'avoir transgressé la plus souveraine des lois que Louis XIV connaisse, sa volonté. Ce monarque eût pardonné peut-être à son ancien favori un mouvement de vivacité brutale, excusé par un motif dont il reconnaissait secrètement la justice ; mais il n'a pu pardonner à sa désobéissance... Louvois n'avait pas négligé, toutefois, d'envenimer, par précaution, la conduite et les intentions de Lauzun : il s'était appliqué à le peindre au roi comme un ambitieux qui voulait se faire adorer de la troupe ; ses aventures galantes avec madame de Soissons avaient été présentées sous l'aspect d'intrigues dirigées contre les plaisirs de sa majesté ; le ministre s'était enfin aventuré jusqu'à dire que le comte conspirait avec la Hollande et l'Espagne pour nuire aux affaires du roi.

Lauzun sera conduit à la forteresse de Pignerol, où l'on fait préparer pour lui, dit-on, un cachot sous une basse voûte ; sa détention est illimitée... Le règne de Louis XIV est taché d'un acte tyrannique de plus.

Mademoiselle, un peu plus veuve encore cette année que l'an dernier, n'a cependant pas osé élever la voix contre cet emprisonnement. Si l'on n'avait pas les détails les plus circonstanciés sur l'union secrète que son altesse royale a contractée, cette indifférence seule prouverait que Lauzun est son mari.

Pendant que Louis XIV était en veine d'arbitraire, il a voulu tout de suite en finir avec le duc de Lorraine, dont la cour de France ne pouvait cesser d'avoir à se plaindre, attendu que sa principauté touche nos frontières. On n'avait pris encore que les places fortes de Charles IV ; le maréchal de Créquy vient de recevoir l'ordre d'occuper sa capitale. Il s'est retiré à Cologne.

CHAPITRE XVI.

1671.

Louis XIV détache le roi de Suède et l'empereur de la cause de l'Espagne. — Alliances du roi. — L'armée ; disparition des piques ; usage de la balonnette. — Le maréchal de Grammont. — Les grenadiers. — Le roi installe lui-même les colonels. — Progrès de l'artillerie. — Projets favoris de Louis XIV. — Incendie ; naturel de madame de Sévigné. — Le cocu par arrêt. — Les perruques et les bosses au front. — Bon mot de M. de La Rochefoucauld. — Fondation de l'hôtel des Invalides. — Création de l'académie d'architecture. — L'amant entre la mère et la fille. — Révolution dans la coiffure. — Chanoines *in naturalibus*. — Opinion de madame de Thianges sur l'éloquence de Bourdaloue. — Les nobles rôtis au bois de rose. — Comment Louis XIV entend les avis. — Encore une nouvelle coiffure. — Les *Fourberies de Scapin*, de Molière. — M. de Lionne en meurt. — La tête de M. de Pomenars. — Obligeance de M. de Villarceaux. — La seconde *Madame* ; son portrait.

Le roi, qui sent combien les coalitions peuvent être redoutables, même pour les plus grands souverains, travaillait, depuis quelques mois, à détacher le jeune Charles XI, roi de Suède, de la cause de l'Espagne. Louis XIV est parvenu à faire rompre à ce prince l'engagement que la régence suédoise lui avait fait contracter, pendant sa minorité, avec la cour de Madrid. Sa majesté n'a pas eu de peine à déterminer l'empereur à une semblable rupture ; Léopold est assez occupé chez lui à calmer les troubles de la Hongrie, et à punir quelques seigneurs mutins qui les ont excités ou les dirigent. D'un autre côté, le roi cimente de plus en plus ses alliances ; il vient de donner au traité dès longtemps conclu avec la Suisse une extension très-favorable : les troupes auxiliaires que, depuis l'an 1477, ce pays envoyait à la France en cas de guerre seulement, feront à l'avenir un service sédentaire dans le royaume en temps de paix. Ce n'est plus seulement le sang de ses soldats que nous vend l'Helvétie, c'est aussi leur soumission, et le sacrifice de leur esprit républicain.

Pendant que, par ses ambassadeurs, Louis XIV s'assure ainsi des alliés au dehors, ou neutralise au moins quelques alliances qui pourraient ajouter à la puissance de ses ennemis, nos forces intérieures augmentent et se régularisent. L'armée présente maintenant un aspect imposant : les régiments sont uniformément habillés ; la discipline est devenue sévère ; la troupe commence à

manier le mousquet avec une précision déterminée par des règles, et obéit simultanément aux commandements des chefs. Ces longues piques, regardées jusqu'ici comme des armes redoutables, auront bientôt disparu de nos rangs ; la baïonnette, adaptée au bout du mousquet, en tiendra lieu dans le choc immédiat des masses combattantes. On a déjà reconnu tout le parti qu'on pourra tirer de cette arme nouvelle, par les manœuvres du régiment des fusiliers, qui vient d'en être pourvu. On doit beaucoup de ces améliorations au maréchal de Grammont, officier doué d'un esprit véritablement militaire, c'est-à-dire, qui sait allier l'amour de l'ordre et la sévérité à la valeur, qui n'est qu'une des qualités du guerrier. Le roi vient d'augmenter le nombre des grenadiers, hommes choisis autant à cause de leur bonne conduite et de leur bravoure que pour leur forte constitution. Ces soldats de choix ne furent d'abord que quatre par compagnie ; maintenant chaque régiment a deux ou trois compagnies de grenadiers. Le roi, voulant faire entendre à son armée que toute autorité relève de lui, et que toute obéissance doit se rapporter à lui, installe lui-même les colonels à la tête des régiments ; ces officiers reçoivent alors de sa main un hausse-col doré et un espons¹, signes du commandement qu'il leur confie. L'artillerie reçoit de grandes améliorations : des officiers sont formés à ce service à Douai, à Metz, à Strasbourg, où des professeurs habiles enseignent l'application de la géométrie et du calcul à la science de l'artilleur.

C'est ainsi que Louis XIV se prépare à l'exécution de deux grands projets, qu'il n'a jamais perdus de vue un seul instant : soumettre cet orgueil républicain de la Hollande, que l'échevin Van Beuning est venu étaler avec audace jusque dans le palais de nos rois, et faire descendre la monarchie espagnole au rang que le monarque français prétend lui assigner au-dessous de lui. Sa majesté veut donc conquérir la Hollande, et donner lui-même des limites à ces marchands audacieux ; il veut, du même coup, enlever enfin à l'Espagne le reste des Pays-Bas, dont les belles habitantes donnèrent, l'année dernière, à la cour voyageuse, des gages de soumission, et à beaucoup de nos jeunes seigneurs des preuves de dévotement.

Il y eut, l'autre semaine, un feu terrible chez M. de Guitaut ;

¹ Ce nom fut d'abord donné à une *demi-pique* quand l'armée portait des piques ; on laissa ensuite le nom d'espons¹ au fusil, plus léger et plus orné que les autres mousquets, que portèrent longtemps les officiers.

madame de Sévigné, qui demande à toute la nature des sujets de lettres, en a trouvé là un superbe. On me montra hier la copie du récit qu'elle fit à sa fille, le lendemain de l'événement : c'est un morceau à mettre en parallèle avec le tableau de l'incendie de Troie. Mais, voyez ce que c'est que le naturel, la marquise n'a pas pu s'empêcher de peindre M. de Guitaut en chemise flottante, madame de Vauvineux en jupe courte, gorge nue, et surtout la poitrine blanche, grasse, potelée, la poitrine d'Hercule, en un mot, du secrétaire de l'ambassadeur de Venise... Il faut avoir de l'attention de reste pour s'attacher à de tels détails pendant un incendie, à moins qu'on ne brûle soi-même d'un feu non moins ardent.

Le procès conjugal de M. et madame de Courcelles est le sujet de toutes les conversations : on en égaye toutes les mélancolies ; c'est une si drôle de chose qu'une attaque judiciaire devant une cour supérieure, pour se faire déclarer cocu ! « Que diable avez-vous fait là, mon cher monsieur, disait l'autre jour Ninon au » mari plaignant ; vous serez condamné ; c'est vous peut-être que » le parlement enverra tondu dans un cloître... Ces messieurs ne » croient guère aux cocus ; dans une épidémie générale, on ne re- » connaît point de degrés à la maladie. » Il est probable cependant que l'épouse intimée a craint l'arrêt, car elle s'est sauvée samedi soir de son couvent, déguisée en laquais. Faute de mieux, Courcelles prend son parti de bonne grâce. Se trouvant à dîner hier chez madame du Mans, et voulant s'excuser de n'avoir pas encore adopté la mode des perruques, il se mit à dire qu'il avait deux bosses au front qui l'empêchaient de se conformer à cet usage. On riait encore quand M. d'Olonne est entré. « Oh ! par ma foi, ma- » dame, m'a dit en le voyant M. de La Rochefoucauld, qui se » trouvait à table près de moi, voilà deux hommes qui ne » peuvent tenir ensemble dans cette chambre. » Le mot a circulé de bouche en bouche, et le rire a recommencé.

Voici une idée généreuse du marquis de Louvois ; je me hâte de la saisir et de la consigner, de peur qu'elle ne s'évapore. Ce ministre a soumis au roi le projet de fondation d'un hôtel royal des invalides, où seront reçus les vieux soldats mutilés au service du roi. Sa majesté accueillit, il y a quinze jours, ce projet avec un véritable enthousiasme ; elle veut que l'édifice soit commencé cette année. Cette fondation est digne d'un grand règne ; l'État doit un asile aux braves qui lui consacrèrent leur vie avec trop peu de

mesure pour qu'il leur reste la force d'en alimenter eux-mêmes la fin. Nous ne verrons donc plus se traîner, dans nos villages, ces artisans vieilliss de la gloire de nos rois, sans pain, sans vêtements, privés de leurs membres, après avoir donné des provinces à leur souverain, et des honneurs à leurs chefs.

Nous avons, de cette année, une académie d'architecture ; c'est encore une des fleurs de la couronne d'immortelles que la postérité décernera à Colbert.

Mais il faut descendre des hauteurs où je me suis placée pour parler de ces grandes institutions : le scandale frappe souvent à ma porte ; j'ai promis de tout noter, je ne puis me dispenser d'ouvrir. Ce fou de Chapelle vient de me raconter l'aventure la plus singulière, la plus curieuse, la plus cynique. En vérité, je la tairais, si je n'étais pas jalouse de connaître la vérité sous toutes ses faces. M. de Cœuvres, gendre de M. de Lionne, ayant soupçonné sa jeune épouse de galanterie, assembla dernièrement un conseil de famille ; et le résultat de la conférence fut l'avis unanime d'enclotrer la trop sensible beauté. L'arrêt de famille allait s'exécuter, lorsque la parole évangélique de l'évêque de Laon, oncle de la belle pécheresse, parvint à persuader son mari que l'accusation était calomnieuse, et le fit renoncer au projet de reclusion. Voilà, certes, une action digne d'un vertueux patriarche... hélas ! ce n'est qu'un beau semblant. A peine M. de Laon eut-il obtenu l'absolution conjugale, qu'il courut s'en faire un mérite auprès de l'épouse absoute, et lui demander, pour récompense, un peu de tendresse en retour de la flamme dont il brûlait pour cette nièce.

Personne n'est vertueux comme madame de Cœuvres... quand on ne lui plaît point ; elle repoussa avec horreur la déclaration de son oncle. L'évêque, qui se douta dès lors que la petite femme aimait ailleurs, résolut de s'en assurer, afin de se venger ensuite. M. de Laon rôda longtemps autour de l'hôtel pour fixer ses soupçons ; il voyait bien venir à toute heure M. le duc de Sceaux ; mais comme il passait pour donner des soins à madame de Lionne, et qu'il la demandait toujours, le prélat observateur ne put le soupçonner d'être son rival. Cependant un affidé de sa grandeur la prévint, un soir, qu'il venait de voir un homme escalader les murs du jardin de l'hôtel de Lionne, et que, s'étant approché, il avait reconnu M. de Sceaux. L'évêque, qui habitait la même maison, fut bientôt sur la trace de l'aventurier, qu'il entrevit en effet au moment où il suivait un corridor commun à l'appartement de

madame de Cœuvres et à celui de madame de Lionne. Certain qu'il y avait rendez-vous donné à M. de Sceaux, soit par la mère, soit par la fille, M. de Laon entre dans le cabinet où M. de Lionne travaillait encore, et, sans lui rien expliquer, l'amène à tâtons sur le lieu de la scène. Le duc, qui sans doute attendait un signal ou l'assistance d'une femme de chambre confidente, était toujours dans le couloir, lorsqu'il se sentit saisir le bras. La main qui le saisissait ainsi était celle de madame de Lionne; elle avait donné rendez-vous pour cette nuit même à M. le comte de Fiesque, et crut que c'était lui.

« Est-ce toi ? demanda-t-elle tout bas à l'homme qu'elle venait d'arrêter par la manche... Oh ! que tu as tardé, mon cher comte ; et, voulant sans doute réparer le temps perdu, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Mais s'étant aperçue que le corps qu'elle sentait avait beaucoup plus d'embonpoint que son amant, la dame abusée fit un grand cri, qui eût amené infailliblement M. de Lionne, si déjà il n'eût pas été là.

— A quoi pensez-vous donc, madame, dit bien bas M. de Sceaux, en calmant celle qui lui parlait ; ne voyez-vous pas que vous allez nous perdre tous les deux... Si vous attirez votre mari, ne va-t-il pas croire que c'est vous qui m'avez fait venir.

— Quoi ! c'est vous, monsieur le duc, répondit madame de Lionne, qui reconnaissait la voix du galant, que venez-vous chercher ici ?

— A ne vous point mentir, madame, ce n'était pas vous, et vous ne songiez guère à m'y rencontrer. Si vous m'en croyez, vous me laisserez continuer mon aventure, et suivrez le cours de la vôtre.

— Non, non, monsieur le duc, cela ne peut s'arranger ainsi ; je sais que c'est à ma fille que s'adressent vos hommages ; mais il ne sera pas dit qu'elle passe la nuit en si bonne compagnie, tandis que j'enragerais toute seule dans mon lit. N'en déplaise à vous et à elle, je ne lâche pas ce que je tiens... je profite de l'occasion que le hasard m'envoie... » Et madame de Lionne voulut emmener M. de Sceaux dans sa chambre.

« De grâce, marquise, reprit le duc en se faisant tirer fortement par le pan de l'habit..., laissez-moi ; j'ai promis à madame de Cœuvres ; je ne puis lui manquer de parole... Permettez du moins que j'aille me dégager ; je vous jure que je reviendrai ensuite vous trouver.

— A d'autres ; je connais la puissance humaine, c'est trop peu de chose pour être partagé.

— Eh bien ! écoutez, madame. Allez vous-même chercher votre fille, afin que je m'excuse auprès d'elle ;... là, puis-je faire une proposition plus raisonnable ?

— Soit, j'y consens, mais à condition que vous allez entrer chez moi et vous mettre au lit. J'irai querir ensuite madame de Cœuvres ; vous passerez la nuit entre elle et moi... Est-ce là de la raison ? »

Le duc en étant convenu, et toutes choses ayant été réglées au gré de madame de Lionne, elle passa chez sa fille, qu'elle ne tarda pas à emmener. Quel fut l'étonnement de la jeune marquise, lorsque, ouvrant les rideaux du lit, sa mère lui montra M. de Sceaux couché ; elle devint furieuse et l'accabla de reproches sanglants.

« Épargnez-vous tout ce bruit, ma fille, répondit madame de Lionne avant que le duc eût trouvé le temps de s'excuser ; c'est moi qui ai tout fait. M. de Sceaux me plaît beaucoup mieux ici que dans votre chambre, et vous devez, au lieu de crier si fort, me remercier d'avoir consenti à partager avec vous un bien que j'aurais pu garder pour moi seule.

— Ma mère, j'avoue qu'il y a quelque chose de généreux dans cette dernière partie de votre procédé ; mais je ne dois pourtant vous remercier qu'à moitié de la part que vous me faites d'une bonne fortune qui m'appartenait en entier....

— Prétendez-vous, poursuit madame de Lionne, qui déjà s'était dépouillée de sa robe, discourir ici toute la nuit !

— Quoi ! vous voulez qu'ensemble...

— Allons, nous perdons un temps précieux... Au surplus, raisonnez à votre aise ; moi je vais...

— Non, non, de grâce, attendez... je suis prête... » Et d'un doigt empressé la jeune marquise ayant détaché l'unique cordon qui retenait sa robe légère, s'élança dans les bras de M. de Sceaux en même temps que madame de Lionne s'y précipitait de l'autre côté du lit. Il est cependant un genre de possession qui, entre trois personnes, ne peut être qu'alternatif... Fut-ce d'abord madame de Cœuvres ou la marquise de Lionne ? c'est ce que je n'ai pu savoir.

« Eh bien ! monsieur, douterez-vous encore ? dit l'évêque au ministre, quand les trois acteurs de la scène nocturne furent dans la chambre où je viens de les laisser.

— Malheureuse femme ! malheureuse fille ! dit M. de Lionne avec un profond soupir...

— Est-ce là tout ? continua M. de Laon, altéré de vengeance.... Quoi ! morbleu ! vous demeurez si tranquille avec l'assurance d'un tel affront... là, comme s'il vous était étranger... Laissez-vous donc impunie une chose qui vous déshonore ?

— J'en serais presque d'avis, répondit froidement le pauvre mari... Le plus grand déshonneur serait ici dans l'éclat... évitons-le.

— Sacrebleu ! je ne partage pas du tout votre sentiment, poursuivit le prélat que la jalousie mettait hors de lui... A vous permis de prendre si résolument votre parti en pareille affaire ; mais madame de Cœuvres est ma nièce, et vous trouverez bon que je ne partage pas votre sang-froid... » A ces mots l'évêque irrité s'avança vers l'appartement de madame de Lionne ; le ministre le suivit par complaisance ; et comme il avait une double clef de la chambre de sa femme, lui et M. de Laon se trouvèrent bientôt près des trois amoureux, qui songeaient en ce moment à tout autre chose qu'à se défier d'une surprise. Il fallut bien à la fin s'apercevoir que des témoins étaient survenus ; madame de Lionne se jeta aux pieds du ministre, et lui prodigua les promesses, voire même les serments de n'y plus revenir. Pour madame de Cœuvres, elle s'était attachée à son oncle ; elle le conjurait d'apaiser son père, de cacher la chose à son mari... Puis, s'étant approchée de l'oreille du prélat, elle ajouta : « Je suis sans réserve à vous.

— Cette nuit même, répondit à voix basse M. de Laon, et je vais tout apaiser.

— Faites-moi renvoyer... Je vous attends dans ma chambre.

— Cela suffit ; ne vous inquiétez plus de rien... Tenez, décidément, marquis, vous aviez raison, continua l'évêque en s'adressant à son frère ; le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous taire sur tout ceci ; le public n'a pas besoin de connaître ces tristes détails... gardons-les pour nous, et ne faisons pas rire à nos dépens. »

M. de Lionne ne répondit pas ; il était plongé dans une profonde rêverie... Le cher homme savait depuis longtemps que sa femme le trompait ; mais un amant couché entre la mère et la fille !... cela passait tout ce qu'il pouvait concevoir de vicieux.

Pendant les supplications des dames prises en flagrant délit, le duc de Sceaux s'était habillé en toute hâte derrière les rideaux ; il

s'était ensuite glissé hors de l'appartement, et, quoique brave, avait disparu lestement de l'hôtel, d'où le marquis eût pu, d'un mot, l'empêcher de sortir vivant.

Madame de Cœuvres, laissant sa mère pleurer aux pieds de Lionne, regagna sa chambre; M. de Laon l'y suivit... Quelques minutes après, l'heureux prélat était en possession de l'autel où, l'instant d'avant, un autre sacrifiait... C'est une charmante famille que celle de notre ministre des affaires étrangères.

Les choses n'allèrent pas plus loin pour madame de Cœuvres : le marquis ne fut informé que par la voix publique, qu'un mari patient est toujours en droit de récuser; celui-ci la récusa, quoique le duc de Sceaux eût, selon son habitude, confié cette aventure à toutes les trompettes de la renommée. Le déshonneur du pauvre Lionne et de son gendre n'est pas seulement la nouvelle des salons dorés; on la sait dans tous les carrefours; on se la raconte à la halle : Chapelle, qui m'a fait le récit complet de toutes les circonstances d'une si étrange anecdote, les entendit hier au cabaret.

M. de Lionne a renfermé sa femme dans un couvent; le roi a donné l'ordre au duc de Sceaux d'habiter ses terres, de ne pas se montrer à la cour sans une permission expresse; et voilà un scandale bien conditionné, dont on ne parlera plus dans huit jours.

Madame de Lionne ne se serait-elle pas trouvée sous la dent d'une petite chienne enragée qui mordit il y a huit jours madame du Ludre, mademoiselle de Coëtlogon et la petite de Rouvray? car il y avait un peu de rage, au moins locale, dans le fait de l'effrontée marquise... Le duc de Sceaux ne se plaint pourtant pas d'avoir été mordu. Pour les autres dames, elles sont allées à Dieppe se faire jeter dans la mer; tout le monde ne s'arrange pas d'être enragé, même quand la maladie devrait tourner entièrement au profit de l'amour.

Il y a grande division entre les dames de la cour : nos belles exaltées ont admis une coiffure nouvelle, inventée par la Martin; ce sont des cheveux coupés très-court sur toute la tête, et qui frisent *naturellement*... avec le secours d'une centaine de papillotes. La tête d'une femme ainsi *bretaudée* (c'est le mot consacré) ne ressemble pas trop mal à un chou frisé. On conçoit qu'une telle frisure n'admet pas de coiffe¹, parce qu'il faut abso-

¹ La coiffe était une espèce de voile qu'on attachait sur les cheveux, et qui tombait carrément derrière la tête. Les demoiselles et les jeunes femmes n'en portaient point.

lument avoir un chef rond comme une boule. Le roi n'aime point cette nouvelle mode ; il dit franchement aux dames qu'elle les enlaidit ; on peut donc présumer que les têtes *bretaudées* n'iront pas loin.

Le comte d'Estrées produit une grande sensation à la cour par le récit de force anecdotes de son voyage à la côte de Guinée : a beau mentir qui vient de loin ; aussi la vérité n'entre guère dans le bagage des voyageurs. Celui-ci nous fit rire une heure entière dans la galerie de Saint-Germain, où la foule l'entourait avant-hier, en nous racontant sa visite dans une église chrétienne que desservent des Africains. Il y trouva vingt chanoines chantant les louanges du Seigneur, en grand costume pontifical du pays, c'est-à-dire le bonnet carré sur la tête, une aumusse au bras gauche, et du reste entièrement nus... Il est aisé de se représenter ces ecclésiastiques noir de jais, et produisant avec ingénuité tout ce que dame nature leur a donné de formes athlétiques, pour l'édification des fidèles. Mesdames d'Olonne et de La Ferté disaient à qui voulait l'entendre que les nègres avaient chez eux de très-bonnes institutions.

Madame de Thiangès, qui n'a pas vu les chanoines de la côte de Guinée, trouve qu'il y a trop d'abandon, de simplicité, d'éloquence à la portée de tout le monde dans les sermons de Bourdaloue. « Ce prédicateur, disait-elle l'autre jour au lever de la reine, » parle trop à l'âme du peuple ; celle des gens comme il faut ne » peut faire son profit de ses sermons. La parole de Dieu ne » saurait être la même pour les nobles et pour la roture... Les » ministres du Seigneur ne devraient pas oublier que ce sont » deux divisions très-distinctes du genre humain. — Sans doute, » dit le maréchal de Grammont, qui venait d'entrer ; le diable » lui-même ne s'y méprend point : lorsqu'il s'agit de rôti un » un personnage titré, il le brûle à part, et se sert de bois de » rose. » La dévote Marie-Thérèse, comme toute la cour, a ri de cette saillie du vieux guerrier ; mais, par réflexion, sa majesté s'est signée, en se rappelant que le nom de l'esprit malin venait d'être prononcé.

Hier, au cercle de madame de Chaulnes, je prêtai, sans en avoir l'air, l'oreille à ce qui se disait derrière moi du dernier conseil. Il paraît que M. Colbert a voulu, dans quelque rapport, faire sentir encore sa sérule, et qu'il s'est cru obligé d'excuser ensuite sa trop rude franchise, car le roi lui a répondu ces paroles,

répétées par M. Le Tellier, et que j'ai bien retenues : « Monsieur Colbert, ne craignez pas que mon amitié diminue ; vos services continuant, cela ne se peut ; mais *il faut me les rendre comme je les désire*, ET CROIRE QUE JE FAIS TOUT POUR LE MIEUX. Ne hasardez plus de me fâcher encore, car, après que j'aurai entendu vos raisons, et que j'aurai prononcé sur vos *prétentions*, je ne veux plus jamais en entendre parler. Voyez si la marine ne vous convient point ; si vous ne l'avez pas à votre mode ; si vous aimeriez mieux autre chose. Parlez librement ; mais, après la décision que je donnerai, *je ne veux pas une seule réplique*. » Tout le système de gouvernement de Louis XIV est dans ce peu de mots ; il ne nous reste qu'à prier Dieu qu'il mette toujours sa majesté dans la bonne voie, ou qu'il nous envoie la force de supporter le poids de ses erreurs, si elle peut se tromper. Je reviens à la coiffure des dames, puisque, même sans être ministre, on a jusqu'à présent conservé son franc-parler sur cette matière.

Je savais bien que les têtes *bretaudées* ne se soutiendraient pas ; mais comme toutes nos dames avaient fait couper leurs cheveux pour les *frisotter*, et qu'ils ne repoussent pas aussi vite qu'arrive une mode nouvelle, il a fallu s'arranger de la demi-chevelure revenue depuis que la folie imaginée par la Martin a cessé. Les cheveux, maintenant séparés en deux parties, et étagés de chaque côté, forment de grosses boucles rondes placées les unes au-dessus des autres, et qui ne descendent pas au-dessous des oreilles. Ces bouquets de cheveux accompagnent heureusement la figure ; ils font ressortir la fraîcheur du teint, animent les traits, leur donnent quelque chose de mutin, et prêtent un peu de jeunesse aux femmes qui n'en ont plus. On peut mêler quelques nœuds de ruban à cette coiffure ; quand la longueur des cheveux le permet, une seule boucle, une boucle légère, s'échappe d'un côté de la frisure, et tombe jusque sur la gorge. Je vis hier, à l'hôtel de Bourgogne, la duchesse de Sully et madame de Créqui coiffées ainsi ; elles étaient jolies à ravir. Ce matin la reine a fait abattre sa belle chevelure, pour adopter la mode nouvelle ; ce soir les ciseaux de La Vienne ne peuvent suffire aux sacrifices ; il a dû s'adjoindre mademoiselle de La Borde ; jamais les parques n'ont plus coupé.

La comédie des *Fourberies de Scapin*, que Molière vient de

donner sur son théâtre, est une farce composée pour égayer le peuple; mais j'ai vu bon nombre de personnages de la cour qui s'en amusaient beaucoup, et cela ne vient guère à l'appui de la double nature que madame de Thianges voit dans l'espèce humaine. En fait de goût, nous sommes tous les jours obligés de reconnaître qu'il y a bien du peuple parmi les gens comme il faut.

Notre pauvre ministre des affaires étrangères mourut la semaine dernière; il n'a jamais pu prendre son parti sur l'aventure scandaleuse dont M. de Laon l'a forcé d'être témoin. Cette partie tierce du duc de Sceaux, de sa femme et de sa fille, ne lui sortait pas de l'idée : en public, au conseil, dans la solitude de son cabinet, il voyait ces trois têtes pécheresses sur son oreiller... C'était une hydre qui le suivait partout... Enfin il a succombé; on enterra jeudi cette victime des injures de l'hymen. Si les maris allaient se mettre à mourir de cela, quelle dépopulation, bon Dieu! Mais il y a, par bonheur, dans le monde, trop de sagesse résignée pour qu'on puisse craindre une telle mortalité. Je ne sais pas si madame de Lionne est guérie de la rage dont je la soupçonnais atteinte, mais elle continue d'être au régime du comte de Fiesque, son amant en titre. Pour la marquise de Cœuvres, délaissée par un mari aussi indifférent à ses charmes qu'à l'usage qu'elle en fait, elle est presque toujours à la campagne avec son oncle, auquel la jeune dame ne fait plus difficulté d'avouer qu'un évêque a bien son prix.

La Bretagne est une province inquiète, turbulente; et, parmi les Bretons, M. de Pomenars sera, tant qu'il vivra, l'un des plus mutins; il n'a jamais sur le corps moins de deux ou trois appréhensions pour crimes de lèse-majesté : chacun ici-bas s'habille comme il peut. Quelqu'un alla voir, il y a huit ou dix jours, ce gentilhomme dans sa prison à Rennes, et lui témoigna sa surprise de lui voir une barbe descendant jusque sur sa poitrine. « A quoi bon, » répondit-il, prendre soin de ma tête ? Sais-je à qui elle doit appartenir ? Je tiendrais assez à la garder, mais le roi me la dispute. Si c'est à moi qu'elle demeure, je m'occuperai de la soigner ; jusque-là, ce serait peine perdue. » Il y a dans ce laisser-aller de la vie quelque chose qui navre ; je me hâte de jeter par-dessus une petite anecdote d'un genre plus gai.

M. de Villarceaux sollicitait hier, dans les cabinets du roi, une charge pour son fils ; il avait, en parlant, un ton confidentiel auquel le roi ne concevait rien ; sa majesté le pria de s'en expliquer.

« Il me semble, Villarceaux, que vous ne m'avez pas tout dit ?

— Non, sire ; mais.....

— Ne me poussez donc pas dans l'embrasure de cette croisée...

— C'est que je voudrais pouvoir dire librement à votre majesté.....

— Ah ! vous avez donc une communication secrète à me faire ?.....

— Oui, sire, répondit Villarceaux avec un air mystérieux à mourir de rire.

— En ce cas, entrons dans ce cabinet.

— Sire, continua le gentilhomme quand il fut seul avec le roi, il y a des gens qui prétendent que votre majesté a quelques vues sur ma nièce.....

— Comment, des vues ?

— Oui, de ces regards charmants que votre majesté laisse quelquefois tomber sur ses jolies sujettes.....

— Ah ! je comprends.

— S'il en est ainsi, je supplie votre majesté de se servir de moi ; l'affaire sera mieux traitée que par tout autre.

— Ah ! c'est délicieux ! s'écria le roi en comprimant une impérieuse envie de rire.

— Que votre majesté daigne y songer... Je connais le caractère de ma nièce, et la négociation ira bon train.

— Villarceaux, mon ami, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer les demoiselles de quinze ans. »

Le soir même, Louis XIV amusa toute la cour des offres de l'oncle complaisant. *Madame* mena, l'année dernière, une maîtresse au roi d'Angleterre ; mais cette dame n'était pas la nièce de son altesse royale.

A propos de cette malheureuse princesse, elle est non-seulement oubliée, mais remplacée. *Monsieur* épousa, le mois dernier, à Châlons, Charlotte-Isabelle, fille de Charles-Louis, électeur palatin. La princesse palatine a dû, pour épouser le duc d'Orléans, renoncer à la religion de ses pères, et se faire catholique romaine, de calviniste qu'elle était. On dit qu'elle conserve un respect secret pour sa foi primitive ; il doit en être de même après toutes les conversions intéressées. La seconde *Madame* ne possède aucune beauté ; mais c'est une assez belle femme dans le sens vulgaire, c'est-à-dire qu'elle est fortement constituée. Par le volume de la gorge, la grosseur des bras et des jambes, mais surtout par l'im-

posante rotondité d'une partie qu'on ne nomme point, Charlotte-Isabelle formerait deux Henriette d'Angleterre. Cette volumineuse Allemande, dont la tête est forte en proportion du reste de sa personne, a des yeux grands, impérieux et saillants, une forêt de cheveux, des lèvres épaisses, des joues pleines et hautes en couleur. Tout, en un mot, dans *Madame*, trahit une complexion robuste, exigeante. Cette princesse a beaucoup d'esprit, mais de cet esprit tranchant, exclusif, hardi, qui semble plutôt intimider des ordres qu'émettre des opinions. Du reste, son altesse royale est imbuë de cette fierté germanique qui ne rêve que grandeur, aïeux et blason. La maison palatine, au dire de *Madame*, est la plus irréprochablement illustre de toutes les familles de la chrétienté : je ne sais si elle n'y a pas découvert quelque point de parenté avec Dieu le père ; mais elle ne fait point mystère de dire qu'elle a dérogé en s'alliant au petit-fils de Henri IV, et à la race de saint Louis.

CHAPITRE XVII.

1672.

Madame veuve Scarron reparait. — Elle est gouvernante des enfants de madame de Montespan. — Le demi-prince. — *Madame du Lude*. — Pourquoi cette demoiselle s'appelle Madame. — La porte ouverte ; le garde du corps curieux. — *Bajazet*, de Racine. — Les spectateurs à cette représentation. — La nuit en sera-t-elle ? — Fêtes données à *Madame*. — Le roi y songerait-il ? — Tarif de la politesse de Louis XIV. — Le chancelier Séguier ; sa mort. — Les *Académiciennes*. — Madame de Lafayette sans gêne. — Le roi tient le sceau. — Rappel du chevalier de Lorraine. — Costume des cardinaux à la cour. — Guerre de Hollande, ses motifs. — Préparatifs ; forces de terre et de mer. — Généraux ; maison du roi. — Munitions achetées dans la Hollande pour lui faire la guerre. — Forces hollandaises. — Passage du Rhin. — Le duc de Longueville. — Saïlle de M. de Vivonne. — Nombreuses veuves du duc de Longueville. — La maréchale de La Ferté. — Son marché galant avec Béchamel. — Testament de M. de Longueville. — Son bâtard est légitimé par le parlement. — C'est une planche pour les enfants naturels du roi. — Le roi s'arrête aux portes d'Amsterdam. — Le courage des vaincus se relève. — La capitale de la Hollande devient une île. — Point de résultats. — Avis de MM. de Pomponne et de Turenne négligés. — Combat maritime de *Solbais*. — Massacre des frères de Witt. — Guillaume d'Orange stathouder. — Blocus momentané de Charleroy. — Pélisson historien du roi. — Le ton qu'il prend. — *Ariane*, de Thomas Corneille. — Bon mot de Despréaux. — La *Comtesse d'Escarbagnas*, de Molière. — Les *Femmes savantes*, du même. — Le maréchal Duplessis. — Les roses et les lauriers

Il y a bien longtemps que le nom de madame veuve Scarron ne

s'est trouvé sous ma plume ; je dois inévitablement y revenir , car cette dame est admise à la cour , elle en fait presque partie. La persévérance des solliciteurs est toujours récompensée par le succès : la veuve Scarron obtint , en 1662 ou 1663 , la pension qu'elle avait demandée si obstinément et avec de si cruels dégoûts. Louvois aida beaucoup à l'obtention de cette faveur , et Louvois , surtout à cette époque , n'était pas homme à rendre un service désintéressé à une femme aussi belle que Françoise d'Aubigné. Ce même ministre , consulté dernièrement par Louis XIV sur le choix d'une gouvernante pour les enfants de la favorite , élevés secrètement à Paris , se rappela sa belle protégée , qu'il recommanda au roi et à madame de Montespan , comme une personne très-propre à former ces enfants. Madame Scarron , pressentie relativement à cette charge , répondit qu'elle l'accepterait volontiers , mais de sa majesté seule ; s'avisant en cela un peu tard d'un scrupule qui , dès longtemps , s'est trouvé en défaut sur des cas de conscience beaucoup plus essentiels. Le roi déféra au désir de la veuve ; il lui écrivit une lettre fort polie , bien qu'il se sentit une sorte d'éloignement pour elle , et qu'il n'eût été déterminé à la choisir que par tout ce que Louvois lui avait dit de son aptitude.

Louis-Auguste , premier fils du roi et de madame de Montespan , est venu au monde avec un pied contrefait ; on craint qu'il ne soit boiteux. Le médecin d'Aquin pense cependant que les eaux de Baréges peuvent encore prévenir cette difformité ; le jeune demi-prince part demain pour le midi de la France , conduit par madame Scarron , sa nouvelle gouvernante.

La tendresse paternelle de Louis XIV pour ses bâtards ne ralentit point le cours des infidélités qu'il fit toujours à leurs mères. La pauvre duchesse de La Vallière vit dans une triste solitude , réduite et résignée au régime des souvenirs , qu'interrompent , à de longs intervalles , quelques passades déterminées par la pitié. La favorite elle-même ne reçoit plus que de tièdes hommages , auxquels , il est vrai , l'ardente marquise supplée avec usure. Mademoiselle du Ludre , fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre , puis de la princesse palatine , captive en ce moment presque toutes les bonnes grâces du galant monarque. On appelle cette jeune personne *Madame* , parce qu'elle était chanoinesse en Lorraine avant de venir à la cour , et qu'à plus d'un titre la qualification de demoiselle convient peu aux demi-religieuses parmi lesquelles la nouvelle conquête de sa majesté a vécu. Cette femme est belle ,

mais elle a peu d'esprit ; je ne crois pas que sa faveur soit de longue durée.

On se racontait hier dans la galerie de Saint-Germain , mais à l'oreille, une aventure qui prouve que les vieux amours ont pourtant leurs droits. Louis XIV , revenant de la chasse , passait devant la porte de sa maîtresse en titre ; il entra. La marquise , occupée alors de sa toilette , était à demi nue ; aucune parure ne lui va mieux. L'occasion s'offrait de bonne grâce , le roi la saisit sans s'inquiéter s'il avait fermé la porte en entrant ; et , dans un tel moment , madame de Montespan n'avait pas une seule idée pour les précautions. Quelques minutes plus tard , la présence d'esprit étant revenue , Athénaïs vit qu'un garde du corps , en faction dans la pièce voisine , avait été témoin de tout ce qui venait de se passer. Elle en prévint sa majesté , qui marcha droit au militaire.

« Monsieur , étiez-vous tout à l'heure à cette porte ? lui demanda-t-il.

— Sire , je ne l'ai pas quittée.

— Pourquoi ne vous en êtes-vous pas éloigné , voyant qu'elle était restée ouverte ?

— Ma discrétion eût été mal calculée ; votre majesté pouvait être surprise , et , au lieu d'un témoin , en avoir dix.

— C'est vrai... Au moins deviez-vous fermer doucement la porte.

— J'avoue , sire , que je n'en ai pas eu le courage.

— La belle vue que vous avez eue là !

— Je l'ai trouvée telle , moi qui n'en ai pas l'habitude.

— Êtes-vous discret , monsieur ?

— Mon mousqueton seul et moi savons ce qui s'est passé dans cette chambre ; je jure sur l'honneur que ce secret n'ira jamais plus loin de ma part.

— Je vous en veux un peu d'avoir regardé.

— Votre majesté ne me croirait pas si je lui disais que j'ai fermé les yeux...

— Vous êtes gouverneur de Cognac.

— Ah ! sire , je n'ai pas gagné cette faveur.

— Je vous en fais l'avance ; vous la mériterez dans la première campagne. Mais n'oubliez pas que je compte sur votre discrétion. »

Louis XIV avait acheté le secret au prix du gouvernement d'une ville ; et , le lendemain , madame de Montespan raconta l'aventure à ses amis.

On donna lundi la première représentation de *Bajazet*; Racine ne s'est pas élevé cette fois à la hauteur d'*Andromaque*, mais il a fait des vers admirables, surtout dans la bouche d'une Champmeslé. Cette femme, qui dans le monde est laide, mais très-laide, ne vaut pas à beaucoup près une certaine comtesse qu'on dit assez jolie; mais, au théâtre, elle l'emporte sur toutes les grandes dames de la terre, et je leur conseille à toutes de venir apprendre de la Champmeslé à faire les princesses au naturel.

La salle était remplie de gentilshommes déjà équipés en guerre pour la campagne qui commencera bientôt; bottés, éperonnés, la lourde épée pendue au côté, le nez enfoncé dans le manteau, ils avaient l'air de faire une apparition au spectacle dans un repos de cavalerie, n'attendant que le bout-selle pour retourner aux ennemis. Sur le théâtre c'était différent: Villeroi, Lafeuillade, de Guiche, Luxembourg, avec vingt autres qui avaient dîné à la petite maison de M. le duc, parlaient plus haut que les acteurs, et faisaient donner au diable ce pauvre Racine. Il s'efforçait pourtant de leur sourire, parce que l'auteur de *Bajazet* commence à devenir presque aussi bas courtois que bon poète. Toutes les dames étaient outrées de l'insolence de ces bandits illustres, qui, tout débraillés, étalaient leur ivresse comme un trophée; plusieurs d'entre elles ont dit qu'elles bouderaient ces débauchés pendant... un jour tout entier.... « La nuit en sera-t-elle? » demanda le comte de Grammont, que l'une des belles irritées n'avait pas aperçu derrière elle.

Il y a tous les soirs bal, mascarade, ballet, opéra ou comédie à Saint-Germain. Le roi imagine chaque jour une fête nouvelle pour divertir la princesse palatine, sa belle-sœur. Louis XIV aspirerait-il à la possession de ces robustes charmes que son altesse royale fait trembler et rebondir en marchant? il en est bien capable, et cette bonne fortune ne serait pas sans douceur pour un partisan des plaisirs substantiels.

Les réunions de la cour réduisent à rien, depuis quelque temps, nos cercles de Paris; les soirées de la maréchale d'Estrées, où se rend ordinairement le beau monde, sont tout à fait désertes, tandis que le vieux château de Saint-Germain est éclairé comme un palais enchanté.

Jamais je n'ai mieux observé la courtoisie délicate de Louis XIV que depuis quinze jours: il y a plus qu'une politesse de cour dans les manières de ce prince; on y reconnaît l'appréciation habi-

ment nuancée des convenances : c'est un véritable tarif de la considération souveraine. Le rang des personnages est marqué avec un scrupule invariable par la manière de saluer du roi, par les révérences qu'il fait, par la proportion de son sourire. Les femmes, en général, obtiennent un salut de ce monarque ; mais il est accordé dans une progression décroissante, constamment uniforme, pour la princesse, la duchesse, la marquise, la comtesse, la baronne, l'épouse du simple gentilhomme, la bourgeoise, et même la femme de chambre. Le roi ôte tout à fait son chapeau aux dames titrées, mais de plus ou moins loin, selon l'importance de leur titre. Leurs maris n'ont que la moitié de cet hommage ; les seuls princes du sang le reçoivent en entier. Sa majesté tient son chapeau soulevé un nombre de secondes déterminé d'après le rang des seigneurs ; pour les toutes petites illustrations, le roi se contente de porter la main à sa coiffure. Lorsque Louis XIV aborde une dame, il demeure tête nue tant qu'il lui parle, et ne se couvre qu'après l'avoir quittée. Si des femmes, ayant le droit de s'asseoir pendant le couvert, entrent quand le roi est déjà à table, il ne manque point de se soulever ; cela se répète même à tel point que ce mouvement devient fort gênant, et fait faire quelquefois de mauvais repas à sa majesté. Il y a longtemps que les maîtres d'hôtel s'élèvent contre cette extrême galanterie ; le temps se passe, les mets se refroidissent, leur qualité s'altère, et la réputation des officiers de bouche est compromise.

Le chancelier Séguier mourut il y a huit jours ; il emporte peu de regrets. Ses manières brusques, la passion avec laquelle ce magistrat procédait presque toujours, mais surtout l'espèce d'emportement qu'il a laissé remarquer en dirigeant le procès du malheureux Fouquet, ont terni le lustre de sa belle conduite pendant les guerres de la fronde. Quand on s'est élevé, il faut prendre garde de redescendre, ou le public ne verra plus que l'homme redescendu. La postérité tiendra compte, cependant, au chancelier défunt, de beaucoup de belles actions, et les gens de lettres n'oublieront point qu'il fut, après Richelieu, le premier protecteur de l'Académie française, qui tint jusqu'à ce jour ses séances dans son hôtel. Le roi vient d'accorder à ce corps savant une salle magnifique au Louvre ; il s'y est déjà réuni deux ou trois fois. Peut-être est-ce l'agrandissement du Parnasse terrestre de nos beaux esprits qui leur a donné l'idée d'admettre parmi eux des *académi-*

ciennes : la discussion à cet égard a, dit-on, été fort vive ; les dames avaient de nombreux partisans dans l'aréopage poétique. Madame Deshoulières, auteur de quelques idylles gracieuses, et mademoiselle Scudéry, *la Sapho* un peu mûre de notre siècle, ont eu un instant le pied sur la première marche du sanctuaire académique. Mais, après de longs débats, la loi salique littéraire a prévalu ; les dames amies des muses ont été renvoyées à leur toilette. Voilà donc une maison interdite sans retour à mon sexe ; par bonheur, messieurs de l'académie ne sont les maîtres qu'en masse, et j'en connais une bonne dizaine qui payeront cher, chez eux, l'exclusion incivile à laquelle ils ont participé. Si madame Deshoulières et mademoiselle Scudéry eussent eu le caractère de madame de Lafayette, elles se seraient emparées d'autorité des sièges qu'on leur refuse au Louvre ; voici ce que Gourville me racontait ce matin : « Madame de Lafayette ayant trouvé à son gré un petit » château que M. le prince possède à Saint-Maur, s'y est installée » sans façon, et l'on n'a pu, jusqu'à présent, réussir à l'en faire » déguerpir. »

Le roi n'a point encore nommé le successeur de Séguier ; sa majesté elle-même tient le sceau. Cette mesure, qui paraît étrange, n'est pourtant pas sans exemple ; Louis XIII agit de même après la mort du connétable de Luynes, et Henri IV avait tenu précédemment le sceau, que venait de quitter volontairement M. de Montholon. Mais les courtisans sont toujours mécontents que le souverain se mêle de ses affaires ; il semble que ce soit une étoffe qu'eux seuls aient le droit de couper... Les rognures leur conviennent tant !

Monsieur, tout nouvellement marié qu'il est, ne se console point de l'absence du chevalier de Lorraine : *Madame* offre certainement à sa tendresse un aliment solide, mais apparemment ce mets ne peut lui convenir. Soit qu'il convienne mieux au roi, ou que sa majesté ait seulement le désir de prouver à sa belle-sœur qu'on ne délaisse point en France les dames palatines, la princesse passe des heures entières dans les cabinets du roi, et paraît peu s'inquiéter de ce qu'on en pensera. Après un de ces entretiens, le roi dit, il y a quelques jours, à son frère :

« Songez-vous encore au chevalier de Lorraine ? vous en souciez-vous ?... »

— Ah ! sire, répondit *Monsieur* en rouvrant tout d'un coup la

source de ses larmes, pourquoi vous jouer de ma douleur? Si vous ne voulez pas me rendre le chevalier, au moins ne m'en parlez pas.

— Vous aimeriez donc bien quelqu'un qui vous le rendrait?

— Ce serait, sire, me faire le plus sensible plaisir que je puisse goûter de ma vie.

— Oh bien! goûtez-le donc; il y a deux jours que le courrier portant le rappel de d'Armagnac est parti.

— Qu'entends-je! ne m'abusez-vous pas? s'écria le duc d'Orléans en se jetant aux pieds du roi.

— Nullement, Philippe; mais relevez-vous, ce n'est pas là qu'est la place de mon frère..... Et Louis XIV embrassa tendrement *Monsieur*.

— Votre majesté remplit le plus doux de mes vœux.

— A la bonne heure; mais, de grâce, aimez le chevalier de Lorraine honnêtement... comme on aime un favori, mais non pas comme on aime une favorite.

— Votre majesté peut compter qu'elle n'aura point à se plaindre de moi.

— C'est d'ailleurs dans l'intérêt du chevalier : je lui ai envoyé un brevet de maréchal de camp; il est indispensable qu'il devienne homme tout à fait. »

Des courtisans, qui arrivèrent, interrompirent l'entretien des deux illustres frères; mais le lendemain *Madame* se crut obligée de remercier à son tour le roi, et elle s'exprima avec une telle vivacité que de malins assistants virent en cela un autre motif que l'accomplissement du désir d'un mari.

Je ne veux pas oublier de prendre note d'une remarque que j'ai faite durant les grandes soirées de la cour; elle pourra servir à l'histoire des mœurs ecclésiastiques de notre époque. Toute la galanterie des habillements n'est plus que pour les cardinaux : les robes qu'ils portent sont de belle moire toute couverte de broderies et de dentelles; ils ont des cols du point le plus précieux, et de magnifiques pierreries brillent à leurs doigts, à leurs chapeaux, à leurs souliers de velours. Si ces éminences coquettes mettent l'habit court, ce sont alors des bas de soie couleur de feu, à coins richement brodés, et retenus avec des jarrettières tissées d'or. Tel est le costume dans lequel se montrent les cardinaux de Bouillon et de Bouzy; on fait foule autour d'eux dans les appartements de Saint-Germain; tout le monde les flatte; il n'y a pas de belle qui

leur tienne rigueur : encore quelques jours, et personne qu'eux ne donnera le ton.

La guerre avec la Hollande n'est plus un mystère ; le roi en a parlé hautement dans les cercles de la cour, et tous nos nobles guerriers ont reçu l'ordre de faire leurs équipages, ce qui n'est pas une mince difficulté pour beaucoup d'entre eux. Des envoyés hollandais eurent audience de sa majesté, il y a quatre jours, à Versailles : ils osèrent demander si les grands préparatifs qu'on faisait dans les arsenaux et les places fortes du royaume étaient dirigés contre la république ; si les troupes qui marchaient vers nos frontières du Nord menaçaient celles de la Hollande, fidèle alliée de la France ; enfin quelle était l'offense faite au roi par les états généraux, et quelle réparation ils pouvaient offrir. Louis XIV se contenta de répondre avec hauteur « qu'il ferait de ses troupes » l'usage qu'exigerait sa dignité, et dont il ne devait compte à » personne. » Après cette réponse, les ambassadeurs sentirent bien que toute négociation devenait impossible ; ils se retirèrent tristement, et portèrent l'alarme dans leur pays.

Il eût été difficile au roi d'aborder franchement les motifs de cette guerre ; ils sont ou bien légers, ou bien spécieux. « Le bon droit est pour nous, dit-on cependant, afin de justifier, du moins aux yeux de la France, les hostilités qui se préparent : les gazetiers hollandais ne cessent, depuis plusieurs années, d'insulter notre cour ; les états généraux l'ont souffert, donc ils approuvent cette insolence, et peut-être ils la payent. Bien plus, l'échevin *Van Beuning*, le même dont le chapeau resta sur sa tête devant le grand roi, a fait frapper impunément une médaille sur laquelle, tournant en ridicule l'emblème de Louis XIV, représenté sous la forme du soleil, ce hardi républicain a fait graver au-dessous de son effigie : *Conspectu meo stetit sol*, à mon aspect le soleil s'est arrêté. Il est vrai que cette médaille ne s'est trouvée nulle part ; mais le roi pense qu'il suffit qu'on puisse croire à son existence pour que la guerre soit légitimée. Les griefs que l'Angleterre, notre alliée, reproche à la Hollande, ont encore moins de réalité : c'est une flotte de la république qui n'a pas baissé pavillon devant un petit vaisseau anglais ; délit politique d'une singulière gravité. A cela se joint, disent les diplomates de Charles II, l'intention formelle d'insulter la Grande-Bretagne par un portrait de *Cornille Witt*, sur lequel on voit des vaisseaux incendiés, et portant les couleurs de l'Angleterre. »

Si de semblables motifs ne constituent pas une offense réelle envers la France, non plus qu'envers l'Angleterre, ces deux puissances se préparent à mettre de leur côté le droit le plus généralement reconnu, celui du plus fort. M. Colbert travaille depuis quatre ou cinq ans à relever notre marine : des conseils de construction ont été établis dans nos ports ; des chantiers, des arsenaux maritimes, formés à Brest, à Toulon, à Rochefort, à Dunkerque, au Havre, ont travaillé sans interruption. Soixante gros vaisseaux et quarante frégates peuvent arborer le pavillon des lis. Le roi a donné le commandement de trente vaisseaux de cinquante canons au comte d'Estrées, qui va se joindre à une flotte anglaise, que le duc d'York doit combiner avec la nôtre, contre l'escadre hollandaise, commandée par Ruyter.

Pendant que ces préparatifs imposants se font dans nos ports et dans ceux de l'Angleterre, Louis XIV et son frère marchent vers les frontières de la Flandre espagnole à la tête de cent douze mille hommes, auxquels vont se réunir vingt mille combattants fournis par l'évêque de Munster et l'électeur de Cologne. Cette formidable armée est divisée en trois corps : le roi, ayant sous lui Turenne, commande le premier corps ; Condé, que seconde M. de Luxembourg, dirige le deuxième ; le troisième obéit au comte de Chamilly. Vauban conduira les sièges dans la campagne qui s'ouvre ; il y achèvera sans doute de mériter son bâton de maréchal. L'amour-propre l'emporte encore, dans l'âme des guerriers, sur le désir de s'illustrer : les maréchaux de Bellefonds, d'Humières et de Créqui se retirent, pour ne pas obéir à M. de Turenne.

Le roi marche entouré de quatre compagnies de gardes du corps formées de douze cents gentilshommes ; viennent ensuite cinq cents mousquetaires, deux cents cheval-légers, deux cents gendarmes de la maison et douze compagnies de petite gendarmerie. Enfin sa majesté emmène les cent Suisses, le régiment des gardes françaises et celui des gardes suisses. Ces troupes, couvertes d'or et d'argent, sont tout à la fois, sur leur passage, un objet d'admiration et de terreur ; il en a coûté cher à beaucoup de pauvres gentilshommes des compagnies de la maison du roi pour éblouir ainsi les habitants de la Flandre : ces militaires dorés se sont ruinés ou endettés, et plusieurs d'entre eux meurent noblement de faim sous leurs riches habits.

Une discipline sévère est observée sur les routes, où le ministre de la guerre a réuni des approvisionnements plus abondants qu'il ne les fallait. Les munitions de guerre abondent aussi : on va

même jusqu'à dire, à cet égard, que M. de Louvois fit acheter dernièrement en Hollande une forte quantité de poudre, destinée à faire jaillir la mort sur le peuple commerçant qui l'a vendue. Si la nouvelle de cet étrange négoce est exacte, elle justifie bien l'esprit mercantile du pays dont un habitant disait un jour : « Si l'on pouvait, par mer, faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hasarderais d'y aller brûler mes voiles. »

Qu'opposent cependant les Hollandais à une armée de cent trente-deux mille hommes, qui traîne à sa suite plus de deux cents canons, et dont la mise en campagne coûte cinquante millions ? Ils opposent vingt-cinq mille hommes de mauvaises troupes, marchant sous les ordres du prince Guillaume d'Orange, général âgé de vingt-deux ans, sans expérience, et privé même de la santé. Le succès des armes du roi ne peut être douteux ; mais ce sera le cas de répéter :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

J'écris ces notes dans mon boudoir, sur le coin de ma toilette ; il y aurait témérité de ma part à emboucher la trompette en un si petit réduit. Je ne décrirai point les combats qui viennent de signaler, à peu de frais, le courage français, dans une guerre trop peu digne du grand prince qui la fait. Je dirai cependant un mot de ce passage du Rhin dont on nous étourdit ; plusieurs lettres que j'ai reçues de l'armée, après cet événement, m'ont mis à même de le peindre dans de justes proportions.

Déjà maître d'un grand nombre de places, le roi avait assis son camp sur la rive du Rhin, vers Thouluis ; dans la nuit du 11 au 12 juin, il fit prendre des informations sur la profondeur du fleuve en cet endroit, et les officiers de sa majesté apprirent qu'il existait une espèce de gué auprès d'une vieille tourelle qu'on leur indiqua. Le matin du 12, avant le lever du soleil, Louis XIV ordonna à M. de Guiche de reconnaître le gué, et de venir lui rendre compte de cette mission. Le comte, empressé d'obéir à son maître, se précipite dans les ondes, qui bouillonnent aux flancs de son coursier fougueux. Bientôt le fier animal sent le sol s'échapper sous ses pieds ; jeune et vigoureux, il nage depuis longtemps, et son cavalier croit qu'il marche encore. De Guiche

¹ Quatre-vingt sept millions de notre monnaie actuelle.

revient au rivage, se rend dans la tente du roi, et lui déclare que le Rhin est guéable au lieu qu'il vient de sonder. Fixé par ce rapport, Louis XIV donne le signal du passage; soudain quatre mille cavaliers environ, y compris la maison du roi, entrent dans l'eau, tandis qu'une redoutable artillerie foudroie deux mauvais régiments d'infanterie hollandaise et quelques cavaliers, seules troupes qu'eut à combattre la cavalerie de choix qui s'avancait à travers les flots. Le comte s'était trompé : il y avait un espace de neuf ou dix toises qu'il fallait traverser à la nage, mais à peine nos bouillants escadrons s'en aperçurent-ils : le fil de l'eau, rompu par tant de chevaux qui le frappaient en nageant, n'opposa qu'un obstacle insensible. Déjà les assaillants avaient repris pied sans avoir éprouvé la moindre perte; les Hollandais fuyaient ou posaient les armes, lorsque le jeune duc de Longueville, échauffé par les fumées du vin, s'écria témérairement : *Point de quartier pour cette canaille!* exclamation insensée qu'il fit suivre d'un coup de pistolet tiré sur des gens qui se rendaient. Indignés, les ennemis reprennent alors le courage du désespoir; une décharge de mousqueterie tue quelques cavaliers, et le fleuve reçoit sans vie l'imprudent qui avait attiré cette défense désespérée. Au même instant, Condé, en remontant à cheval après avoir passé la rivière dans un bateau de cuivre, est atteint d'un coup de pistolet qui lui fracasse le poignet. Mais toute la troupe a touché la plage, et n'y trouve plus un seul ennemi. Voilà, dépourvu de sa pompe mensongère, ce passage du Rhin pour lequel on aligna tant de phrases adulatrices; quand la *grandeur* qui, comme on l'a dit très-poétiquement, *retenait Louis XIV au rivage*, se serait un peu démentie, sa majesté n'aurait pas eu, sans doute, d'autre risque à courir que celui d'être mouillée. Le danger a été si peu digne d'attention, pendant ce passage, que la gaité française n'a pas abandonné, l'espace d'une minute, notre nageante cavalerie. Voici une saillie de M. de Vivonne, qui a fait rire ses compagnons d'armes au milieu des eaux : « Jean, disait-il à son cheval, n'oublie pas que tu portes un général des galères, et garde-toi bien de faire noyer un amiral dans l'eau douce... » Et Jean fit son devoir en cheval de bonne maison.

M. le duc de Longueville laisse une infinité de veuves à Paris; on ne voit que des pleureuses dans nos salons. « Cela, comme dit madame de Sévigné, rend le métier ridicule. C'est ici madame

de Marans ; là c'est madame de Dampierre ; plus loin c'est madame de Castelnau, qui, pour son compte, regrette bien un ingrat ; car, quelques jours avant son départ, M. de Longueville disait à Ninon : « De grâce, mademoiselle, délivrez-moi de cette grosse » marquise de Castelnau. »

La maréchale de La Ferté devrait être la plus affligée, car le jeune et beau guerrier l'aimait encore à son départ ; mais, craignant sans doute de succomber à sa douleur, elle s'est hâtée de chercher des consolations. Madame de La Ferté avait, dans cette recherche, deux choses à considérer : il lui faut beaucoup de plaisir, mais il ne lui faut pas moins d'argent, et rarement ces deux biens se trouvent ensemble. La maréchale a donc pris, pour sa félicité, le comte de Tallard, tandis que, pour son intérêt, elle a fait choix du lourd, de l'épais, mais riche Béchamel, qui s'offrait sa bourse à la main. Ouverture faite de cette bourse, il ne s'y est trouvé que quatre cents pistoles ; l'exigeante beauté en voulait huit cents ; Béchamel lui a fait un bon de la moitié de cette somme, et elle lui a donné du bonheur comptant. Le financier croyait en être quitte ; mais il ne connaissait pas la maîtresse qu'il avait prise. Chaque matin, à son réveil, il en recevait une nouvelle demande. Las de répondre en espèces sonnantes, il n'envoya l'autre jour qu'une lettre dont voici le contenu : « Madame, on ne fait le bail » des fermes que de neuf en neuf ans, et le paiement a lieu de » quartier en quartier et par avance. Je vous en parle comme » savant, y ayant bonne part, dont je ne me repens point, parce » que cela m'a appris à vivre. Comme je suis donc un homme » d'ordre, je vous dirai qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir com- » merce avec vous, si je ne savais comment il nous faut vivre » ensemble. Je ferai un bail de votre ferme quand il vous plaira ; » j'en fixerai le prix et les termes de paiement ; mais, après » cela, n'ayez rien à me demander ; autrement il n'y aurait pas » moyen d'y subvenir, et vous m'enverriez bientôt à l'hôpital, ce » qui serait aller trop loin pour vos beaux yeux. »

Le lendemain du jour où il avait écrit ce billet financier, Béchamel alla lui-même chez la maréchale en querir la réponse.

« Eh bien ! madame, lui dit-il en entrant, qu'avez-vous décidé ? »

— Je n'en sais encore rien, monsieur ; je verrai, je réfléchirai.

— En ce cas, n'en parlons plus ; quand une fois j'ai donné des arrhes sur un marché, et que je suis entré en jouissance, j'aime à conclure définitivement.

— Allons, soit, concluons; je prétends avoir vingt mille écus par an.

— Et moi, je ne veux en donner que dix mille.

— C'est trop peu, mon gros Crésus; je ferais là un marché de dupe.

— Ceci, madame, ne me paraît pas trop poli; il me semble cependant que mon offre n'est point tant à dédaigner; car enfin je ne vous demande aucune garantie contre le Tallard, le Nantouillet, le Guiche, et d'autres démangeaisons galantes auxquelles vous êtes sujette, quand tous nos jeunes seigneurs sont à Paris.

— Finissons, monsieur; j'accepte les dix mille écus, mais vous m'en donnerez deux mille de pot-de-vin.

— Mais, maréchale, songez donc que je vous ai déjà compté davantage pour deux ou trois petites séances.

— Ne parlons plus de cela, c'est un vieux compte réglé.

— Ainsi voilà qui est convenu; je viendrai ce soir à dix heures, et nous passerons le contrat.

— Tâchez, monsieur, d'avoir la main sûre pour le signer ¹.

Pendant que madame de La Ferté se débarrassait ainsi du veuvage de ses amours, on trouvait, dans les papiers du jeune duc de Longueville, un testament par lequel il reconnaît le fils qu'il a eu de la maréchale, auquel, dans le cas où il viendrait à mourir avant d'être marié, il lègue cinq cent mille livres. Le roi a été enchanté de ces dispositions du défunt : comme l'enfant qu'il laisse vient d'une femme mariée, sa majesté voit dans cette circonstance une occasion de préparer les voies pour faire reconnaître les bâtards qu'il a de madame de Montespan. Louis XIV envoya samedi au parlement l'ordre de légitimer le fils du duc de Longueville, sans obligation de nommer la mère. Cette disposition était nouvelle, immorale, contraire aux lois du royaume; elle n'en a pas moins été faite sans la moindre observation de la part de nos graves magistrats, et le roi peut se tenir pour prévenu qu'il lui est permis d'augmenter à son gré la famille royale.

Après le passage du Rhin, la conquête de presque toute la Hollande fut rapide; les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldre, furent occupées; Amsterdam songeait à porter ses clefs au vain-

¹ On a peine à croire que la femme d'un maréchal de France descende à un degré de dégradation qui, cent ans plus tard, eût fait rougir une fille d'opéra; le maréchal rappelé ici est cependant vrai dans tous ses détails.

queur ; mais , au moment d'entrer dans cette capitale , l'ardeur des troupes ou des généraux se ralentit. Un effort de plus , et Louis XIV se montrait en triomphateur au milieu de ces fiers états généraux qui lui ont un instant imposé des conditions dans son propre palais. Mais on s'arrêta aux portes de la ville imposante ; on délibéra , et cette hésitation donna le temps aux Hollandais de faire redouter aux Français le terrible auxillaire que ces derniers avaient négligé d'enlever à leurs ennemis , les écluses , au moyen desquelles on pouvait inonder le pays.

Les chefs de la république envoyèrent cependant implorer la clémence du roi ; Louvois reçut les ambassadeurs avec hauteur , avec dédain. Les conditions qu'on mit à la paix qu'ils demandaient les révoltèrent : ils jurèrent que la Hollande disparaîtrait sous l'Océan , plutôt que de les subir... Ils se retirèrent , et bientôt les eaux de la mer , en noyant toute la campagne voisine d'Amsterdam , firent de cette ville une forteresse imprenable. Le roi , n'ayant plus de conquêtes à faire dans un pays submergé , quitta l'armée , et revint à Saint-Germain.

Ainsi , après avoir en quelques mois traversé trois rivières , pris trois provinces , enlevé plus de quarante places fortifiées , sa majesté voit ses desseins sans résultats. L'avis de M. de Pomponne , qui remplace M. de Lionne aux affaires étrangères , était qu'on se contentât des avantages proposés par la république , et qu'on se rejetât sur les Pays-Bas espagnols , afin de punir le roi d'Espagne du secours que , au mépris du traité d'Aix-la-Chapelle , il venait de donner aux Hollandais. Louvois fut contraire à ce projet ; il repoussa également celui de Turenne , qui voulait qu'on rasât les forteresses conquises , vu la difficulté de les garder. Ni l'un ni l'autre de ces avis n'ayant été adopté , rien , je le répète , n'est décisif après une guerre si coûteuse ; la république ne peut même être considérée comme vaincue ; car , tandis que la faible infanterie hollandaise nous livrait le passage du Rhin , Ruyter soutenait l'honneur de son pavillon et l'indépendance de sa nation contre les flottes combinées du duc d'York et du comte d'Estrées ; la victoire est restée indécise au combat de *Solbaie*.

La guerre intestine , si ordinaire chez les peuples malheureux , a pourtant secondé nos armes en Hollande : les vaincus veulent toujours trouver parmi eux des coupables dont la faute excuse leur défaite. Les Hollandais ont accusé Jean et Corneille de Witt , qui n'avaient rien à se reprocher. Mais les mécontents , dont le

nombre se grossissait chaque jour des partisans de la maison d'Orange, imputaient des crimes imaginaires à ces deux grands citoyens; ils ont été massacrés à la Haye par une populace effrénée, et les états viennent de proclamer le jeune prince d'Orange stathouder.

Au milieu de ses victoires, le roi a failli subir un grand échec; l'importante place de Charleroi, l'arsenal de l'armée, et qui renfermait un million d'espèces, a été tout à coup investie par les ennemis, n'ayant que quatre cents hommes de garnison. Le prince d'Orange, tout jeune qu'il est, avait trompé la vigilance de nos généraux, et s'était jeté habilement derrière eux pour tenter cette riche capture. Mais Charleroi en a été quitte pour la peur; un corps de troupes considérable s'est porté à son secours, et le blocus a été levé. L'armée française, devenue amphibie dans les marais inondés de la Hollande, a pris enfin ses quartiers d'hiver; je prends aussi les miens.

Péllisson avait suivi le roi à l'armée en qualité d'historien; il écrit maintenant ce qu'il a vu ou cru voir. L'histoire de sa majesté avance, dit-on, rapidement sous la main de ce panégyriste; on peut déjà juger, par un mot de lui, sur quel ton il chante son héros... « Quand vous en serez à mes aventures galantes avec mes » dames de La Vallière et Montespan, disait l'autre jour Louis XIV » à cet écrivain, comment traiterez-vous ce sujet? — Sire, avec » les couleurs de la vérité, répondit Péllisson; il faut bien qu'il y » ait un peu de l'homme en vous. »

Les événements militaires m'ont fait perdre de vue la faible tragédie d'*Ariane*, de Thomas Corneille, pièce qui ne vivra peut-être dans le souvenir du public que par un bon mot de Despréaux. « Ah! pauvre Thomas, disait-il pendant la première représentation, tes vers, comparés à ceux de ton frère, font bien voir que » tu n'es qu'un cadet de Normandie¹. »

La Comtesse d'Escarbagnas, de Molière, est une folie spirituelle que j'aurais pu passer sous silence; mais, puisque j'y reviens, disons qu'on trouve dans cette bagatelle une peinture très-comique des ridicules de la province. Le rôle principal est rempli par un acteur nommé Hubert, qui excelle à représenter les vieilles femmes. Il a fait rire miraculeusement le parterre sous la grotesque

¹ On sait que les deux Corneille étaient de Rouen.

parure de madame *d'Escarbagnas*... On s'est amusé; donc le succès de l'ouvrage est certain.

Mais il faut reprendre le ton sérieux pour parler des *Femmes savantes*, chef-d'œuvre de bon comique, d'excellente critique et de versification, dans lequel Molière s'est placé à la hauteur du *Misanthrope* et du *Tartufe*; ainsi voilà ce comique immortel à triple titre. Cotin, joué de la manière la plus heureuse sous le nom de *Trissotin* (trois fois sot); le mielleux *Ménage*, peint de main de maître sous les traits de *Vadius*; enfin la cohorte des beaux esprits qui se réunissent à l'hôtel de Rambouillet couverte d'un ridicule vrai, quoique plaisant à l'excès, voilà plus d'éléments qu'il n'en faut pour faire la fortune des *Femmes savantes*; et tout cela est tissé avec un art, une entente de la scène qui soutiendront la réputation de cette délicieuse comédie, même quand les travers que Molière y a retracés n'existeront plus dans la société.

Il y eut hier à Saint-Germain une scène tout à fait attendrissante au lever du roi : le maréchal Duplessis, qui n'a pu faire la campagne de Hollande à cause de son grand âge, est venu complimenter sa majesté aussitôt que sa goutte habituelle le lui a permis. « Sire, a-t-il dit d'une voix affaiblie par la vieillesse et l'émotion, » je porte bien envie à nos enfants, qui ont eu l'honneur de marcher près de vous... Pour moi, je souhaite la mort, puisque je » ne suis plus bon à rien. — Monsieur le maréchal, a répondu sa » majesté en embrassant le vénérable guerrier, on ne travaille que » pour approcher de la réputation que vous avez acquise; il est » permis de se reposer après tant de victoires. — Hélas! sire, il le » faut bien quand on ne peut faire mieux; mais croyez-moi, mon » gracieux maître, les roses ne sont recherchées que lorsqu'elles » sont fraîches, et les lauriers appréciés que lorsqu'ils sont » verts. »

CHAPITRE XVIII.

1673.

Mithridate, de Racine. — Madame du Ludre et Villeroi. — Jugement de madame de Sévigné sur ces amants. — Magnificence de M. de Créqui. — Rareté de l'argent. — Le *Malade imaginaire*, de Molière. — C'est le chant du cygne. — Mort de Molière. — La maison du roi *gratis* au spectacle. — L'épée d'un portier de comédie. — Catastrophe. — L'archevêque de Paris et la veuve de Molière. —

Expédient ingénieux de Louis XIV. — Mot du roi sur madame Scarron. — Ce mot donne à penser. — La pension triplée. — Madame de La Sablière. — Sallie de Chaulieu. — Paris désert. — Les médecines amusantes. — Huygens et ses lettres. — La terre n'est pas une boule. — Prise de Maastricht. — Encore du fruit Montespan. — Accouchement marchandé. — Ordonnance orientale. — Rupture du marché pour la possession de madame de La Ferté. — Affaires de Hollande. — Retraite de l'armée française. — Provinces rançonnées. — Un écu par tête. — Élévation de la porte Saint-Denis. — La chambre des filles fermée ; les vierges dispersées. — Elles sont remplacées par des dames. — *Cadmus et Hermione*, de Quinault et Lully. — On a froid maintenant au théâtre du Palais-Royal. — Don Quichotte d'Armagnac. — M. de Vivonne n'est pas un Roland.

On ne parle plus dans le monde que de *Mithridate* et de l'amour du marquis de Villeroi pour madame du Ludre. A tous seigneurs tous honneurs : j'inscris d'abord le succès prodigieux du roi de Pont ; c'est un délire, c'est une fureur. Corneille a beau dire que *Mithridate* est un héros de l'antiquité refondu dans un moule français, on va le voir trois fois, six fois, dix fois. Il n'y a rien de noble comme le superbe Baron lorsqu'il joue ce rôle, que Racine a créé pour lui. Il est impossible de montrer plus de tact dans la manière dont il exprime les sentiments si différents que le roi voue à ses deux fils : ce grand comédien débite avec un tel art les quatre vers que je vais citer, qu'on apprend la haine du héros pour Pharnace, et sa tendresse pour Xipharès, à l'aide d'un seul hémistiche :

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
 Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire,
 Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous, le Pont ; vous, Coïchos, confiés à vos soins.

Si l'on se fait bien l'idée du coup d'œil que *Mithridate* jette sur chacun des deux princes en prononçant le demi-vers souligné, on concevra que l'acteur puisse renfermer toute sa pensée dans ce peu de mots ; mais il faut, pour cela, être Baron. La partie anecdotique des premières représentations n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans mon butin ; voici, quant à *Mithridate*, un mot de Chapelle qui ne devient point raisonnable en vieillissant. Une dame, à la seconde représentation de ce chef-d'œuvre, disait qu'il était ridicule que Monime eût trois amants à la fois. « Allons » donc, madame, répondit le joyeux poète, Rosette, mon épagnelle, en a douze. »

Il faut singulièrement redescendre pour s'occuper du marquis

de Villeroi, après avoir parlé de *Mithridate*, surtout quand il s'agit de suivre le premier dans cette carrière où, pour me servir de l'expression de Benserade,

Ce n'est pas un plaisir extrêmement solide.

Tel qu'il est cependant, ce seigneur aime prodigieusement, de cœur au moins, la belle, la robuste chanoinesse du Ludre; cette beauté à la grecque, qui nous rappelle, par les formes et même un peu par l'humeur, l'inconstante épouse de Ménélas. « Tout » le monde le trouve digne de pitié, disait hier la maligne de Sé- » vigné; car il est plus charmé qu'il n'est charmant. » Or on sait que la marquise se connaît en belles qualités : « Mais, a poursuivi » la cousine de Bussy-Rabutin, si madame du Ludre compte pour » bien peu Villeroi, elle compte pour beaucoup Caderousse, et » puis un autre pour quelque chose encore... Un, deux, trois... » C'est la pure vérité. »

C'est sans doute dans l'espoir d'obtenir une tendresse plus concentrée que le duc de Créqui envoya, la semaine dernière, un collier de pierres valant mille louis à la petite du Cambout. On est moins surpris de la magnificence du cadeau que de la possibilité que le maréchal a eue de le faire : c'est, on le sait, un homme grand, généreux; mais personne n'a moins d'aisance; il a dû nécessairement emprunter de l'argent, et, ce qui surprend le plus, c'est qu'il en ait trouvé par le temps qui court. Paris est vide d'espèces monnayées; à peine, en donnant des gages aux usuriers, nos gentilshommes ont-ils pu se procurer quelques centaines de pistoles pour faire la guerre. Aussi, m'écrit-on, les rayons du soleil sont toujours prêts d'enflammer les habits de ces guerriers, tant ils deviennent secs : il faut que ceux qui les portent marchent à l'ombre, et, par malheur, ce n'est plus à l'ombre de leurs lauriers.

On a donné dernièrement *le Malade imaginaire* sur le théâtre du Palais-Royal... Hélas! c'était le chant du cygne. Molière est mort!... Adieu, critique pleine de finesse et de vérité; adieu, gâté franche, poésie de l'âme, art de charmer toutes les classes de la société, en leur montrant leurs travers... *Thalie* est veuve; quand retrouvera-t-elle un tel époux?

Tantôt Plante, tantôt Térance.
Toujours Molière, cependant...

Quel homme ! avouons que la France
En perdit trois en le perdant.

Le dernier ouvrage de Molière est un des sacrifices que ce grand poète devait faire aux goûts populaires, parce qu'enfin le peuple est bien pour quelque chose dans la nation ; cette pièce restera néanmoins pour faire rire cent générations. C'est dans le troisième acte du *Malade imaginaire* que l'indisposition dont l'auteur-acteur était atteint depuis quelque temps prit un caractère grave ; il ne put finir son rôle, et succomba le lendemain 17 février, dans sa maison, rue de Richelieu. Cet homme illustre est mort suffoqué par un vomissement de sang ; il avait à peine accompli sa cinquante-troisième année. On croit que sa fin a été avancée par une catastrophe terrible, arrivée au théâtre du Palais-Royal, il y a moins d'un mois. Jusqu'alors les gentilshommes composant les compagnies des gardes avaient joui du privilège d'entrer *gratis* dans les spectacles royaux ; or, non-seulement ces militaires remplassaient en grande partie le parterre, mais leur humeur difficile et querrelleuse en éloignait le public payant ; de sorte que les intérêts des comédiens souffraient doublement de cette onéreuse prérogative accordée à des hommes qui, sans être riches, pouvaient au moins payer quinze sous une place à la comédie. Molière demanda et obtint du roi un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât à son théâtre sans payer. Informés de cette disposition, les gardes n'en persistèrent pas moins à entrer *gratis* au spectacle qui leur était interdit, sauf rétribution ; le portier voulut faire respecter sa consigne... Vingt épées brillèrent, auxquelles il eut un moment la malheureuse idée d'opposer la sienne ; mais, accablé par le nombre des assaillants, il jeta son arme au milieu de leur foule, en signe de soumission. Le malheureux fut néanmoins massacré par des gentilshommes français, qui ne rougirent pas d'assassiner un valet fidèle désarmé.

Le lendemain Louis XIV, auquel Molière adressa des plaintes véhémentes, fit assembler les compagnies de sa maison, que le comédien lui-même eut la permission de haranguer. Il s'en tira en homme de génie. « Messieurs, leur dit-il, remplir sans payer » le parterre d'un théâtre, en éloigner les autres spectateurs, et » priver ainsi les comédiens du fruit de leurs efforts, déjà si laborieux, si chanceux, si humiliants, ce n'est point une prérogative que des personnes de votre caractère et de votre rang » puissent ambitionner jusqu'à répandre le sang pour se la con-

» server ; il faut laisser ce mince avantage aux auteurs qui ont
 » acquis le droit de l'obtenir, ou bien aux malheureux qui, n'ayant
 » pas le moyen de dépenser quinze sous, voient le spectacle par
 » charité. » Ce discours produisit l'effet qu'on s'en était promis ;
 la maison du roi paya pour entrer à la comédie. Le roi exigea
 plus ; il imposa aux compagnies des gardes l'obligation de faire
 une pension à la veuve du malheureux qui a été tué aux portes
 du théâtre de Molière. « A ce prix seulement, dit sa majesté aux
 » capitaines de ces corps, je renonce à rechercher les coupables... »
 Les gentilshommes s'engagèrent à payer, et tout rentra dans
 l'ordre. Je reviens à Molière.

Ce grand homme étant mort, M. de Harlay, archevêque de
 Paris, refusa d'inhumér son corps en terre sainte ; la veuve, fu-
 rieuse, courut chez ce prélat.

« Que m'a-t-on dit, monseigneur ? s'écria-t-elle après avoir
 pénétré, malgré les valets, dans le cabinet de ce galant mitré ;
 quoi ! l'on refuse un peu de terre à Molière, à celui qui mérite des
 autels !... »

— Madame, j'en suis désolé, mais les canons doivent être res-
 pectés.

— Eh ! monsieur, les canons sont éludés sur des matières qui
 blessent davantage la morale publique...

— Votre mari était sans doute un homme d'esprit, mais enfin
 c'était un histrion.

— Histrion tant que vous voudrez, monsieur l'archevêque ; il y a
 plus de sagesse dans ses comédies que dans bien des sermons, et
 ce qu'il enseignait au théâtre il le pratiquait dans le monde ; oui,
 monsieur, il le pratiquait.

— Que m'importe ?

— C'est que tout le monde n'en dirait pas autant.

— Savez-vous, madame, que je vous ferai conduire dehors par
 mes gens ?

— Oh ! vos gens ne savent pas chasser les femmes ; ils sont trop
 habitués à les voir dans votre palais... »

Sur ce mot piquant, la veuve de l'illustre comique quitta l'ar-
 chevêché, et courut à St-Germain demander justice au roi. M. de
 Harlay y arriva bientôt ; il n'était plus temps : sa majesté avait
 promis à madame Molière que les honneurs funèbres dus aux chré-
 tiens seraient rendus à son mari : « Il m'est venu une idée qui,
 » je crois, concilie tout, dit le monarque en voyant M. de Paris ;

ha! (« jusqu'où la terre sainte va-t-elle ? — Jusqu'à quatre pieds, ré-
 ha!) « pondit le prélat. — Eh bien ! mettez Molière à cinq pieds, et
 » tout le monde sera content. » Il fallut obéir ; mais sa grandeur
 obtint que l'enterrement se ferait sans pompe et sans bruit. En
 effet, deux prêtres accompagnèrent en silence la dépouille du
 grand homme, qui fut déposé au cimetière situé rue Montmartre,
 derrière la chapelle de Saint-Joseph.

Le portrait de Molière est maintenant dans tous les souvenirs ;
 mais ses contemporains le suivront dans la tombe, et sa physio-
 nomie s'altérera peut-être sous le pinceau de nos neveux... J'en
 veux fixer ici quelques traits. Notre grand comique était d'une
 taille plus que médiocre ; jamais il n'eut d'embonpoint ; il avait la
 jambe belle. Les proportions de son visage n'étaient point régu-
 lières, mais l'ensemble en était on ne peut plus expressif. Molière
 avait le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint
 brun. Tout cela était animé par des yeux étincelants d'esprit,
 que recouvraient des sourcils noirs, touffus, dont le mouvement,
 presque continuel, aidait singulièrement à l'expression du regard
 de ce poète. Son humeur était sérieuse, un peu mélancolique ;
 mais aucun homme n'eut un caractère plus doux, plus humain,
 plus généreux. Molière fut le père de sa troupe, dont pourtant il
 n'eut pas toujours à se louer. Tous les comédiens avaient des
 droits à sa bienfaisance : un jour Baron lui recommandait un ac-
 teur de province, nommé Mondorge, qui manquait du nécessaire.
 « Je le connais, répondit le directeur, il a été mon camarade en
 » Languedoc. Combien croyez-vous que je doive lui donner ? —
 » Mais on ne peut guère offrir moins de quatre pistoles. — Les
 » voici ; portez-les à Mondorge de ma part, et vous lui remettrez
 » ces vingt autres en votre nom. »

La salle du Palais-Royal restera fermée quinze jours ; elle sera,
 dit-on, donnée ensuite à Lully, pour y établir l'opéra. Quant aux
 comédiens de Molière, ne pouvant plus se soutenir après la perte
 d'un tel chef, ils seront répartis entre la troupe de l'hôtel de Bour-
 gogne et celle du Marais.

Un des enfants du roi et de madame de Montespan mourut il
 y a peu de jours ; madame Scarron, qui lui donnait tous les soins
 d'une mère, se montrait fort affligée de cette perte ; on rendit
 compte au roi de la douleur de cette gouvernante, qui formait un
 contraste frappant avec l'indifférence que la marquise montrait sur

cet événement. « Elle paraît bien s'attacher, dit Louis XIV, après » avoir rêvé un moment ; *il y aurait du plaisir à être aimé » d'elle...* » La singulière idée que cela me fait venir... Mais c'est une folie ; madame Scarron a trente-huit ans, le roi n'en a que trente-cinq ;... et toutes nos beautés en âge de plaire se présentent de si bonne grâce ! Toujours est-il que sa majesté, feuilletant l'autre jour l'état des pensions, et y ayant trouvé madame Scarron portée pour deux mille livres, mit, de sa royale main, deux mille écus. Ceci prouve du moins que le mérite de cette veuve a, depuis deux ans, triplé de valeur dans la pensée du roi.

Il y eut hier une musique du soir chez madame de Longueil ; madame de La Sablière y assista, quoique M. de Lafare fût parti le matin pour l'armée ; mesdames de Senneterre, de Marans, de Lafayette, jetèrent la pierre à l'amante trop résignée. Ce fut bien pis quand elles la virent se mettre gaiement à table, et rire à gorge déployée des bons mots de Chapelle, des couplets de Chaulieu, qui, dit-il, « reste à Paris pour recevoir les aumônes de la beauté » en l'absence des enfants de Mars. » Franchement, nous avons besoin de ce joyeux abbé ; il nous délivre d'un peu de mélancolie, pendant que la cour est à l'armée. Paris ressemble à un désert ; nous avons bien quelques gentilshommes empressés, mais ce sont des galants de cinquante à soixante et dix ans, dont toute la galanterie s'éteint avec les lustres des salons. A nos âges il nous faut des attentifs dont les soins s'attardent un peu plus. Tandis que nous bâillons dans nos hôtels, le marquis de Sévigné écrit à sa mère que « la cour ne s'ennuie pas moins à Tournay ; toutes les femmes, » ne sachant que faire, ajoute-t-il, se font malades, et prennent » médecine pour se divertir. » Grand plaisir leur advienne.

On s'amuse de tout quand on ne sait à quoi s'en prendre ; les dames faisaient foule jeudi chez madame de Chaulnes, où le savant Huyghens, l'un de nos académiciens importés, lisait des lettres toutes hérissées de chiffres, de courbes, de tangentes et de triangles, qu'il a reçues de Cayenne. Les physiciens qu'on envoya l'an dernier dans ce pays, pour faire des observations, marquent qu'ils ont découvert que la terre n'est pas, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici, ronde comme une boule, mais aplatie de deux côtés ¹.

Grande joie, canon, *Te Deum* ; le roi, qui, en personne, avait

¹ Ce fut en effet cette année-là que de savants voyageurs découvrirent l'aplatissement de la terre vers ses pôles ; ce qui fut confirmé depuis par Newton.

mis le siège devant Maëstricht, a fait capituler cette place après huit jours d'une tranchée savamment ouverte par Vauban. Sa majesté tenait à s'emparer de cette forteresse, qui est en même temps la clef des Provinces-Unies et des Pays-Bas ; les lis flottent sur ses remparts. La garnison, forte de cinq mille hommes, et commandée par un habile général, n'a pu tenir cependant contre les excellentes combinaisons de Vauban. Les Hollandais n'avaient aucune idée des lignes parallèles et des places d'armes, employées, pour la première fois, par cet habile ingénieur sous les murs de Maëstricht. Ces travaux, qui présentent des attaquants invisibles partout où l'ennemi montre des défenseurs, ont surpris à tel point les assiégés, qu'ils se sont rendus par découragement plus encore que par le succès des moyens employés. Le roi a quitté l'armée dès le lendemain de la prise de Maëstricht. Sa majesté est revenue à Saint-Germain au milieu de l'été. Disons tout, madame de Montespan n'attendait que l'instant de joindre encore un joli petit poupon au cadeau que Vauban vient de faire, en Hollande, à sa majesté ; chacun fait pour son roi ce qu'il peut. Le jour de la délivrance étant arrivé, on envoya querir l'accoucheur avec le mystère dont j'ai parlé à la première couche de la favorite ; mais ce n'était plus Clément. Quatre fois ce chirurgien a été appelé, et, à chacune d'elles, ses honoraires ont augmenté de cent louis ; en sorte que le dernier accouchement lui avait valu quatre cents louis. La marquise calcula au cinquième ; elle fit marchander avec Clément, le prévenant qu'il pourrait lui envoyer un de ses garçons. Ce fut en effet un aide qui se présenta ; les choses n'en allèrent pas plus mal, parce que *Louise-Françoise de Bourbon* arrivait au monde par une route bien tracée ; et l'apprenti accoucheur n'emporta que cent louis, ce qui était tout profit.

Il a paru une déclaration du conseil que l'on trouve tant soit peu orientale ; elle interdit toute opposition des particuliers à l'enregistrement des édits, lettres patentes, etc. ; elle interdit de plus l'usage des remontrances, ou, ce qui revient au même, elle ne les permet qu'après l'enregistrement. Cette ordonnance, où l'on ne peut s'empêcher de voir une sorte de dérision, équivalant à un arrêt qui ne permettrait à un condamné de se défendre qu'après avoir été pendu.

Le marché de Béchamel avec madame de La Ferté était à peine conclu, qu'elle le transgressa sans le moindre scrupule, bien

qu'elle exigeât du financier la ponctuelle exécution des clauses auxquelles il s'était obligé. Aussi infidèle à ce contrat galant qu'elle l'a toujours été à son contrat de mariage, la maréchale avait tous les jours de nouvelles intrigues, que les dons de Béchamel contribuaient à perpétuer. Las enfin de payer des plaisirs que tout Paris partageait *gratis*, il signifia hier qu'il reprenait sa parole et gardait son argent. Voilà cette belle, sur le déclin, bien confuse, bien embarrassée ; en perdant les louis de Béchamel, elle perd aussi les amants qui lui restaient ; depuis quelque temps les uns n'allaient plus sans les autres. Pauvre maréchale ! je crains qu'elle ne soit forcée d'être sage, et s'il en est ainsi, c'est une femme enterrée.

La guerre de Hollande traîne en longueur ; nos troupes, cantonnées, comme des grenouilles, au milieu des marais inondés, mais moins amies qu'elles de cet aquatique séjour, voudraient bien se retrouver sur un terrain plus sec, et revoir le ciel, qui ne leur apparaît qu'à travers les brouillards. Peut-être l'armée ne tardera-t-elle pas à voir, à cet égard, ses vœux exaucés : l'empereur et l'Espagne viennent de renouveler leur traité avec la république hollandaise, tandis que Charles II, sollicité vivement par son parlement de cesser enfin d'être l'instrument de la gloire du roi de France, chancelle, dit-on, dans son alliance avec Louis XIV. D'un autre côté, les combats maritimes qui ont eu lieu depuis deux ou trois mois n'ont rien produit, si ce n'est la preuve que les flottes de la Hollande peuvent résister aux forces navales combinées de l'Angleterre et de la France. Le duc d'York et le comte d'Estrées n'avaient pu vaincre Ruyter l'an dernier ; ils ont été bien près, cette année, d'être vaincus par Tromp et Ruyter réunis.

Le sort en est jeté, il faut évacuer le pays conquis ; heureux si nous ne sommes pas forcés de l'abandonner encore plus vite que nous ne l'avions pris. Il ne sera pas dit cependant que nous ayons fait la guerre tout à fait à nos dépens ; M. Robert, intendant de notre armée, sait son métier : la seule province d'Utrecht a, dans le cours d'une seule année, versé dans ses coffres deux millions de florins. Ce n'est pas tout : M. de Turenne allait se voir obligé de renvoyer chez eux plus de vingt-huit mille prisonniers hollandais, qui eussent embarrassé sa retraite : « Un instant,

» monseigneur, dit le financier au maréchal, permettez-moi
» d'imposer à ces gens une petite formalité ; » et chacun des prisonniers fut taxé à un écu. Jamais on ne mit la liberté à plus bas prix ; quatre-vingt-quatre mille livres furent pourtant le produit de cette négociation algérienne.

On travaille encore à la porte Saint-Denis, arc triomphal d'une proportion gigantesque, dont les plans semblent avoir été mesurés sur les récits exagérés de la conquête que ce monument doit consacrer. Il est pénible de voir ces bas-reliefs adulateurs qui, à peine achevés, parlent d'une gloire évanouie, et n'offriront à la postérité qu'un témoignage menteur. Sous cette porte orgueilleuse devaient passer nos légions couvertes de trophées ; combien n'éprouveront-elles pas d'humiliations, si bientôt elles se glissent à côté, vaincues et fugitives ! Il faut jouir lentement du triomphe, car la fortune est volage, et le sublime touche au ridicule.

Le résultat des conquêtes faites en Hollande est maintenant connu : c'est une guerre avec cette puissance, l'Espagne et l'Empire ; guerre d'autant plus sanglante que les Hollandais ont plus d'injures à venger, et que la France doit seule supporter les efforts d'une coalition que l'Angleterre elle-même grossira peut-être.

Pendant qu'une alliance redoutable se formait au dehors contre Louis XIV, madame de Montespan en détruisait une bien plus dangereuse pour elle dans le palais de Saint-Germain. La chambre des filles, pépinière sans cesse renouvelée de beautés ambitieuses, harem toujours complet où le sultan pouvait, à toute heure, choisir de nouvelles odalisques ; la chambre des filles fut close cet été, et ces demoiselles furent congédiées durant l'absence du roi, qui, loin des séductions de ces autres sirènes, accorda leur renvoi, qu'on avait eu l'art de faire demander par la reine. Ces jeunes personnes qui, dans le cours des précédentes années, avaient peut-être fait un service plus actif auprès de Louis XIV qu'auprès de sa femme, sont remplacées par des dames, dont le voisinage inquiète bien moins la favorite que celui de leurs devancières, avec le parfum de virginité qu'elles exhalaient. Madame de Montespan sent bien qu'elle aura encore à combattre les agaceries des nouvelles habitantes de la cour, mais du moins elle se flatte de combattre à armes égales.

J'ai éprouvé un grand serrement de cœur en entrant hier au

théâtre du Palais-Royal, où l'ombre du grand Molière doit errer la nuit, si les morts reviennent. On donnait *Cadmus et Hermione*, tragédie-opéra de Quinault ; c'est le premier ouvrage sérieux dont Lully ait composé la musique. Cela peut être beau, mais j'avais grand froid dans ma loge ; il venait du théâtre un air glacial. Je n'ai jamais senti cela du temps de Molière ; il n'y avait point d'hiver aux comédies de ce divin poète.

Non-seulement le chevalier de Lorraine paraît vouloir se faire homme, mais il aspire à devenir un homme de cœur. Madame du Ludre est une véritable Hélène ; tout le monde veut se battre pour elle, même le chevalier de Lorraine. Les rangs amoureux se pressent autour de cette superbe beauté ; cependant le favori de *Monsieur* prétend y trouver une petite place ; et comme M. de Vivonne¹, le seigneur le plus gros de la cour, occupe l'espace que rempliraient deux amants, c'est lui que d'Armagnac avait prié de se ranger. Le général des galères a refusé, comme de raison ; de là défi du nouveau prétendant, auquel l'occupant n'a répondu que par des plaisanteries. Cela peut être très-bon pour un bouffon de cour, mais, en vérité, ce n'est pas suffisant pour un général. Monsieur de Lorraine n'a pourtant pu obtenir autre chose de son rival.

« Si vous voulez que nous nous battions, lui disait-il l'autre soir, commencez par vous faire casser une épaule comme moi, et puis faites-vous pratiquer au bras dix-huit incisions, que je puis produire.... Nous verrons ensuite.

— Eh bien ! monsieur, j'attendrai que vous soyez guéri, répondit l'adversaire ; mais alors....

— Vous attendrez aussi que j'aie maigri ; car, en bonne conscience, la partie ne serait pas égale, lorsque j'ai le volume d'un éléphant, et que vous avez celui d'un lévrier.

— Je ne puis donc tirer de vous aucune espèce de satisfaction ?

— Si fait ; vous me voyez prêt à vous tenir tête à table, ou bien au lansquenet.

— En ce cas renoncez à la femme qui excite notre rivalité.

— Y pensez-vous, chevalier ? vous voulez que je fasse quelque

¹ M. de Vivonne était un des seigneurs les plus aimables et les plus spirituels de la cour. Le roi, qui aimait peu la lecture, lui demandait un jour à quoi elle servait.

« Sire, répondit M. de Vivonne, dont le teint était frais et vermeil, la lecture fait à l'esprit ce que vos perdrix font à mes joues. »

chose pour votre satisfaction, dans le temps où vous m'imposez un sacrifice pénible; cela n'est point équitable.

— Finirez-vous de plaisanter?

— Oui sans doute, mais ce sera pour vous dire que j'ai bien mal employé mon temps quand je vous ai empêché de vous noyer, au passage du Rhin, vous qui voulez me tuer aujourd'hui.

— Je me serais empressé d'en faire autant, monsieur.

— Je le crois, mais alors je n'aurais pas tenté de reconnaître ce service par un coup d'épée.

— Je vois bien que nous ne pouvons nous entendre sur ce ton; restons donc amis, monsieur le duc.

— A la bonne heure... Maintenant, tombez dans le Rhin quand vous voudrez, vous pouvez être sûr que je ne vous laisserai pas noyer, si je m'y trouve. »

Le chevalier se mit à rire, et les deux rivaux s'embrassèrent.

CHAPITRE XIX.

1674.

Les dames du palais; leur costume. — Le poupon Soubise ressemble au roi. — Interprétation de cette ressemblance. — La favorite n'est qu'un enfant. — Opinion de Colbert à ce sujet. — Sensibilité larmoyante de madame de Lafayette. — Quinault, auditeur des comptes. — Quatrain. — Le valet de cœur et le valet de chambre. — Vol dans la chapelle de Saint-Germain. — Encore un noble voleur. — Lettres trouvées sous le chevet de la reine. — L'Angleterre abandonne la France. — Autres défections. — Marche de troupes sur la Franche-Comté. — Le roi ira conquérir ce pays quand il sera conquis. — La Vaillière décidée à se retirer dans un cloître. — Ses adieux au roi. — Elle se renferme aux Carmélites. — Prise de l'habit des novices. — Tableau. — *Iphigénie*, de Racine. — Les deux Achilles. — Tromp en Bretagne. — Victoire de Sintzelm. — Désastres du Palatinat. — Cartel que l'électeur envoie à Turenne. — Pertes de l'armée française. — Bataille de Senef sans résultats. — Le guerrier en bas de soie. — Premiers dégoûts du roi pour la favorite. — Madame Scarron plaît. — Le billet avalé. — Prudence de madame Scarron. — La femme de chambre repentante. — Le père Lécuyer. — Les enfants du péché. — Le repentir gagne la favorite. — Projets de retraite. — Bossuet. — Il demande au roi son assentiment aux projets de retraite. — Pleurs d'orgueil. — La grâce chancelle. — Intrigues de Bossuet et de madame Scarron. — Cette dernière a pris la favorite au mot : elle a fait ses paquets. — Scène entre la favorite en jouissance et la favorite en expectative. — Madame de Montespan part enfin. — On travaille l'esprit du roi. — Piété sollicitée par l'orgueil. — Anxiétés de la marquise. — *La charge*. — Manège de madame Scarron. — Elle est créée marquise de Maintenon. — Bon mot de Ninon. — Portrait de madame de Maintenon. — Son costume. — Moyens qu'elle emploie pour le roi. — Leur effet. — Matériellement, Louis XIV regrette ma-

dame de Montespan. — Intrigues auprès de Louvois pour revenir à la cour. — Maintenon contrarie les intrigues de sa rivale. — La gouvernante est envoyée aux eaux. — Marie-Thérèse l'avait belle. — Moyen de comédie imaginé par Louis XIV. — Mercure en soutane. — La pluie d'orage. — Le soulier perdu. — La grâce à cloche-pied. — Déguisement. — Semonce réciproque. — Retour de la favorite. — Mort de Chapelain. — Guerre en Allemagne. — Conjonction de Rohan. — Moyen pour faire un *Auguste* de Louis XIV. — Encore un mot de la guerre en Allemagne et en Flandre.

Le roi a bien voulu que les filles de la cour fussent remplacées par des dames, mais il ne veut pas que le service de la reine en souffre. Madame de Richelieu, dame d'honneur de sa majesté, est toujours auprès d'elle avec quatre des nouvelles habitantes du palais. L'habit d'hiver de ces dames est une jupe de velours noir brodée d'or et d'argent, avec un manteau de tissu couleur de feu or et argent. Ce costume, d'une richesse extrême, plaît beaucoup au roi, qui aime l'opulence et l'éclat.

La cour a été complimenter la princesse de Soubise, qui accoucha, la semaine dernière, d'un fils très-joli. Est-ce illusion, médisance ou vérité, chacun trouve que cet enfant ressemble à Louis XIV; c'était hier un dire général dans les chuchoteries de la cour. De ce fait, unanimement admis, on a cherché à remonter aux causes, car la ressemblance doit en avoir au moins une comme tous les effets. Or les fins observateurs se sont rappelé que, l'an passé, le roi a paru fort empressé auprès de madame de Soubise; la ressemblance du poupon peut donc se fonder au moins sur une présomption; nous verrons s'il est possible de savoir quelque chose de plus positif.

Cette circonstance prouve que madame de Montespan ne règne pas sans partage dans le cœur du roi; mais il revient toujours à elle : peut-être les caprices de cette favorite, les irrégularités de son caractère adroit et dissimulé, contribuent-ils à retenir sa majesté dans ses fers. Quoi qu'il en soit, le crédit de la marquise est toujours sans bornes; elle assiste au conseil et partage tous les secrets de l'État. « C'est un enfant pour la politique, disait dernièrement Louis XIV à M. Colbert; sa présence au milieu de nous ne » peut avoir aucune conséquence. — En effet, sire, répondit le » contrôleur général, il y a quelque peu d'enfantillage dans les » fantaisies de la marquise, lorsqu'elle attache des souris à un » carrosse de filigrane, et fait mordre ensuite ses belles mains » par ce singulier attelage; ou bien encore quand elle nourrit des

» chèvres et des cochons de lait sous les lambris dorés de vos palais... Mais, sire, cet enfant a souvent l'allure de celui qui lui prête son pouvoir : il est exigeant, volontaire, mutin, impérieux, et cela produit toujours son effet. »

On donna jeudi *Cadmus* à la cour ; j'en ai été plus contente que je ne le fus au Palais-Royal. Il faut tout dire, la salle était mieux chauffée ; j'ai pu entendre sans grelotter les beautés pathétiques que les connaisseurs distinguent dans la musique de Lully. Madame de Lafayette, qui apparemment possède une correspondance nerveuse directe de l'oreille au cœur, fondait en larmes dans la loge touchant à celle où je me trouvais ; heureusement son laquais, habitué à cette larmoyante sensibilité, s'était muni d'une provision de mouchoirs. Pour moi, qui fais plus de cas des pensées que des sons, j'admiraï surtout les beaux vers de Quinault. « Oui, déçément, dit un auditeur des comptes placé à ma gauche, nous avons bien fait de recevoir ce poète parmi nous, quoiqu'il n'ait su de sa vie compter que des syllabes. — Ah ! répondis-je à mon voisin, vous me rappelez le quatrain qui fut fait à l'occasion des difficultés que vous opposâtes à l'auteur de l'opéra qu'on admire. »

Quinault, le plus grand des auteurs,
Dans votre corps, messieurs, a dessiné de paraître ;
Puisqu'il a fait tant d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

« Je suis enchanté, madame, reprit vivement l'auditeur, que vous me remettiez sur la voie, et je vous dirai que je ne partageais point l'opposition dont vous parlez ; la preuve c'est que le quatrain est de moi. »

On joua dans les appartements, après l'opéra ; et Bontems, selon sa coutume, sut improviser un *media nocte* sur de petits guériderons qu'on apporta tout servis. « A propos, dit Louis XIV en retournant une carte sur laquelle il se disposait à écrire avec son crayon, il faut enfin, Bontems, que je te paye les collations et petits soupers dont tu m'as fait l'avance depuis douze ans. » Et le roi fit, sur le valet de cœur, un bon de quatre cent cinquante mille livres qu'il remit à son valet de chambre... « Tiens, reprit sa majesté, voici un excellent serviteur qui m'acquittera envers un autre. » Le valet vivant trouva que le confrère en peinture avait une physionomie très-agréable, et que l'à-propos du roi était de fort bon goût.

La chapelle de Saint-Germain fut volée, il y a quinze jours, d'une manière presque incompréhensible. On était entré dans la galerie en forçant une porte communiquant chez le roi, et devant laquelle circule, à toute heure de nuit, une foule de gardes. Mais il paraît que les voleurs n'ont pu parvenir jusqu'à la chapelle même, car ils ont attiré de la galerie les objets volés. Ces objets sont une lampe d'or du prix de sept cents pistoles, six chandeliers de vermeil et quelques vases sacrés. On découvrit hier le coupable; c'est un M. de Courcelle, gentilhomme qui a servi dans les mousquetaires. Le roi voulait faire du bien à cet homme pendant qu'il appartenait à sa maison; mais, sans mesure dans ses vues ambitieuses, il demandait des choses si exorbitantes qu'il finit par ôter l'envie à sa majesté de lui en accorder d'ordinaires. Courcelle quitta le service, tenta vainement la fortune par des moyens gigantesques, manqua toujours le but en voulant le dépasser, et tomba enfin dans la plus profonde misère. Ami des chances hasardeuses, il eût dû se faire commerçant; mais, craignant peut-être de déroger, il s'est fait voleur. On a pris le larron à temps pour recouvrer la lampe; elle avait été volée déjà en 1654; on la retrouva, un mois après, au pont de Neuilly, enfouie dans la terre.

Les auteurs de ce premier vol furent pendus et brûlés; Courcelle ne sera ni l'un ni l'autre: on le fera disparaître, à cause de son rang; il faut des principes avant tout.

Il n'arrive à Saint-Germain que des événements extraordinaires; on a trouvé ce matin sous le chevet de la reine un paquet de lettres venant de je ne sais où, et mises là par je ne sais qui. Elles ont été portées au roi, qui, après en avoir lu une partie, a dit qu'elles ne renfermaient que des sottises, et les a brûlées... Des sottises! de quel genre? il y a du choix, à la cour comme ailleurs.

Les craintes qu'on avait sur l'alliance de l'Angleterre n'étaient que trop fondées; cette puissance a fait la paix avec la Hollande. Mais Charles II, malgré les véhémentes sollicitations de son parlement, a refusé de se déclarer contre Louis XIV. Nos deux autres alliés, l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, maintenus par les manœuvres habiles de Turenne, avaient fait, dans l'intérêt des armes du roi, une tentative hostile sur le pays de Groningue; mais bientôt ils ont dû renoncer à conquérir, pour songer à la défense de leur propre pays, où les Hollandais avaient fait irruption,

et qu'ils n'ont quitté qu'après avoir imposé la paix à l'évêque et à l'électeur.

Louis XIV, ainsi réduit à ses propres forces, ne s'en dispose pas moins à marcher sur la Franche-Comté, qu'il espère conquérir une seconde fois, et que sa majesté jure de ne plus rendre à l'Espagne. Déjà le duc de Navailles s'avance vers Grai et Vesoul, tandis que M. de Schomberg s'oppose au mouvement des troupes que l'Espagne voudrait envoyer, par le Roussillon, au secours de la Franche-Comté.

Le roi aime à triompher, mais il laisse volontiers ses généraux ébaucher les entreprises où le triomphe se paye chèrement. Il y aurait trop peu de plaisir à régner, s'il ne croissait pas autour du trône quelques roses sans épines... Sa majesté partira de Saint-Germain quand tout sera disposé pour son entrée à Dôle et à Besançon; voilà, pour un roi, ce qu'on appelle faire une conquête en personne, dans le langage des poètes, des harangueurs de l'académie, et des historiens comme Pélisson.

L'attention de la cour, de la ville, de toute la France, s'est un moment reportée sur mademoiselle de La Vallière, que l'on aime beaucoup quand on y pense; mais que tout le monde oublie depuis cinq ans, parce qu'elle n'a plus de crédit. Dévorée d'un amour sans aliment, accablée des dédains d'un homme qu'elle a la faiblesse d'adorer encore, froissée à toute heure par la hauteur insultante de sa fière rivale, abreuvée enfin d'un fiel coulant de mille sources intarissables, l'infortunée duchesse a cessé d'écouter l'espérance trompeuse qui lui promettait le retour de son amant. elle entra samedi soir chez madame de Montespan, où le roi se trouvait.

« Sire, dit-elle d'un accent dont un léger sourire déguisait mal la tristesse, je viens prendre congé de votre majesté... et lui faire mes adieux, ajouta-t-elle après un soupir.

— Quoi donc! duchesse, prétendez-vous aller dans vos terres si brusquement? répondit le roi; et sa figure, pendant qu'il attendait une réponse, semblait ajouter: « Je suis bien surpris que vous ayez songé à faire ce voyage sans mon agrément. »

— Non, sire, répondit La Vallière, qui avait très-bien compris l'expression des traits du roi; je ne pars point pour Vauséjour; je n'aurais point cette témérité avant d'avoir pris les ordres de votre majesté... J'obéis à une voix plus forte que la vôtre...

— Oh ! oh ! madame....

— Oui, sire, plus forte que la vôtre, reprit la favorite déchuë, en élevant son doux accent... J'obéis à la voix du ciel... Je me retire au fond d'un cloître.... Dans trois jours j'aurai pris l'habit des Carmélites....

Le roi se tut.... un silence profond régna, pendant un espace de temps assez long, entre les trois acteurs de cette scène. Louis XIV fixait devant lui un regard immobile ; madame de Montespan avait les yeux baissés, et la duchesse les regardait alternativement.

— Mais, madame, répondit enfin Louis XIV, vous pourriez choisir un ordre dont la règle fût moins austère...

— Elle ne me paraîtra pas telle, sire, car, en la subissant, je songerai à ce que j'ai souffert dans le monde.

— Au moins auriez-vous dû chercher un cloître où votre titre vous eût ouvert la route des dignités....

— Mon titre.... ah ! je dois l'oublier.... D'ailleurs, je veux rester confondue parmi les religieuses.... n'ayant pas su me conduire, il ne peut m'être permis d'aspirer à conduire les autres.

Ce même soir, mademoiselle de La Vallière reçut les adieux de la cour chez la marquise, où elle soupa. Le lendemain, elle entendit l'office divin dans la chapelle du roi ; lorsqu'elle en sortit, elle prit de nouveau congé de sa majesté, qui la vit partir d'un œil sec.... La duchesse se rendit ensuite chez la reine ; elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de toutes les peines qu'elle lui avait causées. « Allez, duchesse, lui répondit Marie-Thérèse, je ne vous en veux pas.... Si vous m'avez fait du mal, vous l'avez réparé par vos bons procédés, et vous l'expiez depuis trop longtemps par de longues souffrances.... Hélas ! j'en connais moi-même l'amertume... Je vous pardonne, vous aime.... je prierai pour vous. »

En sortant des appartements de la reine, Louise de La Vallière ne vit plus personne ; elle monta dans son carrosse, se fit conduire rapidement à Paris, et se rendit au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont la lourde porte, ornée de chérubins et de nuages sculptés, se ferma pour jamais sur cette pénitente, qui n'a pas encore trente ans.

Lundi, toute la cour a voulu assister à la prise d'habit de la duchesse ; le faible jour qui pénètre dans l'église des Carmélites, à travers ses vitraux colorés, éclairait les plus riches parures, dont

l'éclat contrastait avec la triste cérémonie qui se préparait. Les dames portaient des robes de brocart d'or, d'argent ou d'azur, par-dessus lesquelles étaient jetées d'autres robes de dentelle noire transparentes¹, et laissant apercevoir le reflet des riches étoffes qu'elles recouvraient. Tels sont les nouveaux habits qu'on nomme des *transparents*.

L'orgue, aux sons graves et solennels, résonnait sous la voûte noircie de cette vieille enceinte, tandis que les accents angéliques des jeunes novices s'élevaient, comme un doux murmure, vers les arceaux gothiques, qui leur prêtaient un écho plaintif. Une foule avide se pressait contre la grille aux ornements contournés, et que surmonte un crucifix de bronze rehaussé d'or. Tout le monde voulait voir de près cette beauté illustrée par l'amour, qui ne sembla l'élever aux plus hautes dignités que pour sacrifier une plus grande victime. Elle parut environnée de religieuses, qui guidaient sa démarche incertaine et lente; on lui montra la place qu'elle devait occuper; elle s'y rendit, repoussa doucement le coussin posé devant son siège, et s'agenouilla sur les dalles du chœur. Soit hasard, soit intention, la duchesse était placée devant un tableau de Lebrun représentant la Madeleine. L'intéressante créature, en priant, ne perdit pas de vue cette sainte pécheresse, dont le repentir, après des fautes que celles de La Vallière n'ont point égalées, retrouva cependant la voie du salut. Enfin arriva l'instant où Louise devait recevoir l'habit des novices; on le lui présenta selon les usages de l'ordre. En ce moment, la nouvelle sœur, ayant enlevé sa coiffe, laissa tomber ses longs cheveux, sur lesquels se promenèrent tant de fois les baisers de l'amoureux Louis XIV, et qu'on vit se répandre en nombreux filets blonds sur ses vêtements. Mais, à un signe de la récipiendaire, on entendit cette chevelure, jadis parfumée par l'amour, crier sous les ciseaux qui la séparaient de la tête qu'elle embellissait... Le sacrifice était consommé; la duchesse de La Vallière n'existait plus que dans le souvenir; il ne restait que l'humble sœur de la Miséricorde, sous une bure grossière qui ne devait plus tomber que pour faire place au linceul.

Tous les assistants sortirent de l'église des Carmélites le cœur gros, les yeux noyés de larmes.

¹ M. le prince disait en parlant de ces robes : « Les *transparents* de ces dames seraient beaucoup plus beaux si elles voulaient les mettre à cru... » La plaisanterie est elle-même un peu crue.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée.

Mais, il faut en convenir, l'*Iphigénie* que Racine nous montre cette année sous la figure de mademoiselle Champmeslé fera pleurer encore plus que celle du faubourg Saint-Jacques. On avait attendu, pour jouer à la cour ce nouveau chef-d'œuvre, le retour du roi, qui vient de conquérir une seconde fois la Franche-Comté, comme Achille, en courant. Le succès d'*Iphigénie* est tel, qu'on n'a pas cru pouvoir représenter cette tragédie dans la salle où se donnent ordinairement les spectacles de la cour; sa majesté avait ordonné qu'un théâtre fût construit dans le parc de Versailles; à peine encore si le vaste espace réservé au public a pu contenir les curieux qui s'y pressaient. Pendant cette mémorable représentation, le triomphe du monarque vainqueur s'est mêlé à celui du poète : la foule applaudissait en même temps les vers sublimes de Racine et les allusions à la gloire de Louis XIV; Achille était sur la scène et parmi les spectateurs.

Tandis que la cour charmée était retenue en Aulide par son poète favori, Tromp, qui n'est point satisfait de l'*humble fortune* de ses armes, ne laissait dormir ni les vents ni Neptune. Ce hardi marin fit dernièrement une descente sur les côtes de la Bretagne; mais M. de Coëtlogon s'est porté, avec des forces suffisantes, sur le point du débarquement, et a contraint le général hollandais de remonter en toute hâte sur ses vaisseaux.

Jetons cependant un coup d'œil sur nos armées d'Alsace et de Flandre, dont les succès ne sont pas aussi rapides que l'ont été ceux du roi dans la Franche-Comté. Turenne, ayant passé le Rhin à Philisbourg, a rejoint, près de Sinzheim, le duc de Lorraine et le comte de Caprara, qui fuyaient devant lui, quoique leur armée fût plus forte que la sienne.

Le maréchal battit dans cette rencontre les Impériaux, les battit de nouveau au combat de Ladembourg, et les obligea à repasser le Neckre et le Mein, laissant le Palatinat à la merci du vainqueur. Ici se déroule une page hideuse de l'histoire du grand Turenne : quelques soldats français n'avaient pu suivre l'armée, à laquelle son général venait de faire parcourir trente-cinq lieues en quatre jours; restés en arrière de leurs corps, ils furent maltraités par les habitants, plusieurs succombèrent même aux cruautés que ces Allemands exercèrent sur eux. Mais quelles horribles représailles

le héros exerça ! le Palatinat tout entier fut livré aux flammes ; deux villes et vingt-cinq villages en devinrent la proie. A la lueur sinistre de cet incendie, l'électeur palatin, au désespoir, traça, dit-on, un cartel qu'il envoya au général français, et que Turenne, ajoute-t-on, repoussa avec un sang-froid plein de magnanimité. Personne n'a vu ni la lettre ni la réponse ; on a le droit de révoquer en doute ce fait chevaleresque, qu'il n'est pourtant pas permis de démentir positivement.

La conquête lugubre du Palatinat a coûté la vie à un grand nombre de braves officiers, parmi lesquels on nomme MM. de Bauvesé, maréchal de camp, et de Coulange, brigadier. Le lieutenant général Saint-Abre a eu la cuisse emportée au moment où il voyait expirer son fils ; MM. de Montgomeri, de Pisleux, Lamare et beaucoup d'autres sont blessés ; vingt capitaines, qu'on ne nomme pas encore, sont restés sur le champ de bataille. En général, nous avons à regretter, proportion gardée, plus d'officiers que de soldats ; il faut s'en prendre, je crois, à l'habitude que nos jeunes gentilshommes ont prise, dans les dernières campagnes, de marcher aux ennemis sans armes à feu : ils s'effarouchent du poids d'un mousquet, et payent de la vie l'empressement qu'ils mettent à s'en débarrasser.

En Flandre, M. le prince ne fait pas marcher la victoire d'un pas aussi sûr que Turenne en Allemagne : la bataille de Seneff, gagnée par cinquante mille Français sur soixante et dix mille Hollandais ou Espagnols, est assurément un beau fait d'armes, mais ces résultats, qui font la véritable importance des combats, sont à peu près nuls ici. On frémit en songeant que vingt-sept mille morts ont été enterrés après cette sanglante affaire, sans que l'on sache bien précisément à qui le champ de bataille est resté. Condamné cependant prouvé, peu de jours après la bataille, qu'il était le maître de la campagne, en faisant lever le siège d'Oudenarde au prince d'Orange, qui l'avait tenté pour se donner un air de vainqueur. M. le prince a, dans cette dernière circonstance, chargé en bas de soie à la tête de sa cavalerie.

Madame de Montespan, parvenue au faite de la faveur, n'a pas toujours su en jouir avec prudence ; Louis XIV s'indigna plus d'une fois des hauteurs de cette femme, qui n'épargne pas même le dédain à son amant couronné. Le roi peut tout pardonner à ses maîtresses, excepté le mépris de sa grandeur ; il veut être souve-

rain avant tout. Sa majesté commence donc à se dégoûter de la marquise, qui, fière, infidèle, jalouse et avide tout à la fois, ne lui offre, en compensation de tant de défauts, que des plaisirs uniformes, qui souvent deviennent une tâche laborieuse par l'extrême exigence de leur ardente dispensatrice. Je ne suis pas éloignée de croire au bruit, de plus en plus soutenu, qui se répand de l'inclination naissante du roi pour madame Scarron. Cette dame n'est plus jeune ; mais l'amour est si bizarre ! ce goût de Louis XIV pour une femme de trente-neuf ans serait encore loin, au surplus, des folies que beaucoup d'honnêtes jeunes gens font tous les jours pour Ninon, qui touche à la soixantaine.

Dernièrement le roi, qui, selon les causeries de la cour, cherche à faire rapporter à madame Scarron tout ce qui lui plaît, crut reconnaître dans une lettre de madame de Montespan le style de l'aimable gouvernante ; il rapprocha cette lettre de celles qu'il a reçues d'elle pendant le séjour qu'elle a fait aux eaux de Barèges avec le duc du Maine, et ses présomptions augmentèrent. Sa majesté, jalouse de vérifier jusqu'à quel point ce soupçon était fondé, et ayant trouvé le lendemain la favorite en train d'écrire un billet, lui demanda à le lire, afin d'en comparer le style avec celui dont sa mémoire était pénétrée. Madame de Montespan se plaignit amèrement de ce désir indiscret du roi, y résista, et, ayant déchiré avec colère l'écrit qu'elle traçait, elle en avala les débris. Quelle que fût la cause de cet acte violent, il ne pouvait être favorablement interprété ; Louis XIV, outré, sortit de chez sa maîtresse, et voulut poursuivre ses informations auprès de madame Scarron ; mais l'adroite gouvernante n'eut garde de commettre une lourde indiscretion, en avouant qu'elle eût aidé la marquise de sa plume ; ce qui pourtant avait eu lieu. L'estime du roi, ainsi qu'elle l'avait fort bien présumé, lui tint compte de cette réserve, quoique la physionomie spirituelle de l'habile veuve eût laissé lire la vérité au plus pénétrant des hommes.

Deux ou trois jours après ce petit événement, une femme de chambre de la marquise, celle à la discrétion de qui elle livrait chaque jour le spectacle de ses lubriques emportements, s'avisa d'un scrupule au-dessus duquel la bonne fille se mettait pour son compte autant que sa maîtresse. Elle se crut tout à coup poursuivie par la vengeance céleste, à cause des impuretés dont elle avait été le ministre ou le témoin ; cette suivante courut chez madame Scarron, qui parfume le palais de sa réputation de sagesse, j'ai

presque dit de sainteté, parce que personne n'a moins de mémoire que les gens de cour.

« Ah ! madame, s'écria la femme de chambre, je suis une créature damnée ; l'ange Gabriel m'est apparu cette nuit pour me le dire, et derrière lui je voyais le diable qui me grinçait les dents.

— Calmez-vous, ma chère, répondit la gouvernante ; puisque Dieu vous donne cet avis secret, c'est qu'il ne veut pas la perdition de votre âme.

— Non, non, le Seigneur ne saurait me pardonner, je suis trop criminelle... Ma funeste complaisance a trop contribué aux désordres du roi ; je lui ai mis peut-être un pied en enfer !... Il ne me reste plus qu'à me pendre.

— Vivez plutôt pour faire pénitence.

— Ma vie entière n'y pourrait suffire, madame... ah ! si vous saviez combien de peine j'ai prise pour varier leurs plaisirs, pour ranimer les désirs du roi... Imaginez-vous...

— Ce détail est inutile, interrompit madame Scarron ; allez, ma fille, allez vous jeter aux pieds du père Lecuyer ; Dieu est encore plus miséricordieux que vous n'avez été complaisante... Ce sage religieux vous absoudra au nom du Très-Haut.

— J'y cours, madame, j'y cours ; mais, de grâce, au lieu d'élever avec bonté les bâtards du roi, tordez-leur le cou ; ce sera rendre un grand service à ces petits enfants du péché mortel... Ne l'oubliez pas, tordez-leur le cou. »

Ce n'est pas tout : l'ange Gabriel s'était apparemment montré à madame de Montespan en même temps qu'à sa femme de chambre, car il lui prit presque aussitôt un de ces accès de dévotion qui, comme je l'ai dit ailleurs, se mêlent souvent aux transports de son amour profane. Mais cette fois l'atteinte fut plus forte que de coutume ; un rayon de grâce profonde vint éclairer ses égarements ; elle alla se confesser à ce même père Lecuyer dont la parole consolatrice avait été promise à l'exaltée suivante... Madame de Montespan revint du confessionnal de ce saint homme, pensive, repentante et presque convertie. Bientôt un projet de retraite naît de cette ferveur nouvelle ; la marquise en parle à Bossuet, qui l'encourage à persévérer dans ce pieux dessein, promet d'engager le roi à s'y prêter, et court avant tout en entretenir madame Scarron, avec qui cet évêque a souvent des entretiens secrets dont je crois entrevoir le motif. « Mais, répondit la gouvernante, à cette » communication, vous, monseigneur, qui connaissez le cœur

« humain, pensez-vous que cette vapeur de dévotion dure longtemps ? — J'en doute, répondit M. de Condom ; mais c'est tousjours quelques semaines de gagnées, et quelques péchés de moins. — Ah ! monseigneur, répliqua madame Scarron, ce n'est point le corps qui offense Dieu, c'est le désir. »

Il est juste qu'une dévote, dont le tempérament parle encore, ait une petite réserve d'indulgence pour les cas impérieux.

Dans cette même journée, la marquise entra chez madame Scarron : « Vous serez contente de moi, lui dit-elle ; je pars demain ; je quitte la cour sans dire adieu et presque sans regret. »

Cependant Bossuet ne perdit pas un instant pour informer le roi de la détermination encore bien chancelante de sa maîtresse : l'habile casuiste espérait, par un consentement dédaigneux, exciter le dépit de la favorite, et renforcer ainsi ses projets de pénitence. Mais le prélat n'était pas aussi profond en morale amoureuse qu'en théologie ; ce ne fut point avec dédain, mais avec un vif regret que sa majesté accueillit la communication. Et qu'on n'aille pas croire que ce regret eut pour cause la perte de madame de Montespan ; il y a longtemps que le roi n'éprouve plus pour elle qu'une apathique indifférence, qui se traîne, languissante et ennuyée, grâce à une habitude que rien encore ne remplace. Mais Louis XIV était blessé dans le plus irritable de ses penchans, l'orgueil ; et l'initiative d'abandon que prenait la favorite le toucha à un tel point que Bossuet le vit pleurer un moment. Enfin, imposant silence au sentiment qui le dominait, il dit froidement : « La marquise est maîtresse de sa conduite. » M. de Condom, radieux de zèle, courut chez madame de Montespan.

« La grâce triomphe, s'écria-t-il en entrant, le roi a consenti avec facilité... »

— Avec facilité ? répéta la dame en se pinçant les lèvres.

— Oui, madame, le ciel illumine sa majesté...

— Quoi ! sans le moindre effort, sans le plus faible regret !..

— Je puis, marquise, vous en donner l'assurance...

— Cette assurance, monsieur l'évêque, n'est pas très... polie.

— Je la croyais du moins, madame, dans l'esprit de vos projets.

— Hélas ! l'ingrat, après tout ce que j'ai fait pour son bonheur !..

Car, monseigneur, vous ne vous en faites pas d'idée.

— Madame, il n'appartient point à mon caractère d'apprécier les causes du regret que sa majesté doit éprouver en vous perdant ; je considère la cause de la religion.

— Ah! dites-moi seulement, monseigneur, si le roi a paru attendre!

— J'étais venu près de vous, madame, pour soutenir votre piété; permettez-moi de ne pas m'employer à donner des consolations à vos faiblesses. »

Bossuet, bien peu rassuré sur la conversion de madame de Montespan, lui fit un grand salut, et se retira pour aller prévenir madame Scarron de la rechute probable de celle qu'ils se flattaient d'avoir engagée plus avant dans les voies du salut. Mais la gouvernante ne se laissa pas décourager; madame de Montespan lui avait fait part de ses vœux, qu'elle prit sur elle de regarder comme une détermination accomplie; elle agit en conséquence, et disposa tout pour le départ de la favorite, tandis que la femme de chambre repentante recevait de madame Scarron l'ordre d'éveiller sa maîtresse à sept heures au plus tard. Cette fille, dont la conversion était aussi sincère que celle d'Athénaïs était douteuse, ne manqua pas de remplir sa commission.

« Madame, madame, cria-t-elle à l'oreille de la marquise avant l'heure qu'on lui avait indiquée, rappelez-vous que nous parlons.....

— Eh! bon Dieu! mademoiselle, il fait à peine jour...

— Pardon, madame la marquise, la messe du père Lecuyer, que vous voulez entendre avant de partir, est sonnée.

— Partir! partir! laissez-moi, vous dis-je... je suis fatiguée...

— Mais madame Scarron est là...

— Déjà... en vérité, c'est une cruauté inouïe de ne pas me laisser un moment de repos.

— J'ai cru, madame, répondre à vos intentions, dit la gouvernante qui entra dans la chambre à coucher.... Vos malles sont faites, les domestiques sont prévenus, on met les chevaux au carrosse.

— Bon Dieu! madame, quelle précipitation?

— Ne m'avez-vous pas dit hier que vous partiez ce matin?

— Hélas! c'est vrai, j'avais dit... » Et la marquise jetait un coup d'œil douloureux sur ces meubles voluptueux qui lui rappelaient un péché plus regretté que haï. Elle reprit ensuite : « Il faut donc quitter ce pays pour jamais!

— Vous lui faites bien de l'honneur en lui donnant des regrets, répondit madame Scarron, qui leva les yeux au ciel.

— Que vous êtes sotte, gauche, maladroite! disait madame de

Montespan à sa femme de chambre qui l'habillait.... et déjà cette dame avait le ton aigre d'une dévote.

— Je vais vous habiller, madame, reprit avec douceur la veuve Scarron.

— J'aurais voulu voir finir Versailles... poursuivit la favorite ; c'était bien le moins... Il faut convenir que la grâce choisit fort mal son temps.

— Ah ! madame, se hasarda de dire la pauvre femme de chambre, que cette plainte est un gros péché !

— Taisez-vous, imbécile, s'écria madame de Montespan.... Encore si l'on pouvait se flatter que le roi fût fidèle à Dieu ! continua-t-elle. Mais à son âge, quelle apparence !

— Eh ! madame, il doit vous importer peu que votre place soit remplie, répliqua la gouvernante, pourvu que Dieu vous pardonne de l'avoir occupée.

— Oui, sans doute... j'en conviens... Vous me rejoindrez bientôt, madame, car je veux que mes enfants soient élevés près de moi... Je vous attends sous huit jours... autrement...

— Je prendrai les ordres du roi à cet égard.

— A la bonne heure... Mais je veux que vous restiez près de moi... » Madame de Montespan partit enfin ; mais personne ne crut que son éloignement dût se prolonger.

Cependant, dès que la favorite fut partie, Bossuet, toujours de concert avec madame Scarron, s'attacha à déterminer le roi à une séparation définitive. Dans le même temps, la gouvernante se rendait souvent auprès de la marquise, exagérait les bruits flatteurs qui se répandaient sur son changement de conduite, lui parlait sans cesse de la reine, sans jamais nommer le roi ; enfin cette apôtre zélée n'omettait aucun soin pour engager la pénitente indécise dans le chemin du salut. C'était surtout en flattant son orgueil que madame Scarron et les confesseurs qu'elle s'adjoignait tentaient une victoire dont ils sentaient toute la difficulté : non-seulement ils faisaient entendre à madame de Montespan que la pénitence d'une femme de son rang serait un exemple puissant pour les pécheresses du monde, mais ils allaient jusqu'à lui insinuer que « l'âme d'une marquise était d'un haut prix pour la Divinité, et qu'en tenant rigueur au roi, elle rendrait service à Dieu. »

Mais madame Scarron ne tarda pas à laisser aux prêtres dont elle avait entouré la favorite tout le soin de sa conversion ; elle

lui dit que sa présence à Versailles était nécessaire pour lui faire conserver des pensions que le roi n'eut jamais l'intention d'ôter à sa maîtresse ; peut-être madame de Montespan crut-elle un moment à ce prétexte , mais son erreur ne se prolongea pas. Madame Scarron ayant été quinze jours sans paraître chez la marquise , celle-ci se rendit un matin au logis que la veuve avait à Paris ; elle n'y trouva qu'une vieille femme de charge , mais elle ne put lui cacher l'extrême impatience qu'elle éprouvait de revoir sa maîtresse. « Dès qu'elle sera arrivée , ajouta madame de Montespan , dites-lui de venir me trouver ; vous me connaissez bien , ma bonne. — Oui , madame , répondit la vieille ; c'est vous qui avez *acheté la charge de madame de La Vallière*. »

Pendant que ces choses se passaient à Paris , l'habile gouvernante , certaine déjà de plaire au roi , cherchait , en le privant de sa présence , à exciter encore en lui le désir de la voir et de l'entretenir. Elle se renfermait du matin au soir dans son appartement , qu'elle ne quittait que pour assister aux offices divins. Un jour Louis XIV , au sortir de la chapelle , aborda cette dame , et lui demanda avec douceur pourquoi on ne la voyait plus ? « Sire , répondit-elle , tant que mon service m'a fait un devoir d'aller à la cour , je m'y suis montrée ; mais maintenant que vos enfants sont presque toujours avec leur mère , je m'abstiens d'une représentation qui ne peut convenir à la veuve du poëte Scarron. — Vous avez raison , madame , il y a longtemps que ce nom ne devrait plus figurer sur les listes de la cour ; mais j'espère que demain *la marquise de Maintenon* paraîtra au lever de la reine. » Trois heures après , la gouvernante des bâtards du roi recevait les titres de la terre de Maintenon , érigée en marquisat , et dont sa majesté avait fait , depuis quelque temps , l'acquisition pour celle qui , sans avoir *acheté la charge de madame de Montespan* , s'en trouvait cependant pourvue , au moins dans le cœur de Louis XIV. Ninon , ayant appris que madame Scarron avait reçu le nom de Maintenon , dit à ceux qui l'entouraient : « En ce cas , c'est Madame » *maintenant*. »

Ce mot était juste : personne aujourd'hui n'a plus d'empire sur l'esprit du roi que cette femme en apparence si modeste ; elle sut exciter l'attention de Louis XIV par un raffinement d'esprit , de décence et de piété , qui non-seulement devait plaire à l'âme honnête de ce prince , mais encore lui offrir l'attrait de la nouveauté , dans une cour où les limites de la bienséance sont rarement res-

pectées. Cet appareil de modestie pieuse et de réserve pudibonde ne serait-il pas un genre nouveau de déception, un trait d'hypocrisie échappé au pinceau de Molière ? je suis tentée de le croire. Tout, dans madame de Maintenon, a le caractère d'une séduction étudiée ; ses traits, sa conversation, ses manières, et jusqu'à sa parure, révèlent une combinaison de moyens conçue dans l'intérêt d'une ambition encore cachée, mais qui ne peut manquer de se découvrir, parce qu'il n'est pas de masque qu'on ne lève enfin pour jouir du fruit que le déguisement a procuré.

Je touche à la place de ma galerie où je dois attacher le portrait d'une femme qui paraît destinée à jouer un grand rôle ; tâchons de le peindre ressemblant. Madame de Maintenon a de beaux cheveux, dont la nuance, un peu plus que blonde, sans être brune, n'est tachée d'aucun de ces vilains filets blanchâtres que l'âge sème quelquefois prématurément sur la tête des belles. La marquise a le front élevé, uni, exempt de la moindre ride. Ses yeux sont remplis de feu, mais l'éclat en est tempéré par le jeu habile d'une longue paupière, qui vient toujours à temps au secours d'un regard qu'on pourrait trouver ardent ou altier. Elle a le nez bien fait, la bouche d'une moyenne grandeur, mais fraîche et meublée de dents fort blanches, dont pas une seule ne lui a été infidèle à quarante ans. Ce qui surprend surtout sur le visage de madame de Maintenon, c'est une fraîcheur qu'envierait une toute jeune femme ; les années semblent n'y avoir marqué leur passage que par cette perfection, cette puissance de beauté que les hommes savent être l'enseigne de délices ineffables, dont il n'est pas permis à toutes les belles d'être les heureuses dispensatrices. La marquise possède la taille la plus majestueuse, la plus souple, la plus régulière de la cour ; sa gorge eût servi de modèle à l'Albane ; et jamais plus belle main que la sienne ne fit admirer un geste plus élégant que celui qui lui est familier.

. Je ne savais comment terminer ce portrait, lorsque M. de Villarceaux est entré chez moi. « Venez à mon secours, lui ai-je dit en lui mettant sous les yeux le dernier feuillet de mes tablettes.... — Ah ! je vois, m'a-t-il répondu, vous n'avez pu peindre notre dévôte qu'en buste ; reprenez vos pinceaux ; mes souvenirs sont là.... Madame de Maintenon, a-t-il continué tandis que j'écrivais, a le bas de la jambe un peu fort, mais il n'est presque pas hors de proportion avec le haut, dont le développement musculaire ressort d'autant mieux

que la dame est favorisée d'un genou fort mince. En remontant encore, on pourrait reprocher un peu trop d'embonpoint à des formes dont il faut pourtant se hâter d'admirer le volume en faveur de leur éblouissante blancheur.... Un petit signe noir s'est niché.... — Monsieur, ai-je dit en interrompant Villarceaux, redescendons au pied.... — Bon, bon, je comprends, a repris le gentilhomme trop bien informé... le pied est très-petit. » A cet ensemble presque exempt de défauts, au moins pour les personnes qui ne peuvent pousser l'examen aussi loin que Villarceaux, si l'on ajoute que madame de Maintenon est douée d'un son de voix enchanteur, d'une démarche noble, et que tous ses mouvements sont heureux, on ne sera pas surpris que, malgré ses quarante ans, elle excite violemment les désirs du roi, et peut-être de beaucoup d'autres.

Les habits de la marquise sont une combinaison d'atours habilement calculée pour faire valoir ou protéger ses charmes. En général sa parure est simple ; jamais on ne lui voit de rouge ; rarement elle porte de l'or. Son visage est ordinairement couvert d'un demi-voile qui fait ressortir l'éclat de ses yeux. La couleur favorite de madame de Maintenon est celle feuille morte, qu'elle juge avec raison être favorable à son teint. La propreté de cette dame est extrême ; bien différente en cela de madame de Montespan, dont la saleté va quelquefois jusqu'à saisir l'odorat. N'oublions pas d'ajouter qu'au rapport de Villarceaux, madame de Maintenon ne porta jamais pour jarrettières des rubans qui rident la peau ; elle se sert de coulants, qui la conservent. Ce dernier soin pourra paraître un peu mondain dans une dévote ; mais, comme le disait un jour la présidente de Tambonneau, à qui l'on reprochait, comme un luxe outré, de porter à cinquante ans des chemises ornées de dentelle : « On peut rencontrer un insolent. »

L'esprit de celle qu'on peut déjà nommer la favorite est plein d'art ; elle parvient à le faire paraître naturel ; mais, pour un auditeur exercé et sans prévention, l'étude perce à travers les paroles, enveloppées d'une trame de soie, que débite madame de Maintenon. Ce soin constant, cette rhétorique de la séduction exclut les éclairs de pensée qui éblouissent ; et, de ce que chaque mot de cette dame est choisi, pesé avant de sortir de sa bouche, il résulte que sa conversation est plus agréable que saillante. Le jugement, l'instruction ; le tact exquis de la veuve ne lui laisse pas ce qu'il faut taire ; personne ne sait mieux s'ar-

réter là où l'indiscrétion commence. C'est encore de son goût si expérimenté, si sûr, qu'elle apprit à s'imposer cette limite; car, si elle se jette dans les phrases de boudoir ou de ruelle, sa modestie, naturelle ou simulée, n'en peut sortir qu'à l'aide d'un jargon prétentieux. Du reste, la marquise a, dans sa jeunesse, fait une étude si profonde du cœur humain, que tous ses replis lui sont familiers, et que nulle créature ne connaît mieux les chemins que l'adresse doit suivre pour y parvenir.

C'est avec ce mélange de grâces, d'habileté, de séduction, que madame de Maintenon travaille, depuis plusieurs années, à conquérir l'affection du roi, et que dès longtemps, je crois, elle a réussi. Louis, enchanté d'avoir trouvé dans la vertu les mêmes charmes qui l'avaient séduit dans le vice, jouit délicieusement des entretiens d'une femme qui lui prêche la sagesse en la lui montrant si jolle. Dans le temps où l'adroite Maintenon le presse, au nom du ciel, de renoncer à une maîtresse dont il est dégoûté, ce sacrifice lui semble facile, avec la douce perspective d'adoucir les scrupules de la belle réformatrice en lui en rendant le motif personnel. L'imagination toujours vive, toujours exaltée du roi, lui représente le péché délicieux à commettre avec la femme qui met tant de grâce à le peindre hideux.... La marquise, en s'efforçant d'éteindre les désirs de sa majesté, ne parvient qu'à les réunir sur elle; peut-être est-ce une adroite manœuvre de notre dévote, qui, comme un général habile, concentre sur un point donné toutes les forces de son ennemi, afin de les anéantir d'un seul coup. Quoi qu'il en soit, Louis XIV a triomphé d'une créature innocente, et a cru goûter le bonheur dans ses bras; il est parvenu à subjuguier plus tard une coquette, et s'est trouvé quelques années heureux par elle; il lui reste à soumettre une dévote, et cette dernière conquête lui promet, dit-il, une félicité toute nouvelle.

Cependant, comme la passion de Louis XIV pour madame de Maintenon est encore toute spirituelle dans ses effets, et que notre grand monarque ne sait point s'en tenir à ce régime, il n'est pas à se repentir d'avoir laissé madame de Montespan s'éloigner. Son boudoir offrait un but toujours fixe, un autel toujours préparé pour les sacrifices matériels; il eût été temps de briser cette vieille idole quand elle aurait été remplacée. La favorite encore en titre connaît à fond le fort et le faible de l'esprit du roi; elle sait que, sur le chapitre des plaisirs, il ne peut souffrir aucun retranche-

s'y était attachée. La nuit étant close, il fut impossible de retrouver le soulier ; sa grandeur continua son chemin clopin-clopant, et arriva, dégouttante de pluie, chez madame de Montespan. Ce n'est pas tout : le prélat, n'ayant jamais voulu consentir à coucher chez une femme sans mari, ne pouvait cependant repartir le même soir qu'à l'aide d'un travestissement ; ses habits étaient trop mouillés pour qu'il pût songer à les reprendre.... Après avoir cherché beaucoup dans ses armoires, la favorite trouva enfin un habit de M. de Vivonne, son frère ; et l'évêque de Condom retourna à Versailles en grand costume de général des galères.

Revêtu de nouveau de sa robe sacerdotale, Bossuet remit au roi la lettre dont il était porteur ; sa majesté ne put comprimer, en la lisant, un bruyant éclat de rire, qui apprit à sa grandeur que cet écrit renfermait le récit de sa mésaventure.

« Je vois, sire, dit Bossuet avec gravité, que la grâce parle à vous et à madame de Montespan un langage qui n'est pas celui de mon état.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit Louis XIV en riant encore ; mais cette aventure...

— Je supplie votre majesté de me permettre de retourner auprès du prince son auguste fils ; je n'ai pas trop de temps pour lui enseigner à respecter les choses sacrées, et à mettre les hommes à leur place.

— Apprenez-lui aussi, monsieur l'abbé, à recevoir en silence une première réprimande juste, même quand elle ne serait pas mesurée, mais à punir sévèrement la seconde.

— Sire, je suis prêt à me résigner dès ce moment.

— Allez, monsieur, ni vous ni moi ne devons nous donner deux torts à la fois. »

Peu de jours après cet entretien, Louis XIV lui-même ayant été querir madame de Montespan, et l'ayant ramenée à la cour, M. de Condom reconnut qu'il avait été enlacé en dupe dans une intrigue amoureuse, et qu'il s'était fait le continuateur de MM. de Vardes, Cavois et de Lauzun.

Chapelain, malgré la condamnation de Bolleau, ne sera pas pendu pour avoir fait la *Pucelle* ; il mourut hier dans son lit. La France lui doit d'avoir encouragé les premiers essais de Racine, avait pressenti le sublime talent. Il est vrai que le poème :

de Chapelain est une bien lourde compensation. Ce vieux poète eut le plaisir de voir son protégé siéger avec lui à l'Académie française¹; mais il y avait loin de l'un à l'autre : la fortune réunit souvent des hommes entre lesquels la nature avait mis une grande distance.

Le duc de Lorraine, qui, depuis le commencement de la guerre, essayait, et pour cause, de pénétrer en Lorraine, occupait l'Alsace à la tête de quarante mille hommes, auxquels M. de Turenne n'en opposait que vingt-deux mille. Il espérait battre facilement ce grand général à la tête d'une armée si supérieure en nombre à la sienne; mais, aussi inhabile à reconquérir ses États qu'il le fut à les conserver, le prince dépossédé a été battu le 4 octobre à Ensheim. Le duc avait près de lui un officier anglais nommé Churchill², dont le talent et la valeur n'ont fait que retarder la défaite de son chef. Parmi les Français, M. de Boufflers s'est distingué.

Chacun s'inscrit à sa manière dans les fastes des nations; mais j'aime mieux la célébrité de M. de Boufflers que celle acquise en Normandie par le chevalier de Rohan. Ce seigneur prit part à une conjuration imaginée par *La Truaumont*, gentilhomme normand, dans le but de faire révolter cette province, et de livrer Quillebeuf aux Hollandais. Une dame de Villiers, maîtresse de *La Truaumont*, était entrée dans le complot; un nommé Vander-Ende, ancien maître d'école, dont le fameux Spinoza fut, dit-on, le disciple, avait mis ces conjurés en rapport avec la Hollande. Tous les quatre ont été condamnés à mort. La veille du jour où l'exécution devait avoir lieu, le roi demanda une représentation des *Horaces*; le maréchal de Créquy, voulant sans doute sauver Rohan, fit donner *Cinna*. « Ce n'est pas cela que j'avais demandé, dit le roi quand il eut reconnu la substitution. — Il est vrai, sire, répondit le maréchal, mais cette pièce est aujourd'hui plus à propos que l'autre... » Louis XIV fut sur le point de faire grâce au coupable, pour avoir ce point de ressemblance avec Auguste; mais les ministres lui représentèrent qu'un exemple était plus nécessaire que cette clémence romaine; Rohan, *La Truaumont* et madame de Villiers eurent la tête tranchée; le roturier Vander-Ende fut pendu.

Le sort de nos armes est bien différent en Allemagne et en

¹ Racine fut admis en 1675 à l'Académie française.

² Depuis duc de Malbouroug.

Flandre : M. de Turenne, ayant en tête soixante mille Impériaux, commandés par le duc de Lorraine et l'électeur de Brandebourg, les a battus plusieurs fois avec moins de vingt mille combattants, et sans livrer une seule grande bataille. Les manœuvres de ce héros ont été telles, qu'il s'est fait respecter par une armée trois fois plus forte que la sienne. De ce côté, nos ennemis sont donc contraints de demeurer sur la défensive. M. le prince nous offre le revers affligeant de cette belle médaille : le résultat négatif de l'affaire de Senef a permis aux allés de nouveaux efforts ; Grave, Dinan, Hui et d'autres places ont été reprises par leurs troupes, ou se sont rendues à elles, après une noble défense ; enfin les Hollandais ont acquis le droit de dire que le soleil emblématique de Louis XIV s'est arrêté devant eux.

CHAPITRE XX.

1675.

Succès sur le Rhin. — La roi fait des vers. — Le courtisan en défaut. — Faux pas de l'abbesse de Fontevault. — Odalisques en faveur. — C'est l'affaire de madame de Montespan. — Ressemblance expliquée. — Madame de Soubise. — Sa fierté ; ses caprices ; le soufflet. — Cette dame calcule. — L'hydre de galanterie. — La comtesse de Grammont ; mademoiselle Guedami. — Coup d'œil rétrograde sur madame de Châtillon. — La minorité. — Allusion. — La reine obéit à la favorite. — Mesdames de Montespan et de Maintenon en présence. — Négociations pacifiques. — Confesseurs du roi. — Les pères Annat et Ferrier. — La feuille des bénéfices. — Apparition du père de Lachaise. — Tactique des jésuites. — Le cabinet des médailles. — Le diable ermite. — Vœux de la sœur de la Miséricorde. — Coup d'œil en Flandre. — Mort de Turenne. — Mot sublime de Saint-Hilaire. — Circonstances remarquées la veille de la mort du héros. — Louvois se réjouit. — Congrès de Nimègue. — Création de maréchaux. — La chaise longue. — Monnaie de Turenne. — Événement tragique. — Les restes de Turenne à Saint-Denis. — Tableau. — Opérations de l'armée après la mort de Turenne. — M. le prince succède à ce héros. — Le grand Condé dépose l'épée. — Montécuculli l'imité. — Mort du vieux duc de Lorraine. — Les quatre plus grands généraux de l'Europe disparaissent ainsi de la carrière. — La duchesse de Lude. — Abailard en petit collet. — Le coffret des reliques. — Un saint friponne au jeu. — Échec en Flandre. — Boisjournon. — Troubles en Bretagne. — Moyens cruels pour les réprimer. — L'histoire les taira.

Le maréchal de Turenne vient de clore la campagne par un coup d'éclat ; il a attaqué les Impériaux sur le Turkeim, près de Colmar, et les a battus. Le duc de Lorraine, l'électeur de Brandebourg et

le duc de Bournonville, ont été forcés de repasser précipitamment ce Rhin qui, depuis vingt siècles, fut traversé par tant d'armées triomphantes ou fugitives. Les trois généraux ennemis s'accusent réciproquement d'être cause de la défaite commune, sans accorder aucune influence au mérite de leur vainqueur. Il est bien vrai que les succès du grand homme sont dus principalement aux fautes de ses ennemis; mais s'il sut en profiter, il avait fait plus en les prévoyant, et en mettant les généraux allemands dans l'obligation de les commettre.

Pendant que nos troupes prennent leurs quartiers d'hiver, les amours et les plaisirs entrent en campagne. Jaloux de figurer, avec une distinction toujours croissante, dans cette guerre comme dans l'autre, Louis XIV s'est mis à faire des vers, qui, en fait de galanterie, sont les munitions d'avant-garde. MM. de Saint-Aignan et de Dangeau ont juré à sa majesté qu'elle pouvait rimer aussi bien qu'un autre, et même mieux qu'un autre, parce que les rois ont le privilège de tout savoir à ravir sans avoir pris la peine d'apprendre. Ils se trouvent être éloquentes, spirituels, érudits, comme ils sont puissants, par la grâce de Dieu. Cependant, pour qu'on les admire, ces savants couronnés ont coutume de prévenir les gens; Louis XIV, qui apparemment tient encore peu à sa réputation de poète, s'est plu, l'un de ces matins, à négliger cette formalité, en montrant un madrigal au maréchal de Grammont sans lui en nommer l'auteur.

« Lisez, je vous prie, ces vers, lui a-t-il dit; on sait que j'aime les poésies, et l'on m'en présente de toutes les couleurs.

— Sire, répondit le vieux général, qui jamais ne déguise sa pensée, voilà un madrigal bien impertinent.

— C'est ce que j'ai trouvé.

— Et votre majesté avait jugé divinement; ce sont bien les rimes les plus plates, les plus sottes, les plus ridicules que j'aie jamais lues.

— N'est-il pas vrai que celui qui les a faites est un grand fat.

— Il n'y a pas moyen, sire, de lui donner un autre nom.

— M'autorisez-vous, maréchal, à le lui dire de votre part.

— Je le lui dirais moi-même si je le connaissais; ses vers sont à mettre dans l'endroit où le misanthrope de Molière envoie le fameux sonnet.

— Oh bien! dit Louis XIV en riant, je suis fort aise que vous m'ayez parlé si franchement... le madrigal est de moi.

— Ah ! sire, quelle trahison ! que votre majesté me le rende... Je l'ai lu trop précipitamment.

— Non, non, monsieur le maréchal ; le premier sentiment est toujours le plus naturel.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je me donnerais volontiers au diable...

— Ne vous désolerez donc pas ; la vérité est toujours bonne à savoir, et quand je voudrai que vous admiriez mes vers, je prendrai la précaution de les signer. »

L'exemple finit toujours par être contagieux ; c'est une épidémie à laquelle personne n'échappe. La guimpe, le fichu, la lourde jupe de l'abbesse de Fontevault, ne passent plus pour être des remparts inattaquables : c'était hier la nouvelle des petits appartements de Versailles. Cette religieuse, qui, au milieu des tempêtes, croyait toujours gouverner sa nef loin des écueils, a succombé, dit-on, là où les plus inhabiles auraient triomphé. L'abbé Testu est nommé comme l'heureux vainqueur ; et, si la chute de madame de Fontevault est constante, l'abbé doit reconnaître que cette grâce embéguinée *agit* tout aussi efficacement qu'elle *parle* et qu'elle *pense*. Voilà, pour l'une des plus jolies femmes que je connaisse, un singulier goût ; l'abbé Testu est laid à repousser ; sur sa figure, qui ne ressemble pas mal à celle d'un écureuil, dans ses manières, dans son geste, dans toute sa personne, il n'y a que de l'esprit, et l'esprit ne sert pas à tout.

Jamais Louis XIV n'eut d'amours plus morcelés que cette année ; il n'y a pas sur les rangs moins de huit ou dix maîtresses ; j'en connais, pour ma part, six. Madame du Ludre est décidément en tête de la liste, et la belle avoue naïvement ses prétentions exclusives sur le cœur de sa majesté. *Madame* lui disait, il y a quelques jours, en appuyant sa main sur ses yeux : « Ces fripons-là ont fait bien du mal. — Pas autant que je le voudrais, répondit l'audacieuse beauté, car je connais quelqu'un qui se défend encore trop contre leurs coups. » Madame de Maintenon ne croit pas, cependant, que le roi éprouve une véritable passion pour madame du Ludre, parce qu'elle bégaye. « Raison de plus, lui dit quelqu'un devant qui elle objectait ce léger défaut ; le roi n'aime peut-être le duc du Maine plus que ses autres enfants, que parce qu'il boite. » Au bal que M. de Vivonne donnait lundi à sa sœur, et auquel Louis XIV et la reine assistaient incognito, une des dames de Marie-Thérèse osa lui dire que le roi adressait des hommages à
du Ludre, et qu'il était de la gloire de sa majesté de

rompre cette nouvelle intrigue de son auguste époux. « Cela ne » me regarde pas, répondit la reine; c'est l'affaire de madame de » Montespan. »

On a maintenant des renseignements circonstanciés sur le jeu de la nature qui fait que le petit garçon de M. le prince de Soubise ressemble beaucoup au roi; l'attachement de sa majesté pour la princesse date déjà de deux ou trois ans; mais, chose fort extraordinaire à la cour, leur intelligence n'avait point encore été divulguée. C'est la faveur de madame du Ludre qui a tout découvert : l'amour heureux peut demeurer secret; rien de difficile à cacher comme l'amour jaloux. Madame de Soubise est fière, impérieuse; elle a déclaré au roi qu'une femme de sa naissance, en descendant aux faiblesses vulgaires, devait trouver la compensation d'une telle condescendance dans la possession sans partage du cœur de son amant. Or une chose digne de la plus grande attention, c'est qu'aux pieds de madame de Soubise Louis XIV perd toute sa hauteur, toute l'inflexibilité de son vouloir; le roi de France reste à la porte du boudoir où elle reçoit Louis. L'heure des entrevues secrètes, le lieu du rendez-vous, la durée même du plaisir, elle veut tout fixer. Cette maîtresse aux airs souverains impose ou refuse ses faveurs avec un égal emportement; il faut, selon son caprice, que le roi aie ou n'ait pas des desirs. Un jour, sa majesté ayant voulu redevenir un instant le maître, et soulever trop vite ce qu'on voulait tenir en ce moment baissé, un vigoureux soufflet appliqué sur la royale joue prouva au téméraire que le sceptre de la beauté n'est pas toujours léger..... Louis XIV, quoique docile auprès de madame de Soubise, ne prit pas au mieux la chose; mais l'heure de la condescendance étant venue, le soufflet fut oublié, et le roi convint qu'il se l'était attiré.

Une femme d'un tel caractère s'accommode mal de la rivalité que tant d'autres supportent patiemment; madame de Soubise dédaigne l'empire de madame de Montespan, qu'elle voit décliner de plus en plus; mais elle n'aurait pu souffrir un seul jour le roucoulement de cet essaim de tourterelles qui voltige autour du roi, si des considérations d'un poids majeur n'eussent fait taire sa jalousie. La dame est encore plus intéressée qu'orgueilleuse : le roi sait qu'elle s'applique à faire tourner sa faveur au profit de sa fortune; il l'a comblée de dignités, a donné des emplois nouveaux à son mari : l'un et l'autre ont obtenu des pensions sans les avoir demandées. Le prince s'est mis alors à bénir la Providence : la

princesse a fermé les yeux sur le battement d'ailes des colombes qui roucoulaient autour du roi... Madame de Soubise est une femme qui pense solidement.

Madame de Montespan croyait avoir fait un coup de maître en fermant la chambre des filles, et l'hydre aux cent têtes qu'elle a détruite de ce côté se reproduit ailleurs. Tous les jours la favorite doit se creuser la tête pour dégouter le roi de ses affections auxiliaires : la comtesse de Grammont commençait à plaire; son règne pouvait se consolider; mais, la belle ayant été convaincue de jansénisme par madame de Montespan, Louis XIV a cessé de la voir : on ne peut être belle aux yeux de sa majesté quand on est hérétique. A peine cette dame venait-elle d'être éconduite, qu'on vit paraître à la cour mademoiselle de Guedami, fille naturelle du duc d'Enghien et de madame de Marans. La petite est vive, douce, complaisante, folle; le roi paraît s'en amuser; et quand la marquise se plaint des sourires obligeants qu'il adresse à cette jeune fille, sa majesté répond : « Eh ! madame, ce n'est qu'un enfant. — Ah ! sire, réplique alors la favorite, ce sont précisément les enfants que je crains, et surtout ceux de l'amour. » Mais, en supposant que madame de Montespan parvienne à ruiner la faveur de mademoiselle de Guedami avec celle de beaucoup d'autres beautés encore, elle ne parviendra jamais à prévenir le mal qu'elle redoute, tant que l'âge n'en aura pas tari la source, et Louis XIV n'a que trente-sept ans. *Madame* a raison de le dire, tout est bon au roi : paysannes, filles de jardiniers, servantes, femmes de chambre, bourgeoises et princesses lui conviennent également, pourvu qu'elles fassent semblant de l'aimer. Les appétits de ce prince sont tellement impérieux qu'il veut trouver à toute main quelqu'un qui les satisfasse. Nous sommes loin du temps où, madame de Châtillon ayant offert ses bonnes grâces au jeune Louis, qui ne put en profiter, Benserade fit cette épigramme sur le monarque défaillant :

Châtillon, gardez vos appas
Pour une autre conquête;
Si vous êtes prête,
Le roi ne l'est pas.
Avec vous il cause;
Mais, en vérité,
Pour votre beauté
Il faut autre chose
Qu'une minorité.

Le prince est devenu complètement *majeur* aujourd'hui, et sa *majorité* déborde sur tout ce qui se rencontre à proximité. La Fontaine, dans ses *Amours de Psyché*, qui ne sont point restés à la scène, peut-être à cause de ce passage, fait dire par Psyché à sa sœur : « Si votre époux a une douzaine de médecins autour de » lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses » qui toutes, grâce à Lucine, ont le don de fécondité ; et la famille » royale est tantôt si ample qu'il y aurait de quoi former une » colonie considérable. » Il est difficile de faire une allusion plus claire aux goûts du roi ; c'est par de telles allégories que notre bon fablier se brouille avec la fortune, et se met à dos l'académie, qui, dans son enceinte, n'aura jamais de siège pour la vérité.

Il n'y a pas jusqu'à la reine que madame de Montespan ne parvienne à éloigner quand elle la gêne ; il suffit qu'elle jette un coup d'œil sur madame de Richelieu, qui emmène aussitôt Marie-Thérèse. Mais il s'en faut que la favorite ait aussi bon marché de madame de Maintenon : celle-là, loin de lui céder en rien, agrandit tous les jours son crédit aux dépens du sien. Dans l'une des discussions qui se renouvelaient souvent entre les deux marquises, madame de Montespan disait dernièrement à madame de Maintenon : « Sied-il à une petite gouvernante de mes enfants de me contre- » dire ? — S'il est honteux d'être leur gouvernante, répondit la » dame méprisée, que sera-ce d'être leur mère ? »

Souvent Louvois, ambassadeur officieux, est député auprès de ces dames pour les engager à s'aimer ; quelquefois Louis XIV lui-même les conjure au moins de ne point se haïr, ajoutant qu'il lui serait plus facile de donner la paix à l'Europe que de l'établir entre deux femmes.

L'occasion de parler des confesseurs du roi ne m'a point encore été offerte ; jusqu'à ce jour ils ont exercé bien peu d'influence sur l'esprit et les habitudes du roi. La tentative malheureuse faite par le père Annat, à la naissance de l'amour de sa majesté pour mademoiselle de La Vallière, n'avait pas encouragé le zèle convertisseur de ce bon prêtre ; heureux d'être rentré en grâce, après avoir été boudé quelques jours par son illustre pénitent, il se garda bien, dans la suite, de hasarder de nouvelles remontrances, et se contenta d'être confesseur *honoraire* de Louis XIV. Le père Ferrer succéda, en 1670, au père Annat, mort dans le facile exercice de sa charge. Le roi, voulant prévenir les entreprises que ce nou-

veau directeur, pour signaler son zèle, voudrait peut-être tenter sur sa conscience, le prévint obligeamment qu'il devait s'abstenir d'un tel soin. « Mais, ajouta ce prince, je vous remets la feuille » des bénéfices, qu'a tenue jusqu'à présent le premier valet de » chambre en quartier; cela, mon père, suffira bien pour vous » occuper. » Le bonhomme Ferrier se crut secrétaire d'État, laissa le roi vivre à sa guise, et mourut l'an dernier sans l'avoir confessé une seule fois, pendant cinq ans d'exercice. Il disait, quelque temps avant sa mort, à un de ses amis : « J'aimerais mieux au roi » cent La Vallière qu'une Montespan. »

Le père de Lachaise, qui vient de succéder à Ferrier, devra, comme ses prédécesseurs, accepter les fonctions de confesseur *ad honores*; il se soumettra d'autant plus aisément à ce régime, qu'il est jésuite, et que sa compagnie ne reconnut jamais la nécessité d'agir de vive force. C'est par les insinuations, les détours, la ruse, l'adresse, avec assaisonnement de flatterie et de servilité, que ces habiles sectaires assurent leur pouvoir; et lorsqu'ils sont sûrs de dominer leurs adversaires, quand ils sentent plier sous le poids de leur autorité les obstacles opposés à leur ambition, ils lèvent le masque, et disent, comme Tartufe, *c'est à vous de sortir*. Le père de Lachaise a déjà prouvé qu'il était pénétré des principes de son ordre : le roi, ayant été retenu quelques jours dans ses appartements par une tumeur à la cuisse, eut la fantaisie de se renfermer les après-dînées dans son cabinet des médailles. Le confesseur, qui paraît avoir étudié cette espèce de monuments, offrit alors ses services à sa majesté, qui les accepta plus volontiers qu'un rendez-vous au confessionnal. Je ne saurais dire comment, à propos de médailles, le père de Lachaise parvint à exclure l'archevêque de Paris de la confirmation des bénéfices, qu'il avait conservée jusqu'à ce moment; mais toute transition est aisée aux jésuites : leur souplesse explique les résultats les plus difficiles à concevoir. Je dirai seulement que les bénéfices se distribuent maintenant sans l'agrément de M. de Harlay, et que la feuille n'est plus communiquée qu'au roi seul.

Deux événements ont fait, la semaine dernière, le sujet de toutes les conversations, pendant quarante-huit heures : le cardinal de Retz a renvoyé sa barrette au pape, et la sœur Louise de la Miséricorde a prononcé ses vœux. Le cardinal se retire dans son abbaye de Saint-Miel, où son éminence se propose, dit-on, de vivre en véritable cénobite; ce dont il est permis de douter un

peu. Il ne veut, assure-t-il, garder ses autres abbayes que le temps nécessaire pour que leur revenu achève d'acquitter ses dettes ; ce patrimoine doit être ensuite consacré à des charités. Nous avons encore le temps de féliciter les pauvres sur cet héritage ; les dettes de M. de Retz sont une mine qu'il n'est pas facile d'épuiser. On a vu se rouvrir mercredi la source des larmes que les premiers vœux de la duchesse de La Vallière ont fait répandre : la reine et toute la cour ont assisté à l'imposante cérémonie de la dernière prise d'habit de cette pécheresse convertie. M. de Condom a prêché ; jamais il ne fut plus sublime, plus éloquent, et, disons tout, jamais il ne fut au nom du ciel plus habile courtisan... La pauvre pénitente a reçu tout le faix du péché ; elle n'eut pourtant que la moitié du plaisir qu'il procura jadis.

Les armées du roi ont ressaisi l'offensive en Flandre ; sa majesté, ayant auprès d'elle le maréchal de Créqui, a repris Dinan ; le marquis de Rochefort s'est emparé de Hui. Au moment où l'on commençait l'attaque du château de cette dernière place, M. de Calvimont a été emporté par un boulet, qui, lui ayant brisé les os, blessa de l'un de leurs éclats M. de Chasseron, maréchal de camp. M. de Rochefort lui-même fut couvert du sang de ces deux braves officiers. Ce n'est pas sans peine que nos troupes obtiennent des succès sur le prince d'Orange, dont l'activité et la sévérité sont extrêmes : ses colonels ne peuvent dormir qu'habillés ; leurs chevaux doivent être toujours sellés, bridés, et un domestique veille dans la tente de chaque officier supérieur. Les tentes trouvées debout après le réveil sonné sont aussitôt brûlées. Toutes ces précautions n'ont pas empêché les nouveaux succès de nos troupes, auxquels il faut ajouter la prise de Limbourg par M. le duc d'Enghien.

Mais de quels torrents de pleurs ces faibles lauriers ne sont-ils pas trempés ! la France est veuve de Turenne... Ce grand homme voulait se reposer après tant de travaux glorieux : il en exprima le désir au roi, lorsqu'il eut fait repasser le Rhin aux Impériaux. Mais Léopold, au commencement de cette campagne, ayant remis à la tête de ses troupes le fameux Montécuculli, Louis XIV envoya chercher le héros dans sa retraite. « Souffrirez-vous, monsieur le » maréchal, lui dit-il, que la gloire de mes armes et de mon nom » soit confiée à des généraux sans expérience, quand Turenne vit » encore ? Allez, monsieur, allez en Allemagne prouver à Monté-

« cuculli qu'il est trop fier de sa renommée. » Le maréchal général n'osa répliquer ; il partit.

Turenne, après avoir manœuvré quelque temps entre Schelestat, Benfeld et Strasbourg, pour maintenir cette dernière ville dans la neutralité, passa le Rhin au village d'Achenheim. Deux grands généraux étaient en présence ; la réputation de l'un ou de l'autre devait recevoir un échec du résultat de la campagne, peut-être même de celui d'une seule bataille. Turenne et Montécuculli sentirent que, dans une telle occurrence, ils devaient donner le moins possible au hasard. Deux mois s'écoulèrent en marches, contre-marches, campements vrais ou simulés ; manœuvres dont les tacticiens admirèrent l'habileté. Enfin, Turenne ayant trouvé l'occasion d'attaquer, avec une grande probabilité d'avantage, auprès du village de Saltzbach, marquait la place d'une batterie, lorsqu'un coup de canon enleva cet illustre guerrier à la France. Le même boulet qui l'avait frappé mortellement emporta le bras de M. de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie. Comme le fils de cet officier versait des larmes sur ce malheur, Saint-Hilaire s'écria avec un héroïsme digne des beaux jours de l'antiquité : « Ce n'est pas moi, mon fils, qu'il faut pleurer, c'est ce grand » homme. »

Le secret de la bataille mourait avec Turenne ; seulement on lui avait entendu dire, le matin de l'événement, que ce serait un combat général ; et, en regardant le soleil qui se levait, il avait ajouté : « Ce sera peut-être le plus grand jour de ma vie... » La veille, le maréchal était rêveur ; il ne répondait qu'avec distraction, et paraissait absorbé par un grand projet... C'est tout ce qu'on a su de ses vues, qu'il ne confiait pas volontiers, car plusieurs fois, dans le cours de cette campagne, le roi avait répété à des officiers envoyés de l'armée : « Dites donc à M. de Turenne » que je voudrais pourtant savoir quelquefois ce qu'il veut faire. » Après avoir reçu le coup fatal, ce héros eut encore le courage de marcher deux ou trois pas ; mais il tomba sans avoir pu articuler un seul mot.

Il est affligeant de voir un seul homme opposé au sentiment de tout un empire : tandis que la France entière donne des regrets à Turenne, M. de Louvois reste insensible à cette grande perte, dont il doit sentir l'importance plus que personne ; on va même jusqu'à dire, et j'hésite à le consigner ici, que ce ministre s'est réjoui de

la mort du grand homme... Détournons les yeux de cet effet hideux de la haine, afin d'avoir occasion d'en douter.

Un congrès s'est ouvert à Nimègue la veille du jour où la France perdait Turenne; la paix nous eût conservé peut-être longtemps encore cette grande illustration, si la Parque cruelle se fût moins hâtée. Les plénipotentiaires de sa majesté sont le maréchal d'Estrades, M. Colbert de Croissy et le comte d'Avaux.

Le roi vient de faire maréchaux de France le duc de Navailles, le comte de Schomberg, le duc de Duras, le duc de Lafeuillade, le duc de Luxembourg, le marquis de Rochefort, et le duc de Vivonne. La nomination du frère de madame de Montespan, qui, certes, n'était ni le plus intrépide, ni le plus actif, ni le plus expérimenté de nos lieutenants généraux, est une preuve que la favorite ne tombe pas encore dans un discrédit absolu. On rapporte à cet égard que l'audacieuse marquise, informée que M. de Vivonne était omis sur la liste des maréchaux à nommer, renversa le roi sur une chaise longue pour la prendre dans sa poche, et qu'elle obligea sa majesté à écrire le nom de son frère sur cette liste, après avoir mis le galant monarque dans la pressante nécessité de solliciter service pour service. Ce fait rappelle le bâton de maréchal obtenu, en 1668, pour le marquis d'Humières, par sa jeune et jolie épouse; le roi venait de l'accorder, lorsqu'ayant rencontré le comte de Grammont, il lui dit : « Savez-vous qui je viens de nommer maréchal ? — Oui, sire, répondit le jovial seigneur, c'est madame d'Humières. » La vieille madame de Cornuel, célèbre depuis quarante ans par ses bons mots, en apprenant hier la création de cette nuée de maréchaux, s'est écriée : « Hélas ! le roi vient de changer son louis d'or en pièces de cinq sous ; tous ces messieurs ne sont que la petite monnaie de Turenne. »

Les fêtes se succèdent avec rapidité à Versailles¹, à Saint-Germain; le roi, la reine, la favorite et jusqu'au jeune Dauphin, jouent gros jeu; les cadeaux du plus grand prix tombent avec une aisance remplie de grâce des mains généreuses de Louis XIV... Il n'est pas sans intérêt de savoir à quel prix se remplissent les coffres qui fournissent à tant de prodigalités. Un petit passementier

¹ La cour n'était point encore établie à Versailles, mais elle y faisait de fréquents voyages. Ce vaste édifice ne fut à peu près terminé qu'en 1683, époque à laquelle le roi s'y fixa. La comtesse de B*** décrit, dans cette année, le nouveau palais.

de la rue Saint-Victor, taxé à un impôt de maîtrise de dix écus, était hors d'état de le payer. Soudain la meute des sergents et des recors barcela le pauvre artisan; il n'avait pu donner dix écus, on lui en demanda bientôt vingt, y compris les frais et les exactions impunies des gens de basse justice. Comment eût-il acquitté sa taxe quand elle était doublée? Mais le fisc n'a jamais tort.... La table, le lit, et jusqu'aux hardes du pauvre homme, sont traînés sur la place; il n'a plus rien que son désespoir : ce sera son recours. Ce malheureux rentre un soir chez lui avec un visage sombre. « Qu'as-tu donc, mon ami? lui demanda tendrement sa femme. — Ce que j'ai? tu vas le savoir, répondit-il d'une voix terrible.... » Et, sautant sur trois de ses quatre enfants groupés dans un coin de la chambre, il les égorge... Le furieux allait se jeter sur le quatrième, lorsque la malheureuse mère parvient à l'enlever, et se sauve avec lui... Le coupable passementier, arrêté par des voisins, fut pendu hier en place de Grève... Voilà, grands de la terre, voilà ce que peuvent coûter vos plaisirs!

J'ai vu ce matin la cérémonie la plus grande, la plus touchante. Le corps de Turenne, apporté dans la vieille église de Saint-Denis, y reposait depuis deux jours, entouré des soldats, ou plutôt des enfants de ce grand homme, qui, la tête baissée, le crêpe au bras, la pertuisanne sur l'épaule, veillaient silencieusement près du corps de leur général, tandis que le vent balançait au-dessus de son catafalque les drapeaux ennemis qu'il appendit aux murs noircis de l'édifice... C'était un spectacle imposant que les honneurs rendus à Turenne sur les tombeaux des rois dont il défendit les États! Il a bien mérité que l'on presse leurs cercueils pour faire une place au sien... Peut-être un jour nos derniers neveux, à qui la grandeur personnelle de Louis XIV n'aura pu parvenir, salueront-ils à peine en passant la tombe de ce monarque puissant, pour s'agenouiller devant celle de Turenne, dont ils concevront mieux la gloire. L'éclat d'un règne s'évanouit dans la nuit des siècles, mais l'éclat de la vertu reste : c'est un phare lumineux que le temps ne peut éteindre.

L'oraison funèbre du héros a été prononcée par Fléchier, orateur bien digne d'un tel homme et d'un tel sujet.... Jamais les gothiques arceaux de Saint-Denis ne purent être frappés d'accents aussi nobles, aussi pathétiques; jamais autant de force, de grâce, de persuasion ne célébrèrent les services rendus à l'État, et n'exci-

tèrent la reconnaissance du souverain : l'attendrissement était général. Après l'office, les restes héroïques ont été descendus dans un caveau placé au-dessous du grand autel ; des prières et des pleurs ont encore été donnés au maréchal dans cet asile de la mort ; on s'est enfin séparé de lui, et la dalle pesante, en retombant avec un bruit sourd sur l'ouverture du souterrain, a fermé pour jamais à Turenne le domaine des vivants.

Après la mort du grand général, l'armée, loin de songer à continuer l'offensive, se mit en retraite sous le commandement du comte de Lorges ; retraite habile qui permit à nos troupes de soutenir sans désavantage le combat d'Altenheim. Elles repassèrent ensuite le Rhin, et se rallièrent sous le commandement de M. le prince, seul successeur que le roi pût donner à Turenne. Le grand Condé ne démentit point, en cette occasion, sa grande renommée ; opposé à son tour à Montécuculli, il eut la gloire de le contraindre à rétrograder. Ce fameux général, après avoir forcément levé le siège d'Haguenau et de Saverne, repassa le Rhin près de Strasbourg.

M. le prince venait d'ajouter une belle tige à ses lauriers ; ce fut ce trophée à la main qu'il voulut clore sa glorieuse carrière : dévoré de goutte, accablé d'autres infirmités, et privé d'une partie de son activité par les souffrances, il vint d'obtenir du roi la permission de se retirer. En apprenant la nouvelle de cette retraite, Montécuculli a voulu déposer aussi l'épée. « Sire, a-t-il dit à Léo- » pold, après avoir combattu Mahomet Coprogli, Turenne et » Condé, je ne dois pas compromettre ma réputation avec des » gens qui commencent à commander des armées. »

Dans le même temps, peut-être le même jour, le vieux duc de Lorraine mourait à l'âge de soixante et douze ans, après une vie inquiète, aventureuse, peu régulière, mais qu'ont illustrée de beaux faits d'armes. Ainsi, par un singulier rapport, on voit disparaître en même temps des armées les quatre plus grands généraux de l'Europe, Turenne, Condé, Montécuculli et Charles de Lorraine.

Il y avait plus de quinze jours que Chapelle n'était venu chez moi, quand il est entré ce matin au moment où je terminais ma toilette pour aller au cours. « Arrivez, mon cher poète, lui ai-je dit, je n'ai pas ri depuis longtemps ; vous me manquez. — Ma foi,

madame la comtesse, a répondu le spirituel auteur, je ne sais jusqu'à quel point je vais vous faire rire; toutes les grouettes sont tournées au pathétique, et ce que j'ai de plus plaisant à vous raconter est une catastrophe tragique... Vous savez bien, Abailard, Fulbert, son petit couteau et l'opération.... — Après, mon cher Chapelle, après.... — C'est tout juste le pendant de ce tableau que je viens vous offrir, avec cette différence que l'opérateur barbare est une femme. Vous avez vu peut-être à la cour la duchesse de Lude, qui vit presque toujours dans ses terres, et ne se plaît qu'avec ses chevaux, qu'elle monte quelquefois à cru comme un palefrenier; chasseuse à outrance, qui ne se mire qu'en déjeunant au bord d'une claire fontaine, et fait pour l'ordinaire sa toilette dans son écurie. Cette amazone donc avait chez elle une demoiselle fort jolie, à la vertu de laquelle la dame tenait sans doute plus que la jeune personne elle-même, car cette dernière, sans trop de façons, abandonna l'un de ces matins ce trésor à un jeune abbé, et la duchesse punit cruellement celui-ci d'avoir pris ce qu'on avait défendu si mal. Madame de Lude, certaine du crime, saisit le petit collet de sa main plus que féminine, appelle le frater du village, et, crac, voilà le péché coupé dans sa racine... Sa vengeance une fois satisfaite, la duchesse prend soin des jours du pauvre abbé, le fait guérir radicalement, puis elle le chasse un beau matin, emportant dans une boîte ce qu'on lui avait ôté. — Oh! monsieur, me suis-je écriée, vous brûlez le dénoûment; la boîte est de votre invention. — Je vous jure que non, madame, a répondu Chapelle; attendez-moi seulement une heure, et je vous apporte ce coffret, je le dépose là, sur votre toilette, près de la boîte aux mouches.... » Je n'ai pas voulu de cette preuve démonstrative, et j'ai prié le conteur de passer au numéro deux.

« Ceci est tout à fait gai, a-t-il poursuivi. Vous avez connu l'abbé de Cosnac, ce prélat martial qui forma, en 1667, l'éducation militaire de *Monsieur* sous les murs de Lille. Devenu archevêque et vieux, il n'en est pas moins plaisant, pas moins disposé à s'amuser de tout. On lui parlait dernièrement, à l'issue de son dîner, de la canonisation toute récente de saint François de Sale : « Quoi! s'écria-t-il, M. de Genève, mon ancien ami, » canonisé! je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire; » c'était un galant homme, un aimable homme, et même un » honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, que nous avons » souvent joué ensemble. — Mais, monseigneur, répondit-on à

» sa grandeur, est-il possible qu'un saint friponne au jeu? —
» Ah! répliqua l'archevêque, il disait, pour ses raisons, que ce
» qu'il gagnait était le patrimoine des pauvres. »

La fortune de nos armes en Flandre ne se soutient pas; le maréchal de Créquai vient d'être battu à Consarbrick par le duc Georges-Guillaume de Brunswick, en voulant jeter des secours dans Trèves, qu'assiège le duc de Lunebourg. Après cette défaite, le maréchal est parvenu à pénétrer dans la ville, lui quatrième; mais il y a été fait prisonnier, le nommé Boisjourdon ayant conclu une capitulation à l'insu du général. Ce traître, déjà coupable d'un assassinat commis autrefois dans la forêt de Senlis, a eu la tête tranchée.

Des troubles fort graves désolent la Bretagne depuis plus de trois mois; la gabelle, d'autres impôts exorbitants, et surtout les formes brutales qu'on emploie pour hâter leur paiement, telles sont les causes qui ont révolté les Bretons, peuple honnête, mais indocile au frein quand il le blesse. Au lieu d'apporter quelque adoucissement aux maux dont la Bretagne souffrait réellement, M. de Chaulnes, gouverneur de ce pays, obéissant aux ordres de l'inflexible Louvois, a opposé des mousquets, du canon, des roues et des gibets à une sédition dont il eût fallu d'abord détruire les causes; on n'a cherché qu'à rétablir la soumission, quand il y avait nécessité non moins pressante de rendre la justice. En octobre, vingt-cinq ou trente personnes ont été pendues à Rennes; dix ont été rouées dans la même ville en novembre. On chassait dans le même temps une partie de la population de ses foyers. Une soldatesque froidement barbare dispersait ces malheureux, tandis qu'une taxe énorme était frappée sur le surplus des habitants. Des voyageurs arrivant de la Bretagne ont vu des centaines de vieillards, de femmes nouvellement accouchées, d'enfants en bas âge, bannis de leurs maisons, et se traînant sur les chemins sans oser demander du pain à leurs compatriotes, auxquels il est défendu, sous peine de la vie, de les recevoir et même de les nourrir.

Les faits que je viens de retracer seront tus par les historiens, toujours enlacés dans les réseaux d'or des gouvernants, toujours disposés, grâce à leurs bienfaits, à supprimer les détails honteux de leur carrière. Ce n'est que par contrebande qu'il est possible de transmettre la vérité à nos descendants; je me permets ce genre de fraude, et je ne me le reprocherai jamais.

CHAPITRE XXI.

1676-1677.

Attitude militaire de la France. — Délices de la cour. — Jeu de piquet vivant. — Le lard dans la souricière. — Elle est salée dans la folie. — Duquesne et Ruyter. — Ce dernier est battu et tué. — Louis XIV lui donne des regrets. — Visite aux Carmélites. — Loteries d'objets sacrés. — Humiliation de madame de Montespan. — Les trois Madeleine. — Servilité intéressée. — *Atys*, de Quinault et Lully. — Succès à l'armée. — Mot du brave Calvo. — La Brinvilliers; ses mœurs, ses crimes, son supplice. — Une journée à la cour. — Mademoiselle de Thiangens. — Conseil du comte de Grammont. — *Tamerlan*, de Pradon. — Conversions à six livres par tête. — Mademoiselle Tron; ses idées solides. — Querelles écrites de Ménage et du père Bouhours. — Présent allégorique à la favorite. — Coup d'œil sur la campagne d'Alsace. — Le jeune duc de Lorraine; sa devise. — Le roi de Suède. — Les deux *Phèdre*. — Pradon et la coterie de l'hôtel de Rambouillet. — Explication de la haine que cette coterie porte à Racine. — Chute de Racine et succès de Pradon payés quinze mille livres. — Trois sonnets. — Prose du grand Condé. — Madame de Mazarin et madame de Courcelles. — Espiègleries imitées des pages. — Une demi-lieue, proximité conjugale. — La comédie de société. — Le théâtre abattu. — Fugue de la duchesse de Mazarin. — La beauté à franc-tirier. — Les belles aventurières. — Le trou de la serrure. — Point de Mazarin. — Victoires en Flandre. — Racine et Despréaux, historiens du roi. — Fureurs amoureuses de la favorite. — Son opinion sur Louvois. — Intrigue Soubise. — Mari résigné. — Les boucles d'oreilles. — Surdité volontaire. — Le poète Dufresny. — Arrivée de mademoiselle de Blois deuxième. — Nouveaux succès en Alsace. — Le maréchal de Créquy bat le duc de Lorraine. — Apparition de Villars.

Dans le cours de l'année dernière, les chances de nos armes ont été un mélange de succès et de revers; les pertes de la France ont prévalu, car elle a été privée de Turenne, mort en la servant, et a vu tomber l'épée de la main redoutable de Condé, que l'âge n'avait point encore glacée. Louis XIV montre néanmoins une attitude imposante à ses ennemis: quatre armées se forment à sa voix. Dans la Flandre, les troupes que sa majesté doit commander en personne s'ébranlent déjà sous les ordres des maréchaux d'Humières, de Schomberg, de Lafeuillade et de Lorges¹. M. de Créquy commande sur ce point un corps séparé. En Allemagne, M. de Luxembourg est à la tête de la seconde armée; la troisième se rassemble, entre la Sambre et la Meuse, sous le commandement du

¹ Le comte de Lorges obtint le bâton de maréchal de France au commencement de cette année 1676.

maréchal de Rochefort; M. de Navailles, qui a remplacé M. de Schomberg en Catalogne et en Roussillon, forme la quatrième sous les murs de Bellegrade, que son prédécesseur prit en juillet dernier.

Tandis que nos généraux ébauchent les plans de campagne, commencent les marches, essayent les campements, le roi, au sein de sa cour brillante et voluptueuse, jouit des charmes de l'amour et des éloges de l'admiration; compensation délicieuse des travaux guerriers. Les gens de lettres, que sa majesté récompense magnifiquement, les artistes, dont elle paye avec générosité les efforts ingénieux, s'évertuent à l'envi pour varier ses jouissances, et retarder la satiété, qui les suivra tôt ou tard. Dans une comédie de Thomas Corneille, intitulée *le Triomphe des Dames*, et qu'on joua lundi à Saint-Germain, il y eut un ballet où l'on avait eu la singulière idée de représenter le jeu de piquet mis en action. D'abord, les quatre valets, armés de leur hallebarde, parurent pour disposer la place; puis les quatre rois se montrèrent, donnant la main aux dames, dont la queue était portée par les jeux personifiés de la peau, du billard, des dés et du trictrac. Les figures, exactement habillées comme elles le sont sur les cartes, formèrent, en dansant, des tierces, des quatorzes avec une grâce toute particulière. Les rouges et les noires se rangèrent ensuite sur deux lignes; enfin une contredanse, où toutes les couleurs se mêlèrent, termina le ballet à la grande satisfaction des spectateurs. Le roi trouva cette idée ingénieuse; mais il dit qu'une autre fois il faudrait combiner la danse de manière à figurer tous les coups du piquet, à l'aide des as et de toutes les bases cartes. Il est probable que cette fantaisie de sa majesté occupera gravement nos maîtres de ballets, et qu'ils ne consacreront pas moins de veilles à cette grande affaire, que les maréchaux de Luxembourg, de Créqui, de Navailles et de Rochefort n'en consacrent à préparer la campagne qui va s'ouvrir.

En sortant du spectacle de la cour, mesdames de Lionne et de Fiesque, toutes les deux sur le retour, se trouvèrent, pour leur malheur, sous la main de madame de Cornuel: « Oh! les beaux diamants que vous avez aux oreilles, dit la maligne vieille à la veuve du ministre; ces brillants-là sont du lard dans la souricière. » Puis, se retournant vers quelqu'un qui s'étonnait que madame de Fiesque eût conservé sa beauté, madame de Cornuel ajouta: « Je crois bien, elle est salée dans la folie. »

Le maréchal de Vivonne, avec quelques troupes, fut conduit l'année dernière en Sicile par le marin Duquesne ; il y a même obtenu quelque succès sur les Espagnols, que les Hollandais ont voulu protéger cette année en Italie. Ruyter, parti des côtes de la Hollande pour s'opposer au débarquement d'un nouveau corps, que Duquesne portait à Messine, a été attaqué et battu par ce dernier. La flotte hollandaise avait éprouvé de grandes pertes, mais le prince d'Orange n'en a pas moins ordonné à Ruyter de tenir la mer. Duquesne, profitant de l'affaiblissement de son adversaire, lui a bientôt livré un nouveau combat, où le brave Hollandais a été tué. La république perd en lui son plus ferme soutien ; Louis XIV, qui sait apprécier le mérite partout où il se trouve, a donné des regrets à ce grand homme, le plus redoutable de ses ennemis.

Après le départ du roi, qui s'est mis, le 28 février, à la tête de son armée de Flandre, la cour est redevenue fort triste, et voilà Paris encore une fois un désert. La reine ne cherche ses plaisirs que dans le cercle d'actions très-resserré que lui permet son confesseur ; elle eut, l'un de ces matins, la fantaisie de faire une visite aux carmélites du faubourg Saint-Jacques ; madame de Richelieu la suivit. Quand toutes les prières du rituel furent épuisées, la reine s'assit au milieu des religieuses, et, selon son habitude, se mit à bâiller. Mais la dame d'honneur, qui avait prévu le cas, fit apporter une foule d'objets pouvant convenir à des religieuses, et dont elle proposa de faire une loterie pour tuer le temps. Ce jeu, où tout le monde gagna, fit beaucoup de plaisir aux jeunes dames, et dissipa un moment les bâillements de Marie-Thérèse. Madame de Richelieu entretenait longtemps sœur Louise de la Miséricorde.

« Est-il vrai, madame, lui dit-elle, que vous soyez aussi aise qu'on le rapporte ?

— Je ne suis point aise, répondit-elle ; mais je suis contente.

— Dieu vous a fait une grâce bien grande.

— Il ne la refuse jamais aux pécheurs qui se réfugient sincèrement dans son sein.

— Et le frère de *Monsieur*, n'avez-vous rien à lui demander ? ne me chargez-vous pas de lui dire quelques mots de votre part, à son retour de l'armée ?

— Je prie Dieu pour la prospérité de ses armes... Du reste, madame, vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez... Je laisse à votre esprit le soin d'imaginer tout ce qui pourra attirer un sourire sur les lèvres du roi, et le porter à vous savoir gré de

votre attention... » Et sœur de la Miséricorde quitta madame de Richelieu.

Madame de Montespan est un enfant auquel tout fait envie ; elle ne sut pas plus tôt que la reine avait fait une visite aux carmélites, qu'elle voulut y aller aussi ; madame de Maintenon l'y accompagna. La loterie ne fut point oubliée ; elle devint même, pour la favorite, le sujet d'une vive humiliation. Les bonnes religieuses avaient bien consenti à ce que madame de Montespan payât les *agnus*, les crucifix, les guimpes, les chapelets ; mais ces objets leur parurent tenir quelque chose d'impur de la main qui les offrait ; sans toutefois exprimer leur pensée, elles prièrent madame de Maintenon de distribuer les lots... Les excellentes nonnes n'avaient pas bonne mémoire. Louise de la Miséricorde gagna une Madeleine ; madame de Montespan, en la lui voyant donner, tomba dans une profonde rêverie... Cette image de la pécheresse repentante, que le sort capricieux envoyait à la pénitente pleine de vie, ces yeux épuisés de larmes, ce teint pâli par les mortifications, la confusion du passé, l'espérance de l'avenir, tous ces caractères enfin imprimés à la copie comme à l'original, qui tous les deux excitaient les réflexions d'Athénais, avaient communiqué à ses traits une teinte de mélancolie ; le repentir effleura sa conscience ; une lueur de grâce lui apparut ; on la vit faire un effort violent pour surmonter, par une feinte gâtée, le trouble dont elle était remplie.

« Il est donc bien vrai, ma sœur, que vous avez trouvé le repos dans ces murs, dit la marquise à celle dont elle avait surpassé les erreurs.

— Oui, madame ; et vous ?

— Moi, ma sœur, je ne suis point tranquille, et je ne suis pas plus heureuse....

— Voilà, interrompit madame de Maintenon, la différence entre Madeleine repentante et Madeleine pécheresse.

— Je me trouve pourtant plus avancée, répliqua sèchement la marquise, que Madeleine aspirant à pécher encore après s'être repentie. »

La favorite en expectative se tint, et un léger sourire profane passa sur les lèvres de la favorite déchuë.

Si madame de Maintenon aspire à pécher, ou plutôt si elle convoite la faveur qui doit être pour elle le salaire du péché, on juge, par l'asservissement de tout ce qui l'entoure, qu'elle est près de toucher le but de ses désirs ambitieux. La marquise voit à ses pieds

toutes les dames de la reine ; madame de Richelieu elle-même l'accable de prévenances et d'attentions. Lorsque la servilité d'une femme de ce rang va jusqu'à cette extrémité, que dirai-je des autres ? l'une peigne madame de Maintenon, l'autre tient le pot à pâte en se mettant à genou devant elle ; celle-ci meurt d'envie de baiser ses belles mains ; celle-là délace son corset, et propose de frotter ses épaules, sa gorge, la chute de ses reins, afin de lui procurer une douce sensation.... Toutes, en un mot, s'évertuent pour inventer des complaisances, dont elles espèrent recueillir le prix en grâces de la cour.

J'ai vu l'opéra d'*Atys*, cet ouvrage, qui fait tourner toutes les têtes de la cour et de la ville ; ce chef-d'œuvre de Quinault, dont on ne pourrait hautement dire un seul mot critique sans risquer d'être lapidé.... Eh bien ! je suis tout à fait de l'avis de Despréaux ; et j'écris en termes très-exprès, dans le silence de mon cabinet, qu'il est fort inutile de chanter aux oreilles attentives de nos jeunes demoiselles :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Ce sont de ces choses qu'on apprend assez vite par le temps qui court, sans se l'entendre répéter avec accompagnement de basses et de violons. Si j'étais roi, j'interdirais de telles saillies,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lully réchauffa des sons de sa musique ;

quand même cela devrait déplaire un peu à mesdames de Grignan, de Coulanges, d'Hudicourt, et à messieurs de Coulanges et Corbinnelli, qui, serrés hier comme des harengs dans une loge auprès de la mienne, applaudissaient à faire crouler la salle les vers graveleux d'*Atys*.

Préparez vos clairons, poètes flatteurs, panégyristes à gages, historiens pensionnés ; ouvrez aussi vos coffres pour recevoir la pluie d'or qui va tomber des mains victorieuses du roi ; la fortune des armes commence à lui sourire de nouveau. Sa majesté a fait sauter le château de Liège, et a reçu les clefs de Condé, tandis que *Monsieur* recevait celles de Bouchain, et que le maréchal d'Humières entraînait de vive force à Aire. D'un autre côté, Mastricht,

confiée à la foi du brave Calvo, pendant que le maréchal d'Estades négocie à Nimègue, Mastricht a résisté à tous les efforts du prince d'Orange, qui en a levé le siège après quarante jours de *blocus*. « Messieurs, avait dit Calvo aux ingénieurs, je n'entends » rien à la défense des places; tout ce que je sais, c'est que je » ne veux pas me rendre. » Et il ne s'est pas rendu.

La marquise de Brinvilliers fut longtemps jolie; tant que sa beauté dura, elle eut des amants; elle en eut encore lorsqu'elle allait cesser d'être belle. Mais ses galanteries devinrent secrètes : un officier gascon, nommé Sainte-Croix, passait toutes les nuits avec la marquise, qui, tant que le jour durait, faisait retentir les églises des rudes *meâ culpa* dont elle frappait sa poitrine, abandonnée quelques heures plus tard aux moins brusques attouchements des amours. Du reste, madame de Brinvilliers faisait des charités, visitait les hôpitaux; et chacun de dire : c'est une sainte... elle sera canonisée après sa mort.

Cependant Sainte-Croix, chevalier d'industrie qu'on avait dû envoyer deux ou trois fois à la Bastille, s'y était fait enseigner, par l'italien *Exili*, la composition de certains poisons subtils. Rendu à la liberté, il les vendit très-secrètement pour dépêcher les maris importuns, ou seconder l'impatience des héritiers de bonne maison. Un jour que ce scélérat travaillait à un poison violent, le masque de verre qui le garantissait de la malignité du venin tomba tout à coup; Sainte-Croix mourut subitement. Après sa mort, la marquise réclama avec instance une cassette que, disait-elle, on avait dû trouver chez lui en posant les scellés, et qu'elle dépeignit. Cette dame réitéra cette demande tant de fois, et d'une manière si chaleureuse, qu'elle excita enfin des soupçons. Un commissaire de police ouvrit le coffre réclamé; il renfermait une grande quantité de poisons étiquetés, avec l'indication de l'effet que chacun d'eux devait produire. Informée à temps de cette perquisition, madame de Brinvilliers se sauva en Angleterre, puis à Liège, où elle fut arrêtée par l'exempt *Desgrais*. Son procès n'a pas été long : convaincue d'avoir empoisonné successivement sa sœur, ses frères, son père, et plusieurs pauvres des hôpitaux, sur lesquels cette malheureuse faisait des essais, elle fut condamnée, il y a trois jours, à être décapitée et brûlée; cet arrêt reçut le lendemain, aux flambeaux, sa terrible exécution.

J'ai vu cette femme, encore belle, marcher à la mort; elle

était pâle, mais non pas abattue; ses longs cheveux, agités par la brise du soir, retombaient sur sa robe blanche; deux ou trois fois la lumière d'une torche, en éclairant ses traits, m'a fait frissonner à l'idée du torrent de sang qui, sous quelques minutes, allait inonder ces restes de beauté. Mon œil a suivi la marquise jusque sur l'échafaud.... Je l'ai vue s'élever comme un spectre au-dessus de la foule; elle regardait fièrement ce public avide de son supplice.... Enfin elle tombe sous l'effort d'un bras nerveux; la hache, dont le poli brillant réfléchit l'éclat des flambeaux, est levée sur la tête coupable.... J'ai détourné les yeux.... mais un bruit sinistre a frappé mon oreille.... C'est l'impulsion qui vient de lancer une âme dans l'espace infini.... inconnu.

Pendant le procès de la Brinvilliers, deux confesseurs l'assistaient dans sa prison : l'un d'eux voulait qu'elle fit un aveu complet à la justice; l'autre lui conseillait certaines restrictions. « De » cette manière, dit-elle en souriant, je puis faire en conscience » tout ce qui me plaira. »

Au moment où l'on vint prendre cette femme pour la conduire au supplice, elle essayait d'échapper à l'infamie en s'enfonçant avec force un bâton dans un lieu que je ne saurais désigner.

A l'arrivée du roi, qui revint le mois dernier de l'armée, la cour s'est établie à Versailles pour le reste de la belle saison; soudain les plaisirs, la comédie, les musiques du soir, les soupers galants, les feux d'artifice sur l'eau, ont recommencé. Samedi, je passai la journée entière au château. A l'issue du dîner de leurs majestés, le roi, la reine, *Madame*, *Monseigneur*, *Mademoiselle*, madame de Montespan, et toute cette foule parée qu'on appelle la cour, se précipita, je dirais presque s'abattit, comme une nuée de perdreaux, dans les appartements, dont trois cents robes essuyèrent le parquet de leurs plis soyeux. Mais il y a tant de salons, de galeries, de cabinets, que la foule, quoique considérable, ne forma presse nulle part. Bientôt le roi se mit, avec madame de Montespan, à une table de reversis; *Monseigneur* et madame de Soublise se placèrent à une autre; *Madame* et le marquis de Dangeau s'assirent à une troisième. Partout, mille louis au moins furent étalés sur le tapis; il n'y avait point d'autres jetons. Malheur à qui fait la partie de Dangeau; jamais il ne perd, rarement il gagne peu. Ce joueur, exempt de distractions, ne se détourne pas l'espace d'une seconde de son affaire : ses oreilles, ses yeux profitent de tout;

et l'on peut, au jeu de la cour, profiter beaucoup, car il y a bien des attentions distraites, sans compter les pieds pressés, les genoux caressants et les billets glissés pendant qu'on bat les cartes.

Les parties durèrent jusqu'à six heures. Le roi se leva alors, et se retira dans son cabinet pour lire ses dépêches. Durant son absence, on fit les comptes, très-faciles à régler, puisqu'il n'y avait point de jetons. Il s'agissait seulement de partager plusieurs poules qui restaient sur le tapis : j'en vis une de quinze cents louis à la table du marquis de Dangeau ; il voulait qu'on jouât encore pour la retirer : c'était assurément trente-six mille livres de plus dans sa poche ; mais, sa majesté étant rentrée, il fallut lever le siège. Le roi monta en calèche¹ avec madame de Montespan, *Monsieur* et madame de Thianges. La reine avait auprès d'elle, dans une autre calèche, *Madame*, *Mademoiselle* et madame de Maintenon. D'autres voitures étaient là ; on s'y fourra comme on put, et le hasard seul présida à la formation des sociétés roulantes.... Je ne fus pas trop mal partagée : deux beaux officiers des gardes avec une seule femme.... de soixante ans.

Toutes nos jeunes beautés avaient des robes de point ; elles étaient coiffées à mille boucles, qui descendaient sur les joues, et des rubans se mêlaient aux cheveux sur le sommet de la tête. *Mademoiselle de Thianges* m'a paru charmante ainsi. « Elle a, disait sa mère au comte de Grammont, tout ce qui compose une grande fille.... — Dépêchez-vous de la marier, répondit ce fou, car bientôt elle n'aurait plus ce qui distingue une petite. »

Rendue dans le parc, la cour se divisa, partie sous les tapis de gazon, partie sous l'ombrage des bosquets, partie dans de jolies gondoles qui sillonnèrent en tous sens le canal, dont les eaux tranquilles réfléchirent les attraites et les riches toilettes des dames... Et partout de la musique ; c'était un séjour enchanté. A dix heures commença la comédie ; à minuit on faisait *media noche* dans les appartements ; à trois heures du matin, une longue file de carrosses roulait sur la route de Versailles à Paris.

On parle de beaucoup de choses à la fois dans nos salons de

¹ Ces calèches, dont on se servait ordinairement à la chasse, étaient disposées à peu près comme nos char-à-bancs. Toutes les personnes qui s'y trouvaient assises avaient le visage tourné du côté des chevaux : on y plaçait jusqu'à trois sièges.

Paris : ici le *Tamerlan* de Pradon égaye l'entretien¹ ; là les rires sont excités par le convertisseur Péllisson, qui fait des catholiques romains à six livres par tête². Plus loin, les causeries ont pour sujet mademoiselle Tron, parente de Bontems, qui ne fit que glisser presque incognito sur les affections du roi. Cette jeune personne veut, dit-elle, continuer Ninon ; mais elle se propose d'être galante avec plus de fruits, prétendant qu'il vaut mieux, comme Laïs, offrir aux dieux des statues d'or, que de demander un lit à l'hôpital pour la beauté désintéressée. Enfin les querelles écrites du père Bouhours et de Ménage occupent les amis de la controverse ; cela peut être fort beau pour ceux qui le comprennent. Le critique ingénieux qui a surnommé Bouhours *l'empeseur des muses* aurait pu, tandis qu'il était en train, surnommer Ménage *le distillateur d'Apollon*.

Mais voici quelque chose de plus curieux : le marquis de Dangeau est très-galant lorsqu'il ne joue pas ; il envoya l'autre jour à madame de Montespan, pour sa ménagerie de Clagny, les tourterelles les plus passionnées, les truies les plus grasses, les vaches les plus pleines, les moutons les plus frisés qu'il ait pu recueillir ; il y en a, dit-on, pour deux mille écus. Tout cela fera, dans deux ou trois ans, une innombrable population chez la marquise, si la fécondité de toutes les femelles est égale à celle de la dame du lieu.

M. le maréchal de Luxembourg justifie de plus en plus l'opinion favorable que M. le prince, son maître, a fait concevoir de ses talents. Après s'être emparé de Montbelliard, ce général, dont l'armée s'est concentrée sous Brissac, a empêché le duc de Lorraine de passer le Rhin et de se porter, comme il en avait le dessein, sur la Lorraine et la Franche-Comté. Le jeune Charles V, nommé généralissime des troupes impériales, après la mort de son père, se berce toujours de l'espoir de reconquérir ses États ; il fit écrire, au commencement de la campagne, sur ses étendards : *autnunc*,

¹ On rapporte que le prince de Conti, sortant de la première représentation de *Tamerlan*, dit à Pradon qu'il avait transporté en Europe une ville qui se trouve en Asie. « Je prie votre altesse de m'excuser, répondit le poëte, mais je ne sais pas la chronologie. »

² Péllisson, converti depuis quelques années, fut chargé, en 1676, d'une caisse destinée à récompenser les conversions ; le prix moyen, par chaque tête, était de six livres.

aut nunquam, ou maintenant ou jamais. Reste à savoir à quelle époque son altesse a fixé le terme de *maintenant*.

Le roi de Suède n'est pas plus heureux dans notre cause que le duc de Lorraine dans celle de l'empereur : ce jeune monarque, qui se déclara l'année dernière, a vu se liguier contre lui Allemands, Espagnols, Hollandais ; à peine était-il entré en campagne, que l'électeur de Brandebourg l'avait déjà dessaisi de la Poméranie. Cette année, le roi de Danemark pénétra dans le cœur de la Suède ; il y a remporté de grands avantages.... Les alliances avec les monarques puissants sont fort honorables ; mais il faut avoir, pour se défendre de leurs ennemis, un peu plus que leurs grands noms.

Les événements de la guerre, les négociations du congrès de Nimègue, les amours du roi, et tant d'autres faits importants, curieux ou scandaleux, sont éclipsés par l'apparition des deux *Phèdre*. L'une de ces tragédies n'étincelle cependant que de ridicule ; mais Pradon, son auteur, est soutenu par les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, qui se déclarent pour lui moins à cause de son mérite qu'en haine de Racine. Comment ce poète admirable a-t-il mérité l'inimitié de madame Deshoulières, de la duchesse de Bouillon, de la marquise de Sévigné, du duc de Nevers ? Rien de plus facile à expliquer : tous ces illustres ont des prétentions au génie ; ils ne sauraient pardonner à Racine de le posséder sans avoir jamais eu l'air d'y prétendre. C'est ainsi que l'espèce humaine est organisée ; il est rare qu'on veuille apercevoir dans autrui les qualités dont on se croit pourvu. Quant à Pradon, que la coterie jalouse élève sur son pavois, c'est un pauvre poète connu par quelques essais tragiques malheureux, et qui s'est laissé persuader qu'il pouvait descendre dans la lice avec l'auteur d'*Andromaque*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, de *Britannicus*.... Rien n'est aveugle comme la vanité, et l'on sait ce que c'est que la vanité d'un poète. Pradon s'est donc mis un beau matin à brocher une *Phèdre* de commande, pour la faire jouer, l'hôtel de Rambouillet aidant, en concurrence avec la pièce que Racine composait sur le même sujet. Les deux ouvrages ont été représentés le même jour : celui du grand poète, joué dans le désert ou devant des spectateurs apostés pour siffler, n'a obtenu qu'un succès équivoque, tandis que le *galimatias* de Pradon allait aux nues. Ce double résultat coûte quinze mille livres à la duchesse de Bouil-

lon : quand on a tort, il faut toujours payer chèrement une apparence de raison. Madame Deshoulières, qui avait assisté à la première représentation du chef-d'œuvre tombé de Racine, composa, le même soir, en soupant avec Pradon, un sonnet critique, où l'on trouve ce point de censure judiciaire :

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

L'amour du prince est, en effet, le défaut capital, peut-être le défaut unique de cette grande composition. Je sais que cet épisode noue fortement l'action, et prépare un dénoûment naturel, où l'innocence du fils de Thésée paraît dans tout son jour. Mais le caractère de ce héros, même tel que Racine l'a fait, n'admettait pas une flamme amoureuse ; l'hôte des forêts, l'élève du soucieux Neptune, eût été plus beau à la scène avec toute son indifférence, toute sa fierté sauvage, que soupirant aux pieds d'une beauté qui, disons-le sans détour, n'a rien de séduisant.

Le sonnet de madame Deshoulières a fait du bruit ; Racine et Despréaux ont cru devoir y répondre par un autre sonnet, qui ne le cède pas en méchanceté à celui de la dame ; aux tétons d'Aricie ils ont opposé :

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va par tout l'univers promener deux tetons,
Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

L'Italien Mancini, qui s'est reconnu dans cette pièce de vers, a répliqué par un troisième sonnet ; mais c'est de la poésie de cour ; les rieurs sont restés du côté des poètes de profession. M. de Nevers finissait sa réplique en rimant la promesse d'une volée de coups de bâton aux deux plus grands génies du siècle : Racine et Despréaux n'étaient pas hommes à se mettre au-dessus de la crainte que ce vers menaçant leur inspirait ; les beaux esprits ne sont pour l'ordinaire vaillants que dans leurs écrits. Mais il intervint, dans cette discussion, un cinquième écrivain qui signifia en prose très-vile peut-être, mais très-énergique, à M. de Nevers « qu'il vengerait, comme faites à lui-même, les insultes qu'on » s'aviserait de faire à deux hommes supérieurs qu'il aimait, et » qu'il prenait sous sa protection... » Ce prosateur était le grand Condé... la querelle en resta là.

Depuis ce moment, les choses ont repris le cours naturel dont

elles avaient été détournées par la cabale : la *Phèdre* de Racine, où mademoiselle Champmeslé est admirable, attire la foule à l'hôtel de Bourgogne, et la *Phèdre* de Pradon tombe dans le mépris, auquel elle ne fut un moment soustraite que par les cinq mille écus de madame de Bouillon.

Puisque j'ai trouvé l'occasion de revenir aux Mancini, j'en vais profiter pour dire un mot de la belle duchesse de Mazarin, qui ne veut pas aimer son mari, même par arrêt du parlement. Cette charmante femme, échappée enfin à la tyrannie conjugale, s'est retirée en Angleterre, d'où elle nous envoya, l'année dernière, de très-jolis Mémoires, que l'on attribue à Saint-Réal, compagnon d'exil de la fugitive duchesse. Dans ce livre, Laure Mancini fait assez ingénument l'aveu d'une multitude de petites étourderies, que madame de Courcelles partagea quelquefois, et qui font présumer qu'il n'y avait pas que ce goût de commun entre ces deux dames. Nous les voyons, renfermées ensemble au couvent de Sainte-Marie de la Bastille, occuper leurs loisirs à faire de malins tours aux religieuses, après en avoir joué de plus noirs à leurs maris. Un jour nos espiègles mettent de l'encre dans un bénitier à l'heure des matines, et les bonnes sœurs assistent à cet office matinal marquées au front, mais non pas à la manière de MM. de Courcelles et de Mazarin. Le lendemain, les recluses sans vocation parcourent les dortoirs à minuit, en criant *tataut* à une meute de petits chiens qu'elles nourrissent au grand scandale de la communauté. Une autre fois, les nonnes ayant refusé à ces dames ce qu'il leur fallait pour se laver les pieds, elles font remplir d'eau de grands coffres de bois qui, ne contenant pas ce liquide, le laissent échapper à torrents, et inondent, à travers le plancher mal joint, les lits des religieuses qui couchent au-dessous. Pendant que madame de Mazarin se livrait à ces récréations de page, un arrêt du parlement, dont elle se montra très-reconnaissante, l'envoya résider au palais Mazarin, tandis que le duc demeurait à l'Arsenal. Cette proximité d'une demi-lieue entre Laure et son époux était un *rapprochement* très-conforme aux vœux de la dame. « Ce jugement, dit-elle dans ses Mémoires, avait été rendu » par une chambre composée de jeunes gens *fort raisonnables*; » mais le mari en appela, et sa turbulente moitié fut condamnée, ou peut-être se résigna, par accommodement, à demeurer avec lui. Il n'y eut pas moyen d'y tenir; le duc n'entendait pas le moins du monde la plaisanterie. La duchesse avait attiré chez elle quel-

ques jeunes gens pour jouer la comédie ; il n'y en avait pas plus de trois ou quatre qui adressassent des hommages à l'adorable Laure.... Eh bien ! ne voilà-t-il pas que le mal-appris, sans égard aux préparatifs d'une superbe représentation, fait abattre le théâtre, pendant que les acteurs et une partie des spectateurs dînaient chez la directrice. Indignée d'un procédé si brutal, Laure quitta secrètement l'hôtel Mazarin, après cette incivile exécution, aidée dans sa fuite par le duc de Nevers. La belle aventurière, ayant pour toute compagnie une de ses filles, nommée Nanon, se mit à courir les champs sous la protection d'un gentilhomme que lui avait donné son frère, et qu'elle ne connaissait point. Il faut suivre, dans les Mémoires, le voyage de madame de Mazarin, tantôt en carrosse, tantôt en chaise, enfin à franc étrier ; ce qui n'était pas une manière fort commode de voyager, quoique les belles fugitives eussent pris la précaution de se déguiser en cavaliers. Nanon laissait échapper par-ci par-là quelques *madame* ; c'était fort malheureux, car, le soir, dans les hôtelleries, des curieux, jaloux d'acquérir une certitude, observaient le couple travesti à travers la serrure, et voyaient s'échapper leurs longs cheveux de la coiffure masculine qui les tenait captifs : heureux encore si ces indiscrets ne voyaient que cela.

Au milieu de tant de vicissitudes, la duchesse arriva en Suisse, puis en Italie, puis en Allemagne, puis en Flandre, d'où elle passa, vers la fin de 1675, en Angleterre. C'est là qu'une des femmes les plus belles, les plus spirituelles de la cour de France, vit entourée d'une société illustre, que Saint-Évremond épure de temps en temps, et que Saint-Réal voit, dit-on, s'écouler chaque soir, sans être obligé de la suivre. Vainement le duc a-t-il fait d'innombrables démarches pour déterminer sa *Laure* à revenir près de lui ; elle ne veut point de ce bêt personnage pour son Pétrarque, et le cri journalier de la belle est, comme celui de la fronde, *point de Mazarin ! point de Mazarin !*

Le maréchal de Luxembourg avait investi Valenciennes, et ouvert la tranchée devant cette place, quand le roi y arriva avec une partie de sa maison. Le siège ne fut pas long : Valenciennes se rendit le dix-sept mars, après un coup de main audacieux des mousquetaires, qui s'étaient emparés de la contrescarpe. Mais le plus beau fait de cette campagne est la victoire de Cassel, remportée par *Monsieur* sur le prince d'Orange, et qui facilita la prise

de Saint-Omer. Quoique le duc d'Orléans eût vaincu dans cette occasion à la manière de son frère, c'est-à-dire grâce à l'expérience des maréchaux de Luxembourg et d'Humières, Louis XIV apprit cet avantage avec un front soucieux ; il quitta sur-le-champ l'armée, et ramena *Monsieur* à Versailles, de peur qu'il ne prît trop de goût à ces jeux guerriers.

« Je suis fâché que vous ne soyez pas venus à cette dernière » campagne, disait le roi à Racine et à Despréaux, quelque temps » après son retour de Flandre ; vous auriez vu la guerre, et votre » voyage n'eût pas été long. — Sire, répondit Racine, en homme » de cour bien stylé, votre majesté ne nous a pas donné le temps » de faire faire nos habits. — Oh bien ! reprit le monarque, » afin que, la prochaine fois, vous soyez en mesure, je vous » désigne tous les deux, dès aujourd'hui, pour écrire l'histoire » de mon règne, et je vous donne à chacun mille écus de » pension. »

Cette année, comme les années précédentes, les galanteries succèdent à la guerre, qui, dans quelques mois, leur succédera à son tour. Mais le bonheur de la favorite est désormais mêlé de beaucoup d'amertume : il ne lui est plus possible de se dissimuler non-seulement l'empire que madame de Maintenon obtient sur le cœur du roi, mais la diminution de sa propre influence sur les sens de ce prince. Dans cette anxiété, la marquise se livre à toute la fougue de son tempérament pour enlever au roi le goût des plaisirs ; elle s'efforce d'en tarir la source, craignant qu'il ne cherche à l'épuiser chez ses rivales. On dirait qu'elle prétend arracher cet amant à toutes les femmes, en lui prodiguant ce que toutes ensemble pourraient à peine lui donner. Ce n'est plus une maîtresse tendre, délicate, voluptueuse :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Malgré des soins si ingénieux, si brûlants, madame de Montespan n'obtient du roi que les hommages d'une tendresse languissante, et qui a besoin d'une image étrangère pour se ranimer. Je l'ai déjà dit, à la cour le secret est impossible ; on sait, des confidents indiscrets du roi, que, dans ses entrevues avec Athénaïs, sa majesté, trompant son imagination par une erreur volontaire, aime à se croire avec cette veuve sur laquelle se concentrent presque tous ses desirs ; madame de Montespan est le temple, madame de Main-

tenon reçoit le sacrifice. Mais quelle idée doit-on se faire de cette lubrique beauté, quand on songe qu'en sortant des bras de Louis XIV elle retrouve assez d'ardeur pour justifier, par une laborieuse expérience, cet éloge qu'on lui entendit faire un jour de Louvois : « Il remplit toutes les idées que j'ai du grand homme. »

Une des inclinations du roi dont la vivacité se soit soutenue le plus longtemps, c'est celle qu'il conserve encore pour la princesse de Soubise. Indépendamment des caprices de cette dame, qui piquent les désirs de sa majesté en les rebutant quelquefois, les difficultés dont cette intrigue est entourée doivent contribuer encore à la perpétuer. Ce n'est qu'avec une grande circonspection que les entrevues ont lieu : appelée à toute heure à la cour par sa naissance, la princesse assiste au dîner, aux conversations, aux promenades, sans que le roi ait l'air de l'apercevoir ; c'est la maréchale de Rochefort qui ménage de tendres rendez-vous à ces amants, et toutes les précautions sont prises pour que le mystère en soit impénétrable. Le prince de Soubise, d'abord extrêmement jaloux, s'est mis à le devenir moins, ensuite point du tout, et cela à une époque où une grêle bienfaisante de titres, de pensions, de dignités honorables et lucratives, tombait sur sa maison. Il pensa que, si la trahison de sa femme pouvait avoir quelque chose d'amer, la fortune immense qu'il avait faite depuis quelques années était un formidable dédommagement. L'honnête seigneur jouit donc en paix des effets, sans s'inquiéter davantage des causes. De son côté, Louis XIV, en bienfaiteur délicat, a soin de colorer, par des motifs spécieux, les grâces qu'il répand sur la famille de Soubise : il allègue une fois la nécessité de soutenir cette maison illustre ; une autre fois, sa majesté récompense des services distingués. Quelques robustes esprits se laissent prendre à ces prétextes ; mais la gaze est trop claire pour que les courtisans ne la percent pas de leurs regards. Madame de Montespan, après avoir cherché longtemps en vain à se convaincre des amours du roi et de madame de Soubise, est maintenant bien fixée à cet égard. Elle avait cru voir que la princesse mettait toujours une certaine paire de boucles d'oreilles quand le prince allait à Paris ; sur cet indice, elle fit suivre un jour le roi : la favorite ne s'était point trompée, les boucles d'oreilles servaient, en effet, de signal au rendez-vous. Le lendemain de cette découverte, elle aborda M. de Soubise dans la galerie, et essaya de lui faire comprendre assez clairement ce qui se

Le prince fit semblant de ne pas saisir le sens de ce que

la marquise voulait lui dire ; il lui tourna le dos, et la laissa persuadée que, même en déchirant tout à fait la gaze, elle ne parviendrait pas à faire entendre à ce mari des détails sur lesquels il voulait apparemment rester sourd.

Le roi, ayant appris que le poète Dufresny, auteur de quelques comédies, était fort peu accommodé, et que cet arrière-petit-fils de Henri IV ¹ courait le risque de mourir de faim, le fit venir un de ces matins à Versailles : « Mon pauvre Dufresny, lui dit-il, j'ai » tâché de vous soustraire plusieurs fois à la misère, et de vous » mettre dans un autre équipage que celui où vous voilà ; mais » vous aimez le vin, le jeu et les femmes, ventre-saint-gris!... » Il faudra pourtant vous amender. Voici un bon de mille pistoles, tâchez donc que les comédiennes, la bassette et le cabaret n'en aient pas trop. » Dufresny jura qu'il allait devenir sage comme un anachorète ; mais, si l'on doit peu compter sur un serment d'ivrogne, que doit-on penser de celui d'un homme qui est tout à la fois ivrogne, joueur, galant... et poète ?

Louis XIV s'est livré à ce mouvement de générosité envers un descendant en ligne oblique de son aïeul, le grand Béarnais, pour célébrer l'arrivée de *Françoise-Marie* ², troisième fille de Madame de Montespan, que la féconde favorite vient de mettre au monde. Sa majesté a voulu que la naissance d'une bâtarde profitât au petit-fils d'un bâtard ; il faut être conséquent en tout.

La reine, qui touche à l'accomplissement de sa trente-neuvième année, portait encore, il y a peu de jours, des rubans roses ou bleu tendre, ou jaunes, parce que les dames ne quittaient jamais ces couleurs en Espagne. Le roi lui conseilla assez brusquement, hier matin, de renoncer à ces nuances qui ne conviennent qu'aux jeunes femmes, et qu'elle ne peut conserver, ajouta-t-il, sans se faire moquer d'elle. « Je croyais, sire, répondit Marie-Thérèse, » que je pouvais rester encore ainsi quatre ou cinq ans sans être

¹ Le grand-père de Dufresny était fils d'une jardinière d'Anet, que l'on nommait la *belle jardinière*, et que Henri le Grand eut pour maîtresse. L'aïeul du poète naquit de ce commerce ; mais jamais il ne s'en prévalut, non plus que son fils et son petit-fils. Mais Louis XIV ne doutait pas de cette origine.

² *Françoise-Marie* de Bourbon, depuis mademoiselle de Blois ; elle épousa Philippe II, duc d'Orléans, qui fut régent après la mort de Louis XIV. Les deux autres filles du roi et de madame de Montespan étaient *Louise-Françoise*, mademoiselle de Nantes, qui épousa Louis III, duc de Bourbon-Condé, et *Louise-Marie*, mademoiselle de Tours, morte en 1681.

« ridicule. — Et moi, répliqua sa majesté, je vous dirai qu'il y a quatre ou cinq ans que vous devez le paraître... » Dès le soir même, la reine quitta les couleurs tendres, et depuis cet instant elle ne met plus de rouge.

La campagne se termine encore cette année par des succès en Alsace, et le maréchal de Créquy s'inscrit décidément parmi les grands généraux. Le jeune duc de Lorraine voulut, au mois de novembre, faire une nouvelle pointe sur la Lorraine, où il espère toujours rétablir la domination de ses pères. Il passa la Sarre, et s'avança jusqu'à Metz; mais M. de Créquy, ayant marché jour par jour sur ses flancs, finit par lui couper les vivres et le passage. Contraint alors de se rejeter sur la Meuse, Charles y retrouva le maréchal qui, comme son ombre, le suivait partout. Il fallut retourner en Alsace; le général français l'y devança, et l'obligea à recevoir le combat près de Cokesberg, où le duc de Lorraine fut battu. M. de Créquy a couronné ce succès par la prise de Fribourg; le jeune de Villars s'y est distingué.

CHAPITRE XXII.

1678-1679.

Le diable s'en mêle. — Le comte d'Aubigné; son mariage. — *Le Comte d'Essex*, de Thomas Cornelle. — *Fables de La Fontaine*. — Encore la cour voyageuse. — C'est une ruse de guerre. — La foire Saint-Germain. — Première pièce de théâtre qu'on y ait jouée. — Succès en Flandre. — Racine et Despréaux à l'armée. — Leur lunette grossit certains objets. — Naissance du comte de Toulouse. — Belle qui meurt littéralement d'amour. — *Les cadenas*. — *Traité de Nimègue*. — Combat de Saint-Denis. — Mot de Gourville à cet égard. — Lettre du prince d'Orange à Louis XIV. — Réponse du roi. — Avantages sur le Rhin. — Jalousie à l'italienne. — Ruse financière de Colbert. — Le Nôtre. — Sa visite au pape. — Mort de Claude le Lorrain. — *Le Mercure galant*, de Boursault. — *Germanicus*, du même auteur. — Anecdote à laquelle cet ouvrage donne lieu. — Poix entre la France et l'Empire. — Madame de Longueville; son caractère, sa vie, sa mort, son éloge funèbre. — Disgrâce de M. de Pomponne. — Rupture matérielle du roi et de madame de Montespan. — Les mousquetaires. — Remontrance de madame de Maintenon au roi. — Son effet. — Caution de madame de Richelieu. — Censeurs et commission de librairie. — Leurs fonctions. — Mort de la duchesse de Chevreuse et du cardinal de Retz. — Portrait de ce cardinal. — Marie-Louise, fille de *Monsieur*, reine d'Espagne. — Mariage de mademoiselle de Blois, fille de madame de La Vallière, avec le prince de Conti. — Compliment burlesque du comte de Grammont. — Examen de la tactique de madame de Maintenon. — Apparition de mademoiselle de Fontanges. — Son portrait. — La nouvelle favorite au bal de

Villiers-Cotterets. — Tout son crédit est compromis dans une courante. — Le jarret de madame de Montespan.

Mademoiselle de Thianges, cette jeune beauté à qui, selon le dire de sa maman, il ne manque plus rien, pourrait bien, si l'on ne veille sur elle, offrir bientôt le mécompte prévu par le comte de Grammont; il existe à la cour des dénicheurs d'Innocence qui se lèvent de bon matin. La belle trouva, le jour de l'an, sur sa toilette, un petit diable ayant à la main une souris fort bien imitée. Mademoiselle de Thianges se plaignait à sa femme de chambre de ce que, par l'envoi de ce joujou, on la traitait encore en enfant, lorsque tout à coup la souris, pressée d'une certaine manière, s'ouvrit et laissa échapper une paire de bracelets du prix de deux mille louis, avec un petit billet sur lequel on lisait ces mots : *Le diable s'en mêle*. Jusqu'ici l'on s'est consumé en recherches sans avoir pu découvrir l'auteur de ce magnifique présent; mais, s'il fallait se *donner au diable* pour le mériter, madame de Thianges assure qu'en bonne mère, elle se sacrifierait plutôt que de laisser damner sa fille.

Le comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon, est un fort plaisant personnage dont je parlerai beaucoup par la suite; je me borne en ce moment à dire qu'il vient d'épouser, sans en prévenir sa sœur, mademoiselle Geneviève Piètre, fille d'un procureur du roi de la ville de Paris. Cette jeune personne est sans beauté, et, qui plus est, sans bien; si Grammont est informé de cette union, il doit avoir déjà dit que le comte fait un *piètre* mariage.

Thomas Corneille a trouvé quelques étincelles du beau feu poétique de son frère, dans la tragédie du *Comte d'Essex*, dont le succès a été complet. Boileau prétend qu'il n'est point mérité, et que l'on peut hardiment comprendre dans *le galimatias double* ce vers ronflant qui fait trépigner d'aise le parterre ébahi :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Il ne fallait pas, dit le savant critique, exhumer Tertullien de sa poudre, pour en tirer une traduction amphibologique de ce passage :

« *Martyrem facit causa, non pana.* »

En récompense, notre Juvénal ne tarit pas d'éloges sur les

*Fables de La Fontaine*¹, qui viennent de paraître en entier : « Ni Ésope, ni Phèdre, dit Boileau, n'ont approché de cette perfection : ils avaient ouvert le sentier ; La Fontaine en a fait un chemin vaste, agréable, sûr, où toutes les générations voudront passer. »

A son départ pour l'armée, le roi est revenu au bagage de ses premières campagnes ; il se rend en Lorraine avec la reine et toute la cour. Les routes sont couvertes d'artillerie et de carrosses dorés ; on y rencontre force charlots portant, pêle-mêle, des tentes et des toilettes, de la poudre à canon et des pots de pâte d'amande, du brandevin et de l'eau de la reine de Hongrie, des cuirasses et des dentelles, des mousquets d'infanterie et des mousquets d'apothicaire. Mais, cette fois, tout cet attirail, qui promet une campagne d'agrément, n'est, dit-on, qu'un simulacre imaginé pour donner le change aux ennemis, et leur laisser croire que Louis XIV s'amusera de fariboles sur la Moselle, tandis que, dans le plus grand secret, il se transportera rapidement aux bords de l'Escaut. Voilà donc la galanterie, qui depuis longtemps est un moyen de politique, devenue récemment une ruse de guerre.

Je suis restée à Paris, moi, avec mes trente-neuf ans, dont la marche, que je trouve de plus en plus rapide, ne me permettra bientôt plus d'être propre ni à la politique ni à la guerre. Je promène, dans notre triste capitale, mes loisirs, souvent chargés d'ennuis ; je les conduisis hier à la foire Saint-Germain, où les oisifs comme moi vont voir une nouveauté éclore cette année. On n'a offert longtemps dans ce lieu que des spectacles vulgaires, des marionnettes, quelques animaux sauvages, un géant, des chats, des chiens, des singes savants ; dans ces derniers temps, le public y a vu avec admiration des joueurs de gobelets, des sauteurs et des danseurs de corde. Mais, cette année, on donne au préau de la foire, sur un théâtre assez élégant, une pièce intitulée : *les Farces de l'Amour et de la Magie* ; c'est un divertissement en trois intermèdes, mélange bizarre de sauts, de récits, de danses, de lazzi et de machines ; les comédiens sont des sauteurs. Tout Paris court à ce spectacle bâtarde.

Je reçois mon courrier de Flandre : ainsi qu'on l'avait prévu,

¹ Une partie de ces fables avait paru en 1668. L'auteur publia en 1671 le reste de ces, dont les six premiers livres avaient été donnés au public en 1664.

le roi, après avoir donné l'ordre d'investir Charlemont, Namur et Luxembourg, s'est rendu de sa personne dans les Pays-Bas, et a fait son entrée à Gand, qui avait ouvert ses portes le 9 mars au maréchal d'Humières. Seize jours après, Ypres se rendit à sa maesté, c'est-à-dire au maréchal de Luxembourg. Racine et Despreaux, qui, cette fois, « avaient eu le temps de faire faire leurs habits, » observaient, d'une hauteur voisine, le siège de cette ville, qui ne dura qu'une semaine. M. de Saint-Aignan, que le roi avait chargé de conduire ses historiens à ce poste, écrit que nos annales modernes paraissent un peu émus lorsque leur lunette était braquée sur les remparts de la place assiégée; il est possible que l'émotion ne leur ait pas permis de juger sainement des choses, et c'est à cela, sans doute, qu'on doit attribuer le volume exorbitant qu'ils ont prêté à certaines actions, en taisant d'autres faits beaucoup plus remarquables.

Le roi revint hier à Saint-Germain, et reprit le timon des affaires sérieuses, qu'il avait confié, à son départ, au chancelier Le Tellier¹. La favorite n'attendait que le retour de Louis XIV pour lui donner un septième enfant d'origine Mortemart; celui-ci s'appelle Louis-Alexandre².... Je doute que les génisses, les brebis, les pies et les tourterelles, composant le cadeau que le marquis de Minguet fit, il y a quelques années, à madame de Montespan, aillent aussi vite en besogne que cette fertile beauté.

Ce n'est pas seulement par métaphore que l'on meurt d'amour au temps où nous vivons : voici l'exemple d'une triste réalité. Mademoiselle de Saint-Gelais, jeune personne fort honorable employée dans la maison de la reine, quoiqu'il n'y ait plus de demoiselles d'honneur, avait une bien grande envie d'avoir un amant; malheureusement la pauvre fille possédait encore plus de laideur que de vocation amoureuse, et ce n'est pas peu dire. Il fallait pour l'aimer plus que de la bonne volonté, plus que du dévouement; l'héroïsme seul en pouvait être capable... Il se trouva un héros. Certain gentilhomme normand, aussi pauvre qu'intrépide, se jeta, nouveau Curtius, dans une intrigue avec mademoiselle de Saint-Gelais. Elle était d'une maison illustre; le sang des Lusignan coulait dans ses veines; notre amant audacieux le savait, et ne pouvait se persuader qu'il n'y eût pas quelque dix mille pistoles à

¹ M. d'Alligre avait succédé au chancelier Séguier, deux mois après sa mort; et M. Le Tellier succéda à M. d'Alligre, décédé en 1677.

² Louis-Alexandre de Bourbon, depuis comte de Toulouse.

l'appui de tant de noblesse. Mais la vérité perce tôt ou tard, même à la cour. Le Normand apprit un jour, jour fatal pour mademoiselle de Saint-Gelais, qu'elle n'était riche qu'en désirs, et n'avait d'espérances que celles de l'amour. L'infidèle disparut un beau matin : le coup était aussi terrible qu'imprévu ; la descendante des rois de Jérusalem s'efforça, tant qu'elle put, de douter de son malheur ; il fallut enfin y croire. A peine en fut-elle assurée, qu'elle devint jaune comme un souci ; bientôt une fièvre lente la dévora ; le marasme suivit de près, et la pauvre fille, descendue en moins de quinze jours au bord de la tombe, mourut en accusant l'ingrat Normand de l'avoir assassinée.

J'ai remarqué depuis un mois, à la cour, de nouveaux meubles fort galants ; ce sont de petits coffrets où l'on renferme sous clef tous les ustensiles servant à table : la cuiller, la fourchette, le couteau, etc. Ces nécessaires, qui, chez le roi, sont d'or ou de vermeil, se placent à la droite de chaque couvert ; ils s'appellent *cadenas*. Toutes galantes qu'elles paraissent, ces boîtes ont été mises en usage pour la sûreté de ceux qui s'en servent : les tentatives d'empoisonnement, qui se multiplient chaque jour, nécessitent des précautions auxquelles ces petits meubles viennent ajouter. Dernièrement M. Colbert fit exécuter un *cadenas* pour le service de la reine, par le fameux orfèvre Delaunay ; il pèse vingt-deux marcs d'or, et la façon a été réglée à quatre mille livres.

La paix a été conclue à Nimègue ; Louis XIV en a dicté presque toutes les conditions. Trois traités distincts sont sortis de ce laboratoire diplomatique : le premier entre la France et la Hollande ; le second entre la première de ces puissances et l'Espagne ; le troisième, qui n'est point encore signé, entre Louis XIV et l'empereur Léopold, pour lui et les princes de l'Empire. Il est digne de remarque que les Hollandais, après avoir attiré tous les autres États dans leur cause, ne perdent absolument rien à la guerre, tandis que l'Espagne est dépouillée de la Franche-Comté et d'une grande partie de la Flandre. Louis XIV fait rendre au roi de Suède, son allié, tout ce qui lui avait été enlevé par l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemark.

Le traité avec la république fut conclu le 10 août, et cependant le prince d'Orange, espérant surprendre le maréchal de Luxembourg, l'attaqua le 14 sous les murs de Mons, où, d'après les conventions de Nimègue, nos troupes doivent rester jusqu'à ce qu'on

ait donné satisfaction au roi de Suède. Dans ce combat, qui a pris le nom du village de Saint-Denis, le prince a été battu ; il a perdu beaucoup de monde, et la violation des traités est punie. « Je n'ai » pu me refuser cette dernière leçon de mon métier, disait-il à » Gourville, peu de jours après la bataille. — Si cela se renouvelait » souvent, répondit le conseiller d'État français, l'éducation de » votre altesse coûterait cher à la Hollande. » Sentant toutefois la faute qu'il avait commise, le prince d'Orange écrivit dernièrement au roi pour s'excuser, et lui demander son amitié. « J'ai reçu, lui » répondit Louis XIV, la lettre par laquelle vous me demandez » mon amitié ; je vous l'accorderai quand vous en serez digne. » Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. — Je ne » puis, dit le prince, avoir son amitié, eh bien ! j'aurai son es- » time. »

Cependant le traité entre la France, l'empereur et les princes de l'Empire, n'étant point encore signé, par suite de difficultés pour la plupart relatives au duc de Lorraine, la guerre continue sur le Rhin. M. de Créqui, après avoir battu le prince de Bade à Rhinsfeld, a attaqué et défait le duc de Lorraine à Gengenback. Le maréchal s'est ensuite rendu maître du pont de Kell, a brûlé une partie de celui de Strasbourg, et vient de s'emparer de Lichtemberg.

Pendant cette prolongation d'hostilités, un officier général, qui se trouvait à l'armée, a fait, sous les plus doux auspices, un voyage funeste à Paris. Le marquis d'Albret entretenait des galanteries avec la femme de M. de Bussy-Lamet ; il reçut un jour une lettre de sa maîtresse, qui lui assignait un rendez-vous, et le pressait, avec de tendres instances, de n'y pas manquer. D'Albret obtint du maréchal de Schomberg un congé assez court ; il vole dans les bras de sa belle... C'est la mort qui l'y attend. Madame de Bussy avait été forcée par son mari de demander l'entrevue ; l'époux outragé attendait son rival ;... il l'assassina. M. de Schomberg a été réprimandé par M. de Louvois, pour avoir accordé le congé sans la permission du roi.

Les frais de la guerre ont épuisé les finances ; les coffres de l'État sont vides ; et cependant quelques courtisans avaient persuadé Louis XIV, immédiatement après la signature des traités de Nimègue, qu'il importait de donner un superbe carrousel. « Cette » fête, disaient-ils, aura l'avantage politique de faire croire aux » étrangers que les ressources de la France sont inépuisables, et » ne fera qu'ajouter à l'idée qu'on a de la grandeur de votre ma-

« jested. » Le roi était bien faible sur le terrain où ces messieurs l'attaquaient : il adopta presque sans objections leur idée, et se laissa présenter des plans pour le carrousel. Mais comment, au milieu de la gêne où se trouvait l'État, aborder, auprès de M. Colbert, la proposition d'une dépense sans doute considérable, et d'une incontestable inutilité ? Pendant quinze jours, l'embarrassé monarque tourna autour de ce sujet délicat ; mais toujours le courage lui manquait quand il fallait entamer la question au vif. Le contrôleur général, bien informé des projets du roi, et qui avait déjà trouvé le moyen d'assurer leur exécution, quoiqu'il eût l'air de les ignorer, voyait venir sa majesté, en redoublant ses plaintes, ses exclamations, ses soupirs, sur l'épuisement du trésor.

« Hélas ! je le sais bien, dit enfin le roi, et je vois que, décidément, il me faudra renoncer à un carrousel que je me proposais de donner.

— Un carrousel ! s'écria Colbert en rendant son visage plus sombre encore que de coutume.

— Oui ; les seigneurs de ma cour me disent tous que c'est nécessaire ; mais le défaut de ressources...

— C'est égal, sire, il faut que la fête ait lieu... interrompit Colbert, à la grande surprise du roi.

— Mais comment ferez-vous, monsieur, pour trouver l'argent nécessaire ?

— Je serais fort en peine de le dire à votre majesté ; je verrai... J'y réfléchirai.

— Oui, je sais, Colbert ; ce ne serait pas la première fois que votre imagination battrait monnaie... Tenez, voilà les plans qu'ils m'ont remis ; voyez ce qui coûterait le moins.

— Tout cela ne convient pas, dit le ministre après avoir examiné les dessins.

— Je l'avais prévu ; ces projets seraient d'une exécution trop dispendieuse.

— Non, sire, ils me paraissent au contraire trop mesquins.

— Hom ! que dites-vous, monsieur ?

— Je dis, sire, que, puisqu'il agréé à votre majesté de donner une fête, il faut la rendre digne du plus grand roi du monde. Je me charge de faire dresser des plans convenables.

— Mais l'argent, Colbert, l'argent ?

— Je n'ai pas, à cet égard, à mesurer la dépense sur les moyens dont je dispose, car je n'ai rien ; mais comme il faut que

je crée des ressources, il ne m'en coûtera pas plus de les créer fortes.

— Allons, monsieur, que Dieu vous seconde. »

Lorsque le ministre parlait ainsi, toutes ses idées étaient déjà arrêtées. Rentré à son hôtel, il fit venir les fermiers généraux, et leur déclara que l'intention du roi était de compter avec eux de clerc à maître, pendant un espace de temps qu'il indiqua ; mais que sa majesté, toujours juste, voulant les dédommager de ce dérangement, leur accordait un million d'indemnité. Les partisans virent d'un coup d'œil ce qu'ils perdraient à ce marché ; s'ils annoncèrent en riant leur soumission au ministre, leur rire ne passa pas le nœud de la gorge ; mais, bon gré mal gré, il fallut se résigner.

Cependant M. Colbert fit mettre dans tous les journaux, non-seulement du royaume, mais des pays étrangers, que Louis XIV donnerait, à une époque qu'il fixa, un carrousel qui surpasserait en magnificence tout ce qu'on avait vu ; sur-le-champ il fit commencer les préparatifs, et bientôt on vit accourir à Paris une multitude innombrable d'étrangers. Tous, pour faire honneur à leur nation, affectèrent un faste éblouissant ; tous se livrèrent à des dépenses excessives. Il se fit, dans la capitale et dans les environs, une consommation prodigieuse, à laquelle vint ajouter encore la noblesse de nos provinces, empressée d'admirer aussi les merveilles qui se préparaient. A peine, dans une telle affluence, les marchands, les maîtres d'hôtellerie, les artistes, les ouvriers, purent-ils suffire aux commandes qui leur furent faites.

Au milieu de tout ce mouvement, le roi voulut savoir ce que coûterait une fête qui, pour répondre à l'attente de tant de curieux, devait être magnifique.

« Sire, lui dit Colbert avec négligence, cela pourra revenir à dix-huit cent mille livres.

— Comment, monsieur, dix-huit cent mille livres ? et c'est vous qui m'annoncez cela sans vous émouvoir... Non, non, je ne veux pas consacrer cette somme énorme à des amusements frivoles ; je ne ruinerai point mon peuple pour divertir mes courtisans.

— Votre majesté ne se rappelle donc pas que la fête est annoncée à toute l'Europe, que son honneur est maintenant engagé à la donner.

— Au diable la promesse ! voilà, monsieur, une grande folie.

— Je ne dis pas non ; mais, sire, il y a des folies utiles, et celle-

ci est du nombre. Dans cette occasion, il faut enchérir encore sur la magnificence qui vous est naturelle ; les étrangers s'y attendent ; s'ils étaient trompés, rien ne serait plus propre à dévoiler la gêne de l'État, qu'il nous importe de cacher.

— Vous avez raison ; tirez-vous donc de là comme vous pourrez... et surtout que je n'entende pas crier le peuple.

— Que votre majesté se tranquillise à cet égard ; le peuple, loin de souffrir, profitera. Seulement je vous demanderai, sire, la permission de retarder la fête de quinze jours ; nos préparatifs ne sont pas achevés.

— Ah ! voilà qui me contrarie. Comment, après avoir fixé le jour des réjouissances, pourrons-nous calmer l'impatience que ce retard va causer aux étrangers ?

— Je propose à votre majesté de leur donner un bal aux Tuileries ; rien ne rend les hommes patients comme le plaisir.

— En effet, l'idée est excellente, et je m'en empare. »

M. Colbert avait eu un autre motif que l'achèvement des préparatifs, pour demander un retard de quinze jours. Le bal des Tuileries fut donné ; les étrangers y parurent avec les habits magnifiques qu'ils avaient fait faire pour le carrousel ; il fallut en commander d'autres. Alors nouvelle dépense, circulation plus active encore de l'argent : c'était là le but du contrôleur général, et il était rempli.

Enfin le spectacle si longtemps désiré fut offert à la multitude avide ; jamais on n'avait rien vu d'aussi brillant, d'aussi bien ordonné. Les étrangers s'extasièrent sur la prodigieuse quantité de richesses que le roi et sa cour étalèrent aux regards éblouis... Chacun exagérait les dépenses ; sa majesté elle-même regarda en tremblant les états que Colbert lui soumit. Quelle fut sa surprise en voyant, par une balance qui terminait le cahier, que, tous frais acquittés, il restait un million dans les coffres de l'État, sur le compte de clerk à maître avec les fermiers généraux. « Homme » incompréhensible ! s'écria Louis XIV en sautant au cou de son » ministre, le premier de mes trésors c'est vous, car vous êtes le » seul qu'on ne puisse jamais épulser. »

Je ne crois pas avoir encore trouvé l'occasion de parler du fameux Le Nôtre, architecte-jardinier qui dessina les beaux jardins des Tuileries, du Luxembourg, de Vincennes, et qui, depuis plusieurs années, emploie toutes les ressources de son art à Versailles. Cet

habile artiste, ayant fait un voyage à Rome cet été, fut présenté au pape Innocent XI, qui avait désiré voir un homme si célèbre. Sa sainteté examina avec un grand intérêt les plans de Versailles, dont Le Nôtre s'était muni comme de son plus beau titre de gloire; le chef de l'Église en parut enchanté.

« Mon Dieu ! dit-il, cela doit coûter des sommes prodigieuses.

— Saint-père, répondit l'architecte, la dépense ne passe pas encore deux cents millions. Le Nôtre ajouta : Je ne crains plus de mourir, j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre sainteté et le roi mon maître.

— Ah ! monsieur, quelle différence ! reprit Innocent XI avec humilité ; Louis XIV est un grand prince victorieux, et je suis un pauvre prêtre, le serviteur des serviteurs de Dieu... D'ailleurs le roi est jeune, et je suis vieux.

— Eh ! mon révérend père, répliqua Le Nôtre, qui prit au mot la modestie du pape, vous vous portez bien ; il y a beaucoup à parier que vous enterrez tout le sacré collège. Je suis ravi de l'estime que vous portez à mon maître ; permettez-moi de vous embrasser... » Et, sans attendre la réponse du vicaire de Jésus-Christ, l'artiste lui sauta au cou. Innocent XI aura pu trouver que, pour un prince dont on ne baise ordinairement que la pantoufle, cette accolade était un peu familière, surtout de la part d'un jardinier.

Le Nôtre professe la plus grande admiration pour Louis XIV ; mais il vénère les beaux-arts, et le cœur lui saigna en assistant, à Rome, au convoi de l'illustre Claude le Lorrain, ce grand peintre de paysages, qui reçut le jour en France, et mourut sur un sol étranger. On fit observer à notre architecte que son compatriote s'était retiré en Italie par goût ; mais cette remarque ne put le convaincre. « Non, non, persista-t-il à dire, je ne croirai point que *Gelée*¹ se soit expatrié volontairement ; il faut qu'il ait eu quelque dégoût en France ; on tient au pays qu'on sut honorer, et il dépend toujours du souverain de faire aimer la patrie à celui qui contribue à l'illustrer. C'est le roi qui a tort : sa majesté en sera punie ; elle ne montrera point aux étrangers la tombe du premier paysagiste qui ait jamais existé. »

On vient de représenter une comédie fort spirituelle du poète

¹ *Claude* dit *le Lorrain*, parce qu'il était né en Lorraine, se nommait *Gelée* ; il était fils d'un pâtissier de Nancy.

Boursault. Il l'avait d'abord intitulée *le Mercure galant* ; mais comme c'est le titre du journal rédigé par le sieur Visé, M. de La Reynie a décidé que cet ouvrage serait appelé *la Comédie sans Titre* ¹. Le journaliste, irrité d'une pièce entièrement dirigée contre lui, avait demandé au lieutenant général de police qu'elle fût supprimée ; mais il est rare qu'en France l'esprit et la malignité n'aient pas raison ; et c'est pour cela que le sieur Visé a eu tort.

On ne se rappellera la tragédie de *Germanicus*, du même auteur, que par une anecdote à laquelle cet ouvrage a donné lieu : Corneille, soit par persuasion, soit pour établir entre Boursault et l'auteur d'*Andromaque* un parallèle qui ne pouvait flatter ce dernier, dit, il y a quelques jours, à l'académie, que *Germanicus* « était une bonne pièce ; qu'il ne lui manquait que le nom » de Racine. » Le grand poète, offensé de ce discours, exprima avec aigreur son ressentiment en présence de Corneille, et des paroles piquantes furent échangées. Les deux grands écrivains se quittèrent brouillés ².

La paix est enfin signée avec l'empereur et les princes de l'Empire. Le roi cède à Léopold ses droits sur Philisbourg ; de son côté, l'empereur abandonne à Louis XIV Fribourg et Huningue. Cette dernière place, qui n'est, à proprement parler, qu'une redoute, peut devenir d'une grande importance : Vauban propose déjà à sa majesté d'y établir une tête de pont sur le Rhin. Le duc de Lorraine, mécontent du traité, n'y a point été compris ; il ne lui reste donc plus qu'à faire effacer la devise de ses étendards, et à demander un asile à quelque nouveau Prusias, qui ne le traitera peut-être pas mieux que l'ancien ne traita jadis Annibal.

La mort vient de frapper Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, qui fut une héroïne dans toutes les carrières qu'elle parcourut. Tour à tour pieuse, galante, guerrière et janséniste, elle poussa chacun de ses goûts jusqu'à la passion, et chacune de ses opinions jusqu'à l'enthousiasme. Cette femme se trouva mêlée, de son temps, à toutes les intrigues politiques,

¹ L'ouvrage a été joué plus tard sous le titre de *Mercurius galant* ; c'est avec cette dénomination qu'il est resté au théâtre.

² Depuis ce jour, Corneille et Racine ont vécu sans amitié l'un pour l'autre, mais non pas sans estime. — Dans ce temps-là on s'estimait encore quand on ne s'aimait plus.

galantes, militaires ou religieuses; toujours de la meilleure foi du monde, elle ne sut s'arrêter dans aucun genre d'excès, et n'en aperçut le vice qu'après y avoir cédé. Mademoiselle de Bourbon, à l'âge où les jeunes filles se laissent si facilement séduire par les plaisirs du monde, ne songeait qu'à remplir ses exercices de piété; elle se faisait souvent conduire aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où elle passait des journées entières dans les entretiens mystiques de l'abbesse, ou bien agenouillée sur les dalles humides de l'église. Cependant madame la princesse, qui ne voulait pas faire une religieuse de sa fille, lui déclara avec douceur, mais avec fermeté, qu'elle devait se préparer à la suivre dans le monde, en commençant par un bal qu'on préparait pour le lendemain à la cour.... Un bal! grand Dieu! il est aisé de concevoir combien le nom seul de cette réunion mondaine inspira d'effroi à la dévote élève des carmélites. Il fallait cependant obéir; et, dans ce danger pressant, elle courut consulter la vénérable supérieure sur la conduite à tenir. L'avis que mademoiselle de Bourbon demandait était difficile à concilier avec le respect dû aux volontés d'une mère; l'abbesse ouvrit un conseil, où toutes les fortes têtes de la communauté furent appelées. On discuta longuement, aigrement et simultanément, comme on discute toujours dans un comité féminin. Enfin il fut résolu qu'Anne-Geneviève, avant de faire sa toilette de bal, glisserait sous sa chemise un petit cilice bien rude, dont l'effet préservatif des tentations ne pouvait manquer d'être souverain. De retour dans son appartement, la pieuse demoiselle se cuirassa donc du précieux cilice, se laissa parer ensuite des atours les plus brillants, et se présenta dans la dansante assemblée, ne se croyant pas moins invulnérable que le bouillant Achille, après son immersion dans le Styx. A peine la belle princesse fut-elle rendue à la cour, qu'une foule d'adorateurs l'entoura, et que les éloges les plus exagérés, et par cela même les plus doux, lui furent prodigués. Rien de subtil comme la louange; les compliments que recevait mademoiselle de Bourbon ne tardèrent pas à percer l'enveloppe de modestie sur laquelle la pauvre enfant avait trop compté; elle ressentit l'effet du poison, y prit goût, s'en enivra dans la même soirée, et cela malgré le cilice, bientôt échauffé par un feu profane contre lequel il demeura sans vertu. En un mot, l'élève des carmélites sentit, en retournant au palais de sa mère, qu'elle avait eu tort de se croire invulnérable, et c'était ailleurs qu'au talon

qu'elle venait d'être blessée..... « Elle portait, hélas ! le trésor » de la grâce dans un vase plus fragile qu'elle n'avait pensé. »

Depuis ce jour jusqu'à l'âge où la conversion naît ordinairement du dépit que cause la fuite du péché, madame de Longueville n'a jamais été sans amants ; mais il faut convenir aussi qu'on ne la vit pas un instant sans confesseur : elle a constamment mené de front les intrigues amoureuses et les pratiques de la dévotion ; et si elle a fini par être dévote seulement, c'est que l'amour était resté en arrière, et qu'elle ne pouvait plus le faire rejoindre. Il y eut alors une place vide dans ses affections : le jansénisme vint la remplir d'autant plus promptement que la cour haïssait les jansénistes, et que madame de Longueville n'aimait point la cour.

Cette sœur du grand Condé fit bâtir un corps de logis à Port-Royal-des-Champs, où souvent elle passait des mois entiers dans la compagnie des *Arnaud*, des *Nicole*, des *Le Maître*, des *Hermant*, des *Saci*. Les conversations de ces hommes supérieurs contribuèrent à corriger madame de Longueville de la manie du bel esprit, qu'elle avait elle-même accréditée à l'hôtel de Rambouillet. Cette réunion de jansénistes éclairés, sous la protection d'une femme tout à la fois riche, puissante et exaltée, finit par inquiéter Louis XIV, excité par le père de La Chaise et les jésuites, dont le ressentiment se nourrit encore du souvenir des *Lettres provinciales*. Louis XIV, dans ces derniers temps, a menacé Arnaud et quelques autres sectaires de Jansénius ; mais, la mort de madame de Longueville enlevant le principal appui de ce parti, il est probable qu'on cessera de le craindre et de le tourmenter. L'oraison funèbre de madame de Longueville a été prononcée, aux Carmélites, par l'évêque d'Autun. Ce prélat courtisan a eu l'art de mêler, avec beaucoup d'adresse, le panégyrique du grand Condé à celui de sa sœur, et M. le prince, présent à la cérémonie, s'est enlvré très-volontiers du nuage d'encens qui lui était envoyé. L'orateur sacré peut se flatter encore d'avoir esquivé très-heureusement les endroits de la vie de son héroïne où l'absence de l'éloge n'eût pas suffi.... Pauvre postérité, comme tu seras trompée !

Il nous restait encore un petit adversaire en Allemagne : c'était l'électeur de Brandebourg, qui seul avait refusé d'accéder au traité de Nimègue. Ce prince obstiné vient enfin de signer la paix, après s'être fait enlever le pays de Clèves par le brave Calvo, et

Lipstadt par le marquis de Sourdis, tandis que le maréchal de Créquy battait l'électeur lui-même à Minden.

Nous voilà donc en bonne intelligence avec toute l'Europe, et nous sortons de cette guerre avec tous les honneurs du triomphe, que nous sommes loin d'avoir toujours conquis pendant les hostilités. M. de Pomponne est cependant disgracié pour n'avoir pas assez obtenu; la cour lui reproche de ne pas s'être fait céder les villages situés entre Fribourg et Brissac, et d'avoir laissé ainsi des terres de l'Empire entre les possessions du roi. Ce grief est à peine suffisant comme prétexte, mais le vrai motif a plus de consistance. Le contrôleur général convoitait depuis longtemps les affaires étrangères pour M. Colbert de Croissy, son frère, qu'on a vu faire ses preuves diplomatiques au congrès de Nimègue, et qui négocie maintenant en Bavière le mariage du Dauphin avec une princesse de cet électorat. M. de Pomponne n'a donc réellement que le tort d'avoir occupé un emploi dont un homme plus puissant que lui voulait le désemparer; c'est un crime auquel on ne fit jamais grâce à la cour.

Madame de Montespan, depuis sa dernière couche, conservait une incommodité qui pouvait avoir échappé au roi; elle l'espérait même; mais il était imprudent de s'en éclaircir, et cette imprudence elle l'a commise. Louis XIV, interpellé avec adresse sur cet objet délicat, répondit sans détour, sans ménagement; il alla jusqu'à avouer le dégoût qu'il éprouvait. La favorite, blessée profondément, se plaignit avec un emportement auquel elle n'avait point encore osé se livrer en présence de sa majesté, et, voulant égaler la vengeance à l'insulte, la marquise reprocha à son amant « un défaut que l'amour ambitieux tolère quelquefois, mais que » l'amour sensuel ne pardonne jamais. » Cette injure brisa tout à coup le talisman inconnu qui retenait Louis XIV auprès d'une femme qu'il n'aimait plus; le charme était détruit peut-être sans retour. Le soir même de cet événement, madame de Maintenon en fut informée: je ne sais comment cela se fit; mais on a tant de moyens d'apprendre dans les cours, quand on veut fermement savoir. La favorite en expectative connaissait la vanité du roi; elle savait qu'il était surtout facile de l'irriter sur le point où madame de Montespan l'avait attaqué; la pénétrante observatrice pensa que le colosse de crédit de sa rivale devait être au moins ébranlé, et que le moment de lui porter le dernier coup était arrivé. Le lendemain, sa majesté voyait d'une croisée défilér ses mousquetaires;

madame de Maintenon se plaça silencieusement auprès de lui, et, d'un air rêveur, regarda passer la troupe. Le roi, ayant aperçu cette dame en se retournant, lui demanda le sujet de la tristesse qu'elle montrait. « Je pensais, lui répondit-elle en riant, que tous » ces mousquetaires sont de francs libertins, et que leur capitaine » ne vaut guère mieux. Sire, ajouta-t-elle plus bas, vous aimez » ces gentilshommes; mais, si l'un d'eux avait enlevé la femme » de son prochain, et si vous le saviez, quand ce serait le plus » brave, quand il n'aurait ravi que la plus vile des créatures, cette » nuit il ne coucherait pas à l'hôtel.... » Le roi se retira sans avoir dit un mot; mais il n'avait pas perdu une seule des paroles prononcées par la marquise; il les répéta, une heure après, au duc de Saint-Aignan, de qui je les tiens, et lui dit que jamais remontrance n'avait produit autant d'effet sur lui. Madame de Maintenon avait habilement mesuré cet effet avec la scène de la veille; elle jugeait qu'en ajoutant la honte au ressentiment, la réflexion sévère qu'elle s'était permise devait rendre définitive sa rupture avec madame de Montespan, et sa majesté avait juré à M. de Saint-Aignan qu'elle l'était.

Croira-t-on que la dixième année des amours du roi et de madame de Montespan, et lorsque cette intrigue tombait de vétusté, Marie-Thérèse doutait encore que la marquise eût donné des enfants à sa majesté? Elle en eut la conviction tout récemment, parce que Louis XIV, ayant abjuré tout mystère, l'a fait venir à la cour ses bâtards. L'une de ces personnes obligeantes qui se trouvent partout présenta hier à la reine, dans les jardins de Versailles, mademoiselle de Blois et le comte de Toulouse, qu'on y promenait. « Madame de Richelieu, dit la reine en les embrassant, me disait toujours qu'elle répondait de tout ce qui se passait; voilà les fruits de ce cautionnement. »

La grandeur des rois ne se fonde pas seulement sur les victoires qu'ils ont remportées, les bonnes lois qu'ils ont faites, la sage administration qu'ils ont organisée, les monuments qu'ils laissent; la gloire de ces maîtres du monde résulte aussi du silence de toute critique sur les actes de leur pouvoir. Il suffit même, à la rigueur, pour leur faire une grande renommée de vaillance et de vertu, d'un peu d'adresse à leur créer des exploits ou de belles qualités; mais il faut beaucoup de soin à cacher leurs faiblesses, leur ignorance, leurs vices et leurs fautes. C'est dans ce but que

sont créés les censeurs royaux et les commissions de librairie, tels que ceux qui furent établis le mois dernier. Les devoirs de la commission, présidée par un magistrat, consistent à examiner les livres qui pénètrent de l'étranger dans le royaume, à écarter de la circulation les journaux publiés chez les nations libres, comme la Suisse, la Hollande, Genève, etc. Cette commission doit veiller à ce qu'il ne parvienne en France, même des monarchies étrangères, que les papiers publics dont les rédacteurs sont soudoyés par les ministres français. Les livres imprimés dans le royaume sont également soumis aux censures de la commission, qui doit envoyer à l'improviste des agents dans les ateliers des imprimeurs pour y surprendre les publications clandestines; tandis que, chez les libraires, d'autres censeurs doivent certifier, par un signe apposé à chaque page des livres, que ces ouvrages n'atteignent point le gouvernement. Voilà comment les potentats sont infailibles, et comment les peuples ne se plaignent jamais.

La mortalité est, cette année, parmi les frondeurs; à peine les cendres de madame de Longueville sont-elles refroidies, qu'il faut accompagner au monument la duchesse de Chevreuse et le cardinal de Retz. Je n'ai plus rien à dire de la première, sinon que c'est un moulin à intrigue qui s'arrête, un caquet perpétuel qui a cessé. Quant au cardinal, j'en ai dit peu de chose; et, n'ayant eu qu'une seule occasion de parler de lui pendant sa vie, je viens faire entendre la vérité sur sa tombe. Jean-François-Paul de Gondy ne ressembla guère, dans sa jeunesse, au vertueux Vincent de Paul, qui fut son professeur. Il était emporté, querelleur, quoique revêtu des ordres; et même lorsqu'il sollicitait la crosse, insigne sacré des hautes dignités de l'Église, il se battait en duel comme un officier de la cour de Henri III. Un peu plus tard, le goût de l'intrigue vint à M. de Gondy; il passa presque toute sa vie dans les brigues, sans avoir jamais eu un but fixe ou une opinion arrêtée. Son esprit était entreprenant, subtil, inventif, et visait aux aventures, dont la licence ne l'effrayait point. Il avait de l'adresse et de la promptitude à faire rapporter la réussite à son mérite, qui souvent n'y entraînait pour rien. Cet homme se faisait, comme on dit, prophète après l'événement, et savait imaginer des moyens pour expliquer les résultats, qu'il n'avait pas même prévus. Il épousa le parti de la fronde, non par haine de la cour ou par amour du parlement,

mais pour donner carrière à son caractère turbulent, et prêter un aspect original à sa conduite. Jamais ce cardinal, abandonné à lui-même, n'eût obtenu le moindre succès : tous ses projets s'évanouiraient en saillies, et ses plans n'étaient le plus souvent que des chimères. Sur la fin de sa vie, M. de Retz est devenu doux, paisible, honnête ; il a fait abstraction de toute intrigue, de toute ambition, et s'est fait aimer de tous ceux qui l'entouraient. Il laisse pour plus de quatre millions de dettes ; il en a cependant déjà payé beaucoup. Étant coadjuteur de l'archevêque de Paris, M. de Gondy aimait beaucoup les femmes ; il avait tout ce qu'il fallait alors pour leur plaire. Madame de Longueville lui accorda, dit-on, ses bonnes grâces ; il osa aspirer à celles d'Anne d'Autriche, mais on croit qu'il n'en obtint que le chapeau de cardinal.

La jeune princesse Marie-Louise, fille de *Monsieur* et d'Henriette d'Angleterre, va régner sur les Espagnols ; honneur qu'elle avait peu recherché. « Je vous fais reine d'Espagne, lui dit le roi à » son départ ; que pourrais-je de plus pour ma fille ?—Vous pourriez » davantage pour votre nièce, » répondit la fiancée de Charles II, qui n'avait une haute idée ni de sa personne ni des plaisirs de sa cour. Elle partit cependant, non comme une vierge qui sourit aux fêtes de l'hymen, mais comme une victime qui se dévoue.

Un mariage plus surprenant est le sujet de tous les entretiens ; mademoiselle de Blois, fille du roi et de madame de La Vallière, épouse le prince de Conti, fils du grand Condé. Décidément les héros ne sont fiers qu'un jour de bataille ; ailleurs ce sont les hommes les plus condescendants du monde. Les deux princes se sont prêtés avec une grâce toute charmante à cette union, que l'opinion publique adopte un peu moins volontiers qu'eux. Mais que fait l'opinion ? ce n'est pas elle qui dispense les faveurs et les richesses. La maison de Condé est gênée ; le roi est généreux : ces deux considérations sont d'un grand poids. Après tout, mademoiselle de Blois, malgré l'absence de quelques formes, est presque aussi illustre que son époux : issue d'un roi puissant et d'une femme maintenant en odeur de sainteté, il doit s'en falloir très-peu qu'elle ne vaille un prince du sang au troisième degré. Voilà l'idée que se font les gens qui réfléchissent peu et qui calculent beaucoup. C'est en prenant les choses de ce côté que le comte de Grammont adressa hier un compliment assez burlesque au prince de Conti : « Monseigneur, lui dit-il, je me réjouis fort de votre

» mariage; croyez-moi, ménagez bien le beau-père, ne le chicanez pas; ne prenez pas garde à peu de chose avec lui. Vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez au mieux de cette intelligence. »

Le compliment à faire à sœur Louise de la Miséricorde était plus délicat : la nature même des félicitations rappelait amèrement le péché que la pieuse recluse doit oublier en l'expiant. Mais madame de La Vallière sait encore sa cour par cœur : elle a très-bien concilié le ton de ses réponses avec son habit, et la componction claustrale avec la tendresse maternelle. Madeleine du faubourg a donc une consolation de plus, et nous possédons une très-jolie princesse de Conti.

En intrigue, comme en guerre, le plus habile tacticien se trompe ; madame de Maintenon, qui sut si bien ajouter au dégoût du roi pour rendre définitive sa rupture avec Athénaïs, que sa majesté ne voit plus en effet, madame de Maintenon, dis-je, n'avait pas fait assez pour recueillir le fruit de cet événement. Que veut donc l'ambitieuse veuve ? car personne aujourd'hui ne peut douter de son ambition. Rendre Louis XIV sage, dévot, pénitent, voilà qui est bon pour le décorum ; mais, en réalité, qu'est-ce que cela procurerait à la convertisseuse ? Si le roi prend beaucoup de plaisir à ses sermons, c'est que le prédicateur est une belle femme, et que rien ne pourrait être plus piquant pour notre maître que d'exciter des passions qui, trahies par les yeux de la veuve, se cachent d'ailleurs sous tant de zèle pieux. Voilà le véritable fond des choses ; il faut que madame de Maintenon, en combattant le péché, se décide à le commettre, ou elle ne parviendra jamais au rang où madame de Montespan est montée.

En attendant, cette favorite est remplacée ; nous avons, depuis quelques jours, une troisième maîtresse en titre. La jalousie a muré la chambre des filles chez la reine, mais on ne l'a point fermée dans la maison de *Madame*. C'est là qu'apparut, un beau matin, aux regards connaisseurs du roi, mademoiselle Angélique de Scoraille de Rouville-Fontanges, fille d'un gentilhomme du pays du Rouergue. Cette demoiselle, qui n'a pas encore dix-huit ans accomplis, est la plus jolie blonde qu'il soit possible de voir : la délicatesse de ses traits s'allie avec une grande régularité ; le plus beau satin ne pourrait qu'avec désavantage être comparé à son teint, et les roses paraîtraient ternes auprès de l'éclat qui l'anime.

Mais l'expression de la plus jolie bouche, des plus beaux yeux, révèle malheureusement le défaut d'esprit de mademoiselle de Fontanges : ses lèvres, toujours séparées, laissent voir des dents fort blanches, fort égales, mais dont l'apparence habituelle donne un air niais à la physionomie de cette belle personne, et son regard brillant ne parle que le langage positif des sens. La taille de la nouvelle favorite est fine, souple, élancée ; ses bras, sa gorge, son pied, tout est enchanteur ; il ne manque à cet ensemble parfait qu'une étincelle pour l'animer ; nous verrons si elle descendra du ciel à la voix du Pygmalion de cette autre Galathée.

Ce qu'il y a de singulier dans la nouvelle passion du roi, c'est que madame de Montespan elle-même en montra l'objet à sa majesté : « Regardez donc, sire, lui disait-elle un jour en traversant » les appartements de *Madame*, voilà une fort belle statue ; je » demandais dernièrement si elle sortait du ciseau de Girardon, » et j'ai été bien surprise lorsqu'elle-même m'a dit qu'elle vivait. » — Statue tant que vous voudrez, a répondu le monarque ; mais, » vive Dieu ! voilà une belle créature. »

Depuis ce jour, Louis XIV ne fit plus que songer à la statue ; il conçut le projet de l'animer, et l'on assure que déjà ce beau marbre a reçu l'étincelle qui lui manquait. Malgré ce secours, il est venu peu d'esprit à mademoiselle de Fontanges. Son caractère est un fond de sensibilité romanesque, qui la porte à pleurer dès qu'elle éprouve la moindre contrariété. Le cœur de cet enfant est bon, généreux, mais sa générosité dégénère souvent en prodigalité. A peine l'amour du roi pour cette maîtresse date-t-il de trois semaines, et sa majesté lui a donné trois cent mille livres dont il ne lui reste pas un sou.

Mademoiselle de Fontanges soutient la conversation avec peine ; le roi souffre à l'entendre parler, et paraît gêné quand il est avec elle en société. Dans les premiers temps, madame de Montespan, pour se rendre agréable à sa majesté, paraissait favoriser son intrigue avec celle qu'elle nomme *le Chat gris* ; elle la paraît de ses mains, ainsi qu'elle fut jadis parée de celles de La Vallière ; mais l'inclination de Louis XIV paraissant vouloir durer, la marquise est devenue jalouse ; elle n'habille plus sa rivale que de ridicules et de quolibets. Madame de Montespan a eu dernièrement un grand triomphe, par l'extrême désavantage avec lequel *le Chat gris* a paru à un bal de Villers-Cotterets. Il y avait longtemps que mademoiselle de Fontanges n'avait dansé ; elle parut gauche ; ses jambes

n'arrivaient pas ; elle finit par marcher sur sa robe et la déchira. Ne pas savoir danser est un crime de lèse-majesté aux yeux de Louis XIV, qui, à quarante-trois ans, est encore à coup sûr le plus beau danseur des souverains de l'Europe. La faveur naissante de la maladroite favorite fut compromise d'autant plus *gravement* à Villers-Cotterets, que la sultane *Validé*, madame de Montespan, dansa de manière à prouver que ni ses quarante années, ni ses huit enfants ¹, n'avaient en rien altéré sa légèreté, et qu'elle jouissait encore de toute l'élasticité musculaire de son jarret.

¹ Madame de Montespan avait eu de son mari un enfant, qui fut M. d'Antin.

CHAPITRE XXIII.

1680.

Élévation du château de Marly. — La chemise de M. d'Hocquincourt. — Le marchand d'oables. — Orgie sanglante. — Bastonnade ministérielle. — Le marquis de Termes. — Le petit bonhomme de chemin. — La marquise de Castelneau. — Mesdames de La Ferté et de Berthillac. — Baron et le Basque sauteur. — La Fontaine narrateur. — Pruderie et conduite licencieuse. — L'Erostrate de la place Royale. — *Chambre ardente*. — La Voisin. — La comtesse de Soissons, le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la princesse de Tingry, la marquise d'Alluye, madame de Polignac et la maréchale de La Ferté, accusés d'empoisonnement. — Derniers jours de la Voisin; son audace, son supplice. — Noble défense de Luxembourg. — Origine de son accusation. — Griefs de madame de Soissons; elle se sauve en Flandre. — Imputation contre madame de Tingry. — Réflexions de madame de Montmorency à ce sujet. La duchesse de Bouillon se moque des juges. — Le diable en robe de palais. — Accusations contre mesdames de Polignac et d'Alluye. — Madame de Montespan surintendante de la maison de la reine. — Mot de sa majesté à cet égard. — Singulière plaidoirie du maréchal de La Ferté en faveur de sa femme. — Le prêtre *Lesage*, la *Figoureux* et son frère. — Les poudres de succession. — *Secrets* pour échauffer un amant. — La duchesse de Foix : *plus je frotte, moins ils poussent*. — Le roi et la reine d'Espagne. — Les combats de taureaux. — Les ministres et les noyés. — Mystification au galant archevêque de Harlay. — Mariage du Dauphin. — La Dauphine; son portrait. — Madame de Maintenon dame d'atours. — Maison de la Dauphine. — Les entretiens de madame de Maintenon. — Les menins : ce que c'est. — Louis XIV reçoit cette année le surnom de *Grand*. — *Genserik*, tragédie de madame Deshoulières. — Cadeaux énormes à mademoiselle de Fontanges. — Vanité de cette nouvelle favorite. — Niaiseries amoureuses. — La duchesse de Fontanges, sa grossesse; les cent mille écus de fixe. — Madame de Montespan refuse le titre de duchesse. — Ses raisons. — Mort du duc de La Rochefoucauld. — Son caractère. — Passion d'infirmité. — Sabbat à l'intention de madame de Soissons. — Madame de Dreux. — Événement lugubre. — Origine des rubans appelés *Fontanges*. — Les trois favorites. — Pénitences exagérées de la sœur de la Miséricorde. — Le roi de Maroc amoureux de la princesse de Conti. — Conduite de mari du prince. — Orgueil

de la duchesse de Fontanges. — Avis intéressé, mais sage, de madame de Maintenon. — La grosseesse et les voyages. — Les gazon de Fontainebleau. — Catastrophe. — Un abbé de 1680. — Le père de Lachaise; son portrait. — Un général de cavalerie archevêque de Reims. — Les théâtres de Paris en 1680. — Vols au palais de Versailles. — Retraite de madame de Fontanges à l'abbaye de Chelles. — Madame de la Sablière et M. de la Fare. — La dame de carreau pour rivale. — Ma comète.

Versailles n'est pas encore fini, et déjà ce palais immense, ce résultat d'une folie gigantesque, ne plaît plus guère au roi. Les mortels inconstants se dégoûtent de leurs maisons comme de leurs maîtresses et de leurs chevaux. Louis XIV dit maintenant qu'à Versailles il y a trop d'art, pas assez de nature; que le roi est bien dans ce vaste édifice, mais que l'homme s'y trouve trop au large; et Louis XIV sent qu'il tient encore plus au goût de l'homme qu'aux attributions du roi. Sa majesté veut un château champêtre, agreste, une sorte d'ermitage, où la faiblesse puisse se réfugier sans risquer d'être aperçue tout d'abord par la médisance. Saint-Germain est trop vieux; Vincennes n'est point commode; Fontainebleau n'est pas assez près. Il faut une résidence où l'on soit rendu pendant la durée d'un caprice; Marly fut adopté à la fin de l'année dernière, après une mûre délibération, dans laquelle n'entra pas toutefois l'appréciation des difficultés qu'on aurait à vaincre pour bâtir un palais, creuser des eaux, planter des jardins sur un emplacement où l'on ne voit maintenant qu'un marais. Le site convient, c'est l'essentiel; que sont des terrains à dessécher, des terres à changer, des montagnes à faire disparaître? que sont les monceaux d'or à dépenser, les peuples à froisser, les sources de larmes à ouvrir, quand il s'agit de satisfaire un grand prince? Versailles a coûté déjà deux cents millions; ce n'est guère plus d'une année du revenu de la France; on tâchera cependant que Marly coûte un peu moins.

Il y eut le jour de l'an une réception de chevaliers de l'ordre: les cordons bleus y assistèrent en grand habit. Or ce costume ne va pas à toutes les tailles, non plus que la décoration ne sied point à toutes les réputations: M. Hocquincourt était accoutré de telle manière à cette cérémonie, que sa chemise voulait absolument se produire au grand jour. Le pauvre chevalier avait beau pousser cet indiscret vêtement dans son étui, impossible d'obtenir qu'il y restât. Il fallait voir les yeux baissés des demoiselles, le rire com-

primé des dames, la confusion de M. d'Hocquincourt..... Enfin, madame de Richelieu, n'y pouvant plus tenir, a quitté la galerie pour rire à son aise; je serais curieuse de vérifier si ce fait a été consigné sur les registres de l'ordre.

L'année commence bien pour les observateurs de nos ridicules; mais, par malheur, tous ne sont pas aussi gais que l'apparition obstinée de la chemise de M. d'Hocquincourt. Le marquis de La Ferté, le chevalier de Colbert et M. de Tilladet, se trouvant ivres en mauvais lieu, l'une des dernières nuits, envoyèrent querir un jeune marchand d'oublies, qu'ils entendaient crier dans la rue. Cet enfant, dont la figure est charmante, leur inspira d'horribles désirs, qu'ils voulurent satisfaire incessamment. Le petit garçon résista, se débattit, cria; sur quoi ces forcenés lui donnèrent deux coups d'épée, et le laissèrent noyé dans son sang. Le roi, informé le lendemain de cette affreuse saturnale, fit faire les plus durs reproches et les plus grandes menaces à MM. de La Ferté et Tilladet. Quant au jeune Colbert, sa majesté déclara à son père qu'à la première plainte sur son compte, il le chasserait à jamais du royaume. Mais le contrôleur général ne s'en tint pas là: ayant appelé son fils dans un cabinet retiré, il lui reprocha sa conduite avec emportement; et, voulant clore cette réprimande par un mouvement oratoire que le coupable se rappelât, il lui donna cinquante coups de canne, dont pas un seul ne manqua le but. Au commencement de la scène scandaleuse que je viens de rapporter, le marquis de Termes, qui, dans un âge avancé, partage tous les désordres des jeunes gens, se trouvait dans la compagnie de La Ferté, Colbert et Tilladet; mais, ayant reconnu leur intention sur le marchand d'oublies, il s'était retiré en disant: « Bonsoir, mes- » sieurs, je ne veux pas vous accompagner dans ces sentiers dé- » tournés; j'aime à suivre tout doucement mon petit bonhomme de » chemin, et je vais coucher chez la marquise de Castelnau. » Cette grosse dame vit en effet avec le marquis, et, quoique veuve, ne se fait pas le plus léger scrupule de paraître enceinte à la cour.

Puisque me voici sur la voie des scandales, je suis obligée de soutenir la progression d'intérêt qui convient à toute narration, sauf à faire disparaître un jour ce que mes tablettes pourraient offrir de trop vif.

Toutes les nouvelles de la cour pâlissent devant le récit qu'on me fit hier de la dernière aventure arrivée à mesdames de La Ferté et de Berthillac; c'est de l'élixir de galanterie. Ces deux dames, se

trouvant ensemble à la comédie et seules dans une loge, se mirent à causer librement de ce qui les intéresse le plus au spectacle, la figure et la taille des acteurs. La maréchale était dans une grande effervescence d'admiration en voyant les formes heureuses, la grâce, la souplesse d'un sauteur basque qui cabriolait en ce moment sur la scène.

« Voyez, voyez, disait-elle à sa voisine, c'est tout à la fois un Hercule et un Adonis.

— J'en conviens, répondit madame de Berthillac; mais admirez, je vous prie, la noblesse, le port majestueux, l'accent enchanteur de Baron.

— Oui, c'est un genre de perfection différent... mais l'autre me touche davantage.... Ah! madame, comme il saute...

— J'avoue que ce Basque saute à ravir.... Convenez aussi que Baron est à tourner la tête. Au surplus, cela dépend de la manière de voir, ma chère maréchale.

— Dites donc de sentir. Tenez, je vous l'avouerai ingénument, il m'est avis qu'un homme avec des reins aussi souples que ce sauteur doit être admirable encore ailleurs qu'au théâtre....

— Et je vous dirai avec la même ingénuité, maréchale, que Baron ne peut qu'être un acteur délicieux dans les conversations au naturel.

— Pour moi, j'aimerais fort à éprouver le Basque.

— Il ne me conviendrait pas moins, répondit madame de Berthillac, d'obtenir une certitude sur le comédien.

— Qui nous empêche d'en avoir le cœur net?

— Mais comment, et en quel lieu?

— N'avez-vous pas une maison près de Saint-Cloud?..... et en écrivant ce soir un petit mot à ces messieurs....

— Ah! je comprends, vous le feriez porter par votre laquais...

— Non, reprit la maréchale avec un peu de honte, je ne voudrais pas que mon laquais sût.... vous concevez, à la campagne on a des jours d'ennui, et ce garçon... Mais le vôtre?

— Je ne puis..... mon mari fut longtemps à l'armée, et les gentilshommes sont si indiscrets....

— Bien, bien, nous enverrons le premier venu à nos acteurs. »

Le rendez-vous fut donné pour le lendemain. Baron et le Basque, charmés de l'honneur que deux grandes dames leur faisaient, eurent garde de manquer l'heure qu'on leur indiquait.

Mesdames de La Ferté et de Berthillac rentrèrent à Paris fort satisfaites de leur journée, et promirent bien d'y revenir.

Pour les deux galants, ils différaient un peu d'avis sur le charme de l'entrevue qu'ils venaient d'avoir; ils s'en expliquèrent sans détour en regagnant leur logis.

« Qu'en pensez-vous ? dit le Basque à Baron.

— Mon cher, répondit le comédien, c'est un ange que madame de Berthillac.

— C'est un diable que la maréchale, répliqua le sauteur.

— Jamais je ne rencontrai une belle plus séduisante.

— De ma vie il ne m'arriva de trouver une femme aussi insatiable.

— Je brûle de me retrouver avec elle.

— Moi je promets de ne plus retourner dans telle galère.

— Je donnerais toutes nos comédiennes pour un seul regard de madame de Berthillac.

— Cherchez donc un autre compagnon de bonne fortune. Certes, mon métier est rude à la comédie; eh bien ! j'aimerais mieux y sauter du matin au soir que de passer une heure avec votre harpie de maréchale. »

Mais le plus comique de l'aventure, c'est que La Fontaine, l'impassible La Fontaine, qui venait de dîner chez Despréaux, à Auteuil, a entendu d'un bout à l'autre le colloque des deux comédiens, et l'a raconté hier, avec toute la naïveté qu'on lui connaît, chez madame de Créqui... Il fallait entendre les éclats de rire des auditeurs; il fallait voir l'imperturbable sang-froid du narrateur... Molière, où étais-tu ?

Il ne manquerait plus aux nobles dames dont je viens de peindre les mœurs que d'être prudes chez elles; mais elles ont toute la franchise du vice, et c'est à la cour, dans la maison même du roi, qu'on trouve l'alliage monstrueux des paroles austères et de la conduite déréglée. Personne n'est plus sévère que madame de Montespan envers ses enfants; personne n'est plus prompt à atteindre la pudeur des femmes, et cependant elle poussait, l'année dernière encore, l'indulgence pour ses propres faiblesses jusqu'à se livrer à son amant en présence des aînées de ses filles, auxquelles son extrême rigueur ne pardonnait pas un mot imprudent, un geste familier.

On me raconte en ce moment un genre de travers bien autrement singulier : cette nuit, après une débauche, M. Duquesnoi,

maître des requêtes, a trouvé plaisant de mettre le feu à la place Royale, dont sa propre maison fait partie. De prompts secours ont arrêté l'incendie; il y a eu cependant un pavillon de brûlé. Ce matin, M. Duquesnoi a reçu la visite de M. le chevalier du guet, qui, par une double précaution, s'était muni d'une lettre de cachet, et avait prié un médecin de l'accompagner. Le nouvel Erostrate dormait avec toute la sécurité d'un vertueux patriarche; éveillé un peu brusquement, il a donné à juger, par l'indécision de son regard, que sa situation exigeait un traitement et non pas un arrêt. M. le chevalier du guet a remporté sa lettre de cachet, mais le docteur a laissé douze paquets d'ellébore.

Quand la débauche est portée jusqu'aux excès que je viens de dévoiler, elle n'est plus séparée du crime que par un court espace; et, dans leur délire, les passions peuvent le franchir. Malheureusement nous avons vu souvent, dans le cours des quatre ou cinq dernières années, cette triste extension d'une immoralité sans frein. Le supplice de la Brinvilliers fut un exemple insuffisant: les funestes secrets d'*Exili*¹ ont été mis si fréquemment en usage, les empoisonnements se sont tellement multipliés, que le roi a dû songer enfin à sévir contre les auteurs de ces attentats, que chaque jour voyait renouveler. Une ordonnance du 11 janvier institue la chambre dite *des Poisons*, ou *ardente*, qui déjà vient de lancer plusieurs décrets de prise de corps. Et qu'on ne croie pas que les prévenus soient des individus obscurs: indépendamment de madame *Voisin*, qui vivait en femme de qualité et qui fut arrêtée la première, le décret atteint les plus grands noms de la monarchie... Il frappe jusqu'au sein des alliances royales, puisque la comtesse de Soissons² y est nommée... Une terreur communicative gagne, de proche en proche, tous les courtisans; chacun craint d'avoir un empoisonneur dans sa famille. Qui pourrait être exempt de cette crainte, quand la chambre ardente appelle devant son tribunal le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la princesse de Tingry, la marquise d'Alluye, madame de Polignac et la maréchale de La Ferté?

La Voisin, dont le procès a d'abord occupé la chambre, était

¹ *Exili*, Italien, mis à la Bastille pour avoir fabriqué et vendu des poisons, continua, du fond de sa prison, à répandre dans le monde les substances vénéneuses qu'il composait. *Sainte-Croix* était son élève.

² comte de Soissons appartenait à la maison de Savoie.

accusée d'avoir vendu aux gens de condition des poisons, des charmes et divers secrets magiques pour se faire aimer. Elle se mêlait aussi de divination, et savait, au besoin, dit-on, appeler le diable à son secours. Les juges, en magistrats sensés, ont repoussé les préventions de sortilèges; mais, en s'attachant au crime d'empoisonnement, ils ont reconnu que cette femme était auteur ou complice d'une foule d'attentats de cette nature; convaincue sur tous les points, elle a été condamnée à être brûlée vive en place de Grève. Ce jugement fut prononcé samedi à dix heures du soir, et le supplice était fixé au jeudi suivant. La coupable a donc connu son arrêt quatre jours avant de le subir. La sérénité de son humeur, ou plutôt son hilarité, qui ne s'était pas démentie une seule minute pendant le procès, n'a pas été altérée davantage par la condamnation. La Voisin, après l'avoir apprise, but, mangea, se livra à la débauche comme de coutume. Le lundi, à minuit, elle fit lever le geôlier pour lui demander du vin, et se mit à chanter les chansons les plus indécentes. Le mardi, quoiqu'on lui eût appliqué la question ordinaire et extraordinaire pour obtenir des révélations qu'elle ne fit point, elle dîna bien, dormit huit heures avec calme, et recommença le soir, toute brisée qu'elle était, la débauche avec ses gardes, qu'elle sollicita, mais en vain, de lui procurer encore un plaisir que, disait-elle en riant, elle ne goûterait plus là-bas. On lui fit honte d'un tel désordre, en lui disant qu'elle ferait mieux de chanter un *Ave Maria* ou un *Salve*. Elle entonna l'un et l'autre avec dérision; puis elle dit aux gardes : « Puisque » vous n'êtes bons à rien auprès de moi, retirez-vous et laissez-moi » dormir. » Le mercredi s'écoula, comme le jour précédent, en orgies, en propos obscènes et en chansons. Un confesseur s'étant présenté, la Voisin lui dit : « Mon révérend père, soyez le bien- » venu si vous voulez prendre un siège et boire; sinon je n'ai pas » besoin de votre ministère, et n'entends point dissiper en inai- » series la moindre partie du temps qui me reste. » Le saint homme essaya cependant de faire entrevoir une lueur de grâce à cette pécheresse endurcie : « Oui, oui, reprit-elle, je sais par cœur » toutes ces belles choses, mais je n'en use pas... bonjour; » et elle tourna le dos au confesseur. Le jeudi, les gardiens ne voulurent lui donner qu'un bouillon... « Ah çà ! vous n'y pensez pas, » s'écria-t-elle; j'aurai la démarche chancelante pour me présen- » ter tantôt devant le diable. » A cinq heures, on amena cette malheureuse de Vincennes à Paris dans un carrosse; on la lia en-

suite, et tout Paris la vit dans son tombereau, habillée de blanc, une torche à la main, et repoussant avec violence l'image du Christ, qu'un père célestin s'efforçait d'approcher de sa bouche. Elle avait été conduite à Notre-Dame pour faire amende honorable au pied de l'autel ; mais on ne put lui arracher cette formule d'expiation. Rendue en place de Grève, la Voisin se défendit, autant qu'elle put, de sortir du tombereau ; il fallut la porter sur le bûcher... Assise près d'un poteau, auquel on l'attacha avec des chaînes, elle fut couverte de paille mouillée, qu'elle parvint à écarter plusieurs fois. Enfin un nuage de fumée l'enveloppa ; on vit ses pieds se roidir... La flamme dévora cette furie... Son dernier cri fut un blasphème.

Pendant que la Voisin périssait par le feu, la chambre des Poisons jugeait les autres accusés. Le maréchal de Luxembourg, le plus important d'entre eux par les services qu'il a rendus à l'État, comparaisait devant ses juges comme prévenu d'assassinat et d'empoisonnement sur une fille nommée Dupin, et sur son frère, qui avaient retenu, disait-on, des papiers dont le recouvrement importait au maréchal. L'accusation portait que ce dernier s'était adressé à un prêtre nommé *Lesage*, pour obtenir, par son entremise, l'assistance du diable contre la Dupin ; mais que, Satan ayant tardé à se mêler de cette affaire, les complices de M. de Luxembourg avaient assassiné cette fille, et empoisonné son frère.

Le guerrier, avant même que l'arrêt de prise de corps fût décerné contre lui, s'était rendu volontairement à la Bastille. M. de Louvois, dont la haine était peut-être l'unique cause de l'accusation, fit enfermer l'un de nos premiers généraux, encore paré des lauriers de la dernière campagne, dans un cachot de six pas, où il demeura trois semaines sans avoir été interrogé. On voit quelles étaient les dispositions du ministre de la guerre à l'égard de l'illustre accusé ; l'une des imputations dirigées contre lui était pourtant d'avoir fait, toujours par le ministère du prêtre *Lesage*, un pacte avec Lucifer, afin de pouvoir marier mademoiselle de Luxembourg au fils du marquis de Louvois. Sur tous les autres points de l'accusation, le prévenu se contenta de hausser les épaules, disant qu'il laissait au bon sens des magistrats à décider si un maréchal de France pouvait avoir eu le moindre intérêt à se défaire d'un petit bourgeois et de sa sœur. Il ajouta qu'il défiait qu'on se fût de produire la moindre preuve du prétendu crime ima-

giné par ses ennemis, non plus que les papiers qui en auraient été le sujet. « Quant à la fable du mariage de ma fille avec le fils de » M. de Louvois, poursuivait Luxembourg en élevant la voix, si » j'avais pu mesurer assez mal la portée de mes alliances pour » désirer celle-ci, je n'aurais pas eu, dans le temps où nous vi- » vons, recours aux sorciers pour faire réussir mes projets. Ce » ne fut point au diable que s'adressa Mathieu de Montmorency, » mon aïeul, lorsque, portant plus haut ses vues, il songea à » épouser la veuve de Louis le Gros; il n'eut besoin que d'en » parler au parlement, qui déclara qu'un tel mariage était néces- » saire pour donner au trône l'appui d'un Montmorency. »

J'essayerai de jeter quelque jour sur cette affaire, où la passion momentanée du maréchal pour une petite fille de basse extraction est le seul fait véritable. Luxembourg aime beaucoup les femmes, et la nature ne créa jamais un être moins propre à les captiver. Peut-être, lorsqu'il était jeune, eut-il quelque finesse dans les traits; mais aujourd'hui sa physionomie n'est caractérisée que par d'épais sourcils, qui lui donnent un air sauvage et dur. La taille du maréchal est tellement contrefaite, son corps est en général si mal tourné, que madame de Grignon lui disait un jour : « Monsieur le » duc, si vous perdiez à l'armée un bras ou une jambe, on ne » s'en apercevrait pas. » Un galant ainsi tourné ne pouvait donc compter que sur son argent pour triompher de la beauté; mais l'intérêt n'est pas un mobile universel : on trouve, dans les derniers rangs de la société, des fillettes qui ne donneraient pas leur innocence au prix de tous les trésors d'un grand seigneur, et qui vont la porter gratis dans le grenier d'un jeune clerc. La Dupin résista aux offres brillantes que M. de Luxembourg lui fit faire par Albergot, son pourvoyeur. Les obstacles irritèrent de tout temps l'amour; notre galant eut recours à la *Voisin*, dont l'adresse était proclamée dans tous les salons. Quant à Lesage, le maréchal ne lui demanda qu'un horoscope, en se moquant lui-même de la demande qu'il faisait. Soit persuasion, soit diablerie, soit usage d'un philtre amoureux, la *Voisin* livra mademoiselle Dupin, résignée et soumise, aux embrassements du maréchal. Il fut heureux, mais il ne fut nullement coupable. L'or du ministre de la guerre acheta des dépositions : la *Voisin*, Lesage, la Vigoureux, et son frère, qui était prêtre comme Lesage, tous les quatre accusés et détenus, ont chargé vaguement le célèbre général; mais, quoique Louvois

souffle depuis longtemps le feu, il ne réussira pas à faire brûler un maréchal de France.

La comtesse de Soissons est accusée d'avoir empoisonné son mari, mort en 1673, et de s'être servie de philtres pour ranimer en sa faveur l'amour de Louis XIV. Prévenue par le roi lui-même du danger qui la menaçait, elle n'a point attendu la lettre de cachet. « Si vous êtes innocente, lui avait fait dire sa majesté, rendez-vous à la Bastille; si vous êtes coupable, profitez de mon avis pour quitter le royaume. La surintendante répondit qu'elle n'était point coupable, mais qu'elle ne pouvait souffrir la prison. » Elle s'est sauvée en Flandre.

On imputait à la princesse de Tingry d'avoir empoisonné des enfants dont elle était accouchée à l'insu de son mari. « Bon Dieu ! » s'écria madame de Montmorency en apprenant cette accusation, « je n'aurais jamais soupçonné cette femme de galanterie; sa figure est, en vérité, la garantie de sa réputation. Si j'étais homme et que j'eusse une maîtresse de cette laideur, je ne l'aurais prise que pour ne pas craindre de rivaux. Empoisonner ses enfants ! mais le diable seul aurait pu en être le père, et les lui aurait fait tuer pour sauver son honneur. »

Madame la duchesse de Bouillon, présidente de l'hôtel de Rambouillet, a fait de l'esprit devant la *chambre ardente*, comme ailleurs. Interrogée sur ses rapports avec la *Voisin*, elle n'a répondu que par des plaisanteries, quelquefois portées beaucoup trop loin. Par exemple, le président de la Reynie lui ayant demandé s'il était vrai qu'on lui eût fait voir le diable, elle répondit « qu'elle le voyait maintenant en robe de palais, et qu'il lui semblait si maussade qu'elle se garderait bien de revenir à lui. La duchesse ajouta qu'elle n'avait jamais entendu dire tant de sottises d'un ton si grave, et qu'elle allait faire imprimer son interrogatoire pour en amuser l'étranger. »

Mesdames de Polignac et d'Alluye, accusées d'avoir empoisonné, la première, un valet de chambre dont elle voulait s'assurer ainsi la discrétion; la seconde, le plus incommode beau-père, n'ont point été convaincues; le roi les a cependant exilées l'une et l'autre, ainsi que la princesse de Tingry et madame de Bouillon¹, qui, par ses réponses, ou plaisantes ou injurieuses, devant la *chambre ardente*, avait attenté à la dignité des magistrats.

¹ Madame de Bouillon fut exilée à Nevers.

Tandis que la comtesse de Soissons était en route pour les Pays-Bas, un fondé de pouvoir s'occupait de vendre sa charge de surintendante de la maison de la reine; il en a traité avec madame la marquise de Montespan au prix de deux cent mille écus.....
« Allons, dit Marie-Thérèse en apprenant cette acquisition, » mon destin est d'être servie par toutes les maîtresses de mon » mari. »

L'affaire des poisons, malgré son extrême gravité, a plus d'un côté plaisant; c'est sous ce point de vue qu'il faut considérer la démarche faite à la cour par le maréchal de La Ferté, quand il apprit les informations dirigées contre sa femme. « *Peut-être*, disait-il au roi (et le peut-être me paraît délicieux), peut-être la duchesse est-elle tombée dans *quelques-unes* de ces fautes dont » les maris sont presque toujours moins bien informés que les » autres; mais quant à des empoisonnements, si elle en était capable, il y a plus de vingt ans que je n'existerais plus. » La remarque était convaincante; aussi la maréchale en sera-t-elle quitte pour quelques semaines d'exil.

Mais Lesage, la Vigoureux et son frère, accusés d'avoir vendu à tout venant des poudres dites de *succession*, ont subi une tout autre peine. Ces misérables n'étaient pas moins coupables que la Voisin; ils avaient servi, secondé, quelquefois excité toutes les vengeances, tous les crimes que la débauche, la haine et l'ambition avaient inspirés. Le prêtre Lesage, plus criminel encore que ses complices, fut convaincu d'avoir joint le sacrilège à ses autres attentats; lui-même fit la révélation suivante : « Une demoiselle » jeune et jolie était devenue éperdument amoureuse d'un officier » nommé Rabautel. Ce militaire, apparemment peu touché des » charmes de la belle, ne répondit point aux avances assez claires » qu'elle lui fit. Désespérée d'une telle indifférence, la jeune personne alla confier ses chagrins à Lesage, et lui demanda des » *secrets* pour se faire aimer de l'ingrat qu'elle adorait. L'indigne » ecclésiastique lui répondit qu'un moyen infallible était qu'il lui » dît la messe sur le ventre, elle dépouillée de tout vêtement. La » pauvre fille y consentit, et l'auguste sacrifice fut pollué par » cette horrible pratique. Cependant, dès le lendemain, la demoiselle retourna chez Lesage; Rabautel ne s'était pas, dit-elle, » montré plus empressé. Le prêtre proposa alors de répéter la cérémonie de la veille, avec cette addition que lui, officiant, coucherait avec la réclamante au dernier évangile, ce à quoi elle

« se prêta. » La cour n'a pas jugé à propos de s'informer si la jeune fille réussit mieux depuis auprès de M. Rabautel.

Lesage, Vigoureux et sa sœur ont été brûlés vifs en place de Grève, aux acclamations d'une affluence prodigieuse qui, depuis quinze jours, demandait à grands cris leur supplice, retardé par la question qu'on leur a appliquée.

La duchesse de Foix avait été arrêtée sur la déposition d'un simple billet d'elle trouvé chez la *Voisin*, et dont le sens était plus obscur que propre à baser une accusation. Louis XIV, ne voulant pas que, sur un indice si léger, une dame de haute distinction fût emprisonnée, se réserva de l'interroger lui-même dans ses cabinets, où elle fut conduite, avec son propre carrosse, par le capitaine des gardes en quartier.

« Reconnaissez-vous ce billet, madame la duchesse ? lui dit sa majesté d'un ton sévère, mais doux.

— Sire, il est de ma main ; je ne puis ni ne veux le nier.

— A merveille ! Maintenant, dites-moi, je vous prie, avec la même franchise, ce que signifient ces mots : *Plus je frotte, moins ils poussent*.

— Ah ! sire, s'écria la duchesse en se jetant aux pieds du roi, daignez m'épargner un tel aveu.

— Je ne le puis, madame ; songez que je vous appelle devant moi pour vous sauver un affront public ; ce motif me donne tous les droits à votre confiance, et, dans l'intérêt de votre honneur, je vous ordonne de parler.

— J'obéirai, sire, reprit en tremblant madame de Foix, rouge jusqu'aux yeux... Depuis deux ou trois ans, je m'aperçois que mon mari me néglige, après m'avoir souvent reproché un défaut... Non, jamais je n'oserai achever....

— Continuez, duchesse....

— Il est des charmes, reprit l'accusée, dont la nature se montre prodigue envers des femmes, avare envers d'autres....

— Poursuivez, je vous prie.

— Eh bien ! sire, mon mari n'aime que les dames auxquelles la nature a prodigué....

— Prodigué quoi ?

— Ce qui excède les belles proportions dans madame de Montespan, et manque à madame de La Vallière.... comme à moi, sire....

— Ah ! m'y voici, s'écria Louis XIV, en s'excusant d'un défaut

trop prolongé de pénétration.... Et je vois, poursuivit le monarque interrogateur, que vous aviez demandé à la Voisin....

— Une pommade dont elle disait des merveilles, ajouta madame de Foix en baissant les yeux.

— Cependant *plus vous frottiez, moins ils poussaient*.

— Hélas ! oui.

— C'était un malheur, mais ce n'était pas un crime, et je suis enchanté, duchesse, de vous avoir épargné la honte d'un tel aveu devant la *chambre ardente*. Je vous rends le malheureux billet qui vous causa deux heures d'inquiétude; retournez tranquillement à votre hôtel. Je ne vois de coupable ici que l'époux qui délaisse une femme aussi jolie que vous; je veux en toucher quelques mots au duc. Il est un moyen plus heureux que celui dont vous avez fait l'essai, pour obtenir de la nature elle-même ce que vous recherchiez par artifice; nous en causerons avec votre mari, et j'espère qu'il l'emploiera. »

On lisait dernièrement, dans un salon, une lettre de madame de Coulange, dont le mari est attaché à notre ambassade en Espagne. Elle écrit que la reine Marie-Louise embellit tous les jours, mais que plus sa majesté acquiert de charmes, plus le roi devient jaloux, sans savoir pourquoi ni de qui. Madame de Coulange parle ensuite des combats de taureaux : les grands seigneurs qui s'exposent, les chevaux andalous éventrés, les jeunes bacheliers dont le sang rougit l'arène, tout cela paraît fort amusant aux belles Espagnoles, que je croyais moins amies de la destruction. « Voilà, » s'écriait madame de Sévigné en entendant cette lecture, voilà » les amusements du royaume très-chrétien; les nôtres sont plus » opposés à ce qui tue, plus faciles à comprendre.... » Toujours un petit trait de naturel dans les mots spirituels de la bonne marquise.

Ce pauvre M. de Pomponne obtint hier une audience du roi au moment du coucher; il pleura, dit-on, dans le cabinet de sa majesté; mais la disgrâce de l'ancien ministre n'a point été révoquée. Les ministres ne sont pas comme les noyés, ils reviennent rarement sur l'eau.

Les archevêques se lassent aussi de leurs favorites; madame de Brétonvilliers n'excite plus l'ardeur, en dehors de l'église, qu'elle inspira longtemps à M. de Paris. Mais, ainsi que madame de Montespan, voulant dominer encore quand elle a cessé de plaire, cette beauté délaissée choisit les maîtresses de sa grandeur, et les prend

toujours telles que le cœur du prélat ne puisse entrer pour rien dans ses amours passagers. Dernièrement, la complaisante pourvoyeuse avait conduit secrètement mademoiselle Varenne à la terre de monseigneur ; il eut l'agréable surprise de trouver cette fille, en robe légère, couchée sur un lit de repos de son cabinet. Je ne sais pas ce que dit M. l'archevêque, mais il est plus que présumable que ce ne fut pas son bréviaire. Le soir, d'autres disent le lendemain matin, Varenne revenait tranquillement de Conflans à Paris, dans le carrosse du métropolitain, lorsque M. de Pierrepont, lieutenant des gardes, et amant en titre de la belle, se trouva sur sa route pour lui reprocher ses fredaines, dont il avait eu vent. Les gardes du corps ont une manière à eux de venger les infidélités ; celui-ci se plaça à côté de l'infidèle dans le carrosse épiscopal, et força le cocher de les conduire à Versailles. Pierrepont fit entrer la voiture, ornée des armes de l'archevêque, dans la cour de l'hôtel des gardes, pendant un appel général des quatre compagnies ; et, présentant froidement la main à la Varenne, le malin militaire la conduisit à son appartement, après avoir ordonné au cocher d'attendre *Madame* pour la reconduire à Paris. Pierrepont prolongea, autant qu'il put, le séjour de sa maîtresse, afin que toute la maison du roi eût le temps d'admirer l'équipage de l'archevêque ; puis, ayant aperçu une grande affluence dans la cour, il reconduisit galamment la demoiselle, en traversant les groupes de curieux, l'aïda à remonter en carrosse, et la pria très-haut de faire agréer ses compliments à monseigneur de Harlay, archevêque de Paris.... La recommandation ne pouvait pas être plus circonstanciée.

L'aventure fit, tous ces jours derniers, un bruit prodigieux ; le roi, à qui elle est revenue par deux mille trompettes, a fait ordonner au malin Pierrepont quelques jours d'arrêts ; mais il a, dit-on, demandé à sa sainteté la suspension de M. de Harlay. En attendant, on assure que les offices sont interdits à sa grandeur ; elle n'en abusait pourtant pas.

M. Colbert de Croissy a gagné le ministère que M. de Pomponne n'avait pas mérité de perdre ; il a terminé le mariage de *Monseigneur* avec la princesse *Marie-Anne-Christine-Victoire* de Bavière ; son altesse fit, il y a dix jours, son entrée à Versailles dans un carrosse magnifique, ayant à sa droite le roi, et à sa gauche le Dauphin, son époux. La princesse n'est point belle, mais elle a de

la fraîcheur, et ses manières sont remplies de grâces. Son esprit est agréable et orné; sa conversation plaît par la douceur inaltérable qui en est l'essence; on n'admire point ses discours, mais on voudrait toujours les entendre; ils ne captivent pas le cœur, ils s'y insinuent. La Dauphine est musicienne comme Lully; elle sait trois ou quatre langues, et l'on dit qu'elle peint les fleurs presque aussi jolies que la nature les produit.

Son altesse royale a trouvé sa maison toute formée : le roi avait désiré que madame de Maintenon fût dame d'honneur de la Dauphine; mais, soit modestie, soit que la marquise ait d'autres vues, elle a refusé cette haute dignité, l'a fait donner à madame de Richelieu, qui l'avait déjà chez la reine, et s'est contentée de la charge de dame d'atours de son altesse royale, qu'elle partage même avec madame la maréchale de Rochefort. Cette dernière circonstance prouve que madame de Maintenon prévoit qu'elle peut être trop occupée ailleurs pour donner des soins assidus à la toilette de la Dauphine; il y a dans ceci un dessous de carte évident. Ajoutons que le roi a donné à madame de Maintenon un nouvel appartement au-dessus du sien, et y communiquant. Sa majesté a dit au duc de Saint-Aignan qu'il avait fait cette disposition « pour être à » portée *des entretiens* de la marquise, qui le délassaient des » flatteries de ses courtisans, et des verbiages de ses ministres. » Personne ne sait encore au juste ce que Louis XIV entend par *les entretiens* de madame de Maintenon; il fut un temps, qui n'est pas loin encore, où sa majesté ne voulait de bornes dans sa conversation avec les dames, que celles qu'il posait lui-même; je serais bien curieuse de savoir s'il en est ainsi avec la dévote marquise.

Nonobstant *les entretiens*, la dame d'atours de Marie-Anne-Christine-Victoire est fort assidue à son service : elle assiste toujours à la toilette de la princesse; quelquefois elle la fait en entier. Elle seule a pu, jusqu'à ce moment, peigner la Dauphine, dont l'épaisse chevelure met en défaut l'adresse de toutes ses femmes. Madame de Maintenon passe si légèrement le peigne dans les cheveux de son altesse royale, qu'elle en est charmée; si le roi est informé de cette nouvelle perfection de la marquise, cela peut encore ajouter au charme de *ses entretiens*.

Sept filles d'honneur ont été données à la Dauphine, sous le gouvernement de madame de Montchevreuil : ce sont mesdemoiselles de Biron, de Laval, de Tonnerre, de Rambure, Dupuis,

Hamilton et de Leuwestein. Le roi, qui ce jour-là tenait au nombre huit, a nommé en même temps huit gentilshommes pour accompagner *Monseigneur*, sous le titre nouveau de *menins*; heureusement pour l'infailibilité des *huit* dames d'honneur, ces messieurs ne sont pas tenus de résider dans la maison du Dauphin... L'occasion est si dangereuse, et le démon si fin!

Dans les actes passés pour le mariage de *Monseigneur*, Louis XIV a été, pour la première fois, qualifié de *grand*; ce beau renom lui a été donné aussi dans les chartes relatives à l'établissement des Français aux Indes orientales, où notre commerce a fondé, cette année, ses premiers comptoirs, après la confirmation de l'achat de Pondichéry, faite en 1674. Ce titre de *grand* est décerné à Louis XIV par les étrangers eux-mêmes; mais le roi l'eût encore mieux mérité en ne l'acceptant pas de son vivant.

Madame Deshoulières est connue par de charmantes poésies, et surtout par l'idylle des *Moutons*, dont elle aurait eu la première idée, si Théocrite n'y eût pas songé il y a deux mille ans. Cette bergère du Parnasse, changeant tout à coup d'allure et de ton, a voulu sacrifier à la muse tragique; sa tentative n'a pas été heureuse: le poignard de Melpomène ressemblait, dans ses mains, à une houlette; après avoir vu *Genserich*, le public a prié madame Deshoulières de retourner à *ses moutons*. Chapelle, en sortant de la première représentation, voulait absolument m'expliquer ce qui manque aux dames pour faire des tragédies; j'ai refusé de l'entendre; il avait diné au cabaret.

Dans son intrigue avec mademoiselle de Fontanges, comme dans les précédentes, le roi joue au mystère, et conduit l'amour à petit bruit; mais, cette fois encore, c'est le secret de la comédie. La cour devant partir pour Villers-Cotterets, sa majesté envoya, la veille du départ, à sa maîtresse, dix mille louis d'or et un service de campagne en vermeil... Dix mille louis! avec cela on peut faire un bagage fort propre pour un voyage de vingt lieues. Le bonheur embellit les femmes; au premier bal donné à Villers-Cotterets, la nouvelle favorite a paru d'une beauté éblouissante. On dit que rien n'égale son orgueil, si ce n'est pourtant sa sottise; en arrivant dans les salons, elle traversa l'assemblée sans s'incliner une seule fois, et passa devant la reine sans la regarder. Après la fête, le roi reconduisit mademoiselle de Fontanges dans son appartement; elle souffrait beaucoup de la tête, en même temps qu'un mal de cœur

très-significatif annonçait la formation d'une nouvelle tige de la lignée royale. « Que je suis désolé de vous voir dans cet état ! dit » Louis XIV avec attendrissement. — Ah ! mon cher prince, ré- » pondit la romanesque beauté, faut-il que les douleurs suivent » de si près des plaisirs *si purs*... Mais il n'importe, je chéris la » cause de mon mal et l'aimerai éternellement... » Où êtes-vous, » chantres d'Amadis de Gaule et de Clélie ? Mais continuons le roman. Le lendemain, Louis XIV, dans une chasse au sanglier, eut un cheval blessé par la bête ; sa majesté courut même quelque danger. Informée de cet accident, mademoiselle de Fontanges écrivit à son amant cette tendre missive, qu'elle fit porter en toute hâte par un exprès :

« Je ne puis, mon cher prince, vous exprimer l'inquiétude où » je suis ; puis-je apprendre le peu de soin que vous apportez à » votre conservation sans trembler ! Au nom de Dieu ! ménagez » mieux une vie qui m'est plus chère que la mienne, si vous voulez » me retrouver vivante à votre retour. Eh quoi ! votre courage » n'est-il pas assez connu, aussi bien que votre adresse, sans vous » exposer ainsi à de nouveaux dangers ! Pouvez-vous trouver le » délasement de la guerre dans un exercice si pénible et si péril- » leux !... Ah ! j'en tremble de peur. Pardonnez, mon cher prince, » ces reproches à l'ardeur de ma passion, et revenez si vous aimez, » et si vous voulez retirer de sa crainte celle qui vous chérit si » tendrement. »

Le roi, au comble de la félicité en lisant ce billet, le baisa mille fois, et, s'étant assis sur le tronc d'un arbre renversé, il traça au crayon la réponse suivante, que remporta l'exprès de la favorite :

« Non, ma chère enfant, ne craignez pas ; le péril est passé, et » je ne veux plus me conserver que pour vous seule. Je vous » l'avoue, je ne suis pas excusable d'avoir cherché du plaisir dans » des exercices que vous n'avez pas partagés avec moi ; mais par- » donnez ce moment que j'ai donné au désir *de la gloire*¹, et je » pars pour passer mes jours entiers à vous dire que je vous aime... » Ah ! qu'il est doux seulement d'y penser, lorsqu'on aime un en- » fant si aimable et qu'on est certain d'être aimé ! »

Un grammairien pourrait trouver que le verbe *aimer* revient un peu souvent dans ce billet ; mais les amants appellent cela des *répétitions obligées*. Mademoiselle de Fontanges pensa mourir de

¹ La gloire de tuer un sanglier.

joie en recevant ce brûlant écrit. La satisfaction qu'elle éprouva fut telle, qu'en ce moment, et pour la première fois, l'émotion excita dans son sein ce mouvement de vie qui, suivant la position de celle qui le ressent, lui cause tant de plaisir ou tant de désespoir. Mademoiselle de Fontanges fut enivrée du premier de ces sentiments, et son heureuse maternité, apprise au roi dès qu'il parut, mit le comble à la félicité de ce prince... Le lendemain, la favorite était duchesse de Fontanges; on lui formait une maison, et son traitement fut fixé à cent mille écus par année.

Madame de Montespan ne tarda pas à être instruite des immenses avantages faits à sa rivale; elle en témoigna violemment son dépit. Il est vrai que, durant sa faveur, elle n'avait point obtenu le titre de duchesse; cette circonstance avait pour elle quelque chose d'humiliant : Louis XIV le sentit, et voulut annoncer personnellement à la marquise qu'il lui conférait ce même titre qui excitait avec raison sa jalousie. « Non, sire, répondit Athénaïs » avec hauteur; je n'ai nullement besoin de cette nouvelle distinction... Elle était nécessaire aux La Vallière, aux Fontanges, » pour approcher de votre majesté; mais moi, je suis née d'un » sang qui me mettait dans le cas d'aspirer aux plus grands honneurs, quand bien même je n'aurais pas eu le bonheur de vous » plaire. »

Le duc de La Rochefoucauld est mort universellement regretté; c'était un homme de génie, un homme aimable, un homme brave et un honnête homme; je ne connais pas en France un cœur généreux qui ne doive, par la sympathie d'une belle qualité, donner des regrets à ce digne gentilhomme. Jeune, M. de La Rochefoucauld paya à l'amour le tribut d'effervescence que tout être sensible lui doit; alors les beaux yeux de la duchesse de Longueville le firent sortir des bornes de la prudence, surtout lorsque, sans autre motif que sa condescendance pour les inimitiés d'une maîtresse, il s'engagea dans les guerres civiles, et s'arma contre son souverain. Il se repentit toute sa vie de cette folie chevaleresque, dont madame de Longueville ne le paya qu'en monnaie courante d'infidélités. Ces anciens pécheurs, devenus, elle dévote et janséniste, lui philosophie seulement, se virent peu dans leur vieillesse. La sœur du grand Condé finit par se jeter dans la réforme absolue; M. de La Rochefoucauld donna à madame de La-fayette les soins épurés d'un vieux amoureux platonicien; la dame

lui rendit ceux d'un épicurisme de souvenirs : c'était , comme dit madame de Sévigné , une passion d'infirmités fort touchante.

Madame de Soissons est arrivée à Bruxelles , et si bien arrivée qu'elle y produit du scandale ; il faut qu'il y en ait partout à son approche. Elle s'était rendue , il y eut dimanche huit jours , dans l'église de Ste-Gudule. Était-ce la dévotion qui la conduisait en ce lieu saint ? je n'oserais l'affirmer ; peut-être y venait-elle plutôt afin de prouver , par sa présence au pied des autels , qu'elle n'avait pas signé de pacte avec l'ennemi de Dieu. Mais à peine la comtesse eut-elle pris un siège , qu'un miaulement épouvantable de chats liés ensemble se fit entendre dans le temple même , et que cent voix crièrent que c'étaient des diables et des sorciers qui la suivaient... Madame de Soissons voulut essayer de faire tête à l'orage ; mais , le sabbat des matous et les criailleries de la populace ayant redoublé , la pauvre exilée se vit contrainte de quitter la place.

Tandis que me voilà revenue aux suites de l'affaire des poisons , je dois consigner un événement plus grave que la mésaventure de l'ancienne surintendante. Madame de Dreux , comme tant d'autres accusés , avait été emprisonnée sur de vagues soupçons ; elle a languï plusieurs mois dans un cachot où le jour ne parvenait que par un trou pratiqué à la voûte. Nulle déposition ne s'étant élevée contre cette infortunée , il a bien fallu que la *chambre ardente* se décidât à la relâcher ; mais , comme la justice veut toujours avoir un peu raison , même quand elle a complètement tort , l'un des présidents s'est mis à admonester madame de Dreux , et , par forme de conclusion , l'a condamnée à cinq cents livres d'amende.

Libre enfin , elle passe , à l'Arsenal même ¹ , dans les bras de son mari , de ses frères , de ses sœurs , de toute sa famille... Mais sa mère , elle ne la voit point... Hélas ! elle n'est plus ; la honte d'une fille l'a tuée... Madame de Dreux , qui l'ignore , appelle cette bonne , cette tendre mère... La tombe n'a point de voix ; c'est le mensonge , un mensonge maladroitement officieux , qui répond : « La vieille » dame est retenue au logis par ses infirmités ; ce seront toujours , » se disent entre eux les parents , quelques instants de gagnés ; on » va voir , on va réfléchir... » Mais la réflexion est lente , et l'in-

¹ La chambre ardente siégeait à l'Arsenal ; les accusés étaient détenus soit à la Bastille , soit au donjon de Vincennes.

quiétude vole. Madame de Dreux s'élance, court, arrive à la place Royale ; légère comme une sylphide , elle franchit l'escalier , l'antichambre, une longue file d'appartements, en criant : « Ma mère ! » ma mère ! pourquoi ne la vois-je point?... M'aurait-elle mau- » dite !... » Et la prisonnière libérée se jette dans une chambre à coucher, seule pièce qu'elle n'ait pas encore visitée... Ma mère ! répétait-elle avec un cri déchirant, lorsqu'un père célestin, son confesseur, parut tout à coup. « Calmez-vous, ma fille, lui dit le moine d'une voix grave ; votre mère est au ciel... ce n'est que là qu'il vous sera permis de la revoir. — Ah ! c'est moi qui l'ai tuée, répondit la pauvre dame d'un accent éteint... » Et elle tomba sans connaissance sur le parquet... Le surlendemain, ceux qui passèrent à la place Royale, au moment où sonnait l'*Angelus* du soir, virent sortir un convoi funèbre d'une porte cochère... C'était madame de Dreux qui rejoignait sa mère dans le ciel.

Madame la duchesse de Fontanges a reçu, tous ces jours derniers, dans son lit, les compliments de la cour sur son titre, et sur le *tabouret* qu'elle prendra demain. Les médecins ont ordonné de l'exercice, beaucoup d'exercice à la belle, qui, depuis une quinzaine, s'est mise à suivre le roi dans ses chasses, auxquelles il n'avait renoncé que par métaphore amoureuse. Jeudi dernier, un grand vent survint pendant que la nouvelle Diane accompagnait son Endymion dans les forêts. Nos frises de cour ne sont pas à l'épreuve de l'haleine des aquilons ; un désordre plus sauvage que touchant hérissa bientôt les beaux cheveux de la favorite, qui chercha quelque expédient pour retenir ces charmes voltigeants. Un ruban emprunté de je ne sais quelle partie de toilette ceignit d'un double tour le front de la duchesse, et, noué sur le devant de sa tête, prêta à ses traits une séduction de plus. Le roi trouva sa maîtresse si jolie avec ce bandeau, qu'il la pria de le garder toute la journée... Les courtisans, peuple de singes imitateurs, ne laissèrent pas tomber cette occasion de flatter un des caprices de leur maître ; le lendemain cent dames parurent à la cour le front ceint avec grâce d'un ruban de la même couleur que celui de la duchesse. Maintenant ces coiffures font fureur à Paris, sous le nom de *Fontanges*¹ ; cela durera... aussi longtemps qu'une mode peut durer. Dans tout ceci je ne vois de bien solide que la faveur de madame de Main-

¹ Par extension, on donna le nom de *fontanges* aux rubans eux-mêmes ; ils le conservèrent longtemps, et dans quelques provinces on dit encore *porter des fontanges* pour se parer de rubans.

tenon, car elle monte toujours sans le dangereux secours des grands *sacrifices*, qui font la fortune des belles, mais qui ne la font que pour un moment; on peut s'en rapporter à l'habile marquise, elle ne jouera un aussi gros jeu qu'à coup sûr. Le crédit de madame de Montespan a déjà tant descendu, qu'il ne pourra bientôt plus descendre; mais cette favorite a su faire succéder à l'influence que lui avaient acquise ses faiblesses, une solide considération, par l'achat d'une charge imposante; elle échappe de cette manière à la honte qui, sans cette précaution, eût suivi son délaissement. Quant à la duchesse de Fontanges, parvenue, comme dans un songe, au sommet des grandeurs, elle n'en aperçoit pas le terme, faute d'expérience; mais elle en est bien près, puisqu'elle n'a plus rien à donner. L'imprudente n'a pas même su ménager les dons de la fortune : des trésors se sont évanouis sous sa main prodigue; quand l'heure de sa chute sera venue, il ne lui restera que le couvent pour refuge; et tout fait croire qu'elle n'y portera ni le repentir ni la piété, qui ont fait du cloître un asile paisible où se sont endormies d'abord, ensuite éteintes, les passions de la duchesse de La Vallière.

La sœur de la Miséricorde, à laquelle je reviens naturellement, vit dans la pénitence la plus austère, la plus rude. Les femmes ne savent user de rien avec mesure; il faut qu'elles abusent de tout, même du repentir. Louise ne se borne plus à la règle sévère de son ordre; elle recherche, elle invente des souffrances pour humilier le soir de sa vie, comme elle inventa jadis des voluptés pour enivrer ses beaux jours. Ce carême, voulant expier le plaisir qu'elle éprouvait durant sa carrière mondaine à savourer des liqueurs, elle se condamna à rester trois semaines sans boire une goutte d'eau; depuis trois ans elle n'en buvait déjà qu'un demi-verre par jour. Une religieuse demandait dernièrement à cette pénitente si elle avait cru pouvoir s'imposer une si grande privation avant d'en avoir obtenu la permission de son confesseur : « J'ai » agi sans réflexion, a-t-elle répondu; je n'ai été occupée que du » désir de satisfaire à la justice de Dieu. » Ces austérités extrêmes ayant affaibli la constitution de sœur Louise, un érysipèle lui vint à la jambe; elle ne pouvait plus marcher, n'allait point au réfectoire par cette raison, et serait morte d'inanition si le second jour la supérieure ne fût entrée dans sa cellule pour s'informer du motif qui l'y retenait.

« Êtes-vous malade, ma sœur ? lui dit-elle.

— Non, madame, répondit Madeleine La Vallière, mais je ne puis marcher.

— Qui vous en empêche ?

— Une douleur aiguë que Dieu m'a fait la grâce de m'envoyer à la jambe gauche.

— Quelle est la nature de ce mal ?

— Je ne sais ; je n'y ai pas regardé.

— En vérité, ma sœur, vous portez trop loin le mépris de vos jours... Dieu vous en a confié le soin, c'est lui désobéir que de le négliger. Si vous êtes plus pressée de livrer votre corps à la terre que le Seigneur de le lui rendre, vous péchez encore, ma sœur, vous péchez gravement.

— Peut-on offenser le divin Maître par les mortifications ?

— Oui, quand elles dépassent les règles d'une austère mais sage pénitence... Rappelez-vous que Dieu, dans sa justice éternelle, ne peut rien vouloir d'outré.

— Pour ce qui flatte, je le sais ; mais ce qui humilie ?

— Arrêtez, sœur Louise, la pénitence même peut avoir sa vanité... Dieu repousse l'orgueil jusque dans la douleur.

— Mais les martyrs ?

— Les martyrs, ma sœur, ils se sont soumis aux souffrances, mais ils n'en ont point fait un trophée.

— Faites-moi donc conduire à l'infirmerie... Je serai moins orgueilleuse à l'avenir. »

La cour s'amuse beaucoup en ce moment de la passion violente que madame la princesse de Conti a inspirée à Mulley Ismaïl, roi de Maroc. Ce souverain maure a conçu cet amour, échauffé de toute l'ardeur de la zone torride, à la vue d'un portrait de la princesse, qui fut trouvé au bras d'un officier français pris en mer par les sujets du prince mahométan. Il est fâcheux que la fille de madame de La Vallière ait épousé un fils du grand Condé ; elle se fût élevée, sans le moindre effort, au trône marocain. Mais si cette reine manquée *des infidèles* n'a pu régner sur eux en Afrique, elle les soumet du moins à Paris : tous nos galants soupirent aux pieds de la belle princesse ; encore quelques mois, et elle comptera sur ses traces autant de soupirants que son adorateur au teint de bronze compte d'esclaves dans son harem. Le prince de Conti, qui ne veut pas se donner le ridicule de paraître jaloux, fait l'insouciant et le dégagé sur tous les hommages

qu'on adresse à sa femme. Bien plus, chaque jour il amène chez elle les jeunes gens les mieux faits de la cour, essayant de faire croire ainsi qu'il brave le danger auquel tant de maris ont la faiblesse d'opposer un front soucieux. Le prince croit éviter les plaisanteries que cette mauvaise humeur leur attire, et se promet de s'épargner, au besoin, la plainte scandaleuse qui les déshonore. Quel sera l'effet de cette manœuvre ? la réputation de coquetterie de la princesse commence à le faire pressentir.... et les gens qui voient de près ont déjà, dit-on, plus que des pressentiments.

La belle duchesse de Fontanges, dont la taille n'augmente pas aussi vite que sa faveur diminue, a cru, ou du moins a paru croire, la semaine dernière, qu'on avait tenté de l'empoisonner. On assure que, traduit en langue vulgaire, cela signifie qu'elle voudrait bien avoir des gardes. En la pressant un peu, je parie qu'elle avouerait que cette distinction manque à sa grandeur. Il ne faut pas croire que la fière beauté s'amuse à réduire à sa juste valeur le titre de maîtresse ; elle ne se croit pas moins souveraine que Marie-Thérèse ; et si, en parlant des affections de son amant, elle dit parfois *la reine et moi*, il lui arrive beaucoup plus souvent de dire *moi et la reine*.

La jeune favorite, quoique fort indisposée, a reparu hier à la cour, après une absence de huit jours. Elle a été reçue froidement par sa majesté : c'est surtout parmi les grands que les absents ont tort, et dix fois tort. « Voyez-vous, mon enfant, lui dit madame de Maintenon, voilà comme cela se pratique dans ce pays ; un jour on vous divinise, le lendemain on vous oublie. Le plus sage est de ne pas attendre ce fâcheux retour, et de quitter la cour avant d'en être quitté. Croyez-moi, duchesse, éloignez-vous sans bruit ; une retraite, au moment où sa majesté arrête encore sur vous quelques regards bienveillants, vous fera beaucoup d'honneur dans le monde ; tandis que cette même retraite sera pour vous une source de honte si vous attendez l'heure de votre disgrâce, prête à sonner. « A vous entendre, madame, répondit la jeune duchesse, on dirait qu'il est aussi facile de quitter un roi que de quitter un habit. »

L'avis de madame de Maintenon, tout intéressé qu'il était, ne manquait pas de sagesse ; elle sait mieux que personne combien la maîtresse en titre est déchue dans la pensée du roi ; cette beauté,

dont il ne raffola qu'un instant, n'est plus pour lui que la statue avant l'épingle. Sa disgrâce marche même à pas de géant ; presque toujours malade durant sa grossesse, elle ne peut rien faire de ce qui pourrait soutenir son crédit : avec Louis XIV, la charge de favorite est un des emplois actifs de la cour ; malheur à l'occupante si elle ne peut remplir assidûment ses fonctions ! Madame de Fontanges n'est point portée sur les listes pour le voyage de Fontainebleau ; on lui a permis d'aller prendre du petit-lait à Livry.... Malheur aux ministres, aux généraux et aux favorites à qui les rois permettent de donner des soins à leur santé !

A propos du voyage de Fontainebleau, madame la Dauphine demandait l'autre jour à la duchesse de Richelieu, sa dame d'honneur, si la cour de France était toujours par voies et par chemins comme celle des anciens rois pasteurs : « Il n'y a pas encore cinq mois que je suis arrivée, ajouta son altesse royale, et j'ai déjà fait dix voyages de Villers-Cotterets, de Rambouillet, de Compiègne, de Chambord, de Fontainebleau ; non compris les allées et venues journalières de Saint-Germain à Versailles, ou de cette dernière résidence à Saint-Germain. Le roi paraît tenir beaucoup à ce que je donne bientôt un fils à *Monseigneur* ; mais on ne peut pas devenir grosse en marchant toujours. »

A part l'à-propos de la grossesse, je suis un peu de l'avis de madame la Dauphine ; aussi, quoique portée sur les listes, je n'ai point accompagné la cour à Fontainebleau. Nous ne sommes plus aux jours d'enchantements où, d'un pied que mes vingt ans rendaient léger et hâlé, je foulais le gazon des jardins de ce palais, au son d'une musique délicieuse, et au murmure plus doux encore des soupirs de vingt galants empressés. Depuis lors, mes ans se sont doublés ; ma marche serait lourde sur les gazons ; je pourrais y goûter encore le charme d'une harmonie enchanteresse ; mais le murmure de soupirs ne serait plus là... Je suis restée à Paris. La jeune et jolie madame de Saint-Pouanges voudrait bien en avoir fait autant. Elle revenait, avant-hier, de Fontainebleau ; sa voiture a versé, et un éclat de glace lui est entré dans le corps... Jamais récit ne fut plus effrayant que celui des opérations qu'il a fallu faire à cette pauvre dame pour retirer ce morceau de verre du lieu où il était enfoncé... On espère pourtant sauver la blessée.

Je vis jeudi matin le père de Lachaise, dispensateur des grâces

ecclésiastiques, dans l'intérêt de mon neveu l'abbé, qui voudrait bien avoir un bénéfice, ne fût-il que de sept à huit mille livres. Mon jeune parent le mérite bien; il n'a guère plus de vingt ans, et je me rendrais caution qu'il n'y a pas une seule actrice à Paris qu'il ne connaisse au moins de nom. Personne n'est plus versé dans l'étude des eaux de senteur; pour les modes, c'est un journal vivant : une boucle de cheveux ne saurait être allongée ou raccourcie, un nœud de ruban changé de place, une couleur prise ou quittée, que mon neveu n'en soit instruit. Pour du latin, il n'en sait guère, et son bréviaire quotidien c'est le recueil des contes de la reine de Navarre ou le livre de Rabelais. Avec de tels droits à produire, je ne pouvais manquer d'être bien reçue du père de Lachaise; aussi ai-je été enchantée de l'accueil qu'il m'a fait. On m'avait peint ce jésuite comme un ours; si cette qualification lui convient sous le rapport du physique, il faut avouer au moins que c'est un ours fort bien léché. J'ajouterai toutefois que la première vue du confesseur de sa majesté a quelque chose de repoussant : il a de gros yeux, dont l'extrême saillie et le roulement habituel sous une forêt de sourcils impriment à la figure de ce moine je ne sais quoi de rude, que tempère heureusement une bouche assez riante, ouverte entre deux joues rebondies qui ne se prêteraient point à l'expression de la méchanceté. Si les yeux du père de Lachaise sont saillants, il en est bien autrement de ses oreilles, les plus longues, les plus larges, les plus pendantes que j'aie jamais remarquées dans une créature humaine. Quand le porteur de cet ensemble de traits assez peu séduisant vous parle, tout cela ne se prête pas trop mal à un air de bonté, que les physionomistes pourraient trouver patelin, mais qu'en ma qualité de sollicituse, j'ai pris pour obligeant. Au reste, le père de Lachaise est un homme doux, paisible, et doué d'une certaine sagesse qui se fait remarquer surtout par sa modération; je sais de bonne part qu'il ne conseilla jamais au roi de mesures rigoureuses contre les jansénistes, ce qui le fit souvent accuser de tiédeur par sa compagnie. Les pères Doucin, Sacond et Le Tellier, véritables boute-feux de l'ordre, lui sont députés de temps en temps pour relever en lui l'esprit de corps, et pour l'engager à rallumer les brandons qu'ils voudraient jeter dans l'enceinte de Port-Royal; mais le crédit du confesseur ne tient point à son caractère religieux, il est purement personnel; et, malgré les efforts de ces excitateurs, de Lachaise ne veut brûler personne.

« Votre neveu, me dit le père confesseur, n'est point un modèle
 » de piété ni même de continence ; mais, à coup sûr, il n'a pas
 » moins de droits aux bénéfices ecclésiastiques que des mousque-
 » taires et des pages, auxquels je fus plus d'une fois obligé d'ac-
 » corder de pareilles grâces. Il y a longtemps, d'ailleurs, que
 » l'Église contribue à la faveur de bénéficiaires qui ne se chargent
 » d'aucun des devoirs qu'elle impose ; je n'ai point oublié qu'au
 » sacre de sa majesté, l'on dut recourir à l'évêque de Soissons pour
 » procéder à la cérémonie, parce que M. le duc de Nemours, ar-
 » chevêque de Reims, n'avait pas les ordres, et n'assistait à la
 » solennité du jour qu'en qualité de général de cavalerie. D'après
 » de tels exemples, j'aurais donc fort mauvaise grâce à refuser le
 » bénéfice que vous demandez ; dites seulement à votre neveu
 » que, pendant l'expédition des lettres patentes, il fera bien de
 » paraître un peu moins souvent à la comédie, et d'assister quel-
 » quefois au sermon. »

Puisque les grâces de l'Église ne sont pas incompatibles avec les distractions mondaines, ce que M. de Paris se charge, au surplus, de nous prouver par l'usage simultané qu'il en fait, je puis bien parler des spectacles immédiatement après m'être occupée du bénéfice d'un abbé qui fait son séminaire à l'Opéra. Une ordonnance du roi vient de réunir les deux troupes de l'hôtel de Bourgogne et de la rue Guénégaud ; mais je dois reprendre de plus haut l'organisation des théâtres de Paris. *Les confrères de la Passion*¹, qui longtemps furent les seuls comédiens autorisés, conservaient encore leur prééminence en 1676 ; un édit de cette année les supprima, réunit leurs revenus à ceux de l'hôpital général, et mit fin aux tracasseries qui existaient entre eux et les comédiens. Ils durent abandonner à ces derniers la propriété de l'hôtel de Bourgogne, lieu où ils avaient joué longtemps leurs pièces sous le titre de mystères. Du vivant de Molière, il existait à Paris trois théâtres : celui de l'hôtel de Bourgogne, celui du Marais et celui du Palais-Royal ; mais, après la mort du grand comique, les acteurs qu'il avait dirigés, ne pouvant, comme je l'ai dit ailleurs, se soutenir sans un tel appui, furent répartis entre la troupe de l'hôtel de Bourgogne et celle du Marais ; cette dernière quitta alors la salle qu'elle occupait, et vint jouer rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud. Mais, les deux théâtres se soutenant avec difficulté, et

¹ Les confrères de la Passion avaient été établis en 1402, par lettres patentes de Charles VI.

l'espèce de rivalité qui existait entre eux nuisant à l'art lui-même, le roi a jugé convenable de réunir les comédiens rivaux par une communauté d'intérêts et d'émulation ; les deux troupes, fondues en une seule, se sont établies rue Mazarine. Sa majesté a réglé en même temps les droits des acteurs ; elle a fixé leurs salaires selon le talent, a donné des pensions à quelques sujets, et a gratifié la société même d'une rente de douze mille livres. D'après les nouvelles ordonnances, la troupe de la rue Mazarine, qui a pris le nom de *Comédie-Française*, jouera à la cour depuis le jour de saint Martin jusqu'au jeudi d'avant la Passion ; mais, lorsque le roi ira à Fontainebleau, une partie de la troupe suivra sa majesté, et, indépendamment de ses gages, chaque acteur aura une pistole par jour durant le voyage.

Il se tient, tous les lundis, à l'hôtel de la Comédie-Française, une assemblée générale ; c'est à cette réunion que les auteurs présentent leurs pièces : elles sont examinées d'abord dans une séance secrète ; et, à l'assemblée générale suivante, l'ouvrage est admis ou rejeté, au jugement de tous les acteurs et actrices.

Il revient aux auteurs dont on représente les pièces, déduction faite des frais journaliers et du quart des pauvres, pour une tragédie ou comédie en cinq actes, le neuvième du produit de la représentation, et pour les pièces en trois, deux ou un acte, le dix-huitième.

Il s'est fait à Versailles deux vols d'une hardiesse presque incompréhensible, et cela à cinq jours de distance l'un de l'autre ; le voleur de la chapelle de Saint-Germain n'était qu'un écolier auprès de ceux qui ont imaginé ces grandes expéditions. Aux écuries du roi, où logent plus de trois cents personnes, et où veillent, chaque nuit, cinquante ou soixante officiers ou valets, les housses et caparaçons des chevaux ont été enlevés sans qu'on puisse soupçonner par qui, ni même à quelle heure ce vol audacieux a été commis ; les harnachements volés valaient plus de cinquante mille écus. M. le grand écuyer a fait faire les plus minutieuses recherches dans toutes les parties du palais, et dans presque toutes les maisons de la ville ; on a dépêché sur toutes les routes avant que les voleurs eussent pu s'éloigner seulement de cinq lieues ; ces démarches n'ont rien appris : on n'a pas obtenu le moindre indice. Mais voilà quelque chose de plus fort : le grand appartement, c'est-

à-dire cette longue file de pièces qui s'étend depuis la galerie jusqu'aux cabinets du roi, est garni de meubles de velours cramoisi, avec crépines et franges d'or. Que devint le pauvre Bontems, lorsqu'il trouva, une semaine après l'événement des écuries, tous ses fauteuils, tous ses pliants, toutes ses tentures dégaruis de leurs riches ornements, qui avaient été coupés par des êtres non moins invisibles que les voleurs de housses et de caparaçons ! Ce dernier coup était réellement une sorte de prodige, dans un lieu où jamais une foule nombreuse ne cesse de circuler à toute heure de jour, et que plusieurs centaines de gardes parcourent la nuit. On avait reconnu l'inutilité des perquisitions ; de nouvelles franges furent commandées, et l'on ne songeait plus à cette affaire, lorsque hier, au souper du roi, un gros et lourd paquet, lancé du milieu de la foule des courtisans, arriva sur la table, et fit, par sa pesanteur, bondir en résonnant tous les plats d'argent. Une torsade, échappée en l'air du paquet mal formé, tomba en même temps sur la perruque du roi : « Ah ! ah ! dit sa majesté, je crois que ce » sont mes franges qui me reviennent ; mais au diable le moyen » de restitution ; quelques pouces de plus, et j'étais assommé. » M. de Livry, en enlevant le paquet, aperçut un petit billet qu'on y avait attaché ; le roi voulut le voir ; il renfermait ces mots, d'une écriture évidemment contrefaite : « Reprends tes franges, » Bontems ; la peine en passe le plaisir... Nos baise-mains au » roi. » — Voilà, dit sa majesté, qui me paraît bien insolent. « Le paquet d'or parfilé était si pesant, qu'à peine M. de Livry put le soulever : il appela à son aide un garçon bleu, qui emporta les franges, et l'on ne s'en occupa plus. Mais les officiers de service firent fermer les portes ; ils examinèrent toutes les personnes qui assistaient au souper du roi : toutes étaient connues, à l'exception d'une seule, qui se dit homme de qualité de la Saintonge, et ami de M. le duc de Gèvres. Ce seigneur, ayant été prévenu, se rendit au palais, reconnut le Saintongeois, et en répondit. Aucun des assistants n'avait vu lancer le paquet ; aucun n'avait senti, dans une foule cependant très-serrée, le violent mouvement de bras qu'il avait fallu faire pour donner l'impulsion à un tel fardeau. « Allons, dit Louis XIV en se couchant, il y a des magiciens chez » moi : bonsoir, messieurs, nous nous reverrons demain matin, » s'il leur plaît de me laisser dans mon lit. »

Le pouvoir des voleurs n'était pourtant pas illimité, car tout

porte à croire que les franges n'avaient été rendues d'une si singulière façon que parce qu'on n'avait pu les sortir du château, et cette probabilité était en quelque sorte démontrée par le billet.

La duchesse de Fontanges, triste, éplorée, pâle, malade, se retire à l'abbaye de Chelles, que le roi donna dernièrement à l'une de ses sœurs. Cette beauté, dont le règne ne fut qu'un éclair de prospérité, a passé ce matin sous mes croisées dans un carrosse à huit chevaux, que suivaient quatre autres voitures attelées de six.... La vanité de cette favorite d'un instant se remarque jusque dans sa retraite de la cour. Celle de madame de La Sablière a été moins fastueuse : convaincue de l'infidélité de M. de Lafare, elle s'est retirée aux Quinze-Vingts. Il y a moins d'un mois, la pauvre dame, malgré mille apparences, croyait encore à la tendresse de son amant ; si elle se fût retirée alors, c'eût été aux Quinze-Vingts une aveugle de plus ; elle y voit clair maintenant. Madame de Sévigné appelle cette rupture une *solution de continuité* ; quelque sympathie qu'il y eût entre madame de La Sablière et M. de Lafare, ce mot me paraît fort, et ne peut guère se rapporter qu'à des circonstances plus ou moins fréquentes du commerce de ces amants. Beautés amies des flammes éternelles, de la constance à toute épreuve, ne vous hâtez pas de jeter la pierre à quelques-unes d'entre vous pour s'être emparées du cœur volage de M. de Lafare ; il n'y a point de coupables dans vos rangs. Cest pourtant une coquette qui a fait le coup... ; c'est... la *bassette*, le plus capricieux de tous les jeux. Pauvres femmes, aimez donc des hommes qui, non contents de vous abandonner pour une comédienne, vous sacrifient ainsi aux beaux yeux de la dame de carreau !

Toutes les lunettes sont braquées, depuis trois jours, sur le firmament : une comète, comme on n'en vit point encore dans les temps modernes, occupe jour et nuit nos doctes de l'académie des sciences. Ils disent que c'est la même qui parut l'année de la mort de César, puis en 531, puis en 1106. Sa révolution, que ces messieurs appellent une *période*, est, à ce qu'ils assurent, d'environ cinq cent soixante-quinze ans. La terreur est grande par la ville : les esprits timorés voient dans ceci le signe d'un déluge nouveau, attendu, disent-ils, que l'eau s'annonce toujours par le feu ; ce qui ne me paraît une raison bien démonstrative que

si Cassini se donne la peine de me la confirmer. Pendant que les peureux font leur testament, et, prévoyant la fin du monde, lèguent leurs biens aux moines, qui se montrent, en les acceptant, meilleurs physiciens que les testateurs, la cour agite fortement la question de savoir si l'astre errant n'annonce pas la mort de quelque grand personnage, ainsi qu'il annonça, disent-ils, celle du dictateur romain. Quelques courtisans, esprits forts, se moquaient hier de cette opinion ; *Monsieur*, qui craint apparemment de devenir tout à coup un César, s'est écrié d'un ton fort sec : « Eh ! messieurs, vous en parlez à votre aise, vous autres ; vous n'êtes pas princes... » Vanité des vanités !

CHAPITRE XXIV.

1681-1682.

Démarches de *Mademoiselle* pour obtenir la liberté de Lauzun. — Madame de Maintenon s'y emploie ; pourquoi. — Intrigues de cette veuve. — Marionnette de cour. — Le faux mendiant. — Le billet entre deux écus. — Négociation de madame de Montespan avec Lauzun. — Accord entre eux. — Renonciation de Lauzun aux apanages que *Mademoiselle* lui avait faits. — Une troisième fois le roi manque de parole à Lauzun. — Scène entre la favorite et *Mademoiselle*. — Ordonnance et situation prospère de la marine. — Premier maréchal de France nommé dans les troupes de mer. — Première navigation sur le canal de Languedoc. — *Riquetti*, son auteur. — Expédient imaginé par lui. — Mort de la duchesse de Fontanges. — La beauté en dissolution. — Fantôme né du regret. — Jolie de madame de Montespan à la mort de madame de Fontanges. — Indignation du roi. — Habitudes secrètes de madame de Maintenon. — Les entretiens se prolongent. — Il est avec le ciel des accommodements. — Le roi renonce à toutes ses maîtresses auxiliaires. — Retraite honorable de madame de Soubise. — *Mademoiselle* Descelliers. — Les habits de nocce et le cercueil. — Violation des traités. — Envahissement de territoire en pleine paix. — Réunion de Strasbourg à la France. — Nouveaux arrêts de la chambre des poisons. — Premières danseuses sur les théâtres publics. — Mort de mademoiselle de Tours. — D'Aubigné ; son portrait ; ses fredaines. — Le duc de La Ferté et sa mère. — Maison de jeu et de débauche tenue par la veuve d'un maréchal de France. — Placard d'une singulière espèce. — La maréchale de La Ferté est exilée. — Déclaration relative à la principauté de Dombes. — Madame de Montespan aspire à prendre le nom de Montpensier. — Société secrète formée par les jeunes gens de la cour. — Chefs, statuts, décoration. — Le roi exile un prince du sang et plusieurs jeunes gentilshommes. — Il fait fouetter M. de Vermandois. — Ninon de Lenclos à 66 ans. — Son portrait ; son caractère ; habitudes de sa vie. — *Mademoiselle* de Coëtlogon et Cavols. — Amour conjugal pour rire. — *Persée*, opéra de Quinault. — Naissance du duc de Bourgogne. — Réjouissances ; météore ; intrigue. — Invention des gallotes à bombes. — Impôt sur les œufs. — Louis XIV veut aussi régner sur les modes. — Un mot sur Marly. — Construction de la machine. — Rapt de mademoiselle de

Mazarin. — La justice est rendue, sauf le bon plaisir du roi. — Commencement de la dévotion de Louis XIV. — Conduite des courtisans. — Mademoiselle Lefèvre ; la dédicace. — Réponse ferme du duc de Montausier.

Mademoiselle conservait toujours pour M. de Lauzun une tendresse que l'âge n'avait point atténuée ; parvenue au delà de la cinquantaine, cette princesse n'en faisait pas moins retentir sa chambre à coucher solitaire des soupirs d'un amour inconsolable. Chaque jour son altesse royale renouvelait ses instances auprès du roi, pour obtenir enfin la liberté du comte, après une captivité de dix ans, qui devait avoir suffi, disait-elle, pour éteindre la vengeance la plus rancunière, encore même qu'elle fût la plus légitime. C'était particulièrement à madame de Maintenon que *Mademoiselle* adressait ses doléances ; elle jugeait bien l'empire que cette dévote avait acquis, par des moyens qu'elle concevait moins, sur l'esprit du souverain séduit et comme fasciné par cette Alcine aux enchantements pieux. Madame de Maintenon n'aimait point mademoiselle de Montpensier ; elle haïssait le comte de Lauzun par le seul motif de l'immense faveur dont il avait joui ; mais cette femme habile fut portée à les servir l'un et l'autre par le sentiment de son propre intérêt, et voici comment. Malgré le manège adroit de ses vues ambitieuses, malgré tout le soin qu'elle prend de sa réputation, en élevant l'édifice de sa fortune, madame de Maintenon n'a pu éviter un trait de censure accablant. Chacun se rappelle que madame de Montespan l'a soustraite à l'obscurité, à la misère, en lui confiant l'éducation de ses enfants, en faisant même revenir Louis XIV de sa prévention contre la veuve du poète Scarron. Et comment la perfide gouvernante a-t-elle reconnu ce grand service ? A peine avait-elle le pied à la cour, que, desservant sa protectrice auprès du roi, ruinant son crédit par de secrètes insinuations, faisant ressortir avec art les caprices de son humeur, érigeant enfin en crimes des faiblesses que sa majesté partageait, elle a, de longue main, préparé la chute de cette favorite, qui l'avait tirée de la foule. Personne n'a perdu le souvenir de cette ingratitude : c'est une tache hideuse sur la vie de madame de Maintenon, rien ne peut l'effacer ; elle vit du moins une occasion de l'affaiblir dans les sollicitations de *Mademoiselle*. Un soir d'été de l'année 1679, son altesse royale, en se promenant dans le parc de Versailles avec madame de Maintenon, la pressait, plus vivement que de coutume, d'avoir pitié de son

malheur, de son amour. La dévote marquise, trouvant une occasion favorable d'exposer son projet, le fit en ces termes : « Ah ! princesse, si la grâce que vous attendez du roi avait pu être hâtée par mon faible crédit, il y a longtemps que votre altesse l'aurait obtenue ; mais malheureusement M. de Lauzun fut si coupable, que sa majesté n'est pas moins irritée que le premier jour de sa détention. Il faudrait que le comte consentît à une expiation qui pût laisser un gage de son repentir, car des paroles de soumission ne peuvent suffire aujourd'hui pour apaiser le ressentiment du roi ; il connaît trop bien le peu de fond que l'on peut faire sur l'humilité d'un gentilhomme qui, à peine relevé de la poussière dans laquelle il se traînait aux pieds de son maître, mesura plus d'une fois sa tête orgueilleuse à la sienne. Je vais vous parler franchement : sa majesté voit avec peine que la principauté de Dombes et le comté d'Eu soient sortis de la famille royale pour passer dans les mains d'un simple gentilhomme.

— Le roi a bien mauvaise grâce à s'en formaliser, répondit vivement la princesse ; ce simple gentilhomme fut, de l'aveu de sa majesté, duc de Montpensier ; s'il a cessé de l'être, il ne faut accuser en cela que la versatilité de Louis XIV.

— Les rois, *Mademoiselle*, ne peuvent jamais avoir tort que s'ils le veulent bien ; du bout de leur sceptre ils font la part de l'éloge et du blâme ; le public est impuissant pour improuver le partage. Sa majesté croit donc être en droit de blâmer les dons que vous avez faits à Lauzun ; il les explorera en prison tant qu'ils ne seront point révoqués.

— Qu'entends-je ?

— L'aveu d'une détermination contre laquelle je ne vois aucun recours... Le roi, dans la pensée de qui je crois lire aussi bien qu'une autre, est tourmenté par une idée, une espèce de parallèle qui le blesse et l'irrite. D'importantes propriétés, auxquelles sont attachées des prérogatives souveraines, ont été cédées par vous à un homme obscur, tandis que le duc du Maine, le fils chéri du roi, est sans attributions, et que les lois de la monarchie s'opposent à ce que sa majesté lui en accorde directement.

— Qu'y puis-je faire, madame ? Je n'ai point prétendu insulter au dénuement de M. le duc du Maine en enrichissant M. de Lauzun ; et le parallèle fantastique dont le roi berce sa mauvaise humeur est une injustice de plus.

— Je vous l'ai dit, *Mademoiselle*, on ne se croit jamais in-

juste quand on fait la justice... Le rapprochement que vous appelez fantastique, l'est moins que vous ne pensez.... Réfléchissez-y mûrement, en songeant à l'influence qu'il peut exercer sur le ressentiment que le roi nourrit contre M. de Lauzun... Réfléchissez-y.... Mais j'aperçois madame la Dauphine de ce côté, permettez, ajouta madame de Maintenon en faisant une profonde révérence, que je rejoigne son altesse royale. »

A la cour, où l'on comprend à demi-mot, il était difficile de faire entendre plus clairement que, pour obtenir sa liberté, Lauzun devait renoncer au riche apanage que lui avait fait *Mademoiselle*, et que cette princesse devait le céder au duc du Maine. Mais Louise d'Orléans était moins pénétrante qu'amoureuse; elle ne comprit point cette demi-déclaration : madame de Maintenon s'en aperçut, et se promit de devenir plus claire.

Ce que la marquise venait de dire à *Mademoiselle* des idées du roi était plus qu'une présomption : le projet d'amener son altesse royale à faire le duc du Maine son héritier avait été agité entre sa majesté, madame de Maintenon et madame de Montespan; Louis XIV avait juré de n'ouvrir qu'à ce prix la prison de Pignerol au comte de Lauzun, et cette page de l'histoire du roi figurera mal parmi les fastes de son règne.

Dans les six mois qui suivirent l'entrevue du parc, les desseins du roi et des deux favorites furent bien assis, bien combinés; toutes les ressources de la ruse furent employées pour leur exécution. Madame de Montespan eut l'air de s'attendrir progressivement sur le sort de Lauzun; elle alla, surtout devant *Mademoiselle*, jusqu'à implorer la clémence du roi en faveur du malheureux prisonnier. Pendant ce temps, le jeune duc du Maine, stylé par l'habile dévot, était envoyé fréquemment chez la princesse, la caressait, lui faisait de jolis compliments enfantins, *sertinés* par son ancienne gouvernante. Chaque matin, à son réveil, la petite-fille de Henri IV recevait du bâtard de Louis XIV un billet, dont la naïveté charmante avait été étudiée toute la soirée par madame de Maintenon. Le duc du Maine gagnait-il un bijou aux *loteries* que le roi tenait dans ses appartements (et le hasard ne manquait jamais de favoriser cet enfant), soudain il portait son lot à *Mademoiselle*, qui, complètement dupe de ces égards simulés, conçut insensiblement une vive tendresse pour ce petit comédien. Dans le cours de ces intrigues, son altesse royale n'épargnait ni les instances, ni les prières, ni les larmes,

pour essayer de fléchir le roi... Madame de Maintenon et son élève étaient toujours présents à ces ardentes supplications : la marquise affectait, dans les instants les plus pathétiques, de porter les yeux sur *Mademoiselle*, et de conduire les regards de celle-ci sur le jeune duc, essayant de faire saisir à la princesse, par ce langage muet, le point de contact où ses espérances pour la liberté de son amant pouvaient se rattacher à sa tendresse pour le fils du roi. Enfin l'amante de Lauzun, ne pouvant plus se refuser à l'évidence des conditions qu'on lui imposait, consentit à faire le duc du Maine son héritier, pourvu que le comte de Lauzun fût mis en liberté, et que le roi approuvât le mariage qu'il avait jadis permis, ensuite défendu. En un mot, *Mademoiselle* accédait à tout ce qu'on exigeait d'elle; mais le roi ne voulut s'engager à rien.... Son altesse royale sortit indignée, et les négociations furent interrompues.

C'est à l'époque de cette rupture, survenue dans le courant de l'année dernière, qu'il faut faire rapporter une anecdote qui fit beaucoup de bruit, et décida peut-être le roi à couvrir son orgueil du masque d'une misérable déception. *Mademoiselle* de Montpensier, on ne peut plus mécontente de la hauteur avec laquelle on l'avait traitée, prit tout à coup la détermination de faire le duc de Lorraine héritier de tout ce qui lui restait de biens, et de venger ainsi son humiliation par le dépit que causerait au roi cette donation à un prince qu'il haïssait. Elle écrivit donc secrètement à Charles V, qui envoya bientôt à Paris un homme de confiance, nommé M. Bec. Ce confident, informé que la princesse était observée de près, se garda bien de se présenter ouvertement au Luxembourg; il entra dans la capitale couvert de haillons, et se logea dans un galetas. Ayant appris le lendemain que *Mademoiselle* allait souvent entendre la messe à Saint-Jacques du Haut-Pas, M. Bec se plaça, toujours vêtu en mendiant, auprès du bénitier, et demanda l'aumône à la princesse; au moment où elle étendait la main pour lui donner une pièce, l'envoyé présenta avec mystère à son altesse royale un livre d'heures ouvert; *Mademoiselle* y lut : *De la part du prince de Lorraine*, et, au-dessous de ces mots, l'adresse du négociateur. La fille de Gaston, enchantée de cet expédient, romanesque comme elle, remit, le jour suivant, un billet au prétendu mendiant, entre deux écus de six livres; mais, ayant confié indiscretement son secret à un domestique, elle fut trahie par lui. Louvois, prévenu de cette intrigue, fit arrêter M.

Bec, l'envoya d'abord à Bicêtre, et peu de temps après le chassa de Paris.

Le roi feignit d'ignorer cet événement ; mais il profita de l'avis qu'il en recevait, et renoua les négociations. Cependant la volonté de *Mademoiselle* ne suffisait pas pour consommer l'affaire qui avait été déjà le sujet de tant d'intrigues ; Lauzun, possesseur actuel du duché de Dombes et du comté d'Eu, devait être consulté : son assentiment n'importait pas moins que celui de mademoiselle de Montpensier. Aussi, dès l'année précédente, le roi avait permis que le comte fût amené par une escorte de mousquetaires aux eaux de Bourbon, où madame de Montespan s'était rendue, avec mademoiselle de Tours, sa fille, pour décider le comte, tandis que madame de Maintenon travaillait l'esprit de *Mademoiselle* à Paris. Malgré les doucereuses insinuations d'Athénais, malgré les avances plus que bienveillantes qu'elle fit à son ancien amant, elle ne put, cette première fois, obtenir de lui la renonciation désirée ; elle ne réussit pas même à lui faire accepter ses renaissantes bonnes grâces. « Non, non, madame, lui dit-il à cet égard. » avec l'amertume d'une âme ulcérée, le souvenir des maux que » j'ai soufferts pour vous me poursuivrait jusqu'au sein des bontés » par lesquelles vous daigneriez chercher à me les faire oublier, » et je vous ferais une injure plus grande que toutes celles dont » ma captivité vous a vengée. »

Difficile à décourager dans une entreprise où il s'agissait d'un si grand intérêt, madame de Montespan est retournée à Bourbon cette année, pour la troisième fois, et pour la troisième fois Lauzun y a été conduit. Instruit du tour que ses affaires avaient pris à Versailles, et comptant pour beaucoup la liberté, dont il était privé depuis dix ans, ce gentilhomme a enfin consenti à tout ce qu'on attendait de lui, y compris peut-être le petit service personnel que lui demandait l'ancienne favorite.

La paix fut scellée de cette manière, à Versailles comme à Bourbon, sur la promesse verbale du roi qu'il consentirait au mariage public de *Mademoiselle* et du comte de Lauzun, immédiatement après l'abandon au duc du Maine des domaines souverains d'Eu et de Dombes. En attendant, l'officier commandant l'escorte de mousquetaires déclara au prisonnier qu'il était libre, lui tira sa révérence, et s'éloigna. Arrivé à Paris, le comte signa la renonciation en bonne forme des apanages qu'il avait reçus, en 1669, de la grande *Mademoiselle* ; cette princesse, de son côté, reconnut

authentiquement le duc du Maine comme héritier des deux principautés, et toutes les conditions imposées aux amants se trouvèrent remplies. Restait à exécuter celles que le roi avait acceptées ; que devinrent les contractants de bonne foi, quand ils apprirent que c'était encore une royale déception ! Ce fut madame de Montespan qui se chargea d'instruire la princesse.

« Le roi, lui dit-elle, vous permet....

— D'épouser M. de Lauzun, interrompit vivement la vieille soupirante.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire, reprit Athénais ; sa majesté consent à ce que vous donniez....

— Mon nom au comte ; je le sais, c'est convenu.

— Votre altesse daignera-t-elle me laisser achever ?

— Parlez, madame, parlez.

— Eh bien ! le roi vous autorise à céder, en toute propriété, à M. de Lauzun, les terres de Saint-Fargeau et de Thiers.

— Mais le mariage public ? demanda avec impétuosité *Made-moiselle*.

— Ah ! princesse, quant à cela, je suis fâchée d'avoir à vous l'annoncer, mais Louis XIV n'y consentira jamais.... Cessez de vous en flatter.

— Grand Dieu ! qu'entends-je ? quoi ! malgré sa promesse.... Mais c'est une horrible trahison....

— Ce sera tout ce que vous voudrez, princesse ; mais la détermination de sa majesté est irrévocable.

— Suis-je assez malheureuse !

— Écoutez donc, poursuivit la marquise d'un ton plus bas... mariez-vous en secret ; j'ai mission de vous le conseiller de la part du roi ; il ne fera pas semblant de le savoir, et grondera ceux qui voudront le lui apprendre.

— Ainsi M. de Lauzun vivrait avec moi comme mon époux, et ne le serait pas ?

— Que manquera-t-il pour cela à votre satisfaction ?

— Et mon honneur, madame, mon honneur, le comptez-vous pour rien ?

— Votre conscience sera là pour vous rassurer... Croyez-moi, suivez le conseil du roi ; votre époux vous en aimera davantage : le mystère aiguise l'amour.

— Eh ! marquise, je n'avais pas besoin de payer seize ou dix-

sept millions ce conseil du roi ; il sait qu'il y a tantôt onze ans que j'ai su m'en passer.

—Oui, princesse, reprit madame de Montespan ; mais Louis XIV était le maître de laisser les remparts de Pignerol entre vous et votre époux... et les dix-sept millions que vous regrettez font du moins que je puis vous souhaiter un bon ménage. »

A ces mots, madame de Montespan fit un profond salut et sortit du Luxembourg, laissant son altesse royale maudire la tyrannie du roi. Quant au comte de Lauzun, il se montra assez peu sensible à la perfidie qui faisait le désespoir de son illustre moitié ; il avait recueilli celui des avantages du marché auquel il tenait le plus, la liberté. Du reste, la publicité de son mariage avec une femme de cinquante ans et plus ne lui paraissait pas un bonheur très-désirable ; il se contenta très-volontiers d'un bonheur secret, dont le charme avait, selon lui, plus besoin d'être caché que divulgué.

On a publié le mois dernier l'ordonnance de la marine, que l'on peut regarder comme l'ouvrage du grand Colbert, et que les Anglais se proposent de copier, après l'avoir admirée. Ce chef-d'œuvre de haute administration est digne, au surplus, de celui qui, ayant pris nos forces de mer au néant, à la fin de l'année 1664, montre aujourd'hui le pavillon français flottant sur cent quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de guerre, et peut appeler cent soixante-six mille marins, qui se trouvent inscrits dans nos ports. Depuis quelques années, la marine a été augmentée de soixante mille matelots, les troupes d'embarquement ont été portées à quatorze mille soldats. Plus de mille gentilshommes servent à bord des vaisseaux en qualité de *gardes-marine* ; ce corps, qui fut institué en 1672, est une pépinière d'officiers de mer, dont les talents et l'expérience se forment dans la plus rude activité. L'armée navale étant organisée sur ce pied imposant, Louis XIV a cru qu'il était utile d'ajouter encore à sa splendeur en y attachant des généraux revêtus de la plus haute dignité militaire ; M. le comte d'Estrées vient d'être nommé maréchal de France : c'est le premier marin qui ait été pourvu de ce grade ; M. de Vivonne, quoique général des galères, appartient à l'armée de terre.

Cette époque est celle des grands résultats ; après plus de seize années d'immenses travaux, on commença le 19 mai à naviguer sur le canal de Languedoc, établissement qui rappelle les monuments gigantesques des Romains. J'apprends aujourd'hui quel-

ques détails curieux sur l'expédient ingénieux que Riquetti, auteur de ce canal, employa pour se procurer les ressources nécessaires aux premiers travaux. Colbert avait approuvé les plans de l'inventeur ; le roi, qui ne s'était pas montré moins prompt à deviner l'importance de cette grande fondation, désirait qu'elle s'exécutât avec rapidité ; mais les fonds manquaient ; Colbert ne le cacha point à Riquetti, et lui déclara qu'il ne pouvait pas même l'aider, en ce moment, de son crédit. L'habile ingénieur ne se rebuta point : « N'importe, monseigneur, répondit-il, je crois en » trevoir un moyen de trouver de l'argent, si vous consentez à » vous y prêter. — Je le ferai sans doute, répliqua le contrôleur » général, si la chose est praticable. — Vous allez en juger, reprit » l'auteur des plans : vous êtes, en ce moment, occupé de re- » nouer le bail des fermiers généraux ; votre excellence les » réunit tous les jours dans son cabinet ; or je lui demande pour » unique grâce de pouvoir y entrer pendant les assemblées. Je me » placerai bien doucement dans un coin ; je ne dirai mot, je ne » soufflerai pas. » Colbert y consentit. En effet, à quelques jours de là, le ministre ayant rassemblé les aspirants à la ferme, Riquetti tourna le bouton de la porte du cabinet, se glissa sur la pointe du pied derrière les traitants, s'assit dans l'embrasure d'une croisée, et ne bougea pas plus que les figures de marbre qui l'environnaient. Ce témoin, tout muet qu'il était, ne laissa pas d'inquiéter nos financiers ; ils le regardèrent plus d'un fois d'un œil inquiet ; enfin, après la séance, l'un d'eux l'aborda, et lui demanda, avec toute la politesse propre à couvrir une question indiscrète, dans quel but il avait assisté à l'assemblée. L'ingénieur répondit qu'il était bien aise de voir par lui-même comment les choses se passaient ; puis il tourna brusquement le dos à l'interrogateur. Le lendemain, semblable manège de la part de Riquetti, et pareille demande de celle d'un second fermier général ; mais cette fois l'artiste put voir que son expédient avait opéré, car le curieux, ayant dit les choses les plus obligeantes sur le canal de Languedoc, finit par offrir, de la part de ses confrères, deux cent mille livres pour aider aux travaux. Riquetti répondit, encore plus brusquement que la veille, qu'il n'avait pas besoin d'argent. Une si brève réponse à une offre si obligeante ne pouvait être prise dans le sens positif ; elle signifiait bien plutôt : *cela n'est pas assez*. Les fermiers généraux, gens habiles en interprétations financières, le comprirent du moins ainsi. A la troisième assemblée, ils propo-

sèrent un prêt de cinq cent mille livres.... Riquetti sourit alors fort agréablement, et il accepta le demi-million, sauf l'approbation de M. Colbert, que ce ministre se garda bien de refuser. Telle fut l'origine des premiers fonds employés à la construction du canal de Languedoc, l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes, et celui des monuments du règne de Louis XIV qui attestera le plus longtemps sa grandeur.

Madame de Fontanges n'est pas restée à l'abbaye de Chelles; elle a voulu faire ses couches à Paris, pour être plus près, disait-elle, des secours éclairés de l'art; mais plutôt, hélas! dans l'espoir de ranimer par sa vue la tendresse expirante du roi. La languissante duchesse s'était donc établie à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Pendant sa maladie, Louis XIV envoyait, trois fois par semaine, le duc de Lafeuillade savoir de ses nouvelles; mais sa majesté n'y allait point elle-même. C'est à cette occasion que madame de Montespan dit un jour: « Je savais bien que je triompherais » de cet éclair de passion, de cette stupide beauté. » Cependant la jeune favorite, sentant sa fin approcher, fit supplier Louis XIV de venir la voir; le roi, s'étant rendu à ce désir, ne put être maître d'un mouvement d'horreur, en voyant ce qui restait de l'être le plus accompli, le plus séduisant: il recula de deux pas à l'aspect du visage pâle et décharné où brillaient naguère un teint charmant, un coloris enchanteur; au fond d'orbites caves et livides, s'éteignaient des yeux auparavant si tendres, si vifs, si voluptueux; des dents chargées de tartre, des lèvres blanchâtres, une haleine infecte, voilà ce qui restait d'une bouche où Louis s'enivra du parfum de la rose virginale qu'il cueillit; enfin des clavicules bombées, des côtes saillantes, recouvertes d'une peau mince et livide, offraient à l'œil attristé la place où reposaient, il y a quelques jours, les trésors d'une gorge éblouissante. La mort, qui déjà réclamait sa proie, avait tout dénaturé; sa main glaciale avait flétri en peu d'instant tous les charmes que la nature s'était plu à créer. « Sire, dit la duchesse d'une voix éteinte, le fantôme » que vous voyez est pourtant cette femme par qui vous fîtes » heureux! Oublions ce songe du passé; mais, ô mon prince! ne » refusez pas un regret à celle aux pieds de qui vous auriez dé- » posé votre couronne, il y a six mois. » Louis XIV, profondément attendri, pleura à chaudes larmes sur la main de la malade, qu'il avait prise dans les siennes. « Je meurs contente, reprit madame

» de Fontanges, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. »

Louis XIV fut arraché à ce lugubre spectacle par les seigneurs qui l'environnaient; mais il se représenta longtemps cette infortunée, s'éteignant, à vingt ans, des suites de son amour et de sa faiblesse; la voix touchante qu'elle avait fait entendre dans ses dernières heures tintait en sons plaintifs au chevet de sa majesté pendant l'obscurité des nuits. Quelquefois l'ombre vaporeuse de Fontanges, née d'une imagination échauffée, se dressait lentement au pied de la couche du roi, et lui souriait encore, mais de ce rire affreux que la fiction prête aux squelettes qu'elle exhume. Peu à peu ces sinistres images s'affaiblirent avec la douleur du roi; d'autres impressions passèrent sur la trace de ses regrets.

Ainsi mourut la duchesse de Fontanges, et le fils chétif qu'elle avait mis au monde la suivit de près dans la tombe. Cette jeune favorite, cet enfant vécut un jour dans un tourbillon de grandeur, d'opulence et de plaisir; mais elle n'eut pas le temps d'être heureuse; je l'ai déjà dit, sa félicité fut un songe rapide, la mort l'enleva au moment du réveil.

Déjà depuis longtemps le roi ne pouvait plus souffrir madame de Montespan; le dégoût qu'elle lui inspirait allait jusqu'à l'antipathie, effet, plus ordinaire qu'on ne pense, de l'amour blasé : nous haïssons souvent ce que nous ne pouvons plus aimer. La joie que la marquise montra à la mort de sa rivale acheva de révolter Louis XIV contre cette femme altière et inhumaine. « Allez, ma chère marquise, dit-il à madame de Maintenon, qui pleurait la jeune duchesse avec lui, allez dire à *cette malheureuse* que je ne veux plus être aimé d'elle, et que je l'exhorte à la même différence pour moi. » Madame de Maintenon, qui ne croit plus devoir de reconnaissance à madame de Montespan, depuis que ses intrigues ont procuré un apanage au duc du Maine, alla porter ces dures paroles à la mère de cet enfant. La question d'exiler *cette malheureuse*, qui eut aussi son apothéose, a été, dit-on, agitée dans *les entretiens*; mais, après une mûre délibération, on est demeuré d'accord qu'il valait mieux l'obséder de directeurs, qui la contraindront de s'exiler d'elle-même.

Selon toutes les probabilités, madame de Maintenon s'est aperçue que la piété toute seule ne pouvait pas suffire pour captiver un homme de quarante-trois ans, sur qui les passions exercent encore un empire violent; elle a senti qu'il fallait mêler quelques

séductions mondaines au manège dévot à l'aide duquel son ambition s'était flattée d'atteindre la plus haute faveur ; l'adroite marquise aura jugé sans doute que le roi commençait à trouver languissants *les entretiens* qu'alimentait uniquement le charme de la conversation. L'occasion était favorable : la mort de madame de Fontanges, et la défaveur absolue de madame de Montespan, laissaient sa majesté privée dans ses habitudes quotidiennes ; notre dévote prit, à ce qu'ont dit les murs de Versailles, la résolution de se lancer à petit bruit dans le péché. Elle débuta (toujours au rapport des murs) par entretenir le monarque de certains détails secrets qu'une femme ne communique pas ordinairement, même quand ce sont des pratiques pieuses : « Elle portait, disait-elle, des chemises hermétiquement closes de tous côtés, et froncées soigneusement par le haut. » Madame de Maintenon ajoutait que depuis longtemps elle avait abandonné l'usage coquet du corset ; ce qui, chemin faisant, prouvait que sa gorge pouvait se passer d'un tel appui. Elle couchait, disait-elle encore, dans un lit sans couverture, et se lavait le corps à chaque instant ; ce qui ne laissait pas d'apprendre au roi que la dame ne manquait pas de chaleur, et que la propreté était une de ses qualités.

Louis XIV, quelque confiance qu'il eût en la dévotion de la marquise, soupçonna un peu que sa bonne mine avait produit un certain effet sur elle ; il voulut s'en assurer ; mais un rempart formidable de scrupules, de pénitences, de saints devoirs, s'éleva tout à coup devant une vertu qu'il espérait trouver plus accessible. Madame de Maintenon savait son métier ; elle défendit pied à pied sa pudeur de quarante-six ans. Mais enfin, comme elle était décidée à se rendre, et qu'elle s'était seulement proposé de ne capituler qu'après un nombre déterminé d'assauts, le roi put vérifier, sans avoir été forcé d'ouvrir la tranchée, si la place renfermait bien toutes les richesses que son gouverneur avait annoncées. Il paraît que l'examen fut assez satisfaisant, car dès lors *les entretiens* devinrent d'une longueur démesurée ; la cour et la ville en jasaient, sans toutefois accuser encore l'infailibilité de madame de Maintenon, tant elle avait su l'établir solidement. On ne savait que penser d'une si étrange intimité : « Il faut, disait-on, que cette femme ait su découvrir au roi un pays nouveau dans les régions du sentiment ; il faut qu'elle tire de son cœur des sensations inconnues. » Mais Bossuet et le père de Lachaise devinèrent le véritable état des choses ; ils osèrent s'en expliquer avec adresse devant madame de Main-

tenon; elle se fâcha, mais elle rougit; et ce n'est pas sans de puissants motifs qu'une femme rougit à quarante-six ans.

« Ne songez pas à vous excuser, dit M. de Condom avec douceur; il y a longtemps que nous méditons sur une transaction, malheureusement indispensable, entre la grâce et le péché.

— Mais, monseigneur, je vous assure que vos soupçons ne sont point fondés, dit madame de Maintenon d'une voix que toute son adresse ne put rendre assurée.

— Tant pis, madame la marquise, répondit le confesseur du roi d'une voix douceuse.

— Mon père, répliqua avec plus d'assurance la favorite, je ne vous conçois réellement pas... Ce langage...

— Est celui que nous devons vous faire entendre, reprit Bossuet : si nous voulons ramener le roi au bercail, il faut bien l'aller prendre dans les voies du péché; pour l'en tirer sans révolter ses passions, on ne peut éviter de marcher quelque temps avec lui sur cette route profane; mais on y marche alors sans le moindre danger de damnation; c'est l'intention qui fait le péché, et l'intention est ici un éclair de la grâce. Remercions donc la Providence d'avoir ouvert les yeux du roi sur ce que vous avez, madame, de belles et même de séduisantes qualités, et prions Dieu qu'il vous donne la force de faillir, si, d'après les principes généraux de la foi, vous vous défendez encore.

— Songez, continua le père de Lachaise, que toutes nos espérances reposent sur vous; la conscience de sa majesté est encore fermée à nos voix austères; la piété ne peut s'y introduire que parée des atours de la vie mondaine... De grâce, madame la marquise, immodez-vous aux voluptés de la terre dans l'intérêt du ciel....

— Monseigneur, mon père, dit madame de Maintenon, je ne sais vraiment que répondre à un discours si surprenant... Je verrai ce soir le père Gobelin, mon confesseur... je le prierai de m'aider à pénétrer les mystères cachés de la grâce... je pèserai avec lui ce que je puis exposer de mon salut pour reconquérir celui du roi, et faire naître dans son esprit le projet de combattre l'hérésie, qui profite du règne de ses erreurs pour se montrer de toute part. »

Le père Gobelin fut apparemment de l'avis du père de Lachaise et de Bossuet, car *les entretiens* sont plus longs que jamais; le conseil tient depuis dix jours chez madame de Maintenon, ce qui est le signe de la plus haute faveur des maîtresses du roi; et je suis

convaincue que la marquise n'écrit plus, comme il y a quelques mois, à madame de Fronsac, en parlant de Louis XIV : « Je le ren- » vole toujours affligé, mais jamais désespéré. »

Il serait sans doute fort important de fixer la date à laquelle madame de Maintenon *s'est immolée aux voluptés*, mais c'est un point de chronologie sur lequel je n'ai pu me procurer une donnée précise.

Une pécheresse fondée de pouvoir de la grâce ne pouvait laisser auprès du roi des femmes exerçant une mission profane ; à l'époque où madame de Maintenon prit le dernier grade des favorites, sa majesté cessa de voir secrètement la princesse de Soubise ; mais sa retraite a été honorable. Elle conserve toujours un grand crédit à la cour ; les plus hauts dignitaires de l'État ne lui parlent qu'avec respect ; ses lettres vont directement au roi, et les réponses, toujours de la main de sa majesté, arrivent sur-le-champ. La princesse a-t-elle à parler au monarque, soudain tous les gardes s'effacent, toutes les portes lui sont ouvertes ; elle pénètre, sans le moindre retard, dans le grand cabinet du roi, et cause assise près de son bureau. Les portes restent toujours ouvertes pendant ces entrevues ; disposition sans doute imposée par la favorite en titre, et qui ne se pratique que pour madame de Soubise.

Quant à toutes les autres maîtresses du roi, le naufrage de leurs espérances est absolu ; on a vu se noyer même la barque à peine frétée de mademoiselle Desœuillets, fille de la comédienne de ce nom, enfant de seize ans qui obtint quelques soupirs de Louis XIV. Le désespoir de la pauvre petite l'a conduite en dix jours au tombeau : sa majesté lui donnait un mari de sa main ; les fournisseurs de la cour portaient, avant-hier, chez elle, une pleine voiture d'atours de noce. Le carrosse dut s'arrêter devant la porte cochère obstruée.... C'était la mariée dans son cerueil.

Madame de Maintenon tient lieu de tous ces amours auxiliaires ; il faut que la grâce soit bien forte en elle ; mais on ne sera pas surpris de cette puissance de moyens, si on se rappelle le portrait en pied que j'ai tracé précédemment, avec l'aide et l'expérience de Villarceaux.

La paix n'est point un frein pour les rois ambitieux : Louis XIV a signé les conventions de Nimègue ; mais, comme il se croit assez

fort pour les enfreindre, il secoue sans scrupule le joug des traités, qui ne lient guère que les souverains trop faibles pour les violer. Sans avoir fait aucune notification préalable aux puissances, Louis XIV établit, à la fin de l'année dernière, dans les villes de Metz et de Brisac, des juridictions pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir appartenu, n'importe en quel temps, aux provinces conquises récemment par la France. Sa majesté, de son autorité privée, cita devant ses cours, qu'il lui avait plu de former de ses seuls sujets, plusieurs princes de l'Empire, auxquels il fut *ordonné* de rendre hommage au roi, à peine d'être déposés. Parmi les souverains que Louis XIV faisait ainsi ses vassaux, on comptait l'électeur de Trèves, celui du Palatinat, le roi de Suède et le roi d'Espagne lui-même. Les deux premiers refusèrent de se soumettre, et furent dessaisis de quelques seigneuries; les deux derniers s'humilièrent, faute de pouvoir soutenir leur droit les armes à la main. Mais Louis XIV ne s'en tint pas là. Strasbourg, ville libre, qui seule formait une puissante république par l'avantage de sa position, Strasbourg, point de contact important entre le commerce de l'Allemagne et celui de la France, excitait depuis longtemps la convoitise du roi, et les neuf cents pièces d'artillerie que renfermait l'arsenal de cette grande cité ne contribuaient pas peu à rendre ce désir impérieux. Louvois avait d'abord tenté de subjuguier les Strasbourgeois à l'aide de l'intrigue, son moyen favori; mais il ne put faire briller à leurs yeux aucun avantage qui équivalût à l'indépendance dont ils jouissaient : de l'or, ils en avaient trop pour désirer d'en acquérir encore, au prix de leur liberté; les honneurs de la cour, ils n'y étaient point sensibles, et ne les concevaient même pas. Il fallut donc recourir à la dernière raison des potentats : le roi fit marcher vingt mille hommes sur Strasbourg; on dit que, dans ces derniers moments, les magistrats furent gagnés. Enfin, soit trahison, découragement ou frayeur, la place ne tint que vingt-quatre heures, et les bourgeois capitulèrent. Le roi fit, il y a huit jours, son entrée à Strasbourg avec toute sa cour; le premier spectacle qu'il offrit à ses nouveaux sujets, fut celui d'un triomphe qui ressemblait à une partie de chasse.

La chambre *des poisons* tient toujours à l'Arsenal; elle a condamné, cette année, à la potence et au feu, un berger de Vincennes, nommé Bray, et Jacques Dechaux, son complice, con-

vaincus d'empoisonnement. Mais cette cour n'a pas persisté dans la modération éclairée qu'elle avait d'abord montrée, relativement aux prétendus crimes de sorcellerie : elle évoque chaque jour à son tribunal des jeteurs de sort, des vendeurs de secrets, des noueurs d'aiguillettes, et confond ainsi des attentats chimériques avec les attentats réels qu'elle est appelée à juger. Que doit-on penser de graves magistrats assez ignorants pour croire aux opérations magiques d'un pâtre ou d'un bûcheron qui ne sait pas lire, et assez légers, dans leur ignorance, pour condamner ce malheureux ! On frémit quand on songe que l'élite de notre magistrature envoya dernièrement au bûcher de la Grève un paysan accusé d'être en rapports habituels avec le diable pour attirer la mortalité sur les troupeaux. Quelques jours avant, la *chambre ardente* emprisonna, comme possédée du démon, une jeune fille livrée aux transports d'un tempérament impérieux ; et, au lieu de conseiller à sa famille de lui donner un mari, les juges ordonnèrent de lui faire subir un exorcisme.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de parler des dames ou demoiselles de bonne maison, qui, dansant dans les ballets, sur les théâtres de la cour, se donnent en spectacle devant un public qui, pour être choisi, n'en est pas moins critique, frondeur, malin. Depuis un temps immémorial, ces nobles beautés ne se font pas le moindre scrupule de livrer ainsi à l'examen minutieux de la foule, non-seulement leurs grâces et leurs charmes, mais encore les défauts dont la nature mélangea leurs attraits, ou les traces que la galanterie y imprima. Or, les femmes livrées par profession au soin difficile d'amuser le parterre s'étaient abstenues jusqu'ici de figurer dans les ballets, sur les théâtres publics, obéissant à une réserve au-dessus de laquelle des comtesses, des marquises, des princesses, se mettaient volontiers. On a vu cette année, pour la première fois, des danseuses gagées¹ dans un ballet intitulé *le Triomphe de l'Amour*. Voilà une innovation qui va doubler le débit des lunettes d'approche.

Le mois dernier, la lignée semi-royale, semi-Montespan, s'est affaiblie d'une princesse : mademoiselle de Tours est morte d'une maladie de langueur.

¹ Avant Cor elle, on ne voyait point de femmes à la scène ; les rôles qu'elles ont joués depuis étaient remplis par des hommes. Mademoiselle Beaupré est une des premières actrices qui aient paru.

Au moment où madame de Maintenon concluait secrètement une alliance de cœur, et de quelque chose encore avec Louis XIV, le comte d'Aubigné, frère de la favorite, rompait avec sa femme, mademoiselle *Piètre*, à la suite d'un démêlé conjugal porté aux dernières extrémités. La marquise, informée de ce scandale, est intervenue, non pour une réconciliation qu'elle croyait bien difficile, mais pour une séparation à petit bruit. D'Aubigné, satisfait d'être débarrassé de sa femme, s'est prêté à tout ce que madame de Maintenon a exigé de lui; elle l'a conduit, comme un enfant, dans une maison où plusieurs gentilshommes vivent en commun, mais sans clôture, sous la direction de quelques prêtres; il riait à gorge déployée dans le carrosse de sa sœur, qui voulait, disait-il, lui faire accroire qu'il était devenu dévot. La comtesse n'accepta pas aussi volontiers la retraite au fond d'un cloître que la mielleuse favorite lui imposa très-dévotement, pour la rémission des péchés que la jeune dame enrageait de n'avoir pas commis. Il fallut céder et devenir recluse par obéissance, sinon par vocation. Madame de Maintenon prend soin de la fille unique née de ce mariage discordant.

Le comte d'Aubigné ne fut pas longtemps dans la maison où il était entré, sans revenir à ses habitudes favorites, dont je dois dire ici quelques mots. Non-seulement il est joueur et passablement ami de la bonne chère, mais on ne rencontre que lui aux Tuileries, au cours, poursuivant les petites filles, qui ne fuient pas trop vite devant lui, parce qu'elles savent qu'il est bien en cour. Le comte en entretient toujours quelques-unes; il vit avec elles dans le sein même de leurs familles, ou bien au milieu de leurs compagnes, entre lesquelles il partage tout l'argent qu'il a, sauf à leur en demander quand il ne lui en reste plus, et en attendant une nouvelle rentrée. D'Aubigné, sans être beau ni bien fait, a une physionomie ouverte, franche, toujours riante; ses attitudes, libres quelquefois jusqu'à l'indécence, passent, dans les classes de petite bourgeoisie qu'il fréquente, pour une élégante aisance, un aimable abandon de cour. Fou à lier, mais plaisant, spirituel, enjoué dans sa critique, d'Aubigné a des reparties pleines de sel et d'originalité : du reste, bon, patient, exempt d'impertinence au sujet de la fortune de sa sœur, c'est le plus honnête homme du monde quand il recouvre un grain de raison, ce qui ne lui arrive pas souvent. Rien ne lui plaît plus que de parler du temps de son veuvage malheureux de *Françoise*, de ses aventures

galantes mises en parallèle avec sa dévotion actuelle. Souvent ses auditeurs, qui connaissent le crédit colossal de madame de Maintenon, sont fort embarrassés, fort inquiets, seulement pour avoir écouté ce causeur indiscret; et l'on n'arrête pas aisément ses propos. Il ne se borne pas à leur donner cours devant un petit nombre d'amis; ce torrent coule avec une égale liberté dans un grand repas, sur un banc des Tuileries, et jusque dans la galerie de Versailles, où la famille royale n'est pas même épargnée par ce jovial discoureur. Un jour, en présence de d'Aubigné, M. le duc de Montausier parlait de Louis XIII, qu'il surnommait *le Juste*.... « On! », répondit l'infatigable plaisant, juste à tirer de l'arquebuse¹. »

La fortune du comte d'Aubigné s'est élevée, dans une progression rapide, avec celle de sa sœur : simple capitaine en 1670, il a été revêtu successivement de plusieurs gouvernements, dont l'importance croissait à chaque degré que la faveur de madame de Maintenon recevait; et le jour où la marquise *s'immola aux voluptés*, son frère fut promu au grade de maréchal de camp.

D'Aubigné n'est pas resté plus tranquille parmi les gentilshommes vivant en commun, qu'il ne l'avait été précédemment dans les corps où il servait, et dans les villes qu'il gouvernait. Il s'éloignait des semaines entières de la maison de retraite, et n'y rentrait, pour l'ordinaire, que lorsqu'on l'y ramenait par l'ordre du roi. Enfin, désespérant de corriger ce gentilhomme, à quarante ans plus étourdi qu'un page à seize, madame de Maintenon le laissa vivre à sa guise, et se contenta de le tenir un peu court pour l'argent.

Depuis la mort du maréchal de La Ferté, arrivée l'an dernier, sa veuve et son fils ont achevé de se couvrir d'infamie. Il y eut l'autre jour entre le duc et sa mère une scène des plus scandaleuses; c'est encore le sujet de tous les entretiens de la cour. La maréchale, qui ne sut mériter aucun des bienfaits que le roi aurait pu lui accorder, en mémoire des services de son mari, est aujourd'hui fort gênée. Trop vieille désormais pour se faire payer par ses amants, et comptant parmi ses premiers besoins la nécessité de les payer, elle demandait instamment un douaire à son

¹ Louis XIII excellait, en effet, à cet exercice; mais son talent allait plus loin, car il fabriquait lui-même les armes dont il se servait. Ce prince fit un jour présent au jeune comte de Brienne d'une arquebuse entièrement faite de sa main.

fil. Ce dernier, qui n'a pas trop de bien pour suffire à la vie débauchée qu'il mène, loin de répondre favorablement à cette demande, se rendit en colère chez la duchesse, et lui dit qu'il n'avait pas envie de se faire ruiner par elle, comme elle avait ruiné feu son mari. La dame répondit, avec autant de volubilité que de raison, qu'il lui convenait mal de parler d'inconduite, lui qui excitait au plus haut degré le mépris de la cour et de la ville. Le duc ne se fit pas faute de répliquer aussitôt qu'il ne laissait pas de suivre l'exemple de sa mère, qu'il qualifia de vieille p..... Là-dessus, ce fils insoumis débita, en forme de litanies, les noms de tous les amants de la duchesse; il en nomma soixante et douze... Le témoignage était accablant; madame de La Ferté en fut quelques instants comme stupéfaite; néanmoins elle reprit courage pour repartir au duc que sa femme en avait peut-être eu quatre-vingts, et que les noms seuls échappaient à sa mémoire. Cependant la maréchale alla se plaindre le lendemain au comte d'Olonne, qu'elle savait être lié avec le duc, et le pria d'obtenir de lui qu'il se repentît, et fît son devoir envers elle. « Que diable, répondit ce seigneur qui avait bien ses raisons pour ne pas être sensible aux peines d'une femme galante humiliée, vous n'avez que ce qui vous est dû; après avoir tâté de tous les hommes, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, comment voulez-vous que votre fils vous respecte? » Cependant M. d'Olonne adressa des reproches amers à M. de La Ferté d'une insolence envers sa mère, dont tout l'odieux retomberait sur lui. « Assurément, mon cher duc, ajoutait-il, vous étiez ivre quand cela vous est arrivé. » Il y avait grande apparence que le fils irrévérencieux, rentré en lui-même, allait s'excuser, peut-être nier la faute grave qu'on lui imputait... Le comte, dans cet espoir, attendait impatiemment la réponse du coupable. « Oui, dit celui-ci après une assez longue réflexion, j'en conviens, j'étais ivre, car, si je ne l'avais pas été, j'aurais bien prêché d'autres vérités à cette femme. Les mille tours qu'elle a joués sont présents à ma mémoire; je sais tout, jusqu'à l'aventure du collier de perles qu'elle a fait escroquer, par le chevalier de Liguerac, à M. de Dreux, conseiller au grand conseil. »

Il est de fait qu'au moment où le duc parlait ainsi, la maréchale ne justifiait que trop son mépris et même ses imputations. Elle établit, le mois dernier, une maison où, moyennant certaine rétribution, on joue au lansquenet jour et nuit. Tout le monde y va bien entendu avec de l'argent, les gens honnêtes comme les intri-

gants ; depuis quelques jours même, les fripons sont en majorité dans ce coupe-gorge, auquel le nom d'une grande dame et les charmes des femmes perdues qui s'y réunissent prêtent une sorte d'attrait. Endormis par les séductions étalées dans ce repaire dange-reux, les joueurs confiants, et surtout les étrangers, vont s'y ruiner de gaité de cœur, trop heureux de perdre jusqu'à leur dernier écu à la partie d'une duchesse, qui leur débite des compliments très-flatteurs, et leur offre des beautés de fort bonne volonté. Tous les perdants ne se montrent pas toutefois d'une aussi bonne composition : il y a trois jours, un officier suisse, ayant laissé sur les tapis de la maréchale le fonds et le tréfonds, s'amusa, quand il fut ruiné, à observer le jeu ; il ne tarda pas à s'apercevoir du manège dont il avait été victime. C'était trop tard pour se garantir des friponneries, mais il était temps encore de s'en venger. L'Helvétien y réfléchit toute la nuit, et le lendemain, ayant fait imprimer le récit des ruses employées dans l'illustre tripot, il le fit placarder dans tous les carrefours de Paris. Avant le soir, les cinq cent mille habitants de la capitale savaient qu'on volait les étrangers chez la veuve d'un maréchal de France. Hier, le roi apprit, à son lever, cette aventure déplorable ; deux heures et demie après, madame de La Ferté était exilée.

Le roi a rendu publique la cession faite, par mademoiselle de Montpensier, au duc du Maine, de la souveraineté de Dombes et dépendances. Sa majesté déclare qu'elle se réserve sur cette principauté *la bouche et les mains* ; « lequel devoir lui sera rendu par » le prince comme d'un moindre souverain à un puissant, son » protecteur, mais non comme d'un sujet à son roi. » L'ordonnance accordée aux seigneurs de Dombes le pouvoir de juger en dernier ressort, et défend au parlement de Paris de ne plus comprendre le pays de Dombes dans les rôles du Lyonnais. Cette déclaration de la part d'un monarque aussi jaloux de ses droits que Louis XIV, ces prérogatives cédées au milieu de ses États, donnent la mesure de l'attachement qu'il porte au duc du Maine, et font pressentir ce qu'il pourra lui abandonner de privilèges plus importants encore.

Au moment où son fils obtient de si grands avantages, et s'achemine vers une sorte de légitimation, madame de Montespan déplore l'obligation où elle est de porter un nom déshonoré par l'ivrognerie et la crapule où se plonge, depuis quelques années, son mari..... Avec un peu moins de disposition à voir une paille dans l'œil d'autrui, sans s'occuper de la poutre qu'elle porte dans

le sien, l'ancienne favorite se serait avoué que si un motif peut lui faire désirer de prendre ce parti, c'est surtout sa propre conduite qui le lui fournit. Le nom de *Montpenster* souriait à madame de Montespan ; après avoir mûrement réfléchi à l'espèce de disgrâce dans laquelle le comte de Lauzun vit encore, elle avait espéré qu'en flattant *Mademoiselle* du retour complet de la faveur de ce gentilhomme, il serait possible de la déterminer à la cession désirée. L'ambitieuse s'est ouverte de ses vœux à la princesse, mais à peine en a-t-elle été écoutée : la marquise a reconnu alors ce qu'elle aurait dû prévoir, c'est-à-dire que *Mademoiselle* est si mal payée de ce qu'elle a fait pour l'ingrat Lauzun, qu'il est loin de sa pensée d'ajouter aux sacrifices dont il a été l'objet.

Grand bruit, grand scandale, à l'occasion des débauches d'une foule de jeunes seigneurs, qui ont obligé Louis XIV à les exiler, pour un genre de libertinage qui doit exciter la plus violente colère de mon sexe en masse. Je frémis d'avoir à prendre note de quelques détails sur une société secrète formée par ces infâmes, et dont la première obligation était de renoncer à toutes les femmes..... Quelle horreur, grand Dieu ! Poursuivons cependant. Les récipiendaires n'étaient admis qu'après diverses cérémonies d'initiation : la principale consistait dans l'union monstrueuse de l'initié avec l'un des grands maîtres de l'ordre. Ces officiers étaient le marquis de Biran, le duc de Grammont, le chevalier de Tilladet et M. de Manicamp. Un prince du sang et le duc de Vermandois, fils naturel du roi et de la duchesse de La Vallière, avaient été admis dans cette association ; on ignore auxquels des grands maîtres furent livrés ces deux illustres néophytes pour se conformer à l'article fondamental des statuts. La décoration de l'ordre, portée sous la chemise, était une croix sur laquelle on voyait un homme foulant une femme aux pieds..... Maudits Italiens ! quand vous étranglerez-t-on au pied des Alpes, dès que vous vous disposez à les franchir pour venir chez nous ? Le prince du sang est exilé, comme tous ses compagnons de débauche ; mais le jeune comte de Vermandois, à peine âgé de 15 ans, a été puni d'une manière plus sensible, plus locale ; on l'a, dit-on, fouetté quatre fois. Louis XIV s'est montré, dans cette affaire, d'une sévérité bien équitable ; il faut convenir que nous avons un grand roi. Je veux, par supplément de punition, accabler les indignes sectaires dont le roi vient de faire justice, en leur mettant sous les yeux deux exemples

éclatants des grandes qualités de ce sexe qu'ils outragent ; j'enverrai aux coupables copie du feuillet de mes tablettes où je consigne les faits. « Prétendez-vous, leur dirai-je, examiner la *vertu* des femmes sous l'acception que les anciens donnaient à ce mot, lorsqu'ils le rendaient synonyme de force constitutive, puissance de moyens ? Je vous citerai Ninon, cette beauté à qui chaque année apporte une nouvelle perfection morale, en glissant sur ses charmes d'un pied si léger, qu'à soixante-six ans ses traits n'offrent pas la moindre trace du temps. En 1682, comme en 1638, le teint de mademoiselle de Lenclos est blanc, uni, animé. Son visage, d'un bel ovale, n'a rien perdu de sa pureté grecque ; ses yeux noirs et saillants respirent toujours une volupté communicative, et son sourire achève la conquête que son regard a commencée. L'accent, ce timbre du cœur, qui fait deviner ses plus secrètes impressions, suffit, dans Ninon, pour captiver tout ce qui l'approche ; on pourrait l'adorer sans la voir : semblable à l'écho, elle captive par l'unique séduction de la voix. Je vis hier cette femme surprenante dans un salon de verdure ; ses habits étaient presque de gaze ; point de corset, point de nœuds, protecteurs ordinaires des tailles qui s'épaississent, des gorges qui s'affaissent ; c'était une grâce parée de toute l'absence des atours. « J'étais dans ce jardin » il y a quarante-cinq ans, me dit le vieux duc de Villeroi ; Ninon » s'y trouvait, mise à peu près comme vous la voyez. Ses cheveux » n'étaient pas plus noirs ; sa bouche n'avait pas plus de jeunesse ; » sa démarche ne paraissait pas plus vive. Or, tout à l'heure, en regardant cette enchanteresse, je me disais, je crois qu'elle est plus » belle encore qu'hier... Oui, continuai-je avec moi-même, voilà » comme elle me souriait hier, en causant avec moi sous ce jeune » tilleul... Et ma réflexion a été interrompue par la rude atteinte » d'un arbre gros comme deux fois mon corps... Et c'était mon » jeune tilleul ; et le *hier* que je me rappelais était un jour de » printemps de la minorité de Louis XIV ; et Ninon était la même » aux deux époques.... Mon imagination s'abusait de quarante- » cinq ans. N'en doutons pas, ma chère comtesse, cette femme a » dans quelque coin de son jardin un robinet de la fontaine de » Jouvence. »

L'esprit de Ninon est resté aussi jeune que son corps ; grave ou enjoué, selon les circonstances, il passe avec une inconcevable facilité des abstractions de la science aux délicatesses de la galanterie, de la sagesse des philosophes au désordre des amants.

Soit que mademoiselle de Lenclos parle raison, soit qu'elle déraisonne, on l'admire, on l'aime toujours. Pourquoi rappellerais-je les succès de sa jeunesse, la foule d'amants qui se pressait sur ses pas, le concert de soupirs qui murmurait sans cesse à son oreille? Ne la retrouvée-je pas obsédée par les galants, à soixante-six ans comme à dix-huit! Bien plus, l'empire de Ninon s'est agrandi: jeune, elle n'était recherchée que des hommes; vieille, sa cour s'est grossie de toutes les femmes d'esprit de l'époque. Ce modèle de toutes les qualités ne fréquenta jamais la cour; c'est cependant chez elle que les deux sexes en vont, à tout âge, étudier les belles manières, dont elle est la véritable pierre de touche; et cela doit être, car presque tout ce qui compose la cour se forma, depuis un temps immémorial, à l'école de Ninon. Au milieu du concours de gens aimables qui remplissent chaque soir le salon de mademoiselle de Lenclos, personne ne se rappelle la légèreté de sa conduite passée, personne ne songe à ses égarements actuels. Mais, chez Ninon, la nature a ses heures; alors sa porte est close; si l'on pénétrait au fond de son boudoir, dans ces instants d'abandon, la fille du joueur de luth s'y retrouverait tout entière, avec cet emportement des passions que la politesse ne peut soumettre, avec ce délire qui fait dégénérer la langue jusqu'aux blasphèmes d'une volupté grossière. Ce transport de la vie animale une fois calmé, notre moderne Lais, fermant d'une main honteuse le refuge de la faiblesse humaine, repaît, au sein de la société, étincelante de saillies, de fines épigrammes, de bons mots aiguisés par la malice, ou forte des raisonnements les plus sensés, les plus profonds. Racine, Boileau, Longepierre, Sénécé, Lafare, Chaulien, profitent également de ses leçons, s'éclairent des étincelles de son esprit ou des conseils de sa raison. Chapelle assista longtemps aux soirées de Ninon; mais, l'ivrognerie de ce poète étant devenue extrême, dans ces dernières années, mademoiselle de Lenclos lui a fait interdire sa maison. « Non, mon cher Despréaux, disait-elle au Juvénal français, qui la pressait de rappeler le banni, non, si l'on peut excuser l'ivresse, qui dégrade toujours, c'est quand elle féconde, crée, vivifie; mais elle est ignoble et détestable lorsqu'elle affaiblit, énerve et tue. »

Osez maintenant, transfuges de Gomorrhe, déserteurs sacrilèges des autels de la beauté, osez nier le mérite d'un sexe qui vous offre une Ninon.

Désirez-vous un exemple de cette *vertu* froide, de ce silence

des sens, qui constitue ce qu'on appelle la sagesse des femmes ? j'ai mon héroïne sous la main. Au temps où la reine avait encore des filles d'honneur, mademoiselle de Coëtlogon se montrait véritablement digne de cette qualification. Pour ce motif il faut bien se garder de la confondre avec une autre demoiselle du même nom, fille d'honneur de *Madame*, et qu'avait aimée le chevalier de Lorraine. La Coëtlogon attachée à Marie-Thérèse n'avait guère moins de laideur que mademoiselle de Saint-Gelais, de douloureuse mémoire ; mais elle était, de plus qu'elle, bonne, naïve et sage. Tout cela résulte assez souvent de la laideur ; mais cette cohorte de perfections ne remplace ni les grâces ni la beauté. Toutes les douairières de la cour aimaient la pauvre fille à l'adoration ; en retour, il ne s'y trouvait pas un seul homme qui pût la souffrir. Parmi les nombreux gentilshommes qui détestaient mademoiselle de Coëtlogon, il y en avait un, par malheur, qu'elle chérissait : c'était Cavois. Ce seigneur, fort peu touché de cette passion, fit semblant de ne pas la comprendre ; mademoiselle de Coëtlogon se mit alors en frais d'une telle avance de tendres regards, de mots doux, de soupirs, que le cruel fut obligé de s'en apercevoir. Forcé jusque dans les retranchements de son indifférence, il brusqua la soupirante, et déclara, en termes très-précis, que son amour l'importunait. Sévérité perdue, mademoiselle de Coëtlogon en aima davantage... Cavois finit par s'emporter à tel point contre l'ombre amoureuse qui s'attachait à ses pas, que le roi et la reine furent informés de sa brutalité, et lui ordonnèrent de traiter mieux la fille d'honneur. Un jour qu'elle marchait dans la galerie à quelques pas de Cavois, celui-ci se retourna subitement :

« Eh bien ! mademoiselle, voyons, j'y consens ; expliquons-nous une bonne fois, et finissons cet insipide manège.

— Vous apercevez-vous enfin de ce qu'on souffre quand on aime, et votre âme de pierre...

— Trêve de litanies romanesques ; je n'ai lu ni *Clélie*, ni la *Princesse de Clèves* ; venons-en au fait sans détour.

— Vous consentiriez donc à conclure ?

— Il le faut bien ; voilà tantôt trois ans que cela dure ; je pense qu'il est temps d'en finir.... Et puis je suis capable d'un sentiment généreux, d'une détermination courageuse.

— Je ne comprends pas ce discours.

— Cela veut dire que, dès ce soir, je me rendrai...

— Où, monsieur ?

— Eh ! parbleu, dans votre chambre.

— Insolent !

— Perdez-vous l'esprit de crier ainsi au milieu de cette galerie !

— M. Cavois oublié qui je suis ; descendante d'une des premières maisons de la Bretagne, je ne devais pas m'attendre à une proposition si outrageante.

— Mais que prétendez-vous donc, mademoiselle ? Depuis le commencement de l'an 1674 jusqu'à la présente année 1677, je vous ai trouvée sur mes pas, comme une ombre, me poursuivant dans tous les coins des appartements, me poussant dans toutes les embrasures de croisée ; et quand je fais volte-face, quand je me résigne, vous vous mettez en fureur !

— Sa majesté saura réprimer une telle audace, et vous apprendre ce qui convient à une demoiselle comme moi.

— Ah ! je commence à comprendre ; mademoiselle de Coëtlogon se flatte que je l'épouserai par édit du roi... ceci devient différent. »

En ce moment des gentilshommes, en passant dans la galerie, dirent que le roi partirait le lendemain pour l'armée.

« Je suis sauvé, reprit Cavois avec transport ; mon devoir m'oblige de suivre sa majesté, et par Dieu ! j'aurai bien du malheur si un boulet ne m'exempte pas du mariage dont vous me menacez..... ; j'y ferai tout mon possible au moins ; de deux maux, il faut savoir éviter le pire. »

Cavois suivit en effet Louis XIV en Flandre ; et tout aussitôt mademoiselle de Coëtlogon, bien plus sensible à son absence qu'à ses injures, fit retentir le palais et le parc des cris de sa douleur ; elle grossit les fontaines du torrent de ses larmes, quitta toute parure, et devint maigre, pâle, jaune à faire pitié. Son amant ne fut pas tué ; il revint à la fin de cette campagne et des campagnes suivantes, pour brusquer la pauvre fille, qui, s'étant mise dès longtemps au-dessus de cet inconvénient, n'en aimait que plus l'ingrat. Enfin le roi, touché des larmes perpétuelles de mademoiselle de Coëtlogon, finit par s'y intéresser à tel point, qu'il ordonna, un beau matin, à Cavois de l'épouser, en lui annonçant qu'à ce prix il lui accordait la charge de grand maître des logis de sa maison. Cette faveur donna les plus beaux yeux du monde à la laide Bretonne ; l'honnête gentilhomme la conduisit à l'autel ; et sans doute

cet époux malgré lui découvrit qu'il est des grâces spéciales pour les laides, car il vécut très-bien avec sa femme. C'est, encore aujourd'hui, le plus heureux ménage de Paris. Madame Cavois est toujours dans l'adoration devant son mari : rien n'est plaisant comme les caresses qu'elle lui fait en présence de tout le monde, et comme l'importante gravité avec laquelle il les reçoit. Cavois, dans l'obligation où il est de supporter tout son bonheur, a une bien grande consolation, c'est qu'avant et après son mariage, jamais la sagesse de sa femme n'a donné lieu au moindre soupçon.

Voilà, détestables renégats du culte de la beauté, voilà la *vertu patiente, résignée, incorruptible*, de mon sexe. Quelle distance de ce genre de perfection à la vertu antique de Ninon ! que de belles qualités remplissent l'intervalle !..... Vous reviendrez à nous, vous y reviendrez honteux de vos écarts ; mais nous repousserons avec indignation votre horrible hommage..... il sera pollué.

Madame de Maintenon a fait jouer au roi une comédie d'un genre nouveau dans le voyage de Chambord : la favorite, qui veut captiver les bonnes grâces de la reine, a senti qu'il fallait, pour cela, savoir faire quelques sacrifices ; elle a donc recommandé au roi de *se consacrer* entièrement à Marie-Thérèse pendant ce voyage, dont elle a, du reste, fixé le terme à une date assez rapprochée. La bonne princesse, fort sensible, malgré sa plété, à une *exclusion* qui ne lui est pas familière, n'a pas tardé à apprendre qu'elle devait à madame de Maintenon cette rare aubaine. Dans sa joie, elle lui a donné autant de marques d'attachement qu'elle avait reçu de preuves d'amour de son époux. « Je crois, » disait-elle à son retour, que Dieu l'a suscitée pour me rendre le » cœur que madame de Montespan m'avait ravi. » Pauvre reine !

Je me laissai emporter hier par la foule qui court voir la tragédie-opéra de *Persée* ; ce sont toujours les beaux vers de Quinault, que Lully fait chanter un peu longuement. Une circonstance fort remarquable de la représentation à laquelle j'ai assisté, c'est que le jeune prince de Dictrichstein, fils du grand maître de l'impératrice régnante, a dansé avec beaucoup de grâces une entrée sur le théâtre de l'Opéra ; les grands seigneurs ne se lassent pas de divertir les petits particuliers. On jetait les hauts cris dans la salle, à ces vers chantés par Phinée :

L'amour meurt dans mon cœur ; la rage lui succède :
J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux.

Les dames surtout, qui ne sont pas habituées à tant d'inhumanité, disaient que nos poètes ne devraient jamais avoir de semblables idées ; je suis de leur avis, il ne faut vouloir la mort de personne.

Le roi désira voir, la semaine dernière, l'opéra de *Persée*, à Versailles. Sa majesté n'ayant manifesté son intention à cet égard que vingt-quatre heures avant la représentation, on commença, le matin, à élever un théâtre dans la cour du château ; mais, une grande pluie étant survenue à midi, il fallut abandonner ce travail. Sa majesté ne songeait plus au spectacle, lorsqu'à sa grande surprise on vint lui annoncer, à huit heures et demie du soir, que *Persée* allait être joué dans le manège. A midi, ce lieu était encore rempli de chevaux, et quelques heures plus tard la métamorphose était opérée : théâtre, orchestre, tentures, tout se trouva prêt, et tout fut du meilleur goût. Dans ce court espace de temps, de gros orangers avaient été montés sur le théâtre, dont ils occupaient tout le pourtour. Le fond de la scène était garni d'une épaisse feuillée, faite de véritables branches d'arbre coupées dans la forêt ; on avait placé avec art, au milieu de ce massif, un grand nombre de girandoles, qui produisaient le meilleur effet. Le roi affectionne les fêtes qui semblent produites par la baguette d'une fée : en fait de plaisir, il est bon que sa majesté aime les enchanteurs ; mais peut-être devrait-elle se rappeler quelquefois ce que le peuple paye les enchantements.

Les cris de *vive le roi !* ne cessent, depuis huit jours, de se mêler au son de toutes les cloches de Versailles et de Paris, au bruit du canon, aux coups de fusil, aux pétards... : nous avons un duc de Bourgogne. Il n'y a plus, dans notre capitale, de jours de travail ni de nuits ; on danse, on boit, on mange, on chante, on s'embrasse ; voilà tout. Les rues sont pleines de tables toujours servies ; le peuple déjeune, dîne, soupe partout, et ne paye nulle part. Lully a fait la galanterie au public de donner *Persée*, *gratis*. Le jour de cette représentation, on entraînait dans la salle par un arc de triomphe qui, le soir, parut tout en feu ; et un soleil, formé de

mille lumières, s'éleva lentement au-dessus. Au pied de cette décoration, coulèrent jusqu'à minuit deux fontaines de vin. A Versailles, mêmes transports, même effusion de joie : le roi se laisse embrasser par tout le monde ; la foule le porte ordinairement de la surintendance, où est accouchée madame la Dauphine, jusque dans ses appartements. Des feux de joie sont allumés chaque soir au milieu de la cour du château ; dans son délire, la populace a brûlé les parquets et les lambris destinés pour la grande galerie. Bontems, désespéré au sein de l'allégresse générale, se lamentait, devant le roi, d'un désordre dont la réparation coûtera cher. « Laissez-les se divertir, lui a répondu le monarque; nous aurons » facilement d'autres parquets, et l'allégresse du peuple n'est pas » commune. » Mais il n'est aucune satisfaction qui ne soit mêlée de quelque déplaisir : Louis XIV, le Dauphin et la Dauphine sont obligés d'entendre les fades, lourdes, assommantes harangues qu'on leur débite depuis huit jours ; ils ont dû passer en revue toutes les perruques de la magistrature, des diverses autorités, des corps savants.... « Mon Dieu ! que je deviendrais triste, disait » avant-hier *Monseigneur*, s'il fallait longtemps me réjouir ainsi. »

Un phénomène, survenu la nuit qui précéda la naissance du duc de Bourgogne, est le sujet d'une foule de conjectures de la part des gens imbus encore de l'astrologie judiciaire : une étoile mobile, plus grande et plus éclatante que les autres, éclaira tout à coup l'horizon de Paris et de Versailles ; cette lumière, qui dura une minute, permit de lire l'écriture la plus menue : il était minuit quand ce météore parut.

L'intrigue se sert de tout pour s'élever : une madame Sauvé, naguère marchande de poisson, avait été attachée au jeune duc de Bourgogne en qualité de berceuse. Mécontente sans doute de ce modeste emploi, et voulant en mériter un plus relevé, cette femme court hier, tout en émoi, chez la duchesse de Tallard, gouvernante de l'enfant, et lui déclare que, dans la foule qui est venue le contempler le matin, elle a vu une main jeter quelque chose dans le berceau.... Le roi et toute la cour sont un moment en alarmes ; on délibère, on raisonne, on cherche ; et l'on trouve, en effet, dans le berceau du duc de Bourgogne, un petit sachet, dont le contenu, soumis à l'analyse, se trouve être de la cendre bien vulgaire, bien inoffensive. Des doutes s'élèvent sur la berceuse ; on interroge cette intrigante, qui finit par avouer qu'elle a tout « imaginé pour se rendre recommandable. — Aussi ne man-

» querais-je pas de vous recommander, répond le roi, mais au » gouverneur de la Bastille. » Madame Sauvé a été enfermée ce matin dans ce château.

Duquesne envoie depuis quelque temps des bombes sur la ville d'Alger, à l'aide d'une nouvelle espèce de galiotes nommées *bombardes*. Ces navires sont de l'invention d'un jeune homme appelé *Petit-Renaud*, qui, comme tous les inventeurs, a eu beaucoup de peine à se faire écouter dans le conseil ; admis enfin à expliquer son essai, il ne lui a pas été facile de faire comprendre qu'on pouvait établir un mortier d'une grande pesanteur sur un petit bâtiment qui, selon les incrédules, devait être inmanquablement coulé par le seul effet de la détonation. Mais l'expérience vaut mieux que tous les raisonnements : elle a démontré que M. *Petit-Renaud* avait raison, et ses galiotes à bombes vont peut-être soumettre Alger.

Pour soutenir une telle guerre, la seule que le roi ait maintenant sur les bras, il ne paraissait pas bien nécessaire d'augmenter les impôts ; cependant M. Colbert vient d'en créer un d'une singulière nature : à l'avenir, chaque douzaine d'œufs apportée au marché payera un droit de deux sous. Il a été fait déjà plus de chansons sur cette taxe dérisoire qu'il n'y a eu de douzaines d'œufs imposées... Les employés commis à la surveillance de ce service sont surnommés, à la halle, les *inspecteurs des omelettes*.

Depuis quelques jours, le roi se montre de fort mauvaise humeur à la cour, où l'on a introduit certaines modes anglaises ; hier, sa majesté s'en expliqua au lever. « Pourquoi, dit-elle, aller » chercher chez les étrangers des usages moins bons que les » nôtres ? quelle nation a plus de goût que les Français ? dans » quel pays les arts sont-ils aussi favorisés que dans mes États ? » Louis XIV entend que les meubles, les carrosses, les habits, les frises, soient imaginés ou changés d'après des modèles conçus par ses artistes, et en quelque sorte sous sa direction ; ce monarque veut être le roi des modes comme de tout le reste. On le remplit de satisfaction quand on lui dit que les cours étrangères ont adopté les modes françaises ; mais, si un courtisan paraît devant lui vêtu à l'anglaise, à l'allemande, à l'espagnole, il fronce le sourcil, et critique amèrement ce costume importé. Ce n'est pas tout : il n'y a réellement de français, aux yeux du roi, que les

coutumes de son temps ; ce prince appelle *gothique* tout ce qui appartient au règne précédent.

On éprouve de grandes difficultés à bâtir le château de Marly dans le vallon étroit, profond, inaccessible que l'on a choisi pour cette construction : des sommes énormes ont été déjà dépensées à dessécher l'espèce de cloaque sur lequel il faut jeter les fondations, et à couper des collines pour se ménager une échappée de vue. Le roi ne voulait d'abord dans ce lieu qu'un ermitage ; mais l'appétit est venu à sa majesté en mangeant. Il faut maintenant, à Marly, des eaux, des jardins, un parc. Un vaste palais, avec tous ses accessoires, remplace, dans la pensée de Louis XIV, le vide-bouteille où il voulait se délasser des grands édifices. Ce prince n'est pas né pour les goûts champêtres : son naturel, ami de la magnificence, finit toujours par percer. On a commencé cette année une grande machine qui, au moyen d'un aqueduc, doit, dit-on, porter l'eau de la Seine à Versailles.

Une affaire des plus graves occupe, depuis un mois, la ville et la cour : c'est un rapt commis en plein jour, et avec des circonstances d'une rare audace. Madame de Bellefonds était venue, à la fin de novembre, faire une visite à mademoiselle de Mazarin, sa sœur, pensionnaire au couvent de Chaillot. La journée était belle ; ces dames se promenaient, en causant, sur une terrasse qui termine le jardin du côté de la rivière. Au bas de la terrasse est une grille ouvrant sur le quai ; mademoiselle de Mazarin, sous le prétexte de faire sortir madame de Bellefonds de ce côté, envoya demander à la supérieure une clef de cette grille... Le motif était admissible ; la clef fut apportée, et la porte ouverte... A peine l'était-elle, que la jeune demoiselle s'élança dehors, avec un homme qu'on reconnut à l'instant pour le marquis de Richelieu. Les religieuses prièrent instamment madame de Bellefonds de faire courir ses gens après le ravisseur ; mais, soit complicité, soit toute autre raison, elle s'y refusa.

Le lendemain, requête fut présentée au parlement pour la poursuite du marquis ; le procureur général prit des conclusions conformes à cette demande, et le président de Mesmes permit d'informer à la Tournelle. Le coupable fut donc décrété de prise de corps ; mais le roi, ayant eu connaissance de cette procédure, dé-

fendit au parlement de la continuer. Cette cour, toujours servile, n'osa soutenir dans cette occasion les lois sociales outrageusement violées ; elle suspendit l'affaire sans la moindre difficulté. Mais le procureur général, qui sentait mieux la dignité de la justice, écrivit en ces termes au chancelier : « Je ne sais point ce que le » roi a résolu sur ce sujet ; l'accusé paraît ici publiquement, et » avec indécence. J'ai cru devoir vous supplier de me faire savoir » l'intention du roi, *afin que je fasse mon devoir*, SI SA MA- » JESTÉ LE TROUVE BON, ou que je puisse avoir une décharge. »

Cependant M. de Richelieu avait sollicité des lettres de déclaration d'innocence, que la cour était très-disposée à lui accorder. Bientôt on envoya ces lettres au parlement, pour *avoir le sentiment des gens du roi* ; cette compagnie eut pourtant le courage de répondre qu'elles étaient *contre l'ordre de la loi*. Il fallut bien alors exprimer le crime dans les lettres de grâce que le coupable obtint, mais elles furent *enregistrées avant tout jugement*.

Ainsi il est de toute évidence que, sous le règne de *Louis le Grand*, il n'y a de justice que sauf le bon plaisir du roi.

Au moment où sa majesté se montre si indulgente dans les affaires de la terre, elle commence à manifester un penchant décidé pour la dévotion, et une ferme résolution de convertir, à tout prix, les protestants. Voilà donc le premier fruit des conseils de madame de Maintenon ; nous aurons incessamment une cour dévote ; déjà les courtisans se disposent à changer de masque ; encore quelques mois, et ils joindront l'hypocrisie à leurs vices familiers. Ce que j'avance sur la conversion du roi n'est point une simple supposition ; je cite un fait qui a toute l'autorité d'une preuve. Mademoiselle Lefèvre avait dédié un livre à Louis XIV ; mais personne ne voulait présenter l'auteur à sa majesté, cette demoiselle ayant le malheur d'être protestante ; M. de Montausier seul osa la conduire dans le cabinet du roi. Selon les habitudes du caractère qu'il adopte, ce prince reçut fort bien mademoiselle Lefèvre ; mais, dès qu'elle fut partie, il dit au duc assez sèchement « qu'il avait tort de favoriser les gens de cette religion ; que » pour lui il ferait défendre que son nom ne parût en tête de l'ou- » vrage qu'on lui dédiait, et qu'il ordonnerait qu'on en saisis tous » les exemplaires. » M. de Montausier a su conserver à la cour un ton de franchise qu'il ne réprime pas même en présence du roi : « Sire, répondit-il, est-ce ainsi que vous protégez les lettres ? Je » us le dis hautement, un roi ne doit pas être bigot. » Il ajouta

qu'il remercierait mademoiselle Lefèvre, au nom du roi ; qu'il lui donnerait cent pistoles, et qu'il dépendrait de sa majesté de ne pas les lui rendre.

CHAPITRE XXV.

1683-1684.

Le roi se démet le bras. — Madame de Montespan pleure par réflexion. — Amour de *Monseigneur*. — Le petit harem. — Les filles d'honneur de la Dauphine sont supprimées. — La Dauphine et Beasola. — La comédienne Raisin. — Le carême et la luxure. — Mot du grand Condé. — Mort de la reine. — Son caractère. — La Mauresse de Moret. — Le petit bouffon noir. — Le tête-à-tête et la saignée. — Mot de madame de Noailles. — Description de Versailles tel qu'il était en 1683. — *L'Œil de bouf*. — Contre-ministres : ce que c'est. — Mort de Colbert. — Un dernier mot sur ce grand homme. — Épitaphe satirique. — M. Lepelletier. — M. de Seignelai. — Louis XIV veut faire son fils *roi des Romains*. — Siège de Vienne ; Jean Sobieski sauve la ville. — Singulière reconnaissance de Léopold. — Mort du comte de Vermandois. — Bruits qui courent à cet égard. — Tendresse maternelle d'une dévote. — Naissance du duc d'Anjou. — Pension à l'inventeur de la machine de Marly. — Le roi réel et le roi de la fête. — Recommandations dévotes ; espionnage pieux. — Bombardement de Gènes. — Soumission de cette république et son humiliation. — Travaux de Maintenon. — Mortalité des travailleurs. — Le qu'importe de Louvois. — Le vieux jésuite. — La blanchisseuse, ancienne amie de madame de Maintenon. — Les comédiens italiens, leurs pièces. — Tibério Fiorelli et Dominique. — Soumission d'Alger ; mot de Duquesne. — L'orgueil anglais. — Traité définitif de paix changé en une trêve de vingt ans. — *Amadis de Gaule*, de Quinault et Lully. — Mort de Corneille. — Portrait de ce grand homme ; il est confirmé par lui-même. — La mascarade. — La gorge de madame de Maintenon. — La bourse volée dans les appartements du roi. — Les ambassadeurs siamois. — Les déserteurs marqués à la joue.

Le roi fit, cet hiver, une chute de cheval en chassant dans la forêt de Fontainebleau ; et sa majesté tomba si malheureusement, qu'elle se démit le bras. Madame de Maintenon, en apprenant la nouvelle de cet accident, versa d'abondantes larmes, dont l'effusion choqua madame de Montespan. « Cette femme est bien hardie, dit-elle, de donner au roi ce témoignage de tendresse ; il n'appartient encore qu'à moi de pleurer ainsi... » et l'ancienne favorite se mit à répandre des pleurs... par réflexion. Louis XIV se montra peu sensible à cette marque d'attachement ; car, s'étant rendue à Fontainebleau, Athénaïs ne fut point admise dans l'appartement de sa majesté. « En ce cas, dit-elle à M. le duc de Saint-

» Aignan, qui lui refusait la porte avec mille protestations de regret, demandez, je vous prie, au roi, qu'il me permette
» d'entretenir les gens de service, et de divertir l'antichambre,
» afin que mon voyage serve à quelque chose. »

Quoique son bras soit parfaitement remis, le roi ne chasse pas encore à cheval; il parcourt les forêts dans une calèche à quatre chevaux, qu'il mène lui-même, sans allonge, avec une adresse qui surprend les meilleurs cochers. Sa majesté prend pour postillons des enfants de dix ans, qu'elle forme elle-même à ce métier. Avec cet équipage, Louis XIV suit la meute comme s'il était à cheval; et ce prince, qui est le plus fameux tireur de l'époque, ne perd rien, en calèche, de la justesse de son coup d'œil.

On dit, mais encore bien bas, que *Monseigneur* passe secrètement ses journées chez la princesse de Conti, fille du roi et de madame de La Vallière, conséquemment sœur du Dauphin, et l'on trouve qu'il y a dans cette assiduité quelque chose de trop marqué pour un attachement fraternel. Au surplus, peut-être n'est-ce encore qu'une de ces fantaisies galantes, que le jeune prince renouvelle assez souvent. On le vit d'abord amoureux fou d'une fille d'honneur de la Dauphine, appelée mademoiselle de Rambure, vive, hardie, robuste beauté qui ne fit pas languir son amant. La princesse s'aperçut promptement de cette intrigue; mais, dès le huitième jour, il n'était plus temps d'en prévenir les suites. A cette première fille d'honneur en succéda une seconde, puis une troisième, puis une quatrième; enfin il est probable que *Monseigneur* ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé au bout de la liste. Il allait peut-être recommencer sa revue galante à mademoiselle de Rambure, lorsque le roi, à la sollicitation de sa bru, supprima les dames d'honneur de madame la Dauphine.

Il faut tout dire cependant : le Dauphin fût peut-être resté fidèle à sa femme, s'il eût trouvé en elle plus de tendresse, et même plus de simple complaisance. Mais Victoire de Bavière, dont l'amabilité primitive s'est bien démentie, ne se plait qu'avec une femme de chambre nommée *Bessola*, qu'elle a amenée d'Allemagne, et qui seule paraît la captiver. Son altesse royale passe des journées entières renfermée avec cette fille dans ses cabinets, portes et croisées closes hermétiquement. Mécontent de cette singulière manie, et las d'entendre toujours la Dauphine entretenir sa favorite en langue allemande, dont il n'entend pas un mot, *Monseigneur* s'en plaignit un jour au roi, qui fit à cet égard quelques

remontrances à la princesse. « En vérité, madame, lui dit-il, je » ne vous conçois pas de préférer aux fêtes brillantes, aux plaisirs de toute sorte dont vous êtes environnée, la conversation » de cette grosse fille, fort épaisse, fort sotte, et qui n'a pour » tout mérite que celui d'être votre sœur de lait. Si vous voulez » réellement le bonheur de *Bessola*, laissez-la-moi marier, je » lui donnerai un gentilhomme qui sera plus propre que vous » à faire sa félicité. — Non, sire, se hâta de répondre la Dauphine; elle aimerait son mari, elle l'aimerait peut-être autant » que moi, et j'en mourrais de jalousie. — Oh ! pour le coup, » madame, répliqua brusquement sa majesté, voilà un étrange » discours, et je crois, Dieu me pardonne, que vous avez en Bavère une colonie de Lesbos. » A ces mots, le roi tourna le dos à son altesse royale, en ajoutant qu'elle ne pourrait s'en prendre qu'à elle si toute la cour l'abandonnait, et si le Dauphin avait des maîtresses. Quand Louis XIV supprima les filles d'honneur de la Dauphine, il eut donc moins d'égard aux prières de sa bru qu'aux remontrances de madame de Maintenon sur le scandale de ce sérail intérieur... « En bonne justice, dit le roi à Victoire de Bavière, en lui accordant le renvoi de ces demoiselles, je devrais » aussi à mon fils de supprimer les femmes de chambre. »

N'ayant plus de filles d'honneur sous la main, *Monseigneur* s'adressa aux comédiennes : la Raisin, entre autres, eut quelque temps ses bonnes grâces, et l'on raconte l'aventure suivante, dont elle fut, ce carême, la triste héroïne, dans un rendez-vous que le Dauphin lui avait donné à Choisy. *Monseigneur*, qui sait allier les devoirs pieux avec les faiblesses humaines, régala ce jour-là sa maîtresse avec de la salade et du pain frit dans l'huile. « Écoutez donc, disait-il quelques jours après, je voulais bien commettre » un péché, mais non pas en commettre deux. » Il y a presque autant de pleté dans cette pratique que dans un mot de M. le prince, qu'on doit faire rapporter à la même époque. Le père Bourdaloue devait prêcher un jeudi de ce carême à Saint-Sulpice ; comme il se faisait un peu attendre, l'auditoire, pour tuer le temps, se livra à une foule de conversations qui ne laissèrent pas de devenir bientôt fort bruyantes. Enfin le grand Condé aperçut le prédicateur : « Silence, messieurs, s'écria-t-il alors, voici l'ennemi. »

La cour fit, à la fin du printemps, un de ces voyages que le roi aime à entreprendre, parce qu'ils lui procurent l'occasion d'étaler

ce luxe, cet éclat qu'il considère comme des marques de grandeur, et dont la dévotion, qu'il commence à pratiquer, ne lui a point encore montré le néant. Louis XIV est allé éblouir tour à tour la Bourgogne, la Lorraine et l'Alsace. Partout des fêtes, des éloges, de la soumission; le roi était dans son élément. La reine, peu sensible à cet appareil de réjouissances et d'adoration, fut triste pendant tout le voyage; elle supportait avec plus de répugnance que de coutume le poids de la représentation; enfin, le jour même de son retour à Versailles, cette princesse eut un accès de fièvre. Le lendemain, les médecins déclarèrent que la reine était atteinte d'une espèce de charbon, et deux jours après elle avait cessé de vivre. Le roi ne quitta point Marie-Thérèse à ses derniers instants; on dit que, dans une conversation espagnole qu'il eut avec elle à cette heure suprême, ce prince lui exprima quelque regret d'avoir si mal récompensé la tendresse qu'elle avait eue pour lui. Ces paroles ranimèrent en elle la vie prête à s'éteindre: « Je meurs » sans regret, dit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. » Après une longue agonie qui ne lui permit plus de parler, Marie-Thérèse fit signe à madame de Maintenon d'approcher de son lit; elle lui prit la main, la serra sur son cœur, puis, ayant tiré sa bague de son doigt, elle la mit à celui de la favorite, avec une expression de regard qui frappa tous les assistants... On eût dit que ce regard indiquait au roi le choix qu'il devait faire, s'il songeait un jour à se remarier; telle fut du moins l'interprétation que les personnes présentes lui donnèrent; mais il n'y avait guère là que des courtisans de madame de Maintenon.

La mort de la reine produit peu de sensation à la cour; les habitants de Paris l'ont à peine apprise, et presque toute la France l'ignore. Disons plus, cette même France a presque ignoré le règne de Marie-Thérèse, tant elle marqua peu dans l'État. Cette princesse passait pour une sainte; mais toutes ses vertus étaient négatives, c'est-à-dire qu'elles ne se formaient point de la présence des belles qualités, mais de l'absence des vices. Dans les premiers temps de son mariage, au lieu de se prescrire, comme un devoir, tout ce qui pouvait retenir le roi près d'elle, la reine se berçait de je ne sais quelle chimère de pureté qui la portait souvent à se refuser aux plus légitimes plaisirs. Aussi n'obtint-elle, par la suite, aucun crédit sur l'esprit du roi; elle était, en sa présence, d'une extrême timidité, et ne l'abordait jamais sans trembler. Il n'en eût point été ainsi avec l'assurance qui lui manqua pour revendiquer

les droits de l'hymen ; toutes les femmes acquirent de l'empire sur Louis XIV par le plaisir qu'elles lui procurèrent.

Marie-Thérèse quitta la vie à l'âge de quarante-cinq ans. « Hélas ! dit le roi au moment où elle ferma les yeux, voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné. »

Comment concilier la réputation sans tache de cette princesse avec l'existence d'une petite Mauresse, élevée dans le plus grand mystère au couvent de *Moret*, et qui passe pour la fille naturelle de Marie-Thérèse ? Consignons ici le bruit généralement accrédité sur la naissance de cet enfant. Duquesne avait donné à la reine un jeune Maure nommé *Nabo*, qui faisait agréablement des tours d'adresse, et amusait sa majesté dans la solitude où elle vivait. Quand cet Africain commença à parler français, ses saillies étaient enjouées, naïves et remplies de vivacité ; il finit, dit-on, par plaire à la reine au point que toute sa vertu ne put la défendre d'une faiblesse que l'homme le plus beau de la chrétienté aurait vainement sollicitée.

Nabo mourut très-subitement, et, peu de temps après, sa majesté accoucha d'une fille si noire, que le chirurgien Félix crut devoir la faire passer pour morte. La négresse fut envoyée aux religieuses de *Moret*, qui l'élèvent dans l'ignorance de son origine. On assure qu'au lit de mort, Marie-Thérèse révéla l'existence de cet enfant à Louis XIV ; les médecins, se hâtant alors d'expliquer sa couleur, jurèrent à sa majesté qu'il avait suffi d'un regard du Maure pour faire une Mauresse de la petite fille. « Un regard, ré- » pondit sa majesté, hom ! il était donc bien pénétrant ? » Après cette révélation, le roi n'alla qu'une seule fois à *Moret* pour s'assurer de ce fatal mystère, et personne depuis n'a osé en parler devant lui. Maintenant, quelle est, dans ce récit, la part exacte de l'authenticité ? J'aurais peine à le dire avec précision ; mais il est positif qu'un jeune Maure vécut auprès de la reine ; qu'une petite Mauresse fut envoyée à *Moret* dans le temps des couches de la reine, et que, chaque année, Bontems lui porte une grosse somme en or, avec un collier de corail.

Après la mort de Marie-Thérèse, Louis XIV se retira à Saint-Cloud, chez *Monsieur*, où sa majesté passa les premiers jours de son veuvage. Madame de Maintenon ne tarda pas à se rendre auprès du roi ; et comme il voulait être seul avec elle, ce prince prescrivit à M. de Louvois d'empêcher la Dauphine de se rendre à

Saint-Cloud. Pour plus de sûreté, le ministre fit ordonner une saignée de pied à son altesse royale, prétextant qu'elle était grosse. La jeune princesse, par le sentiment de son devoir, ayant voulu insister à faire le voyage après l'opération, Louvois lui dit sèche-ment : « Le roi n'a pas besoin de ces démonstrations d'amitié, et » l'État a besoin d'un prince. » Madame de Noailles, en apprenant cette espèce de tête-à-tête du roi avec madame de Maintenon, qu'elle n'aimait point, dit hautement dans un salon de Paris : « Il » faut se presser de marier convenablement cet homme-là, sans » quoi il épousera peut-être la première blanchisseuse qui lui » plaira, et qui aura l'adresse de le subjuguier. »

Au retour du roi à Versailles, madame de Maintenon fut mise en possession de l'appartement situé en haut du grand escalier, et qui se trouve de plain-pied avec celui de sa majesté ; le roi y passe, dans la journée, trois ou quatre heures, et après son dîner il s'y rend de nouveau jusqu'à minuit.

Louis XIV a déclaré qu'il s'établissait tout à fait dans son nouveau palais, et n'irait presque plus à Saint-Germain. Le roi abandonne cette résidence délicieuse, que tant d'autres recherchaient : air pur, vue enchanteresse, eaux jaillissantes, promenades superbes, chasse abondante, ville toute construite, Saint-Germain réunissait tout ce qu'on peut imaginer de commode et d'agréable. Sa majesté préfère à tant d'avantages le plus triste, le plus ingrat pays : il n'existait à Versailles ni bois, ni eaux, ni vue, ni terre ; car, ainsi que je l'ai dit ailleurs, le sol n'est qu'un sable mouvant dans quelques parties, et un marécage dans d'autres. C'est là cependant que Louis XIV, soumettant la nature elle-même à son esprit de conquête et de domination, a voulu créer des merveilles ; mais si tout étonne dans ce tombeau de tant de millions, dans *ce Versailles de Louis d'or*, comme l'appelle un seigneur de mes amis, rien ne plait, rien ne satisfait. Il n'y eut, à proprement parler, jamais de plan général pour la construction du palais, commencé il y a plus de vingt-deux ans ; dans ce long espace de temps, les vues du roi changèrent si souvent, les projets durent être modifiés à tel point, que la plus grande disparité se remarque partout. Des parties d'édifice vastes et de bon goût touchent à d'autres parties mesquines, basses, étranglées. Les appartements du roi et de la reine sont resserrés, privés d'air, obscurs et sans dégagement. Toutes les richesses qui s'y trouvent réunies, tous les trésors de l'art, qu'on y a comme entassés, déguisent mal

l'imperfection originelle des lieux : on a paré ces vices nombreux de construction , mais il n'a pas été possible de les cacher. Je ne vois que la grande galerie, qu'on termine en ce moment, qui répond à l'idée que chacun se fait de la magnificence du palais de Versailles, avant de l'avoir vu. Là, les chefs-d'œuvre de l'art font oublier ses défauts. Cette galerie, dont l'idée est due au célèbre Le Brun, fut presque entièrement exécutée par lui ; elle a deux cent vingt pieds de longueur, trente-deux de largeur et trente-sept de hauteur. Dix-sept fenêtres cintrées, ouvrant sur les jardins, éclairent cette pièce ; ces ouvertures répondent au même nombre d'arcades remplies de glaces, et de même grandeur que les croisées. L'architecture est l'ouvrage de Le Brun, qui a fourni jusqu'aux dessins des boiseries et des serrures. Les quarante-huit pilâtres de marbre, disposés dans les intervalles des arcades, appartiennent à un ordre composite que Le Brun a inventé, et qui admet, dans les chapiteaux, des coqs, des soleils et des fleurs de lis ; ces chapiteaux, ainsi que les bases, sont de bronze doré. L'entablement est enrichi de sculptures représentant des chiffres, des devises de Louis XIV, des couronnes royales et des colliers des ordres du roi. Sur la corniche sont rangés des trophées, auxquels des enfants attachent des guirlandes de fleurs ; la plupart de ces sculptures sont de Coysevox. La voûte de la galerie forme un berceau renversé, de forme elliptique : Le Brun y a représenté, sous les plus savantes, les plus heureuses allégories, une partie de l'histoire de Louis le Grand, depuis 1661 jusqu'à la paix de Nimègue. Cette composition, divisée en neuf grands tableaux et dix-huit petits, dont plusieurs ne sont point achevés, fait admirer l'élevation et la fécondité du génie qui l'a conçue. Je n'entreprendrai point de décrire ces chefs-d'œuvre ; on reproduit mal avec la plume ce que le pinceau a créé.

La chapelle, où l'on peut remarquer encore les grandes intentions de l'art, n'est cependant qu'un monument imparfait. En dehors, elle attriste la façade déjà si bizarre, si irrégulière, si resserrée, qui regarde la cour dite de marbre. Cet édifice religieux offre l'aspect d'un immense catafalque, dont l'architecture grave ne s'allie nullement avec le reste des constructions. A l'intérieur, tout semble avoir été sacrifié à la pureté des détails. Quant à l'ordonnance, elle est, au dire de tous les connaisseurs, d'une grande incorrection : la seule tribune du roi est commode ; celles des côtés

peuvent être regardées comme inaccessibles, tant les couloirs pratiqués pour s'y rendre sont étroits, humides et obscurs.

Après avoir parcouru les innombrables salons de Versailles, on est tout étonné de voir qu'il n'y ait ni salle de bal ni salle de comédie, et, dans la disposition actuelle des choses, on ne pourra construire, par la suite, ni l'une ni l'autre, qu'en ajoutant encore à l'irrégularité générale.

Que dire des jardins tant vantés de Versailles, si ce n'est que la nature y a triomphé de la tyrannie prodigue de l'art. Comme il a été impossible de faire prendre aucune plantation dans le terrain sablonneux qui touche au château, il a fallu se borner à y disposer quelques parterres symétriques et un vaste gazon, qu'on n'entretient, en été, qu'à l'aide d'un déluge d'arrosements. Pour arriver aux ombrages qui suivent cette zone torride, on a les pieds dévorés par un sable brûlant, dont il a fallu former un lit épais, même dans l'intérieur du parc, le sol naturel étant une boue fangeuse. Partout on trouve des eaux, mais détournées, violentées dans leur cours; et, lorsque la main du pompier ne les tourmente point, ces ondes étrangères semblent attester, par leur triste immobilité, le regret qu'elles ont d'être captives en ces lieux, et se venger, par leur fétidité, de ceux qui les y ont conduites. On a voulu que Versailles eût un vaste parc; cinq lieues du plus triste pays sont comprises dans une immense muraille qui ne renferme guère qu'une plaine aride, où les arbres refusent obstinément de venir, et où le gibier languit.

En parlant des parties les plus remarquables du palais de Versailles, j'ai dû passer sous silence une seconde antichambre communiquant aux grands appartements. Cette pièce ne se distingue ni par son architecture ni par sa décoration; tout au plus aurais-je pu la citer à cause de l'extrême obscurité résultant de son élévation, obscurité qui a déterminé les architectes à faire ouvrir dans la frise une grande croisée ronde, de laquelle la pièce elle-même a reçu le nom d'OEIL DE BOEUF. Or cette antichambre, si peu remarquable sous le rapport de l'art, doit tenir une place bien importante dans l'histoire morale du lieu. C'est là que se rassemblent, se foulent, se poussent les courtisans qui attendent l'heure d'être introduits chez le roi; là viennent se réfléchir, comme dans un miroir, toutes les passions, tous les vices, tous les ridicules de la cour et de la ville. Il n'y a pas un scandale de petite maison ou

de boudoir, si petit qu'il soit, qui ne trouve une trompette à *l'OEil de bœuf*. Qu'aujourd'hui la moindre coiffée prenne ou quitte un amant, qu'une actrice vende ses prémices, qu'un confesseur entre secrètement chez sa pénitente, qu'un abbé lace ou délace une marquise, qu'un galant trahi se retire à la Trappe, qu'une épouse infidèle soit jetée dans un cloître, qu'une pauvre petite demoiselle ait le malheur de préférer les leçons d'un capitaine de dragons à celles de sa gouvernante; tout cela sera redit, commenté, amplifié demain à *l'OEil de bœuf*. De plus, les grands y préludent aux sornettes, remplies de vent et vides de raison, qu'ils vont débiter au lever; l'ambitieux y prépare ses intrigues, l'envieux ses perfidies, le fourbe ses mensonges. Dans un coin, le bel esprit du jour, le diseur de riens par excellence, donne un rapide essor à ses phrases creuses, en tournant sur le talon, et en battant les jambes de tout le monde avec son épée, qui ne produira jamais d'autre mal. Ailleurs, ce sont deux gentilshommes qui se serrent la main, deux femmes qui s'embrassent, et qui viennent à la cour pour se desservir. Ici, l'on sautille, on fredonne en parlant du nouvel opéra; plus loin, on murmure en s'entretenant de la dernière promotion; tandis que, derrière le rideau d'une croisée, on réclame une somme prêtée la veille au jeu. Telle est la physionomie de *l'OEil de bœuf*: c'est tout à la fois un centre de duperie, un bureau de bel esprit, une école galante, et un écho universel. Or ce que je dis de l'antichambre de Versailles peut se dire de tous les lieux où les courtisans se réunissent: Saint-Germain, Fontainebleau, Rambouillet, Compiègne, Saint-Cloud, Chambord, ont leur *œil de bœuf*; Marly aura bientôt le sien; *l'œil de bœuf* est partout où les gens de cour frétille, mentent, intriguent, trompent, produisent beaucoup de bruit, et ne produisent que cela.

Hier, à *l'OEil de bœuf*, puisque *œil de bœuf* il y a, quelques personnes s'entretenaient tout bas des *contre-ministres* envoyés par le roi dans les cours étrangères. Ces singuliers agents, qui n'ont aucun caractère auprès des souverains, sont cependant chargés de surveiller, disons tout, d'espionner les ambassadeurs du roi, afin de mettre la cour à même de comparer leurs relations respectives, et de les tenir dans une étroite servitude de leurs devoirs. Les charges de *contre-ministres* ne sont pas recherchées par les hommes délicats; mais Louvois, à qui cette heureuse institution est due, si l'on en doit croire le bruit général, Louvois a fait des

contre-ministres avec des professeurs de langues, des maîtres de danse et même des colffeurs, qui vont ainsi exercer doublement leur art à l'étranger.

On disait, en parlant de cette innovation, qu'elle ne viendrait jamais à l'idée de M. Colbert, lorsque le bruit de la mort du grand ministre est venu retentir, comme un tocsin d'alarme, au milieu de la foule. On savait que le contrôleur général était malade, mais on ne croyait pas qu'il fût en danger. La perte d'un tel homme est irréparable; du moins ne connaît-on personne qui puisse le remplacer dans l'ensemble des emplois que son immense aptitude lui avait mérités, ni même dans aucune des branches d'administration qu'il réunissait. Colbert était un homme qui semblait créé pour Louis XIV, c'est-à-dire jaloux de tout faire, sans l'être de tout dominer. Le roi supprima, dès le commencement de son règne, les charges de *connétable*, d'*amiral*, de *surintendant*, de *premier ministre*, dont les titulaires se montraient plus empressés d'attirer à eux un coin de la pourpre du trône que de se rendre utiles à l'État : Colbert prit le contre-pied de ces ambitieux serviteurs; il ne parut avide que du bien public, qui ne résulta pas toujours de ses efforts, parce qu'il fut rarement le maître d'y travailler convenablement. En relevant la marine, en favorisant le commerce extérieur, en fécondant l'industrie manufacturière et les arts, ce ministre agrandit toutes les routes de la prospérité nationale; mais les guerres continuelles n'ont pas encore laissé au peuple le temps de suivre ces voies ouvertes à son émulation; et les taxes frappées par Colbert, pour satisfaire aux exigences de Louvois, ont attiré sur le premier un blâme aussi universel que peu mérité. Quant aux avantages que l'État a recueillis des travaux de cette puissante intelligence, ils peuvent se résumer à l'aide de quelques chiffres. En 1661, les revenus publics étaient de 84,222,096 livres; en 1683, ils s'élevèrent à 116,873,478 livres; donc l'administration du contrôleur général les a augmentés de 32,651,382 livres.

Colbert mourut à l'âge de soixante-quatre ans : le bruit court aujourd'hui qu'il était en défaveur; ce qui est peu probable, car, à son heure dernière, ses appartements étaient encore pleins de commis, qui venaient pour l'entretenir des affaires du roi... « Mon Dieu ! » dit-il en l'apprenant, on ne me laissera donc pas même le temps de mourir. » La prétendue défaveur de Colbert est bien mieux démentie encore par une lettre du roi, que sa femme lui apporta d'instants avant sa mort, parce qu'elle était remplie d'éloges

sur ses loys services. Le grand homme ayant pris cet écrit, le mit, sans l'ouvrir, sous son chevet : « On est peu sensible à ces attentions, dit-il, quand on est près de rendre compte au Roi des rois. »

La mûe épigrammatique a poursuivi Colbert dans la tombe ; peut-être l'épithaphe que je vais citer est-elle de l'un des poètes qu'il a fait pensionner :

Caron , voyant Colbert sur son rivage ,
Le prend , à ce qu'on dit , et le noie aussitôt ,
De peur qu'il ne mette un impôt
Sur la barque et sur le passage.

Il ya par le monde un respectable président aux enquêtes , nommé Claude Le Pelletier, dont l'esprit ne fermenta jamais , sous la vénérable perruque qui le recouvre , que pour la rédaction d'un code du droit canon. Il y a loin de ce travail pieux aux soins financiers d'un contrôleur général ; tel est cependant l'homme dont Louis XIV a fait choix pour remplacer le grand Colbert, ce qui a fait dire au comte d'Aubigné « que la clef du trésor royal » tombait en quenouille. » La marine , mieux partagée , reste au marquis de Seignelai , qui , sous la direction du contrôleur général , son père , contribua à la rendre florissante , et qui parviendra sans doute à l'élever encore.

L'attention de nos hommes de guerre a été un moment fixée sur la ville de Vienne , que deux cent mille Turcs , sous la conduite du visir Cara Mustapha , assiégeaient , et que la famille impériale avait déjà abandonnée. Tandis que Léopold fuyait , Louis XIV réfléchissait et armait : le rôle de protecteur de l'Empire plaisait à sa vanité , et le titre de *roi des Romains* , pour son fils , flatta singulièrement son ambition. Mais Jean Sobieski , roi de Pologne , se montra plus prompt et plus désintéressé ; il s'avança , à marche forcée , vers la capitale des États autrichiens , avec une poignée de braves Polonais. Ce prince fut bientôt rejoint par la petite armée de Charles V , duc de Lorraine , auquel le fugitif empereur avait confié , ou plutôt abandonné le salut de son empire. Jean Sobieski eut bon marché de la multitude ottomane , qui , comme les innombrables cohortes de Xercès aux portes de Sparte , languissait dans la mollesse sous les murs de Vienne ; Cara Mustapha fut mis en déroute , et Léopold revint sur ses pas. La vraie grandeur s'était manifestée dans le monarque polonais , quittant ses États pour

courir au secours de son voisin : voici maintenant cet autre espèce de grandeur qu'on nomme *conventionnelle* ; c'est un misérable sentiment. Léopold, avant de rentrer dans sa capitale, fit délibérer son conseil sur la question de savoir « comment un empereur devait accueillir un roi électif. — A bras ouverts, s'écria le duc de Lorraine, s'il a sauvé l'empire. » Charles fit seul de son avis ; le libérateur reçut un accueil froid, guindé, et l'empereur passa pour un souverain fort versé dans l'étiquette, mais pour le plus ingrat des hommes.

Que faisait, pendant ce temps, Louis XIV ? Mécontent de ce que la maison d'Autriche ne s'était point hâtée d'accepter le secours qu'il lui offrait, et les conditions un peu dures qu'il y mettait, ce prince reprenait les armes dans les Pays-Bas, et faisait mettre le siège devant Courtrai par le maréchal d'Humières. Les motifs avoués étaient certains points inexécutés du traité de Nimègue, et l'on sait avec quelle religion le roi en a observé les dispositions.

Il avait été convenu que le jeune comte de Vermandois irait faire ses premières armes au siège de Courtrai, et s'efforcerait d'effacer sous les yeux ennemis la tache imprimée à sa réputation par les horribles mystères qu'il avait partagés. Cette tache est en effet passée, mais avec la vie du pauvre enfant. On a répandu dans le monde le bruit peu croyable que ce fils naturel de Louis XIV avait péri des suites de l'ivresse. Mais on dit secrètement que, peu de jours avant son départ, il s'était élevé entre lui et *Monseigneur* une violente difficulté, dans laquelle le bâtard avait porté l'audace jusqu'à frapper l'héritier présomptif de la couronne..... On ajoute à cela des détails que je tais. Quand on apprit, avec tout le ménagement possible, à la sœur Louise de la Miséricorde, la fin prématurée de son fils, elle s'écria pieusement : « Ah ! je dois pleurer sa naissance plutôt que sa mort. » Cette exclamation peut être d'une excellente carmélite, mais à coup sûr elle n'est pas d'une bonne mère.

Courtrai s'est rendu aux armes du roi le 6 novembre.

Ce que perdit dernièrement la branche bâtarde par la mort du comte de Vermandois, vient d'être remplacé et au delà, grâce à l'arrivée de *Philippe, duc d'Anjou* ¹, second fils du Dauphin. Il y a eu des réjouissances à cette occasion, mais moins vives, moins prolongées qu'à la naissance du duc de Bourgogne : on se refroidit

¹ Depuis Philippe V, roi d'Espagne.

sur tout, même sur la multiplication des princes du sang. Lully s'est empressé de donner *gratis* le bel opéra de *Phaëton*, que ce musicien fit, dit-on, refaire deux ou trois à fois Quinault. La pompe, la magnificence et le jeu des machines sont tels dans cet ouvrage, qu'on l'a surnommé *l'opéra du Peuple*; aussi le peuple l'a-t-il accueilli avec une grande faveur.

Le roi vient d'accorder une pension de huit mille livres au sieur de Ville, gentilhomme liégeois, pour avoir inventé et conduit à sa perfection la machine de Marly; voilà de l'argent bien employé.

On fit le 5 janvier, à Versailles, la fête des Rois; il'y eut dans les appartements quatre ou cinq tables où le hasard décerna des couronnes pour rire, qui amusèrent beaucoup le monarque réel. Chaque prince de la fête nommait des ambassadeurs et ambassadrices chargés d'aller féliciter les rois ses voisins; Louis XIV, désigné pour une de ces ambassades, fut envoyé à la cour que tenait M. le grand écuyer entre deux flacons et les débris d'un gâteau où venait de se trouver le signe de sa puissance. L'illustre envoyé demanda, pour une dame qui l'accompagnait, la protection de sa majesté d'un moment, qui l'accorda avec dignité, en ajoutant : « Pour vous, monsieur l'ambassadeur, si votre fortune n'était déjà faite, vous mériteriez qu'on la fit. »

Le lendemain de cette fête, Louis XIV, reprenant la royauté au sérieux, parla à son lever des courtisans qui ne faisaient point leurs pâques; il exhorta tous ceux qui se trouvaient présents à les faire bien dévotement, et leur dit qu'il leur en saurait bon gré. Quelques jours après, sa majesté adressa, dans l'église, une verte réprimande au marquis de Gèvres, parce qu'il entendait la messe avec distraction; et sur-le-champ il ordonna au major des gardes de lui désigner, après l'office, les personnes qui auraient causé pendant sa durée. Voilà encore les fruits des *entretiens* de madame de Maintenon. Louis XIV marche d'un pas rapide dans le chemin du salut : espérons que la conversion sera complète; il y a aussi de la religion à ne point fouler les peuples pour alimenter un luxe inutile, à demeurer fidèle aux traités qu'on a soi-même dictés, et à ne jamais prodiguer le sang de ses sujets dans les guerres qui ne sont fondées que sur la fierté ou l'ambition du souverain.

En attendant que ces points fondamentaux de la morale religieuse entrent dans le plan de réforme du roi, et qu'il s'attache à ce que la foi offre de consolant, d'humain, on tourmente les malheu-

reux protestants : un arrêt rendu nouvellement porte que tous leurs enfants au-dessous de seize ans seront enlevés, et qu'on les placera chez ceux de leurs parents qui professent la religion catholique, afin d'être élevés par eux dans cette religion.

Le marquis Duquesne est parti pour aller punir les Gênois du mépris qu'ils ont fait de leur alliance avec le roi, en favorisant les Espagnols et les Algériens. Gênes faisait construire dans ses ports quatre galères destinées au service de l'Espagne, en même temps que quelques brocanteurs de cette république portaient en mer de la poudre et des bombes aux pirates d'Alger. Le roi fit d'abord défendre au doge et les constructions et le trafic; M. de Saint-Olon, envoyé de Louis XIV, ajouta qu'une prompte répression allait suivre, si le sujet des plaintes du roi son maître ne cessait immédiatement. Dominés par cet esprit d'indépendance qui rend trop souvent aveugle sur l'impossibilité où l'on est de le soutenir, les Gênois répondirent avec hauteur, et ne donnèrent aucune satisfaction. A peine dix jours s'étaient-ils écoulés, que les sénateurs, du haut de leurs palais de marbre, aperçurent à l'horizon quatorze gros vaisseaux, vingt galères et dix galiotes à bombes, prêts à vomir des torrents de feu sur *Gênes la superbe*. Le sénat voulut alors négocier, on refusa de l'entendre. *Seignelai*, ce fils, ce digne élève du grand Colbert, était sur la flotte française; déjà ministre distingué, il cherchait à se parer encore de quelques palmes guerrières : l'ambition fit taire en lui tout sentiment humain; il ordonna froidement de foudroyer la brillante cité. Quatorze mille bombes y furent jetées; nos marins virent s'écrouler devant eux le magnifique amphithéâtre que Gênes présentait aux yeux charmés du voyageur. Bientôt quinze mille hommes, débarqués dans le golfe, s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville... Il fallut s'humilier. Une députation sortie des décombres se fit porter sur le vaisseau que montait le ministre du roi; *Seignelai* dit à ces députés qu'il allait prendre les ordres de sa majesté. Ils ne se firent pas attendre : Louis XIV exigea que le doge et quatre sénateurs vinssent à Versailles implorer sa clémence, et lui faire des excuses au nom de la république dans son propre palais. Les Gênois se sont engagés à cette honteuse soumission; on attend leurs envoyés : madame de Maintenon n'a donc pas encore compris l'humilité chrétienne parmi les vertus qu'elle veut inspirer à sa majesté.

Mais l'humanité ne serait-elle pas comptée non plus au nombre des belles qualités qu'il convient d'acquérir quand on se fait dévot ? Il faut bien le croire en voyant les travaux meurtriers de Maintenon. Donnons à cet égard quelques détails. La machine de Marly, qui seule alimente les eaux de Versailles, ne fournit pas avec une telle abondance, que la sécheresse habituelle du pays, situé à trois cent quatre-vingt-quinze pieds au-dessus du niveau de la Seine, ne prenne quelquefois le dessus sur les ressources hydrauliques. Quoi qu'on puisse faire, il arrive que les belles fontaines, merveilles de l'art, tarissent dans les grandes chaleurs, malgré des mers de réservoirs destinées à les entretenir. Un jour que Louis XIV se plaignait de ce grave défaut devant M. de Louvois, ce ministre lui dit qu'il connaissait un moyen de prévenir à jamais ces déplorables dessèchements.

« Et quel est ce moyen ? demanda vivement Louis XIV.

— Un travail difficile, mais par cela même digne du règne de votre majesté, répondit l'habile courtisan : je conçois la possibilité de détourner la rivière d'Eure, et de l'amener tout entière aux portes de votre palais. Que votre majesté consulte ses ingénieurs ; si mon projet peut s'exécuter, nous y emploierons l'armée.

— Comme les Romains donc ? s'écria Louis XIV, qui, par ce seul point de ressemblance, goûtait déjà l'idée de son ministre.

— Oui, sire, comme les Romains ; vous les avez souvent surpassés à la guerre, il sied bien à votre majesté de les égaler par de grands travaux.

— Il est vrai que nous sommes en paix, reprit le roi presque décidé, et que ce serait un moyen d'entretenir l'activité de l'infanterie... Qu'en pensez-vous, marquise ? ajouta sa majesté en se retournant du côté de madame de Maintenon, qui assistait à l'entretien.

— Mais, sire, je n'y vois pas d'inconvénient, se hâta de répondre la favorite, que Louvois avait su mettre dans ses intérêts en nommant d'Aubigné lieutenant général. »

Les ingénieurs furent consultés ; loin de se montrer contraires au projet gigantesque imaginé par Louvois, ils l'appuyèrent avec chaleur ; et ces messieurs devaient parler ainsi d'une conception qui ne pouvait manquer de leur être favorable. Colbert était mort ; personne dans le conseil n'osa élever la voix contre ce dessein, dont l'exécution devait dépasser toutes les folles prodigalités d'un règne appauvri par les superfluités, plus encore que par les guerres

qui ont rempli son cours. Il n'y avait pas encore un mois que Louvois avait émis son idée, et déjà vingt-deux mille hommes d'infanterie s'étaient rendus, de toutes les parties de la France, dans un camp formé entre Chartres et Maintenon, lieu où l'on doit prendre la rivière d'Eure pour l'amener à Versailles. Veut-on savoir quels sont les premiers résultats de cette entreprise colossale ? en voici le tableau fidèle : des maladies se sont déclarées dans le camp, déterminées, soit par un travail forcé, auquel les soldats n'étaient point habitués, soit par les émanations insalubres qui s'échappent du sein des montagnes, ouvert pour la première fois, soit par le campement de la troupe sur un sol marécageux, soit enfin par les chaleurs de l'été, contre lesquelles le travailleur cherche un soulagement momentané dans l'usage immodéré d'eaux froides et crues. A quelques causes qu'on doive attribuer ces maladies, elles sont devenues si meurtrières, que, chaque nuit, on emporte du camp des charlots de malades et de morts. Mais il est défendu à la troupe, sous les peines les plus graves, de parler de cette affreuse mortalité ; on fait semblant de l'ignorer à la cour, et Louvois n'y a vu que la nécessité de porter à trente-six mille le nombre des travailleurs. « Qu'ils meurent, dit-il, en remuant la » terre dans une place ennemie, ou en la remuant dans la plaine » de la Beauce, qu'importe ; c'est toujours pour le service du roi. » Qu'on ne croie pas cependant que les soldats seuls restent exposés à la contagion du camp de Maintenon ; les officiers, les colonels, et même les généraux qui s'y trouvent employés, n'ont pas la liberté de s'en absenter une minute... ; pâles, jaunes, languissants, fiévreux, ils demeurent dans ce cloaque infect, retenus par la farouche sévérité du ministre. Tandis que des travaux dont le terme ne peut être assigné coûtent plus de soldats à la France qu'une guerre sanglante, tandis que les coffres de l'État peuvent à peine suffire à payer cette grande folie, on félicite, chaque matin, Louis XIV du succès d'une entreprise qui ne tend qu'à satisfaire un de ses caprices déraisonnables, caprices que madame de Maintenon, Bossuet et le père de Lachaise ne trouvent pas, à ce qu'il paraît, incompatibles avec la dévotion.

Le roi arriva hier d'une petite promenade militaire qu'il vient de faire en Flandre avec toute sa cour. Sa majesté avait voulu que les dames assistassent à son entrée triomphante dans Luxembourg, qui s'est rendu au maréchal de Créquy après vingt-

quatre jours de tranchée ouverte ; le goût des triomphes ne passe point à Louis XIV. Je cherche encore à quelle vertu vraiment morale la piété toujours croissante de ce prince doit s'appliquer : je vois beaucoup de pratiques dévotes suivies avec scrupule , mais pas une seule vanité comprimée , pas un petit défaut corrigé. Il est donc plus aisé qu'on ne pense de faire notre salut, puisqu'il n'exige aucun sacrifice des penchants que nous affectionnons, et qu'il suffit de tourmenter ceux dont la croyance diffère de la nôtre, ou de réchauffer le zèle qui ne s'affiche pas assez.

Madame de Maintenon a encore refusé la charge de dame d'honneur de la Dauphine, devenue vacante par le décès de madame de Richelieu ; l'heureuse favorite tient beaucoup à ne pas quitter son appartement de plain-pied avec celui du roi. C'est madame d'Arpajon que sa majesté a donnée à son altesse royale , sur la première demande de madame de Maintenon. La duchesse d'Arpajon est la sœur d'un certain marquis de Beuvron que mademoiselle d'Aubigné aima jadis ; tout ce qui tient à ce gentilhomme est chaudement protégé à la cour.... et cela prouve qu'au sein des pratiques pieuses, la mémoire du plaisir ne s'éteint pas entièrement. Mais je dois, pour être juste, m'empresser d'ajouter que le souvenir des bienfaits n'est pas moins présent à la pensée de madame de Maintenon que celui des voluptés. Il parut, un de ces matins, dans son antichambre, un vieillard qui, fendant la foule des courtisans qu'on y rencontre comme chez le roi, demanda à parler un moment en particulier à la favorite.

« Je viens invoquer un souvenir de quarante ans, lui dit cet homme, qu'elle avait admis dans son cabinet ; vous souvient-il, madame, qu'à votre retour des îles, vous vous rendiez tous les jours à la porte des jésuites de la Rochelle, où les jeunes pères distribuaient de la soupe aux pauvres?... Vous en souvient-il ?

— Oui, monsieur, répondit la marquise après un moment d'hésitation, et en rougissant.

— Je vous distinguai dans la foule des mendiants, reprit le vieillard ; la noblesse de votre physionomie me dit que vous n'étiez point faite pour un tel état et une telle compagnie... Mais je vous afflige, madame...

— Non, non, monsieur ; poursuivit, dit la favorite, dont le sein était soulevé par une violente agitation ;... vous pouvez me rappeler sans crainte ce que Dieu me donne la force d'écouter sans rougir.

— J'observai, poursuivit le narrateur, votre embarras à vous présenter pour avoir part à l'aumône ; j'en eus pitié.

— C'est donc vous, monsieur, interrompit madame de Maintenon, qui, pour m'épargner l'humiliation d'être confondue avec ces misérables, fîtes apporter la soupe dans le galeas que j'habitais ?

— Moi-même, madame la marquise, et j'éprouvai bien du regret d'être forcé de me borner à un si médiocre secours.

— Ce soin délicat me sauva doublement la vie, en me donnant une nourriture qui me manquait, et en compatissant à ce que je souffrais d'être forcée de mendier publiquement... Que puis-je faire pour vous ?

— Je me suis longtemps occupé d'instruction, continua le vieux jésuite ; j'ai fait des ingrats et de mauvaises affaires.... Si vous pouviez m'obtenir une cure, j'y finirais mes jours avec tranquillité.

— Je ne puis vous promettre une telle provision, ce n'est pas moi qui tiens la feuille des bénéfices ; mais voilà cent pistoles, et je vous en promets autant chaque année. » Le roi étant entré en ce moment chez madame de Maintenon, elle dit, en lui montrant le vieillard : « Sire, voilà mon père nourricier.

— Votre père nourricier ! répéta avec surprise sa majesté.

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est de toute exactitude, reprit la favorite ; » et elle raconta au roi l'aventure que je viens de retracer... Fut-ce par un sentiment de reconnaissance, ou seulement pour prévenir les récits des envieux ? c'est ce que je ne saurais affirmer ; mais ce mouvement d'une humilité douteuse ne fit qu'ajouter à l'estime du roi pour la marquise.

Madame de Maintenon reconnaissait, par l'exemple du vieux jésuite, que les gens qui obligent ont la mémoire très-heureuse quand leurs obligés ont fait fortune ; elle chercha à se rappeler s'il n'y aurait pas encore par le monde quelqu'un qui pût venir lui rappeler des services rendus. La marquise se ressouvint d'une blanchisseuse à laquelle, après la mort de Scarron, elle emprunta quelques meubles pour garnir son misérable logement, un soir qu'elle devait recevoir trois ou quatre dames titrées. Un homme discret fut envoyé à la recherche de cette bonne femme ; on désespérait de la trouver, lorsqu'enfin elle fut découverte dans un taudis du faubourg Saint-Marceau, prête à vendre sa dernière tige pour avoir un pain. L'infortunée faisait si peu de fond sur

la reconnaissance des courtisans , qu'il ne lui était jamais venu à l'idée de se recommander à la veuve Scarron , dont elle n'ignorait pas cependant la fortune. Ce genre de prévention, ordinairement si fondé, eut tort cette fois, car madame de Maintenon assura à la vieille un petit revenu annuel qui la mit à l'abri du besoin.

J'avais toujours refusé d'aller voir les comédiens italiens, dont la cour s'est montrée folle à diverses reprises; je me représentais leurs pièces comme dépourvues de ce grain de raison que les gens doués de quelque jugement aiment à trouver partout, même au sein de la folie. Je me trompais : il y a souvent de bonne critique, et toujours beaucoup d'esprit, dans les farces italiennes, qui sont d'autant plus piquantes qu'elles se jouent *impromptu*. Voici les détails qu'on me donnait hier pendant une de ces représentations, à laquelle je m'étais laissé entraîner. Avant le spectacle, on attache derrière le théâtre un simple canevas du sujet qu'on se propose de jouer; les acteurs vont consulter ce précis au commencement de chaque scène, et brodent à leur guise ce texte donné. Ainsi l'on pourrait voir vingt fois la même comédie sans entendre le même dialogue; c'est un spectacle charmant pour les gens que repousse l'uniformité. Mais ces pièces improvisées n'ont quelque charme que si les acteurs ont tous de l'esprit, ou tout au moins une élocution vive et facile; qualités qui, j'en dois convenir, manquent rarement aux comédiens que l'Italie nous envoie. On remarque parmi eux deux sujets qui plaisent généralement, Tibério Fiorelli dit Scaramouche, et l'arlequin Dominique. Le premier fut tellement à la mode, il y a quelques années, que les dames portaient son portrait gravé pendu à leur cou, et qu'il était du meilleur goût d'avoir dans son salon le buste en marbre de cet acteur. Dominique, indépendamment du talent supérieur avec lequel il remplit les rôles d'arlequin, a de l'instruction et des qualités solides qui le font rechercher. Au théâtre, ce comédien se fait admirer par une improvisation naturelle, originale, spirituelle et gaie. Hors de la scène, il est sérieux, toujours pensif, et même enclin à la mélancolie. On dit que l'état qu'il exerce si bien ne lui est point agréable; fiez-vous donc aux vocations.

Enfin, après deux bombardements, voilà les Algériens soumis; le roi recevra des ambassadeurs de cette puissance barbaresque, que M. de Tourville a forcée de demander la paix. Ce brave marin

sera sans doute mieux récompensé que Duquesne, envers qui Louis XIV se montra peu généreux, parce qu'il est protestant, motif que le roi ne dissimula point. « Sire, répondit le vieux sou- » tien de la marine française, quand j'ai combattu pour votre » majesté, je n'ai pas songé si elle était d'une autre religion que » moi, mais c'est par devoir et non par ambition que j'ai servi... » Je me trouvais déjà suffisamment récompensé par le succès. » Un trait bien caractéristique de l'esprit anglais doit être mentionné en parlant de cette paix avec le dey d'Alger : ce souverain avait, en considération du roi, rendu la liberté à un assez grand nombre de chrétiens de diverses nations; quelques Anglais se trouvaient parmi eux. Quand ils furent embarqués sur les vaisseaux français, ils essayèrent de prouver qu'on ne les renvoyait que par crainte d'encourir la disgrâce du roi d'Angleterre; sur ce qu'on leur représenta qu'ils étaient dans l'erreur, et qu'il ne s'agissait ici que d'un acte de déférence pour Louis XIV, ils demandèrent à être remis à terre, ne voulant pas devoir la liberté à un autre prince que le leur. On satisfit à cette demande, et ces Anglais reprirent leurs fers de gâté de cœur.

Les fins politiques ont remarqué, comme une singularité encore sans exemple, que le traité de paix définitif conclu à Nimègue le 10 août 1678, et que n'a depuis infirmé aucune déclaration de guerre, ait été, cette année, changé en une trêve de vingt ans, signée à Ratisbonne entre la France, l'Espagne et l'Empire. Il est vrai que les infractions faites à ce contrat diplomatique pouvaient le faire regarder comme non avenu, et que, pendant la paix, les nations qui l'avaient signé ayant agi aussi hostilement qu'en temps de guerre, il fallait de nouvelles conventions pour arrêter les hostilités. On sera sans doute aussi fidèle à la trêve qu'au traité.

Au commencement de l'année dernière, le roi ordonna à Quinault de faire un opéra sur le sujet d'*Amadis de Gaule*. Cette pièce devait être représentée d'abord à Versailles, mais la mort de Marie-Thérèse s'y opposa. Cependant le poète a traité l'ouvrage comme il faut traiter tous ceux du choix de Louis XIV : je veux dire qu'il est rempli d'allusions à la louange de sa majesté, et Lully a fait chanter de son mieux ce panégyrique de commande. Or le public commence à se lasser un peu de tous ces éloges par des mots, dièzes ou bécarres; vers et musique ont paru d'une

longueur démesurée. Mais les décorations et les costumes, exécutés sous la direction de Berrin, ont été trouvés admirables. On a vu, pour la première fois, dans *Amadis de Gaule*, des personnages traversant les airs ; ce spectacle, qui a charmé les spectateurs autant par sa parfaite exécution que par sa nouveauté, est aussi de l'invention du sieur Berrin. En un mot, de nombreux spectateurs iront voir *Amadis de Gaule*; mais peu, je crois, iront l'entendre.

Pendant un voyage à Chambord, plusieurs courtisans y apprirent la mort du père de la tragédie, qu'ils appelaient, devant sa majesté, *le bonhomme Corneille*.... « Plût à Dieu, messieurs, » dit brusquement Louis XIV, que beaucoup de mes nobles honnorassent la France autant que ce bonhomme-là. »

Il est d'usage, à l'Académie française, que le directeur en exercice fasse les frais d'enterrement des académiciens qui meurent dans le cours de son directorat ; condition qui ne laisse pas de déplaire à certains académiciens, non moins amis de l'argent que de la gloire. Mais ce fut une querelle de générosité qui s'éleva, à cet égard, entre Racine et l'abbé de Lavau, dans le doute où l'on était sous lequel de ces deux directeurs Corneille avait cessé de vivre..... Benserade, consulté sur cette difficulté par l'auteur d'*Andromaque*, lui répondit : « Si quelqu'un peut prétendre à » enterrer Corneille, à coup sûr c'est bien vous. » Cependant l'Académie décida la question en faveur de l'abbé.

Après la mort du grand poète, un comédien fit ce distique :

Puisque Corneille est mort, qui nous donnait du pain,
Faut vivre de Racine ou bien mourir de faim.

Corneille avait commencé à travailler en 1625, à l'âge de dix-neuf ans ; sa première pièce est une comédie intitulée *Mélite*. Ce grand homme se traîna quelque temps dans les sentiers battus, et ne composa que des ouvrages médiocres. Mais, s'élançant tout à coup sur les traces des anciens, il les surpassa bientôt dans les routes qu'ils ont parcourues, et devint, parmi nous, le modèle de tous les hommes de génie. Orateurs, philosophes, poètes, prosateurs, artistes, s'inspirèrent de ses vastes conceptions ; sans Corneille, nous n'aurions eu peut-être ni Pascal, ni Molière, ni Bourdaloue, ni Boileau, ni Fléchier, ni Racine, ni Bossuet. Il éclaira toutes les classes de la société ; aussi toutes professèrent pour lui la plus profonde vénération. Un jour, Corneille étant venu

à la comédie après avoir été deux ans sans y paraître, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes; le grand Condé, le prince de Conti et une foule de seigneurs qui se trouvaient sur le théâtre, se levèrent; les spectateurs des loges suivirent cet exemple, et le parterre fit entendre un tonnerre d'applaudissements, qui recommencèrent à chaque entr'acte. Corneille, dont la modestie égalait le talent, ne savait comment se soustraire à cette sorte de triomphe, qui le gênait plus qu'il ne le flattait. Mais le grand, le sublime Corneille n'existait que dans ses écrits; en le voyant, en l'entendant, on était désenchanté. Il s'énonçait avec sécheresse, avec embarras. Sa poésie même, en passant par sa bouche, devenait obscure et languissante. Au surplus, notre illustre tragique se faisait bonne et complète justice; les vers suivants, adressés par lui à Pellisson, peignent, en peu de mots, Corneille sous son double aspect :

En matière d'amour, je suis fort inégal ;
J'en écris assez bien , et le fais assez mal.
J'ai la plume féconde et la bouche stérile ,
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville ;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui ,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui .

C'est apparemment pour ces motifs, et particulièrement pour celui révélé au quatrième vers, que presque toutes les dames de la cour préféraient Racine à Corneille.

Avant que le père de la tragédie laissât une place vacante à l'Académie française, Despréaux y avait pris la sienne; ce grand critique fut admis parmi les quarante le 1^{er} juillet de la présente année, et Corneille mourut le 1^{er} octobre.

Il y eut jeudi une grande mascarade à la cour; sa majesté envoyait d'avance de l'argent à toutes les dames de la Dauphine pour acheter leurs costumes, et le roi fit payer aussi les habits de tous les hommes qui devaient se masquer. Cette fête a été remarquable par deux traits de témérité de genres différents. Une troupe de masques ayant passé dans une porte en même temps que madame de Maintenon, l'un d'eux porta la main sur la gorge de cette dame, que l'on soupçonne encore fort belle : « Ah ! s'écria la favorite, c'est *Monseigneur* ; lui seul en France est assez hardi pour cela. » C'était en effet le Dauphin; et Louis XIV, qui ne pense pas qu'une maîtresse soit un bien de famille, bouda son fils le soir. Tandis que le prince tâtait et que le roi boudait,

la bourse d'un pauvre officier de cavalerie quittait sa poche pour passer dans une autre, au milieu des appartements. Ce militaire s'étant plaint hautement de ce vol, sa majesté lui fit rendre les cent pistoles que, selon son dire, on lui avait volés.

Pour rendre moins sensible au roi la privation de certains plaisirs pour lesquels il lui revient, dit-on, de loin en loin, quelques velléités anti-dévotes, madame de Maintenon a imaginé de petites récréations sans conséquence : ce sont des réceptions fastueuses faites aux envoyés des moindres roitelets, des plus minces seigneurs régnants; cela procure à Louis XIV l'occasion de *trôner*, et ce prince oublie, dans ces petites additions au grand rêve de sa vanité, des réalités plus douces et un trône plus moelleux. Le roi reçut hier, après la messe, une ambassade envoyée par un Grec intrigant, qui, devenu grand visir du roi de Siam, règne en son nom dans cette partie de l'Inde ¹. Ces ambassadeurs, chargés de riches présents pour Louis XIV, viennent lui proposer un traité d'alliance commerciale, et lui demander quelques secours de troupes, et surtout d'officiers. Le roi, enchanté de ce que le bruit de son nom est parvenu jusqu'au fond de l'Asie, a promis à ces Indiens d'envoyer à leur maître deux ambassadeurs, un petit corps armé, quelques gentilshommes, enfin six jésuites, dont les honnêtes Siamois n'ont pas paru comprendre bien clairement l'utilité.

Une ordonnance récemment publiée porte que les déserteurs ne seront plus punis de mort, mais envoyés aux galères, marqués au visage. L'idée de supprimer la peine capitale pour un crime qui n'est, à tout prendre, qu'un usage abusif de la liberté, appartient au roi; mais on reconnaît le génie de Louvois dans l'horrible punition qui imprime à jamais sur le front de l'homme le signe d'une faute née souvent d'un instant d'irréflexion. Cette empreinte ne révélera pas seulement la désertion du militaire dont elle flétrira les traits, elle apprendra encore à tout le royaume la férocité du ministre qui l'imagina.

¹ Phalk Constance, fils d'un cabaretier de Céphalonie, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire premier ministre du royaume de Siam. Mais, victime de l'ambition qui le porta à vouloir détrôner son maître, il fut massacré. Sa veuve fut condamnée à servir dans la cuisine du roi.

CHAPITRE XXVI.

1685.

Apparition de l'abbé Dubois. — Réception de Thomas Corneille à l'Académie française. — Prétentions aux connaissances littéraires du roi et de monsieur le prince. — Les illustres marchandes. — Marchandises à bon marché. — Le Dauphin ne peut trouver mille pistoles à emprunter. — Mort de Charles II, roi d'Angleterre. — Réception d'ambassadeurs d'Alger. — Origine de la place Vendôme. — Souper dans le petit appartement; loterie. — Les princes de Conti s'évadent de la cour pour aller se battre en Hongrie. — Le doge de Gènes à Versailles. — Les cadets de Charlemont. — Les demoiselles Loyson; les baigneurs. — Correspondance des gentilshommes qui se battent en Hongrie. — Ambassadeurs moscovites. — Le renard noir. — Singulière note diplomatique. — Mademoiselle de Nantes épouse le duc de Bourbon. — La mère Polignac. — Rupture de Mademoiselle avec Lauzun. — *Daphné*, de La Fontaine et Lully. — *Le Florentin*, comédie de La Fontaine. — *Roland*, de Quinault et Lully. — *Chassé* et sa noblesse. — Retour des princes de Conti à la cour. — Les protestants, dragonnades, révocation de l'édit de Nantes. — Mort du chancelier Le Tellier. — Mot de Grammont sur lui. — Description de Marly. — Madame de Montespan est renvoyée de la cour. — Le duc du Maine; son portrait. — Encore un mot de madame de Montespan. — Les quatre favorites. — Mort du prince Armand de Conti; son caractère. — Son frère continue le nom; son portrait. — Ton actuel de la cour. — Intrigues de madame de Maintenon pour se faire épouser. — Le mariage secret. — Tableau.

Monsieur a donné au jeune duc de Chartres, son fils, de singulières étrennes, dans un sous-gouverneur nommé Dubois, espèce d'abbé qui, selon l'opinion générale, ne prit point les premiers ordres, et pourrait bien n'avoir jamais reçu ni la communion ni le baptême. Mais, grâce à la multitude de belles connaissances qu'il a su se faire chez toutes les coiffeuses, et derrière les coulisses de nos théâtres, Dubois vaut beaucoup mieux que mon neveu l'abbé; aussi ne serais-je pas surprise qu'il allât un jour plus loin dans les dignités ecclésiastiques : on sait jusqu'à quel point de semblables qualités ont réussi à M. de Paris. Le nouveau sous-gouverneur de M. le duc de Chartres est le fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde : j'ignore comment il aborda les premières personnes avec lesquelles il se mit en rapport en arrivant à Paris; mais il s'est fait des protecteurs, et le voilà maintenant à même de voir face à face des personnages d'une haute distinction.

La réception de Thomas Corneille à l'Académie française a en-

gagé, ces jours derniers, des conversations littéraires dans beaucoup de salons, et jusque dans le cabinet du roi. Sa majesté s'est fait lire par Racine la réponse qu'il a faite au discours du nouvel académicien; elle a donné de justes éloges à ce morceau, rempli d'éloquence, de grâce et de chaleur. Le même jour, il s'était élevé, dans les appartements, une discussion sur des vers que le roi vantait, et que Despréaux déclarait détestables. Le poète satirique, en s'animent, répéta plusieurs fois, à quelques pas du roi : « Je m'y connais mieux que lui. — Il a raison, dit tranquillement ce prince aux gentilshommes qui l'entouraient; il s'y connaît mieux que moi. » Mais Boileau n'a pas aussi bon marché du grand Condé, s'il lui arrive de discuter avec lui : quand ce seigneur soutient une bonne cause, personne ne s'exprime avec plus de grâce et de douceur; mais, s'il en défend une mauvaise, malheur à qui le contredit; il s'emporte, et vous apostrophe de la manière la plus virulente. Un soir, à Chantilly, le feu des yeux du vieux guerrier effraya tellement notre Juvénal, qu'il abandonna la victoire qu'il avait osé disputer, et dit tout bas à son voisin : « Dorénavant je serai toujours de l'avis de M. le prince quand il aura tort. »

Hier, après souper, le roi et *Monseigneur* se laissèrent entraîner chez madame de Montespan; l'ancienne favorite, qui avait fait inviter plus de deux cents personnes, offrit à la société un spectacle aussi nouveau qu'ingénieux : une foire se trouva établie dans son vaste salon, où toutes les boutiques étaient tenues par des femmes charmantes, déguisées, mais sans masque. Mesdemoiselles de Nantes et de Blois, particulièrement, étaient de fort jolies marchandes, et jamais on ne vit débiter les marchandises à meilleur marché, car toutes furent distribuées pour rien. Le roi trouva cette fête de très-bon goût; mais le Dauphin n'y prit qu'une faible part. Triste, pensif, il s'était retiré dans un coin du salon, et donnait des regrets à une femme de chambre nommée Laurence, que la Dauphine a renvoyée parce qu'elle est grosse du fait de *Monseigneur*. Le prince est d'autant plus affligé que cette pauvre fille aura besoin de mille pistoles à l'époque prochaine de ses couches, et que l'héritier présomptif de la couronne de France a fait jusqu'ici de vains efforts pour les trouver.

Charles II, roi d'Angleterre, a cessé de vivre; il laisse peu de regrets en Angleterre, et dans toute l'Europe peu d'estime de sa

mémoire. Élevé dans l'infortune et l'exil, il ne sut pas, lorsque Monck lui eut remis à la main le sceptre ensanglanté de Charles I^{er}, retrouver cette dignité que le malheur avait flétrie en lui ; le parlement domina constamment sa politique ; il sapa souvent son pouvoir.... Monck lui eût été nécessaire pour soutenir sa couronne, comme il l'avait été pour la reconquérir. Le gentilhomme qui est venu notifier à Louis XIV la mort de Charles II et l'avènement de Jacques II¹, son frère, au trône d'Angleterre, a fait entendre que le feu roi, converti, dans ses derniers instants, à la religion catholique, s'était confessé, et avait communiqué des mains d'un prêtre qui lui sauva la vie à la bataille de Worcester.

Les ambassadeurs envoyés au roi par le dey d'Alger ont été reçus mercredi, après la messe, dans le grand appartement de sa majesté. « Sire, ont-ils fait dire par leur interprète, notre maître » prend la liberté d'offrir un petit présent à votre majesté ; il » espère qu'elle ne le dédaignera pas, puisque Salomon a bien » reçu la cuisse de sauterelle que la fourmi lui a présentée. » Ayant ensuite prié le roi de s'approcher d'une croisée, ces Africains lui ont montré, dans la cour de marbre, douze chevaux barbes de la plus grande beauté. Avant de congédier les Algériens, Louis XIV leur a fait dire qu'il avait donné des ordres à son ministre des affaires étrangères pour qu'ils fussent traités avec honneur, et qu'on aurait soin de leur faire voir tout ce que sa capitale offrait de curieux.

Après cette audience, le roi a terminé l'achat de l'hôtel de Vendôme, moyennant six cent mille livres, pour les créanciers de M. de Vendôme ; plus, six mille louis de pot-de-vin pour ce seigneur. La maison sera abattue, et Jules-Hardoin Mansard a reçu l'ordre de dresser les plans d'une belle place que l'on construira sur le terrain.

Hier au soir, il y eut un souper dans le petit appartement de sa majesté ; il y avait dix-sept couverts, qu'occupèrent le roi, *Monseigneur*, madame la Dauphine, la princesse de Conti, mademoiselle de Nantes, mesdames de Montespan, de Maintenon, de Thianges, d'Arpajon, de Rochefort, de Monchevreuil, de

¹ On doit à ce prince, n'étant encore que duc d'York, l'invention de communiquer des ordres à une armée navale avec des flammes et des pavillons. M. de Tourville perfectionna depuis cette invention.

Bussy, mesdemoiselles de Biron, de Rambure, de Lewenstein, de Grammont et d'Hamilton. Avant et après le souper, il y eut une loterie de trois mille billets, dans lesquels il n'y en avait que vingt-quatre de perdants. Parmi les autres lots, quatre donnaient de l'argent et vingt des bijoux. Ces derniers tombèrent en différentes mains; mais, par une singularité que madame de Maintenon ne voulait pas absolument faire rapporter au hasard, les quatre lots d'argent sont tombés à mademoiselle de Lewenstein; ils étaient de chacun cinq cents louis. Au total, ce petit divertissement a coûté trente mille écus... Nous verrons comment l'honnête M. Le Pelletier, successeur de Colbert, s'arrangera de ces prodigalités.

En entrant dans ses appartements, le roi a su que M. le prince de Conti et M. le duc de la Roche-sur-Yon, son frère, venaient de s'échapper de la cour pour aller se battre en Hongrie, dans la cause des seigneurs de cette contrée. Sa majesté s'est montrée fort mécontente; madame la princesse de Conti n'a pas paru partager ce mécontentement : tout le monde ne peut pas considérer les choses sous le même point de vue.

Le doge de Gênes, *Francesco Imperiale Lescaro*, accompagné des sénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo* et *Salvago*, a été admis à l'audience du roi pour faire les soumissions de cette république italienne. Louis XIV, superbement vêtu, était sur son trône, et environné de tous les officiers de la couronne. Le doge s'est présenté dans la galerie sans être accompagné d'aucun dignitaire français, ayant prétendu qu'il ne pouvait donner la main à un maréchal, ne la donnant pas à quelques princes souverains, comme les ducs de Parme, de Modène, de Mantoue, ni même au grand-duc de Toscane. Le chef républicain était habillé de velours rouge, avec un bonnet de la même étoffe. Les sénateurs étaient vêtus et coiffés de velours noir. *Lescaro* resta couvert pendant sa harangue, mais il levait souvent son bonnet en parlant. Le roi et ses officiers demeurèrent également couverts, ainsi que les quatre sénateurs génois. « Grand roi, dit le doge, les citoyens de » Gênes ont une douleur très-vive des sujets de mécontentement » qu'ils ont donnés à votre majesté; ils ne pourront jamais s'en » consoler que vous ne leur ayez accordé vos bonnes grâces. » C'est pour vous marquer l'extrême désir qu'ils ont de les mériter, » qu'ils envoient leur doge avec quatre sénateurs auprès de » votre majesté, espérant qu'une si singulière démonstration de

« respect vous convaincra, grand roi, de tout le prix que le sénat » et le peuple génois attachent à votre royale bienveillance. » Après que le roi eut répondu, chaque sénateur prit à son tour la parole ; pendant leurs harangues, eux et le doge restèrent découverts.

On donna aux Génois un dîner magnifique ; MM. de Monaco, de Tilladet et de Dangeau en firent les honneurs. Les envoyés allèrent, l'après-dînée, chez *Monseigneur*, chez madame la Dauphine, chez les princes et princesses, qui les reçurent sur leur lit, afin de ne pas être obligés de les reconduire. Il y eut foule dans les appartements de la Dauphine ; quelques miroirs furent même cassés. Le doge prolongea sa visite à la princesse de Conti ; et comme il la regardait avec attention, un de ses sénateurs lui dit à l'oreille : « Au moins, monsieur, souvenez-vous que vous » êtes doge. » Peut-être le magistrat génois craignait-il que son patron ne devînt le rival du roi de Maroc.

Les jours suivants, le doge seul assista au dîner du roi, et fut admis à plusieurs levers. Les relations de la députation génoise avec les ministres de sa majesté, MM. de Louvois, de Seignelai et de Croissy, ne furent pas aussi agréables pour ces étrangers que le cérémonial de leur réception ; on leur imposa de rudes conditions, ce qui fit dire à Lescaro : « Le roi ôte à nos cœurs la liberté » par la manière dont il nous reçoit, mais ses ministres nous la » rendent. » On doit ajouter même que le sentiment de l'humiliation du doge ne cessa pas un instant de dominer toutes ses pensées au milieu des fêtes qu'on lui donna. « Que trouvez-vous de plus frappant à Versailles ? » lui demandait-on un jour. « C'est de m'y voir, » répondit-il.

Il existait à Charlemont une de ces compagnies de cadets destinées à alimenter successivement les cadres d'officiers des régiments ; ces jeunes militaires, révoltés de l'extrême sévérité des lois sur le duel, ont favorisé l'évasion d'un de leurs camarades qui s'était battu, avait tué son camarade, et allait être envoyé au supplice. Dix-sept d'entre eux, non contents d'avoir fait évader l'accusé, l'ont escorté jusqu'à Namur, et sont revenus à leur compagnie. Par suite d'un ordre de la cour, ou plutôt de Louvois, on a fait tirer ces dix-sept jeunes gens au sort pour donner deux victimes qui seront passées par les armes, et hier, au lever, Louis XIV cassa la compagnie entière. Après cette expédition, le roi était le comte de Grammont, présent, se chargea de l'égayer.

« Sire, dit-il, votre majesté n'est pas sans avoir entendu parler
 » des demoiselles *Loyson*, ces beautés, l'une blonde, l'autre
 » brune, dont la galanterie fait grand bruit à Paris, quoiqu'elles
 » essayent d'en faire davantage de leur chasteté. L'une de ces
 » belles porte le singulier nom de *Tontine*, qui, à coup sûr, n'eut
 » jamais place dans le calendrier, et sur lequel on a fait ces vers :

Pourquoi la brune *Loyson*
 Se nomme-t-elle *Tontine* ?
 De grâce, belle Dorine,
 Apprenez-m'en la raison.
 — C'est qu'on dit que tout le monde,
 De ses beaux yeux éperdu,
 Y met, plutôt qu'à la blonde,
 Son argent à fonds perdu.

» Or, votre majesté saura que mademoiselle Tontine Loyson,
 » passant hier à la porte Saint-Bernard, aperçut, sur le bord de
 » la rivière, des baigneurs tout nus. Jean ! Jean ! cria-t-elle alors
 » à son cocher, vite, retournez sur vos pas ; il est impossible de
 » supporter une telle vue.... En vérité, le roi devrait bien rendre
 » une ordonnance portant qu'on ne pourrait se baigner que
 » chaussé et vêtu. C'est à votre majesté à juger, ajouta le comte
 » de Grammont, s'il ne conviendrait pas d'en délibérer dans le
 » premier conseil. » Le roi partit d'un éclat de rire, et les cadets
 de Charlemont furent oubliés.

Louis XIV n'avait point encore pardonné aux deux princes de
 Conti l'expédition chevaleresque faite en Allemagne sans son agré-
 ment, expédition dans laquelle ils ont entraîné plusieurs jeunes
 seigneurs, entre autres MM. de Liancourt et d'Arlincour. Maintenant
 la colère du roi est doublée : ayant fait arrêter plusieurs courriers
 de ces messieurs, et s'étant fait apporter leur correspondance, avec
 celle qu'ils devaient recevoir, il a vu non-seulement que le tout
 était rempli de folies, de saillies galantes, d'expressions libertines,
 mais encore que lui-même y était traité fort cavalièrement. On
 lisait dans une lettre du marquis de Liancourt « que Louis XIV
 » n'était plus qu'un roi bourgeois ; qu'aimant plus que jamais sa
 » *campagnarde*, il s'enfermait tous les jours chez elle, pour
 » écrire son histoire avec... Liancourt finissait par dire que Louis
 » le Grand était un *roi de théâtre* pour représenter, et un *roi*
 » *d'échecs* quand il fallait se battre. »

Sa majesté eut encore la douleur de trouver, dans la correspondance interceptée, des lettres de la princesse de Conti, sa fille, remplies de traits satiriques sur madame de Maintenon et sur lui. Le roi en fit des reproches à la princesse ; elle se jeta à ses pieds, sollicita son pardon, et l'obtint, parce qu'un père, quoique monarque orgueilleux, ne peut cesser d'être père. Les choses ne s'arrangèrent pas aussi heureusement pour MM. de Liancourt et d'Arincourt ; le roi montra leurs lettres à MM. de La Rochefoucauld et de Villeroi, leurs pères, puis il déclara que ces jeunes gentilshommes resteraient jusqu'à nouvel ordre éloignés de la cour.

Quelques jours après l'examen des lettres interceptées, la favorite, voyant qu'il en était resté au roi un fond de tristesse, demanda à M. de Croissy s'il n'y aurait pas moyen de faire faire à sa majesté une de ces petites réceptions qui lui plaisaient tant. Le ministre répondit que précisément il venait d'arriver à Saint-Denis des ambassadeurs moscovites, et qu'on allait avancer leur présentation, pour procurer au roi un moment de récréation.

Pour la première fois peut-être, l'ambassade moscovite était composée de personnages d'une certaine distinction ; ordinairement les Russes ne confient ces sortes de missions qu'à de petits gentillâtres, auxquels le czar veut faire gagner de l'argent. Quelquefois même, regardant une ambassade comme une spéculation, ils payent pour l'obtenir, afin de débiter, chemin faisant, les marchandises dont ils ont soin de se pourvoir, et cela sans bourse délier, puisqu'ils sont défrayés sur toutes les terres des princes chrétiens.

Hier le maréchal d'Humières ayant été prendre à Saint-Denis les ambassadeurs moscovites, les conduisit à l'audience du roi, dans les voitures de la cour ; ils sont deux, et leur suite se compose de cinquante personnes environ. Sa majesté les a reçus à midi sur son trône ; ils n'ont pas vu les princes. Ces Russes jouent aux échecs dans la perfection ; nos meilleurs joueurs sont médiocres auprès d'eux. Les envoyés d'*Ivan* ont offert à Louis XIV, entre autres présents, deux fourrures de renard noir d'un grand prix. Cet animal, qui vit en Sibérie, est si difficile à tuer, et l'on estime à tel point son pelage, qu'un exilé condamné à mourir dans ces déserts glacés obtient cependant sa grâce, s'il parvient à livrer au gouverneur trois peaux de renards noirs.

Voici une notification d'un singulier genre, et je ne crois pas

qu'elle figure souvent dans les annales de la diplomatie. Notre ambassadeur à Madrid écrivit dernièrement qu'il y avait lieu de soupçonner un complot tramé contre les jours de la reine Marie-Louise, fille de *Monsieur*, et qu'il était même à craindre qu'on n'eût attenté déjà aux jours de cette princesse. A la réception du message, M. de Croissy a été chargé de notifier à l'ambassadeur espagnol que, « si le moindre indice attestait qu'on eût rien » entrepris contre la vie de la reine d'Espagne, cent mille » hommes passeraient soudain les Pyrénées, et saccageraient les » États de Charles II ; que même, si sa majesté mourait de maladie en ce moment, la menace s'effectuera aussitôt. » Je ne sais pas ce que cette déclaration produira, mais il est bien difficile de paralyser un projet de cette nature dans les têtes espagnoles.

Pendant que la pauvre Marie-Louise ne voit que trop se réaliser les tristes pressentiments qui l'agitaient lorsqu'elle est partie pour régner en Espagne, Louis XIV vient encore de placer en bonne maison une de ses filles légitimes, mademoiselle de Nantes : elle a épousé Louis de Bourbon-Condé, petit-fils de M. le prince. Ce jeune seigneur est fou de sa petite cousine ; c'est en effet une enfant fort jolie, et surtout fort spirituelle. Mais je crois que son esprit visera au badinage mordant, au sarcasme, au mépris. Le duc de Bourbon donne à son fils cinquante mille écus de rente ; la duchesse lui assure quatre cent mille écus après sa mort. Le roi, de son côté, fait à mademoiselle de Nantes une pension de cent mille livres ; il lui donne en outre un million, dont deux cent mille livres en ameublements ; enfin, parmi d'autres cadeaux de noces, sa majesté a fait mettre un collier de perles du prix de cent mille écus. Ainsi, voilà une branche de la maison de Condé entée sur le Bourbon-Mortemart ; Dieu lui prête vie comme à celle greffée sur le Bourbon La Vallière. Nul doute que la tige n'en devienne plus noble ; mais il est à craindre que le dernier mariage ne la rende pas plus droite, car le jeune époux est bossu. Les illustres jeunes gens furent unis hier dans la chapelle de Versailles ; mais on les a séparés le soir, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour être livrés définitivement à l'hymen. « La mariée sera-t-elle mise à l'essai » auparavant ? » me demandait ce matin ce vieux fou de Grammont.

Pendant que je tiens le chapitre des mariages, il faut que je note tout ce que j'ai à en dire. Madame de Polignac, tout exilée qu'elle était, aurait bien voulu marier son fils à quelque demoiselle de la

cour ; elle avait même jeté les yeux sur mademoiselle de Rambure, nonobstant ses aventures avec *Monseigneur*, ou peut-être à cause de ces aventures... Il est toujours bon, dans une famille qui veut s'avancer, d'avoir de semblables précédents. En conséquence, madame de Polignac s'était rendue à Paris, espérant que le roi aurait oublié l'affaire des poisons. Mais ce prince a la mémoire bonne ; il fit ordonner, la semaine dernière, à cette dame de regagner son exil. Louis XIV promit ensuite à mademoiselle de Rambure qu'il se chargerait de pourvoir à son établissement, mais il ajouta qu'il ne voulait pas que *la mère Polignac* eût la moindre relation à la cour. « Allons, dit à cet égard M. de Coligny, si, » comme on le prétend, madame de Polignac a donné au roi un » philtre pour se faire aimer de lui, il est aisé de voir que la re- » cette a manqué son effet. »

Mademoiselle n'avait pas eu besoin d'un philtre pour s'attacher au comte de Lauzun ; c'était une de ces passions appelées sympathiques, qui rompent toutes les barrières, et qui font faire presque autant de folies que d'actions. Le comte ne reconnut jamais dignement l'amour de la princesse ; après sa sortie de Piguerol surtout, il lui a donné souvent des occasions de se plaindre de lui ; plusieurs brouilles successives ont eu lieu depuis quatre ans entre les époux secrets. La patience, même chez une femme qui craint de compromettre ses plaisirs, finit par se lasser ; mademoiselle de Montpensier s'est montrée de plus en plus difficile pour les accommodements ; jusque-là, qu'un jour elle exigea que Lauzun vint à elle sur les genoux, d'un bout à l'autre de la galerie du Luxembourg.... Le fier gentilhomme obéit ; il fallût ménager la *vieille*, comme il l'appelait en arrière ; elle tenait les clefs du coffre-fort. A la suite de cette réconciliation, *Mademoiselle* obtint le rappel de M. de Lauzun à la cour : il y parut une fois ; mais, s'étant attendu à de l'empressement de la part du roi, qui ne lui témoigna au contraire que de l'indifférence et même de la froideur, il ne se montra pas davantage à Versailles.

Depuis la scène de la galerie, la princesse n'eut guère plus à se louer de son mari que par le passé ; il était avec elle habituellement sombre, souvent brusque, quelquefois brutal. Un jour enfin, revenant de la chasse, ce gentilhomme osa oublier la dignité d'une petite-fille du grand Henri IV jusqu'à lui dire : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes. Mademoiselle* s'étant récriée sur cet *usage d'insolence*, Lauzun fit du pied un mouvement qui comblait

la mesure des outrages qu'il s'était permis jusque-là. La princesse se rappela alors qui elle était ; se grandissant tout à coup d'un pied, elle dit à Lauzun : « Sortez, monsieur, et appelez-vous » que je vous défends de vous présenter à l'avenir devant moi. » Cette rupture fut la dernière.

La Fontaine fait à ravir des fables et des contes, mais il n'est pas né pour composer des opéras. Lully lui en avait cependant demandé un ; l'excellent conteur fit *Daphné*. Le musicien déclara que l'ouvrage ne valait rien, et c'était la vérité ; mais l'auteur de la pastorale (car Daphné en était une) voulait qu'on la jouât, bonne ou mauvaise, puisqu'on la lui avait demandée ; Lully n'y voulut jamais consentir. Un militaire en aurait appelé à son épée, le poète se vengea par sa plume : il fit la petite comédie du *Florentin*, où le directeur de l'Opéra fut reconnu et baffoué. Cette pièce n'est pas bonne, mais il y a par-ci par-là des intentions remplies de finesse, et un rôle de femme que mademoiselle Raisin fait valoir. Pendant que La Fontaine se venge à sa manière du musicien *Baptiste*¹, celui-ci réalise en beaux louis d'or le succès prodigieux de son opéra de *Roland*, dont Quinault a composé les paroles. On dirait qu'en traitant ce nouveau sujet, le poète et le musicien ont puisé à des sources d'inspirations vierges encore en eux : ce n'est plus le même caractère de poésie, et c'est une tout autre musique. Il y a dans *Roland* de la chaleur, de la force, de l'élévation.... Cet opéra arrive à l'âme ; presque tous les précédents s'arrêtaient à l'oreille ou aux yeux. *Chassé*, gentilhomme qui avait fini par se croire trop noble pour chanter à l'Opéra, en était sorti, afin de vivre noblement ; mais, ayant reconnu que, pour cela, il risquait de mourir de faim, ce chanteur est remonté sur les planches. *Chassé* a fait sa rentrée par le rôle de Roland ; le public ne lui a plus retrouvé ni le même talent, ni les mêmes moyens qu'avant sa retraite, et l'on a fait ce quatrain sur lui :

Ce n'est plus cette voix charmante,
Ce ne sont plus ces grands éclats ;
C'est un gentilhomme qui chante
Et qui ne se fatigue pas.

En même temps que le maréchal d'Estrées forçait, à leur tour,

¹ Lully se nommait Jean-Baptiste ; les courtisans ne le désignaient que par le demi-prénom de *Baptiste*.

les barbaresques de Tunis et de Tripoli à respecter le pavillon du roi, les deux princes de Conti recevaient leur pardon aux pieds de sa majesté. Exilés quelques semaines à leur retour de la Hongrie, ces jeunes princes ont enfin reçu l'ordre de reparaitre à la cour ; et le roi, ne voulant pas revenir sur le grief de la correspondance, qu'ils ont expié, s'est borné à leur dire : « Messieurs, les princes • du sang sont mieux auprès de moi que partout ailleurs. » Malgré ces belles paroles, des personnes bien informées des sentiments du roi ont fait insinuer à M. de La Roche-sur-Yon de se tenir quelques jours éloigné de Versailles, sa vue n'étant point agréable à sa majesté. Si mademoiselle de Blois seconde eût été moins jeune, le prince eût pu se réhabiliter sur-le-champ en la conduisant à l'autel ; mais c'est encore une enfant ; il faut supporter la disgrâce.

Tant que Colbert a vécu, le roi n'a point persécuté ouvertement les protestants, ce grand ministre lui ayant toujours montré en eux des citoyens attelés au char de la prospérité publique. Le père de Lachaise et madame de Maintenon n'osaient opposer leurs prêcheries bigotes et spécieuses à la raison puissante, à la logique forte de preuves dont le contrôleur général appuyait ses avis ; si Bossuet et Fénelon eux-mêmes employaient leur éloquence à desservir ceux qu'ils appellent les *huguenots*, Colbert leur disait : « Messieurs, ceci appartient à votre conscience de Sorbonne ; il en » est une autre en vous, laissez-la parler, vous direz tout autre » chose. » Mais l'homme qui ne conseillait jamais rien à son maître que sous l'inspiration de la vraie sagesse étant mort, tous les organes de l'intolérance religieuse bourdonnèrent sans cesse aux oreilles du roi, et le fougueux Louvois brisa le frein que Colbert avait donné au fanatisme. Dès la fin de 1684, on commença à faire démolir les temples protestants qui ne se trouvaient pas dans les termes de l'édit de Nantes ; bientôt on envoya aux huguenots des missionnaires pour les convertir, et des dragons chargés de punir ceux qui ne se convertiraient pas¹. Partout, du haut de la chaire, les prédicateurs firent l'apologie du rigorisme qu'on employait, et cherchèrent à justifier, par la parole du Christ, torturée de mille manières, des violences que sa morale repousse. Les provinces se remplirent de terreur ; des actions ré-

¹ Les dragons furent appelés *missionnaires bottés*.

voliantes furent commises par les convertisseurs : ici l'on enchaînait parmi les forçats des hommes dont l'unique crime était de n'avoir pas compris ce qu'on exigeait d'eux ; là , des femmes étaient ignominieusement rasées et fouettées , pour avoir chanté des hymnes en français ; plus loin , des pasteurs expiaient au gibet ou sur la roue une noble persévérance dans la foi de leurs pères. Une soldatesque furieuse traînait à l'autel des vieillards tremblants , et les forçait à recevoir , sous le sabre , un Dieu de paix et de miséricorde. Dans la Saintonge , dans le Languedoc , la persécution se montrait industrieuse à créer des tourments : c'est là surtout qu'on vit des hommes et des femmes pendus par les cheveux au plancher de leur maison ou aux arbres de leur jardin ; d'autres lardés d'épingles , déchiquetés avec des pincettes rougies , enflés avec des soufflets ; d'autres enfin que l'on plongeait au fond des puits , suspendus par les pieds , ou que de barbares exécuteurs poursuivaient dans les bois comme des bêtes sauvages. Les protestants , pour échapper à la torture , prononçaient-ils leur abjuration , soudain on les environnait d'espions qui épiaient leurs regrets , comptaient leurs soupirs , et les jetaient , souvent comme relaps , dans d'humides cachots. On a vu les religionnaires poursuivis jusqu'au bord de la tombe , y être précipités par la souffrance , au moment où la nature allait les y faire descendre. S'ils expiraient avant d'avoir pu articuler *Je me réunirai* , leurs cadavres , foulés aux pieds , déchirés en lambeaux , étaient traînés sur la claie et jetés à la voirie.

Tous les missionnaires n'agirent pas avec cette horrible cruauté ; si les Baille , les Latrousse , les Marillac firent des martyrs , Fénelon prouva qu'avec la douceur des apôtres il eût été possible de faire des disciples. « Les huguenots , disait cet ecclésiastique » dans ses relations , paraissent frappés de nos instructions jusqu'à » verser des larmes : ils nous disent sans cesse : Nous serions vo- » lontiers d'accord avec vous , mais vous n'êtes ici qu'en passant. » Dès que vous serez partis , nous serons à la merci des moines , » qui ne nous prêcheront que du latin , des indulgences et des » confréries ; on ne nous lira plus l'Evangile ; nous ne l'enten- » drons plus expliquer , et on ne nous parlera plus qu'avec me- » naces. » Fénelon ajoute : « Les jésuites de Marennes sont quatre » têtes de fer qui n'entretiennent les nouveaux convertis , pour ce » monde , que d'amendes et de prison ; pour l'autre , que du » diable et de l'enfer. Nous avons eu des peines infinies à empêcher

» ces *bons* pères d'éclater contre notre douceur, parce qu'elle rendait leur sévérité plus odieuse, et que tout le monde les fuyait pour courir après nous et nous combler de bénédictions. »

Il est aisé de prévoir que la foi catholique eût fait plus de prosélytes par la voix de Fénelon que par les irascibles déclamations des jésuites de Marennes ; cependant ce sont ces derniers qui ont eu raison à la cour. Le père de Lachaise, à la sollicitation de ces pères, fit rayer le paisible missionnaire de la feuille des bénéfices, où il était inscrit pour l'évêché d'Angers. Louvois continua d'écricre aux chefs des troupes, ou plutôt des bourreaux : « Sa majesté » veut qu'on fasse éprouver les derrières rigueurs à ceux qui ne » voudraient pas se faire de sa religion ; et ceux qui auront la sotte » gloire de vouloir demeurer les derniers, *doivent* être poussés » jusqu'à la dernière extrémité. » Le ministre qui traçait ces ordres homicides eut plus d'une fois l'initiative des persécutions ; peut-être conseilla-t-il encore celles-ci ; mais les dragonnades du midi de la France ne contrarièrent point les intentions du roi ; il avait dit en effet : « Je veux qu'on fasse éprouver *les dernières* » *rigueurs* à ceux qui ne voudraient pas se faire de ma religion. »

Enfin, le 22 octobre, le roi étant à Fontainebleau, parut le fameux édit qui révoque celui de Nantes, rendu par Henri IV, et qui admettait les protestants à la jouissance de tous les droits dévolus aux autres Français. L'édit de Fontainebleau ordonne aux ministres qui ne voudraient pas se convertir de quitter le royaume dans le délai de quinze jours..... Ils obéissent, et la presque totalité du troupeau suivra les pasteurs, malgré le rempart de mousquets dont Louvois hérise les frontières et les ports. Déjà nous avons vu disparaître du royaume de nombreux fabricants de glaces, de papier, de toiles peintes, de chapeaux, d'acier ; des ouvriers en cuivre, des mécaniciens, des horlogers et tant d'autres artistes ou artisans ingénieux, qui vont enrichir la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, des trésors d'industrie qui manquaient à ces États, et dont la France va s'appauvrir.

On pouvait croire qu'en apprenant la révocation de l'édit de Nantes, le pape se montrerait joyeux et reconnaissant ; il n'en est rien. Innocent XI est un homme sage, un pontife qui veut gouverner le monde chrétien avec les principes de l'Évangile, et non par les arguties des théologiens. Il paraît, comme chef de l'Église, fort indifférent au malheureux coup d'État tenté par Louis XIV ; — comme politique, il le blâme. C'est bien de lui que la reine

Christine aurait pu dire aux fidèles : « Je connais le pape ; il ne » donnerait pas quatre sous de toutes vos âmes. »

La révocation de l'édit de Nantes a été le sujet des plus amères critiques, non-seulement à l'étranger, mais en France, mais à la cour, et même en présence du roi. Il y a trois ou quatre jours, au lever, le comte d'Avaux disait à sa majesté qu'une foule de négociants allait, en sortant de France, emporter trois ou quatre millions. « Mon royaume se purge, répondit Louis XIV. — Il se » peut, sire, répliqua le gentilhomme, mais un tel purgatif pourra » bien le rendre étique. »

Le vieux chancelier Le Tellier applaudissait aux dragonnades ordonnées par son fils ; il s'écria, en signant l'édit, *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum*. Mais Dieu, loin d'approuver le vœu de ce ministre, a semé l'en punir : il mourut le 31 mars, neuf jours après la promulgation du fatal édit. Le Tellier faisait oublier l'expérience qu'il avait des affaires et quelque talent à les traiter, par une perfidie qui ne lui permit pas de conserver des amis ; il était envieux, jaloux, et fort habile à faire naître des préventions contre les personnes dont il redoutait le crédit. Quand il était parvenu à desservir un rival dans l'esprit du roi, on apercevait sur son visage l'expression d'une joie maligne. Un jour Grammont, voyant sortir le chancelier du cabinet de sa majesté avec un air joyeux et dégagé, dit à quelqu'un : « Il me semble que je vois une fouine qui vient d'égorger une demi-douzaine de pigeons dans un colombier, et qui » sort en se léchant les barbes. » Bossuet fera l'éloge du chancelier Le Tellier, mais personne n'y croira.

Marly est, non pas achevé, mais logeable, et les voyages à ce nouveau château ont commencé. Le roi nomme ceux qui doivent le suivre à Marly : on assure que sa majesté avait adopté cette précaution pour exclure madame de Montespan des listes ; cependant elle y fut déjà comprise deux fois, à la prière de madame de Maintenon, qui, sans doute, craignait la responsabilité que l'exclusion eût attirée sur elle. Les personnes admises au voyage sont logées deux à deux dans les pavillons, dont je parlerai bientôt : les femmes y trouvent tout ce qui est nécessaire à leur toilette ; il en est de même pour les hommes. Quand une dame est désignée, il est entendu que son mari peut l'accompagner. Les nouveaux voyages excitent les plus grandes ambitions de la cour ; ils sont

même le sujet de singulières négociations : jeudi dernier, la princesse de Montauban, qui n'a point encore été du nombre des élues, offrit une forte somme à la princesse d'Harcourt pour se substituer à elle ; cette dernière répondit que si elle ne se fût pas trouvée sur les listes, elle eût elle-même cherché à se faire céder, moyennant rétribution, une place dans les carrosses de la cour. Mon nom, par un insigne bonheur, étant venu à l'idée de sa majesté dès le quatrième voyage, je vais parler de Marly avec une parfaite connaissance des lieux.

Par une magnifique avenue on arrive au château, dont le parc tient à celui de Versailles. Une grille d'un fort beau travail ferme la cour, qui est ronde, et sur les côtés de laquelle sont les écuries. Le principal édifice consiste en un gros pavillon carré et isolé, mais près duquel se groupent, de chaque côté, six petits pavillons. Le château est décoré, en dehors, de pilastres d'ordre corinthien ; dans les intervalles, *Rousseau* a peint à fresque, sur les dessins de Lebrun, des trophées, des allégories héroïques et des devises. Chaque face du bâtiment présente un avant-corps feint, couronné par un fronton. Les perrons à pans, placés dans les angles et aux faces, sont ornés de seize groupes d'enfants, et de huit sphinx bronzés, dont l'exécution est due au ciseau d'un jeune sculpteur nommé *Coustou*. Ces perrons conduisent à quatre vestibules servant d'entrées aux quatre appartements du rez-de-chaussée, qui sont réservés au roi et aux premiers princes du sang. Ces appartements ont chacun une communication avec le *grand salon*, dont la forme est octogone, avec quatre cheminées pratiquées dans les pans. Cette vaste pièce est ornée de pilastres ioniques surmontés d'un attique où sont représentées les saisons. Quatre croisées, garnies de balcons dorés, éclairent ce beau salon, ainsi que quatre fenêtres ovales, entourées de guirlandes soutenues par des amours. Il y a des appartements de maître à l'entre-sol et au premier étage ; le second est abandonné aux officiers et femmes de service. En face du château se présente une grande esplanade appelée l'*amphithéâtre*, sur la rampe de laquelle sont posés quatorze vases ; cette même rampe est toute revêtue de panneaux de marbre compartis de différentes couleurs.

Les eaux de Marly sont d'un goût exquis, particulièrement la pièce dite *des Vents*. Cette fontaine est décorée d'un groupe de marbre représentant la jonction des deux mers : l'Océan est désigné par un vieillard s'appuyant sur une urne ; la Méditerranée

s'offre sous la figure d'une jeune femme ayant près d'elle un enfant ; elle croise son bras sur celui de l'Océan , pour désigner le canal de Languedoc. Ce groupe , qui n'est pas encore fini , sera un des beaux ouvrages de Coustou. Les jardins , où l'on trouve des modèles de tout ce que l'art peut imaginer de plus galant , ont été plantés par *Durusi*.

Mais à combien de travaux inouïs et de dépenses colossales les eaux et les jardins de Marly n'ont-ils pas donné lieu ! Louis XIV , ainsi que je l'ai déjà dit , avait tout exprès choisi un emplacement incommode , où il ne fût pas permis de construire autre chose qu'un ermitage. Le roi voulait seulement , disait-il alors , un petit pavillon où l'on pût coucher trois nuits , du mercredi au samedi , avec sept ou huit courtisans et quelques laquais. Mais , les vues de ce prince s'étant agrandies , il a fallu que l'espace s'élargît , que le sol se métamorphosât , que les difficultés cédassent... Et que d'essais infructueux ! De grands arbres étaient apportés de Compiègne ou de Fontainebleau , couverts de leur feuillage , et faisaient jouir quelque temps sa majesté d'une végétation factice. Bientôt ils mouraient ; mais ils étaient si promptement remplacés qu'on n'avait pas le temps de s'en apercevoir. C'est ainsi que , pendant plusieurs années , Louis XIV eut des ombrages à Marly. Quelquefois , par suite de variations dans ses idées , des bosquets étaient changés en pièces d'eau ; on se promenait avec surprise en gondole là où , quelques mois plus tôt , on avait cherché la fraîcheur des bois ; quelques mois plus tard , les ondes avaient fait place , de nouveau , à des chênes , des charmes ou des ormeaux. Vingt fois les bassins furent changés en cascades , et les eaux jaillissantes en canaux ; et j'ai vu la demeure des poissons ornée , par une recherche jusqu'alors sans exemple , de dorures et de sculptures du meilleur goût , détruite cependant , lorsqu'elle était à peine achevée , pour être remplacée par un boulingrin. En un mot , Marly est en bon chemin de coûter autant que Versailles , et ce sera la conséquence d'un choix fait exprès pour ne pas dépenser.

Depuis longtemps le roi désirait que madame de Montespan s'éloignât de la cour ; l'aspect de cette complice de la longue suite de péchés que sa majesté a commis excitait à chaque instant ses remords , et gênait le cours de ses pieuses expiations. Madame de Maintenon , encore de peur d'attirer sur elle la pénible responsabi-

lité d'une disgrâce que le public n'eût pas manqué d'attribuer à son influence, avait retardé le renvoi de l'ancienne favorite; mais enfin, le roi ne voulant plus souffrir de retard dans l'exécution de sa volonté, madame de Maintenon elle-même se chargea, samedi soir, de l'intimer. Madame de Montespan jeta les hauts cris, déchira ses dentelles, tomba en syncope; puis, se relevant tout à coup, elle déclara qu'elle voulait qu'on lui amenât ses enfants pour les mettre en pièces. S'étant calmée un peu, Athénaïs dit à madame de Maintenon, qui essayait de la calmer : « Ah ! madame, si » j'en avais cru le roi, il y a quatorze ans, vous ne m'assassinez pas aujourd'hui. » Cependant la favorite pressait sa devancière de lui donner une réponse pour sa majesté : « Allez, répondit-elle, je la lui ferai parvenir directement et bientôt; je ne laisserai » ni sa patience ni la vôtre. »

Malgré cette promesse, la marquise ayant tardé à satisfaire les intentions du roi, un second député lui fut envoyé; il s'était offert de lui-même, et, quoique huit jours se soient écoulés depuis cette démarche, la cour n'est pas encore revenu de la surprise qu'elle a éprouvée en apprenant que ce dernier messenger était le duc du Maine, le propre fils de madame de Montespan. L'étrange détermination qui le portait à se charger d'éconduire sa mère amène quelques explications sur ce jeune homme; c'est le lieu d'esquisser son portrait. Le duc du Maine, dans un âge encore fort tendre, est doué d'un esprit subtil, d'une finesse de tact qui déjouerait l'intrigue des vieux courtisans. Sous l'enveloppe la plus gracieuse, avec l'air le plus naturel, le plus simple et qui semble le plus naïf, ce bâtarde du roi a le caractère d'une extrême souplesse, d'une rare mobilité. Prompt à juger les personnes qu'il approche, il excelle dans l'art de captiver leur confiance, et il est bien rare qu'il n'en abuse pas, car son ambition lui rend nécessaires toutes les prospérités d'autrui. On dirait qu'il veut édifier sa fortune comme les abeilles élèvent leur ruche, en butinant de toutes parts de la faveur. Les gens inexpérimentés se laissent prendre à la petite figure douce de ce duc, à son air timide, à ses expressions dévotes, à ses habitudes solitaires; mais un œil exercé ne tarde pas à découvrir la déception sous tout cela : les hypocrites ont beau faire, l'équitable Providence imprime inmanquablement sur leur front l'enseigne de leur perfidie. Avec son habileté, M. du Maine, qui vivait constamment dans l'intérieur du roi, s'était aisément aperçu de l'immense crédit de son ancienne gouvernante, en même

temps qu'il avait suivi la marche rapide du discrédit de sa mère. Dans cet état de choses, sa position à la cour pouvait devenir épineuse, dangereuse même, s'il suivait la ligne de ses devoirs de fils; il s'en éloigna, et se voua sans réserve à madame de Maintenon. Il fallait lui donner une garantie de cette préférence, dont il ne pouvait manquer de recueillir le prix; le renvoi de madame de Montespan offrait une occasion au duc pour fournir la preuve irrécusable de son dévouement à la favorite; cette occasion, il la saisit. Le bâtard du roi se rendit chez sa mère, bien décidé à lui prescrire de s'éloigner sans plus de retard et sans retour. Mais la marquise ne voulut pas le voir, et lui fit ordonner de sortir de son appartement. Néanmoins cette démonstration suffit à madame de Maintenon; de ce jour commença une union intime, un échange de tendresse expansive entre le duc du Maine et la favorite.

Le lendemain de cette démarche, madame de Montespan renvoya au roi toutes les pierreries qu'elle en avait reçues, et, dans la soirée, elle quitta Versailles pour n'y plus revenir.

Presque toute la cour se réjouit du départ de madame de Montespan; emportée, capricieuse, encline à mépriser les plus grands personnages, son règne avait attiré quelque humiliation sur presque tous les courtisans. Tout le monde craignait son humeur mordante et railleuse; sa langue était redoutée à l'égal du dard envenimé de l'aspic. Lorsque les gentilshommes de la maison étaient obligés de passer sous ses croisées, pendant qu'elle y était avec le roi, ils ne manquaient pas de s'écrier : « Allons, messieurs, il faut » passer par les armes. » Madame de Montespan n'aima le roi que par accès, et elle aimait tous les hommes par tempérament. Rien ne pouvait égaler l'inconstance de cette femme, si ce n'est sa lubricité et son ambition. Pour satisfaire l'une ou l'autre, elle se pliait, quoique fière et impérieuse, aux circonstances qui exigeaient d'elle autant de résignation qu'elle avait de vanité. Un jour qu'elle se trouvait forcée de faire un voyage à Fontainebleau dans le même carrosse que madame de Maintenon, elle lui dit en se plaçant à côté d'elle : « Ne soyons pas dupes de cette affaire; causons » comme si nous n'avions rien à démêler; bien entendu que nous » ne nous en aimerons pas davantage, et que nous reprendrons » nos démêlés au retour... » ce qui ne manqua pas d'arriver.

Depuis quelques années, les éclairs de dévotion se multiplient sur la vie de madame de Montespan; il lui arrive souvent d'éprouver

des remords, d'être agitée par une sorte de terreur. Dans ses paroxysmes de mélancolie, elle ne saurait demeurer seule un instant sans frissonner; la nuit, elle ne peut dormir qu'entre deux femmes; et si, durant ces sombres vapeurs, le tonnerre vient à se faire entendre, elle cède à la singulière manie de faire placer sur son sein une jeune fille. Soit qu'elle se persuade que l'innocence de cette enfant détourne le carreau vengeur, soit qu'elle pense que le courroux céleste pourrait se méprendre, tant que l'orage dure, elle serre avec force cette étrange égide, et semble vouloir confondre le pur et l'impur.

Depuis sa retraite de la cour, la favorite déchue se tient constamment au courant de tout ce qui s'y passe, dans le but de s'en moquer ou de le blâmer plus sérieusement. Il y a quelques jours, un courtisan qui revenait de Fontainebleau, où la cour se trouvait, dit à madame de Montespan que sa majesté paraissait vivre avec madame de Maintenon dans la plus grande familiarité; que le roi passait une partie de la nuit chez elle; qu'enfin on les voyait causer partout ensemble comme de véritables époux... « La com- » paraison cloche, répondit Athénaïs; s'ils étaient mariés, ils ne » s'aimeraient pas autant. »

Il paraît des tabatières qui excitent fortement la curiosité : elles sont ornées d'un portrait de fantaisie ; mais, en touchant un ressort caché, la miniature se dérange, et l'on découvre un petit tableau très-plaisant. Il représente les quatre maîtresses en titre de Louis XIV, groupées autour de lui : madame de La Vallière a la main sur le cœur du roi ; madame de Fontanges l'a sur sa bourse; madame de Montespan la pose ailleurs..., et madame de Maintenon saisit la couronne. Cette peinture ingénieuse se vend fort cher, et le marchand n'y peut suffire.

Le prince Louis-Armand de Conti mourut, avant-hier, à Fontainebleau, de la petite vérole qu'il avait gagnée de sa femme. Il ne laisse point d'enfants; le nom est continué au prince de La Rochesur-Yon. Louis-Armand est mort sans confession ; il n'a pas trouvé un seul instant de connaissance, dans son agonie, pour satisfaire aux devoirs de la religion. Thèse générale, on doit aller en enfer quand on finit ainsi; mais il s'agit d'un prince, la Sorbonne découvrira bien quelque adoucissement à un sort si rigoureux. Je suis sûre que madame de Thanges a l'idée que, pour damner un si grand personnage, Dieu doit y regarder à deux fois. Le défunt

était un homme bien au-dessous de la médiocrité en toutes choses ; gauche dans ses manières , emprunté dans ses actions , il se donnait à chaque instant un ridicule ; et , quoiqu'il n'eût guère que des défauts , sa vanité le rendait si insupportable , qu'il n'était aimé de personne. Bien différent en cela de son aîné , le prince de La Roche-sur-Yon plaît à tout le monde : il sait être tour à tour solide , profond , léger , même frivole , et jamais il ne s'éloigne de cette simplicité qui charme toujours. Mais quel mortel est sans défaut ! on dit du nouveau prince de Conti ce qu'on disait de César : « Il est le mari de toutes les femmes , et la femme de tous » les maris. »

Voilà notre plus belle princesse veuve , et le roi de Maroc aurait aujourd'hui beau jeu. Mais , disons-le sans détour , cette beauté ne s'arrangerait pas de la fraction de tendresse que pourrait lui accorder le possesseur d'un sérail ; ce n'est pas ainsi que son altesse royale entend la pluralité des amours.

Depuis que madame de Maintenon règne sans partage sur le cœur du roi , et qu'il s'est engagé sous sa direction dans les routes pieuses , on ne parle plus hautement à la cour d'aventures galantes ; à peine si quelques jeunes gens osent en chuchoter à l'oreille dans les embrasures des croisées de l'Œil de bœuf. En récompense , on s'entretient très-haut de matières religieuses dans les appartements de sa majesté ; les roulements d'yeux deviennent à la mode ; la démarche des femmes est posée ; les gorges sont couvertes ; le rouge commence à s'effacer. Un certain air sérieux et compassé se glisse jusque dans le plaisir ; nos dames se font prudes , nos galants taisent leurs bonnes fortunes. Les fêtes sont plus rares , les bals moins suivis. Les spectacles seront bientôt déserts ; les sermons attireront la foule : on comptera autant de confessionnaux remplis à Saint-Sulpice que de loges vides à l'Opéra. Les scrupules affluent , sinon dans les mœurs , du moins dans la conversation. On parle , en tous lieux , de Rome , d'indulgences , de jubilé. La cure de Versailles est plus qu'un ministère ; le curé Hébert plus qu'un secrétaire d'État : par lui , plus d'un président à mortier se voit forcé de vendre sa charge , parce qu'il ne dit pas régulièrement son *Benedicite* ; et vienne la guerre , plus d'un maréchal de France n'aura la permission de battre l'ennemi qu'après s'être confessé. Le même curé Hébert , sans cesse étourdi des séductions et des violences cachées auxquelles se livrent les grands ,

supplia dernièrement madame de Maintenon d'en entretenir le roi. « Je l'ai souvent fait, répondit-elle; mais toutes les fois que je l'ai prié de faire un exemple, il m'a toujours répondu : Il faut donc que je les fasse réduire à l'état d'eunuques. »

Nonobstant ces petits désordres cachés, madame de Maintenon voyait, de toutes parts, les heureux effets de l'inclination du roi pour elle, et de ses complaisances pour lui; elle reconnaissait, d'un autre côté, que les plaisirs tranquilles qu'elle procurait à sa majesté suffisaient à ses sens attiédies, et qu'il trouvait dans le charme et la solidité de sa conversation un bonheur dont nulle autre femme ne l'avait fait jouir. Enfin les choses en étaient au point où la favorite les voulait voir pour tenter l'exécution d'un grand projet qui remplissait depuis longtemps sa pensée.

Un jour que madame de Maintenon était seule avec Louis XIV, elle lui demanda brusquement la permission de se retirer de la cour....

« Que dites-vous là, madame? s'écria le roi, plein de surprise et d'effroi.

— Sire, reprit-elle en pleurant, de grâce, ne repoussez pas ma prière; ma tâche auprès de votre majesté est, je crois, remplie; elle a la main dans les trésors de la grâce.... Mais moi, me voilà chargée de toutes les impuretés du péché.... J'en suis toute souillée.

— Ma chère marquise, vous êtes trop sévère pour vous-même; je suis libre, vous l'êtes; nous avons vécu l'un et l'autre... Pré-tendre, à nos âges, au retour d'une chasteté absolue, serait outrer les pratiques pieuses.

— C'est ainsi que l'on compose avec le malin, et qu'on reste avec un pied en enfer... Pour moi, sire, je veux sortir de l'abîme où je suis descendue pour vous en tirer... Je ne puis plus tenir aux avertissements secrets que je reçois chaque nuit....

— Bon! pouvez-vous croire à des avis que vous recevez en songe?

— Oui, sire, j'y crois, parce que ces avis sont toujours les mêmes... Je supplie votre majesté de me permettre de me retirer, ou de se tenir avec moi dans les bornes de l'amitié... Vous ne voudriez pas me voir succomber à la honte, au remords. »

Le roi ne répondit rien en ce moment, ne voulant point combattre des scrupules qu'il regardait comme une de ces bouffées de piété mystique auxquelles les femmes sont sujettes, et qui n'ont

pas sur elles un empire constant. Mais à l'heure où Louis XIV avait coutume de franchir, avec madame de Maintenon, *les bornes de l'amitié*, il retrouva le rempart de difficultés qu'il croyait à jamais aplani... Le roi, pour la première fois de sa vie, obligé d'annuler des dispositions préparatoires qui n'avaient jamais été vaines, à moins que ce n'eût été par sa faute, se retira fort contrarié. La favorite, connaissant toute la portée de son pouvoir, savait qu'elle n'avait rien à craindre d'un tel dépit, et elle attendit l'effet de la privation qu'elle venait d'imposer, sans négliger toutefois les moyens propres à préparer le résultat qu'elle se proposait d'atteindre.

Le père de Lachaise, Bossuet et Gobelin s'entendaient bien avec madame de Maintenon, parce qu'elle était dévote, parce qu'elle secondait leurs projets contre les jansénistes, et parce que cette dame, quoique ancienne protestante, avait aidé de tout son pouvoir à obtenir la révocation de l'édit de Nantes. La favorite avait servi puissamment ces ecclésiastiques; elle pouvait les servir davantage; et eux, qu'avaient-ils fait pour elle? rien, si ce n'est de lui conseiller de se jeter dans les bras du roi, ce qu'elle s'était décidée à faire avant qu'ils le lui eussent conseillé. Madame de Maintenon alla donc trouver successivement M. de Meaux, le confesseur du roi, le sien à elle, et jusqu'au curé de Versailles. Elle les pria de se rappeler ce qu'était la religion à la cour avant *ses entretiens* avec le roi; elle leur fit remarquer ensuite l'attitude imposante que l'Église catholique prenait depuis quelques années, et ajouta qu'elle pouvait remercier Dieu de la part qu'il lui avait permis de prendre à ce succès. « Mais, poursuivit la dévote marquise, ne comptez plus sur le concours des soins que je m'étais imposés; l'effort cesse d'être possible; le remords me déchire; je veux me retirer à Maintenon, peut-être au fond d'un couvent. » Les apôtres de la foi ne manquèrent pas de se récrier sur cette détermination, qui allait ruiner les espérances des fidèles, et ranimer celles des jansénistes et des huguenots. « Servez-moi donc, si vous voulez que je continue de vous servir, reprit la favorite; imaginez un moyen pour me retenir à la cour sans encourir tous les feux de l'enfer; achevez d'éteindre la voix du péché dans le cœur du roi; que ma position auprès de lui soit telle que je n'aie plus à en rougir... mes services sont désormais à ce prix. »

Cependant madame de Maintenon faisait répandre le bruit de son prochain éloignement de la cour; elle avait même l'air de

faire quelques préparatifs. Le roi, sérieusement alarmé, le roi, qui ne connaissait plus de bonheur en dehors de ses relations avec sa vieille, mais aimable, mais toujours belle maîtresse, fit venir Bossuet et le père de Lachaise, pour les consulter sur les moyens de concilier son repos avec les scrupules de la marquise. L'embaras de M. de Meaux et du confesseur fut grand : ils avaient l'un et l'autre le désir de favoriser madame de Maintenon ; ils sentaient combien leur cause, leur ambition personnelle même pouvaient être influencées par le conseil qu'ils allaient donner au roi ; mais la question était d'une extrême délicatesse. Il ne fallait pas seulement légitimer l'inclination de sa majesté ; cette légitimation devait encore être d'accord avec la gloire du trône, sans blesser ouvertement cette opinion publique dont un souverain peut moins qu'un autre braver l'autorité. Les deux prêtres tournaient dans un cercle de préjugés qu'ils ne pouvaient franchir ; ils avaient à ménager ceux de leur état, ceux du public, ceux du roi lui-même, qui pouvaient être plus impérieux que son amour. Enfin, après avoir médité huit jours sur un sujet qui présentait tant de considérations diverses, Bossuet et le père de Lachaise crurent avoir concilié, autant que possible, toutes les difficultés, en proposant à Louis XIV un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise... Le roi témoigna d'abord de l'éloignement pour ce parti ; il voulut savoir le sentiment de Fénelon, qui se montra contraire au mariage. Sa majesté consulta ensuite Louvois ; ce ministre, déterminé par la crainte de voir s'élever un crédit rival du sien plutôt que par l'idée de la grandeur de son maître, se jeta à ses pieds pour le supplier de ne pas conduire madame de Maintenon à l'autel. Le Dauphin, que Louis XIV avait voulu interroger sur la même question, osa, pour la première fois, parler librement devant son père, et sa réponse fut un désaveu.

Tout paraissait donc annoncer que le mariage de conscience conseillé par l'évêque de Meaux et le confesseur du roi ne serait point conclu, lorsqu'une petite indisposition de la favorite changea subitement la face des choses. Le médecin Daquin avait été appelé dans l'appartement de madame de Maintenon ; le roi s'y trouvait quand il vint. Le docteur s'approcha de la malade, interrogea son artère, et lui demanda si elle n'avait pas lieu de se croire grosse... La marquise ne répondit point à cette question, que Daquin trouvait toute naturelle, mais que madame de Maintenon jugea de la

plus insultante indiscrétion. « Sortez, monsieur, dit-elle enfin, et » ne reparez jamais devant moi. — Ni à la cour, ajouta sa majesté. — Voilà, sire, le prix de mon égarement, reprit-elle; j'ai » eu tort de m'emporter; les soupçons de cet homme étaient fondés » sur ma réputation.... Je n'ai que ce que je mérite. — Vous ne le » mériterez plus, dit le roi en sortant de la chambre. »

Il tombait une neige épaisse; le vent, qui la chassait devant lui, sifflait autour du vaste bâtiment de l'archevêché, et faisait voler quelques ardoises du gothique édifice de Notre-Dame. M. de Harlay, assis auprès d'un grand feu avec son premier aumônier, lui disputait faiblement les dernières figures d'une partie d'échecs, en plaignant les pauvres voyageurs exposés aux atteintes de la bise qui murmurait dans l'air glacial. Tout à coup le marteau de la porte cochère retentit... Bientôt des pas se font entendre dans les appartements; la porte du cabinet s'ouvre; c'est un courrier de la cour. M. de Paris brise le cachet de la dépêche, la parcourt rapidement, répond : Cela suffit, et le courrier se retire. « Monsieur, » dit le prélat à son premier aumônier, préparez un ornement vert, » marquez le missel à l'article *de matrimoniis*, faites mettre le tout » dans un carrosse, montez-y vous-même, et attendez-moi. »

Onze heures sonnaient à la cathédrale quand le carrosse sortit de l'archevêché; à minuit et demi, M. de Harlay et son aumônier arrivaient à la grille du château de Versailles. Bontems les y attendait; il leur fit traverser la cour de marbre, où la trace de leurs pas s'imprimait incessamment sur le tapis éclatant qui la recouvrait. Le fidèle valet de chambre conduisit les deux ecclésiastiques dans le cabinet du roi; madame de Maintenon, extrêmement parée, y était avec sa majesté; il y avait aussi le marquis de Montchevreuil et le père de Lachaise. En voyant M. de Paris, Louis XIV dit : « Parions. » On traversa silencieusement une longue file de salons, éclairés un moment par la torche que Bontems portait devant son maître, et rendus aussitôt à l'obscurité; on n'entendait que le bruit du parquet criant sous les pieds qui le pressaient. Le roi regardait, en suivant la galerie, les nombreux portraits de famille sur lesquels s'arrêtait une seconde la lueur ambulante du flambeau; il pensait peut-être qu'aucun de ces illustres personnages n'avait commis la faiblesse qu'il allait consommer.... Enfin, au moment d'entrer dans la vieille chapelle de Versailles, déjà éclairée pour la cérémonie, les yeux du roi s'arrêtèrent sur un dernier portrait : c'était celui de Marie-Thérèse... « Oh ! oh ! dit sa ma-

« jecté à Bontems, il m'a semblé qu'elle me regardait avec colère. »

L'archevêque et le confesseur officèrent; Montchevreuil et le premier valet de chambre servirent de témoins; le double *oui* fut prononcé, les deux parties se donnèrent l'anneau, et le roi de France renoua avec Françoise d'Aubigné les liens de l'hymen, brisés par la mort de l'infante Marie-Thérèse et du grotesque Scarron.

CHAPITRE XXVII.

1686-1687.

Une matinée de Louis XIV après son mariage secret. — Éloignement du Dauphin pour madame de Maintenon. — Résumé en vers de l'histoire de cette dame. — Voile transparent. — Remontrance à madame de Caylus. — Indiscrétion de madame d'Heudicourt. — Le roi avoue tacitement son mariage à *Monseigneur*. — Le crucifix et le petit sermon conjugal. — Caricatures sur les convertisseurs. — Les dragons apôtres. — Madame de Caylus à la cour. — Elle est exilée. — Sa société habituelle. — Mariage de deux filles d'honneur. — Les maris philosophes. — Mademoiselle de Laval. — La jolle chanoinesse. — Mort de Chapelle. — Cet épiscorien aimable à ses derniers moments. — Les filles de Saint-Joseph. — Fondation de la maison de Saint-Cyr. — Opinion du père de Lachaise sur cette fondation. — Mot critique du prince d'Orange. — Louis XIV chantant lui-même son éloge. — Le pape bravé dans Rome par Louis XIV. — Naissance du duc de Berri. — Nouveaux ambassadeurs de Siam. — L'abbé de Choisy improvisé prêtre. — Était femme la veille. — Louis XIV est opéré de la fistule. — Tremblement du chirurgien Félix. — *L'Homme à bonnes fortunes*, de Baron. — Mort du grand Condé. — *Petits-maitres*; origine de ce nom. — Apparitions du *grand veneur*. — Le fantôme du cabinet des armes. — Le duc de Roquelaure et madame de Villeroi. — Les vieilles coquettes et les vieux rubans. — Ligue d'Augabourg. — Mort du maréchal de Créquy. — Plan des travaux de Maintenon. — Érection de la statue de Louis XIV sur la place Vendôme. — Cérémonie de l'inauguration. — Mort de Lully. — Quelques détails sur le talent de cet artiste. — Caractère de Lully; son portrait au physique. — La statue vivante. — Hardiesse de madame de Montmorency. — Réponse piquante de Louis XIV. — Les diables et le bon ange. — Procédé délicat de M. le duc. — Une prêcherie de Louis XIV lui attire une riposte piquante du Dauphin. — Exigences de d'Aubigné. — Mot saillant de ce gentilhomme. — Les chanoines de Verdun. — Les hosties de prince.

J'ai dit peu de chose sur *le lever* du roi, qui, pendant la jeunesse de sa majesté, varia souvent, ainsi que l'emploi de sa matinée. Mais la vie sédentaire que mène ce prince depuis quelques années, ses pratiques pieuses, et la fixité de ses goûts actuels, per-

mettant de décrire ses habitudes, je m'occuperai aujourd'hui des premières heures du jour.

A huit heures en hiver, et à sept en été, le premier valet de chambre en quartier, qui couche dans la chambre du roi, éveille sa majesté; le premier chirurgien entre aussitôt. Il se met à frotter le roi; quelquefois il lui donne une chemise, parce qu'il est sujet à transpirer; puis on appelle le grand chambellan, ou, en son absence, le premier gentilhomme d'année¹, et, avec lui, les *grandes entrées*. Le grand officier introduit, s'étant muni du bénitier de sa majesté, tiré ses rideaux, et lui présente de l'eau bénite. C'est le moment où les personnes jouissant des grandes entrées peuvent entretenir le monarque : si l'une d'elles a quelque chose à lui dire ou à lui demander, les autres se retirent près des croisées jusqu'à ce que le roi les rappelle. A la suite de cet entretien, s'il a eu lieu, ou immédiatement après l'eau bénite, le grand chambellan ou le premier gentilhomme remet au roi le livre de l'office du Saint-Esprit, et, pendant la lecture de sa majesté, tout le monde passe dans le cabinet du conseil. Peu de temps après, on rentre; le grand officier donne la robe de chambre; après quoi les *secondes entrées*, ou *brevets d'affaires*, sont admis. Presque aussitôt la chambre² est introduite, avec les gens distingués qui se rencontrent là. Ces courtisans trouvent ordinairement le roi se chaussant; ils assistent ensuite à sa barbe, qu'il fait lui-même de deux jours l'un. Sa majesté met en ce moment une petite perruque courte, qu'elle garde toute la matinée. Quelquefois cela se fait devant une toilette qu'un valet bleu a roulée dans la chambre; plus souvent, le roi fait seulement tenir un miroir devant lui. S'il s'assied à la toilette, il arrive, de temps en temps, qu'il demande son nain, homme de trente à trente-cinq ans, haut de quatorze pouces, que l'on met sur la toilette, et dont la tête ne dépasse guère le bouchon des flacons à essences. Cet avorton a peu d'esprit, mais ses réparties ont de la franchise, de la naïveté.

Dès que le roi est habillé, il passe dans la ruelle de son lit pour faire une seconde prière; alors tout ce qu'il y a de clergé dans la chambre se met à genoux sur le parquet; les laïques restent debout; le capitaine des gardes se place tout près du balustre³, et s'y tient

¹ A cette époque, le service du premier gentilhomme de la chambre durait une année.

² Ce qui tient à titre d'office à la chambre du roi.

³ Petite balustrade en bois doré placée devant le lit du roi, et qui empêchait que la foule des courtisans ne pût s'en approcher.

jusqu'à ce que sa majesté ait cessé de prier. La prière étant finie, Louis XIV entre dans son cabinet, où il est suivi, s'il n'y a pas été précédé, par toutes les personnes ayant ces sortes d'entrées, qui sont très-nombreuses, à cause des innombrables charges auxquelles on les a attachées dans ces derniers temps. C'est là que sa majesté donne l'ordre à chacun pour la journée; on apprend ce qu'elle doit faire jusqu'au soir, et les officiers de service se dirigent en conséquence. Les enfants naturels du roi restent ordinairement avec lui quand la foule des courtisans est écoulée; leurs anciens gouverneurs, MM. d'O et de Montchevreuil, ont aussi la liberté d'y rester. Il est rare qu'à cette heure les intendants des bâtiments ou des jardins ne viennent pas en raisonner avec sa majesté, ou soumettre de nouveaux plans à l'approbation du maître. Pendant ces entretiens, la grande affluence des courtisans, dont le roi n'a encore reçu qu'une petite partie, attend dans la galerie, qu'elle obstrue; le capitaine des gardes seul est dans la chambre du lit, assis à la porte du cabinet où se tient le roi. On avertit ce seigneur quand le moment de la messe est venu; le capitaine ouvre alors la porte du cabinet, et accompagne sa majesté à la chapelle. Le temps passé dans le cabinet est celui où le roi donne des *audiences secrètes* aux ambassadeurs, en présence du ministre des affaires étrangères; il en accorde aussi dans la ruelle de son lit, à l'issue de la prière: ces dernières audiences s'appellent *particulières*. Lorsque Louis XIV se rend à la messe, en traversant la foule qui remplit les appartements, tout le monde peut lui parler, en prévenant le capitaine des gardes; il en est de même en revenant de la chapelle. Le roi entend l'office de sa tribune; il ne se place en bas qu'aux fêtes annuelles, ou pour des cérémonies extraordinaires. Dans le cours de la messe, les musiciens du roi chantent toujours un motet. Tandis que sa majesté est à la chapelle, les ministres s'assemblent dans la chambre du roi, où les gens de haute distinction peuvent aller s'entretenir avec eux. A son retour, Louis XIV demande *le conseil*, et la matinée est finie.

Le roi ne peut se dissimuler que son mariage secret avec madame de Maintenon ne soit désapprouvé par le Dauphin; ce prince lui a dit librement sa façon de penser, et *Monseigneur* ne se fait point faute d'appeler la femme de son père: *ma belle-mère burlesque*. Cet éloignement de l'héritier du trône pour une dame

qui maintenant y tient de si près afflige beaucoup le roi ; il ne cesse de faire des efforts pour décider son fils à faire, au moins politiquement, sa cour à madame de Maintenon : tantôt le monarque affecte de recevoir chez elle, afin d'y amener le prince ; tantôt il y tient le conseil, auquel *Monseigneur* est admis. Rien ne peut déterminer un rapprochement. Avant-hier, le roi eut à cet égard un déplaisir dont toute la cour fut témoin : au sortir de la messe, sa majesté prit le bras du Dauphin, en lui parlant d'un objet assez indifférent, et le conduisit doucement jusqu'à la porte de madame de Maintenon, espérant qu'il se laisserait introduire chez elle..... Mais tout à coup il s'arrête, quitte le bras de son père, le salue très-respectueusement et se retire...

Le mariage du roi ne plaît guère plus au public qu'à *Monseigneur* ; je copie des vers qui le prouvent. C'est madame de Maintenon que le poète fait parler, et je trouve qu'il n'a pas trop mal résumé la vie de cette heureuse parvenue.

Que l'Éternel est grand, que sa main est puissante !

Il a comblé de biens mes pénibles travaux.

Je naquis demoiselle et je devins servante ;

Je lavai la vaisselle et souffris mille maux.

Je fis plus d'un amant, et ne fus point ingrate :

Je me livrai souvent à leurs premiers transports.

A la fin j'épousai ce fameux cul-de-jatte

Qui vivait de ses vers comme moi de mon corps.

Un beau jour il mourut, et, vieille devenue,

Mes amants, sans pitié, me laissaient toute nue.

Lorsqu'un héros me crut encor propre aux plaisirs.

Il me parla d'amour, je fis la Madeleine ;

Je lui montrai le diable au fort de ses desirs...

Il en eut peur, le lâche, et je me trouve reine.

En dépit de ces vers et de beaucoup d'autres aussi malins, madame de Maintenon travaille, dit-on, sous main, à faire déclarer son mariage ; mais le père de Lachaise, malgré son dévouement, refuse de seconder ce projet ambitieux. La compagne du roi de France n'aura donc, au moins de longtemps, le titre de *majesté* que dans la bouche des domestiques intimes, qui ne manquent jamais de le lui donner. La semaine dernière, Bontems, en rendant un livre à Pélisson de la part de madame de Maintenon, lui dit : « *Je suis assuré que sa maj...* » Puis, s'étant arrêté tout court, il reprit : « *Je suis assuré que madame l'a lu.* »

Pendant le mystère de l'union du roi avec madame de Main-

tenon n'est recouvert, par elle-même, que d'un voile transparent, et qu'elle soulève parfois. Ayant lu l'autre jour un couplet satirique sur elle, on l'entendit s'écrier : « Me prendrait-on pour la maîtresse du roi ! » A quelque temps de là, un enfant s'étant avisé de lui dire : « Est-il vrai, madame, que vous êtes reine de France ? » elle se contenta de lui mettre son éventail sur la bouche. La marquise ne se montra pas plus sévère envers un paysan de Fontainebleau, qui lui donnait *de la majesté* devant cinquante personnes : « Il faut, se borna-t-elle à dire, que tout ce qui m'approche soit flatteur. » Mais voici quelque chose de plus positif, qui m'a été raconté par une amie de madame de Caylus. Depuis quelque temps, madame de Maintenon se propose d'introduire à la cour cette jeune dame, sa nièce ; mais elle est légère, un peu galante, et l'on assure même que M. de Lafare n'est pas le seul qui sache à quoi s'en tenir sur cette dernière qualité de la spirituelle de Caylus. La marquise, en lui adressant quelques réprimandes, lui disait donc : « Faut-il que, par votre faute, je me voie obligée de retarder votre fortune ! vous qui pourriez faire ici la plus grande figure ; vous à qui je renverrais volontiers l'encens dont *on me fatigue* ; et elle ajouta, en baissant un peu la voix, vous, NIÈCE D'UNE REINE. » Je dois ajouter néanmoins que madame de Maintenon fit éloigner quelques mois de Versailles madame d'Heudicourt, pour avoir dit devant elle, en parlant du roi et de M. d'Heudicourt : « *Nos maris* ne reviendront pas sitôt de la chasse. »

Louis XIV s'affranchit davantage des lois de la discrétion : un jour que sa majesté était un peu indisposée et couchée, *Monsieur*, étant entré dans sa chambre, trouva madame de Maintenon penchée sur son lit. « De la manière dont vous me voyez devant » madame, dit le roi, vous jugez bien, mon frère, ce qu'elle » m'est. »

Cependant, soit dévotion, soit désir d'arriver à une grandeur plus authentique, la compagne du roi continue auprès de lui ses exhortations pieuses. L'un de ces matins, sa majesté, parcourant avec elle un appartement qu'elle a fait meubler récemment, s'arrêta devant un crucifix. « Voilà, dit le roi, un ornement bien sérieux ; je vous conseille de le faire ôter. — Eh quoi ! répondit la dame, vous craignez de voir l'image de celui que vous voulez » aimer ; de celui qui, aujourd'hui votre espérance, sera, à la » mort, votre unique ressource ! — Vous prêchez comme un ange, » répliqua Louis XIV ; » et le crucifix resta.

Pourquoi donc un peu de charité pour ses anciens coreligionnaires ne se mêle-t-il pas à tant de ferveur? L'épouse de Louis XIV se bornera-t-elle toujours à voir des rites, des paroles et des conversions dans ce que la religion commande de pratiquer, et ne comprendra-t-elle jamais les massacres dans ce dont le ciel ordonne de s'abstenir?

Il paraît en Angleterre des gravures critiques représentant les principaux personnages qui ont participé et participent encore à la persécution des malheureux protestants : MM. de Boufflers, de Baille, Marilhac, de Louvois, le père de Lachaise, madame de Maintenon et le roi lui-même, y sont peints sous des habits de moines; les oreilles du père de Lachaise figurent, dans son portrait, larges comme des feuilles de figuier; et le malin dessinateur a reproduit le visage de Louis XIV sous la forme d'un soleil coiffé d'un capuchon. Les oreilles démesurément grandes du confesseur de sa majesté devaient avoir bien tort sous le crayon critique; mais il faut pourtant reconnaître que ce prêtre, tout jésuite qu'il est, a souvent blâmé l'extrême rigueur du roi, et lui a exprimé sa désapprobation au péril de son crédit. De Lachaise veut sans doute la ruine des jansénistes et des protestants, mais il la voudrait par des moyens plus doux, par des moyens qui ne fissent pas abhorrer ceux qui se donnent pour les apôtres de la *seule* bonne religion. « Vous êtes trop doux, disait un jour le roi au père de Lachaise. » — Non, sire, répondit-il, ce n'est pas moi qui suis trop doux, » c'est votre majesté qui est trop dure. » Avait-il tort? déjà plus de cinquante mille protestants ont péri dans les tourments, dont six mille par la corde, la roue et le feu.

Les troupes employées aux funestes expéditions appelées dragonnades sont tellement habituées au pillage, au viol, à tous les excès permis dans les villes et villages protestants, qu'ils en regardent les habitants comme leurs victimes assurées, et comptent sur les biens de ces infortunés comme sur leur patrimoine. Quelquefois les chefs des corps chargés de ces horribles missions, ajoutant le sarcasme à la barbarie, plaisaient en en parlant, et leur sourire ressemble alors à celui de l'esprit infernal. M. de Tessé ayant envoyé l'hiver dernier une compagnie de dragons dans un village de la Saintonge pour en convertir forcément la population, les vieillards du lieu se hâtèrent d'écrire au général que tous les habitants allaient abjurer. Sur cet avis, Tessé ordonna au capitaine commandant les dragons de revenir avec son détachement. Cet officier,

désespéré de se voir arracher une si bonne proie, dit à son chef :
« Monsieur le comte, ces marauds-là se moquent assurément de
» vous ; comment pouvez-vous croire à la sincérité de leur con-
» version ? ils ne nous ont pas donné le temps de les instruire. »

Où la jeune madame de Caylus s'était amendée, ou la sévérité de madame de Maintenon s'était adoucie ; car la première avait été présentée à la cour le mois dernier, et elle commençait à y être goûtée. Mais *le naturel chassé* est revenu *au galop*, et la nièce de notre demi-souveraine a été exilée à Paris. Je ne sais si le naturel de M. de Lafare a épargné la moitié du chemin à celui de la pécheresse de Caylus ; toujours est-il qu'il lui est défendu de reparaitre jusqu'à nouvel ordre à Versailles. Mais l'aimable exilée trouvera des consolations dans une société charmante où l'on compte, indépendamment du spirituel et tendre Lafare, le grand prieur de Vendôme, galant romanesque qui rappelle les amoureux paladins, moins la fidélité, le voluptueux abbé de Rohan, le brillant Villeroi, et le joyeux Chaulieu, Anacréon tonsuré, à la face purpurine, au double menton, à la chevelure bouclant sur les épaules. C'est avec de tels convives que madame de Caylus attendra le terme de son exil, et la permission de reprendre le triste piquet de sa tante ; il est à craindre qu'elle ne redoute le retour de la faveur : à l'âge de cette belle, on ne voit guère au delà du plaisir.

Pendant que madame de Caylus est en pénitence à Paris, au milieu des hommes les plus aimables du temps, on marie à Versailles mesdemoiselles de Laval et de Lewenstein, qui toutes les deux furent demoiselles d'honneur de la Dauphine. Quelques soupirs du roi s'égarèrent, dit-on, sur la première, et l'on sait que la seconde paraît trop heureuse aux loteries de la cour pour que le hasard tout seul préside à son bonheur. Mademoiselle de Laval a le visage agréable, un air noble, une belle taille, et des grâces. « Cette jeune personne vous convient, » dit un jour madame de Maintenon au duc de Roquelaure, dont je n'ai point encore parlé parce qu'il n'est que bouffon, et que c'est un pauvre titre de célébrité. « Mais je ne crois pas, répondit ce seigneur ;
» le roi prend trop d'intérêt à mademoiselle de Laval, du moins
» on en parle fort... Et qui me dira que ces bruits sont sans
» fondement ? — Moi, reprit madame de Maintenon ; je vois les
» choses de près, et je n'ai point intérêt à vous tromper... »

M. de Roquelaure crut à la sincérité de ces paroles ; il épousa... et sa femme , la cour et le public allèrent toujours leur train.

Mademoiselle de Lewenstein est de la maison électorale de Bavière ; mais , par un mariage d'inclination avec une simple demoiselle , un de ses ancêtres vit ternir en lui l'éclat de sa noble race. Le cardinal de Furstemberg , étant venu s'établir en France , amena mademoiselle de Lewenstein. A l'aspect de sa tête d'Hébé , de sa taille de nymphe , que traversait un large ruban couleur de feu , insigne des chanoinesses , tous les cœurs s'émurent à la cour ; celui de l'illustre Bavaroloise ne fut pas toujours muet , et ce cœur était trop généreux pour mettre des restrictions à ce qu'il offrait... Mais le marquis de Dangeau , qui prétendit à la main de notre belle chanoinesse , ne craignait qu'une seule chose , c'était de ne pas gagner assez au jeu ; il ne s'effaroucha nullement de quelques précédents , très-ordinaires parmi les filles d'honneur ; il conduisit cette année mademoiselle de Lewenstein à l'autel. Quand cette belle Allemande fut mariée , le roi , la sachant un peu souffrante , lui accorda une chambre à Marly , que madame de Maintenon lui annonça par écrit , en ajoutant : « Vous y trouverez » votre santé , vos plaisirs , votre gaité. On vous y souffrira avec » tous vos défauts : robe de ouate , écharpe , bonnet , serviette » sur la tête.... ce sont tous ceux que je vous connais. Cette » chambre est blanche comme vous... sèche comme moi. »

Le spirituel , le gai , l'ingénieux Chapelle , le pourvoyeur fécond de mes tablettes , est mort ; je perds le secours de ce poète aimable , auquel je passais ses dîners trop peu réservés , parce qu'il faut savoir aimer ses amis avec leurs défauts. Chapelle mourut hier , à l'âge de soixante et dix ans ; son agonie fut une indigestion mêlée d'ivresse ; son dernier trait d'esprit une saillie contre la tempérance ; sa dernière demande , celle d'un verre de vin de Bordeaux. Tout le monde connaît ce délicieux voyage dont Bachaumont recueillit la moitié du succès , sans avoir pourtant fait la moitié de ce qu'il renferme de spirituel ; Chapelle se montra généreux en consentant à un partage égal. Le reste des œuvres de cet auteur charmant est renfermé dans un tout petit volume ; Anacréon n'en fit pas davantage , et l'éclat de son nom n'a point été terni par la trace de deux mille ans. Racine et Boileau voient finir la critique épigrammatique que Chapelle ne cessait de faire , en riant , de leur prétendue histoire de Louis XIV , dans laquelle

ces académiciens consignent, leur disait-il, la vérité avec approbation et privilège du roi, moyennant mille écus par an.

Madame de Montespan a fait bâtir à Paris une maison vaste et commode, où, sous l'invocation de saint Joseph, sont élevées, aux frais de cette dame, un certain nombre de jeunes filles, auxquelles on apprend toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille et autres. Cette institution est louable; elle rachète quelques-unes des erreurs de sa fondatrice. Madame de Maintenon, excitée par cet exemple, a voulu faire mieux : élevant davantage ses vues, elle s'est proposé de créer un établissement où des demoiselles nobles pussent trouver une éducation que la pauvreté de leurs parents ne leur permettrait pas de payer, et qui serait pour beaucoup de vieux officiers, dans la personne de leurs enfants, la récompense des services rendus et du sang versé. Madame de Maintenon pensait avec raison qu'une telle fondation ne pouvait qu'ajouter à la gloire de Louis XIV; et la marquise n'envisageait pas sans orgueil pour elle-même un patronage qui lui mériterait la gratitude et le respect d'une partie de la noblesse.

Un premier essai fut fait à Noisi; mais les localités, trop resserrées, n'ayant pas permis de donner une extension convenable au plan, Louis XIV fit construire, à grands frais, le couvent de Saint-Cyr, dans lequel deux cent cinquante demoiselles nobles, de douze à vingt ans, seront élevées aux frais de l'État, et sous la direction supérieure de madame de Maintenon. Le père de Lachaise, consulté sur le but de cette fondation, a répondu : « Je » l'approuve sans la moindre restriction, si l'on n'a pas l'arrière- » pensée de pousser les jeunes filles dans la vie monastique. Il est » inutile de multiplier les couvents; ils se multiplient assez » d'eux-mêmes. Le point nécessaire, c'est de donner à l'État des » femmes bien élevées; il y a assez de bonnes religieuses, et pas » assez de bonnes mères de famille. L'éducation perfectionnée à » Saint-Cyr produira de grandes vertus; et les grandes vertus, » au lieu d'être enfermées dans les cloîtres, doivent servir à » sanctifier le monde. » Nous verrons si cette morale, bien belle pour un jésuite, sera admise comme règle par les dames qui dirigeront la maison de Saint-Cyr.

On aime à rire aux dépens des puissances de la terre : c'est la seule revanche, peut-être, qu'on puisse prendre des privautés qu'elles se donnent sur le reste de l'humanité. Les malins s'égayent

bien bas, dans les salons, d'une saillie critique du prince d'Orange; voici ce dont il s'agit : Le stathouder, se trouvant, à la Haye, à la représentation d'une pièce nouvelle, n'eut pas plutôt entendu le début d'un prologue où il était loué, qu'il fit retirer l'acteur. « Ce coquin, dit-il aux officiers qui l'entouraient, me » prend sans doute pour le roi de France. » Quel dommage que Louis XIV n'ait pas été dans une loge voisine! Mais il n'y était pas; aussi, en dépit de la voix la plus fausse dont un homme puisse être affligé, continue-t-il à chanter lui-même, dans son particulier, les passages les plus à sa louange des prologues de Quinault. Quelquefois, au grand couvert, où il y a toujours des violons, sa majesté fredonne, presque haut, les mêmes éloges, quand on joue les airs faits dessus.

On a tenu, tant qu'on a pu, sous le manteau, un petit mouvement d'orgueil de sa majesté, sans doute parce qu'il ne s'accorde guère avec son zèle ardent pour la gloire du saint-siège, qui coûte en ce moment tant de sang à la France. Tout perce à la fin; et, quoique l'aventure que je vais rapporter ait eu lieu à la fin de 1685, je ne puis me refuser le plaisir de la mettre, encore aujourd'hui, en parallèle avec le zèle *catholique et romain* qui domine toutes les pensées du roi.

Le droit de franchise et d'asile qui, dans toutes les cours, est affecté à la maison des ambassadeurs, s'étendait beaucoup plus à Rome avant une réforme qui vient de s'opérer : tout le quartier où se trouvait situé l'hôtel d'un ministre étranger participait à cette prérogative; en sorte que presque toute la capitale du monde chrétien échappait à l'autorité des lois de sa sainteté, et que le pape n'était pas le maître chez lui. L'abus était manifeste, ridicule même; Innocent XI réclama vivement auprès des puissances, et obtint sans peine, de l'empereur, de l'Espagne, de la Pologne, et même de l'Angleterre, monarchie indépendante du pouvoir papal, que le droit d'asile serait restreint, dans Rome, à l'enceinte de l'hôtel de chaque ambassadeur.... Un prince *très-chrétien* refusa d'abandonner ce qu'il appelait *son droit*.... ce prince c'est Louis XIV, et ce droit consiste à protéger contre la justice les voleurs et les assassins. Le nonce *Ranucci* eut beau représenter à sa majesté que tous les autres souverains avaient accordé ce qu'il demandait, le roi répondit toujours « qu'il ne s'était jamais » réglé sur la conduite d'autrui, et que c'était à lui de servir

« d'exemple. » Louis XIV ne se tint pas à un refus si durement exprimé; mécontent du pape, il se disposa à le braver jusque dans sa capitale; ce qui n'empêcha pas le martyre des protestants de continuer, au nom de Rome, que le roi allait humilier. Le marquis de Lavardin fut désigné pour insulter la tiare en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et ce gentilhomme se rendit près du saint-père évidemment dans ce but unique, car la cour de France avait à Rome un résident ordinaire, le cardinal d'Estrées. M. de Lavardin fit son entrée en triomphateur : il était escorté de huit cents gardes de la marine ou officiers volontaires, que suivaient deux cents domestiques, tous portant l'arme haute et marchant en ligne de bataille. Ce fut avec cet appareil martial que l'envoyé français occupa son hôtel, son *quartier franc*, et l'église de Saint-Louis, qui s'y trouvait comprise. Des postes furent établis, des sentinelles posées; des rondes eurent lieu la nuit, comme dans une place de guerre, et M. de Lavardin faisait venir chaque jour à l'ordre comme en présence de l'ennemi. Jamais telle conduite ne s'était vue de la part d'une ambassade; mais que pouvait le pape avec des soldats qui ne diffèrent des capucins que par l'habit? il lança, du haut de son Vatican, les foudres sans vertu de l'excommunication; l'ambassadeur s'en moqua; et peut-être le monarque *très-chrétien* l'imita-t-il, tout en répétant : « Je veux » que tous mes sujets soient *catholiques romains*. »

Tandis qu'on se réjouissait à la cour de la naissance d'un duc de Berri¹, l'abbé de Choisy et M. de Chaumont ramenaient de Siam, où ils avaient été envoyés par le roi, de nouveaux ambassadeurs du souverain de cette contrée; le roi les a reçus hier dans la galerie. Ces Siamois, après avoir témoigné par leurs signes beaucoup de respect à sa majesté, se sont retirés à reculons jusqu'au bout de la galerie, pour ne pas tourner le dos au roi.

Lorsque l'abbé de Choisy partit pour son ambassade de Siam, Louis XIV ayant tenu apparemment à ce qu'il eût un caractère religieux, il fut obligé de prendre, coup sur coup, tous ses ordres : le 7 décembre 1684, cet abbé reçut les quatre mineurs; le 8, il fut fait sous-diacre, le 9 diacre, et le 10 prêtre : jamais improvisation sacerdotale ne fut plus prompte. J'ajouterai que, la veille, l'abbé s'était sans doute fait homme; car jusqu'alors on ne l'avait vu qu'habillé en femme.

¹ Troisième fils du Dauphin, né le 31 août 1686.

Ce matin, la cour a été tout étonnée d'apprendre que le roi se fit faire hier matin l'opération de la fistule; la famille royale même ignorait que sa majesté songeât à prendre ce parti : il n'y avait dans la confiance que M. de Louvois, le père de Lachaise, madame de Maintenon, le premier chirurgien Fagon, et Félix, qui était désigné comme opérateur. Au moment où cet homme, d'une habileté éprouvée, allait porter les mains sur Louis XIV, il se représenta si vivement les divers accidents qui pouvaient suivre l'opération, que son instrument resta immobile; sa majesté elle-même fut obligée de rassurer ce chirurgien. Félix s'exécuta enfin; mais, depuis cet instant, il lui est resté un tremblement qui pourrait bien ne jamais se passer¹.

Le nombre des hommes à bonnes fortunes ne diminue pas dans le monde; mais ils se cachent, parce qu'il faut paraître dévot, à peine de perdre sa faveur à la cour. On n'a pas cessé d'être vicieux, mais on se livre au vice plus secrètement qu'autrefois, à moins qu'on ne soit archevêque ou cardinal. Ces princes de l'Eglise peuvent tout se permettre; on ne saurait douter de leur dévotion; la robe est là pour l'attester, et les mœurs sont ce qu'elles peuvent. Or, ce qu'on doit s'interdire ouvertement dans la société, on court le chercher au théâtre : le scandale est un besoin pour notre nation maligne; et c'est par cette raison que *l'Homme à bonnes fortunes*, de Baron, attire chaque soir la foule au Théâtre-Français. La pièce est assez médiocre; mais comme l'auteur a eu la prétention de se peindre lui-même dans cette comédie, on est curieux de voir comment il représente sa propre fatuité. Pour mon compte, je trouve que Baron, qui joue le rôle de *l'Homme à bonnes fortunes* avec une grande impertinence, y est rempli de naturel.

Le grand Condé n'est plus : voilà la France veuve des deux plus grands généraux qu'elle ait eus. M. le prince, après le dernier voyage de Fontainebleau, y était resté malade; depuis lors, sa santé n'a pu se rétablir. Cet homme illustre meurt à l'âge de soixante-cinq ans. De grands honneurs ont été rendus à ce héros, dont le nom rappelle tant d'exploits glorieux pour les armes du roi; l'affliction de sa majesté est sincère et vive; elle doit l'être.

¹ Félix a conservé en effet ce tremblement toute sa vie.

Condé eut des torts envers la couronne; mais un homme comme lui répare toutes ses fautes, en agrandissant la gloire de son pays de toute sa renommée. Son altesse royale fit, dit-on, un retour fervent vers la religion à ses derniers moments; son cœur a été porté dans l'église des jésuites de Paris; il y est déposé près du cœur de Henri de Condé. M. le prince laisse cent cinquante mille livres pour dédommager d'autant les provinces où ses troupes ont causé le plus de désordres pendant les guerres civiles; c'est un legs pieux, dans l'acception bien entendue du mot.

Jeune, le grand Condé eut, en morale comme en politique, des principes peu solides, disons tout, peu honorables: tous les partis le trouvèrent inconstant dès qu'ils cessèrent de pouvoir servir sa vanité; toutes les femmes le virent infidèle quand il ne trouva plus le plaisir auprès d'elles. Ce prince n'estimait dans le sexe que les perfections du corps, ou les qualités qui servent à les faire valoir: « La vertu d'une femme, avait-il coutume de dire, c'est sa beauté; » son esprit consiste dans l'art de plaire et de se rendre à propos. » D'après cette manière de penser, les dames eurent peu à se louer des égards de M. de Condé, qui, s'étant fait une galanterie fort agissante, ne s'arrêtait guère aux délicatesses du sentiment, ni même aux limites des bienséances. Lorsque ce général commandait les armées, il s'était formé autour de lui une école de tendresse effective que touchaient rarement les représentations de la pudeur; les jeunes gens de cette cour arrivaient, pour l'ordinaire, au but d'autorité; ce qui leur fit donner le nom de *petits-maitres*. Ce nom est devenu le synonyme d'avantageux, hautain, homme à prétention; espèce fort déplaisante, dont M. le prince dut se repentir d'avoir été le chef, en la voyant peser sur le parquet de nos salons.

Fontainebleau est le pays des apparitions surnaturelles; nous avons tous été bercés avec le récit des chasses du *grand veneur*, qu'on entend, les jours de fêtes annuelles, dans les vastes forêts de cette résidence, excitant des chiens, donnant du cor dans le lointain, et faisant distinguer, à travers la feuillée, le piétinement de son cheval, dont la trace ne s'imprime pourtant nulle part. Plusieurs officiers de Henri IV ont dit qu'ils avaient entendu ces bruits étranges; Sully, le grave Sully, jura, dans sa vieillesse, à mon père, que son oreille en avait été frappée à plusieurs reprises..... Je puis donc raconter aussi une apparition, sans garantie toutefois, mais en ajoutant que je tiens le récit de la personne même

qui a vu. Quelques jours avant la mort de M. le prince, M. de Vernillon, l'un des gentilshommes de son altesse royale, revenait de la chasse avec son domestique ; il était environ trois heures du soir. Tout à coup, en approchant du château, M. de Vernillon vit, à une fenêtre du cabinet des armes, un fantôme d'une taille élevée, enveloppé dans son linceul. Le gentilhomme descend de cheval, s'approche davantage, et a toujours la même vue. Son valet, qui marchait derrière lui, prend alors la parole, et lui dit : « Monsieur, je vois ce que vous voyez. » Le maître et le domestique rentrent au château, vont chez le concierge, se font suivre par lui au cabinet des armes... Toutes les fenêtres étaient fermées ; un silence profond régnait dans ce lieu ; le concierge assura qu'on n'y était pas entré depuis six mois. M. de Vernillon rapporta cette vision à M. le prince ; il en parut d'abord un peu frappé, puis il s'en moqua ; mais on remarqua que, pendant tout le reste de la soirée, son altesse eut un air pensif...

On sait que l'oraison funèbre de M. le prince sera prononcée par Bossuet, qui a déjà dit qu'il finirait à ce discours sa carrière oratoire. Ainsi M. de Meaux veut clore ses panégyriques en célébrant un héros, comme le grand Condé a clos la série de ses faits d'armes par une victoire.

Le duc de Roquelaure avait bien raison de demander des garanties sur la vertu de mademoiselle de Laval, et madame de Maintenon a donné sa caution un peu légèrement. M. de Villeroi avait des intrigues avec cette belle avant son mariage ; elles n'ont pas cessé depuis. Le duc, par bonheur, est philosophe ; de plus, il sait trouver un côté plaisant à tout : l'infidélité de la duchesse lui en a offert un. Certain soir du mois passé qu'il avait vu entrer Villeroi chez sa femme, il s'en alla tout droit à l'hôtel de son rival, demanda madame, et, malgré l'heure avancée, insista pour être admis auprès d'elle. « Duchesse, lui dit-il en entrant, je viens » coucher avec vous ; et cela ne doit pas vous surprendre, puisque » votre mari couche chez madame de Roquelaure. » Mais la partie n'était pas égale : Villeroi est encore beau et toujours aimable, tandis que Roquelaure est l'homme le plus laid de France. Madame de Villeroi renvoya le duc, malgré les lois de la réciprocité, et quoi qu'il fût deux heures du matin.

Pour clore le chapitre de la galanterie, je note ici que la duchesse de Vitry, séparée à l'amiable de son mari, est allée se loger à la

Conception de la rue St-Honoré, où les ambassadeurs vont tous les matins lui faire leur cour. Lafeuillade disait l'autre jour, à propos de ce concours de soupirants anglais, allemands ou espagnols : « Madame de Vitry est comme les vieux rubans, qui se vendent à l'étranger quand ils ne sont plus de mode en France. »

Les princes ambitieux vivent rarement en paix avec leurs voisins, même quand ils ont cessé d'aspirer aux conquêtes ; une ligue formidable vient d'être conclue contre Louis XIV par les intrigues du prince d'Orange, dont le ressentiment politique s'est aigri d'une inimitié personnelle qu'excitèrent les hauteurs du roi. C'est à Venise¹, pendant ce carnaval aux plaisirs duquel se mêlèrent tant de fois les complots et les conspirations, que furent jetées les bases de la nouvelle coalition. L'empereur, le roi d'Espagne, l'électeur de Brandebourg, la Hollande, le duc de Savoie et l'électeur de Bavière, ont signé avec empressement ce traité d'alliance contre le roi de France. Le duc de Neubourg, nouvel électeur palatin, s'est réuni tout aussi volontiers aux coalisés : ce prince n'ignore pas que Louis XIV nourrit le projet de soutenir les droits de *Madame* à la succession du précédent électeur, frère de cette princesse, et le duc a pensé qu'il était de son intérêt d'ajouter aux embarras qui doivent éloigner l'exécution des desseins du roi.

Au moment où tant de puissances se liguent contre la France, sa majesté perd un de ses meilleurs généraux ; le maréchal de Créqui mourut, il y a huit jours, dans son lit ; le gouvernement de Paris, que le roi lui avait donné au retour de la dernière campagne, passe à M. le duc de Gèvres, qui en a déjà pris possession.

Louis XIV, après avoir appris les dispositions offensives que les puissances font contre lui, eut quelques heures l'intention de suspendre les travaux de Maintenon, afin de laisser dans les coffres de l'État des ressources pour soutenir la guerre qui se prépare. Cette résolution était sage, mais elle ne fut pas stable ; l'envie de voir une rivière conduite à Versailles par des ouvrages comparables à ceux des Romains l'emporta dans l'esprit du roi, et les folies de Maintenon continuèrent. Presque tous les ingénieurs, effrayés cependant du plan gigantesque de Louvois, ont renoncé à son exécution ; Vauban seul ne l'a pas trouvé hors de la portée de son génie, et lui seul est en effet capable de le conduire à fin. Disons

¹ Le traité de coalition des souverains prit cependant le nom de *ligue d'Augsbourg*, nom donné parce que les premiers pourparlers avaient eu lieu dans cette ville en 1686.

un mot de ce projet, maintenant qu'il est mieux développé. Il consiste à conduire les eaux de l'Eure, à l'aide d'un aqueduc, depuis la montagne de Pirardon jusqu'aux réservoirs de Versailles; pour cela, il faut que la rivière fasse onze lieues contre son cours. Deux montagnes seront jointes, près de Maintenon, par quarante-huit arcades, et de Pontgoin à Berchère sera creusé un canal dont la longueur excédera vingt mille toises. Dans le fond de Berchère, on construira une levée de trois mille six cent sept toises; elle correspondra à l'aqueduc. Ce monument, qui, à en juger par ce qui existe déjà, sera d'une solidité indestructible, aura deux cent seize pieds de hauteur, et, sur chacun de ses trois rangs d'arcades, sera pratiqué un chenal assez grand pour recevoir les rivières de l'Eure et du Gaillardon réunies. Le roi fait deux ou trois voyages par mois à Maintenon; il n'y reste jamais au delà de trois jours, et peu de personnes l'y accompagnent.

Nous avons, en matière d'adulation, une nouveauté curieuse. Les faiseurs de panégyriques ont dit, écrit et rimé dès longtemps que Louis XIV avait surpassé la gloire des plus grands hommes de l'antiquité; les Alexandre et les César ne sont, auprès de ce prince, que de bien petits personnages, si l'on en croit les poètes et les historiens vivants. Cela se conçoit : ces vieilles illustrations ne rapportent plus rien aux panégyristes, et la gloire qui a cessé de donner est toujours très-pâle, comparée à la gloire en pleine activité de récompense. Cependant, après avoir effacé tout ce que les siècles produisirent d'illustre, il manquait encore un hommage à Louis XIV, c'était de se voir, tout vif, coulé en bronze : cette lacune est remplie; le maréchal de Lafeuillade y avait songé. La place Vendôme, bâtie avec rapidité par Mansard, est presque achevée, et c'est au centre des magnifiques hôtels qui la décorent que la statue équestre du roi vient d'être placée. La cérémonie de l'inauguration eut lieu le 28 mars, au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs. A la façade de l'hôtel de Lafeuillade, situé sur la place même, on avait construit, exprès pour cette fête, un grand balcon qu'on décora magnifiquement de tentures de velours cramoisi, et sur lequel la famille royale se plaça. Tout le pourtour de la place était garni de gradins; on y voyait toute la cour assise : amphithéâtre brillant et mobile qui produisait un spectacle enchanteur. A midi, la marche fut ouverte par le régiment des gardes, le maréchal de Lafeuillade en tête, avec une foule d'officiers

jeunes, beaux et magnifiques. Venait après, entouré des principaux chefs de la maréchaussée, le duc de Gèvres, gouverneur de Paris, que suivait le corps des archers de la ville. Le prévôt des marchands paraissait ensuite, escorté de tous les échevins en grand costume. Le cortège étant réuni autour de la statue, qu'une voile de soie avait jusqu'alors dérobée aux yeux des assistants, on la découvrit, et soudain les battements de mains mêlés de cris de vive le roi ! retentirent sur la place. Le cortège fit trois fois le tour de la figure de bronze, les généraux la saluant de l'épée, les officiers de l'esponton, et le corps de la ville par de profondes inclinations. Pendant la marche, une salve d'artillerie, les trompettes, les hautbois, les tambours, se confondirent dans les airs avec le bruit des acclamations. Le maréchal jeta de l'argent au peuple, qui ne prenait pas une part très-active aux joies de la cour ; ce moyen lui donna de la voix, et ses cris s'unirent à ceux qui parlaient de l'amphithéâtre où les nobles étaient assis. Après la cérémonie, le roi, les princes et un grand nombre d'illustres personnalités se rendirent à la ville, où les attendait une grande collation ; elle fut suivie d'un bal. La fête se termina par un feu d'artifice tiré sur la rivière.

Cet hommage brillant rendu à Louis XIV par un de ses maréchaux lui vaudra plus de faveur qu'une bataille gagnée ; la satisfaction du roi, pendant l'inauguration, était telle, que ce prince n'en pouvait comprimer l'expression ; M. de Lafeuillade, avant la fin du jour, eut dans sa poche les lettres patentes de gouverneur du Dauphiné.

En parlant d'adulation, je dois dire que le roi vient de perdre un de ses louangeurs les plus intrépides ; Lully est mort. Adieu l'association des deux muses lyriques qui faisaient la fortune de l'Opéra ; on lira toujours, en dépit de l'injuste Despréaux, les beaux vers de l'auteur de *Roland* ; mais qui osera désormais les faire chanter ! Lully est le premier artiste qui ait donné quelque extension au domaine de la musique française ; avant lui, la basse et les accompagnements étaient maigres, sans consistance, sans harmonie, et le dessus était seul un peu soigné. Ce musicien s'est appliqué à faire chanter agréablement toutes les parties ; il a introduit les fugues dans les morceaux ; plusieurs autres mouvements lui sont dus, et, grâce à sa composition, on a pu admettre dans les concerts une foule d'instruments qui en nourrissent l'harmonie. Les faux accords et les dissonances furent longtemps l'écueil de

nos musiciens ; Lully sut s'en rendre maître , et en former les plus beaux passages de ses compositions. D'après le jugement des amateurs , que je n'ai pas toujours trouvé exact en cela , le grand mérite de cet artiste célèbre consistait dans le naturel et la variété ; mais ses opéras ennulent quelquefois , et c'est la meilleure preuve qu'ils manquent , au moins dans certaines parties , des deux qualités que l'on vante dans leur auteur. On ne pouvait refuser à Lully d'avoir l'oreille très-fine : aux répétitions , il distinguait , d'un bout à l'autre du théâtre , une seule note fausse , tirée d'un violon ingrat ou maladroitement touché ; furieux , il courait au musicien , et , s'emparant de son instrument , le lui brisait sur le dos. Cet acte de colère était le signal d'un bienfait ; Lully emmenait l'artiste maltraité dîner avec lui , remplaçant l'instrument brisé , et renvoyait son homme plus ou moins ivre.... Sans doute , alors , le directeur prenait sur lui la responsabilité des faux tons.

Lully était gai , mais de cette gaité qui dégénère trop souvent en licence ; comme tous les Italiens , cet artiste avait la pantomime vive et animée ; dans un repas , c'était le bouffon des convives , et Molière disait un jour à table : « Messieurs , au théâtre je me » chargerai volontiers de vous faire rire , mais ici c'est l'office de » Lully. »

Cet habile musicien , que les secrétaires du roi avaient , à grande peine , laissé admettre dans leur compagnie , était un petit homme de mauvaise mine , sale et négligé dans ses manières comme dans ses habits. Ses yeux bordés de rouge , ronds , imperceptibles , brillaient d'un feu vif : c'était l'étincelle de l'esprit et de la malignité. Il régnait sur sa figure un mélange de plaisanterie , d'inquiétude et de dureté , qui constituait une physionomie bizarre où l'expression du libertinage dominait tout autre caractère. Avec tout cela , Lully est enterré dans l'église des Petits-Pères ; mais il faut dire que , s'il a vécu en artiste dissolu , il est mort en capucin.... Ajoutons qu'on a trouvé chez lui trente-sept mille louis d'or , plus soixante mille livres en argent , et qu'avec une telle fortune il est bien rare qu'on meure hors de l'Église.

Lully succombe à l'âge de cinquante-quatre ans , pour s'être frappé rudement le bout du pied avec sa canne , en battant la mesure à une répétition. Le germe vicieux que la débauche avait mis dans le sang de ce musicien envenima tellement sa blessure , qu'il fallut lui couper le petit doigt , et la mort suivit de près cette amputation. Le privilège de l'Opéra reste à la veuve.

Avant de quitter le défunt, je ne puis résister au désir de rapporter un trait de sa jeunesse qui prouve que son caractère fut toujours enclin à la plaisanterie licencieuse. En arrivant de Florence, sa patrie, Lully fut admis auprès de *Mademoiselle* en qualité de page de la chambre. Le talent distingué du jeune Italien, comme joueur de violon, le rendit bientôt très-agréable à son altesse royale, et, comme tous les autres serviteurs de cette princesse, il ne tarda pas à abuser de ses bontés. Un jour que *Mademoiselle* se promenait avec d'autres dames dans les jardins de Saint-Germain, elle vit un piédestal sans figure qui le surmontât. « Voilà, dit-elle en le montrant, un piédestal sur lequel » on aurait dû mettre une statue. » Lully, assis près de là, avait entendu l'observation de son altesse; soudain l'idée la plus folle, la plus hardie, lui passa par la tête. Il se déshabille tout nu, cache ses habits derrière le piédestal, s'élance dessus, et, ayant pris une pose gracieuse, attend le retour de *Mademoiselle*, qui ne pouvait passer ailleurs pour retourner au château. La princesse, apercevant de loin une figure au lieu où elle n'en a pas vu d'abord, croit que ses yeux l'abusent; elle s'approche, regarde plus attentivement, et se convainc, par des signes palpables, qu'elle voit bien une statue, mais une statue vivante, que trahit d'ailleurs une invincible mobilité. Les dames de la suite de *Mademoiselle* criaient, à travers leur éventail, qu'il fallait punir le téméraire qui osait plaisanter de la sorte : « Non, non, répondit son altesse, » qui riait aux larmes, je lui pardonne ce tour en faveur de la » nouveauté; mais, ajouta l'indulgente fille de Gaston, en se retournant vers le coupable, que cela n'arrive plus, car il n'y a » dans tout ceci que le très-petit mérite de la nouveauté. »

Madame de Maintenon eut toujours une antagoniste, et madame de Montespan une amie ardente, dans la duchesse de Montmorenci. Mardi, dans les appartements, cette dame faisait hautement l'éloge de l'ancienne favorite; le roi, qui avait écouté, s'approcha :

« Quelle est donc, demanda-t-il, la personne qui possède de si brillantes qualités ?

— Sire, répondit madame de Montmorenci sans se déconcerter, je parle d'une femme qui a fait le plus bel ornement de la cour, *comme elle fait aujourd'hui le charme de la ville.*

— Hâtez-vous donc de la nommer, madame, reprit le roi, que je joigne mon admiration à la vôtre.

— C'est madame de Montespan, sire ; elle qui aimait assez la gloire de votre personne pour refuser votre main , si la sienne eût été libre.

— Madame de Montmorenci !

— Oui, sire, madame de Montespan, qui n'aurait jamais oublié ce que votre majesté devait à l'éclat de son trône, jusqu'au point de vouloir le partager.

— Madame, répondit sèchement le roi, les Montmorenci ont ajouté quelque lustre à cet éclat du trône, mais la couronne ne veut rien devoir à leurs femmes, pas même des avis... » Et le roi tourna le dos à l'amie zélée de madame de Montespan.

Je ne sais si madame de Montmorenci se met en frais d'éloges pour madame de Thianges comme pour sa sœur ; mais elle aurait beaucoup de peine à persuader de sa douceur, surtout d'après le témoignage de M. de Thianges, qui doit savoir à quoi s'en tenir, et qui déclare, à qui veut l'entendre, que sa femme le fait enrager... Elle s'est mise sur le pied de l'attendre le soir, afin d'avoir, dans son dérangement habituel, une petite occasion journalière de le quereller. « D'où pouvez-vous venir à l'heure qu'il est ? » disait cette maîtresse femme à son mari, un jour qu'il rentrait à une heure du matin ; « passerez-vous toujours ainsi votre vie avec des » diables ? — Je ne sais d'où je viens, répondit M. de Thianges ; » mais, à coup sûr, mes diables sont de meilleure humeur que » votre bon ange. »

Le roi parlait ce matin avec mécontentement au jeune duc de Bourbon, son gendre, de la conduite déréglée qu'il mène ; sa majesté venait d'apprendre un souper de petite maison que son altesse fit hier avec des jeunes gens de la cour. Le roi pressait le prince de lui nommer ses compagnons de débauche : « Je pourrais peut-être vous dire leurs noms, sire, répondit-il, car ils ont fait tout » ce qu'ils ont pu pour me détourner de cette partie ; mais j'ai » persisté, et je mérite seul d'être puni. » Voilà un beau procédé ; il a porté son fruit : le roi n'a pas persisté à connaître les convives de l'orgie, et personne n'a reçu de punition.

Monseigneur étant là pendant la sermonne adressée à M. le duc, Louis XIV a jugé convenable de profiter de l'occasion pour lui adresser une petite homélie à la Maintenon : « Mon fils, a dit sa

« majesté, n'ayez jamais aucun commerce de galanterie; car, »
 « outre qu'on fait mal et qu'on scandalise, on n'y trouve pas »
 « le plaisir qu'on croit, et c'est la source de mille chagrins. — Hé- »
 « las ! oui, répondit le Dauphin; et, comme on ne s'arrête pas »
 « quand on veut dans le chemin de l'erreur, les simples faiblesses »
 « peuvent devenir de fort grandes fautes... » Le roi ne répliqua point.

Cependant d'Aubigné ne trouvait pas que la faute commise par le roi en épousant sa sœur fût assez complète; il n'était pas satisfait d'avoir été nommé lieutenant général, d'être chevalier du Saint-Esprit, et de jouir d'un gouvernement de premier ordre : la dignité de maréchal de France manquait à son ambition. « Ce » n'est pas trop pour moi, » disait-il à l'Oeil de bœuf et même dans la galerie de Versailles; « le roi ne peut pas moins faire en » faveur de son *beau-frère*, surtout ayant donné le bâton à Vi- »
 « vonne, qui n'était qu'un beau-frère en passant. » Le comte fait tous les jours des scènes affreuses à madame de Maintenon sur ce qu'il appelle l'oubli de *ses droits*. « Arrangez-vous, lui disait-il » l'autre jour, il faut que je sois duc et pair. — Je voudrais être » morte ! s'écria la marquise. — Morte ! repartit d'Aubigné; vous » avez donc parole d'épouser le Père éternel ? »

Les chanoines de Verdun sont de très-nobles ecclésiastiques qui, depuis un temps immémorial, se sont affranchis des coutumes religieuses du clergé vulgaire; leur chapitre est trop illustre pour servir Dieu comme tout le monde; aussi ne se mettent-ils point à genoux pendant l'élévation, et restent-ils couverts aux processions. Toutefois, et nonobstant la haute distinction de ces messieurs, un arrêt du conseil, que l'évêque du diocèse est chargé de leur signifier, les oblige à compter un peu moins sévèrement avec l'Éternel, et à vouloir bien entrer un peu plus avant dans l'esprit de leur état. Il n'aurait pas été sans utilité d'admettre dans l'arrêt un second paragraphe sur les distinctions que les princes et princesses du sang cherchent jusque dans les choses sacrées : par exemple, ils ne communient point avec des hosties ordinaires; il leur en faut de *choisies*. Dimanche dernier, madame la Dauphine ayant fait ses pâques à la paroisse de Versailles, il y eut deux consécrations, parce qu'on avait d'abord oublié de présenter des *hosties de choix* pour la communion de son altesse royale. Je demande à nos théologiens courtisans comment ils concilient ces

qualités diverses de la substance sacrée avec la présence réelle, et si Dieu, qui réside dans l'hostie sainte, quelle qu'elle soit, n'est pas outragé par une telle distinction.

CHAPITRE XXVIII.

1688.

Détails intérieurs sur le conseil. — Autres détails de la journée du roi. — Le dîner de sa majesté. — La fenêtre de Trianon. — Fausse induction qu'on tire de cette aventure. — Véritables causes de la guerre de 1688. — Origine présumée de l'animosité de Louis XIV contre le prince d'Orange. — Apparition des *Caractères* de La Bruyère. — Portrait de l'auteur. — *Monseigneur* va commander les armées. — Allocution de Louis XIV. — *Ordre de bien vivre en ménage*, de par le roi. — La petite médisante. — Le genou poupée. — Premiers succès de nos armes en Allemagne. — Situation politique de l'Angleterre. — Politique de Louis XIV. — Projets ambitieux de la maison d'Orange. — Racine et Pradon. — *Régulus*, de Pradon. — Le manteau de *Régulus* et le justaucorps de *Tamerlan*. — Premiers exploits de *Monseigneur*. — Suspension des travaux de Maintenon. — Réflexions sur Vauban. — Fautes de Jacques II. — Révolution en Angleterre. — Invasion de Guillaume III. — Bataille de Salisbury. — Jacques II est détrôné. — Conduite de la France en cette extrémité. — Retour du Dauphin à Versailles. — Vers de Sapho, octogénaire. — Un mot d'*Armide*, de Quinault et Lully. — Mort de Quinault; son talent, son caractère, son origine. — Déclaration de guerre à la Hollande. — Promotion de soixante-quatorze chevaliers du Saint-Esprit. — Révolution de Siam. — Lauzun est envoyé à Londres au secours du roi. — C'est le premier secours effectif que Louis XIV ait donné à Jacques II. — Évasion de la reine d'Angleterre et du prince de Galles sous la conduite de Lauzun. — Aventures en voyage. — Arrivée en France des illustres personnages. — Scène entre le roi et *Mademoiselle*.

Je continue de crayonner une des journées de Louis XIV parvenu à l'âge de maturité. J'ai déjà dit ailleurs quelques mots du conseil; mais il s'agissait du temps où ce monarque, jeune et superbe, ne voyait dans ses ministres que de grands valets; il me reste à faire connaître le conseil où le roi, mieux pénétré de sa vraie dignité, consent à écouter des conseillers.

Le conseil d'État tient ordinairement les dimanches, lundis et mercredis; celui des finances se réunit les mardis et samedis. Il est rare que les matinées des jeudis et vendredis soient remplies par des conférences. Une ou deux fois par mois, le roi appelle auprès de lui un conseil des dépêches; mais le travail en est peu compliqué, les ministres prenant chaque matin les ordres de sa majesté immédiatement après le lever. Maintenant tous les mi-

nistres sont assis au conseil, à moins qu'on ne s'y occupe de dépêches : dans ce cas, tous les assistants restent debout près de la table, à l'exception des fils de France, s'ils s'y trouvent, et du chancelier. Au conseil d'État, les conseillers siègent en robe, assis entre les secrétaires d'État; le maître des requêtes rapporteur, aussi revêtu de sa robe, demeure debout.

Les *manèges* du jeudi et du vendredi, n'étant point consacrées aux affaires d'État, se trouvent presque toujours remplies d'audiences inattendues que le roi donne à des personnes introduites par les portes de dégagement. Le vendredi, après la messe, Louis XIV reçoit son confesseur de préférence à tout autre; les entretiens du père avec son illustre pénitent ne sont point limités, ils peuvent durer jusqu'au dîner.

Hors les jours du conseil, et même, de temps en temps, les jours où il doit tenir, le roi passe, à l'issue de la messe, dans l'appartement de madame de Maintenon : c'est le moment de leur tête-à-tête, à Versailles comme à Marly et à Fontainebleau. Il arrive que la conversation se prolonge souvent à tel point que l'heure du dîner sonne avant qu'elle soit finie; alors les ministres, après avoir attendu trois ou quatre heures, sont obligés de se retirer, et les affaires de l'État sont remises, par suite d'une prolongation des affaires particulières de sa majesté.

Au petit couvert, c'est-à-dire quand le roi dîne seul, la table est mise dans la chambre de sa majesté, vis-à-vis la fenêtre du milieu. Ce repas est plus ou moins abondant, selon qu'on a ordonné, le matin, *petit* ou *très-petit* couvert; mais ce dernier même est abondant, et composé de trois services, non compris le dessert. Le roi est devenu, depuis quelques années, fort gros mangeur; souvent il se fait servir deux ou trois assiettées de soupe, et je l'ai vu manger une poularde entière, un perdreau, plusieurs tranches de gigot de mouton, une forte salade, diverses espèces de pâtisseries et un copieux dessert. Sa majesté mêle son vin de beaucoup d'eau; elle ne boit point de liqueurs. Une personne qui aurait l'oreille fine entendrait, de la pièce voisine de celle où mange ce prince, le bruit qu'il produit en broyant ses aliments. Louis XIV aime peu les plats maigres; aussi, malgré sa dévotion, fait-il le plus souvent gras les vendredis, samedis et jours de carême. Le roi se montre à cet égard moins scrupuleux que son frère : un jour de vigile, *Monsieur* s'excusait à l'abbé Feuillet d'avoir mangé un biscuit, espérant toutefois, disait-il, que cela n'avait pas rompu son jeûne. « Eh ! lui

» répondit l'ecclésiastique, mangez un veau, et soyez chrétien. »

La table étant servie, et avant l'arrivée du roi, les principaux courtisans entrent d'abord, ensuite on introduit tout ce qui est connu. Le service du couvert est fait par le grand chambellan ; ce n'est qu'en son absence que le premier gentilhomme de la chambre le prend : l'un ou l'autre se tient constamment derrière le fauteuil du roi. Le capitaine des gardes y est également placé ; il ne permet pas que personne entretienne sa majesté pendant son repas.

On parle beaucoup dans le monde d'une discussion survenue, il y a peu de jours, à Trianon, entre le roi et son ministre de la guerre ; mais on s'abuse généralement sur les grands résultats qu'on attribue à cet événement ; je note le fait pour avoir occasion de rectifier les inductions qu'on en tire. Louis XIV, examinant le château qu'il fait construire à Trianon, faisait quelques remarques à M. de Louvois, qui l'accompagnait en qualité de surintendant des bâtiments, charge que le marquis obtint à la mort de Colbert. Entre autres observations, le roi disait qu'une croisée, qu'il indiquait, se trouvait plus petite que les autres. Le ministre, avec son opiniâtreté ordinaire, soutint à sa majesté, et soutint d'une manière impertinente, que la fenêtre était bien... Louis XIV, piqué, lui tourna le dos. Le lendemain, le roi ayant rencontré Le Nôtre dans les jardins de Trianon, se rappela la discussion du jour précédent, et dit à l'architecte qu'il désirait que la croisée fût mesurée par lui, en présence de M. de Louvois. Le rendez-vous étant pris, force fut bien au surintendant de s'y trouver. Tandis que Le Nôtre mesurait, Louvois, malgré la présence de sa majesté, ne cessa de murmurer avec aigreur, persistant à soutenir que la croisée était en tout conforme aux autres. Le pauvre vérificateur, qui connaissait l'humeur vengeresse du ministre, n'osait proclamer le résultat de son opération ; il y avait longtemps qu'elle était terminée, et Le Nôtre se taisait toujours. Obligé enfin de s'expliquer, il ne put s'empêcher d'avouer que le roi avait raison, la chose étant en effet de toute exactitude... « Voyez-vous, monsieur, s'écria alors » sa majesté en se retournant du côté de Louvois, il n'y a pas » moyen de tenir à vos opiniâtretés ; sans ma remarque, on bâ- » tissait tout de travers, et il aurait fallu faire abattre le bâtiment » aussitôt qu'il eût été achevé. » Cette semonce, débitée d'un ton fort animé, avait eu pour témoins une foule de courtisans, de gardes, d'ouvriers et de valets. Le ministre, outré, honteux, rouge-

de dépit, s'éloigna aussitôt. De retour à son hôtel, il y trouva MM. de Saint-Pouange, Villeneuve, Nogent, Tilladet et quelques autres amis, qui venaient dîner avec lui. Alarmés de voir le marquis en cet état, ils le pressèrent de leur dire ce qui lui était arrivé; il les satisfait. « C'en est fait, ajouta-t-il, à ce qu'on assure, je suis perdu auprès du roi, de la façon dont il vient de me traiter pour une fenêtre; *je ne vois de ressources qu'en une guerre, qui me rendra nécessaire..., et parbleu il l'aura.* »

Il n'est pas impossible que, dans sa colère, M. de Louvois ait parlé ainsi; mais on ne saurait raisonnablement en conclure que la fenêtre de Trianon soit la cause de la guerre qui est sur le point d'éclater, et que le ministre irascible en soit le moteur. La ligue d'Augsbourg, dont les dispositions sont bien connues du roi, l'armement de toute l'Europe, les projets assez peu cachés du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, tels sont les motifs qui détermineront prochainement Louis XIV à prendre les armes; Louvois ne suscitera point la guerre, il la subira, et son maître aussi.

Disons, avec plus de raison, que Louis XIV, indépendamment de son plan politique, se réjouit peut-être de trouver l'occasion d'entrer en hostilités contre le stathouder, pour lequel il montre un éloignement qui perce chaque fois qu'il est question de ce prince hollandais devant sa majesté. Voilà ce qu'on dit très-secrètement sur l'origine de cette animosité: Avant le mariage de mademoiselle de Blois avec le prince de Conti, le roi aurait fait offrir la main de cette demi-princesse à Guillaume, qui eût répondu: « que les princes d'Orange étaient accoutumés à épouser des filles légitimes de grands rois, et non pas leurs bâtarde. » Si le fait est exact, ce mot piquant dut entrer profondément dans le cœur de Louis XIV, et seul il justifierait la haine qu'il a vouée au stathouder.

Il n'est bruit, dans le monde littéraire, que d'un livre qui paraît à la fin de l'année dernière: ce sont des *Caractères* publiés, à l'imitation du Grec Théophraste, par un nommé *La Bruyère*. Cet ouvrage, que j'ai lu avec un grand plaisir, me paraît bien supérieur au modèle; il y a, dans les portraits de l'auteur français, une délicatesse de touche exquise; dans les expressions caractéristiques qu'il prête à ses personnages, une vérité qui ne se dément jamais, et, dans la critique de l'écrivain, une connaissance du

Le prince d'Orange!

cœur d'après laquelle on croirait que, pour La Bruyère, cet organe caché fût sonore et transparent. Le nouveau moraliste ne nomme point les individus dont sa plume dissèque en quelque sorte le moral ; il fait mieux, il les peint d'une ressemblance frappante, et c'est le lecteur qui médite. La Bruyère est un homme de quarante-neuf ans ; ses manières sont simples, mais non pas dépourvues d'élégance ; il a le visage ovale, le nez assez allongé, le regard pénétrant, le sourire plein de finesse et d'expression. Le Théophraste français a beaucoup de modestie, mais sa conversation ne laisse pas d'être brillante et ornée. Il vit fort retiré, content d'une fortune médiocre, et ne recherchant aucune espèce de faveur. Ainsi cet homme de génie pourra peindre tous ses contemporains, sans être obligé de flatter aucun de leurs portraits.

La guerre est rallumée, et *Monseigneur* est allé prendre le commandement des troupes françaises en Allemagne. « En vous » envoyant commander mon armée, a dit le roi à son fils, je vous » donne l'occasion de faire connaître votre mérite ; allez le montrer à l'Europe, afin que, quand je viendrai à mourir, on ne » s'aperçoive pas que le roi est mort. » Par la fin de ce discours, le roi n'a pas égratigné sa vanité ; ce sont des choses qu'il faudrait laisser dire aux autres. M. le prince de Conti, M. le Duc et M. le duc du Maine ont accompagné le Dauphin. Pendant que ces jeunes princes vont se signaler dans les combats, Louis XIV se renferme, une grande partie de la matinée, avec sa vieillissante compagne, pour argumenter sur des cas de conscience, et pour dresser la liste des courtisans auxquels sa majesté fera parvenir l'invitation *de bien vivre avec leurs femmes*, de par le roi, en son conseil Maintenon.

Après dîner, le roi, malgré sa dévotion, se laisse amuser par les railleries, les propos malins, et quelquefois les épithètes crûment injurieuses que la jeune duchesse de Bourbon dirige contre tout le monde, excepté contre le monarque, son père, qu'elle n'épargne toutefois qu'en sa présence. Lorsque cette mordante beauté n'a plus rien à dire, vous la prendriez pour la plus douce petite fille, tant elle paraît avoir d'innocence en coiffant son genou comme une poupée.

Les opérations de nos armées sur le Rhin ont eu déjà des résultats : le marquis de Boufflers s'est emparé, coup sur coup, de Kaiserlauder, de Creutznach et d'Oppenheim, tandis que M. d'Uxel-

les s'est rendu maître de Neustadt. Pour punir l'électeur de Trèves d'avoir reçu des troupes saxonnes marchant contre la France, *Monseigneur* a fait bombarder Coblenz; des corps français occupaient en même temps Trèves, Spire et Worms.

Tournons cependant notre attention vers l'Angleterre, monarchie mécontente sur laquelle gronde un orage révolutionnaire près d'éclater, et qu'excite encore Guillaume d'Orange, afin de profiter du désordre qu'il produira. Depuis longtemps la Grande-Bretagne, comme tous les pays qu'agitent les troubles intestins, voit ses destinées politiques livrées à des ambitions étrangères. Richelieu avait déjà mis aux prises le peuple anglais et la maison de Stuart, trop faible, trop dépourvue de partisans pour soutenir une telle lutte. Vint ensuite Mazarin, qui, trouvant un allié plus sûr dans Cromwell que dans le fugitif Charles II, s'inquiéta peu de protéger le sang de Henri IV, se contenta de donner asile à la veuve de Charles I^{er}, à ses enfants, et conclut un traité avec le Protecteur. Quand Charles II fut remonté sur le trône, sans que la France eût participé en rien à cet événement, Colbert et Louvois, par des motifs sinon plus légitimes, du moins plus nobles, songèrent à continuer la politique de Mazarin, c'est-à-dire, les éléments de discorde entre le souverain et le peuple anglais. Le contrôleur général sentait tout ce que la France pouvait gagner de puissance, acquérir de richesse par un bon système commercial, maritime et manufacturier; le ministre de la guerre songeait à créer un plan militaire analogue au caractère de Louis XIV; et, pour réaliser ces grands desseins, il ne fallait pas être gêné par la rivalité anglaise, qu'allait sans doute ranimer le retour de la tranquillité dans les îles britanniques. Les Stuarts étaient en paisible possession du trône; on imagina d'éveiller leurs inquiétudes, de leur montrer un fantôme d'opposition, toujours prêt à s'élancer de l'enceinte du parlement pour s'emparer encore des rênes de l'État. Un agent adroit, le comte de Shafsbury, gagné par l'or de la France, fut chargé d'insinuer à l'inexpérimenté Charles II qu'il était de sa gloire et de son intérêt d'affranchir, une bonne fois, la couronne d'une si odieuse dépendance. Il lui montra, comme des garanties indispensables, d'abord l'autorité absolue du prince, ensuite le rétablissement en Angleterre de la religion catholique, qui assurerait au roi l'alliance de la France et de l'Espagne contre ce parlement mutin, qui n'était redoutable, disait-il, que par la suprématie religieuse des protestants. Charles II n'aborda pas ou-

vertement l'exécution de ce vaste plan ; mais ce qu'il tenta suffit pour réaliser la rivalité inquiète du parlement , qui n'était auparavant qu'une illusion , et pour donner à la maison d'Orange l'idée de se faire l'appui des protestants anglais contre Stuart , dont elle songeait dès lors à usurper l'héritage. Cet état de choses remplissait les vues du cabinet de Saint-Germain ; deux puissances maritimes, commerçantes, l'Angleterre et la Hollande, allaient se détruire l'une par l'autre , en laissant la France s'agrandir sur les mers et dans les colonies. Louis XIV se ménagea des alliances avec les deux nations rivales , décidé , quoi qu'il arrivât , à ne soutenir l'une ou l'autre que faiblement , peut-être même à aider , selon les événements , à la chute de celle qui succomberait. Pendant que le système du roi se consolidait , Guillaume III , prince d'Orange , arrivé au stathoudérat , mûrissait des projets ambitieux sur l'Angleterre , et songeait à renverser en même temps la maison de Stuart et le plan de Louis XIV. Ce jeune prince , d'un naturel sérieux , d'un sens droit , et doué d'une infatigable persévérance , se mit à la tête des puissances protestantes , auxquelles il fit entendre aisément qu'une ligue religieuse était nécessaire pour s'opposer aux vues de Louis XIV , qui ne tendaient à rien moins qu'à détruire le protestantisme en Europe. Guillaume ne manqua pas de propager les mêmes insinuations parmi le peuple anglais , qui , très-attaché à sa religion , sut gré au prince d'Orange de s'en montrer le protecteur , tandis que ce même peuple prit son roi en aversion , parce qu'il ne la soutenait pas. Le prince hollandais , déjà certain d'avoir un parti formidable en Angleterre , attendit l'occasion d'agir ouvertement , et , pour mieux colorer , quand il en serait temps , l'usurpation qu'il méditait , il épousa la fille de Jacques , duc d'York , nièce de Charles II. Les choses en étaient à ce point à la mort de Charles , et l'avènement de son successeur vint hâter le dénouement de ce grand drame politique. Louis XIV et Guillaume III virent avec une égale satisfaction Jacques II arriver au trône : le monarque français se flatta que le catholicisme ardent du nouveau roi ne pouvait manquer de faire éclater une révolution en Angleterre , qui amènerait la ruine de cette puissance rivale ; le stathouder prévint que le moment de cette même révolution serait celui où il pourrait , avec toute probabilité de succès , usurper la couronne de Stuart. Mais , à la marche que prennent les affaires , on peut juger que Guillaume seul aura complètement raison.

Pradon a beau jeu ; Racine , honteux d'avoir subi un parallèle avec ce misérable tragique , n'a plus rien fait jouer depuis sa belle tragédie de *Phédre* , objet d'une si dérisoire rivalité . Or , comme il faut que l'âme d'un poète se nourrisse d'une exaltation quelconque , Racine s'est fait dévot ; chaque jour on le voit , dans les églises de Paris et de Versailles , expiant , par de rudes *med culpa* , *Andromaque* et la Champmeslé , ses vers passionnés et ses tête-à-tête galants . Je ne sais pas au juste comment l'âme de Racine est nourrie par ce régime pénitenciel ; mais le corps de l'auteur illustre doit se trouver assez bien des bienfaits que cette conversion anti-poétique lui a valus à la cour . Pradon , s'emparant donc du cothurne , abandonné après la mort de Corneille et la retraite de Racine , vient d'en chausser sa pauvre muse , qui , clopin-clopant , est venue nous montrer ce *Régulus* qui mourut en héros chez les Carthaginois , et qui vivra quelques jours , mais sans honneur , au Théâtre-Français . Un tel sujet méritait d'inspirer un autre homme ; néanmoins la pièce a été bien accueillie : quand le rossignol se tait , il faut se contenter des accents du corbeau . Je n'ai point oublié que le *Tamerlan* de Pradon fit une lourde chute en 1676 , et se traîna à peine quelques représentations . Le comte de Grammont se rappela hier cette triste destinée , en rencontrant , au sortir du théâtre , le burlesque rival de Racine , couvert d'un bon manteau d'écarlate jeté sur un fort mauvais habit : « Mon cher poète , » lui dit-il , voilà le manteau de *Régulus* sur le justaucorps de » *Tamerlan* . »

Monseigneur fait un assez bel apprentissage du métier des armes , et la victoire sourit à ses premiers essais . Nos troupes se sont saisies en dix jours d'Hailbron , d'Heidelberg , de Mayence , et le prince a fait presque en même temps son entrée triomphante dans Philisbourg , dont il avait fait le siège en personne avec le secours du maréchal de Duras . Mais Vauban a surtout déterminé la reddition de cette place importante par de savantes combinaisons qui lui sont familières , et dont M. de Staremborg , qui défendait Philisbourg , n'a pas su se garantir .

La présence de Vauban à l'armée me rappelle que les travaux de Maintenon sont suspendus ; le roi avait besoin , pour sa sûreté , de son infanterie et de son premier ingénieur , qui ne servaient , dans les plaines de la Beauce , que ses caprices et ses plaisirs . Les immenses remuements de terre faits depuis quelques années n'of-

friront plus, dans trois ou quatre mois, que les traces d'un travail à refaire, et le prodigieux aqueduc, qui présente l'aspect d'une ruine avant d'être terminé, est abandonné aux atteintes des vents, des pluies et de la gelée.

Malgré son dernier exploit, Vauban est toujours lieutenant général; il y a vingt ans que cet officier est le premier ingénieur du monde, et le bâton de maréchal n'a point encore récompensé ses services éclatants, qui, dans presque toutes les campagnes, ont été les premiers éléments de nos triomphes militaires. Vauban ne contribua pas moins que Turenne et Condé à la gloire de Louis XIV; sans doute, pour l'en récompenser, sa majesté réserve à ce grand homme le singulier honneur d'être le plus ancien lieutenant général de l'armée.

Cependant Jacques II, comme s'il se fût hâté de remplir les intentions de son ennemi, Guillaume d'Orange, et de son prétendu soutien, Louis XIV, n'a pas été plutôt en possession du trône, qu'il a réalisé l'espoir secret de ces deux princes. Le monarque anglais a marché à sa perte par les deux chemins qui devaient l'y conduire le plus infailliblement, c'est-à-dire en essayant, d'une manière aussi molle que maladroite, de secouer le joug du parlement, et en protégeant le catholicisme sans aucune réserve. Le jésuite *Péters*, confesseur du roi, devint, par le fait, premier ministre du royaume; Jacques entretint publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins; tandis qu'Innocent XI méprisait ce souverain, et que le sacré collège se moquait de lui en disant qu'il allait perdre, par ses folies, le peu de catholicisme qui restait en Angleterre. Jacques ne se borna pas à protéger la religion romaine, il se mit à persécuter les protestants: sept évêques anglicans furent renfermés par son ordre. Enfin ce malheureux prince, poussé par une fatalité dont il ne tarda pas à éprouver le funeste effet, supprima divers privilèges que la ville de Londres conservait depuis une longue suite de règnes. Ce dernier coup d'État fut le signal d'une révolution; elle éclata, et Guillaume d'Orange monta sur ses vaisseaux pour en venir recueillir le fruit.

Le prince d'Orange était accompagné du maréchal de Schomberg, officier d'un rare mérite, que la révocation de l'édit de Nantes a fait sortir de nos armées, et dont Guillaume III s'est empressé d'accueillir les services et de flatter le ressentiment. La flotte

hollandaise, portant quinze mille hommes, avait mis à la voile à la fin d'octobre ; mais, tourmentée par les vents contraires, ce ne fut que le 15 novembre qu'elle put toucher les côtes d'Angleterre ; les troupes débarquèrent à Torbay.

Jacques II, informé de l'invasion de son gendre, courut aux armes ; mais il comptait parmi ses sujets vingt ennemis contre un ami. A la tête d'une armée formée à la hâte de soldats sur lesquels il ne pouvait compter, le roi livre bataille à Guillaume d'Orange, à Salisbury. Mais tout le monde l'abandonne : il voit passer dans le camp des Hollandais, avec tous ses généraux, Churchill, frère de sa maîtresse et son favori, le prince de Danemark, son gendre, enfin sa propre fille, princesse d'Orange, qui s'était retirée près de lui par un raffinement de perfidie. Le titre de maîtresse paraît toujours assez malsonnant lorsqu'on parle d'un roi dévot ; cependant Jacques II en avait une ; et à cet égard on attribue ce propos à Charles II mourant : « Mon frère, dit-il, perdra trois » royaumes pour une messe, et le paradis pour une fille. »

Après cet échec, le roi rentra dans sa capitale au bruit des huées et des vociférations d'une populace effrénée. Mais bientôt ce prince se vit forcé de quitter Londres, après en avoir reçu l'ordre du prince d'Orange dans son propre palais. Jacques II se retira à Rochester.

Comment, au milieu de ces désastres dès longtemps prévus, Louis XIV secourut-il le monarque anglais ? par une protection de paroles, dont on n'a point vu les effets. Le bruit s'est répandu que M. de Barillon, ambassadeur du roi, avait offert à Jacques II un corps de trente mille hommes, et que lord Sunderland avait détourné ce prince de l'accepter. A qui fera-t-on croire que, dans un danger si pressant, un conseiller du trône ait pu persuader à son maître qu'il était de son intérêt de refuser un tel secours ? Il est plus authentique que M. de Seignelai offrit à Louis XIV d'armer quarante vaisseaux pour aller soutenir le roi d'Angleterre ; or cette offre prouve une seule chose, c'est que le ministre de la marine n'est pas initié aux secrets de la politique du cabinet de Versailles. Mais Louvois, qui en est l'âme, n'a pas manqué de repousser le projet d'armement, et a proposé, comme préférable, une diversion en Allemagne, qui, loin cependant d'avoir été favorable à la cause des Stuarts, n'a fait que donner au stathouder toute liberté d'agir, en lui ôtant la crainte d'être attaqué chez lui. C'est là que la diversion eût été très-effectivement

utile à Jacques II ; le siège de Mastricht, par exemple, cette clef de la Hollande qu'il importe tant à ses habitants de défendre, eût occupé la plus grande partie des troupes du prince d'Orange. Mais on laissa Mastricht en paix, et l'Angleterre fut conquise.

En supposant qu'on accorde quelque réalité à la diversion d'Allemagne, il faut au moins convenir qu'elle ne fut pas persévérante, car nous avons vu *Monseigneur* rentrer à Versailles le 28 novembre, à l'instant même où Jacques II abandonnait son palais et son trône à Guillaume III. Le Dauphin, avant de quitter l'armée, a fait occuper Manheim et Frankenthal. Le roi a été au-devant de son fils, qu'il a rencontré près du village de Boulogne ; sa majesté est restée assez longtemps renfermée avec le prince dans un pavillon situé à l'entrée du bois.

La Dauphine a reçu *Monseigneur* avec des transports de joie fort démonstratifs ; je ne sais pas comment son altesse royale justifiera cette tendresse conjugale auprès de sa favorite Bessola. Mademoiselle Scudéry, Sapho de quatre-vingt-deux ans, qui depuis longtemps ne doit plus songer à faire le saut de Leucade, mais qui paye encore un tribut aux Muses, a célébré le retour du Dauphin par ces vers, qu'elle a remis elle-même à madame la Dauphine :

Il revient ce vainqueur, belle et sage princesse ;
Ses lauriers sont à vous et toute sa tendresse.
Le ciel, en cet heureux retour,
Accorde toutes vos demandes.....
Dites-moi seulement quelles sont les plus grandes,
Des douceurs de la gloire ou de celles d'amour.

Mademoiselle Scudéry, qui n'a, dit-on, jamais aimé que des poètes, peut n'être pas bien fixée sur ce point ; mais la princesse aurait pu lui dire : Vous êtes bien curieuse. Son altesse royale, plus polie, s'est contentée de répondre, en riant : « Demandez à » M. le Dauphin. » Le lendemain, M. de Montausier, en tirant les rideaux du lit de *Monseigneur*, lui a dit : « Je viens chercher la » réponse aux vers de mademoiselle Scudéry. »

En parcourant mes tablettes de l'année 1686, je m'étonnais de n'y point trouver mentionné le plus bel opéra de Quinault et Lully, *Armide* ; cette enchanteresse qui, sous les traits, mais surtout par les accents de mademoiselle Rochois, captive tant de Renauds dans la salle de l'Opéra... Hélas ! c'est sur la tombe de nos deux illustres auteurs que je dois déposer aujourd'hui ma

couronne pour ce dernier de leurs chefs-d'œuvre, supérieur encore aux opéras d'*Atys*, de *Roland*, d'*Isis* et de *Proserpine*. Quinault a suivi de près Lully; les poètes diront que le célèbre musicien attendait l'illustre lyrique pour unir encore sa muse à la sienne, au delà de la vie, et charmer, par leurs accords, les habitants des rives sombres. Je ne parlerai pas de la critique amère que Boileau s'est donné le ridicule de distiller contre un écrivain qui a retrouvé la véritable poésie lyrique, telle que Pindare en laissa le type; l'auteur satirique a lui-même désavoué sa critique injuste par ce passage d'une de ses préfaces : « Je n'ai point prétendu qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les ouvrages de M. Quinault; dans le temps que j'écrivis contre lui, nous étions tous les deux fort jeunes, et il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont, dans la suite, acquis une juste réputation. » Malgré ce désaveu, que l'Académie française confirma en ouvrant ses portes à Quinault, Louis XIV ne le récompensa que médiocrement, parce qu'il pensa, avec la multitude, que les succès de ce poète étaient dus à la musique de Lully. Le chantre d'*Armide* et de *Roland* n'avait rien de remarquable dans la figure, si ce n'est un air de douceur et d'amabilité, qualités qui formaient en effet le fond de son caractère, avec un ton de bonne société qui le faisait rechercher de tout le monde. La naissance de Quinault est peu connue; tout porte à croire qu'elle était obscure; mais, en le considérant comme fils de ses œuvres, on verra en lui un des hommes les plus illustres de notre époque. Il reçut, dit-on, les premières leçons de poésie de Tristan l'Ermite¹ : s'il en est ainsi, cette éducation peut être proclamée le meilleur ouvrage de ce vieux auteur, quoiqu'il ait mis en vers l'office de la Vierge. On a dit que Quinault, dans les deux dernières années de sa vie, s'était repenti d'avoir fait des opéras, et que, par un sentiment de pitié, il avait renoncé au théâtre après l'apparition d'*Armide*. On doit regarder comme plus certain qu'il prit ce parti

¹ Tristan l'Ermite était gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans. Il fit, avant Corneille, une tragédie de *Mariamne*, qui, toute mauvaise qu'elle était, obtint un succès prodigieux. Tristan ne fut qu'un poète borgne; mais il vivait au milieu des aveugles. Toutefois cette tragédie ne l'enrichit pas, ainsi qu'on en peut juger par son épitaphe, qu'il composa lui-même :

Je fis le chien couchant auprès d'un grand seigneur ;
 Je me vis toujours pauvre et tâché de paraitre.
 Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
 Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

par suite des dégoûts que Lully lui fit éprouver pendant la composition de cet ouvrage, dont il refit cinq fois le dernier acte. Quoi qu'il en soit, Quinault fit, en 1687, un poème sur l'extinction de la religion protestante ; cette composition, d'une rare insipidité, est la seule que son auteur eût dû expier. Ce poète est mort à cinquante-trois ans.

Le roi a déclaré, le 3 décembre, la guerre à la Hollande, six jours après celui où Jacques II est descendu de son trône pour faire place à Guillaume III. C'est se prononcer un peu tard dans la cause des Stuarts ; mais la déclaration arrive à temps dans l'intérêt de Louis XIV. Le même jour, sa majesté a nommé soixante et quatorze chevaliers de l'ordre ; les gens de guerre ont beaucoup de part à cette grâce, parce qu'on a senti qu'on allait avoir besoin d'eux, et que c'était le moyen de les récompenser au meilleur marché possible. M. de Louvois a décidé de presque toutes les promotions, excepté celles de MM. de Montchevreuil et de Villarcieu, accordées à madame de Maintenon.... Le cordon donné au dernier est le gage d'un vieux souvenir, et cela me paraît tout simple, en me rappelant le secours que ce seigneur me prêta, il y a quelques années, pour tracer le portrait *en pied* de la favorite. M. de la Tremouille a été dispensé de l'âge ; madame la Dauphine a, dit-on, sollicité pour lui ; nous saurons peut-être pourquoi.

Beaucoup des nouveaux chevaliers de l'ordre n'ont pas assisté à la cérémonie d'installation, n'ayant pu faire la dépense du costume, qui coûte environ trente mille livres. Si plusieurs d'entre les élus eussent partagé les honneurs du cérémonial, c'étaient des gens ruinés ; d'autres ne l'auraient point été parce qu'ils le sont déjà.

Le roi reçut hier la nouvelle d'une révolution survenue dans le royaume de Siam ; au moment où Constance, premier ministre, songeait à détrôner son maître, *Opra Pittracha*, favori de ce dernier, s'est lui-même emparé du trône, et a fait massacrer son ambitieux rival. Voilà nos établissements indiens anéantis : attendons de nouveaux ambassadeurs ; ce sera une réception de plus.

Monsieur de Lauzun, depuis sa rupture avec *Mademoiselle*, ne pouvait plus se montrer à la cour ; le roi, par égard pour sa cousine, fit défendre à ce gentilhomme de paraître devant lui. Cependant sa majesté n'avait aucun nouveau grief à reprocher

comte, qui avait bien expié les anciens par dix ans de captivité à Pignerol. Louis XIV crut avoir trouvé le moyen de concilier sa justice avec les condescendances dues à la parenté, en envoyant M. de Lauzun auprès de Jacques II, avec mission de veiller à sa sûreté et à celle de sa famille. Ce fut le premier secours effectif que ce monarque infortuné reçut de son allié; et comme il ne savait pas que celui-ci servait, dans cette circonstance, le ressentiment de *Mademoiselle* autant que la cause des Stuarts, il sut un gré infini au roi, son frère, de cette marque d'attachement. La suite des événements donna au voyage de Lauzun plus d'importance que Louis XIV n'y en avait attaché lui-même; l'ancien favori est un homme audacieux, fécond en intrigues, et ambitieux du succès; il sauva à la reine d'Angleterre et au prince de Galles la liberté, et peut-être la vie.

Dans le courant du présent mois de décembre, milord Powitz avait amené secrètement le prince de Galles de Portsmouth à Londres, et l'avait caché dans une mauvaise maison d'un faubourg. Le roi et la reine, eux-mêmes, étaient revenus mystérieusement dans la capitale pour exécuter le plan d'évasion conçu par Lauzun, et qui ne pouvait s'effectuer que là. Il était décidé que la reine et son fils partiraient les premiers, sous la conduite du gentilhomme français, le départ du roi devant être ensuite plus facile, et sa fuite plus prompte. La nuit de l'évasion, Jacques II coucha avec sa femme; mais il la fit lever à une heure du matin, pour la confier à M. de Lauzun, qui vint la prendre dans la chambre où leurs majestés avaient couché. « Voici la reine, dit le malheureux prince en » pleurant, allez prendre avec elle le prince mon fils; je les » confie tous les deux à votre zèle, à votre loyauté; ne les abandonnez point que vous ne les ayez déposés vous-même dans » les mains du très-chrétien roi de France, le plus pieux et le » plus grand de tous les rois. » Telles furent les propres paroles de Stuart. Après de tristes adieux, Lauzun fit monter la reine dans un carrosse, et ils allèrent prendre, dans le faubourg où il était caché, le royal enfant, avec sa nourrice et la remueuse. Le carrosse dont on se servait appartenait au résident de Florence; il conduisit les illustres fugitifs au bord de la Tamise, près de Westminster, où M. de Lauzun avait posté un batelier catholique dont il s'était assuré la discrétion. La nuit était sombre; il pleuvait à verse, et le fleuve, gonflé par les pluies, murmurait en battant ses rives. On le traversa cependant avec une telle rapidité, que la

voiture louée par Lauzun, et qui devait conduire les voyageurs jusqu'au-dessous de Gravesend, ne se trouva pas prête quand on arriva au point de départ. Tandis que Dufour, confident du comte, allait presser le cocher négligent dans un cabaret situé à quelques centaines de pas de la rivière, la reine resta plus d'un quart d'heure les pieds dans la boue, et exposée à la pluie. Comme le valet de chambre français hâtaït de tout son pouvoir la lenteur anglaise, pour que le carrosse sortît du cabaret, l'aubergiste, entrevoyant quelque mystère, eut la curiosité de se rendre, avec une lanterne, au bord de la Tamise, pour examiner les personnes qui attendaient. Mais un second domestique de Lauzun, ayant fait semblant de glisser, se laissa tomber sur la lanterne du curieux, l'éteignit, et trompa ainsi son espoir. L'Anglais, furieux, proposait déjà un duel à coups de poing au valet français; on l'apaisa par des politesses, et, le carrosse étant enfin arrivé, on partit. Un ami de Lauzun, nommé Saint-Victor, attendait, à quelque distance, avec trois cavaliers bien montés, bien armés; ils escortèrent les fugitifs, qui voyagèrent à peu près sans danger, mais non pas sans alarmes. Il était difficile que cette marche nocturne n'eût pas l'air d'une fuite, et, dans ce moment, tout ce qui fuyait était pris avec raison pour catholique. Plus d'une fois, pendant cette nuit d'inquiétude et d'effroi, la reine entendit sur la route des charretiers qui disaient: « *Voilà des papistes, il faut les assommer.* » Mais, à un signal convenu, l'escorte s'approchait, et les menaces cessaient. Après plusieurs vicissitudes de ce genre, les voyageurs arrivèrent, à sept heures du matin, au lieu où les attendait un yacht retenu d'avance, et dont le capitaine ne savait pas qui il devait recevoir à son bord. La reine, voilée et portant le prince de Galles sous son bras, comme un paquet, descendit à fond de cale du navire; elle y demeura pendant toute la traversée.

On dit que M. de Lauzun, qui se faisait expliquer en français tous les commandements du capitaine, avait reçu l'ordre de poignarder ce marin, s'il lui arrivait de faire des manœuvres contraires au dessein qu'on avait d'arriver à Calais ou à quelque autre port de France. Mais la navigation fut, de toute manière, fort heureuse; à cinq heures du soir, le yacht mouilla à la hauteur des Dunes près Calais. Par un hasard heureux, le petit prince, âgé de six mois seulement, n'avait pas jeté un seul cri, ni dans la voiture ni sur le vaisseau. Au moment de mouiller l'ancre, le silence du royal enfant cessa, parce qu'il fut alors pressé par la faim, que

sa nourrice, malade du mal de mer, ne pouvait satisfaire. Le capitaine, qui ne croyait pas avoir un poupon dans sa cale, fut d'abord surpris, mais il ne tarda pas à se douter de la vérité. « Mon Dieu, » dit-il à Lauzun, j'ai bien de l'impatience de mettre *mon petit ami* à terre. » Enfin, l'instant de débarquer arriva; la reine sortit de sa cachette, coiffe levée, et le capitaine la reconnut : « Je » serai pendu à mon retour, s'écria-t-il; mais n'importe, je suis » heureux d'avoir concouru à sauver votre majesté. » La reine rassura de son mieux cet officier, et le récompensa généreusement. La femme de Jacques II fut reçue à Calais par M. de Charost, qui l'installa dans une maison bourgeoise, en s'excusant de ne pouvoir lui offrir un logement plus digne d'elle, n'ayant point été prévenu de son arrivée. « Hélas! monsieur, répondit sa majesté en s'asseyant, il y a plus de trois mois que je n'ai été ni aussi » bien, ni aussi tranquille sur ma vie et celle du prince de Galles. » Une heure après son débarquement, la reine écrivit à Louis XIV. Le comte de Lauzun, de son côté, manda à sa majesté tout ce que je viens de rapporter, ajoutant que Jacques II lui avait recommandé de ne remettre sa femme et son fils qu'au roi de France, et qu'il était bien malheureux de ne pouvoir exécuter cet ordre, n'ayant pas la permission de paraître à la cour.

C'est M. de Seignelai qui porta, hier matin, au roi les lettres de la reine d'Angleterre et du comte de Lauzun. Sa majesté les lut étant encore au lit. Louis XIV écrivit de sa main, dans la matinée, une lettre fort obligeante à son ancien favori, et lui permit de revenir à la cour. Le roi fit dire ensuite à *Mademoiselle* qu'il ne pouvait se dispenser de recevoir M. de Lauzun, après la manière distinguée dont il venait d'exécuter ses ordres; son altesse royale, en recevant cet avis, entra dans une véritable fureur, et courut chez sa majesté.

« Quoi! sire, s'écria-t-elle en entrant, vous voulez donc me déshonorer, en rappelant un homme que j'abhorre.

— Que parlez-vous de déshonneur, ma cousine? s'il y en eut jamais dans tout ceci, ce n'est pas moi qui l'ai attiré sur vous.

— Mais votre majesté sait...

— Je sais, je sais que vous avez été toute votre vie fort légère dans vos déterminations, pour ne pas dire dans vos actions, et vous ne m'obligerez pas, j'espère, à vous le prouver.

— Au moins votre majesté ne devrait-elle pas me sacrifier à un misérable.....

— Que vous auriez fait roi de France, il y a dix-huit ans, si le trône eût été à votre disposition. Aujourd'hui, vous le détestez autant que vous l'aimiez alors; c'est presque dans l'ordre, avec les têtes organisées comme la vôtre.

— Mais, dans les premiers temps, sire, la conduite de cet homme n'était pas ce qu'elle est devenue depuis.

— Sans doute, il faisait patte de velours; plus tard, il a fait sentir ses griffes.... Est-ce ma faute, à moi, si Lauzun vous a traitée comme, dans le *Médecin malgré lui*, Sganarelle traite sa femme?

— Ainsi, je serai forcée de supporter sa vue?

— Qui vous dit cela? Faites jeter le comte par vos fenêtres, s'il se présente chez vous; mais veuillez bien permettre que je me conduise avec lui à ma guise. Bonjour, ma cousine... » Et le roi passa dans son cabinet.

CHAPITRE XXIX.

1689.

Arrivée de la reine d'Angleterre à Saint-Germain. — Son installation dans les appartements de la feue reine. — Magnifiques présents. — Après-dînée de Louis XIV. — Le coucher du roi. — Évasion du roi Jacques II de Rochester. — Son arrivée à Ambleteuse. — Arrivée de Jacques II à Saint-Germain. — Les deux rois. — La ruelle du lit de la reine. — Premières armes du duc de Chartres en amour. — L'abbé Dubois; *Madame* le protège. — Visite de Jacques II à Versailles. — Visite de madame de Maintenon à la reine d'Angleterre. — Vanité humiliée. — Cérémonial des deux cours. — Portrait de Jacques II. — Portrait de Marie d'Angleterre. — M. de Solre et ses preuves. — Les-trente-sept chevaliers de la Toison-d'Or. — *Esther* à Saint-Cyr. — Louis XIV concierge. — *Le Feni-Createur* des actrices. — Racine derrière le théâtre de Saint-Cyr. — Effet de la représentation d'*Esther*. — Allusions. — Fureur de Louvois. — Mort de la reine d'Espagne. — Armement en faveur de Jacques II. — Générosité de Louis XIV. — Expédition d'Irlande. — Saillie du jeune duc de Bourgogne. — Guillaume III est déclaré roi d'Angleterre. — Le comte de Château-Renaud bat les Anglais sur mer. — L'expédition d'Irlande languit. — Tristesse de Marie d'Angleterre. — Louis XIV la console. — Craintes de madame de Maintenon. — Déclaration de guerre. — Louvois propose d'incendier le Palatinat. — Le ministre passe outre. — Scène orageuse à Versailles. — Le ministre et les pincettes. — Ordre terrible et menaces de Louis XIV. — Il est trop tard. — La Dauphine et M. de La Tremouille. — Niaiseries en Irlande. — Événements militaires en Allemagne. — Le marquis d'Uxelles capitule à Mayence. — Il capitule ensuite au Théâtre-Français. — Manies étranges de M. le prince.

La reine d'Angleterre est arrivée à Saint-Germain; voici des détails sur la fin de son voyage, sa première entrevue avec le roi.

et son installation. La princesse s'est rendue à Boulogne le lendemain de son débarquement à Calais ; mais elle n'a pas voulu continuer sa route qu'elle n'ait eu la nouvelle assurée que le roi avait réussi dans son projet d'évasion, « résolue, disait-elle, s'il était » arrêté ; de repasser la mer pour souffrir le martyre avec lui. » Mais Dieu n'a pas permis que Jacques II fût un saint Laurent ou un saint Augustin, et la reine, rassurée sur son sort, s'est remise en chemin.

Louis XIV, ayant été prévenu que la princesse n'était plus qu'à quelques lieues, monta en carrosse, avec *Monsieur* et *Monseigneur*, pour aller au-devant d'elle. Le roi s'arrêta, près de Chatou, sur une espèce de rond-point entouré d'arbres, où viennent aboutir plusieurs routes. Sa majesté attendit en ce lieu, plus d'un quart d'heure, la voiture dans laquelle se trouvait le jeune prince de Galles ; dès qu'elle fut arrivée, le roi ouvrit lui-même la portière, en disant : « Il faut que je fasse ma première visite. » Il prit l'enfant dans ses bras, le baisa plusieurs fois, assura qu'il était très-beau ; puis, voyant arriver le carrosse de la reine, il rendit le prince à la nourrice, pour faire son compliment à sa majesté. Aussitôt que cette princesse aperçut Louis XIV, elle mit pied à terre, et s'avança vers le monarque, qui la baisa au front. « Sire, dit-elle » d'un accent ému, vous voyez une princesse malheureuse, qui » trouve une grande consolation dans la bonté de votre majesté... » J'ose dire que je n'en suis point indigne, ayant toujours été attachée à vos intérêts. — Madame, lui répondit le roi, je ne vous » rends aujourd'hui qu'un bien triste service ; mais j'espère vous en » rendre bientôt un plus important, plus digne de vous, du roi » mon frère, et de moi. » Sa majesté dit encore quelques mots, mais prononcés plus bas, et qu'on ne put entendre. Louis XIV présenta ensuite à la reine *Monseigneur* et *Monsieur*, qui, après les compliments, montèrent avec le roi dans le carrosse de la princesse, où se trouvaient lady Powitz et la signora Vittoria Montécuculi, que la reine aimait beaucoup. On arriva, sur les quatre heures, dans la cour du château de Saint-Germain ; le roi descendit le premier, donna la main à l'illustre étrangère, et la conduisit dans un appartement meublé magnifiquement par Tournelle, et qui était celui de la fene reine de France. « Si madame » Marie-Thérèse d'Autriche, dit en ce moment Louis XIV, s'interessa encore à nous, du ciel où son âme est allée, elle ne peut » qu'être flattée de voir sa place occupée par une autre Marie, si

» belle et si vertueuse. » On porta le prince de Galles dans la chambre qu'a occupée le duc de Bourgogne, avant l'établissement de la cour à Versailles. Quelques instants après cette double installation, le roi introduisit la reine dans un cabinet, où ces deux augustes personnages restèrent enfermés ensemble près d'une heure et demie. Cette conférence étant terminée, le roi reconduisit la reine auprès de son fils, et se disposa à prendre congé d'elle. Ce fut en ce moment qu'apercevant, par une fenêtre, les gardes qui avaient accompagné sa majesté, la reine lui dit : « Sire, voilà » les plus belles troupes du monde ; mais ce que je trouve le plus » beau, c'est leur fidélité à votre personne. »

Lorsque le roi fut parti pour retourner à Versailles, la reine d'Angleterre, étant entrée dans son cabinet, y vit tout ce qui peut servir à la parure la plus recherchée ; plusieurs écrins magnifiques furent découverts dans les armoires ; enfin sa majesté, ayant ouvert une cassette placée sur sa toilette, y trouva dix mille pistoles.

Laissons un peu reposer la reine d'Angleterre dans le superbe appartement où Louis XIV l'a installée, et revenons aux habitudes journalières de ce prince.

Au sortir de table, le roi entre dans son cabinet ; il s'arrête quelques instants à la porte pour écouter ce que les courtisans peuvent avoir à lui dire ; mais rarement il arrive qu'on le suive plus loin, à moins qu'il ne le permette de lui-même, car personne n'ose prendre l'initiative à cet égard. Si le roi accorde à quelque seigneur la permission de l'accompagner dans le cabinet, l'entretien s'établit près de la fenêtre la plus rapprochée de la porte, que sa majesté ouvre elle-même pour congédier la personne qui lui-parle, quand le sujet de la conversation est épuisé. Mais le premier médecin, qui assiste constamment au dîner, accompagne toujours le roi dans le cabinet : surveillant obligé du repas royal, il faut, par extension de devoir, qu'il assiste à la digestion. Le premier soin de Louis XIV, après son dîner, est d'aller rendre visite à des chiens couchants, qu'il nourrit en grand nombre dans ses appartements ; il reste ordinairement assez longtemps avec eux, et le médecin, témoin des caresses que sa majesté prodigue à ces animaux, ne manque jamais de dire que rien n'est plus amusant que leurs gentilleses. Le roi porte une si grande affection à cette partie de sa meute, qu'il fait coucher très-souvent deux ou trois

chiennes dans sa chambre, dont elles salissent à tel point le parquet, que les seigneurs admis au lever sont obligés de marcher avec précaution entre des monceaux d'ordures, et regrettent quelquefois de ne pouvoir se boucher le nez. Les chiens ayant fini de faire leur cour, le roi rentre dans sa chambre, et demande sa garde-robe. Si le premier gentilhomme a jugé convenable d'introduire en ce moment quelques personnes auprès de sa majesté, elles peuvent lui parler pendant qu'elle s'habille. La toilette du soir étant achevée, le roi sort par le petit escalier; quelquefois il s'arrête un instant au bas des degrés pour écouter ceux qui ont à lui parler; on peut d'ailleurs l'entretenir, sans distinction de rangs, jusqu'à son carrosse, ou jusqu'à la porte des jardins, s'il s'y rend à pied, en longeant la cour de marbre.

Je ne parlerai point du souper, où toutes choses se passent à peu près comme au dîner. Après ce repas du soir, le roi va de nouveau visiter ses chiens, et leur donner à manger de sa main, puis *le coucher* commence. En entrant dans sa chambre, le monarque passe derrière son lit pour faire sa prière, pendant laquelle les assistants se conduisent comme au lever. Sa majesté commence ensuite à se déshabiller, sans que personne participe à ce soin. En ce moment le roi donne le bonsoir, d'une inclination de tête, à tous ceux qui ne sont admis qu'au grand coucher. Pendant qu'on sort, le roi se tient debout au coin de la cheminée, la face tournée vers la porte. Le colonel des gardes, dont l'entrée annonce le commencement du *petit coucher*, reçoit l'ordre de sa majesté, qui le lui donne très-bas. Tout le monde sort au moment où le roi se met au lit; cependant, si quelque privilégié veut entretenir ce prince, il reste seul dans la chambre; mais l'entretien doit être court, le *petit coucher* lui-même durant peu d'instants.

Après l'évasion de la reine d'Angleterre, Jacques II retourna à Rochester. Guillaume III parut à peine s'apercevoir du départ de la princesse; mais il n'en fut pas de même quand le roi songea à passer sur le continent. Les suites de ce voyage ne pouvaient qu'inquiéter l'usurpateur; il sentait que si Louis XIV avait fait peu de chose pour empêcher Jacques de tomber du trône, il pourrait faire davantage, à la sollicitation directe de ce prince, surtout lorsqu'il s'agirait de s'opposer au règne d'un conquérant ennemi particulier du roi de France. La première fois que le monarque anglais voulut s'échapper de Rochester, où Guillaume avait envoyé

une garde pour le surveiller, il échoua dans son entreprise ; mais sa majesté fut plus heureuse la seconde fois. Ce fut le premier jour du présent mois de janvier que Jacques parvint à s'évader avec un seul valet de chambre et un marchand de vin , derniers appuis qui lui restassent. Munis d'un passe-port pour la Hollande, que le valet de chambre avait eu l'adresse de se procurer, les trois fugitifs sortirent de Rochester au milieu d'une nuit sombre et froide ; ils traversèrent péniblement une grande étendue de terres labourées, et arrivèrent enfin, avant les premiers rayons du jour, au port de Gharnesse. Le roi et ses compagnons furent reçus, sur l'exhibition de leur passe-port, à bord d'un yacht dont le patron consentit à les conduire en Hollande. Ce bateau était si petit, que les trois voyageurs avaient de la peine à s'y tenir couchés, et tout l'équipage consistait en deux matelots, le capitaine compris. A peine fut-on au large, que le roi et ses compagnons, présentant des pistolets aux deux marins, leur intimèrent l'ordre de les mener en France, à moins qu'ils ne voulussent faire eux-mêmes un voyage au fond de la mer, ajoutant que leur fortune était assurée s'ils obéissaient. Le choix ne pouvait longtemps rester indécis entre six embouchures de pistolets qui annonçaient une mort inévitable, et des promesses brillantes qu'il fallait bien recevoir pour sincères ; aussi la réponse du patron fut-elle de mettre la proue de son petit bâtiment sur les côtes de France. Malgré cette condescendance, ce ne fut qu'après quarante heures d'une navigation difficile que nos aventuriers abordèrent à Ambleteuse, le roi ayant été obligé plus d'une fois de prendre part à la manœuvre du frêle navire. Au moment où sa majesté entra dans le port, arrivait en rade une frégate française, portant le duc de Berwick, fils naturel de Jacques II, plusieurs officiers du roi déguisés, et cinquante Irlandais cachés à fond de cale.

Sa majesté britannique étant débarquée, dépêcha le duc de Berwick à Versailles, et resta quelques jours à Ambleteuse. « Messieurs, » dit Jacques II au clergé qui vint le complimenter, priez Dieu pour nous ; nous défendons la cause de Jésus-Christ, il faut espérer qu'il ne nous abandonnera pas. » Pendant son séjour à Ambleteuse, le roi fit mettre à sa table dix ou douze seigneurs anglais qui l'avaient rejoint, ainsi que cinq ou six gentilshommes français. Au milieu de cette petite cour, ce prince se distinguait par l'extrême simplicité de son habit brun, fait d'une tiretaine très-grosse. « Cet habit, disait-il en riant, est fastueux en comparaison du »

» tout de tolle que j'avais endossé en mer pour faire mon métier
» de matelot. »

M. le duc d'Aumont étant venu prendre le roi à la tête des nobles du pays, le conduisit à Boulogne, d'où la reine était partie la veille. Là, Jacques II fit asseoir à sa table son pilote, qu'il recommanda ensuite très-chaudement au duc d'Aumont. Le lendemain, après avoir entendu la messe, sa majesté mit un pain et une petite bouteille de vin dans sa poche, et monta dans une simple chaise pour venir coucher à Abbeville. Le roi ne s'arrêta plus ensuite qu'à Luzarche, où il trouva des relais et des habits que Louis XIV lui avait envoyés.

Le 7 janvier, sa majesté envoya un gentilhomme de sa chambre au monarque anglais, pour le prier de se rendre directement à Saint-Germain, où le roi alla lui-même attendre Jacques II auprès de la reine d'Angleterre, qui le reçut au lit. Il était cinq heures du soir ; à six heures trois quarts, le roi d'Angleterre entra dans la cour, précédé d'un grand nombre de flambeaux. Sa majesté était alors accompagnée de M. le premier, et du chevalier de St-Deaude, lieutenant des gardes du corps, qui avait été désigné par le roi pour servir auprès du monarque anglais, et lui avait demandé ses ordres à la première porte du château. En descendant de voiture, Jacques II rencontra M. de Lauzun : « Voilà, dit-il après l'avoir embrassé avec transport, voilà un bon ami que je suis bien aise de voir ici. » Louis XIV attendait le roi d'Angleterre à l'entrée de la salle des gardes ; sa majesté britannique, en l'abordant, fléchit le genou ; le roi de France se baissa lui-même, releva Jacques et l'embrassa... Les accolades des deux souverains se multiplièrent ; on en compta jusqu'à dix... Cette effusion de tendresse royale étant un peu calmée, Louis XIV donna la main à Jacques II en lui disant : « Ne perdons point de temps, entrons ; la reine brûle de voir votre majesté. » Les deux princes s'avancèrent vers la chambre de la princesse, le roi de France persistant à laisser la droite au roi d'Angleterre, qui avait essayé plusieurs fois de la quitter. Leurs majestés restèrent assez longtemps dans la ruelle du lit de la reine : Jacques, acteur, et Louis, spectateur des plus vifs embrassements, dont le nombre excéda encore celui des accolades que les deux rois s'étaient données. On envoya ensuite querir le prince de Galles ; mais les héritiers des empires, comme d'autres individus, sont sujets à des fonctions naturelles pendant le cours de leur vie. Les fils ne sont nullement présentables ; sans figure, on

remuait en ce moment son altesse royale ; le tendre père ne l'embrassa que quelques instants plus tard , et fit bien.

Au moment de retourner à Versailles, Louis XIV dit à Jacques II :
« Je ne veux point que vous me conduisiez , vous êtes encore aujourd'hui chez moi. Demain , vous viendrez me voir à Versailles ; je vous en ferai les honneurs ; vous me les ferez après de Saint-Germain , la première fois que j'y viendral , et nous vivrons ensuite sans façon. » Avant de remonter en voiture , sa majesté fit déposer dix mille pistoles sur un bureau , dans l'appartement qu'allait occuper le roi d'Angleterre. On y avait mis précédemment une grande quantité d'effets à l'usage de ce prince ; car il n'avait que ceux envoyés à Luzarche par Louis XIV , et sans lesquels le souverain de la Grande-Bretagne aurait paru devant le roi de France avec son habit de tiretaine.

L'arrivée du roi et de la reine d'Angleterre a fait diversion aux bruits de ville et de cour qu'a laissés après elle une aventure galante , dont le duc de Chartres est le héros , à l'âge de quinze ans. Les premières armes des princes du sang ont toujours beaucoup d'éclat , au moins dans les gazettes , et leurs premiers exploits amoureux en ont presque autant. Tout le monde sait à Paris et à Versailles que le jeune Philippe d'Orléans , après avoir reçu tous ses grades dans la faculté galante , près de son sous-précepteur , l'abbé Dubois , vient de prendre ses licences avec Léonore , fille d'un concierge du Palais-Royal. La séance où l'on confère ce genre de baccalauréat se tient ordinairement à huis clos ; mais c'est toujours avec un grand scandale que la nature accorde un diplôme , quand il lui arrive de le donner neuf mois après l'admission ; et voilà précisément ce qui est arrivé pour l'illustre bachelier ès galanterie. *Madame* , qui , dans telle matière , en remontrerait aux docteurs , a dit à son concierge que cette affaire ne méritait pas la peine d'en parler ; le concierge a soutenu que ce ne pouvait être une bagatelle qu'un enfant de fait , surtout pour une fille de treize ans , et , le roi s'étant montré de ce dernier avis , il a été défendu au jeune duc de Chartres de paraître à la cour jusqu'à nouvel ordre. *Monsieur* ne s'avise guère de tenir tête à sa robuste moitié , parce qu'elle porte depuis longtemps le haut-de-chausses du vainqueur de Cassel ; mais , se voyant soutenu par la sévérité du roi , le prince a déclaré qu'il voulait renvoyer l'abbé Dubois , dont les conseils et la complaisance poussaient le jeune prince dans le travers. » Et

» moi, répondit la princesse palatine, devant qui cette volonté
» avait été exprimée, je vous dis que l'abbé restera ; c'est un
» homme d'esprit, et ce n'est pas trop d'un dans votre maison.
» Après tout, prétendez-vous, monsieur, faire un capucin de
» votre fils ? Laissez-le courtoiser les femmes ; cela convient mieux
» aux descendants de Henri IV que de choisir leurs maitresses
» parmi les gentilshommes de la maison d'Armagnac. » *Monsieur*,
atterré par ce virulent sarcasme, n'osa répliquer ; l'abbé Dubois
resta au Palais-Royal, et l'on assure que la princesse palatine a été
très-satisfaite de sa reconnaissance.

Jacques II s'est rendu, le lendemain de son arrivée, à Versailles ; Louis XIV, étant allé au-devant de lui jusqu'au bout de la salle des gardes, l'a amené dans sa chambre en lui tenant toujours la main. Les deux rois ont causé assez longtemps debout près de la cheminée ; voici ce qu'on a entendu de leur entretien :

« Sire, dit le monarque anglais, rien ne donne de l'expérience comme le malheur ; si j'ai vu ma puissance s'écrouler tout d'un coup, je ne puis me refuser à l'évidence de la part que j'ai prise moi-même à ma chute.

— Comment cela, sire ? demanda Louis XIV avec une espèce de surprise.

— En me séparant de mon peuple, répondit Jacques sans hésiter un instant.

— Mais, mon frère, le premier devoir d'un roi, c'est de se saisir de tout le pouvoir que Dieu lui a donné sur la terre.

— Je le sais, sire, mais peut-être vaut-il mieux se le faire confirmer par les hommes, en les protégeant, que de le leur arracher de vive force.

— Détrompez-vous, les peuples ne savent pas ce qui leur convient ; ils doivent l'apprendre de notre autorité, car nous sommes éclairés par les lumières d'en haut...

— Sire, cette clarté peut nous égarer en nous éblouissant. Parmi les fautes qu'on me reproche d'avoir commises, il en est une que je commettrais encore.

— Quelle est-elle, sire ?

— Cette faute, si c'en fut une, était le penchant de mon cœur... Jamais je n'eusse consenti à faire partie d'une coalition contre votre majesté, et je ne me repentirai de ma vie d'avoir refusé d'accéder à la ligue d'Augsbourg.

— Sire, dit Louis XIV, je vous l'atteste, vous triompherez avec moi de ceux qui l'ont signée.

— Une faute plus réelle, c'est d'avoir essayé brusquement de faire dominer la religion catholique par la persécution des anglicans...

— Votre majesté ne sait donc pas qu'il ne faut point composer avec les partis.

— Sans doute, sire, mais il est souvent nécessaire de temporer avec des sujets. D'ailleurs mon édit de tolérance rendu, du sein d'un gouvernement encore anglican, en faveur des presbytériens et des catholiques, a prouvé aux protestants la faiblesse d'une monarchie qui appelait à elle de nouveaux soutiens, et ces protestants l'ont abattue. J'ai éprouvé la vérité de ce que disait votre Mazarin : « Il est inutile de récompenser et de placer ses » amis quand on a des ennemis à neutraliser. »

— Mazarin avait tort ; en donnant un emploi à un homme qui ne l'aime pas, un roi fait un ingrat et cent ennemis ; pour moi, je me suis toujours mieux trouvé de me servir de mes amis. »

Ici les deux monarques passèrent dans le cabinet de Louis XIV, fermèrent la porte sur eux, et l'on cessa de pouvoir les entendre. Après avoir été renfermés encore deux heures ensemble, les rois allèrent chez madame la Dauphine, où leurs majestés restèrent un quart d'heure. Jacques II fit ensuite seul une visite à *Monseigneur*, à *Monsieur*, à *Madame*, puis il retourna à Saint-Germain.

Jusqu'ici nous n'avons point vu madame de Maintenon figurer dans les cérémonies de réception du couple royal d'Angleterre ; la voilà qui paraît sur la scène. S'étant rendue hier à Saint-Germain pour voir la reine, celle-ci la fit attendre dans la pièce qui précède son appartement. L'attente fut de quelques minutes ; mais ce furent autant d'heures pour l'orgueil d'une femme qui, sans être encore reine de France, se croit au moins l'égale d'une princesse descendue du trône d'Angleterre. Sa majesté, en recevant la marquise, s'excusa de la manière la plus délicate : « Pardon, » madame, lui dit-elle, du retard qu'on a mis à vous introduire ; » mais c'est moi qui ai le plus à me plaindre d'avoir perdu ce » temps de vous voir et de vous entretenir. » Ce trait, tout doré qu'il était, n'en blessa pas moins profondément la vanité de madame de Maintenon. Elle se plaignit à Louis XIV, qui ne trouva pas qu'elle dût se considérer comme humiliée. Cependant, les jours

suivants, quand le roi et la reine d'Angleterre parurent à Versailles, la marquise ne contribua pas peu aux contestations qui s'élevèrent pour le cérémonial qu'on observerait avec eux. Leurs majestés anglaises voulaient retenir le plus d'égards qu'elles pouvaient ; Louis XIV, par l'instigation de sa femme, ne voulait leur en abandonner qu'une portion fort restreinte ; enfin on demeura d'accord. Il fut convenu que Jacques II traiterait *Monseigneur* en égal, et que Louis XIV agirait de même avec le prince de Galles. Le Dauphin ne doit avoir qu'un piliant en présence du roi d'Angleterre ; mais, devant la princesse, il aura un fauteuil. Voilà, Dieu merci, une affaire d'une bien haute importance réglée ; et si Guillaume apprend cette grande négociation, elle devra l'inquiéter sérieusement sur les suites de l'alliance formée entre Louis XIV et Jacques II.

Toute la cour vit hier le couple infortuné qui vient demander à la France un asile, de l'argent et des bras, pour ressaisir cette couronne que des secours moins tardifs leur eussent peut-être conservée. Avec quelque attention qu'on examine Jacques II, il est impossible de découvrir dans sa personne un seul trait saillant, même en laid ; c'est un homme que rien ne distinguerait au milieu de la foule, s'il y était confondu : son visage, sa taille, ses manières, sa démarche, tout est vulgaire ; la richesse du costume forme avec cet ensemble une choquante disparité ; l'œil observateur restitue à Jacques II l'habit de tiretaine qui le couvrait lors de son débarquement. Le caractère de Stuart est un tissu relâché de qualités médiocres : une mollesse de vues qui ne sut jamais se raffermir contre les difficultés, une hésitation continuelle dans les circonstances qui sollicitaient des déterminations promptement conçues et plus promptement exécutées, le défaut d'aptitude à distinguer les bons et les mauvais conseils, la plus ridicule confiance dans les jésuites, qui ne veulent la grandeur d'aucune autre puissance que la leur : tels sont les tristes penchans que ce prince met en évidence, et qui l'ont conduit à sa perte, sans que son courage, qui n'est en lui qu'une vertu d'apparat, ait pu le retenir sur la pente rapide où sa fortune glissa vers l'abîme. L'éloquence, à l'aide de laquelle on peut quelquefois imposer aux hommes une sorte d'estime que rien d'ailleurs ne justifie, manque à Jacques II, comme tant d'autres qualités. Ses idées indécises envoient souvent à sa bouche des expressions embarrassées, qui se produisent par un inévitable bégayement ; et ce défaut, si propre à exciter

l'impatience, acheva plus d'une fois sa disgrâce dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient. En France même, où les malheurs du roi d'Angleterre inspirent quelque compassion, la critique s'attache encore plus à lui que l'intérêt, et la muse satirique s'égaye déjà sur son compte. On m'a remis ce matin les vers suivants, qui courent les salons :

Vous pouviez conserver, grand roi,
La foi de Jésus et sa loi,
Sans employer sa compagnie :
On ne la connaît point aux cieux ;
Si de la terre on l'eût bannie,
Vous et le monde en seriez mieux.

On fredonne aussi dans le monde un couplet qu'on attribue à Fontenelle, neveu du grand Corneille ; je le copie :

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois ;
Mais, quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver, mordre mes doigts,
Je trouve qu'il a fait ses pâques.

C'est un autre genre de poésie qu'inspire Marie d'Angleterre ; plus d'un madrigal a déjà célébré les charges de cette belle et malheureuse princesse, dont l'aspect est aussi frappant que celui de son mari l'est peu. La reine a les cheveux et les sourcils noirs ; son teint est blanc, mais couvert d'une pâleur habituelle qui en diminue un peu l'éclat, et l'effusion fréquente des larmes rougit trop le bord des beaux yeux qui animent ce visage intéressant. La bouche de Marie est grande ; et l'on serait tenté d'en remercier la nature, car ce défaut découvre les plus belles dents du monde. La reine possède une taille imposante et les formes les plus heureuses ; ses mains sont si blanches, si délicates, si gracieuses, que j'ai entendu dire à des femmes qu'elles voudraient les baiser. L'éloge n'est point équivoque ; mais, à la place de la princesse, je ne m'y fierais pas : j'aurais peur d'être mordue. La reine d'Angleterre a beaucoup d'esprit ; elle dit de ces choses qui non-seulement plaisent, mais se gravent dans la mémoire. Cette belle étrangère s'exprime en français avec une merveilleuse facilité ; on dirait, à son langage et même à ses manières, qu'elle n'est jamais sortie de la cour de France... Ajoutons avec franchise que ses mœurs prouvent qu'elle n'y a pas vécu. Marie jouit d'une grande réputation de sagesse, et je la crois solidement fondée. On regrette

qu'une femme si parfaite vive dans la sphère de Jacques II, où toutes les belles qualités doivent s'altérer pour être au titre de sa médiocrité ; Marie est dévote avec excès, et toutes ses perfections sont couvertes d'un voile mystique qui leur donne une teinte trop austère.... Nous verrons après quelques mois de séjour parmi nous.

Quand le roi veut favoriser quelques chevaliers de l'ordre, il reçoit leur illustration sur parole, et remet ce qu'on appelle *les preuves* après la promotion, ce qui équivaut à une remise indéfinie. Sa majesté s'est conduite de la sorte, à l'élection des soixante et quatorze, avec M. le comte de Solre, dont la noblesse antique paraît aussi démontrée que la chaleur du soleil. Mais le nouvel élu a pris au sérieux la formule dont tant d'autres s'affranchissent : à peine était-il en possession de son cordon bleu, qu'il a voulu prouver, pièces sur table, que, par les titres de ses pères, sinon par ses hauts faits, il est digne de cette grande distinction. Un matin donc, M. de Solre, suivi de deux crocheteurs pesamment chargés, entre dans le cabinet de M. de Chauvry, généalogiste du roi, et fait déposer sur le parquet deux coffres énormes, qu'il montre avec orgueil à l'historiographe.

« Voici, monsieur, dit le comte, les titres, bien complets, bien authentiques et dûment scellés, de trente-sept chevaliers de la Toison-d'Or qui ont illustré ma maison....

— Eh ! monsieur le comte, il n'en faut pas autant pour établir vos preuves, que vous me voyez disposé à constater de confiance.

— De confiance, monsieur ! de confiance ! vous m'insultez.

— Ce n'est pas mon intention ; mais je suis tellement surchargé de besogne....

— N'importe ! répondit le gentilhomme obstiné, en jetant sur le bureau une liasse enfumée d'où s'échappa un nuage de poussière..., lisez, monsieur, lisez, c'est votre devoir.

— De grâce, prenez garde, vous venez de me meurtrir un doigt avec les boîtes de fer qui renferment les sceaux de vos parchemins.

— Tenez, monsieur, reprit vivement le comte en couvrant de papiers la table du pauvre généalogiste, tenez, voici les diplômes de Foulques, prince de Solre ; voilà ceux de Gontrand ; cette liasse contient la généalogie de Raoul.... et remarquez, je vous prie, qu'il y a deux électeurs....

— Je le vois de reste ; mais, à la manière dont vous éparpillez

mes papiers, je ne retrouverai plus les pièces que plusieurs chevaliers ont eu tant de peine à se procurer... Permettez-moi, au nom de Dieu, de remettre un peu d'ordre dans tout ceci...

— Pour ce vélin, continua M. de Solre, qui n'écoutait seulement pas le plaignant, c'est le contrat de mariage d'un de mes aïeux avec Sabine de Bavière, qui remontait, par les hommes, jusqu'à Tatiüs, roi des Sabins.... le nom vous le dit. »

Ne pouvant rien gagner sur le seigneur le plus intrépide à prouver qu'il eût rencontré de sa vie, M. de Chauvry finit par prendre son mal en patience; il se vit enfin délivré, à six heures de relevée, du comte de Solre, qui était entré chez lui avant midi. Telle est l'aventure que M. de Lafeuillade raconta hier au lever du roi, et, en moins d'une demi-heure, une chaîne de rieurs se forma depuis le lit de sa majesté jusqu'à la salle des gardes inclusivement.

Les demoiselles nobles élevées à Saint-Cyr répondent complètement au vœu de leur bienfaitrice : ce sont de petits prodiges de piété, de douceur et d'intelligence; madame de Maintenon en est enchantée. L'année dernière, il prit fantaisie à la marquise d'éprouver comment ses élèves sentiraient et débiteraient les beaux vers de Racine : un petit théâtre fut élevé dans le couvent, et les plus grandes pensionnaires jouèrent *Andromaque*. On connaît l'effet des eaux que le fontainier comprime dans des tubes de fer; qu'il leur ménage une issue, soudain elles se pressent, s'élançant, s'échappent : tel est le naturel d'une fille de quinze à seize ans. Le lendemain de la représentation, madame de Maintenon écrivit à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque* si bien, qu'elles ne le joueront plus, ni même aucune de vos pièces. Si vos occupations comme historien, et vos » devoirs religieux, ajoutait la dévote marquise, vous laissent des » loisirs, veuillez, monsieur, composer quelque poème moral ou » historique dont l'amour soit entièrement banni, et que nous » puissions faire représenter sur notre petit théâtre de Saint-Cyr. » Le poète courtois mit sur-le-champ la main à l'œuvre, après avoir fait agréer à madame de Maintenon le sujet d'*Esther*. Ce choix, médité par Racine, de concert, dit-on, avec Boileau, ouvrait la carrière des allusions; le tragique, sans en avertir ouvertement la fondatrice de Saint-Cyr, le lui fit entendre; et, quand il lui eut soumis le plan de sa pièce, elle lui laissa deviner ce qu'il

pouvait se permettre de rapprochements entre les personnages de l'Histoire Sainte et certains personnages vivants.

Enfin, après beaucoup d'additions, de suppressions, d'adoucissements, après quelques lectures dans les salons privilégiés, après deux répétitions à Versailles, auxquelles le roi a présidé, *Esther* fut jouée à Saint-Cyr il y a huit jours. J'étais à la deuxième représentation ; il avait été au-dessus de mon crédit d'être admise à la première. Deux mille aspirants se présentaient, et la salle ne pouvait contenir que deux cents personnes. Les princes et princesses du sang, le roi et la reine d'Angleterre, les grands officiers de la couronne et quelques privilégiés, suffirent pour remplir toutes les places à l'apparition de l'ouvrage. Jamais affaire d'État n'occupa plus sérieusement les ministres et le roi lui-même que cette tragédie : des courtisans disgraciés sont rentrés en grâce pour l'avoir louée ; des hommes jouissant d'une grande faveur sont tombés en disgrâce pour en avoir critiqué quelques vers ; le maréchal d'Estrées, seulement pour s'être tu sur le mérite de cet ouvrage, a dû justifier son silence comme un crime. Louis XIV dressait, de sa main, les listes d'admission dans la salle ; il s'y rendait le premier afin de veiller à ce que tout se passât dans l'ordre : je l'ai vu à la porte, la feuille en main, appelant lui-même les invités, en barrant l'entrée avec sa canne quand un certain nombre de personnes était introduit. Sa majesté n'a quitté *ce poste* qu'au moment où tout le monde a été placé.

Tandis que les élus prenaient leurs places dans la salle, les actrices s'habillaient derrière le théâtre, en appelant, par un *Veni Creator* récité à haute voix, le Seigneur au secours de leur tentative hardie. Racine, admis en faveur de sa piété solide, dans le salon où l'on achevait de costumer les élèves, se glissait, le manuscrit au poing, entre une coiffeuse qui frisait et une dame de Saint-Cyr qui exhortait, pour s'assurer si tous les rôles étaient bien sus, si l'on était bien fixé sur les gestes, les intonations, les répliques, les entrées. L'attente des spectateurs fut longue ; au moment de lever le rideau, mille choses avaient été oubliées, et quand le spectacle commença, chaque actrice parut encore préoccupée quelques instants de la crainte d'être arrêtée par une importante omission. Il n'en fut rien ; *Esther* offrit un ensemble très-satisfaisant. Mademoiselle Veillanne ¹ joue Esther avec une candeur,

¹ Le rôle a été joué ensuite par madame de Caylus.

une naïveté, un ton d'innocence dont le type, heureusement pour le rôle, se trouve dans le naturel de cette jeune et jolie personne. Mademoiselle d'Ablancourt se montre un peu timide dans le rôle de l'audacieux Aman ; mais il faut bien qu'un ministre emprunté à notre sexe reste femme en quelque chose. La brune mademoiselle de Lalie porte avec plus d'aplomb la barbe d'Assuérus, la première, sans doute, qu'elle ait sentie aussi près de son joli menton. Sous la figure de Mardochée, mademoiselle de Glapion¹ vieillit avec peine ses traits délicats ; elle se surprend quelquefois à redresser sa taille élancée, et son accent conserve, quoiqu'un peu grossi, ces sons plus propres à séduire qu'à imposer. Dans un prologue où tout est disposé pour faire ressortir le talent très-remarquable de madame de Caylus, beauté mondaine égarée parmi les brebis saintes de Saint-Cyr, cette nièce de madame de Maintenon représente à ravir le personnage de la *Piété*.... On ne peut pas mieux jouer la comédie. Toutes ces actrices, habillées avec recherche, couvertes de pierreries, environnées d'une décoration charmante imaginée par Berrin, douées d'une mémoire qui n'a pas bronché un instant à la représentation que j'ai vue, familiarisées enfin avec leurs rôles par Racine, toutes ces actrices, dis-je, ont fait preuve d'une intelligence soutenue ; la prévention favorable qu'elles devaient exciter a fait le reste.... Parlons de la pièce.

Il n'était pas facile de faire une tragédie pour un couvent, avec des passions dont on limitait le choix, la portée et l'expression. C'est dans ce cercle rétréci qu'il faut examiner *Esther* ; tout alors y paraîtra beau. La composition est ce qu'elle doit être, remplie de récits touchants, de déclamations pieuses, d'invocations ferventes ; le tout exprimé en vers admirables, et mélangé de chants que les voix douces, pures, virginales des actrices, font ressembler aux concerts célestes. « Racine, disait madame de Sévigné, qui se » trouvait placé près de moi, aime Dieu comme il aimait autrefois » ses maîtresses ; il est pour les choses saintes comme il était pour » les choses profanes. »

Mais je n'ai pas encore parlé de ce qui a produit le plus de sensation aux représentations d'*Esther*, c'est-à-dire des allusions que cette tragédie offre à chaque scène. Parmi les spectateurs qui remplissaient la salle, le jour où je m'y trouvais, étaient madame de Montespan et le marquis de Louvois. Confondus

¹ Elle fut, par la suite, supérieure de la maison de Saint-Cyr.

dans la foule, ils correspondaient ensemble par des regards; ils s'étaient reconnus sur la scène, sous les noms de *Vasthi* et d'*Aman*; et comment la favorite disgraciée eût-elle laissé échapper l'intention de ces vers, débités par *Esther-Maintenon*?

Sans doute on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière *Vasthi* dont j'occupe la place;
Comment le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit:
Mais il n'en put sitôt effacer la pensée,
Vasthi régna longtemps sur son âme offensée.

Pendant que cette allusion si claire, si directe, faisait couler un torrent de fiel dans le cœur de madame de Montespan, son heureuse rivale, assise près du roi, jouissant d'un triomphe éclatant aux yeux de toute la cour, recueillait le sens de ces vers tendrement exprimés par les yeux de sa majesté:

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.

Mais madame de Maintenon, qui s'était fait peindre sous la figure candide d'*Esther*, subit elle-même un trait de critique au moment où l'on blâme la faiblesse de cette juive qui, aimant ses anciens frères en croyance, n'ose les protéger. Le roi fronça à son tour le sourcil, lorsque presque toute la salle applaudit ce vers, rappelant un trop fameux édit de proscription:

Et le roi trop crédule a signé cet édit.

Il est probable que Racine, foncièrement généreux, quoique courtisan, a glissé ces passages dans sa pièce après les lectures qu'il en a faites à la cour, ou qu'il les a esquivés en lisant. Quoi qu'il en soit, ni madame de Maintenon ni le roi ne lui en ont parlé depuis.

Mais qui pourra peindre la fureur que Louvois a fait éclater en voyant le ministre *Aman* condamné au supplice le plus ignominieux?... Se levant avec un mouvement de colère marqué, il est sorti précipitamment de la salle, coudoyant, heurtant, foulant tout ce qui s'opposait à son passage.... Au moment où il avait quitté sa place, ses yeux courroucés s'étaient portés sur madame de Maintenon, sur le roi, et on l'entendit s'écrier assez près de sa majesté: « Pour traiter ainsi un homme d'État, il faudrait être » bien sûr de n'avoir plus besoin de lui. »

Je demandais, en sortant de voir *Esther*, l'avis de M. de Lafeuillade sur le mérite de cette tragédie : « Attendons l'impression », répondit-il ; pour les pièces de théâtre, c'est souvent une requête civile contre le jugement du public. »

Une triste nouvelle, arrivée de Madrid, a suspendu les représentations brillantes d'*Esther*, et a répandu le deuil sur toute la cour. La reine d'Espagne, nièce de sa majesté, est morte après deux jours de maladie. Il est à peu près avéré que cette malheureuse princesse a été empoisonnée, et ce crime s'explique par l'intérêt qui explique tout. Marie-Louise aimait la France, ce qui était bien, puisqu'elle avait vu le jour dans ce pays ; mais elle le disait hautement, et elle manquait en cela de sens, car, elle exceptée, toute la monarchie espagnole tenait à l'Autriche. Le roi adorait sa femme ; mais, dominé par sa mère, qui ne pouvait souffrir Marie-Louise, ce prince la laissait tyranniser, à la sollicitation de l'ambassadeur autrichien, qu'on accuse enfin d'avoir exigé davantage. Pendant les dernières années de sa vie, la reine fut toujours surveillée de si près, qu'elle ne put que rarement se plaindre à Louis XIV des mauvais traitements qu'on lui faisait éprouver. Quelques lettres parvenues cependant à Versailles donnèrent une faible idée de sa politique, laquelle ne roulait guère que sur une seule question, l'impuissance de Charles II. Malheureusement la princesse sortit de ce cercle conjugal au moment de la ligue d'Augsbourg, en cherchant à détourner le roi son mari d'accéder à cette coalition.... Sa mort suivit de près ce dangereux conseil. Marie-Louise fut, dit-on, empoisonnée par un pâté d'anguilles, avec deux dames de sa maison. Lorsque l'ambassadeur français se présenta à l'Escorial pour voir la reine malade, on lui refusa l'entrée de son appartement, sous le prétexte ridiculement spécieux que l'usage n'était pas, en Espagne, d'admettre les ambassadeurs auprès des reines au lit. Louis XIV, en recevant la nouvelle de cette mort violente, haussa les épaules, et dit : « Ces princes impuissants » ne sont bons à rien, pas même à imposer au crime. »

Le temps est venu où Louis XIV, sans nuire à la politique qui s'est perpétuée en France depuis Richelieu, peut accorder ouvertement sa protection à Jacques II : il s'agit maintenant d'attaquer Guillaume, de renverser d'un trône usurpé ce prince audacieux, plus redoutable déjà pour les États de Louis XIV que le dévot

Stuart ne pouvait le devenir, et qui, par l'effet de son usurpation, ne peut manquer de lier l'Angleterre à la coalition des puissances liguées contre nous. D'ailleurs, aujourd'hui plus que jamais, la France doit prévenir le retour de la rivalité maritime et commerciale des Anglais, rivalité bien plus à craindre sous la main habile du prince d'Orange que sous la molle direction de Jacques II. Une fois en paisible possession du trône, l'usurpateur songera à justifier sa conquête par tous les moyens qui pourront lui concilier l'affection de ses sujets : il fera jouer tous les ressorts de la prospérité du royaume, comme il cherchera à faire revivre toute sa gloire. Ainsi Louis XIV aura un adversaire puissant au dehors, un rival actif au dedans, et un ennemi acharné partout. La cause de Jacques II est donc la sienne ; il est fortement intéressé à le servir, et l'enseigne brillante des procédés généreux sera là pour exciter l'admiration du vulgaire, qui ne sait guère lire dans le livre obscur des destinées politiques. Une expédition en Irlande est décidée ; Jacques II se met à la tête des troupes de débarquement, et Louis XIV lui donne les moyens de faire cette campagne, non-seulement avec succès, mais encore avec honneur. Treize gros vaisseaux, six frégates et plusieurs brûlots sont armés à Brest pour transporter en Irlande le monarque détrôné et les troupes que le roi de France lui donne. Indépendamment de ce corps, qui sera de six mille hommes, Jacques II emmène vingt capitaines, vingt lieutenants et vingt cadets pour servir dans les troupes irlandaises qui se rangeront sous les drapeaux de ce prince catholique. On embarque des selles, des brides, des pistolets, destinés à équiper quelque cavalerie, s'il est possible de se procurer des chevaux ; enfin la flotte est chargée de tous les habits, armes et autres objets nécessaires à une armée de douze mille fantassins. Dans ces grandes dispositions, on n'a point oublié ce qui peut servir aux usages personnels du roi, et même l'environner d'une sorte de luxe : un soin attentif a réuni sur le vaisseau que doit monter sa majesté anglaise, et qui portera son pavillon, des services d'or et d'argent, des habits magnifiques, du linge à profusion, des voitures, des attelages, des chevaux de main, et tout ce qui peut servir à un campement commode, comme des lits de camp, des chaises, et jusqu'à des portes. Louis XIV donne, en partant, deux millions à Jacques II ; il s'est engagé à lui faire parvenir tous les fonds qui lui seront nécessaires pendant l'expédition. M. le comte d'Avaux est désigné pour accompagner le prince

en qualité d'ambassadeur extraordinaire, lui servir de conseil, administrer l'armée et tenir les finances. M. le comte de Lauzun devait prendre le commandement des troupes françaises envoyées en Irlande, avec le titre de capitaine général ; mais ce seigneur, que l'infortune n'a point corrigé, s'est montré assez déraisonnable pour mettre une condition à son acceptation : il voulait être fait duc avant de partir. Cette renaissante audace a réveillé le ressentiment de Louis XIV ; Lauzun ne partira point. Jacques II l'a dédommagé autant qu'il le pouvait, en lui conférant l'ordre de la Jarretière.

A quoi s'occupe cependant le roi d'Angleterre, tandis que tant de préparatifs se font dans son intérêt ? Il se rend à Paris chez les jésuites, se fait reconnaître comme appartenant à leur corps, et touche les écrouelles au couvent des Anglaises. Fidèle à ses affections, il choisit pour son secrétaire d'État le jésuite écossais *Inés*, ne voulant pas absolument s'apercevoir que les enfants de Loyola ne servent jamais que leur compagnie, et ne donnent à tout le reste qu'un simulacre de dévouement.

Enfin, tout étant prêt pour le départ, le roi alla trouver Jacques II à Saint-Germain, et, remettant à ce prince pour dernier présent la cuirasse et les armes qui lui ont servi dans toutes ses campagnes, il lui dit : « Puissent-elles vous porter bonheur ! » Puis il ajouta en embrassant le monarque anglais : « Adieu, mon-sieur mon frère ; je ne saurais dire combien je suis touché de vous voir partir ; plaise à Dieu cependant que je ne vous revote jamais ! Mais si, par malheur, vous êtes forcé de revenir, vous me retrouverez tel que vous me voyez. » Jacques II est parti de Saint-Germain le 28 février, pour se rendre à Brest, où il est arrivé le quatrième jour. Deux heures après le départ de sa majesté, la reine Marie est allée s'enfermer avec son fils au couvent de Poissy, où la supérieure, madame Charlotte d'Ailly, a reçu cette vertueuse princesse avec toute la distinction due à son rang.

Le duc de Bourgogne grandit ; il vient d'être enlevé aux femmes. M. le duc de Beauvilliers, premier gentilhomme de la chambre, est nommé gouverneur de ce jeune prince ; sa majesté a choisi l'abbé Fénélon pour son précepteur. Son altesse royale, qui a de la vivacité et promet d'avoir de l'esprit, a supplié le roi de le faire mousquetaire, de lui donner un maître d'exercice, et de le passer en revue avec les autres. Le roi lui a demandé s'il

voulait être mousquetaire noir ou gris. « Tous les deux ensemble, a » répondu le petit espiègle, et pour cela votre majesté n'a qu'à » me donner un de ses chevaux pies. » Cette saillie ingénieuse a valu beaucoup de caresses à l'enfant, et plus encore de bonsbons.

Pendant que Jacques II se disposait à descendre en armes sur les côtes d'Irlande, le parlement d'Angleterre, par l'adroite instigation de Guillaume III, déclarait le trône vacant; et les états, assemblés sous le nom de *Convention*, déféraient la couronne au prince et à la princesse d'Orange, déjà établis dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. Un peu plus tard, c'est-à-dire au moment où Stuart recevait l'hommage du comte de Tirconel, vice-roi d'Irlande, qui lui était resté fidèle, on couronnait Guillaume à Londres, et les Écossais le proclamaient à Édimbourg. Après cette double solennité, qui prouvait à Stuart qu'il ne pouvait compter que sur un quart au plus de ses anciens sujets, le prince d'Orange se disposa à marcher contre son concurrent, et déclara, avant tout, la guerre au roi de France, qui le favorisait. Le prince hollandais ne négligea pas, dans le même temps, de pousser la république à conclure une alliance avec l'empereur, qui pouvait prêter un appui imposant à cet État, trop faible pour lutter corps à corps avec Louis XIV. Léopold promit volontiers de soutenir la Hollande, pourvu que cette puissance s'engageât à empêcher de toutes ses forces qu'un prince français ne montât sur le trône d'Espagne, après la mort de Charles II, au préjudice de la maison d'Autriche. Cette condition, que les Hollandais acceptèrent, fut l'objet d'un article dit *secret*, mais que tout le monde connut dès le lendemain de la signature du traité, comme il arrive toujours en pareil cas.

A peine Jacques II avait-il le pied dans la partie de son royaume qui lui était restée fidèle, que Louis XIV lui envoyait un nouveau secours d'hommes et d'argent. Cette fois, M. de Lauzun, mieux inspiré que la première, partit pour l'Irlande, sans conditions et après avoir obtenu un commandement, se résignant à aller mériter la faveur qu'il avait naguère sollicitée d'avance. Le comte de Château-Renaud, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, fut chargé de porter en Angleterre le second corps destiné à soutenir l'expédition de Stuart; il y arriva malgré l'opposition d'une flotte anglaise commandée par le vice-amiral Herbert, et que le marin français battit et dispersa. Après une navigation de seize jours,

M. de Château-Renaud rentra à Brest, vainqueur de la marine anglaise, et amenant sept navires hollandais richement chargés, qu'il avait pris au retour de son expédition.

Les nouvelles qui nous parviennent de l'Irlande annoncent peu d'activité de la part de l'armée expéditionnaire; les exploits de Jacques II se sont bornés jusqu'ici à tirer cent mille livres de son petit trésor pour récompenser la fidélité du comte de Tirconel, à lui remettre, de la part de Louis XIV, une épée enrichie de pierres, et à conférer le titre de duc à ce vice-roi. Quelques villes irlandaises, d'abord soumises au prince d'Orange, ont ouvert leurs portes à Jacques II; mais Londonderry lui a résisté. Il a mis le siège devant cette place, défendue par un prêtre presbytérien nommé *Walker*, et qui n'a pour toute garnison qu'une millice bourgeoise. Le maréchal de Schomberg, que Guillaume III a mis à la tête des troupes anglaises envoyées en Irlande, n'a fait encore aucun mouvement d'importance; il observe sagement l'armée royale, et celle-ci, avec moins de sagesse, s'abstient d'attaquer... Le roi s'amuse à rassembler un parlement à Dublin; c'est prendre les choses à rebours: il eût été temps de préparer des édits quand sa majesté aurait eu un pays à gouverner; la première loi que ce prince ait à donner à l'Angleterre doit être faite par son épée.

La reine Marie, voyant languir la cause du roi son mari, est triste, abattue, et pleure sans cesse. A la sollicitation de Louis XIV, cette princesse est retournée, un peu contre son gré, à Saint-Germain. Le roi, dont l'âme est si bonne, si compatissante, surtout pour les femmes, va presque tous les jours consoler l'affligée Marie; il adoucit sa douleur par tous les moyens qu'il peut imaginer, ne se rend jamais auprès d'elle sans lui porter quelques petits présents; et elle les accepte, parce que ce sont toujours des objets qui conviennent à la piété de cette reine, aussi dévote que malheureuse. Il est peu de voyages à Marly, peu de fêtes à Trianon auxquels Marie ne soit pas invitée; Louis XIV ne se borne pas à la prier d'y venir, c'est toujours lui qui va la prendre dans son carrosse. Enfin aucun soin, aucune attention, aucune manière engageante, ne sont omis pour dissiper les chagrins de la souveraine... Le monde, dans cette circonstance, ne croit point à la bonté tout à fait désintéressée d'un prince dont la galanterie fut jadis portée si loin; on dit, sans trop de réserve, que la dévotion de sa majesté faiblit, qu'il y a de l'amour sous jeu; et madame de Maintenon me semble partager cette opinion, qui,

pour elle, est une terrible crainte. Tous les confesseurs et directeurs de conscience qui approchent de sa majesté, Bossuet, de Lachaise, Goblin, le curé de Versailles, ont reçu l'ordre de ranimer les feux de l'enfer devant les yeux du roi, pour l'empêcher de courir de nouveau vers la damnation ; Bourdaloue a été invité à glisser un renfort de diables dans ses sermons ; madame de Maintenon elle-même redouble d'exhortations anti-mondaines auprès de sa majesté ; enfin hier, en entrant chez elle, le roi a vu le nombre des images saintes doublé dans son appartement : ce prince ne pouvait porter les yeux sur aucune partie de la tenture qu'ils ne tombassent sur une Madeleine, un saint Jérôme, ou une Passion.

La levée de boucliers continue d'un bout à l'autre de l'Europe : tandis que Louis XIV déclare la guerre à l'Angleterre et au prince d'Orange *usurpateur*, ainsi qualifié dans le manifeste, la diète de Ratisbonne déclare la France ennemie de l'Empire, et l'électeur de Brandebourg s'empare de Keiservert. Dans un temps où toutes les puissances de l'Allemagne peuvent s'élancer en même temps vers nos frontières, M. de Louvois a osé proposer, au milieu du conseil, de brûler une seconde fois le Palatinat, afin de mettre un désert aride entre la France et ses ennemis. Le roi, qui n'a point oublié la tache que le premier incendie de ce pays imprima sur sa vie militaire, a repoussé avec horreur la proposition de son ministre de la guerre : mais il y a longtemps que cet homme d'État a brisé tous les freins de l'audace ; il s'est promis de saccager le Palatinat, au mépris de la volonté de son maître. Peu de jours après le conseil où le roi avait défendu l'horrible mesure, un courrier, portant l'ordre de l'exécuter, partit secrètement de Versailles, expédié par Louvois. Madame de Maintenon en fut informée aussitôt par les espions qu'elle entretient auprès du ministre ; elle résolut de prévenir à l'instant le roi. Fut-ce un sentiment d'humanité qui lui dicta cette conduite ? les précédents de la marquise ne viennent point à l'appui de cette opinion... Cent vingt mille protestants ont péri, cinq cent mille ont dû s'expatrier, sans que cette ancienne protestante ait élevé la voix pour implorer la miséricorde ou plutôt la justice royale en faveur de tant d'infortunés. Cette indifférence glaciale opposée au malheur de ses compatriotes laisse peu de probabilité à la supposition que madame de Maintenon ait voulu protéger un peuple allemand. C'est bien plutôt son ennemi particulier qu'elle trouve enfin et saisit l'occasion

de se venger. On sait tout ce qu'une âme dévote peut contenir de fiel ; la compagne du roi n'avait encore pu venger que par des allusions l'obstacle que Louvois chercha à opposer au mariage secret, et celui qu'il ne cesse d'apporter à sa déclaration publique ; peut-être la vindicative marquise ne serait-elle satisfaite qu'en voyant infliger à Louvois le sort d'*Aman*.

Hier le ministre de la guerre entra chez madame de Maintenon, où le conseil devait tenir ; il n'y avait encore que lui d'arrivé.

« Vous allez vous moquer de moi, dit en souriant la marquise, d'attacher quelque foi aux songes, qui sont de si grands menteurs ; mais j'ai rêvé cette nuit que, nonobstant la défense du roi, le Palatinat était en flammes.

— Les rêves ne mentent pas toujours, madame, répondit le marquis ; je sais servir le roi malgré lui.

— Parleriez-vous sérieusement, monsieur, demanda Louis XIV avec un grand éclat de voix ?

— Très-sérieusement, sire, répondit tranquillement Louvois ; cette mesure extrême est indispensable ; j'ai fait partir ce matin un courrier pour en porter l'ordre.

— Insolent ! s'écria le roi en se saisissant des pincettes.

— Ah ! sire, que faites-vous ? dit madame de Maintenon, qui s'était jetée entre le monarque et son ministre.

— Laissez-moi, madame, laissez-moi châtier cet impudent valet.

— Sire, s'écria à son tour Louvois, dont le regard étincelait de fureur, respectez-vous, si vous voulez qu'on vous respecte... Ceci n'est plus un jeu de comédie. Si, à la sollicitation d'une femme ambitieuse, mécontente de ne pas régner, votre majesté a pu oublier les services que, depuis vingt-cinq ans, je ne cesse de lui rendre ; si elle s'est associée à la vengeance d'une favorite adroite jusqu'au point de me faire insulter sur un théâtre, j'espère au moins que cet oubli de dignité n'ira pas jusqu'à me frapper....

— Eh bien ! malheureux, qu'un courrier parte à l'instant pour contremander le premier..... Je te rends responsable de l'événement sur ta tête.... Une seule maison brûlée sera ton arrêt... »

Le contre-ordre partit, mais trop tard.... Le Palatinat était en cendres... L'indignation de toute l'Europe est soulevée contre le roi, et Louvois n'a perdu que la faveur de ce prince... Cette tête qu'il songea un moment à faire rouler sur l'échafaud, elle renferme

peut-être tout ce qui reste parmi nous du génie de la guerre, pour soutenir la gloire militaire de Louis XIV.

La réputation de madame la Dauphine paraît absolument sans tache à beaucoup de gens ; un nombre à peu près égal de médissants blâme l'attachement de cette princesse pour sa femme de chambre Bessola, jusqu'au point d'y voir des impuretés ; enfin quelques personnes ont cru apercevoir une intrigue entre son altesse royale et M. de La Tremouille. Il est certain que ce gentilhomme, le mieux fait, mais en même temps le plus laid et le moins spirituel de tous les courtisans, fait publiquement l'amoureux auprès de la Dauphine. On n'y a pas fait d'abord la moindre attention, parce qu'on ne peut empêcher les folles idées d'avoir cours. Mais enfin la curiosité a été excitée quand les observateurs ont vu la princesse causer avec M. de La Tremouille plus souvent qu'avec tout autre seigneur ; alors les malins esprits ont jase, en assurant qu'après tout il ne serait pas sans exemple qu'une princesse du sang préférât les belles formes aux beaux visages. Les propos sont-ils revenus à son altesse royale, ou M. de La Tremouille a-t-il osé déclarer une passion qui aurait offensé ? c'est ce que personne à la cour ne peut assurer bien précisément ; dans l'une ou l'autre hypothèse, la Dauphine s'est crue obligée de faire défendre au soupirant de paraître devant elle ; madame d'Arpajon, qui a été chargée d'intimer cette interdiction, n'a point divulgué les motifs dont elle l'a sans doute appuyée, et la disgrâce elle-même serait restée secrète, si le disgracié n'eût fait la sottise d'aller s'en plaindre au roi. « Monsieur, a répondu sa majesté, madame la » Dauphine a agi fort sagement ; elle avait sans doute ses raisons » pour prendre ce parti, et le seul tort qu'elle ait eu, c'est de ne » l'avoir pas pris plus tôt... » Malgré tout cela, je retrouve sur mes tablettes de 1688 qu'à la promotion des chevaliers de l'ordre, en date du 3 décembre, madame la Dauphine a protégé M. de La Tremouille....

Nota bene. Depuis quelques jours, et à la grande surprise de la cour, son altesse royale s'est mise à courre le cerf... Cela ressemble singulièrement à une distraction cherchée hors de ses habitudes, pour s'étourdir sur un chagrin ou tout au moins sur une forte contrariété.

Les Irlandais royalistes, ne se trouvant point pourvus de tout ce qui peut favoriser un siège, ont été forcés de lever celui de Lon-

donderi, après avoir fait manger aux assiégés leurs chevaux, leurs chiens et leurs chats. Cet événement est d'une faible importance par lui-même; mais un petit échec fait toujours beaucoup de tort à une armée quand elle n'a pas encore obtenu de succès, et c'est le cas où se trouve celle de Jacques II.

Louis XIV a longtemps négocié à Madrid, par son ambassadeur, pour déterminer Charles II à embrasser la cause des Stuarts; mais, l'influence de Léopold l'ayant emporté, sa majesté a déclaré la guerre au roi d'Espagne.

Sur la Moselle et le Rhin, la fortune des armes de sa majesté varie depuis quelque temps : tandis que le marquis de Boufflers s'emparait de la place peu importante de Cochem, le maréchal d'Humières se faisait battre à Valcourt par le prince de Valdec. Mais la balance des destinées militaires semble vouloir pencher en faveur des ennemis; Mayence, que défendait le marquis d'Uxelles, vient de se rendre au duc Charles de Lorraine, après cinquante jours de tranchée ouverte. Les conditions de la capitulation du général français ont été honorables, ce qui lui a fait dire par Louis XIV : « Marquis, vous avez défendu la place en homme de » cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit. » Malgré cet éloge de sa conduite, M. d'Uxelles, s'étant montré à la Comédie-Française, quelques jours après son retour de l'armée, fut hué par le public au moment où il allait prendre place sur le théâtre. Le parterre s'obstina à lui crier *Mayence* pendant un quart d'heure, et cet officier général fut contraint de capituler une seconde fois, en se retirant. Une circonstance remarquable du siège de Mayence, c'est que, cette place n'ayant été forcée de se rendre qu'à défaut d'un approvisionnement suffisant, que M. de Louvois avait négligé d'y former, M. d'Uxelles eut la délicatesse de taire cette circonstance, qui le justifiait complètement. Le ministre de la guerre, qu'un rien pourrait perdre, sut gré au marquis de sa discrétion, dont celui-ci avait senti toute la conséquence.

M. le prince, fils du grand Condé, est dans une situation d'esprit qui afflige sincèrement la cour, parce que ce seigneur a, dans ses moments lucides, du mérite et des qualités estimables. On avait remarqué, dans la première jeunesse du prince, que, malgré beaucoup d'aptitude, une activité soutenue, une valeur éclatante, et la plus grande envie d'imiter son illustre père, il n'avait jamais pu comprendre les premiers éléments de la guerre. Vainement en

a-t-il fait longtemps son étude particulière ; vainement a-t-il tâché de se pénétrer des leçons que le vainqueur de Rocroi lui donnait en présence de l'ennemi ; tous les principes du grand art ont échappé à cet homme vraiment supérieur sous d'autres rapports, et l'illustre Condé s'affligea souvent de ne pouvoir laisser à son fils l'héritage de ses grands talents avec celui de son nom. Ce déni d'intelligence spéciale tenait déjà sans doute à un dérangement moral, qui s'est aggravé de plus en plus dans la suite. Madame la princesse a eu beaucoup à souffrir de cette espèce de maladie : son mari était jaloux jusqu'à la fureur, quoique cette dame ait toujours été d'une laideur repoussante, et qu'une bosse assez prononcée contribuât à éloigner d'elle tout danger de séduction. Elle était à toute heure exposée aux plus bizarres fantaisies de son maniaque époux : quelquefois il la tirait brusquement de son lit pour lui faire entreprendre un voyage dont il ne l'avait point prévenue, et à peine était-elle dans son carrosse qu'il changeait d'avis et la renvoyait se coucher. On cite une année où la pauvre princesse partit ainsi, quinze jours de suite, pour aller à Fontainebleau, sans avoir jamais dépassé le bout de la rue. Il arrivait souvent que son altesse, envoyant chercher sa femme à l'église, lui faisait quitter la grand-messe, vêpres ou complies ; on a vu même des laquais contraindre cette pieuse dame, par ordre exprès de leur maître, à s'éloigner de la sainte table où elle allait communier. Tous ces dérangements impies n'avaient pour motifs que des caprices insignifiants ; un jour M. le prince fit sortir en toute hâte la princesse d'un confessionnal de Saint-Sulpice : il s'agissait de voir un gros singe dont il venait de faire l'acquisition.

Encore si madame de Condé n'eût été assujettie qu'à ces étranges idées, sa patience angélique en eût aisément triomphé ; mais, dans les intervalles de ces folies inoffensives, il prenait quelquefois à M. le prince des accès d'humeur sombre, pendant lesquels il passait, avec sa femme, des brusqueries aux injures, et de celles-ci aux coups.... L'infortunée jetait alors les hauts cris ; mais si un valet compatissant eût osé se présenter sur le lieu de la scène, son altesse l'eût infailliblement tué. Depuis quelques années, ce prince, qu'on ne peut s'empêcher de plaindre, n'éprouve plus de ces violentes crises ; son égarement consiste aujourd'hui dans une indécision continuelle : en moins d'une heure, il change vingt fois d'avis sur la moindre chose ; il ne sait jamais le matin où il prendra son dîner : aussi lui en prépare-t-on tous les jours un à Paris,

à Chantilly, à Ecouen et à Versailles. Heureusement cette multiplicité de repas ne cause pas de grands frais, son altesse se contentant d'un potage et de la moitié d'un poulet rôti sur une croûte de pain.

Il y a des saisons où M. le prince se croit métamorphosé en diverses espèces d'animaux, mais plus particulièrement en chien. Un soir, au coucher du roi, pendant la prière, les courtisans virent son altesse jeter, à diverses reprises, la tête en l'air, et ouvrir la bouche comme pour faire entendre un aboiement, que pourtant il réprimait. Un autre jour, saisi de cette même envie canine au lever, M. le prince ne put s'en rendre maître autant; et, s'approchant d'une croisée ouverte, il mit la tête dehors et se satisfit... il aboya.

Par un genre différent de folie, M. de Condé ne mangea rien, pendant un assez long espace de temps, sans l'avoir pesé aussi soigneusement que s'il se fût agi de diamants. Ce n'est pas tout, ce qui sortait du corps de ce prince était soumis à sa balance avec non moins d'exactitude, non moins de scrupule, et souvent il dissertait à perte de vue, en présence des médecins, sur une différence de dix grains dans le produit de ses digestions.

Enfin, après cette manie, en vint une autre plus étrange encore, plus inquiétante surtout. Un matin de l'automne dernier, M. le prince déclara qu'il était mort, et que, les morts ne mangeant plus, il était désormais inutile de rien lui servir. Vainement son médecin voulut-il lui persuader qu'il vivait, et qu'en conséquence il devait se nourrir, le malade persista dans son idée, et refusa toute espèce d'aliments. Par bonheur, il vint à la pensée du docteur que l'exemple pourrait bien agir sur un fou comme sur un autre : il dit au prince qu'en effet il était bien mort, mais que lui médecin se faisait fort de montrer à son altesse des morts qui mangeaient de fort bon appétit, et qui étaient certainement des morts de bonne maison. Le prince ayant promis de croire à la preuve si elle était démonstrative, des défunts, bien stylés d'avance, parurent assis à une table copieusement servie, et mangèrent de façon à défier les vivants. Le soi-disant trépassé eut envie de faire comme eux; il s'en trouva à merveille; mais, pendant un mois, il ne voulut dîner et souper qu'à la table des morts, et c'était à qui mourrait, parmi les amis de l'ingénieux docteur, pour vivre chez le prince de Condé.

Le roi vient encore d'accorder la paix aux Algériens, après les

avoir contraints par ses vaisseaux à implorer sa clémence. Mais la fortune continue de nous être contraire sur le Rhin : M. d'Asfeld a rendu, le 28 octobre, la forte place de Bonn à l'électeur de Brandebourg, qui, pour s'en emparer, a dû appeler à son secours le duc Charles de Lorraine, en qui réside maintenant toute la gloire militaire de l'Empire. Le baron d'Asfeld est mort, à Aix-la-Chapelle, des blessures qu'il a reçues pendant le siège de la ville qu'il défendait.

L'honorable M. Lepelletier, après avoir plié six ans sous le faix du contrôle général, a enfin obtenu du roi qu'il lui ôtât ce fardeau. Les finances étaient une matière trop litigieuse pour l'âme candide de ce vieux magistrat, et les comptes des fermiers généraux lui ont semblé plus obscurs que les éléments du droit canon¹, qui pourtant ne le sont pas mal.

C'est à M. de Pontchartrain que sa majesté parle de remettre les clefs des coffres de l'État; nous verrons s'il sait les remplir avec intelligence et les vider avec mesure. Pour augmenter la matière monnayée qui s'y trouve en ce moment, le roi a fait *ordonner* que l'on portât à la monnaie toute son argenterie; ce prince a donné l'exemple, et toute la famille royale l'a suivi. Il eût peut-être mieux valu faire moins de loteries à la cour.... Madame la duchesse de Lude, jalouse de suivre ce beau mouvement d'abnégation de grandeur, a fait mettre en pièces tous ses ustensiles d'argent, et les a envoyés... chez son orfèvre, qui lui a fait passer, en échange, environ vingt-sept mille écus qu'elle a déposés... dans sa cassette.

Deux personnages illustres par des titres bien différents sont morts cette année à Rome : Christine, reine de Suède, et le pape Innocent XI. J'ai peint ailleurs une princesse que la nature avait favorisée d'un esprit étendu, d'un génie fécond, qui ne servaient que ses passions, et ne tournèrent qu'à sa honte. Elle est morte comme elle avait vécu. *Odescalchi* laisse après lui la mémoire d'un pape honnête homme; c'est une qualité que peu de souverains pontifes ont obtenue : il est malheureux qu'un vicaire de Jésus-Christ ne puisse pas travailler plus souvent à la mériter. Le Vénitien *Ottoboni* règne maintenant au Vatican sous le nom d'Alexandre VIII; sa sainteté avoue ingénument qu'elle doit son exaltation à M. de Chaulnes, ambassadeur de France; ce qui veut

¹ Madame de B*** a dit ailleurs que M. Lepelletier avait rédigé le Code du droit

dire, en d'autres termes, que nous avons un pape du choix de Louis XIV. Nous voilà donc sûrs d'avoir toujours raison en cour de Rome ; grand bien nous fasse.

M. le duc de Montausier a terminé aussi, cette année, sa vertueuse carrière. Aucun homme ne fut moins propre au métier de courtisan : c'était un sage taillé à l'antique. Sa vertu austère s'irritait de tout ce qui n'était pas droit et loyal ; aussi ne jouit-il jamais que d'une demi-faveur : la franchise ne prospère pas sur le terrain de la cour. Quelques traits suffiront pour achever de peindre ce seigneur. Dans une de ses conférences avec le Dauphin, dont il était le gouverneur, M. de Montausier ayant touché par mégarde le bras du prince, celui-ci s'imagina avoir été frappé.

« Comment, monsieur, s'écria-t-il, vous me frappez ! qu'on m'apporte mes pistolets. — Apportez à monseigneur ses pistolets, » ajouta froidement le gouverneur. Les armes étant apportées, M. de Montausier les remit entre les mains de son élève, et lui dit : « Voyez, monseigneur, ce que vous voulez faire. » Le prince tomba aux genoux du vertueux gentilhomme. Voici maintenant qui prouve le peu de cas que le duc faisait des complaisances de cour : Un jour le Dauphin, s'exerçant à tirer au blanc, envoya la balle si loin du but que M. de Montausier se moqua de lui. Tirez, dit-il ensuite au marquis de Créqui, qui passait pour être fort adroit... Le jeune courtisan tira, et sa balle frappa un pied plus loin que celle de *Monseigneur*. « Ah ! petit serpent, s'écria le gouverneur, il faudrait vous étrangler. »

Quand M. de Montausier eut fini l'éducation de son altesse royale, il lui dit : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerais. » On croirait entendre Caton... Oh ! non, le duc de Montausier n'était pas un homme de notre temps !

CHAPITRE XXX.

1690-1691.

M. de Pontchartrain contrôleur-général. — Les charges à finances. — Racine gentilhomme de la chambre. — Chasses et promenades du roi. — La misère publique et les riches étrennes. — Mort du célèbre peintre Lebrun. — Mignard le remplace comme premier peintre du roi. — Parallèle de ces deux artistes. — Le portrait ; l'hermine et la couronne. — Incendie au château. — Les dames réfugiées et les mousquetaires. — Mort du duc de Lorraine. — Mort de la Dauphine

— Un dernier mot sur cette princesse. — Bessola ; le double fond du coffre. — Le Dauphin et madame de Route. — Madame de Montespan et les diamants du Dauphin. — Vengeance d'une dévote. — Victoire de Fleurus. — Les exploits du duc du Maine trouvent des incrédules. — Les chevaux et les papillons. — Première victoire maritime. — Les Français ont l'empire de la mer. — Perte de la bataille de la Boine par les troupes de Jacques II. — Mort de Schomberg. — Le prince d'Orange est blessé. — Indécentes réjouissances à Paris. — Combat dans le réfectoire des cordeliers de Mantoue. — Guerre en Savoie ; succès de Catinat. — *L'Histoire des perruques*, par l'abbé Thiers. — Mœurs et usages des Parisiens en 1690. — L'hôpital des fous de Londres bâti sur le plan du Louvre. — Les cabinets secrets de Marly sur le plan de *Saint-James*. — Mort de M. de Seignelay. — M. de Pontchartrain le remplace à la marine. — Portrait de ce dervier. — *L'homme au masque de fer* à la Bastille. — Retraite de madame de Montespan aux filles de Saint-Joseph. — Pénitence et vanité. — Intérieur de madame de Maintenon. — Échappée de vue sur la cour. — Mort de Louvois. — Détails sur cet événement. — Effet qu'il produit sur Louis XIV et madame de Maintenon. — Coup d'œil sur la situation militaire de la France. — M. de Barbezieux ministre à vingt ans. — Commencement du pouvoir suprême de madame de Maintenon. — Mot ingénieux de M. de Vallacourt. — Franchise de Catinat.

M. de Pontchartrain remplace décidément l'honnête Lepelletier au contrôle général ; ce nouveau financier a eu, dès son entrée en fonctions, la singulière idée de se faire rendre compte du montant des monnaies d'or et d'argent en circulation, comme s'il avait envie de frapper un impôt sur les espèces monnayées. Gourville, qui s'était chargé de procurer ce renseignement au ministre, lui a tenu parole : on sait donc qu'il circule en France, au moment où j'écris, cinq cents millions en pièces frappées à toutes effigies. Poussant plus loin ses recherches, Gourville a constaté que l'or et l'argent employés en ornements d'église, ustensiles et grosse bijouterie, s'élèvent à une valeur d'environ deux cents millions.

Je ne sais pas au juste à quoi servira cette donnée ; mais on parle de créer encore de nouvelles charges à finances, triste ressource des gouvernements nécessiteux, mode d'emprunt plus malheureux que tout autre. En effet, si l'Etat emprunte purement et simplement, il ne contracte qu'une obligation, celle de servir un intérêt, tandis que par la création des charges il s'impose la même obligation, et se donne souvent de mauvais serviteurs, parce que l'homme qui peut acheter un emploi se croit toujours assez de mérite pour le remplir. Colbert, que les circonstances impérieuses firent tant de fois recourir à cette déplorable manière de

monnaie, avait donc bien raison de dire : « Quand le roi

» crée un office, le bon Dieu crée en même temps un nigauc
 » pour l'acheter; mais il faut que ces deux créations marchent
 » de front... » Aussi le résultat invariable de ce système est-il
 d'augmenter la dette de l'État, et d'avoir force nigauds en titre.

Ce n'est pas parmi ces derniers qu'il faut classer l'illustre Racine, que sa majesté vient de nommer gentilhomme ordinaire de sa chambre : l'auteur de *Phèdre* et d'*Andromaque* n'a versé ni deniers dans les coffres royaux, ni sottise dans le cours des affaires publiques. Mais, quoique Racine n'ait pas donné d'argent pour sa charge, convenons qu'il la paye cher.... L'homme de génie qui devient courtisan par devoir, par service, fait un sacrifice énorme; et le prince des poètes n'est plus qu'un bien petit personnage dans l'antichambre de Versailles.

Hier dimanche, la plus belle journée d'hiver qu'on eût vue depuis longtemps a déterminé le roi, dès son lever, à courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain; sur-le-champ M. Legrand a commandé les équipages de chasse, et tous les courtisans admis à l'honneur de la *casaque* ont été mettre cet habit, qui est bleu, galonné d'or et d'argent, avec doublure rouge. Puisque l'occasion se présente de parler des chasses du roi, je vais y consacrer quelques lignes, et dire un mot des promenades de sa majesté. Louis XIV chasse au courre au moins une fois par semaine, à Marly, Saint-Germain ou Fontainebleau. Le cerf est la bête que le roi poursuit de préférence; tous les courtisans peuvent être du courre, mais comme on sait qu'un trop grand nombre de chasseurs importune sa majesté, elle n'est ordinairement environnée que des gentilshommes ayant la *casaque*. D'ailleurs le roi ne veut pas qu'on le suive dans les forêts par devoir, mais par goût. Louis XIV a repris l'habitude de chasser à cheval, interrompue quelque temps après la chute dans laquelle ce prince s'était démis le bras. Cependant une calèche attelée de quatre chevaux est toujours tenue à proximité, et sa majesté s'en sert de temps en temps quand le courre se prolonge. Quatre pages, qu'on nomme les *quatre ordinaires* ou les *quatre surtouts* à cause des surtouts bleus dont ils sont revêtus, suivent à cheval le roi, portant sur des cousins les chiens dont il aime le plus à se servir.

Une ou deux fois la semaine, sa majesté se contente d'aller tirer dans le parc de Versailles, particulièrement les dimanches et jours de fêtes; cette récréation ne dure guère que trois ou quatre heures,

et le roi revient toujours dîner au château, à moins qu'il n'ait prévenu, en partant, qu'il dîne à Trianon.

Les jours où le roi ne chasse pas, il fait toujours quelque promenade plus ou moins longue : il faut qu'il respire le grand air ; s'il en était privé, sa santé serait promptement altérée. Les maux de tête, auxquels sa majesté est fort sujette, par suite de l'abus des parfums, l'assaillent dès qu'elle se tient renfermée. Aussi trouve-t-on presque toujours une croisée ouverte dans la chambre où ce prince se tient ; madame de Maintenon reste, dans son propre appartement, exposée à des courants d'air continuels, dont le roi ne songe pas même à prévenir l'incommodité pour la marquise ; et, l'hiver, les dames admises à l'honneur du carrosse de sa majesté, pendant les voyages, doivent se résigner à grelotter entre les deux glaces baissées pour renouveler l'air. Louis XIV sort, quelque temps qu'il fasse : le vent, la neige, la gelée, une pluie d'averse, rien ne l'arrête ; il bume un air vif, il est content. Les promenades du roi ont pour but de visiter les ouvriers toujours occupés à ses bâtiments et dans ses jardins, ou de se rendre, avec des dames, à une collation qu'il a fait servir dans le parc de Versailles, dans celui de Marly, et, pendant les voyages de Fontainebleau, dans la belle forêt qui touche au château. En général, le roi n'est suivi, lorsqu'il se promène, que par les principaux officiers de la cour et les personnes qui approchent le plus de sa personne ; lui seul alors demeure couvert. Mais, durant les voyages soit à Marly, soit à Fontainebleau, comme toutes les personnes qui en font partie ont été désignées par sa majesté, toutes ont la liberté de l'accompagner dans les jardins. Marly a, de plus, un privilège que n'ont pas les autres résidences, c'est qu'à l'heure des promenades et au moment où le roi sort du château, il dit tout haut, *Messieurs, le chapeau*, espèce de commandement auquel tout le monde doit se couvrir. Cet ordre est même tellement impératif, que sa majesté trouverait mauvais que le plus simple employé de la maison différât d'une seconde à mettre son chapeau.

Le roi envoya, le jour de l'an, à *Monseigneur* une bourse de cinq mille louis d'or pour étrennes ; c'est beaucoup dans un moment critique, où l'on a *donné l'ordre* aux habitants de Paris de porter leur argenterie à la Monnaie. Sa majesté a fait remettre la même somme à madame la duchesse, mais très-secrètement,

afin de ne point exciter la jalousie de madame la princesse de Conti, qui n'a pas reçu de semblable présent, parce que le roi trouve, dit-on, qu'elle porte un peu loin la liberté du veuvage.

La France a perdu Lebrun, l'un des peintres les plus distingués qui aient existé, cet artiste que la nature avait favorisé, comme Michel-Ange, d'une aptitude embrassant tous les arts, enfin l'auteur de la grande galerie de Versailles, pour l'exécution de laquelle il fit jaillir de sa tête les inspirations du peintre, de l'architecte et du sculpteur. Cet homme justement célèbre était premier peintre du roi, directeur de la manufacture des Gobelins, et chancelier de l'académie de peinture. Mignard obtint, après Lebrun, la place de premier peintre de sa majesté, ce qui ne veut pas dire que le nouveau fonctionnaire remplace l'ancien. Lebrun, dans ses compositions, étincelait de génie; Mignard n'a que de l'esprit : le premier se montrait tout à la fois dramatique, vigoureux, correct, vrai; le second ne brille que par une grâce trop recherchée, et par la vivacité souvent outrée de ses couleurs. L'emploi de Lebrun est donc occupé; il n'est pas rempli. Mais Mignard possède une qualité qui manquait quelquefois à son prédécesseur, celle de courtisan : le caractère de ce peintre est flatteur comme son pin-
ceau. Mignard termina dernièrement un portrait de madame de Maintenon, que le roi avait fait peindre en sainte Françoise, et cela dans le plus grand secret, afin qu'on ne pût révéler à cette dame la douce surprise que ce prince lui ménageait en lui montrant ce portrait placé à côté du sien. Mignard fut discret; personne ne sut ce qui se passait, personne que... madame de Maintenon; mais elle promit d'être bien surprise quand le tableau lui serait montré. Au moment où le peintre n'avait plus qu'à s'occuper du costume, il voulut connaître à cet égard le goût du roi, et l'on va voir que madame de Maintenon avait laissé percer quelque chose du sien.

« Sire, dit Mignard, à cette main que je n'ai pu rendre aussi belle qu'elle est, placerais-je l'anneau conjugal?

— Peu il importe, répondit sa majesté.

— Je crois, sire, reprit l'artiste, que l'hermine siedrait bien à cette figure; et si votre majesté le permet...

— Sans doute, donnez-lui le manteau d'hermine : le saint n'avait bien mérité.

— Alors la couronne vient d'elle-même...

— Halte-là! M. Mignard, les saints n'ont pas de couronne.

ronne. « Le roi tourna le dos à son premier peintre, et de ce jour il fut persuadé que cet artiste était initié à d'autres secrets que ceux de l'art.

Un accident, qui a failli avoir des suites fort graves, a mis sur pied, la nuit dernière, toute la population du château de Versailles, depuis les cuisines souterraines jusqu'aux lucarnes. On a entendu, pendant un quart d'heure, le son des tambours, des trompettes, des cloches, se mêlant au bruit des armes prises en tumulte dans les cours, dans les corridors, dans les appartements; armes qui, s'échappant de la main des gardes endormis, tombaient en résonnant sur les parquets. Après beaucoup de courses, de cris, de demandes inutiles, de paroles perdues, on a su que le feu avait pris dans l'appartement de madame d'Harcourt... On s'était bientôt rendu maître des flammes; mais les craintes ne se sont pas calmées aussi vite: le cri *au feu!* répété par mille voix, a continué de se faire entendre dans tous les coins du château... L'alarme a été générale. Par je ne sais quelle prédilection, née peut-être de la frayeur, une foule de dames à demi nues s'étaient réfugiées dans la salle des gardes, où sans doute elles espéraient trouver des secours plus sûrs qu'ailleurs parmi des hommes plus robustes que les autres. On a vu, au milieu de cette multitude effrayée, madame de Caylus, qui s'était élancée éperdue des appartements de madame de Maintenon, sa tante, sans s'apercevoir qu'elle découvrait aux mousquetaires de sa majesté infiniment plus de charmes qu'elle n'en avait montré à Saint-Cyr, quand elle y jouait *la piété*. Madame de Coulanges, qui ne joua jamais la piété nulle part, était aussi du nombre des beautés fugitives; sa toilette n'était pas des moins négligées; et les gardes de se dire tout bas: « Cela devait être fort bien il y a quelque dix ans... » Nous verrons si M. de Coulanges fera une chanson là-dessus¹. Revenons à l'incendie: les meubles et les habits de madame d'Harcourt ont été entièrement consumés; elle-même a eu la main un peu brûlée. Le roi et *Monseigneur* étaient déjà couchés; ils se sont réveillés en sursaut; mais on les a promptement rassurés. Cependant, comme la chambre du roi avait été soudainement détendue, sa majesté n'a pu s'y recoucher; elle a passé le reste de la nuit chez le Dauphin.

¹ M. de Coulanges, maître des requêtes, était alors célèbre par ses chansons, qui sont remplies de gâté, de délicatesse et de naïveté. On les a publiées en deux volumes in-12.

La mort enleva, le 17 avril, un des redoutables adversaires de nos généraux ; un adversaire auquel la France ne pouvait peut-être opposer que le seul Luxembourg : Charles V, duc de Lorraine, a fini sa carrière aventureuse, mais ornée de quelque gloire, à Valz, près Lintz en Autriche. Il écrivit de son lit de mort cette lettre à l'empereur : « Sacrée majesté, suivant vos ordres, je suis » parti d'Inspruck pour me rendre à Vienne, mais je suis arrêté » par un plus grand maître. Je vais lui rendre compte d'une vie » que je vous avais consacrée tout entière. Souvenez-vous que je » quitte une épouse qui vous touche, des enfants à qui je ne laisse » que mon épée, et des sujets qui sont dans l'oppression. » Charles était à peine âgé de quarante-huit ans.

Plût à Dieu que la mort eût épargné longtemps une tête plus jeune, plus illustre encore, qu'elle vient de frapper parmi nous ! Madame la Dauphine n'est plus ; elle s'est éteinte le 20 avril, consumée par une maladie de poitrine que trois couches rapprochées paraissent avoir rendue plus grave. Son altesse royale désira voir, le mois dernier, un célèbre médecin flamand nommé Caret ; il prit la poste, et arriva dans la chambre de la princesse, mais tellement parfumé, qu'elle ne put supporter sa présence. On fit baigner le docteur, on lui donna des habits, et le lendemain, ayant vu la Dauphine, il déclara qu'il n'y avait nul espoir de guérison, mais que la vie pouvait être prolongée avec de grands ménagements et un régime rigoureux. Son altesse royale, lasse des médecins, s'abandonna aux empiriques ; elle fit venir entre autres le frère Ange, capucin, dont les secrets merveilleux étaient proclamés partout. L'unique résultat des prétendues panacées du moine fut de conduire en dix jours au bord de la tombe une malade dont les médecins eussent prolongé l'existence plusieurs mois encore, au milieu de ces riantes illusions qui adoucissent les derniers moments des poitrinaires, en leur montrant la santé et le bonheur dans un avenir qu'ils ne verront point. On a voulu revenir aux hommes de l'art ; il n'était plus temps : Victoire de Bavière n'avait plus à compter que des heures qui ne pouvaient composer un jour. Se sentant mourir, son altesse royale se fit apporter le duc de Berri, et l'ayant embrassé, elle dit d'une voix éteinte : « C'est de bon cœur, quoi- » que tu me coûtes bien cher. » La princesse expira le soir même. Louis XIV était dans la chambre de son altesse royale au moment de ce soupir convulsif qui marque l'élan de la vie vers

l'éternité : « Retirez-vous, sire, lui dit Bossuet. — Non, non, » répondit le roi, il est bon que je voie comment meurent mes » pareils... » Et, quelques minutes après, sa majesté, tirant *Monseigneur* du chevet de la princesse expirée, ajouta d'une voix grave : « Voilà, mon fils, ce que deviennent les grands ! »

La Dauphine fut à peine pleurée de son mari, de la cour, de sa maison ; les dévots ne la regrettèrent point ; les pauvres la regrettèrent peu : cependant Victoire de Bavière respectait le roi, honorait madame de Maintenon, aimait *Monseigneur*, se montrait bienveillante avec les courtisans, était pieuse et répandait d'abondantes aumônes ; mais on lui reprochait de n'avoir eu ni le cœur ni l'esprit français. Bien plus, pour justifier l'indifférence avec laquelle on voyait mourir une princesse qui a donné trois princes à la France, on la supposa liée aux complots de quelques cours d'Allemagne, pour nuire au pays où elle était appelée à régner ;... supposition contraire à toute vraisemblance, à toute probabilité, et que l'évidence la plus démonstrative pourrait à grande peine faire admettre par les hommes sensés. On ne s'est pas contenté d'accréditer ces intrigues imaginaires, on veut que la Dauphine les ait confessées, à son heure suprême, dans les bras de madame de Maintenon, parce qu'au terme d'une vie mélancolique, retirée, presque sauvage, cette malheureuse princesse crut devoir témoigner à la marquise la reconnaissance qu'elle lui devait réellement, pour les soins assidus qu'elle en avait reçus à son arrivée en France.

Les bons esprits ne croient point à ces prétendus crimes ; le blâme reste au souverain, qui, le lendemain de la mort de sa bru, ordonne une grande chasse ; on taxe d'odieuse insensibilité cette femme qui, ayant appartenu au service de la Dauphine, n'assiste pas même à ses obsèques, et reconnaît des marques d'attachement données au lit de mort, en se dispensant de revêtir le deuil que toute la cour porte par simple devoir.

Bessola, cette femme de chambre qui inspira à Victoire de Bavière un sentiment si étrangement tendre, Bessola, dont le nom tache d'une impureté la mémoire de la Dauphine, est partie pour retourner en Bavière. Cette fille jetait les hauts cris en quittant Paris, prétendant qu'elle s'éloignait de la cour de France sans un sou. Mais les commis des douanes, gens peu confiants dans les déclarations qu'on leur fait, ont découvert, sous le double fond

d'un coffre de la plaignante, pour cinquante mille écus de diamants. Le roi avait assuré à Bessola une pension honnête, que, nonobstant cette découverte, sa majesté lui a laissée.

Parmi les nombreuses intrigues que *Monseigneur* entretenait depuis son mariage, celle qu'il eut avec madame de Route lui a laissé des souvenirs fort tendres qui se sont ranimés après la mort de la princesse de Bavière, et le Dauphin est revenu dans le plus grand secret à cette maîtresse. Rien de commode comme l'argent pour ressouder les vieilles inclinations rompues : le prince voulait donner une certaine somme à madame de Route ; mais, je l'ai déjà dit ailleurs, *Monseigneur* a moins de crédit à Paris que le plus petit bonnetier de la rue aux Ours ; l'héritier du plus grand roi de la terre dut envoyer quelques diamants chez le joaillier pour se procurer la somme dont il avait besoin. Madame de Montespan est informée de cette circonstance ; elle cherche le confident chargé de vendre les pierreries, les achète beaucoup plus cher que *Monseigneur* ne les voulait vendre, et se rend le lendemain chez le Dauphin. « Monseigneur, dit-elle en présentant au » prince les bijoux qu'elle avait achetés, voici vos diamants ; per- » mettez-moi, en vous priant de les garder, de vous rendre un » léger service... Je suis riche, Monseigneur, et riche des bienfaits » du roi ; ce n'est que faire retourner les choses au lieu où elles » doivent être. » Le Dauphin refusa d'abord, il persista même assez longtemps dans son refus ; mais madame de Montespan fut si pressante, elle mit tant de grâce à insister, que son altesse royale finit par croire qu'il était de son devoir d'accepter.

Tandis que la favorite disgraciée obligeait avec délicatesse l'héritier de la couronne, madame de Maintenon se félicitait dévotement d'avoir enfin trouvé l'occasion de se venger un peu du prince qui la méprisait. Elle peignit au roi, sous les couleurs les plus vives, le scandale que produisaient les soins assidus de *Monseigneur* auprès de madame de Route, dans le temps où la cendre de la Dauphine était à peine refroidie. Madame de Maintenon oubliait en ce moment ses rendez-vous à Saint-Cloud, le lendemain de la mort de Marie-Thérèse ; sa majesté n'y songea pas davantage, et madame de Route fut exilée, comme ayant favorisé les égarements de *Monseigneur*. Le prince eut à peine le temps d'appréhender la disgrâce de sa maîtresse ; un ordre du roi lui ordonna de se rendre en toute diligence à l'armée d'Allemagne, pour en

prendre le commandement. Son altesse royale se donna toutefois le loisir de faire les plus tendres adieux à madame de Route ; et , avant de la quitter, il la mit, grâce aux bienfaits de *l'altière Fasthi*, en état de supporter, avec quelques adoucissements, les persécutions de la *candide Esther*.

Le maréchal de Luxembourg, l'élève du grand Condé, a remporté, le premier juillet, une mémorable victoire dans la plaine de Fleurus. Ce général a prouvé, en battant le prince de Valdec par une manœuvre hasardée de cavalerie, que le succès à la guerre peut dépendre de l'audace, et l'on pourrait même ajouter qu'elle l'assure plus souvent que la prudence et les plans longuement médités. M. le duc du Maine était à Fleurus ; on dit que la veille de cette brillante affaire le jeune prince tailla en pièces deux mille cavaliers. « Un corps de cavalerie taillé en pièces par M. le duc du Maine, disait hier un plaisant de l'Œil de bœuf, j'en voudrais bien voir les morceaux. »

Les exploits militaires ne touchent pas ordinairement les milices de Rome ; mais il y a des exceptions à tout. M. de Luxembourg a été fort surpris, après la bataille de Fleurus, de recevoir une lettre épiscopale de Bossuet, qui le félicitait d'avoir exterminé quelques milliers d'hommes ; le maréchal a été plus surpris encore lorsqu'il a vu la signature du père de Lachaise au bas d'une dépêche écrite dans le même but. En y réfléchissant un peu, le vainqueur a reconnu que la double démarche était dans l'ordre : les soldats tués ne sont que des protestants.

Les Lafeuillade sont plaisants de leur nature, et dépourvus d'argent par habitude ; voici une nouvelle manière de payer ses dettes que le comte, fils du maréchal, propose pour exemple aux enfants de bonne maison. Ce seigneur devait cent louis à un marchand de chevaux nommé Gaveau ; il n'y avait guère que dix ans que cette dette durait, ce n'était pas trop. Mais les créanciers ont de mauvais moments ; Gaveau vint, la semaine passée, prendre M. de Lafeuillade au lit, et le somma, avec toute la fermeté que peut comporter la crainte d'une volée de coups de bâton, d'acquitter enfin les deux mille quatre cents livres qu'il lui devait.

« Es-tu naturaliste, mon cher Gaveau ? dit le débiteur d'après la formule toute nouvelle de répondre par une interrogation.

— Mais, monsieur le comte, pas beaucoup, répondit le créancier.

— N'importe, il faudrait que tu fusses sans entrailles pour ne

pas tressaillir d'aise à la vue de ce que je vais te faire voir. Lapierre, continua le comte en parlant à son laquais, montre à monsieur mes deux beaux papillons; et Lapierre obéit....

— En effet, reprit Gaveau, qui voulut se donner, de peur du ridicule, un petit air d'amateur, j'avoue que mes yeux ne rencontrèrent jamais d'aussi magnifiques papillons.

— Combien t'imagines-tu que cela vaille ?

— Ma foi, M. le comte, je ne saurais vous dire; tout le monde aujourd'hui a la manie des papillons, et je ne serais pas surpris que ceux-là ne fussent chers.

— Encore, quel est ton mot; voyons, tu es un homme de sens, et je veux m'en rapporter à toi ?

— Je parie que ces papillons-là valent au moins mille écus, dit au hasard le marchand de chevaux, pour revenir promptement à son affaire....

— Tu as parlé bien raison de dire au moins; mais, comme je n'ai point d'argent, je veux que tu profites de l'occasion, et je te donne mes papillons pour les cent louis que je te dois.

— Ah ! monsieur le comte, vous n'y songez pas.

— Je sais bien, c'est une affaire de dupe que je fais; mais tu es un honnête homme.... je suis enchanté de t'obliger. »

Gaveau eut beau réclamer, supplier, pleurer; il n'y eut pas moyen de faire changer Lafeuillade d'avis.

Aujourd'hui commence une nouvelle ère de gloire pour Louis XIV; si Colbert, du sein des intelligences immortelles, est encore accessible aux joies de la terre; si son essence éthérée lui permet de s'intéresser aux destinées de la France, qu'il servit avec tant de zèle, il recueille le noble fruit de sa longue sollicitude: il voit notre marine, qu'il a tirée du néant, triompher des premiers navigateurs du monde, les Anglais et les Hollandais. MM. de Tourville, de Château-Renaud et d'Estrées, avec soixante et douze vaisseaux de ligne, battirent, le 10 juillet, à la hauteur de Dieppe, les flottes réunies de la Hollande et de l'Angleterre, qui ne présentaient pas une force moins imposante. Les fiers dominateurs de l'Océan, après un combat de dix heures, ont vu leurs lignes rompues, leurs vaisseaux dispersés; dix-sept d'entre eux, démâtés, criblés de boulets, se sont jetés sur les côtes de la Grande-Bretagne ou de la Hollande, tandis que le reste, poussé par les vainqueurs entre les rives resserrées de la Tamise, ne trouva salut qu'en fuyant le théâtre des anciens triomphes de l'.

Notons ici avec orgueil que depuis plus de six mois les Français règnent sur les mers, et que cette gloire nouvelle, qui manquait à la renommée du roi, est l'ouvrage de M. de Seignelai.

Mais le roi Jacques II n'a pu profiter de ce triomphe ; tandis que le canon de Tourville conquérirait un empire nouveau à son maître, Stuart voyait évanouir les dernières lueurs de sa fortune devant celle de Guillaume III ; il laissait fixer, sous les drapeaux de ce conquérant, une victoire mollement défendue à la Boine par les Irlandais, et que la valeur française ne put seule disputer aux ennemis.

Le roi lui-même, par une absence de courage dont on ne l'avait pas cru capable, quittait le premier les lignes combattantes, et allait prier pour un succès qui ne pouvait plus consister qu'à fuir avec quelque sécurité. Ce dernier effort de Jacques II, ou plutôt des troupes françaises, qui combattirent pour lui et sans lui, n'obtint que le triste résultat de tuer un brave officier, le maréchal de Schomberg, dans les rangs du prince d'Orange. Ce prince lui-même eut l'épaule effleurée par un boulet ; on le crut mort à Paris ; et l'histoire fera expier aux Parisiens les réjouissances indécentes auxquelles ils se livrèrent sur la fausse nouvelle de cette mort. Les épigrammes, les chansons, les bons mots coururent la ville, et l'on répétait partout ce pauvre refrain :

Le diable ne veut pas qu'on mange,
Aux enfers, *Schomberg sans orange*.

Mais, parmi les gens sensés qui ne font pas consister tout le mérite d'un roi dans l'amour des jésuites et la fréquence des confessions, Guillaume avait ses défenseurs et même ses partisans. Je dois citer, comme preuve, une dispute survenue au couvent des cordeliers de Mantoue, ville essentiellement catholique, comme on sait. Ces moines étant au réfectoire, une partie du couvent se déclara pour Guillaume, et cria *vive Orange* ! l'autre partie soutint Louis XIV, et cria *vive France* ! De la discussion on passa aux injures, et de celles-ci aux hostilités. Or, sur le terrain où l'on se trouvait, les armes naturelles étaient les bouteilles, les verres, les plats ; on se les envoya réciproquement à la tête, et cela de telle manière, que beaucoup de ces frascibles pères reçurent de graves blessures, et que cinq à six d'entre eux demeurèrent étendus sans vie sur le champ de bataille, c'est-à-dire sous la table, où ils étaient jusqu'alors tombés que par suite d'un autre genre de

Depuis six mois le duc de Savoie négociait tout à la fois avec Louis XIV et avec l'empereur, ce qui était bien dans le caractère de ce prince, dont toute la vie se passa en duplicités politiques, et à miner sourdement les alliances qu'il contractait à découvert. Le roi refusa longtemps de croire à cette perfidie; mais il fallut céder à l'évidence des témoignages que les ministres mirent sous les yeux de sa majesté. Elle déclara alors la guerre au duc de Savoie, et envoya contre lui M. de Catinat, officier modeste autant que distingué, philosophe profond, homme éclairé, dont le mérite éclatant paraîtra quand la cour voudra le faire ressortir, et le placer sur un théâtre convenable. Catinat attaqua, battit le duc savoyard à Stafarde, s'empara de Saluces, entra dans Suze, et M. de Saint-Ruth acheva, pendant ce temps, de soumettre la Savoie. Ainsi se termine la campagne de 1690, ce qui intéresse peu les Parisiens; blasés sur les événements militaires, au milieu desquels ils sont nés et ont vécu, ils n'y prennent part maintenant que pour les traduire en chansons et en quolibets.

Mais si les habitants de notre capitale s'égayent sur les choses graves, ils prennent au sérieux l'*Histoire des perruques* que vient de publier l'abbé Thiers. Les critiques prétendent que ce livre renferme des anachronismes intolérables et de véritables hérésies en matière de coiffure; la chose est possible, mais, pour mon compte, j'admire en silence l'érudition chevelue de l'auteur. Il nous montre d'abord l'usage des perruques commençant à poindre chez les laïques vers 1629 : elles ne couvrirent d'abord qu'un côté de la tête, puis les deux côtés, puis enfin la tête entière. « Les courtisans, les rousseaux et les teigneux, dit l'écrivain » érudit, adoptèrent les premiers ces cheveux d'emprunt : les » courtisans par délicatesse, les rousseaux par vanité, les teigneux » par nécessité. » Mais, en 1659, le nombre des têtes à perruque devint si considérable, qu'un édit créa deux cents barbiers per-ruquiers étuvistes... Les petites gens, et surtout les provinciaux, qui, pendant une longue suite d'années, n'avaient vu de perruques qu'aux hommes qui les portaient par raison, s'imaginèrent, en 1659, que la cour de Louis XIV ne se composait que de teigneux; l'erreur fut de courte durée : les perruques ne tardèrent pas d'envahir la province, et l'on s'y accoutuma. L'Église en général adopta assez tard cette coiffure; mais les abbés damerets, les abbés de coulisse, les abbés de ruelle et de cour, contribuèrent à accréditer les perruques; l'abbé L. arivière, qui devint évêque de

Langres, donna cet exemple au monde ecclésiastique. Enfin vinrent les catégories, les distinctions sociales déduites de la forme des perruques : on vit les *perruques in-folio*, les *petites perruques*, les *perruques à calotte*, les *perruques de bichon*, les *perruques à la moutonne*. On se perdrait dans la nomenclature ; je la laisse rechercher aux curieux, l'ouvrage de l'abbé Thiers à la main.

Puisque j'ai abordé les mœurs et usages de Paris, je vais jeter encore sur le papier quelques traits de la physionomie de cette grande cité à la fin de 1690. Jadis les tailleurs ne travaillaient que de la main ; la forme presque invariable des habits laissait l'imagination de ces artisans en plein repos. Aujourd'hui vous les voyez se frapper le front pour trouver chaque jour une coupe nouvelle ; il faut qu'ils aient de l'esprit et presque du génie. « Quand un habit dure chez vous plus qu'une fleur, me disait l'autre jour » un observateur étranger, il paraît décrépît. » L'écarlate et les plumes sont devenues le partage des laquais et des cochers ; il en sera bientôt de même de l'or et de l'argent, auxquels les gens comme il faut commencent à renoncer, à moins que la matière ne soit rehaussée par le talent du brodeur. En général, si le luxe continue de s'étendre aux classes du peuple, les personnes nobles sont bien décidées à y renoncer, afin de n'avoir rien de commun avec la canaille ; reste à savoir ce qui distinguera alors la noblesse de la roture. Si les galons tombent dans le domaine vulgaire, les rubans et les dentelles sont toujours du meilleur goût : hommes et femmes en sont couverts. Tout le monde porte l'épée ; mais non pas cette épée courte et légère qui se perdait, il y a dix ans, sous les basques de l'habit, mais une épée lourde, tranchante comme l'estoc de nos pères ; on dirait presque un cimetière. Il y a quelques années les perruques étaient blondes, elles sont brunes maintenant. Les femmes, dans lesquelles un autre sexe voudrait bien montrer des modèles d'inconstance, de goûts frivoles et de légèreté, donnent complètement tort, au moins pour le moment, à cette critique : elles portent toujours leurs cheveux, et changent peu la forme de leurs robes. Nous nous couvrons constamment avec les habits de notre sexe, tandis que les hommes, en se charmant de plus en plus de rubans, de dentelles, de bijoux, finiront par arriver au costume des dames, à la réserve du haut-de-chausses, qu'ils seront toujours fiers de conserver pour l'honneur *du corps*. On ne portait encore l'an passé que de petites montres ;

ce sont de grosses et de très-grosses qu'il faut avoir à présent. Les femmes attachent ces bijoux par-dessus leurs habits, et près de la hanche gauche. Cette mode épargnera plus d'un aveu délicat à la beauté : sa bouche pourra se dispenser de dire l'*heure du berger*; d'un doigt furtif, elle se contentera de la montrer au cadran de sa montre. Les hommes pénétrés des belles manières se peignent publiquement dans les rues; les peignes qu'ils portent sur eux leur servent encore à *gratter* aux portes, dans les visites qu'ils font. Une femme qu'on trouverait dépourvue d'un petit miroir serait, par ce seul motif, déclarée de très-mauvais goût.

Les petits chiens font fureur à la cour et à la ville; une dame qui se respecte un peu ne saurait en avoir moins de trois ou quatre sur sa toilette, dans son carrosse, à table près de son assiette, où ces animaux chéris mangent librement, et même au lit. Je fis avant-hier une visite à madame de Chaulnes, qui me reçut étant encore couchée... Je causais gravement avec elle, lorsque je vis tout à coup sortir des draps un petit museau de loup, tenant à une tête dont les oreilles étaient coupées tout ras; tête en tout fort laide. Bientôt une seconde tête se produisit sur l'oreiller, puis une troisième, puis une quatrième... « Irons-nous à la douzaine? dis-je. » alors à la duchesse. — Non, répondit-elle, M. le duc a voulu » que je m'en tinsse à la moitié. — C'est quelque chose, répliquai-je, pour quelqu'un qui n'en revend pas. » Madame de Chaulnes se mit à rire, et nous reprîmes notre entretien.

Le café, le thé et le chocolat paraissent dans tous les déjeuners des bonnes maisons; mais le café l'emporte sur ses deux concurrents. Ecoutez ceux qui veulent justifier leur passion pour ce breuvage, ils vous diront que c'est un remède souverain contre la mélancolie, la tristesse, la douleur. Une dame de la cour apprit dernièrement la mort de son mari, tué en Irlande : « Ah! malheureuse que je suis! s'écria-t-elle; vite, qu'on m'apporte mon » café; » et elle fut consolée.... Voilà qui me paraît démonstratif.

Les grands, les nobles, la bourgeoisie qui les imite, et jusqu'aux marchands qui tiennent à conserver leurs bonnes grâces, passent la matinée à l'église : c'est la nécessité ambitieuse, politique, intéressée de l'époque. Quant à ce qu'on fait dans la maison du Seigneur, les gens qui prescrivent d'y aller ne s'en inquiètent guère :... le *decorum*, toujours le *decorum*; le reste va comme il peut. Les habitudes sont enchaînées, mais la conscience a toute latitude; il ne s'agit que de montrer, et nullement de prouver.

C'est ainsi que le plus grand nombre des fidèles va dans les églises jaser, médire, faire l'amour, ou lire des ouvrages obscènes, au lieu de livres pieux.

Le rendez-vous à la mode est la foire Saint-Germain, marché ouvert de tout ce qui peut flatter les caprices, le luxe et la friandise : meubles, étoffes, bijoux, vins, liqueurs, pâtisseries, confitures, sucreries, tout se trouve réuni dans ce lieu. Toute la ville y court pour se divertir, plutôt que pour acheter; ce qu'on y débite le plus communément, ce sont les agaceries des filles délurées, et les propos égrillards ou doucereux de galants marchandant l'innocence qu'on n'a pas encore vendue ou donnée. La foire Saint-Germain est aussi le pays des filous, qui se montrent très-habiles à profiter des distractions sur ce théâtre universel d'intrigue et de plaisir. Le roi alla longtemps à cette foire, dont la physionomie variée le divertissait beaucoup; sa majesté n'y va plus depuis son mariage avec madame de Maintenon.

Des trois théâtres de Paris, l'Opéra, la Comédie-Française et les Italiens, ce dernier est celui qui fait le plus de bénéfices, peut-être parce que c'est celui où l'on trouve le moins de bon sens : le public veut des folles, de la gaité, des bons mots, des malices; si la raison se glisse dans tout cela, il faut qu'elle soit de bonne composition et fasse rire comme le reste. Retournons à Versailles.

Le roi est plus furieux que jamais contre Guillaume III; madame la duchesse, qui, de plus en plus, se donne son franc-parler près de sa majesté, toujours dans le but apparent de l'amuser, n'a pas du tout obtenu ce résultat en lui disant hier que le prince d'Orange regardait les grandes actions du monarque français comme autant de grandes folies, et qu'il faisait bâtir un hôpital de fous sur le plan du Louvre. « L'insolent ! s'écria Louis XIV... Eh bien ! dès demain » je ferai construire à Marly des cabinets secrets sur le plan de » *Saint-James*. »

Les palmes que notre marine obtint le 10 juillet devaient appartenir en partie à M. de Seignelai; mais elles ne pourront orner que son tombeau. Cet autre Colbert a rejoint dans l'éternité son illustre père, dont il continua les grandes vues, et mit à fin les vastes projets. Louis XIV perd un ministre d'une haute intelligence, un conseiller sage, un homme d'État éclairé. Seignelai est mort d'une maladie de langueur, à trente-neuf ans; M. de Pont-

chartrain le remplace à la marine. Ce ministre, dont on a pu déjà apprécier le caractère au contrôle général, est un homme dur, s'environnant à plaisir de difficultés, et se délectant dans le refus d'une grâce qu'on lui demande. Jamais secrétaire d'État ne fut plus rude dans son cabinet; depuis qu'il a la marine, les officiers généraux eux-mêmes ne sont pas exempts de ses rebuffades.... c'est un autre Louvois. Pontchartrain a le visage long, les lèvres épaisses et saillantes; la petite vérole a produit le plus grand ravage dans ses traits, et lui a enlevé un œil; celui de verre qui le remplace achève de rendre la physionomie du ministre on ne peut plus disgracieuse.... Mais ce gentilhomme est doué d'une infatigable activité, d'une application constante, et d'un désir ardent de bien faire. Quel dommage qu'on ne puisse pas promener le rabot sur sa figure et sur son humeur!

Je retrouve dans mes tablettes de 1661 une rapide mention de *l'homme au masque de fer*; ce personnage mystérieux a continué d'être détenu aux îles Sainte-Marguerite jusqu'à ce moment. Mais M. de Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été appelé cette année au gouvernement de la Bastille, fut chargé d'aller prendre *l'homme au masque de fer*, et de le conduire dans la prison dont la garde lui était confiée. Ici, comme aux îles Sainte-Marguerite, ce captif inconnu est l'objet d'une sorte de vénération; le gouverneur, les ministres même lui parlent debout; sa table est servie avec abondance; il exige et obtient du linge d'une extrême finesse, des dentelles d'un prix élevé. Jamais on ne lui entendit proférer une plainte; mais sa voix a quelque chose de triste, de mélancolique, qui pénètre l'âme d'une singulière compassion, et laisse l'idée d'une grande infortune substituée à une glorieuse carrière. *L'homme au masque de fer* chante en s'accompagnant du luth; c'est alors surtout que son accent produit l'impression la plus touchante.... L'imagination aime à faire tomber ce masque de velours aux mentonnières d'acier, qui sans doute dérobe des traits nobles et beaux; elle se plaît à couvrir ces formes parfaites d'un costume brillant; et la rêverie fantastique fait draper la pourpre sur cette taille qui semble faite pour la porter.

Madame de Montespan, qui, depuis quelques jours, s'est retirée à Saint-Joseph, a fait dire au roi qu'elle prenait *pour jamais* le parti de la retraite; elle résidera six mois dans cette maison, et

six mois à Fontevault. La marquise est devenue sérieusement dévote : soit ferveur réelle, ou imitation de madame de La Vallière, cette nouvelle Madeleine porte des chemises de toile jaune, des jarretières de crin ; elle entoure à nu sa taille d'une ceinture armée de petites pointes d'acier, et couche sur un matelas de cendre. Mais il est des vanités auxquelles l'humilité de madame de Montespan ne peut commander : elle conserve, au fond de sa cellule, cet air de reine qu'elle avait usurpé au temps de sa faveur ou plutôt de son règne. On trouve un seul fauteuil dans sa chambre, c'est le sien. Quand ses enfants viennent la voir, princes ou princesses, n'importe, ils restent debout ; elle les reçoit, non comme une mère, mais comme une souveraine qui tient sa cour, et laisse tomber de son trône les paroles dont elle veut bien honorer ceux qu'elle reçoit.

M. de Catinat, continuant ses succès en Savoie, vient de prendre Villefranche ; il menace Nice, Carmagnole et Montmélian.

Louis XIV, après une apparition d'un mois en Flandre, est de retour à Versailles, vainqueur des remparts de Mons et du prince de Bergue qui les défendait. M. de Boufflers avait précédemment investi la place ; sa majesté le rejoignit, menant avec lui les marchaux de Luxembourg et de Lafenillade, avec Vanban, la providence de nos troupes assiégeantes. *Monseigneur, Monsieur* et tous les princes du sang accompagnaient aussi le roi ; le duc de Chartres a fait sa première campagne sous les murs de Mons. Ce siège a été glorieux et suivi d'un prompt résultat : la ville s'est rendue après seize jours de tranchée ouverte. Je dois mentionner un trait où l'on retrouve l'empreinte de ce caractère français mélangé d'audace, de galanterie et de légèreté : le huitième ou le neuvième jour du siège, sur les onze heures du matin, l'artillerie cessa tout à coup ; alors au bruit affreux des canons et des mortiers succéda un concert de hautbois, que les officiers du régiment du roi faisaient donner aux dames de la ville, sur un ouvrage fumant de carnage dont on venait de s'emparer. Les belles Flamandes vinrent, en effet, sur le rempart, écouter cet hommage galant, après quoi le combat reprit comme si de rien n'était.

Un événement d'une autre importance arriva pendant le siège de Mons, et porta le coup de grâce au crédit de M. de Louvois. Louis XIV avait placé une garde de cavalerie dans une position qui lui paraissait favorable ; sa majesté, qui croyait s'entendre

mieux que personne au métier de la guerre, se félicitait encore de ce trait d'habile tactique, quand on vint lui dire que le ministre de la guerre avait déplacé le poste si heureusement posé.... Cette présomption, de la part d'un homme contre lequel le roi avait déjà de graves sujets de mécontentement, porta la fureur de ce prince au plus haut point... Il jura secrètement qu'il se vengerait, mais il se tut. Ce fut la seule contrariété que Louis XIV éprouva dans cette courte campagne; il félicita sur leur belle conduite tous les princes du sang, et même le jeune duc de Chartres, qu'il n'aime pas, mais dont le premier élan de courage venait d'être au-dessus de tout éloge. Le roi donna cent mille livres à Vauban, qui sous les murs de Mons, comme partout, avait été la première cause du succès; sa majesté fit dîner avec elle ce savant officier, mais le bâton de maréchal fut encore oublié. Serait-il donc vrai, comme on l'a dit, que Vauban, par l'austérité de son caractère et de ses traits, repousserait la bienveillance que ses grands talents ont dès longtemps méritée? Je vais chercher à tracer de mémoire le portrait de cet homme supérieur. Il est vrai que ses yeux sont d'une excessive dureté; mais jamais enseigne ne fut plus trompeuse: Vauban est la douceur personnifiée. Cependant sa bouche elle-même ne révèle pas d'abord ses belles qualités: sa franchise est brusque, ses paroles sont sèches et brèves. Mais qu'on parle à ce grand ingénieur de ses talents, de son mérite prodigieux, ce n'est plus qu'un homme modeste, timide, qui rougit comme un enfant. Avec tout cela, on se rend fort estimable; aussi le roi estime-t-il Vauban; mais avec ces mêmes qualités on ne devient pas maréchal de France, parce que ce grade, dans les idées de sa majesté, doit être avant tout une dignité de cour, une broderie de l'État.

Après la prise de Mons, le roi, voulant donner un nouveau témoignage de sa satisfaction aux capitaines des gardes françaises et des gardes suisses, leur a conféré le rang de colonel.

Louis XIV, à son retour à Versailles, fut reçu au bas du grand escalier par les enfants de France, *Madame, Mademoiselle*, madame la princesse, toutes les dames et ce qui était resté à Paris de courtisans. Mais sa majesté, maintenue dans les bornes d'une pieuse réserve par madame de Maintenon, refusa les harangues des différents corps de l'État. Alors l'Académie française, avant, comme de coutume, flatter ouvertement l'orgueil du monarque, donna sa modestie pour sujet du prix annuel... C'est pren-

dre la vanité de ce prince en sous-œuvre, et la formule seule de l'adulation est changée.

Je n'ai rien dit encore sur l'intérieur de madame de Maintenon ; m'y voici : ses domestiques sont peu nombreux, et les femmes attachées à sa personne ont un service peu fatigant, mais triste, ennuyeux ; non-seulement elles ne peuvent jamais sortir, mais il leur est défendu de recevoir personne. Il faut distinguer dans ce domestique Nanon, cette ancienne servante de madame Scarron, qui, lorsque cette dernière était à la charité de la paroisse de Saint-Eustache, logeait avec elle dans une chambre unique, et faisait son petit pot-au-feu, si l'on pouvait se le procurer. Devenue madame Balbien, Nanon est la personne la plus considérable de la maison ; elle remplit les fonctions d'intendante. Dévote comme sa maîtresse, qu'elle a toujours singée dans ses travers ainsi que dans ses belles qualités, cette servante parvenue à l'œil sur les demoiselles de St-Cyr qui se succèdent auprès de leur fondatrice. Nanon exerce aussi quelque surveillance sur les nièces de madame de Maintenon, et ce n'est pas la partie la moins active de ses devoirs.

Madame de Maintenon ne reçoit et ne rend point de visites ; elle voit cependant chez elle la reine d'Angleterre, et va la voir à St-Germain. Mais, parmi les courtisans, M. le duc de Richelieu, M. de Montchevreuil et sa femme, sont les seules personnes que la marquise admette assidûment dans son intérieur ; on y voit plus rarement madame d'Heudicourt et M. de Villeroi.

Madame de Maintenon s'habille et se déshabille devant le roi, qui l'appelle *Madame*, comme il faisait de la reine. Elle est toujours assise sur un fauteuil, dans l'endroit le plus commode de la chambre ; la présence du roi, celle de la famille royale, et même celle de la reine d'Angleterre, ne changent rien à cet usage. Madame de Maintenon se lève pour *Monseigneur* et *Monsieur*, parce qu'ils vont rarement chez elle ; mais elle ne se dérange ni pour les fils de France, ni pour les princes du sang légitimes ou légitimés, ni pour aucun grand officier de la couronne. Si la marquise veut parler aux filles du roi, elle les mande dans son appartement, où elles se rendent toutes tremblantes, attendu que c'est toujours pour recevoir quelque sermon qu'elles sont appelées ; il n'est pas rare que ces princesses sortent de cette audience les larmes aux yeux.

Quand les généraux partent pour l'armée ou pour leurs gouver-

nements, ils ne manquent jamais de se présenter chez madame de Maintenon, comme ils se présentaient chez la reine. A ces usages, il'est aisé de reconnaître que le roi et la marquise ne laissent sur le secret de leur mariage qu'un voile de plus en plus clair; le fait suivant est une preuve plus forte. Madame de Maintenon voulait entrer un jour chez les grandes Carmélites, dans le couvent desquelles les reines seules ont le droit de pénétrer : « Vous connaissez nos usages, madame, lui dit la supérieure en se plaçant devant la porte; c'est à vous de décider. — Ouvrez toujours, » répondit la marquise; ouvrez, ma mère. »

Le roi vient chez madame de Maintenon après son dîner et après son souper; il y reste habituellement jusqu'à minuit.

Tout en participant beaucoup aux affaires de l'État, madame de Maintenon a l'air de ne point s'en occuper. Lorsque les ministres viennent travailler chez elle, ce qui arrive souvent, le roi et la marquise sont chacun dans un fauteuil; une table est placée devant eux; deux tabourets sont auprès, l'un pour le ministre, l'autre pour son sac¹. Pendant que le secrétaire d'État travaille avec sa majesté, madame de Maintenon s'occupe à lire, à faire de la tapisserie ou à filer. Quoique l'entretien entre le roi et le ministre ait toujours lieu à haute voix, la marquise ne s'y mêle point sans être consultée; mais elle l'est presque toujours par cette formule interrogatoire, que le roi a adoptée : *Qu'en pensez-vous de votre solidité?* Alors madame de Maintenon répond, mais avec réserve, avec modestie, et cependant ses avis sont toujours adoptés.

Dans les voyages, madame de Maintenon part la première avec mesdames de Montchevreuil, d'Heudicourt, de Dangeau et de Caylus. Son dessein est qu'en arrivant, le roi la trouve déjà établie, parce qu'il passe ordinairement chez elle aussitôt qu'il est descendu de carrosse.

Les loteries prennent beaucoup d'empire sur le roi; il se passe peu de jours où il n'y en ait pas une après le dîner de sa majesté : c'est un besoin pour ce prince que de faire des présents. Les lots se composent toujours d'étoffes précieuses, de bijoux, d'argenterie, quelquefois d'argent; et comme à ce jeu-là tout le monde gagne, excepté le banquier, il ne laisse pas d'être suivi, cher et consé-

¹ A cette époque, les ministres ne portaient point avec eux un portefeuille comme aujourd'hui; ils étaient munis d'un sac de velours noir, dans lequel ils mettaient leurs papiers.

quemment déraisonnable. En général Louis XIV aime le jeu et fait cas des joueurs ; lui-même alimente ainsi la source la plus féconde de l'immoralité publique. Ce n'est pas tout, on triche à la cour dans des parties qui sont de douze à quinze cents louis, et le roi ne fait qu'en rire. Cependant, quelques dévotes ayant fait à leurs confesseurs l'aveu de ces petites espiègeries, et ces ecclésiastiques ne les ayant pas trouvées précisément sans conséquence, pour mettre d'accord les intérêts du ciel et de la terre, il a été convenu entre les joneuses qu'en se quittant on se ferait don réciproquement, mais en paroles, de tout ce qui aurait pu être gagné plus ou moins illégalement dans le courant de la partie. C'est escamoter assez habilement le péché.

En vérité, quand on songe à tout ce qu'on peut se permettre à la cour, à tout ce qu'on doit y dire, à tout ce qu'il faut savoir y faire, à tout ce dont on est obligé de s'abstenir, on regrette de n'avoir pas un code qui vous apprenne à rester toujours renfermé dans l'étiquette. Que d'aptitude, de mémoire et d'attention il faut avoir pour n'être jamais en défaut sur les graves bagatelles qui forment la trame des jours d'un courtisan ! Oh ! oui, nous aurions besoin d'un digeste de la cour ; il faudra que j'en parle à mon neveu l'abbé : ce serait un travail digne de lui.

M. de Louvois est mort : telle est la nouvelle qu'on répète de Paris à Versailles, et qui cause la plus grande surprise à tous ceux qui l'entendent pour la première fois. Chacun se rappelle d'avoir vu ce ministre hier matin plein de vie et de santé. On sait que, dans la journée d'avant-hier, il y eut encore une scène orageuse entre le roi et le secrétaire d'État de la guerre. Sa majesté, se rappelant toujours avec amertume l'incendie du Palatinat, et surtout le poste de cavalerie déplacé devant Mons, parla, pendant toute la conférence, avec humeur à M. de Louvois. Enfin, Louis XIV s'étant emporté sans que peut-être il y eût lieu de se livrer à ce mouvement de colère, le ministre jeta sur la table une liasse de papiers en disant : « L'on ne saurait vous servir, » et sortit.

Louvois rentra chez lui agité d'un violent désespoir ; l'objet de toutes ses jouissances, c'était son crédit ; c'était le moyen que lui donnait sa place de primer sur les autres courtisans, de leur faire sentir ou l'aiguillon ou le frein du pouvoir ; s'il voyait le ministère lui échapper, il ne concevrait plus de bonheur pour lui. On l'en-

tendit plusieurs fois répéter dans la soirée : « C'en est fait, je suis perdu ; » il le répétait encore, lorsque, vers onze heures du soir, il reçut une lettre de madame de Maintenon, qui lui annonçait que, l'orage étant passé, il pouvait, le lendemain, se présenter au conseil. Il y alla hier : Louis XIV ne lui montra aucune colère ; il lui parla avec calme ; une sorte de sourire erra même sur les lèvres de sa majesté en l'entretenant. Mais Louvois ne se méprit pas à ces signes ; il était accoutumé, depuis vingt-cinq ans, à pénétrer les plus secrètes pensées de son maître ; le ministre vit que son empire, son influence, la confiance du roi, en un mot tous les éléments de sa vie étaient anéantis sans retour. Il n'est point vrai que Louvois se soit jeté aux genoux de Louis XIV pour le supplier ou de lui rendre sa faveur, ou de reprendre le ministère, et que le monarque ait refusé, en même temps, et de pardonner et d'accepter la démission de ce ministre, en lui faisant sentir qu'il craindrait sa trahison s'il l'éloignait des affaires. On ne peut reconnaître le caractère de Louvois dans cette prière, et ce refus timoré n'appartient point au caractère du roi. Le marquis s'éloigna en silence, emportant la certitude de sa disgrâce, et sans doute le trait mortel qu'elle venait d'enfoncer dans son cœur. Rentré chez lui, il avala avec une sorte d'avidité un grand verre d'eau de Balaruc, dont il avait toujours une aiguière remplie sur la cheminée de son cabinet.... Soudain il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur son fauteuil ; on entra quelques minutes après..... Louvois n'était plus..... on le trouva assis, les jambes écartées, la tête appuyée sur le dossier d'un fauteuil, les mains pendantes à côté de lui. Cet homme célèbre avait rendu le dernier soupir sans la plus légère convulsion, sans que le passage de la vie à la mort eût imprimé la moindre trace sur son visage..... On n'avait pas entendu le plus léger bruit dans la pièce voisine, où vingt personnes se tenaient.

Maintenant, doit-on attribuer cette mort subite au chagrin ou à l'eau de Balaruc ? Peut-être l'un et l'autre y ont-ils contribué ; mais tout porte à croire que le funeste effet de cette eau ne consista que dans son extrême fraîcheur, opposée sans ménagement au feu intérieur qui brûlait le ministre. Du reste, l'aiguière empoisonnée, les confidences faites à M. de Barbezieux, les papiers réunis et brûlés au milieu de la chambre par Louvois moribond, et mille autres détails brodés sur l'événement que je viens de retracer, doivent être classés parmi les fables dont la médisance, l'oisiveté et l'amour du merveilleux, environnent toujours le lit de mort des

